This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

409

HOFFMANN BROS.
CHURCH
Ornaments, Vestments,
BOOKS,
MILWAUKIE,
WIS.

BERKELEY
LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA

TJ1345.R37

Ueber den Reichthum

in der

chriſtlichen Geſellſchaft

von

Carl Périn,
Profeſſor des öffentlichen Rechtes und der Nationalökonomie
an der Univerſität Löwen.

Mit Genehmigung des Verfaſſers aus dem Franzöſiſchen überſetzt

von

Joſeph Weizenhofer,
Domvicar in Eichſtätt.

BATZ MEMORIAL LIBRARY,
THE ABBEY OF
GETHSEMANI, KY.

Zweiter Band.

Regensburg, New-York & Cincinnati.
Papier, Druck und Verlag von Friedrich Puſtet.
1868.

MILWAUKIE: HOFFMANN BROTHERS.

Ueber den Reichthum

in der

chriſtlichen Geſellſchaft

von

Carl Périn,
Profeſſor des öffentlichen Rechtes und der Nationalökonomie
an der Univerſität Löwen.

Mit Genehmigung des Verfaſſers aus dem Franzöſiſchen überſetzt

von

Joſeph Weizenhofer,
Domvicar in Eichſtätt.

BATZ MEMORIAL LIBRARY
THE ABBEY OF
GETHSEMANI, KY.

Zweiter Band.

Regensburg, New-York & Cincinnati.
Papier, Druck und Verlag von Friedrich Puſtet.
1868.

MILWAUKIE: HOFFMANN BROTHERS.

HOFFMANN BROS.
CHURCH
Ornaments, Vestments,
BOOKS,
MILWAUKIE,
WIS.

Leonard Batz.
Cervidi

RKELEY
BRARY
VERSITY OF
LIFORNIA

BT3435.R3

Ueber den Reichthum

in der

chriſtlichen Geſellſchaft

von

Carl Périn,
Profeſſor des öffentlichen Rechtes und der Nationalökonomie
an der Univerſität Löwen.

Mit Genehmigung des Verfaſſers aus dem Franzöſiſchen überſetzt

von

Joſeph Weizenhofer,
Domvicar in Eichſtätt.

BATZ MEMORIAL LIBRARY,
THE ABBEY OF
GETHSEMANI, KY.

Zweiter Band.

Regensburg, New-York & Cincinnati.
Papier, Druck und Verlag von Friedrich Puſtet.
1868.

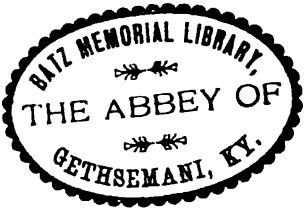
MILWAUKIE: HOFFMANN BROTHERS.

LOAN STACK

BK 115
E3 P471
1866
V.2
MAIN

Viertes Buch.

Von den Grenzen, welche die göttliche Vorsehung der Productivkraft der menschlichen Arbeit gesetzt hat.



749

I. Kapitel.

Die Gütererzeugung erhebt sich nur langsam zum Gleichgewicht mit dem Bedürfnisse der großen Menge und die Producte vermehren sich nicht immer im Verhältnisse zur Zahl der Producenten.

Nach dem Geständnisse aller derjenigen, welche den im Titel bezeichneten Gegenstand gründlich untersucht haben, ist die Beschränkung der gütererzeugenden Thätigkeit des Menschen durch den Widerstand der äußeren Natur eine allgemein bestehende Thatsache im Bereich des materiellen Lebens und die Folgen derselben machen sich überall fühlbar. Aber auch hier stehen die Resultate der Wissenschaft mit den Lehren des Glaubens in vollständigem Einklang. Wenn wir es versuchen, dies klarer in's Licht zu stellen, so beschränken wir uns darauf, die unter den Nationalökonomen als unbezweifelt geltenden Sätze anzuführen und ihnen die Lehre unserer heiligen Bücher gegenüber zu stellen.[1]) Für Jeden, der aufrichtig und unpartheiisch urtheilt, wird einleuchtend werden, daß gerade hier die Wahrheit der christlichen Offenbarung durch die Wissenschaft auf das Glänzendste bestättigt wird. Durch das Doppellicht der Offenbarung und der Wissenschaft wird es uns möglich werden, die schwierigste Frage, die sich uns bei unseren Untersuchungen über den Reichthum darbietet, die Bevölkerungsfrage, zu einer befriedigenden Lösung zu bringen.

[1]) Besonders werden wir uns auf J. S. Mill stützen, einen der berühmtesten Lehrer der Volkswirthschaft in unserer Zeit. Mill hat diesen Gegenstand genauer und eingehender behandelt, als irgend ein anderer Schriftsteller und bringt nicht schon von Borne herein christliche Anschauungen mit.

Der Menſch producirt nur ſo, daß er ſich dabei auf äuſſere Dinge ſtützen muß; denn er braucht für ſeine Thätigkeit einen Stoff und mancherlei Hilfsmittel. Sein Productionsvermögen iſt daher von der größeren oder geringeren Willfährigkeit, von dem ſtärkeren oder ſchwächeren Widerſtande, womit die Kräfte der phyſiſchen Welt ihm gegenüber auftreten, abhängig gemacht. Unter dieſen Kräften gibt es manche, die im Verhältniß zur Bevölkerung der Erde in einer unerſchöpflichen Menge vorhanden ſind und ſich ſo verwenden laſſen, daß alle diejenigen, welche ſie ausbeuten, aus ihrer Benützung einen der Anſtrengung, mit der man ſie verwerthet, entſprechenden Gewinn ziehen. Solcher Art ſind jene Kräfte, die auf keine Weiſe fähig ſind, in das Eigenthum eines Einzelnen überzugehen; ſie ſind aber unter allen Productivkräften die wenigſt zahlreichen.[1]) Der größte Theil der Naturkräfte, deren ſich die Induſtrie bedient, tritt in Verbindung mit einzelnen Subſtanzen auf, die zwar beweglich, aber einer Erwerbung zu perſönlichem Eigenthume fähig ſind. „Dieſe letzteren Kräfte, „ſagt Roſcher, ſind in ſofern unerſchöpflich, als ſie durch Ver„mehrung jener körperlichen Träger mindeſtens in gleichem „Grade vermehrt werden. Hundert Pfunde Chlor werden „wenigſtens zehnmal ſo viele Stücke Leinwand bleichen, als „zehn Pfunde. Die Fähigkeit der Wärme, Stoffe zu trocknen, „zu diſtilliren, zu ſchmelzen, zu erhärten, durch Erzeugung von „eingeſchloſſenen Waſſerdämpfen große Laſten ſchnell zu be„wegen u. ſ. w., iſt bei tauſend Schäffel Steinkohlen minde„ſtens tauſendmal ſo groß, wie bei einem Schäffel. Ganz ähn„lich verhält es ſich mit der Dehnkraft des Schießpulvers, der „Elaſticität des Stahles, der magnetiſchen Kraft, welche unſere

[1]) Hieher gehören z. B. der Wind, der Mühlen treibt, die Meeresſtrömung, die Schiffe befördert, Ebbe und Fluth, die ebenfalls eine wichtige Handelsmaſchinerie bilden, der Beſitz einer Meeresküſte, ſogar die Schönheit einer Gegend, durch die Reiſende angezogen werden, ganz beſonders aber das Klima. Dieſe Kräfte treten auf nicht in Verbindung mit einem einzelnen Körper, ſondern mit einem ganzen Lande.

Roſcher, Grundlagen §. 31. 32.

„Schiffe lenkt, der Schwere und Cohäſionskraft, welche wir bei „dem Gebrauche jedes Werkzeuges benutzen müſſen. In den „meiſten Fällen wird die Vermehrung und Vergrößerung der „körperlichen Träger nicht bloß eine entſprechende, ſondern ſo„gar eine verhältnißmäßig größere Vermehrung der getragenen „Naturkräfte zur Folge haben.“ [1])

Würde der Menſch nur Naturkräfte dieſer zwei Arten verwenden, ſo könnte die Gütererzeugung von Seite der äußeren Natur nur durch den Mangel an Raum, deſſen die Entwicklung der Productivkräfte einer immer wachſenden Arbeiterſchaar bedarf, oder auch durch die Erſchöpfung der Subſtanzen, mit deren Hilfe er die zur Production nöthigen Kräfte in Thätigkeit ſetzt, in ihrem Fortgang aufgehalten werden. Dieſe Schranke aber kann wenig Beſorgniß erregen. So zum Beiſpiel iſt die Maſſe der auf Erden verbreiteten Brennſtoffe, ſo unermeßlich dieſelbe auch ſein mag, doch immer nur eine beſchränkte, und ſtrenge genommen läßt ſich denken, daß im Laufe der Zeit ein Augenblick kommt, in welchem dieſelbe zu Ende geht. Seit den ſechstauſend Jahren jedoch, während deren die Welt beſteht, gelangte nie ein Volk auch nur von Ferne an dieſe verhängnißvolle Grenze; alle wurden, noch lange bevor ſie ſo weit kamen, durch andere Dinge, welche näher liegende Hinderniſſe gegen die aufſteigende Bewegung der Bevölkerung bilden und hier nach ihrer Wirkungsweiſe und Natur geprüft werden ſollen, zum Stillſtand gebracht. Gewiß, hätte der Menſch zur Befriedigung ſeiner Bedürfniſſe nur ſolche Kräfte in Anſpruch zu nehmen, die nicht direct und hauptſächlich vom Boden abhängen, ſondern aus Verbindungen hervorgehen, bei denen weſentlich bewegliche Körper die wirkenden Factoren ſind, ſo wäre das ſeiner Thätigkeit eröffnete Feld unendlich und ſeine Arbeitskraft würde keine andere Schranke kennen, als diejenige, die aus Mangel an Fleiß, Energie und Bildung oder aus den Gebrechen der Geſellſchaft, innerhalb deren er arbeitet, hervorgehen würde und als ſelbſtverſchuldet bezeichnet

[1]) Die Grundlagen der Nationalökonomie. §. 33.

werden müßte. Das Hinderniß hätte dann ſeinen Grund im Mißbrauch der Freiheit, nicht in der Gewalt der Dinge, und könnte jederzeit durch die Freiheit wieder gehoben werden. Wir haben in unſerem zweiten Buche geſagt, welche Wege einzuſchlagen und welche Principien anzuwenden ſeien, damit dies geſchehe.

Wenn aber Grund und Boden das vorzugsweiſe Productionselement bilden, ſo ſtößt die Macht der Arbeit auf eine thatſächliche und unmittelbare Schranke, deren Wirkungen überall in der materiellen Ordnung ſich geltend machen und zu den empfindlichſten Schwierigkeiten des menſchlichen Lebens gehören. Die Manufacturproduction arbeitet größtentheils, oft faſt ausſchließlich, mit Kräften, die vom Boden unabhängig ſind, während die Landwirthſchaft vor Allem Kräfte gebraucht, die weſentlich an den Boden geknüpft ſind. Daher beſteht zwiſchen beiden Arbeitszweigen hinſichtlich der Möglichkeit, die Zahl ihrer Producte zu vermehren, ein durchgreifender Unterſchied. In dieſem Sinne behauptet Senior, das einzige Hinderniß, das der Aufſchwung der engliſchen Manufacturproduction in einem gegebenen Augenblicke finden könne, liege in der wachſenden Schwierigkeit, die Induſtrie mit Rohſtoffen und den Erzeugniſſen der Landwirthſchaft im erforderlichen Maaße zu verſehen. Nicht ohne guten Grund behauptet er, daß es für den Fortſchritt des Reichthums und der Bevölkerung keine Schranke geben würde, wenn die Menge der Rohproducte mit der Kraft der Arbeit in gleichem Verhältniſſe vermehrt werden könnte.[1])

Obwohl Mill, der ſich in der vorwürfigen Frage an Malthus anſchließt, die Folgerungen aus den obigen Thatſachen übertreibt, ſo ſind dieſelben doch von Niemand gründlicher zerlegt und in den Zügen, welche zur Beſtimmung ihrer Tragweite dienlich ſind, genauer dargeſtellt worden. Das Weſentliche ſeiner Lehre möge hier in ſeinen eigenen Worten folgen.

---

[1]) Outline of political economy, Entwicklung des 4. Fundamentalſatzes der Volkswirthſchaft.

„Die Erde unterſcheidet ſich," ſagt er, „von den anderen „Factoren der Production, von der Arbeit und dem Kapital, „weſentlich dadurch, daß ſie keiner unendlichen Zunahme fähig „iſt. Ihre Ausdehnung iſt begrenzt und die Ausdehnung des „culturfähigen Bodens iſt es noch mehr. Zugleich iſt es eine „bekannte Sache, daß die Menge der Producte, die man von „einem beſtimmten Stücke Landes gewinnen kann, nicht eine „unendlich hohe iſt. Dieſe Begrenztheit der Erde nun und „ihrer Productivkraft bildet den Damm, welcher der Erweiter„ung der Production entgegen ſteht. Gehen aber die wahren „Schranken der Production aus den Eigenſchaften des Bodens „hervor, ſo hemmen ſie nicht in der Weiſe einer Mauer, die „unverrückbar auf einem beſtimmten Platze ſteht und an ihrem „Fuße jede Bewegung ſchlechthin unmöglich macht. Sie laſſen „ſich vielmehr mit einem elaſtiſchen, ſehr dehnbaren Gewebe „vergleichen, das kaum je ſo ſtark angezogen iſt, um ſich nicht „noch ſtärker anziehen zu laſſen, deſſen Spannung aber doch „ſchon lange, bevor ſie die äußerſte Grenze erreicht hat, ge„fühlt wird, und zwar um ſo mehr, je näher man dieſer „Grenze kommt."

„Wenn man von dem Augenblicke ausgeht, in welchem „die Menſchheit anfing, ſich mit wirklichem Ernſte der Boden„cultur zu widmen und dabei Werkzeuge von einiger Voll„kommenheit anzuwenden, ſo zeigt es ſich als unumſtößliches „Geſetz der landwirthſchaftlichen Production, daß die Producte „auch bei allen agronomiſchen Geſchicklichkeiten und Kenntniſ„ſen nicht in gleichem Verhältniſſe mit der Arbeit wachſen. „Wenn man die Arbeit verdoppelt, ſo verdoppelt man nicht „auch die Producte, oder um mit anderen Worten das Näm„liche zu ſagen: Ein Productenzuwachs wird immer nur durch „einen mehr als verhältnißmäßig geſteigerten Fleiß in der „Anbauung des Bodens gewonnen. Die Thatſache, daß eine „Vermehrung der Producte nur durch eine mehr als verhält„nißmäßige Vermehrung von Aufwand erreichbar iſt, läßt ſich „ſchon daraus deutlich erkennen, daß man auch die Cultivirung „von minder guten Grundſtücken unternimmt. Grundſtücke

„von ſchlechterer Art und in weiterer Entfernung vom Markt=
„platze, können einer ſtärkeren Nachfrage nur unter geſteiger=
„ten Koſten und folglich unter geſteigerten Preiſen genügen.
„Wenn einer zunehmenden Nachfrage durch den Anbau der
„vorzüglicheren Grundſtücke, die allerdings ein höheres Maaß
„von Kapital und Arbeit nöthig machen, aber doch über die
„Geldverwendungen hinaus, unter deren Zuhilfenahme ſie
„ihren urſprünglichen Ertrag abwarfen, keine neuen verhält=
„nißmäßig größeren Auslagen erfordern, für die Dauer ge=
„nügt werden könnte, ſo wären die Eigenthümer oder Pächter
„dieſer Grundſtücke im Stande, zu niedrigeren Preiſen, als
„Andere, zu verkaufen und den ganzen Markt in ihre Gewalt
„zu bringen. Grundſtücke von ſchlechterer Art und in weiterer
„Entfernung könnten wohl von ihren Eigenthümern bebaut
„werden, um ſich Unterhalt oder eine unabhängige Stellung
„im Leben zu verſchaffen; aber es wäre eine falſche Berechnung,
„wenn man ſie des Vortheils halber pachten wollte. Geſchieht
„es nun dennoch, daß der Gewinn, den man aus ihnen ziehen
„kann, groß genug iſt, um zu einer Verwendung von Kapi=
„talien auf ſie zu bewegen, ſo liegt darin ein Beweis, daß
„die Cultur der auserleſeneren Felder jene Höhe erreicht hat,
„über welche hinaus ein weiterer Aufwand von Arbeit und
„Kapital im Ganzen keinen Ertrag mehr einbrächte, der größer
„iſt, als der Ertrag, der ſich gegen den gleichen Aufwand auf
„einem minder fruchtbaren oder ungünſtiger gelegenen Boden
„gewinnen ließe.“ [1])

[1]) Es kommt hier wenig darauf an, ob der Anbau bei den beſſeren oder, wie Carey will, bei den ſchlechteren Feldern begonnen habe. Stünde der Ertrag der fruchtbareren Grundſtücke immer im Verhältniß zu der darauf verwendeten Mühe, ſo hätten dieſelben vom Augenblicke ihrer Bebauung an alle Culturthätigkeit an ſich gezogen und die weniger ergiebigen wären öde geblieben. Iſt es nicht im Gegentheile eine unbeſtreitbare Thatſache, daß man ſelbſt in weit vorangeſchrittenen Geſellſchaften, in denen die beſten Ländereien unter den Pflug genommen worden, wegen der zunehmenden Nachfrage nach Bodenerträgniſſen täglich Grundſtücke von minderer Güte zu Werth kommen ſieht? Die Beweisführung Mill's iſt alſo unangreifbar.

„Sieht man daher ab von zufälligen und zeitweiligen „Ausnahmen, so ist es das allgemeine Gesetz der landwirth„schaftlichen Production, daß das Product bei sonst gleichen „Verhältnissen nicht in dem gleichen Maaße zunimmt, als die „Arbeit. Man hat das in Abrede gestellt und sich auf die „Erfahrung berufen, um zu beweisen, daß die Verwendung „großer anstatt kleiner Kapitalien auf den Boden bei einer „schon vorgeschrittenen Cultur nicht unfruchtbarer, sondern „vielmehr lohnender ist, als bei einer erst beginnenden. Dies „ist so wahr, sagt man, daß heutzutage der schlechteste Boden, „den man anbaut, bei ganz gleicher Arbeit Morgen für Mor„gen eine größere Ernte gibt, als unsere Voreltern von den „reichsten Feldern Englands hatten."

„Es ist sehr möglich, daß sich dem so verhalte, und wenn „auch nicht buchstäblich, so ist es denn doch in einem hohen „Grade wahr. Man kann nicht in Abrede stellen, daß sich „heutzutage ein verhältnißmäßig viel geringerer Theil der Be„völkerung mit der Erzeugung der Lebensmittel für die ganze „Gesellschaft befaßt, als in den ersten Zeiten unserer Ge„schichte. Dies beweist jedoch keineswegs das Nichtvorhanden„sein jenes Gesetzes, von dem wir gesprochen haben, sondern „nur die Wirksamkeit eines gegensätzlichen Princips, das stark „genug ist, diesem Gesetze für einige Zeit das Gleichgewicht „zu halten. Im Entwicklungsgange der Cultur macht sich „wirklich der Bewegung gegenüber, welche die Erträgnisse des „Bodens zu verringern strebt, eine entgegengesetzte Bewegung „geltend, und wir werden sogleich unsere Aufmerksamkeit aus„drücklich auf diesen Punkt wenden. Es ist diese Bewegung „nichts Anderes, als der Fortschritt der Civilisation. Ich be„diene mich dieses allgemeinen etwas unbestimmten Ausdrucks, „weil die Thatsachen, die er bezeichnen soll, so verschiedenartig „sind, daß ein Wort von engerer Bedeutung sie nicht umfassen „könnte."

„Unter diesen Thatsachen steht die Weiterentwicklung der „Kenntnisse, Fertigkeiten und Erfindungen im Bereich des „Ackerbaues obenan. Die Verbesserungen im Wirthschaftsbe-

„triebe sind doppelter Art: die einen führen ohne eine gleich-
„mäßige Erhöhung der Arbeit zu einer beträchtlicheren Menge
„von Rohproducten; die anderen haben zwar nicht eine Ver-
„mehrung der Producte zur Folge, verringern aber wenigstens
„die Arbeit, wodurch dieselben erzielt werden. Zu den Ver-
„besserungen der ersten Art gehört das Aufgeben der Dreifel-
„derwirthschaft, statt deren man das System des Früchtenwech-
„sels angenommen hat, und die Verbreitung neuer Anpflan-
„zungsgegenstände, die sich dem System der Fruchtwechselwirth-
„schaft sehr vortheilhaft einfügen lassen. Daran reiht sich die
„Einführung neuer Lebensmittel, die eine größere Menge
„von Nahrungsstoff enthalten. Deßgleichen sind hier zu er-
„wähnen die genauere Kenntniß der Düngerarten nach ihren
„Eigenthümlichkeiten und der besten Weise ihrer Verwendung;
„das Aufkommen neuer und mächtiger Befruchtungsmittel; Er-
„findungen wie das Aufgraben des Untergrundes, die Drainage
„u. s. w., welche bei einem Boden von gewisser Natur den
„Betrag wesentlich erhöhen; eine geeignetere Methode in der
„Zucht und Fütterungsweise der Arbeitsthiere und die Ver-
„mehrung des Viehstandes selbst, in Folge deren Dinge, die
„sonst verloren gingen, nützlich verbraucht und zu Nahrungs-
„mitteln für den Menschen umgewandelt werden. Zu den
„Verbesserungen der zweiten Art, durch welche zwar nicht die
„Productivkraft des Bodens erhöht, aber die Arbeit verringert
„wird, gehört eine vollkommenere Construction der schon übli-
„chen und die Anwendung solcher neuer Werkzeuge, welche ein
„Ersparniß der menschlichen Kraft gestatten, wie zum Beispiel
„der Maschinen zum Würfeln und Dreschen des Getreides,
„sowie der verständigere und sparsamere Gebrauch der Muskel-
„kraft. Obwohl diese Verbesserungen zur Ergiebigkeit des
„Bodens nichts hinzuthun, so tragen sie doch eben so, wie die
„der ersten Klasse, dazu bei, gegen die Tendenz der Productions-
„kosten, mit der Zunahme der Bevölkerung und der Nachfrage
„sich zu steigern, ein Gegengewicht zu bilden. Eine ähnliche
„Wirkung, wie die landwirthschaftlichen Verbesserungen der
„zweiten Klasse, hat auch die vollkommenere Instandsetzung

„der Communicationsmittel. Gute Straſſen haben die gleiche „Bedeutung, wie gute Werkzeuge, und es macht keinen Unter„ſchied, ob die Erſparung der Arbeit bei den einzelnen Thä„tigkeiten zur Gewinnung des Productes aus dem Boden oder „bei der Beförderung desſelben an den Verbrauchsort geſchieht.“

„Aus Betrachtungen dieſer Art erſieht man, daß eine „Menge von mechaniſchen Fortſchritten, welche wenigſtens dem „Anſcheine nach keine Beziehung zum Ackerbau haben, gleich„wohl möglich machen, eine beſtimmte Menge von Nahrungs„mitteln durch einen um Vieles geringeren Arbeitsaufwand „herbeizuſchaffen. So würde zum Beiſpiel ein größerer Um„ſchwung in der Art der Eiſenbereitung eine nicht zu verach„tende Verminderung im Preiſe der landwirthſchaftlichen „Werkzeuge zur Folge haben. Die nämliche Wirkung tritt „ein, ſo oft in der Behandlungsweiſe bei der Verarbeitung der „ſchon vom Boden getrennten Stoffe eine Aenderung zum „Beſſeren gemacht wird. Die erſte Anwendung des Windes „oder der Waſſerkraft auf das Mahlen des Getreides führte „eben ſo zu einer Minderung der Brodpreiſe, wie es eine „wichtige Erfindung in der Art der Bodenbewirthſchaftung ge„than hätte, und jede wichtige Vervollkommnung in der Con„ſtruction der Mühlen müßte neuerdings einen entſprechenden „Einfluß üben.“

„Man darf ſagen, daß es im ganzen Umfang der Pro„duction keine Erfindung geben könne, die nicht dem Geſetze, „daß der Ertrag der landwirthſchaftlichen Arbeit von einem „gewiſſen Puncte an abnehme, auf die eine oder andere Weiſe „entgegenwirkt. Und nicht allein Verbeſſerungen induſtrieller „Art haben dieſe Folge, ſondern auch die Vervollkommnung „des Regierungsſyſtems und der moraliſche oder ſociale Fort„ſchritt faſt jeder Art führt zu dem gleichen Reſultate.“

„Kurz, die Naturkräfte, die ſich nur in einer beſtimmten „Menge vorfinden, ſind nicht bloß durch dieſen Umſtand in „ihrer Productivkraft begrenzt, ſondern können auch, abgeſehen „davon, ſchon lange bevor dieſe Kraft bis auf das Höchſte an-

„gespannt worden, einer gesteigerten Nachfrage nur unter „immer neuen Schwierigkeiten genügen. Gleichwohl aber kann „dieses Gesetz durch all das, was im Allgemeinen die Macht „des Menschen über die Natur erhöht und im Besonderen den „Fortschritt desselben in den Wissenschaften, und in Folge „dieser Wissenschaften seine Herrschaft über die Eigenthümlich„keiten der verschiedenen Naturkräfte befördert, zeitweilig auf„gehoben oder wenigstens in seiner Wirksamkeit gelähmt „werden." [1])

Diese Schlußfolgerungen sind nicht frei von Uebertreibung und wir können sie nur unter Vorbehalt annehmen. Obgleich Mill anerkennt, daß der Mensch die Grenzen, welche die Natur der Dinge für die Productivkraft der landwirthschaftlichen Arbeit gesetzt hat, durch seine Bemühungen erweitern könne, so glaubt er doch, wie es scheint, an die Existenz einer letzten Linie, vor welcher jede Anstrengung ohnmächtig bleibt, so zwar, daß sich der absperrende Damm wohl etwas zurückdrängen, nicht aber überschreiten läßt. Alles, was der Mensch durch seine Fortschritte erreichen kann, besteht nach Mill darin, dem Gesetze der Abnahme in der Productivkraft der landwirthschaftlichen Arbeit für einige Zeit entgegenzuwirken. Aber ob auch für einen Augenblick gelähmt macht sich dieses Gesetz doch immer wieder geltend, und zwar mit einer um so stärkeren Gewalt, je näher man jenem verhängnißvollen Ziele kommt, nach dessen Erreichung jeder Zuwachs in der Zahl der Arbeiter eine Verminderung in der Productivkraft der Arbeit zur Folge hätte und folglich die Production für den Unterhalt der Gesellschaft nicht mehr ausreichend wäre. Diesen Auseinandersetzungen, welche die Grundlage zu dem von Malthus aufgestellten und auch von Mill angenommenen System bilden, können wir unsere Beistimmung nicht geben. Aber auch jene Theorien, vermöge deren man darthun will, daß die Productivkraft der Arbeit mit der zunehmenden Zahl der Producenten ebenmäßig wachse, vermögen wir nicht als richtig zu erkennen,

[1]) Principien der Volkswirthschaft Bd. I. Kap. 12.

ſondern ſind vielmehr des Glaubens, daß es einen gewiſſen Mittelweg gibt, auf welchen der geſunde Sinn und die Thatſachen, die den gewöhnlichen Lauf des Lebens beſtimmen, das beobachtende Auge hinweiſen.

Die Urheber der Theorie, welche das Princip aufſtellen, daß unter ſonſt gleichen Verhältniſſen eine größere Dichtheit der Bevölkerung die Production in entſprechendem Maaße erleichtert wird, ſind Carey und Baſtiat.[1])

Carey behauptet, „daß die Cultur auf dem Sandboden „der Bergrücken begonnen hat und der Menſch erſt durch die „Zunahme der Bevölkerung und des Reichthums in den Stand „geſetzt wurde, ergiebigere Ländereien in Anbau zu nehmen, „indem er unter ſteter Vermehrung des Arbeitsertrags und „Verminderung der Schwierigkeiten bei Gewinnung der Lebens„mittel, zweier naturgemäßer Folgen der zahlreichen Bevölker„ung und des erhöhten Reichthums, vom mittelmäßigen zum „guten, vom guten zum beſſeren Boden überging; daß durch „eine dichtere Bevölkerung die Aſſociation begünſtigt werde, „dieſe aber die nothwendige Vorausſetzung für eine Inangriff„nahme des beſſeren Bodens ſei, weßhalb jeder Schritt in „dieſer Richtung vorwärts zur Anſammlung von Reichthum „mithilft; — daß alle Arten des Reichthums unter den näm„lichen Geſetzen ſtehen; — daß jede neue Vermehrung der „Bevölkerung und des Reichthums nicht allein von einer „Vermehrung der Productenzahl und des Antheils, den der „Arbeiter an dieſer Productenmenge hat, begleitet iſt, ſondern „auch von dem ununterbrochen wachſenden Streben, in der „Lage Aller eine Verbeſſerung und Ausgleichung herbeizufüh„ren; — daß wir in dieſer Frage harmoniſche Geſetze vor „uns haben, die von einem wohlthätigen Gotte herſtammen; „daß die Thatſachen der Geſchichte, wenn man ſie genau prüft, „dieſen Geſetzen entſprechen; daß es hier eben ſo wenig, als „in der phyſiſchen Weltordnung Ausnahmen gebe, und daß die

[1]) Baſtiat, Harmon. écon. Introd. p. 18.

„ſcheinbaren Abweichungen von der Regel nur Störungen „ſind, welche auf Rechnung des Menſchen fallen.“[1])

Eine Philoſophie, welche das höchſte Ziel des Menſchen darin ſieht, daß es durch die freie Entwicklung aller Kräfte unaufhörlich an Wohlſtand zunehme, kommt folgerichtig auf ſolche Lehren. Wäre aber das in der That die Beſtimmung des Menſchen, ſo hätte ihn die Vorſehung nicht ohne Widerſpruch mit ihrer eigenen Ordnung dem Geſetze einer Arbeit unterwerfen können, die ſtets mühevoll bleibt und ſich ſelbſt dann, wenn ſie die höchſte Stufe ihres Fortſchritts erreicht hat, nur mittelmäßig lohnt. Allein das Phantaſtiſche dieſer Theorien ſteht mit der Wirklichkeit der Dinge ſo ſehr im Gegenſatz, daß ſich bei der praktiſchen Anwendung derſelben ſelbſt ihre Vertheidiger genöthigt ſehen, auf die gewöhnlichen Begriffe des geſunden Verſtandes über die Natur des irdiſchen Lebens zurückzukommen. Deßhalb gelangt Baſtiat bei ſeinen Erörterungen über das Geſetz der Bevölkerung zu folgendem Reſultate:

1. Das Geſetz der Vermehrung liegt, wenn man von der Schwierigkeit, das vorhandene Leben zu unterhalten, abſehen will, einzig in der phyſiologiſchen Möglichkeit der Fortpflanzung. Dieſes erſte Element, welches das einzige iſt, für deſſen Darſtellung ſich einiger Maſſen eine beſtimmte Formel finden ließe, iſt zugleich das einzige, bei dem die beſtimmte Faſſung keine Bedeutung hat; denn was kann an der Feſtſtellung einer Grenze liegen, die ſich angenommener Weiſe weiter erſtreckt, als die thatſächliche Vermehrung, weil der concrete Zuſtand des Menſchen, der einen mühſamen Unterhalt des Lebens fordert, die Erreichung derſelben unmöglich macht?

2. Es gibt alſo eine Schranke für das Geſetz der Vermehrung, und dieſe Schranke findet ſich, wie man ſieht, in den Mitteln des Unterhalts. Was aber ſind Mittel des Unterhalts? Mittel für eine Summe von Befriedigungen, die ſich

[1]) Man ſehe Carey's Brief an den erſten Redacteur des Journal des Econom. Serie I. des Journals, Bd. XXX., S. 142.

nicht feſt faſſen laſſen; ſie wechſeln und verrücken dadurch die geſuchte Grenze.

3. Was nun die Kraft betrifft, durch welche die Bevölkerung innerhalb dieſer beweglichen Grenze gehalten wird, ſo iſt ſie doppelter Art, eine regreſſive (Auswanderung, Sterblichkeit aus Elend u. ſ. w.) und eine präventive (Cölibat).[1])

Baſtiat geſteht alſo zu, daß die Productivkraft der Arbeit ungenügend und daher die Zunahme der Producenten zu raſch ſein könne. Der Inhalt alles deſſen, was dieſer vortreffliche Nationalökonom über die Bevölkerung und über die Mittel zur Regelung ihrer Bewegung in ſeinen Unterſuchungen ſagt, beruht auf dem Satze, daß jedesmal, wenn ſich die Unterhaltsmittel ſchneller vermehren, als die Bevölkerung, der Grund darin liege, daß der Menſch von der Präventivſchranke einen immer aufgeklärteren Gebrauch zu machen vermag. Wie es der geſunde Menſchenverſtand zu jeder Zeit gethan hat, ſo glaubt alſo auch Baſtiat, daß der Menſch keine unbeſchränkte Macht über die Natur beſitzt, ſondern durch die Gewalt der Dinge Hinderniſſe erfährt, welche er nicht nach Belieben hinwegraümen kann. An einer ſpäteren Stelle der gleichen Abhandlung ſpricht Baſtiat ſeinen Gedanken noch bündiger aus, indem er durch einen Vergleich klar macht, auf welche Weiſe eine Production trotz ihres beſtändigen Wachsthums gleichwohl für eine übermäßig zunehmende Bevölkerung ungenügend ſein kann. „Stellen wir uns," ſagt er, „ein Becken vor, dem durch „eine ſich fortwährend erweiternde Einmündung eine immer „größere Waſſermaſſe zugeführt wird. Nimmt man nun bloß „hierauf Rückſicht, ſo muß ſich die Oberfläche des Waſſers „immer heben; ſind aber die Wände des Beckens beweglich, ſo „daß man ſie weiter auseinander ſtellen oder näher zuſammen „rücken kann, ſo wird die Waſſerhöhe davon abhängen, in „welche Beziehung dieſe zweite Thatſache zur erſten tritt. Wie „ſchnell auch der Strom, der das Becken ſpeiſt, an Umfang

[1]) De la population im Journal des Economistes, Ser. I, Bd. XV, S. 227. — Vergl. Roſcher, Bd. I, §. 242.

„zunimmt, so wird doch der Wasserstand sinken, wenn sich der „Innenraum des Beckens noch schneller ausdehnt; er wird „steigen, wenn sich der Umfang des Behälters mit einer ver„hältnißmäßig großen Langsamkeit erweitert; noch mehr wird „er steigen, wenn das Becken unverändert bleibt; und wieder „mehr, wenn es sich sogar verengt. Dies ist das Bild der „gemeinüblichen Fortpflanzung in der Gesellschaft, deren Ge„setze wir suchen und die der großen Masse der Menschheit „ihr Entstehen gibt. Der Erwerb, die Gegenstände, die ge„eignet sind, Bedürfnisse zu befriedigen und das Leben zu „unterhalten, sind das Wasser, das durch eine erweiterungs„fähige Einmündung zuströmt; die Beweglichkeit der Wände „am Becken entspricht der Bewegung der Bevölkerung. Man „kann nicht läugnen, daß sich dieselbe die Mittel der Existenz „in einem immer steigenden Maaße verschaffe; aber eben so „gewiß ist es auch, daß sich ihr eigener Rahmen in einem „noch höheren Maaße erweitern könne. [1])

Bastiat ist also eben so sehr, als sonst Jemand, davon überzeugt, daß die Macht der Arbeit durch die Natur beschränkt ist und daß folglich die Producte sich nicht immer im Verhältnisse zu den Producenten vermehren. Vermöge der gründlichen Prüfung und genauen Feststellung der Thatsachen, wozu sie Veranlassung gaben, haben seine Ausführungen das Gute gehabt, daß die Uebertreibung der Malthusischen Principien für aufrichtige Geister fürderhin zur Unmöglichkeit geworden. Es hat sich herausgestellt, daß die Völker, die eine gewisse Bildungsstufe erreicht haben, bei der landwirthschaftlichen Production nicht jenes absolut unhebbare Hinderniß finden, das nach der Anschauung der Malthusischen Schule nur mehr die Wahl ließe zwischen einem Stillstand in der Bevölkerung oder einem unaufhörlich wachsenden Elend. Niemand kann der Bodenverbesserung und der Vervollkommnung im Arbeitsverfahren, vermöge deren auf einer und derselben Strecke Landes bei gleichem

[1]) De la popul. im Journal des Econom. sér. I, tom. XV, p. 230.

Arbeitsaufwand von Seite eines jeden Einzelnen eine viel zahlreichere Bewohnerschaft ihr Fortkommen findet, eine bestimmte Grenze setzen; Niemand kann sagen, daß die Ernährung einer höheren Menschenmenge in dem Maaße schwieriger wird, in welchem einer gegebenen Strecke Landes gegenüber die Zahl der Producenten größer wird, weil Niemand sagen kann, wo die Erfindungen des von der Vorsehung geleiteten und erleuchteten menschlichen Geistes enden werden.

Die andere Thatsache jedoch, deren wissenschaftlichen Grund uns Mill angibt und die wir durch den Instinct und den Lauf des Lebens Alle kennen, die Thatsache, daß sich der Fortschritt in der landwirthschaftlichen Arbeit naturgemäß nur langsam vollziehe, weßhalb er der zuwachsenden Bewegung in der Bevölkerung regelmäßig erst folgt, nicht aber vorausgeht, — bleibt unangestritten bestehen. Nur unter dem Drange der Nothwendigkeit unterzieht sich der Mensch den Anstrengungen, welche zur Verwirklichung dieses Fortschrittes führen müssen. Die geheimnißvolle Macht, unter welcher die Vermehrung des menschlichen Geschlechtes geschieht, drängt in ihrem Ungestüm manchmal weiter zu gehen, als der Fortschritt der Arbeit gekommen; wenn es aber der Mensch versteht, sich entschlossen der Nothwendigkeit zu fügen und die Anstrengungen, an welche Gott den Sieg über die materielle Welt geknüpft hat, auf sich zu nehmen, so weicht jedesmal das Hinderniß zurück, und die neuen Geschlechter finden mit ihrem Platze im Licht der Sonne auch einen zustehenden Antheil an den Früchten, mit denen Gott den Schweiß des Bodenbebauers lohnt. Doch nur langsam hebt sich das Hinderniß, während die Geschlechter rasch vorwärts schreiten, so daß der fragliche Antheil an den Früchten der Erde für die größere Masse der Menschheit immer nur in dem Unerläßlichen besteht und überdies noch durch harte, unaufhörliche Arbeit erworben werden muß. Nach der Redeweise Mill's wird die Umfassung, welche die stets wachsenden Wogen der Menschheit umschließt, immer weiter; aber sie gibt nur einem unaufhörlich erneuten Drucke nach.

Kurz, man darf eben ſo wenig ſagen, daß der Menſch an Zahl ſowohl als an Wohlſtand in's Unendliche wachſen könne, als man ſagen darf, daß die Natur ſeinem Fortſchreiten eine verhängnißvolle Grenze geſetzt habe, außerhalb deren auf jede Vermehrung eine raſche Erſchwerung aller auf dem menſchlichen Leben laſtenden Uebel erfolgen würde. Die Streitfrage, welche von dieſen zwei bis auf's Aüßerſte getriebenen Sätzen ihren Ausgangspunkt genommen, hat nur die Wahrheit beſtehen laſſen, daß die Menſchheit fortwährend, aber immer unter Beſchwerden, zunehmen könne, was längſt ſchon thatſächlich vorlag und vom geſunden Verſtande erkannt war.[1])

Der Art iſt die Grenze, welche der Productivkraft der Arbeit hinſichtlich ihrer fortſchreitenden Entwicklung vom Anfang an entgegenſtand. Die landwirthſchaftliche Arbeit bewahrt ihre Productivkraft vielmehr, als ſie dieſelbe erhöht, und wenn ſie dieſelbe zu Zeiten doch erhöht, ſo geſchieht das in einem geringen Grade und um den Preis von Opfern, welche das allgemeine, unbeugbare Geſetz der Arbeit und des mühſamen Lebens nur in einer anderen Geſtalt wieder zur Erſcheinung bringen. Dieſer Satz iſt keine willkürliche Annahme des menſchlichen Geiſtes, er iſt eine Thatſache, die von einer ſechstauſendjährigen Erfahrung bezeugt wird; er iſt im ſtrengen

[1]) Der über dieſen Punkt von den Schülern Carey's und Baſtiats erhobene Streit hat die weſentlichen, von der weit überwiegenden Mehrzahl der Nationalökonomen angenommenen Principien in keiner Weiſe zu erſchüttern vermocht. Diejenigen Schriftſteller, welche gegenwärtig in derlei Dingen das meiſte Anſehen genießen, wie Wolowski, M. Chevalier, Paſſy, Garnier und Baudrillart in Frankreich, Senior und Mill in England, Roſcher in Deutſchland, haben bei der vorwürfigen Frage die für die Wiſſenſchaft gewonnenen thatſächlichen Wahrheiten nachdruckſam vertreten; manche unter ihnen haben die Folgerungen daraus ſo ſehr auf die Spitze getrieben, daß ſie die Schlüſſe des Malthus und wenigſtens Schlüſſe, die denſelben ähnlich lauteten, angenommen haben. Wir glauben, daß dieſe Folgerungen nicht richtig ſeien, und daß man, von den Principien des Chriſtenthums geleitet, ſelbſt dann, wenn die materiellen Thatſachen, von denen die Theorie der Malthuſianer ihren Ausgangspunkt nimmt, wenigſtens theilweiſe als wahr zugegeben ſind, Schlüſſe daraus ableiten kann, die ganz verſchieden ſind von den Schlüſſen, die ſie ſelber daraus ziehen.

Sinne des Wortes ein Geſetz des gegenwärtigen menſchlichen Daſeins. Wohl nicht als die urſprüngliche Regel unſeres Daſeins, aber als Strafe für die Sünde, die der erſte Menſch beging, als er es verſuchte, ſich ſeiner Beſtimmung zur Entſagung und zum Fortſchritt durch Selbſtverläugnung zu entziehen, hat uns der Urheber der Natur dieſes Geſetz auferlegt.

Nachdem man ſich unter Aufbietung aller Hilfsmittel der modernen Wiſſenſchaft vielfach bemüht hatte, der Menſchheit darzuthun, daß ſie ſich mit Unrecht für immer dem harten Geſetze der Noth unterworfen glaubt, iſt man durch eben jene Wiſſenſchaft, deren Anſehen man anrief, wieder gezwungen worden, auf jenes alte Wort zurückzukommen, mit welchem Gott über den ſchuldbaren Menſchen für immer das Urtheil ſprach. Wie er es in der Gegenwart thut, ſo vermaß ſich der Menſch in den erſten Tagen ſeines Daſeins, Gott gleich werden zu wollen. Indem ihm Gott ein Recht über alle Dinge in der Welt verlieh, gab Er dieſem Rechte auch eine Schranke; Er verbot ihm, von den Früchten am Baume der Erkenntniß zu nehmen. Adam mißachtet das Verbot, und Gott läßt jenen Urtheilsſpruch ergehen, deſſen Wucht wir ſeit ſechstauſend Jahren ohne Befreiung tragen: „Die Erde wird um deiner „Sünde willen verflucht ſein; nur mit Mühe ſollſt du fortan „aus ihr deinen Unterhalt ziehen; Dornen und Diſteln ſoll „ſie dir tragen und du ſollſt das Kraut der Erde eſſen; im „Schweiße deines Angeſichts ſollſt du dein Brod eſſen, bis du „wieder zur Erde kehrſt, aus der du genommen biſt.“ [1])

Dies iſt die Thatſache, das Princip, das Geſetz, deren Folgen die ganze materielle Ordnung der menſchlichen Geſellſchaft beherrſchen. Aus dieſer Thatſache und aus dieſem Geſetze entſpringen in der Frage über die Bevölkerung alle jene Schwierigkeiten, denen gegenüber die Staatswiſſenſchaft in zaghafte Rathloſigkeit geräth und die Ohnmacht aller unchriſtlichen Syſteme mehr, als anderswo, offenbar wird.

[1]) Genes. III, 17, 399.

II. Kapitel.

Numeriſches Wachsthum der Menſchheit, ohne daß die Arbeit an Macht verliert.

Die ſchnelle und fortwährende Zunahme der Bevölkerung iſt nicht, wie der volkswirthſchaftliche Materialismus glauben machen möchte, eine von jenen Geißeln, welche die Völker dem Verfalle und dem Untergang im Elend entgegen führen; ſie iſt im Gegentheil, im Allgemeinen genommen, ein Segen, ein Zeichen und zugleich eine Quelle von Fortſchritt und Kraft. Die Vorſehung hat es von Anbeginn an ſo geordnet. Als Gott dem Menſchen die Erde unterwarf, gab er ihm das Geſetz, daß er wachſe und ſich vermehre.[1]) Dies iſt das Geſetz der Ausbreitung, ein ſowohl in ſeinem Urſprunge als in ſeinem Ziele wahrhaft göttliches Geſetz; denn durch Gottes Segen hat der Menſch die Fruchtbarkeit und durch die Vermehrung der Geſchlechter, die fähig ſind, das Ueberweltliche zu erkennen und zu lieben und durch ihre Werke die Größe desjenigen leuchten zu laſſen, deſſen Bild wir in unſerer Seele tragen, wird die Ehre Gottes auf der Erde verbreitet. Das Gefühl der menſchlichen Bruſt iſt dieſem Geſetze nicht untreu geworden; befraget die Völker und ihr werdet ſehen, daß eine Geſellſchaft mit abnehmender Nachkommenſchaft überall für eine geſunkene angeſehen wird. Sogar unter den Nationalökonomen, die ſich von der engherzigen Lehre des Malthus haben verführen laſſen, gilt eine rückſchreitende Bewegung der Bevölkerung als eine beunruhigende Thatſache, und träte ſie auch bei den am weiteſten vorangeſchrittenen Völkern ein, bei denen doch, wie es

[1]) Genes. I, 28.

nach der Lehre der Malthuſianer ſcheint, gerade eine Zunahme Beſorgniß erregen ſollte.[1])

Bei den Nationalökonomen, welche die großen Fragen des ſocialen Lebens im Lichte geiſtiger Principien von einem höheren Standpunkte aus betrachten, hat ſich ſeit einigen Jahren eine ſehr ausgeprägte Reaction gegen die materialiſtiſche Lehre des Malthus gebildet. Roſcher, einer von denjenigen Schriftſtellern, welche dieſe neue Richtung am beſten vertreten, ſpricht ſeine Anſchauung über die Bevölkerungsfrage in der folgenden Weiſe aus: „Da, wo die größte Menſchenzahl gleichzeitig die „vollſte Befriedigung ihrer Bedürfniſſe findet, erreicht die volks„wirthſchaftliche Entwicklung ihren Höhepunkt. Eine dichte „Bevölkerung iſt nicht blos ein Zeichen bedeutender und ſtark „benützter Produktivkräfte, ſondern ſchon an ſich ſelbſt eine „Produktivkraft und hochwichtig als Sporn und Hülfsmittel „zur Benützung aller übrigen.“[2]) In einer Erläuterung zu den Worten Heinrichs IV., die Macht und der Reichthum der Könige beſtehe in der Zahl und dem Wohlſtand ihrer Untergebenen, äußert ſich Wolowski ganz ähnlich, wie Roſcher. „Heinrich IV., ſagt er, ſpricht die richtige Lehre „über die Bevölkerung aus, wenn er in ſeiner Anſchauung „die Zahl und die Wohlhabenheit der Bewohner nicht trennt. „Dieſe Worte auseinander reißen heißt in Irrthum fallen. „Das Zunehmen der Bevölkerung will wenig ſagen, wenn „Leiden und Entwürdigung der Preis dafür ſind; das Elend „iſt fruchtbar, ohne Kraft für den Staat oder Thätigkeit für „das Individuum zu erzeugen. Wenn man aber andererſeits „ſich damit zufrieden gibt, daß in einer Geſellſchaft, deren Be„völkerungsbewegung ſtillſteht oder rückſchreitet, jedes einzelne

[1]) Wir brauchen hiefür keinen anderen Beweis anzuführen, als die Aufregung bei Gelegenheit der Volkszählung von 1856 in Frankreich, durch die ſich herausſtellte, daß in den fünf Jahren, über welche ſich dieſe Zählung erſtreckte, die Bewegung der Bevölkerung aufgehört habe, eine fortſchreitende zu ſein.

[2]) Grundlagen der Nationalökonomie, §. 253.

„Glied in einem höheren Maaße am Wohlstand Antheil nehme, „so ist damit das Problem über den Volksreichthum auf eine „gar zu einfache Rechnung zurückgeführt. Bei der fortschrei„tenden Entwicklung der Productivarbeiten kann ohne Zwei„fel jedem Einzelnen mehr zufallen, wenn die Zahl der Theil„nehmer nicht wächst oder sogar abnimmt. Aber läge in einer „derartigen Wirkung der Civilisation nicht ein Nachtheil und „eine Gefahr? Wenn sich die Völker der Sorge für die Zu„kunft nicht entschlagen dürfen, genügt dann die Bildung des „Gemüthes und die Erhebung der Erkenntniß nicht, um jene „Vorschau zu wecken und einer übermäßigen Bevölkerungsent„wicklung vorzubeugen? Bei einem erleuchteten und sittlichen „Volke wird einer Zunahme der Bürger immer eine Erhöhung „der Güterproduction vorausgehen. Was würde aus den rei„cheren und civilisirteren Ländern werden, wenn sie sich an „eine zu engherzige Doctrin hielten und wir darauf bedacht „wären, die Vermehrung ihrer Bewohner zum Stillstand zu „bringen? Sie würden sich der Gefahr aussetzen, jüngeren „Völkern, die an Zahl und Macht zunehmen, eine leichte Beute „zu werden."

„Der menschliche Geist beherrscht mehr und mehr die Ele„mente und unterwirft sie seinen Anforderungen. Wir wissen „jetzt, was wir von den Hirtengedichten der vergangenen Jahr„hunderte zu halten haben; wir wissen, daß der Mensch in „den Besitz von Reichthümern nur dann kommt, wenn er sie „erobert. Die wundervollen Entdeckungen der Wissenschaft „haben ihn mit Werkzeugen ausgestattet, welche die Arbeit aus„giebiger machen und die Möglichkeit verschaffen, mit einem „immer geringeren Aufwand von Kraft und Kapital einen „immer beträchtlicheren Ertrag zu erzielen. Diese innerlich „höher gesteigerte und productenreichere Arbeit ist für den Zu„wachs der Bevölkerung vielmehr eine günstige Voraussetzung, „als ein Hinderniß. Auf diese Weise können die civilisirtesten „Völker die stärksten bleiben und zugleich jene Aufklärung und „jenen Wohlstand bewahren, die sie sich zu verschaffen gewußt „haben. Vauban theilte die gleiche Anschauung, wenn er,

„vom Geiſte Heinrich's IV. durchdrungen, den Ausſpruch thut, „daß ſich die Größe der Könige nicht nach der Zahl „ihrer Unterthanen und nach der Ausdehnung ihrer Staaten bemißt.[1])

Damit ſich eine Geſellſchaft im normalen Zuſtande von Kraft und Wohlfahrt befinde, muß ihre Bevölkerung in einer fortwährend geregelten und mäßigen Bewegung zunehmen; es muß die Zahl der Menſchen und die Kraft der Arbeit im Allgemeinen nach einem und demſelben Verhältniſſe wachſen, nicht um einer immer zahlreicheren Bevölkerung jene unendliche Wohlfahrt zu verſchaffen, von der die materialiſtiſche Schule traümt, ſondern jene Erforderniſſe des Lebens zu bieten, die den Menſchen in den Stand ſetzen, auf Erden die höhere Beſtimmung zu erfüllen, zu der ihn Gott berufen hat. Wenn man im Menſchen nur ein den ſinnlichen Trieben hingegebenes Weſen erblickt, das den Beweggrund zum Handeln immer nur aus materiellen Begehrungen ſchöpft, ſo iſt es ganz natürlich, daß man auf den Gedanken verfällt, die Zahl der Menſchen zu beſchränken, um die Genüſſe eines jeden Einzelnen zu erweitern. Von dieſem Geſichtspunkte aus würden einige wenige mit all dem, was das Leben lockend macht, reichlich ausgeſtattete Familien die Beſtimmung der Menſchheit beſſer erfüllen, als eine zahlreiche Bevölkerung, die während ihres ganzen Daſeins kämpfen muß um der Erde ihr tägliches Brod abzuringen. Ebenſo gelangt man, wenn man den Menſchen und die Triebfedern, die ihn leiten, ſo auffaßt, auf einem ſehr einfachen Wege zu dem Wahn, er werde nach einem verhängnißvollen Geſchick durch den Sinnentrieb ſtets zu einer Vermehrung ohne Maaß und in Folge deſſen zu einem Elend ohne Grenzen fortgezogen. Denn hat der Menſch kein anderes Geſetz, als die Ausdehnung ſeiner Genüſſe, warum ſollte er denn den gebieteriſcheſten ſeiner Triebe einſchränken? Wer könnte verhindern, daß die Fähigkeit zu einer raſchen Ver-

[1]) Memoire sur l'administration d'Henri IV. Academie des sciences morales. 1855.

mehrung in geometrischer Progression, mit welcher der Mensch begabt ist, anstatt eine bloße Kraft zu sein, die sich nie voll bethätigt hat, zu einer verderblichen Wirklichkeit werde? Dem Gesetze des Triebes folgend, welches das Gesetz der Thiere ist, würde alsdann der Mensch in seiner Vermehrung nur durch die Unzulänglichkeit der Lebensmittel aufgehalten werden. Würde sich nach dieser Voraussetzung die Volkszahl in einem Zeitraume verdoppeln, der möglicher Weise weit kürzer wäre, als die von Malthus angenommene Periode von fünf und zwanzig Jahren, dann könnte die landwirthschaftliche Arbeit über die Hindernisse, welche ihr die Gewalt der Dinge entgegensetzt, unmöglich schnell genug triumphiren, um mit der Vermehrung der Menschen auch die Producte im gleichen Maaße zu vermehren. Geschähe aber das nicht, so wäre das Gesetz der Bevölkerung ein wahrhaft unheilvolles Gesetz, an dem die ganze menschliche Bestimmung scheitern müßte, und es läge im Werke des Schöpfers ein eben so schmerzlicher als unerklärlicher Widerspruch.

Aber wo sah man je den Menschen dergestalt den Gelüsten des Thieres preisgegeben? Sieht man ihn nicht gerade umgekehrt sogar im Zustande der tiefsten Erniedrigung, in den er gerathen kann, im Zustande der Wildheit, wenigstens durch Gewohnheiten, die in ihm aus einem unbestimmten Gefühle von Pflicht und Würde entstanden sind, über das rohe Gesetz des Triebes erhaben? Je höher die Civilisation gestiegen ist, desto mehr ist sie auf die wahren Grundsätze über die Bestimmung des Menschen gegründet und desto mehr Macht haben jene höheren Betrachtungen, jene erhabenen Sehnsuchtsgefühle der Seele, welche die Macht der physischen Triebe über den Menschen schwächen und ihn mehr und mehr dem Gesetze der geistigen Welt unterwerfen. In der einen oder in der anderen Weise zeigt sich bei allen Völkern, gerade deßhalb, weil der Mensch Mensch ist, eine gewisse mäßigende Macht, die es verhindert, daß das Gesetz der Vermehrung seine äußersten Folgen entwickelt. In den Gesellschaften, in denen man eine hohe geistige Bildung mit allen Verfeinerungen der Sinnlich-

keit zu vereinen bestrebt ist, macht sich diese mäßigende Thätigkeit in schnöden und schuldbaren Handlungen und in einer Verletzung der Rechte der Menschheit geltend, die die Gesellschaft unvermeidlich dem Untergange entgegen treiben. In den Gesellschaften dagegen, die auf einem gesunden Verständnisse der menschlichen Bestimmung fußen, erhält die mäßigende Kraft ein Gepräge von moralischer Macht und Schwungkraft in der geistigen Ordnung und wird, weit entfernt eine Ursache des Verfalles zu sein, im Gegentheil eine der fruchtbarsten Quellen des Fortschrittes. Dies kommt daher, weil die Dinge ihrer Natur nach einen solchen Verlauf nehmen, daß man Gesellschaften untergehen sah aus Mangel an Bevölkerung, daß man aber ungeachtet so vieler düsterer Vorhersagungen noch keine gesehen hat, für welche ein Uebermaaß an Bevölkerung je etwas Anderes gewesen wäre, als eine längere oder kürzere, immer aber vorübergehende Verlegenheit. Es sind Gesellschaften dem Verderben anheimgefallen, nicht weil sie den Sinn für Vorsorge, womit sie begabt waren, mißachteten, sondern weil sie ihn verdrehten und übertrieben.

Aber nicht bloß durch Einschränkung der in ihm gelegenen Vermehrungskraft hält der Mensch das Gleichgewicht zwischen Bevölkerung und Nahrungsspielraum aufrecht, sondern auch dadurch, daß er durch den Fortschritt in der Landwirthschaft ohne Unterlaß die Hilfsquellen erweitert, welche ihm die Ausbeutung des Bodens gewährt. Wie wir im vorausgehenden Kapitel gesehen haben, gelingt es ihm nur mit Mühe, die Kräfte der Natur seiner Herrschaft so zu unterordnen, daß sie für eine stets wachsende Zahl von Consumenten einen gleichmäßig wachsenden Ertrag abwerfen. Darin liegt die Hauptschwierigkeit für das menschliche Leben in der materiellen Ordnung. Jedoch ist dieses eine fruchtbare Schwierigkeit; denn die Anstrengungen, die der Mensch macht, um sie zu besiegen, werden zur Quelle seiner größten Fortschritte. Ohne diese Nothwendigkeit, die ihn in jedem Momente seines Daseins zur Thätigkeit nöthiget, wird er der Verführung zur Trägheit erliegen und sich in ewiger unfruchtbarer Ruhe einsargen. Gott,

in dem die Güte niemals von der Gerechtigkeit getrennt iſt, hat gerade dadurch, daß er den Menſchen zur Strafe für ſeine Sünde unabläſſiger Arbeit unterwarf, gewollt, daß ſeine Arbeit die Quelle ſeiner Größe ſei. Das Alterthum hatte das Bewußtſein dieſes wohlthätigen Geſetzes treu bewahrt, und ihm durch den Mund eines ſeiner größten Dichter Ausdruck gegeben:

Es wollte der Vater
Selber den Bau nicht leicht: durch Kunſt als Erſter erregte
Er das Gefild, durch Sorge der Sterblichen Herzen zu ſchärfen;
Nicht auch ließ er ſein Reich im laſtenden Schlummer erſtarren. [1])

In der materiellen wie in der geiſtigen Ordnung iſt der Menſch nur durch Entſagung groß. Jene Schwierigkeit nun, die Production der Geſellſchaft immer auf gleicher Höhe mit ihren Bedürfniſſen zu erhalten durch eine Arbeit, die um ſo beſchwerlicher iſt, weil ſie nicht immer genügende Belohnung zuzuſichern ſcheint, das iſt im Allgemeinen die Entſagung. Ob willig oder gezwungen müſſen ſich Alle dieſem Geſetze der Entſagung fügen; aber Alle können jederzeit, wenn ſie muthvoll zugreifen, dadurch eine Größe erringen, zu welcher das gemächliche Leben nie erheben wird.

So rückt, wie geſagt wurde, die Bevölkerung fortwährend bis an die Schranke der Unterhaltsmittel vor. Dieſe Schranke weicht unaufhörlich unter dem Anprall des immer dichteren Wogendranges der menſchlichen Generationen zurück, aber ſie weicht nur der Gewalt, weicht nur langſam, und diejenigen, welche ſie umſchließt, erfahren fortwährend einen gewiſſen Zwang, und ein ſchwieriges Leben iſt ihr beſtändiger Antheil. Dieſer Zwang macht ſich denjenigen, deren Einkommen nur im Nothwendigſten beſteht, und welche die immenſe Mehrzahl des Menſchengeſchlechtes bilden, in erhöhtem Grade fühlbar.

---

[1]) Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit, primusque per artem
Movit agros, curis acuens mortalia corda,
Nec torpere gravi passus sua regna veterno.
Virgil, Georg. I, 121.

Es iſt für den menſchlichen Stolz ohne Zweifel demüthigend, ſich an dieſes harte Geſetz der Noth geſchmiedet zu fühlen. Man begreift, daß der Materialismus, welcher ſich in den materiellen Befriedigungen ein Ideal von Größe geſchaffen hat, die Unmöglichkeit einer ſo heiß erſehnten Vermehrung der Genußmittel einſehend, ſeine Anſtrengungen nach einer anderen Seite richtet und nach den Mitteln forſcht, die aufſteigende Bewegung der Volkszahl zu hemmen. Aus dieſer Mißachtung des wahren Zuſtandes der Menſchheit ſind die endloſen Schwierigkeiten entſtanden, in die man nutzlos die Frage über die Bevölkerung verwickelt hat. Im folgenden Kapitel werden wir zeigen, wie dieſe Schwierigkeiten wahrhaft unentwirrbar ſind, wenn man das Problem ſo ſtellt, wie es der Materialismus ſtellt. Geht man dagegen von chriſtlichen Annahmen aus, ſo bietet ſich die Löſung von ſelbſt dar. Sie läßt ſich in folgendem Satze zuſammen faſſen: Wenn eine Geſellſchaft, in welcher die Bevölkerung in einer ſogar ſehr raſchen Progreſſion wächſt, in allen Stücken dem moraliſchen die menſchliche Beſtimmung leitenden Geſetze treu bleibt, ſo wird ſie zwar nicht immer Reichthum und Genuß für Alle, aber doch wenigſtens das Nothwendigſte im materiellen Leben nebſt jener Würde der vernünftigen und freien Natur finden, welche nothwendig zum ſittlichen Leben gehört.

Wenn Gott den Menſchen dazu verurtheilt, ſein Brod im Schweiße ſeines Angeſichtes zu eſſen, ſo gibt er genugſam zu verſtehen, daß ihm dieſes Brod nicht verweigert werden ſoll, wenn er es durch Arbeit zu gewinnen weiß. Dadurch, daß Gott dieſe Strafe ausſprach, nahm er den urſprünglichen Segen nicht zurück, welchen er über das Menſchengeſchlecht ausgeſtreut hatte, indem er zu Adam ſprach: „Wachſet und mehret euch, und erfüllet die Erde, und machet ſie euch unterthan.“ Schaut man die Wirklichkeit im Lichte des geſunden Verſtandes an, ſo zeigt ſie uns, daß die Vorſehung Alles ſo geordnet hat, daß gleichzeitig ſowohl jener Segen, als jener Fluch in Erfüllung gehen. So oft die Völker den weſentlichen Geboten des göttlichen Geſetzes in ihren Einrichtungen

wie in ihren Gewohnheiten, im öffentlichen wie im Privatleben treu bleiben, ſieht man, wie ſie die Vorſehung auf den Wegen der natürlichen Ordnung durch die Feuerproben der Arbeit hindurch und gerade durch dieſe Proben zur Erfüllung des göttlichen Segens hinführt.

Man betrachte zum Beiſpiel nur die landwirthſchaftliche Induſtrie, ſo gibt es, die im Boden einer Geſellſchaft liegenden Hilfsquellen vorausgeſetzt, Dank der Erweiterungsfähigkeit der Arbeit für die Racen, die in phyſiſcher, wie in moraliſcher Beziehung ihre ganze Kraft bewahrt haben, ein unermeßliches Feld, das dem Fortſchritt der Bevölkerung offen ſteht. Es wäre, wie wir im vorausgehenden Kapitel geſagt haben, unbeſonnen, dem landwirthſchaftlichen Fortſchritte eine beſtimmte unheilvolle Grenze anweiſen zu wollen. Niemals hat man es verſucht, und von Seite derjenigen, welche mit der größten Hartnäckigkeit die Lehren des Malthus vertheidigt haben, iſt man hierin niemals über das Gebiet ſchwankender, jedes poſitiven Beweiſes baarer Behauptungen hinausgetreten. Uebrigens braucht ein Volk nicht bloß von ſeinem Boden ſeine Unterhaltsmittel zu fordern. In dem Maaße, als die Civiliſation zunimmt und ſichere Beziehungen zwiſchen den verſchiedenen Theilen der Erde ſich bilden, wird es leichter, das, was der nationale Boden nicht liefern kann, aus fremden Ländern zu beziehen. Dazu kommt noch, daß die Arbeit auf dem induſtriellen Gebiete bei den vorgeſchrittenen Völkern jeden Tag Fortſchritte macht, die in ihrer Schnelligkeit den ſchnellſten Fortſchritt der Bevölkerung, der ſich denken läßt, überflügeln. Ohne Zweifel würden die Fortſchritte der Fabrikarbeit, deren Producte nur zum geringſten Theile in den Verbrauch der Maſſen übergehen, für ſich allein nicht hinreichen, eine ſehr raſche Vermehrung der Menſchen ohne Gefahr eintreten zu laſſen. Aber in Verbindung mit den langſameren Fortſchritten der Landwirthſchaft helfen ſie das Feld für den Fortſchritt der Bevölkerung erweitern. Etwas macht ſich im Laufe der Geſchichte bemerkbar: mit allen Epochen nämlich, in welchen das Menſchengeſchlecht ſich ungewöhnlich auszudehnen ſtrebt, treffen nach einem ſicht-

baren Plane der Vorſehung die großen Entdeckungen zuſammen, welche das Angeſicht der materiellen Welt verändern, indem ſie eine tiefgreifende Aenderung in das Arbeitsverfahren bringen und die Verbindungen zwiſchen den verſchiedenen Theilen der Erde wunderbar erweitern. Was nun der Menſchengeiſt, von der Vorſehung geleitet und getragen bisher zu erreichen wußte, ſollte er dieß auch in der Zukunft zu erreichen nicht im Stande ſein?

Man berückſichtige außerdem, daß die Menſchen nicht durch ein unvermeidliches Verhängniß an den Boden gekettet ſind, auf dem ſie geboren worden. Die Abſichten der Vorſehung beſchränken ſich nicht auf die Ausbreitung der Menſchheit in den Grenzen dieſes oder jenes von Alters her und durch die Macht der Civiliſation bevorzugten Landes. Sie treibt die Menſchheit an, ſich in der ganzen Welt auszubreiten. Die Anſtrengung, die es die Menſchen koſtet, um in einer Gegend zu leben, wo ſie ſich zu ſehr gedrückt fühlen, iſt eines der Mittel, deren ſich Gott bedient, um ſie in ferne Länder zu treiben, in denen ſich ihren Fortſchritten ein unendlicher Spielraum öffnet. Im Alterthume, wie in der Neuzeit, empfanden die größten Völker immer lebhaft dieſes Bedürfniß, ſich in die Ferne auszubreiten. Oft hat dieſes Bedürfniß in einer moraliſchen Vorliebe ſeine Quelle, regelmäßig jedoch erhält es von der Nothdurft auf materiellem Gebiete den unmittelbaren und entſcheidenden Anſtoß. Auswanderung und Anlage von Colonien zählen unſtreitig unter die Wege, auf welchen die Menſchheit der von Gott ihr gewieſenen Beſtimmung entgegengeht, und ſie ſind auch eine Hilfsquelle und zwar in gewiſſem Sinne eine unermeßliche Hilfsquelle gegen die Uebel, welche in Folge eines übermäßigen Volkszuwachſes die ſchon in Civiliſation alt gewordenen Staaten treffen würden. Hier entſpringen abermals aus der harten Nothwendigkeit, die auf dem menſchlichen Leben laſtet, jene großen Bewegungen der Völker, wodurch ſo viele und ſo wunderbare Eroberungen auf rein materiellem Gebiete gemacht wurden. Durch eine doppelte Wirkung dieſer nämlichen Urſache breitet ſich das Leben

auf der Erde dort aus, wohin es bisher nur unvollkommen vorgedrungen war, während es zu gleicher Zeit an denjenigen Orten, wo es seit langer Zeit alle seine Kräfte entfaltet hat, seine Hilfsquellen erhält und sogar vergrößert. Wären die Völker, welche die alte und die neue Welt durch die Colonisation zu so ungeheuerer Macht hat gelangen sehen, je so weit gekommen, wenn sie nur dafür gesorgt hätten, ihre Generationen einzuschränken, um die Summe ihrer Genüsse zu erhöhen?

Nicht in dieser oder jener Maaßregel, in diesem oder jenem der Gesellschaft in einer Reihe besonderer Thatsachen gegebenen Anstoße liegt die Lösung der Frage über die Bevölkerung. Nur in der Gesammtheit der Impulse, denen die Gesellschaft gehorcht, und in der Gesammtheit der Thatsachen, die daraus hervorgehen, kann die Lösung gefunden werden. Hier wie immer in den großen Problemen der geistigen Ordnung muß man bis auf die ersten Principien zurückgehen, die dem ganzen socialen Körper Leben und Bewegung geben. Mittels dieser Principien werden die Fortschritte errungen, welche die fortwährende Entwicklung der Bevölkerung gestatten, und ebenso kommen aus diesen Principien die mäßigenden Einflüsse, welche diese Entwicklung in ihren rechten Grenzen halten. Alles muß man von der geistigen Kraft, von der Veredlung der Seele und von der Energie des Willens erwarten. Diese geistige Kraft treibt den Menschen zu jedem Fortschritt, während sie ihn zu gleicher Zeit über die rohen Triebe seiner Sinnlichkeit erhebt. Ihr Hauptziel besteht darin, den erhabenen Absichten und dem gesunden Aufstreben eines Wesens, welches Gott zur wahren Größe und zur edlen und tiefen Wonne des geistigen Lebens bestimmt, die Oberherrschaft zu verschaffen.

Da aber Alles auf dieser Erde schwach, wandelbar und verschieden ist, so werden selbst in Gesellschaften, in denen der Mensch gegen die Triebe seiner materiellen Natur am stärksten ist, Zeiten eintreten, in denen seine sittliche Kunst zu schwinden scheint. Es wird auch der Fall eintreten, daß jene Arbeiten, in welchen ein beträchtlicher Theil der Arbeiterklassen

ſeinen Lebensunterhalt findet, in Folge von Verwicklungen, die nicht zu vermeiden ſind, und von Entwicklungen, die zu gewiſſen Zeiten in der materiellen Ordnung eintreten, in Rückſtand bleiben, und nicht mehr die Macht haben, diejenigen zu ernähren, die ſich ihnen widmen. Das Gleichgewicht zwiſchen Bevölkerung und Nahrungsſpielraum wird dann theilweiſe, aber hie und da in ſehr bedeutendem Umfange unterbrochen ſein. Keine Geſellſchaft entgeht dieſen Stockungen und Kriſen. Aber eine Geſellſchaft, in welcher die erhabenen geiſtigen Einflüſſe herrſchen, die wir ſo eben gekennzeichnet haben, wird zuletzt immer darüber triumphiren. Dieſe Kriſen gehören zur Zahl der Schwierigkeiten des gegenwärtigen Lebens, denen die Beſten und Stärkſten ſowohl unter den Individuen, als unter den Nationen, immer unterworfen ſind, die aber in Folge der gemachten Anſtrengungen ein Mittel zu größerem Gedeihen werden. In gleicher Weiſe nimmt bei den mit ausreichender moraliſcher Kraft begabten Völkern die vorübergehend in Gefahr ſchwebende Wohlfahrt der Geſellſchaft nach einiger Zeit wieder ihren regelmäßigen Gang. Die Bevölkerung wird, nachdem ſie auf ihrer aufſteigenden Bahn einen Augenblick gehemmt war, bald wieder ihren gewöhnlichen Aufſchwung gewinnen. Von Geſchlecht zu Geſchlecht werden ſich zu den durch die mühſamen Anſtrengungen der Menſchen im Laufe einer langen Civiliſation aufgehäuften Kräften neue Kräfte geſellen; der Fortſchritt der Arbeit wird dem Fortſchritte der Bevölkerung folgen, und dieſe mit ſtets gemeſſener aber auch ſtets gleicher Kraft der Ausbreitung vorwärts ſchreiten.

In den folgenden Kapiteln wird uns ein genauer Blick in die Thatſachen und Lehren zeigen, was aus Geſellſchaften werden kann, in denen man unaufhörlich den Zuwachs der Bevölkerung zu hemmen beſtrebt iſt, um ein deſto gemächlicheres Leben zu ſichern. Wir werden darthun, wie die Lehre von der Entſagung dadurch, daß ſie die Völker zur Annahme des Geſetzes eines mühſamen Lebens beſtimmt, ihnen durch die immer ſchwierige manchmal ſogar ſchmerzliche Ausbreitung ihrer Bevölkerung eine Macht, ein Gedeihen und eine Dauer

ſichert, die niemals von jenen Geſellſchaften erreicht werden könnten, in denen man ſich der Mühe und der Entſagung dadurch zu entziehen ſuchte, daß man in irgend einer Weiſe die Wirkung der natürlichen Geſetze verhinderte, welche die Menſchheit zur unaufhörlichen Vermehrung ihres Geſchlechtes anſpornen. Dieſe Unterſuchung wird uns zu dem Schluſſe führen, daß das große, ſtets wachſende Elend, welches zahlreiche Klaſſen in den Geſellſchaften trifft, in denen das Induſtrieſyſtem herrſcht, ſeine letzte Urſache nicht, wie man oft geſagt, in der an ſich zu ſchnellen Zunahme der Bevölkerung hat, ſondern daß man ſie hauptſächlich in den Laſtern ſuchen muß, welche die Arbeitskraft vermindern und zur Verſchwendung ihrer Früchte treiben.

III. Kapitel.

Ohnmacht des Senſualismus,[1]) den Geſellſchaften eine regelmäßige und dauernde Zunahme der Bevölkerung zu ſichern.

Die Bevölkerungsfrage beſchäftigte die Philoſophen des Alterthums, wie ſie die Staatsrechtslehrer unſerer Tage beſchäftigt. Und merkwürdig, der in der heidniſchen Welt herrſchende Senſualismus führte die edelſten Geiſter der alten Philoſophie bezüglich dieſes Punktes zu Schlüſſen, welche den von Seite der wirthſchaftlichen Sinnlichkeitslehrer unſerer Tage aufgeſtellten Sätzen ganz ähnlich ſind. Platon und Ariſtoteles liefern uns von der Ohnmacht der menſchlichen Vernunft, für ſich allein und ohne die Grundlehren des Chriſtenthums

[1]) Unter Senſualismus wird hier jene von der franzöſiſchen Philoſophie des 18. Jahrhunderts durchgeführte Lehre verſtanden, welche alles Höhere, Geiſtige bekämpft, nur das Materielle anerkennt, und des Menſchen Denk- und Handlungsweiſe nur durch Rückſichten des ſinnlichen Vergnügens und des äußern Nutzens beſtimmt wiſſen will. A. d. U.

„das dem Glücke und der Tugend weniger nachtheilig wäre, „als dieſer Geſchmack, wenn er allgemein verbreitet wird.“[1])

Malthus täuſcht ſich, wenn er glaubt, er werde die Macht der Arbeit vergrößern und den Maſſen eine bedeutende Summe Wohlfahrt dadurch ſichern, daß man das Leben durch eine verhältnißmäßig dünne Bevölkerung erleichtere. Der Menſch, der in ſeinem Verhalten der Nützlichkeitslehre huldigt, ſucht, und hat in Kraft ſeiner Principien das Recht dazu, vor Allem zu ſuchen, was am meiſten ſeine Neigungen befriedigt. Iſt es nun nicht eine thatſächliche Wahrheit, daß die Neigung zur Ruhe, ſowie das ſich Losmachen von der Arbeit, mit einem Worte, die Trägheit, zu den allgemeinſten und tiefſt gewurzelten Trieben in der gefallenen Menſchheit gehören? Das Geſetz des mühevollen Lebens gewöhnt dadurch, daß es die Anſtrengung zur dauernden Nothwendigkeit macht, den Menſchen an die Arbeit; es verleiht ihm die nöthige Kraft zur Beſiegung der Hinderniſſe, und ſetzt ihn mittelſt angeſtrengter Arbeit in den Beſitz des Reichthums. Zu welcher Anſtrengung werden aber die aus Weichlichkeit einem bequemen, ſinnlichen Leben hingegebenen Völker fähig ſein, und zu welchem Reichthume werden dieſe gelangen?

Die Malthus'ſche Lehre iſt reich an Widerſprüchen, wie alle falſchen Lehren. Welche Hoffnung kann man auf den moraliſchen Zwang in einer Geſellſchaft bauen, in welcher der Eigennutz herrſchen, und folglich Niemand eine andere Richtſchnur haben ſoll, als die Befriedigung ſeiner Neigungen! Werden diejenigen, die aus Selbſtſucht auf die Ehe verzichten ſollen, damit auch ſchon auf die Befriedigung der gewaltthätigſten aller Leidenſchaften Verzicht leiſten? Wird man mit einer auf ſolche Gründe gebauten Eheloſigkeit etwas anderes ausrichten, als daß man eine fruchtbarere Quelle von Laſter und Elend aufſchließt, als die iſt, welche man austrocknen möchte? Malthus ſelbſt ſcheint dies gefühlt zu haben, wenn er mit einer gewiſſen, nach ſeiner Nützlichkeitsmoral erklärlichen

[1]) Essai, etc. S. 569.

Princip auf, der Volkszuwachs müſſe immer beſchränkt ſein, damit ein Leben in ſtetem Wohlſtand möglich wäre. „Die Nahr„ung der Bürger ſoll aus Gerſten- und Waizenmehl beſtehen, „woraus ſie gute Kuchen bereiten werden. Sie ſollen Wein trin„ken, und mit Blumen bekränzt im fröhlichen Vereine das „Lob der Götter ſingen. Kinder ſollen ſie aus Furcht vor „Armuth und Elend nicht mehr erzeugen, als ſie ernähren „können.“ [1]) Dem zu Folge will er, die Obrigkeit ſolle die Zahl der Ehen in der Weiſe beſtimmen, daß immer die gleiche Zahl von Bürgern erhalten werde und ſo der Staat weder zu groß, noch zu klein ſei. [2]) Platon geht ſogar ſo weit, der Bevölkerung eine beſtimmte Ziffer vorzuzeichnen; er will, daß im Staate nicht mehr noch weniger als fünftauſend und vierzig Familien ſein ſollen. „Es gibt, ſagt er, mehrere „Mittel, um dieſes Ziel zu erreichen. Man kann einerſeits „die Zeugung verbieten, wenn ſie zu häufig iſt, und anderſeits „die Vermehrung der Bevölkerung durch alle Arten von Sorge „und Bemühungen begünſtigen.“ [3]) Um dieſes Gleichgewicht der Bevölkerung aufrecht zu erhalten, verdammt Platon gleichmäßig die Eheloſigkeit und die zu fruchtbaren Ehen, und

---

λήλους δι' ἐρημίαν, ἔπειτα οὐ περιμάχητος ἦν αὐτοῖς ἡ τροφή . . . . Πένητες μὲν δὴ διὰ το τοιοῦτον σφόδρα οὐκ ἦσαν, οὐδ' ὑπὸ πενίας ἀναγκαζόμενοι διάφοροι ἑαυτοῖς ἐγίγνοντο.

Leges, 679 A.

[1]) Θρέψονται δὲ ἐκ μὲν τῶν κριθῶν ἄλφιτα σκευαζόμενοι . . . . ἐπιπίνοντες τοῦ οἴνου, ἐστεφανωμένοι καὶ ὑμνοῦντες τοὺς θεούς, ἡδέως ξυνόντες ἀλλήλοις, οὐχ ὑπὲρ τὴν οὐσίαν ποιούμενοι τοὺς παῖδας, εὐλαβούμενοι πενίαν ἢ πόλεμον.

De Republica, 372 B.

[2]) Τὸ δὲ πλῆθος τῶν γάμων ἐπὶ τοῖς ὕρχουσι ποιήσομεν, ἵν' ὡς μάλιστα διασώζωσι τὸν αὐτὸν ἀριθμὸν τῶν ἀνδρῶν, πρὸς πολέμους τε καὶ νόσους καὶ πάντα τὰ τοιαῦτα ἀποσκοποῦντες, καὶ μήτε μεγάλη ἡμῖν ἡ πόλις κατὰ τὸ δυνατὸν μήτε σμικρὰ γίγνηται.

De Republica, 460 A.

[3]) Μηχαναὶ δ' εἰσὶ πολλαί· καὶ γὰρ ἐπισχέσεις γενέσεως οἷς ἂν εὕρους ἡ γένεσις, καὶ τοὐναντίον ἐπιμέλειαι καὶ σπουδαὶ πλήθους γεννημάτων εἰσὶ τιμαῖς τε καὶ ἀτιμίαις καὶ νουθετήσεσι πρεσβυτῶν περὶ νέους διὰ λόγων νουθετητικῶν ἅπαντῶσαι, δύνανται ποιεῖν, ὃ λέγομεν.

Leges, 740 D.

ſchlägt vor, die Gatten geſetzlich zu den Schändlichkeiten zu verpflichten, welche die Sinnlichkeitsverfechter unſerer Tage erneuert haben. „Wenn ein Bürger trotz der Ermahnungen „der Obrigkeit darauf beſteht, nicht zu heirathen, und in der „Stadt als Fremdling ohne Verbindung leben will, ſo legt „man ihm, wenn er über das Alter von fünfunddreißig Jahren „hinaus iſt, eine Geldbuße auf, deren Ertrag der Juno ge„weiht iſt.“ [1])

Wenn es aber wichtig iſt, daß die Ehe der Bürger dem Staate die Erhaltung ſeiner Bevölkerung ſichere, ſo iſt es auch wichtig, daß die Ehen nicht übermäßig fruchtbar, und daß die Kinder, die daraus hervorgehen, von ihrer phyſiſchen und moraliſchen Seite für den Staat taugliche Weſen ſeien. Daher jene Regeln, in denen die Freiheit und die Würde des Menſchen bis in ihre tiefſte Wurzel hinab gleichmäßig verletzt ſind. „Die Frauen ſollen dem Staate von „ihrem zwanzigſten bis zum vierzigſten Jahre Kinder ſchenken, „und die Männer, nachdem ſie den erſten Jugendungeſtüm „haben vorüber gehen laſſen, bis zu fünfundfünfzig Jahren. „Wenn es vorkommt, daß ein Bürger unter oder über dieſem „Alter darauf verfällt, ſich an dieſem Zeugungsgeſchäfte zu „betheiligen, das keinen andern Zweck, als den gemeinſamen „Nutzen haben ſoll, ſo erklären wir ihn der Ungeſetzlichkeit „und des Mißbrauchs einer heiligen Sache für ſchuldig, weil „er einem Kinde das Leben gegeben hat, deſſen Geburt ein „Werk der Finſterniß und der Ausſchweifung iſt, das aus „Mangel an Oeffentlichkeit weder von den Opfern, noch von „den Gebeten begleitet geweſen iſt, welche die Prieſter und „Prieſterinen des ganzen Staates bei jeder Ehe an die Götter „richten, indem ſie dieſelben anflehen, daß von den tugend„haften und dem Vaterlande nützlichen Bürgern eine noch „tugendhaftere und nützlichere Nachkommenſchaft entſpringe....

[1]) *Ἂν δ' ἄρα τις μὴ πείθηται ἑκών, ἀλλότριον δὲ αὑτὸν καὶ ἀκοινώνητον ἐν τῇ πόλει ἔχῃ καὶ ἄγαμος ὢν γένηται, πεντεκαιτριακοντούτης ζημιούσθω καθ' ἑνιαυτὸν ἕκαστον .... τοῦτο δ' ἔστω τῆς Ἥρας ἱερόν.* Leges, 774 A.

„Wenn das eine oder das andere Geſchlecht nicht mehr das „Alter hat, dem Staate Kinder zu geben, ſo laſſen wir den „Männern die Freiheit, mit andern ihnen beliebigen Frauen Ge„meinſchaft zu haben, und den Frauen die nämliche Freiheit in „Bezug auf die Männer; und wir empfehlen ihnen beſonders, „alle Vorſorge zu treffen, um keine in ſolcher Gemeinſchaft „empfangene Frucht in die Welt zu ſetzen, und, wenn ihre „Vorſorge getäuſcht wäre, ſie auszuſetzen, indem der Staat „nicht die Laſt ſich aufbürdet, ſie zu ernähren.“ [1])

So tief ſinkt der göttliche Platon herab, weil er von einem Fortſchritte durch das mühſame Leben und das Opfer ſeiner ſelbſt, wie es nur aus dem Chriſtenthume kommen kann, keine Kenntniß hatte.

Ariſtoteles, der bezüglich ſocialer Fragen häufig die Irrthümer ſeines Lehrers berichtigt, beſtätigt ſie in dieſem Punkte und macht dem Platon ſogar den Vorwurf, daß er in ſeinen Maßregeln bezüglich der Bevölkerung nicht weit genug gehe, dann daß er auf der andern Seite über das Ziel hinauskomme und aus lauter Vorſorge für den Staat den Privatbeſitz aufhebe. „Das Weiſeſte, ſagt er, wäre es, den Bevöl„kerungszuwachs, und nicht das Eigenthum zu beſchränken „und ein Maximum zu bezeichnen, das man nicht überſchrei-

[1]) *Γυναικὶ μὲν ἀρξαμένῃ ἀπὸ εἰκοσιέτιδος μέχρι τετταρακονταέτιδος τίκτειν τῇ πόλει· ἀνδρὶ δέ, ἐπειδὰν τὴν ὀξυτάτην δρόμου ἀκμὴν παρῇ, τὸ ἀπὸ τούτου γεννᾶν τῇ πόλει μέχρι πεντεκαιπεντηκονταέτους . . . . Οὐκοῦν ἐάν τε πρεσβύτερος τούτων ἐάν τε νεώτερος τῶν εἰς τὸ κοινὸν γεννήσεων ἅψηται, οὔτε ὅσιον οὔτε δίκαιον φήσομεν τὸ ἁμάρτημα, ὡς παιδα φυτεύοντος τῇ πόλει, ὅς, ἂν λάθῃ, γεννήσεται οὐχ ὑπὸ θυσιῶν οὐδ' ὑπὸ εὐχῶν φύς, ἃς ἐφ' ἑκάστοις τοῖς γάμοις εὔξονται καὶ ἱέρειαι καὶ ἱερεῖς καὶ ξύμπασα ἡ πόλις ἐξ ἀγαθῶν ἀμείνους καὶ ἐξ ὠφελίμων ὠφελιμωτέρους ἀεὶ τοὺς ἐκγόνους γίγνεσθαι . . . . Ὅταν δε δὴ αἵ τε γυναῖκες καὶ οἱ ἄνδρες τοῦ γεννᾶν ἐκβῶσι τὴν ἡλικίαν, ἀφήσομέν που ἐλευθέρους αὐτοὺς συγγίγνεσθαι ᾧν ἂν ἐθέλωσι . . . . καὶ γυναῖκας αὖ . . . . διακελευσάμενοι προθυμεῖσθαι μάλιστα μὲν μηδ' εἰς φῶς ἐκφέρειν κύημα μηδέ γ' ἔν, ἐὰν γένηται, ἐὰν δέ τι βιάσηται, οὕτω τιθέναι, ὡς οὐκ οὔσης τροφῆς τῷ τοιούτῳ.* De Republica, 460 E, 461 A, B, C.

„ten dürfte, indem man, um es zu beſtimmen, zugleich auf „das muthmaßliche Verhältniß der Kinder, die ſterben, und „auf die Unfruchtbarkeit der Ehen Rückſicht nähme. Hierin „ſich auf den Zufall verlaſſen, wie dies in den meiſten Staa„ten geſchieht, wäre eine unvermeidliche Urſache von Elend „im Staate des Sokrates.“ [1]). Ariſtoteles beſchränkt alſo wie Platon und durch die nemlichen Mittel die Fruchtbarkeit der Ehen. Das Abtreiben der Leibesfrucht hat einen Platz unter den Regeln ſeiner Politik. „Was die Zahl der Kinder be„trifft, ſo wird man, wenn die Sitten gegen die völlige Aus„ſetzung einmal geborner Kinder ſich ſträuben, und einige „Ehen über die feſtgeſetzte Bevölkerungszahl hinaus fruchtbar „ſind, die Abtreibung anwenden müſſen, noch ehe die Leibes„frucht Leben und Empfindung erlangt hat. Schuld oder „Strafloſigkeit hängt bei dieſem Verfahren lediglich von dem „Umſtande ab, ob die Frucht ſchon Leben und Empfindung „zeigte, oder nicht.“ [2])

Nach einer Zwiſchenzeit von mehr als zweitauſend Jahren ſtoßen wir in der Malthus'ſchen Schule auf ähnliche Irrthümer. Ueberhaupt läuft die moderne Afterweisheit in dieſer Frage auf eine ſchmachvolle Erneuerung deſſen hinaus, was es in den heidniſchen Doctrinen Schnödes und Empören„des gab. Es beſteht jedoch zwiſchen beiden ein Unterſchied,

[1]) *Μᾶλλον δὲ δεῖν ὑπολάβοι τις ἂν ὡρίσθαι τῆς οὐσίας τὴν τεκνοποιίαν, ὥστε ἀριθμοῦ τινὸς μὴ πλείονα γεννᾶν· τοῦτο δὲ τίθεται τὸ πλῆθος ἀναβλέποντα πρὸς τὰς τύχας, ἂν συμβαίνῃ τελευτᾶν τινὰς τῶν γεννηθέντων καὶ πρὸς τὴν τῶν ἄλλων ἀτεκνίαν· τὸ δ' ἀφεῖσθαι, καθάπερ ἐν ταῖς πλείσταις πόλεσι, πενίας ἀναγκαῖον αἴτιον γίνεσθαι τοῖς πολίταις, ἡ δὲ πενία στάσιν ἐμποιεῖ καὶ κακουργίαν.* Polit. II, III, 6, 7.

[2]) *Περὶ δὲ ἀποθέσεως καὶ τροφῆς τῶν γιγνομένων ἔστω νόμος, μηδὲν ἀνατρομένου τρέφειν, διὰ δὲ πλῆθος τέκνων, ἐὰν ἡ τύξις τῶν ἐθῶν κωλύῃ, μηδὲν ἀποτίθεσθαι τῶν γιγνομένων. ὥρισται γὰρ δὴ τῆς τεκνοποιίας τὸ πλῆθος. ἐὰν δέ τισι γίγνηται παρὰ ταῦτα συνδιαστάντων, πρὶν αἰσθήσιν ἐγγενέσθαι καὶ ζωήν, ἐμποιεῖσθαι δεῖ τὴν ἄμβλωσιν· τὸ γὰρ ὅσιον καὶ τὸ μὴ διωρισμένον τῇ αἰσθήσει καὶ τῷ ζῆν ἔσται.*

Polit, VII, XIV, 10.

dem zu Folge das Heidenthum ganz im Vortheile iſt. Im Alterthume läßt ſich der Spiritualismus[1]) in Folge des Gefühles ſeiner Ohnmacht gegenüber den Leidenſchaften zu dieſen Zugeſtändniſſen an die menſchliche Schwäche herbei. Obwohl er ſich nun aber in den Mitteln auf die kläglichſte Weiſe verirrt, gibt er gleichwohl das Streben nach dem Höchſten im Leben nicht auf. Er ſucht im Gleichgewichte der Bevölkerung nichts Anderes, als das Mittel, das Ideal des Wahren, Guten und Gerechten, wornach er den Staat ordnet, vollſtändiger und ſicherer zu verwirklichen. Die moderne Afterphiloſophie verſteigt ſich nicht ſo hoch. Während ſie ſich in einer Welt entwickelt, welche die Principien des Chriſtenthums angenommen hat, und ſonach ihr Ausgangspunkt ein höherer iſt, ſinkt ſie weit unter die Philoſophen des Heidenthums herab, wenn ſie dem Menſchen als Hauptziel den materiellen Genuß und als höchſtes Geſetz den Eigennutz bezeichnet, und wenn ihr Streben bei Beſchränkung der Bevölkerung nur dahin geht, der Geſellſchaft den friedlichen Beſitz des Wohlſtandes zu ſichern.

Daß Malthus Senſualiſt war, kann Niemand in Abrede ſtellen, der ſeinen Verſuch über das Princip der Bevölkerung aufmerkſam geleſen hat. Das Nützlichkeitsſyſtem (Utilitarismus) wird hier in ſeinen oberſten Principien feſtgehalten und mit größter Strenge durchgeführt. Das ganze Malthus'ſche Syſtem iſt nichts Anderes, als die Theorie des

[1]) Spiritualismus iſt diejenige philoſophiſche Anſicht, welche mit gänzlicher Hintanſetzung der Materie, als eines durchaus Nichtigen und Werthloſen, ſomit im geraden Gegenſatze zu dem Materialismus, das rein Geiſtige zum Principe alles Denkens und Handelns macht. Ganz beſonders ſpricht ſich dieſer Spiritualismus aus in dem pſychologiſch-moraliſchen Dogma von der Seele, als einem rein geiſtigen immateriellen Weſen, die als ſolches, ohne das Bedürfniß einer Verbindung mit einem Materiellen, ihr Beſtehen haben ſoll, da denn letzteres, der Körper, vielmehr nur als eine Bürde oder ein Gefängniß der Seele angeſehen wird, mit dem ſie ſich ſo wenig als möglich in Berührung zu bringen, deſſen Bedürfnißtriebe und Lebensäußerungen ſie daher möglichſt zu bekämpfen habe, weil dieſe ihr reines Sein und Streben ſtören, ſie verunreinigen und herniederziehen. A. d. Ü.

ſocialen Fortſchrittes auf ſenſualiſtiſchem Standpunkte. Für Malthus iſt das Bedürfniß, Nahrung, Kleidung, Wohnung, überhaupt Alles zu haben, was uns vor den aus Hunger und Kälte hervorgehenden Leiden bewahrt, die Haupturſache, durch welche die menſchliche Thätigkeit in Bewegung geſetzt wird. „Es gibt Niemanden, ſagt Malthus, der nicht fühlt, wie viele „Vortheile das wohlgeleitete Verlangen nach Befriedigung die„ſer Bedürfniſſe hat.“ Wenn aber dieſes Verlangen zu ungeſetzlichen Handlungen treibt, ſo nimmt die Geſellſchaft zu repreſſiven Gegentendenzen ihre Zuflucht. „Jedoch iſt dieſes Ver„langen an ſich ſelbſt in allen Fällen gleich natürlich und „gleich tugendhaft. Dieſem dem Anſcheine nach ſo engherzigen „Principe der Selbſtliebe verdankt man ja alle Anſtrengungen, „wodurch jeder ſein Loos zu verbeſſern trachtet, alle edlen Be„mühungen des menſchlichen Geiſtes, Alles, wodurch ſich die „Civiliſation vom Zuſtande der Wildheit unterſcheidet.“ [1])

Bei einer ſolchen Doctrin kann Malthus den Fortſchritt durch das Opfer durchaus nicht begreifen. Die unaufhörlich ſteigende Bewegung der Bevölkerung, auf welche die Entwicklung der Production im Allgemeinen immer nur mit einer gewiſſen Langſamkeit folgt, die aus dieſem Zuſtand der Dinge entſpringende Schwierigkeit des Lebenserwerbes für die zahlreichſten Klaſſen, beides erſcheint ihm als die Quelle aller Uebel in der Geſellſchaft. Malthus anerkennt die Unmöglichkeit, dieſem herrſchenden Zuſtande der Dinge zu entgehen, wodurch der materielle Fortſchritt der Menſchheit ohne Unterlaß gehindert und gehemmt iſt. Nun iſt aber für ihn der materielle Fortſchritt der Hauptzweck der Geſellſchaften, und ſie müſſen ihn auf dieſe oder jene Art erreichen. Nicht im Stande, den erſten Punkt, von dem die Schwierigkeit herleitet, einfach damit zu ändern, daß er das Hinderniß, welches dem menſchlichen Streben nach endloſem Wachsthum wie an Zahl ſo an Wohlſtand im Wege ſteht, beſeitige, iſt Malthus noth-

[1]) Essai sur le principe de population, p. 469 et suiv., 472, 578

wendiger Weiſe dahin gebracht, alle ſeine Bemühungen auf den zweiten Punkt der Frage zu richten. Er ſucht dem Fortſchritte der Bevölkerung Einhalt zu thun, damit eine minder große Menſchenzahl durch ausgedehntere individuelle Genüſſe den einzigen Zweck verwirkliche, welchen die Nützlichkeitslehre der Menſchheit anweiſt.

Beeilen wir uns, zu ſagen, daß ſich Malthus nie bis zu den Schändlichkeiten verloren hat, wodurch uns ſeine Schüler, dem Zwange der Logik nachgebend, bis zu den ſchmachvollſten Gebräuchen des Heidenthums zurückführen. Malthus berief ſich immerfort nur auf die Tugend, aber auf eine ſolche, wie der Utilitätsmann eben die Tugend verſteht. Er predigt Allen, beſonders aber den an Zahl reichſten Klaſſen, ſittlichen Zwang, d. h. „Enthaltſamkeit von der Ehe im Bunde mit „der Keuſchheit.“ Dieſe Tugend leitet Malthus einzig vom Eigennutze, dem höchſten Principe ſeiner Moral, ab. Als beſtimmendes Motiv, ehelos zu bleiben, führt er einerſeits die Hoffnung auf die Wohlfahrt an, die ſich der Eheloſe durch Verzicht auf die Heirath ſichert, anderſeits die Furcht vor den Schwierigkeiten, welche aus der Laſt einer Familie entſpringen würden. Alles beruht in dieſer Doctrin auf der Liebe zum Wohlbehagen. Um ſie den Maſſen einzuflößen, muß man ſie über die Annehmlichkeiten des Wohlſtandes unterrichten, und ſich bemühen, bei allen Klaſſen den Luxus zu verbreiten, „aber „nicht jenen maaßloſen Luxus, der nur für eine kleine Anzahl „von Perſonen möglich iſt, ſondern jenen gemäßigten Luxus; „der auch in Glück und Reichthum Nutzen ſchafft. Wenn „man zugeſteht, daß ſchlechthin in jeder Geſellſchaft, die ſich „nicht im Zuſtande einer neuen Anſiedlung befindet, irgend „ein mächtiges Aufhaltsmittel in Thätigkeit geſetzt werden muß; „wenn man anderſeits durch Beobachtung die Ueberzeugung „gewonnen hat, daß der Geſchmack am Wohlſtande und an „den Bequemlichkeiten des Lebens viele Menſchen vom Heira„then abhält, weil ſie außerdem zu gewärtigen hätten, dieſer „von ihnen geſchätzten Güter beraubt zu werden: ſo muß man „zugeben, daß es kein Hinderniß gegen die Verehelichung gibt,

ſeinem letzten philoſophiſchen Grunde durch Platon und Ariſtoteles beleuchtet und gerechtfertigt. Bereits hat Mill vor unſern Augen derartige Mittel in Vorſchlag gebracht. Man iſt aber nicht bei bloßen Theorien ſtehen geblieben. Es beſtehen Thatſachen, und dieſe Thatſachen beweiſen, daß der Zwang ebenſo ohnmächtig iſt, als die Freiheit, wenn die falſchen, verderblichen Doctrinen eines ſelbſtſüchtigen Senſualismus über die Gewiſſen herrſchen.

In den Ländern, wo man die Mißachtung der perſönlichen Freiheit ſo weit getrieben hat, daß man den Dürftigen und den Arbeitern das Heirathen unterſagte, bis ſie eine gewiſſe Stellung errungen hätten, hat man nur ein Reſultat erreicht: Zunahme der Zahl der unehelichen Geburten ohne irgend eine Verminderung im Wachsthume der Bevölkerung. Leplay ſagt in Bezug auf die Arbeiter in gewiſſen Gegenden Deutſchlands, in denen derartige Einrichtungen beſtehen: „Dieſe „Einrichtungen haben nicht bloß das Mißliche, daß ſie der „Moral zuwiderlaufen, ſie erreichen auch keineswegs den Zweck, „um deſſen willen ſie gegeben ſind. So gehen die Arbeiter „der Genoſſenſchaft von J... ſämmtlich ſchon in der früheſten Jugend unerlaubte Verbindungen ein, die regelmäßig „beim Eintritte des geſetzlichen Zeitpunktes der Ehe legitimirt „werden.“ [1]) In der Schweiz im Kanton Bern hatten ähnliche Maßregeln den Erfolg, das Elend zu vergrößern, anſtatt es zu verringern, ſo daß dort auf neun Bewohner ein Armer trifft.[2]) Roſcher conſtatirt ähnliche Reſultate für Mecklenburg-Schwerin.[3]) Wenn man alſo dem Armen, der ohnedies von

[1]) Man ſehe in Les ouvriers européens, b. XIII. Monog., wo vom Bergmann und Gießer der Bergwerksgeſellſchaft in Kärnthen die Rede iſt, Anm. A. und B. bis M. Leplay machte die nemlichen Beobachtungen in Betreff der Arbeiter in den Bergwerken des Harz in Hannover, monog. XIV, §. 12.

[2]) Siehe Monnier, Histoire de l'assistance S. 551. Ebenſo S. 561 und 562 über die Verordnungen der verſchiedenen deutſchen Staaten in Betreff der Ehen der Armen.

[3]) In Mecklenburg-Schwerin verhielten ſich die unehelichen Geburten im Jahre 1800 = 1:16; 1851 = 1:4,5; 1850—55 = 1:4,8. In 260

Gleichgültigkeit sagt: „Ich wäre untröstlich, wenn ich etwas „sagen würde, das mittelbar oder unmittelbar in einem der „Tugend ungünstigen Sinne erklärt werden könnte. Aber ich „glaube nicht, daß in Fragen der Moral die Fehler, um die „es sich handelt, für sich allein betrachtet werden dürfen, oder „auch, daß sie die schwersten sind, die sich denken lassen. Aller„dings wird es niemals, oder wenigstens selten fehlen, daß „sie andere Uebel nach sich ziehen, und eben deshalb muß „man sie kräftig zurückdrängen. Aber es gibt andere Gebre„chen, deren Wirkungen noch viel verderblicher sind, und Zu„stände, über die man in Unruhe gerathen muß: die äußerste „Armuth setzt die Menschen noch mehr Versuchungen aus.“[1]) Wahrhaftig, ist die Armuth für einen Nützlichkeitsanhänger nicht das schrecklichste aller Uebel? Aber Malthus macht sich vergebliche Mühe: das Laster würde nicht vor Verarmung bewahren, es würde sie nur vergrößern und erhöhen. Die Ausschweifung würde eine nicht minder zahlreiche und noch dazu hundertfach elendere Bevölkerung erzeugen, als diejenige wäre, welche aus Ehen entspränge, deren Fruchtbarkeit Malthus fürchtet; sie würde die doppelte Last physischer Gebrechlichkeit und sittlichen Elendes zu tragen haben.

Eine Gesellschaft, in welcher die Malthus'schen Lehren zu voller Geltung kämen, würde in Weichlichkeit, Ausschweifung und Selbstsucht langsam hinsterben. Nichts wäre trauriger, als eine solche Gesellschaft. Das Herz schnürt sich bei dem Gedanken an eine Welt zusammen, in der Niemand um eine andere Sorge wüßte, als um die, sich die beschränkten Genüsse des Wohlstandes zu sichern, und in seiner Seele die Entwicklung von Gefühlen zu ersticken, die ganz berechtigt und geeignet sind, das menschliche Leben empor zu heben. Glücklicher Weise hat die Welt nie so Etwas gesehen. Trotz der zeitweiligen Abnahme der Sittlichkeit hat sie die Größe und das Glück des Menschen immer anders aufgefaßt. Mag man thun, was man will, der Eigennutz wird nie etwas zu

[1]) Essai, etc. p. 489.

veredeln vermögen; Alles, was aus ihm seinen Ursprung hat, trägt immer den Schmutz der Gemeinheit an sich. Der Eigennutz ist nicht nur jederzeit verächtlich, er ist auch jederzeit ohnmächtig. Wahrhaft fruchtbar ist nur die Liebe, die durch Selbstverläugnung den Menschen mit Gott und mit seines Gleichen vereinigt, und seine Ausbreitung bewirkt, indem sie seinen höchsten Fähigkeiten ihre volle Spannkraft gibt. Auch ist es bemerkenswerth, daß das Bestreben aller Malthus'schen Theorien nicht auf ein Fortschreiten, sondern auf einen Stillstand abzielt. Das Ruhen in materiellen Genüssen ist ihr Ideal. Die menschlichen Gesellschaften sind aber für den Fortschritt angethan, so zwar, daß Stillstand für sie eine Qual und eine Unmöglichkeit ist. Sie müssen vorwärts; wenn nicht, so verfallen sie in ein Siechthum, dem sie früher oder später erliegen.

J. S. Mill, der berühmteste von den gegenwärtigen Staatswirthschaftslehrern Englands, stellt ausdrücklich diese Theorie des Stillstandes als den Normalzustand der Gesellschaften auf. Der Sensualismus der Jetztzeit kann wie der Rationalismus des Alterthumes nichts Höheres erfassen. Die Ruhe in den materiellen Genüssen ist für Mill das Ideal des menschlichen Lebens, und die Ausübung der Malthus'schen Lehren das einzige Mittel, dahin zu gelangen. Wie Malthus führt er unaufhörlich die Eigenliebe und das wohlverstandene Interesse im Munde. Um seinem moralischen Zwang allgemeine Geltung zu verschaffen, rechnet er viel auf die Macht der öffentlichen Meinung. Wenn die Arbeiterklassen begriffen, daß die Quelle ihrer Uebel in der Ueberzahl der Arme liegt, so wäre die Schwierigkeit in der That bald gelöst. Es würde sich unter den Arbeitern die Meinung festsetzen, daß der Mann, welcher eine größere Zahl Kinder hat, als es der Zustand der Gesellschaft verträgt, den Tadel seiner Mitbürger verdient, weil er dazu beiträgt, den andern Menschen die Existenz zu erschweren. Die Furcht vor der Meinung, die so mächtig die Menschen bestimmt, wäre hinreichend, die Ausübung des moralischen Zwanges zu sichern. Diese Furcht, sagt Mill, würde in der

großen Mehrzahl der Frauen einen mächtigen Bundesgenossen finden. „Nicht der Wille der Frauen ist Ursache, daß die „Familien so zahlreich sind. Auf sie wälzt sich die schwerste „Last der häuslichen Beschwerden, welche eine übergroße Zahl „von Kindern mit sich bringt. Der größte Theil der Frauen „würde es für eine Wohlthat ansehen, davon befreit zu sein. „Gegenwärtig wagen sie es nicht, sich zu beklagen; alsbald „aber würden sie sich beschweren, wenn sie von der öffentlichen „Meinung gestützt wären. Unter den barbarischen Gebräuchen, „denen Sitte und Gesetz noch ihre Sanction gewähren, gibt „es keinen empörenderen, als den, einem menschlichen Wesen „ein Recht über die Person eines anderen zu geben. Wenn „die Arbeiterklassen allgemein überzeugt wären, daß ihr Wohl „von der Einschränkung abhängt, die sie sich in Betreff des „Zuwachses ihrer Familien auflegen, so würden sich alle acht„baren und ordentlichen Leute unter ihnen nach diesem mora„lischen Gebote richten. Es würde nur von denjenigen über„treten werden, die gewohnt sind, sich aus ihren Obliegenheiten „gegen die Gesellschaft wenig Gewissen zu machen. Dann „ließe sich die Maßregel vollkommen rechtfertigen, welche die „moralische Verpflichtung, sich von Erzeugung von Kindern „zu enthalten, die der Gesellschaft zur Last sind, in eine ge„setzliche Verpflichtung verwandeln würde. Man würde in „diesem Falle nur das thun, was man in vielen andern thut, „wenn man nach der fortgeschrittenen öffentlichen Meinung „den widerstrebenden Minderheiten durch gesetzliche Sanction „die Achtung gewisser Verbindlichkeiten auferlegt, die nur dann „eine nützliche Wirkung haben können, wenn sie allgemein „beobachtet werden, und denen sich im Gefühle ihrer Nützlich„keit der größte Theil der Mitglieder der Gesellschaft bereits „freiwillig unterworfen hat.“[1])

Mill verlangt also zu gleicher Zeit die Vernichtung der wesentlichen Gesetze der christlichen Familie und die Entziehung der Rechte der individuellen Freiheit bis hinab in ihre tiefste

[1]) Principes d'Economie politique, liv. II, ch. XIII, §. 2.

Wurzel. Er läßt ſich durch die Malthus'ſchen Principien zu Schlußfolgerungen fortreißen, welche ſelbſt dem Verfaſſer von Jacques und Valentine Ehre machen würden. Wie dieſes Weib, dem ihre Theorien über die Ehe eine traurige Berühmtheit verſchafft haben, ſo verlangt Mill für die Frauen Freiheiten, welche das Laſter ſich in der That ſchon oft zugeſprochen hat; ſie aber als Recht aufſtellen zu ſehen, das war der abſprechenden Laſterhaftigkeit unſerer Zeit vorbehalten. Immer alſo müſſen in dieſer Frage über die Bevölkerung die widernatürlichen Principien des Senſualismus in der einen oder andern Weiſe auf den Umſturz der natürlichen Ordnung in der Geſellſchaft hinauslaufen. Die Schlußfolgerungen Mill's liefern hiezu ein erſtes Beiſpiel. Wir werden deren noch andere ſehen, die zwar vom moraliſchen Geſichtspunkte aus nicht empörender, aber in ihren ſocialen Folgen noch ſchlagender ſind.

Fortgeriſſen durch die Logik ſeiner Principien, opfert Mill, nachdem er die individuelle Freiheit ſammt der Würde der Ehe geopfert hat, auch noch das Eigenthum. Er kommt alſo nur durch die Vernichtung der geſellſchaftlichen Ordnung in ihren beiden Grundſaülen, Familie und Eigenthum, dahin, die natürliche Ausbreitung der Generationen zu unterdrücken, und die Geſellſchaft in jenem dauernden und ruhigen Wohlſtande zu befeſtigen, den er zu ſeinem Ideale gemacht hat. Für eine Geſellſchaft, die keine andere Triebfeder hat, als die Liebe zum Genuſſe, wird das Verlangen, ſich den Wohlſtand zu ſichern, der einzige Beweggrund ſein, der zur Bethätigung des moraliſchen Zwanges beſtimmt. Aber wie ſoll der Werth des Wohlſtandes Leuten begreiflich gemacht werden, die niemals eine Erfahrung davon gehabt haben? Mill anerkennt, daß dieſes in der regelmäßigen Ordnung der Dinge eine Unmöglichkeit iſt. Um das zu erreichen, muß man durch eine großartige politiſche Maaßregel in kurzer Zeit die Hilfsquellen der Maſſen ſo vermehren, daß ſie im lebhaften Gefühle der glücklichen Wirkungen dieſer Veränderung, die in ihrer Lage eingetreten, und in vollſter Werthſchätzung dieſes Wohlſtandes

ſich nie mehr der Gefahr ausſetzen, denſelben durch Mißachtung des Geſetzes vom moraliſchen Zwange zu verlieren. Das Ziel, welches Mill verfolgt, kann nur durch eines jener revolutionären Mittel erreicht werden, die zuletzt immer auf die Beraubung der Beſitzenden zum Vortheile der niederen Klaſſen hinauslaufen. Er mag hundert Mal betheuern, daß er nicht die Aufhebung des Privateigenthums verlange, ſondern nur eine beſſere Anwendung des Principes, das alle Glieder der Geſellſchaft zur Theilnahme an ihren Wohlthaten berechtige. Niemand wird ſich täuſchen laſſen, wenn er ihn Mittel vorſchlagen hört, wie folgende: Vertheilung der Gemeindegüter unter die dürftigen Klaſſen; Beſchränkung der teſtamentariſchen Verfügung in der Art, daß man niemals einer und derſelben Perſon von ſeinen Gütern mehr vermachen kann, als zu einer bequemen, unabhängigen Lebensweiſe erforderlich iſt; Außerbeſitzſetzen der Grundeigenthümer mittelſt Geldentſchädigung zum allgemeinen Beßten, um die Art und Weiſe der Cultur umzugeſtalten und die Maſſen durch Theilnahme am Eigenthume an Vorſorge zu gewöhnen, die ſie jetzt nicht haben; Belegung des Grundeigenthums mit einer Auflage, welche vom Erträgniſſe Alles an ſich ziehen würde, was nicht den Zins eines auf Boden angelegten Kapitals repräſentirte, und welche die Verwendung der unentgeltlichen Gaben der Natur zum Vortheile der Gemeinde ermöglichen würde. An dieſen Zügen wird Jedermann den Socialismus erkennen. Wenn man nur ein wenig ernſtlich darüber nachdenkt, ſo wird man zugeſtehen müſſen, daß Theorien über die Bevölkerung, die ſich nur durch ſolche Mittel verwirklichen laſſen, auch abgeſehen von ihrem moraliſchen Unwerth, mit den natürlichen Geſetzen der Geſellſchaft im Widerſpruche ſtehen und eben deshalb von jedem Menſchen verworfen werden müſſen, deſſen Sinn nicht vom Geiſte der Revolution verkehrt iſt.

Die Malthus'ſche Schule, deren hervorragendſter Verfechter gegenwärtig Mill iſt, hat vor keiner Folgerung aus der Doctrin ihres Meiſters zurückgebebt. Sie ließ ſich weder durch die Schändlichkeit noch durch die Ungerechtigkeit der Mittel

aufhalten. Jedermann weiß, wie ſehr ſie die Würde der Ehe erniedrigt.[1]) Ein Schriftſteller dieſer Schule, ein Mann von hoher Stellung, ſchärfte ſeinen Untergebenen vor Allem ein, „ſie ſollten vorſichtig ſein in der Ehe und ſich ſorgfältigſt da„vor hüten, ihre Ehen fruchtbarer werden zu laſſen, als es „ihr Erwerb leidet.“[2]) Es iſt traurig, ſagen zu müſſen, daß dieſe ſchandvollen Verirrungen nicht etwa eine einzeln daſtehende Thatſache in der Geſchichte der ſtaatswirthſchaftlichen Doktrinen bilden, ſondern daß ſie mitten in unſerer chriſtlichen Civiliſation in den meiſten Büchern, die unter dem Einfluſſe der Principien des wirthſchaftlichen Senſualismus verfaßt werden, ohne Scham an das Licht treten. Das iſt wohl ein recht betrübendes und beunruhigendes Zeichen der Zeit.[3])

---

[1]) Man ſehe den Bericht einer Verhandlung, die über dieſen Punkt in der Geſellſchaft der politiſchen Oekonomie am 10. Febr. 1853 gepflogen wurde (Journal des Economistes, 1ro série tome XXXIV. p. 446), wobei die Doctrinen der Malthuſianiſchen Schule von Neuem in ihrer ganzen Rohheit beſtätiget wurden. Es ſchmerzt uns, in dieſer Diskuſſion die Namen ausgezeichneter Staatsöconomen anzutreffen, vor deren Charakter wir alle Achtung haben. Dieſe Thatſache liefert uns einen Beleg mehr dafür, daß, wenn es Menſchen gibt, die ſchlimmer ſind, als ihre Lehren, es auch ſolche gibt, die viel beſſer ſind. Eine der ſchärfſten Züchtigungen, die dieſe Schule je erhielt, wurde ihr dadurch, daß ſie das moraliſche Gefühl Proudhon's empört hat. Dieſer Mann, der Gotteslaügner geworden iſt, um die Menſchheit emporzuheben, proteſtirt im Namen der menſchlichen Würde gegen die Schändlichkeiten des ſtaatswirthſchaftlichen Materialismus. Er zeigt mit einer unwiderſtehlichen Gewalt der Logik, daß durch die Herabwürdigung und Zerſtörung der Familie die Geſellſchaft raſch in ihren Untergang ſtürzen würde, wenn die ſenſualiſtiſche Moral in dieſer Sache die Geſetze zur Herrſchaft bringen könnte, welche die nothwendige Folge ihrer Principien ſind. Siehe Contradictions économiques, tome II, p. 449, edit. de 1846. Ebenſo Justice dans la Révolution et dans l'Eglise, I, 336 à 345.

[2]) Dunoyer, Präfect im Departement der Somme. Man ſehe ſein Rundſchreiben im Jahre 1833 an die Maires dieſes Departement.

[3]) Roſcher macht hierüber eine ganz richtige Zuſammenſtellung zwiſchen unſerer Zeit und den Zeiten des Verfalles im Alterthum.

„Bei Völkern, die politiſch und religiös in Verfall gerathen, pflegt die „ſittliche Grundlage der zuletzt geſchilderten Verhältniſſe mitzuverfallen.

Die Malthuſianer fühlen es, daß ihr ganzes Syſtem auf einem Widerſpruche beruht, der deſſen Anwendung unmöglich macht. Wie kann man das Opfer einer der gebieteriſcheſten Neigungen des Menſchen im Namen einer Doctrin verlangen, die das Princip der menſchlichen Thätigkeit und den höchſten Zweck des Lebens in den Genuß ſetzt? Die Thatſachen ſprechen in dieſer Beziehung ſo laut, daß jede Täuſchung unmöglich iſt. Unvermögend, durch den moraliſchen Zwang von der Freiheit etwas zu erhalten, wendet man ſich zum geſetzlichen Zwange. Und ſo ruft der moderne Naturalismus[1]) zum Schaden der individuellen Freiheit die Allmacht des Staates an und läßt an die Stelle ohnmächtiger Sitten die Zwingherrſchaft des Geſetzes treten. So verfuhr der Naturalismus der heidniſchen Geſellſchaften, deren geſammte Geſetzgebung von den Eingriffen des Geſetzgebers in das Innerſte des Privatlebens zeugt, und dieſes überall und immerdar beobachtete Verfahren wurde in

„Hier treten deßhalb von Neuem ſowohl die repreſſiven (faſt immer unſittlichen) Gegentendenzen der Uebervölkerung, als auch namentlich die laſterhaft präventiven in den Vordergrund. Am vollſtändigſten können wir dies betrübende Schauſpiel bei den heidniſchen Völkern des ſpäten Alterthums beobachten; indeß bieten leider auch die Neueren manche einzelne Analogie dar, auf welche der Volkswirthſchaftslehrer mit warnendem Finger hindeuten muß. — Wer da hat, dem wird gegeben, daß er die Fülle habe; wer aber nicht hat, dem wird auch dies noch genommen, was er hat. Aus dieſer gemeingültigen Wahrheit erklärt ſich die Thatſache, daß alle nachfolgenden Unſittlichkeiten, je häufiger ſie vorkommen, deſto weniger von der öffentlichen Meinung gebrandmarkt werden."

Grundlagen der Nationalöconomie, §. 249.

[1]) Der Naturalismus auf religiöſem und in ſeiner Anwendung auf das volkswirthſchaftliche Gebiet verſchmäht alles von dem natürlichen Laufe Abweichende und erkennt dem Chriſtenthume nur eine accomodirende Wichtigkeit zu. Im Leben äußert ſich der Naturalismus als das Beſtreben, dasſelbe naturgemäß einzurichten, betrachtet das Seelenleben als durchaus bedingt von dem natürlichen, verzichtet auf Willensfreiheit und geiſtige Fortdauer, indem er das Leben des Menſchen mit dem des Thieres und der Pflanze paralleliſirt und dem erſteren zwar eine geſteigerte Potenz zuerkennt, dieſelbe aber lediglich von der höheren Vollkommenheit des körperlichen Organismus abhängig macht. A. d. Ü.

indem es das normale Fortſchreiten der Bevölkerung hemmt. Die Religion ſtimmt darin mit der Wiſſenſchaft, welche die Thatſachen des ſocialen Lebens an's Licht ſtellt, überein, und der Statiſtiker zeigt ſich eben ſo beſorgt, wie der Prieſter. Die Befürchtungen und Mahnungen der Religion haben in Luquet, Biſchof von Héſébon, einen gelehrten und beredten Dolmetſcher gefunden. Beim Beginne des Jahres 1857 drückte der ehrwürdige Prälat ſeine Befürchtungen in einem an den Univers gerichteten Briefe aus und deckte vor Aller Augen die tiefen Urſachen des Uebels auf. Luquet war, wie Louis Veuillot bei Gelegenheit der Veröffentlichung jenes Briefes bemerkt, nicht der Erſte, der an das Anathem der Kirche wider jene Unordnungen erinnerte, wodurch die Ehe ihren religiöſen Charakter verliert und nicht mehr jene geheiligte Einigung des Mannes und des Weibes iſt, um der Kirche Kinder zu ſchenken, ſondern eine Verbindung, deren Contrahenten ſo viel als möglich die heiligen Obliegenheiten von ſich weiſen. „Schon mehrmals, ſagt der ausgezeichnete Schrift„ſteller, haben die Wächter der religiöſen Sitte öffentlich ihre „Stimme gegen dieſe ſchändliche Unordnung erhoben, und die „unglaübige Philoſophie antwortete ihnen mit rohen Unbilden. „Affre ſeligen Angedenkens hat in einem ſeiner erſten Hirten„briefe als Erzbiſchof von Paris davon geſprochen. Und noch „andere Biſchöfe haben von ihrem Schmerz und ihrer Be„fürchtung öffentlich Zeugniß abgelegt.“

Nachdem Biſchof Luquet die Thatſache der ſtufenweiſen Abnahme in der Fruchtbarkeit des Menſchengeſchlechtes in Frankreich erwähnt und die Urſachen angegeben hat, woraus ſie der Materialismus hervorgehen läßt, bezeichnet er als die wahren Urſachen des Uebels das allgemeine Streben, dem „Zuſtande zu entrinnen, in dem die Vorſehung uns geboren „werden ließ; ferner die Anwendung jenes unſeligen Grund„ſatzes: Verdopple deine Mühen, damit du die Erträg„niſſe verdoppelſt! in ſo überſchwänglicher Weiſe, daß ihr „ein Damm entgegengeſetzt werden muß; endlich den Luxus „und die Sucht nach Vergnügen, den Durſt nach Geld und

den meiſten andern Freuden der Welt ausgeſchloſſen iſt, mit grauſamer Tyrannei auch noch die Freuden der Familie raubt, ſo vergrößert man die Armuth, ſtatt daß man ſie ausrottet; ja noch mehr, man erzeugt das Laſter mit der Armuth und beſchwört die Entwicklung jener ſchrecklichen ſocialen Krankheit herauf, die man Pauperismus nennt und die in der Verbindung der moraliſchen Verkommenheit mit der leiblichen Noth beſteht. Wenn dieſe Regierungstyrannei in Ländern ſtattfindet, in denen die chriſtlichen Sitten noch eine Herrſchaft bewahrt haben, ſo wird das Uebel durch die folgenden Heirathen zum Theil wieder gut gemacht, und die Sittlichkeit der Bevölkerung leidet wenig unter dieſen Verirrungen des Geſetzgebers. Wende man aber dieſe Geſetzgebung auf Länder an, in denen die Principien des Senſualismus der Bevölkerung zur Gewohnheit geworden ſind, und man wird als Reſultat eine Zunahme der Bevölkerung unter den betrübendſten Verhältniſſen haben. Sie wird jene Generationen vervielfältigen, die ohne den Einfluß der Familie aufwachſen, und der heilſamen Lehren derſelben beraubt faſt immer die Beute aller Laſter und die Quelle aller Unordnungen werden.

Bei ihrer Unfähigkeit, die vorwürfige Frage mit Hilfe von Geſetzen und Beweggründen der *geiſtigen* Ordnung zu löſen, verſuchten einige Anhänger des Sinnlichkeitsſyſtems eine Löſung mit Hilfe von Geſetzen der *phyſiſchen* Ordnung. Die Einen behaupten, die Natur ſelbſt habe Alles ſo eingerichtet, daß die progreſſive Bewegung der Bevölkerung eben in Folge der Entwicklung des Wohlſtandes nachläßt, der den Fortſchritt in der Civiliſation begleitet; die Andern, daß gerade durch die Thatſache der Vermehrung der Menſchen ſich die Wege zur Hervorbringung der Unterhaltsmittel nothwendig vervielfachen. Doubleday, ein engliſcher Staatswirthſchaftslehrer, behauptet,

---

Orten zählte man 1851 über ein Drittel, in 209 über die Hälfte unehelicher Geburten, und in 79 ſogar alle Geburten unehelich! Alles eine Folge der weit getriebenen polizeilichen Heirathserſchwerung.

Grundlagen der National-Oecon. §. 249. A. 3.

daß die Unzulänglichkeit der Nahrung, anstatt ein Hinderniß für die Zunahme der Bevölkerung zu sein, sie beschleunigt, während sie bei Nahrungsfülle nachläßt. Er stellt als ausgemacht hin, daß, wenn man bei gleichen Eigenschaften einen schlecht genährten Menschenschlag mit einem andern verbindet, dessen Nahrungssystem reich und kräftig ist, sich das Gleichgewicht unmittelbar herstellt. Die Zunahme des einen wird ausgeglichen durch die Abnahme des andern, und die Race bleibt im Stillstand. Man braucht darauf nur zu sagen, daß die Physiologen [1]) die Existenz dieses vorgeblichen Gesetzes durchaus nicht für bewiesen halten, und daß die bezüglich der Bevölkerungsbewegung vorgenommene Vergleichung zwischen reicheren Ländern und zwischen solchen, wo Mangel herrscht, dasselbe ausdrücklich Lügen straft.[2])

Pierre Leroux kündigt eine Lösung ähnlicher Art an, die jedoch so sehr den Stempel ernster und gewissenhafter Ungereimtheit an sich trägt, daß man den drolligen Humanitätsphilosophen für verrückt halten muß, und somit jeder ernsthaften Widerlegung überhoben ist. Pierre Leroux hat einen Kreislauf, das heißt ein Princip ersonnen, demgemäß jeder Mensch hinreichend Dünger liefert, um seinen Unterhalt zu sichern. Doch hat Pierre Leroux, wie Garnier bemerkt, zu sagen vergessen, wie es die Landwirthschaft anstellen sollte, um so das Menschengeschlecht zu ernähren.[3]) Uebrigens hat diese sonderbare Theorie nicht bloß in der Phantasie des Oberpriesters des Socialismus Gnade gefunden; sie wurde in Amerika von einem

---

[1]) Physiologie ist die Lehre von der organischen Natur des Menschen, das heißt von dem Gesetze, nach welchem das organische Leben des Menschen sich äußert und von den Verrichtungen der Theile des menschlichen Körpers. Ihr Zweck ist die vollständigste und sicherste Erkenntniß des Menschen. A. d. Ü.

[2]) Man sehe den Bericht Lavergne's über das Buch Doubleday's in der Academie der moralischen Wissenschaften. (Journal d'Econom., dritte Abtheilung, Bd. XVII, S. 137.) Ferner Dictionaire d'Economie politique, V. Propos. Nro. 3.

[3]) Dictionaire d'Economie politique, V. Propos., §. 5.

den meiſten andern Freuden der Welt ausgeſchloſſen iſt, mit grauſamer Tyrannei auch noch die Freuden der Familie raubt, ſo vergrößert man die Armuth, ſtatt daß man ſie ausrottet; ja noch mehr, man erzeugt das Laſter mit der Armuth und beſchwört die Entwicklung jener ſchrecklichen ſocialen Krankheit herauf, die man Pauperismus nennt und die in der Verbindung der moraliſchen Verkommenheit mit der leiblichen Noth beſteht. Wenn dieſe Regierungstyrannei in Ländern ſtattfindet, in denen die chriſtlichen Sitten noch eine Herrſchaft bewahrt haben, ſo wird das Uebel durch die folgenden Heirathen zum Theil wieder gut gemacht, und die Sittlichkeit der Bevölkerung leidet wenig unter dieſen Verirrungen des Geſetzgebers. Wende man aber dieſe Geſetzgebung auf Länder an, in denen die Principien des Senſualismus der Bevölkerung zur Gewohnheit geworden ſind, und man wird als Reſultat eine Zunahme der Bevölkerung unter den betrübendſten Verhältniſſen haben. Sie wird jene Generationen vervielfältigen, die ohne den Einfluß der Familie aufwachſen, und der heilſamen Lehren derſelben beraubt faſt immer die Beute aller Laſter und die Quelle aller Unordnungen werden.

Bei ihrer Unfähigkeit, die vorwürfige Frage mit Hilfe von Geſetzen und Beweggründen der *geiſtigen* Ordnung zu löſen, verſuchten einige Anhänger des Sinnlichkeitsſyſtems eine Löſung mit Hilfe von Geſetzen der *phyſiſchen* Ordnung. Die Einen behaupten, die Natur ſelbſt habe Alles ſo eingerichtet, daß die progreſſive Bewegung der Bevölkerung eben in Folge der Entwicklung des Wohlſtandes nachläßt, der den Fortſchritt in der Civiliſation begleitet; die Andern, daß gerade durch die Thatſache der Vermehrung der Menſchen ſich die Wege zur Hervorbringung der Unterhaltsmittel nothwendig vervielfachen. Doubleday, ein engliſcher Staatswirthſchaftslehrer, behauptet,

---

Orten zählte man 1851 über ein Drittel, in 209 über die Hälfte unehelicher Geburten, und in 79 ſogar alle Geburten unehelich! Alles eine Folge der weit getriebenen polizeilichen Heirathserſchwerung.

Grundlagen der National-Oecon. §. 249. A. 3.

game nennt, und die ähnliche Wirkungen haben ſoll, wie die Polygamie im Oriente und die Vielmännerei und Vielweiberei bei den civiliſirten Völkern.[1]) Um die Dinge beim rechten Namen zu nennen, ſo beſteht die Einrichtung, welche Fourier der Ehe geben will, in der unterſchiedsloſen Vermiſchung. Davon kann man ſich durch die Darſtellung überzeugen, die er in ſeiner Theorie der vier Bewegungen von der Freiheit zu lieben gibt, die in der ſiebenten Periode des harmoniſchen Lebens zu entſtehen anfängt, und „die meiſten unſerer „Laſter in Tugenden umwandelt, wie ſie die meiſten unſerer „Artigkeiten in Laſter umwandelt.“ Es werden verſchiedene Stufen in dieſen Liebesverbindungen feſtgeſetzt: Die Favoriten oder Favoritinen, die Erzeuger und Erzeugerinen, die Gemahle und Gemahlinen. Eine Frau kann zugleich haben: einen Mann, einen Erzeuger, einen Favoriten, ferner einfache Beſitzer, die vor dem Geſetze keine beſondern Rechte haben. Die Männer haben gegenüber den Frauen die nämlichen Rechte. Man begreift, daß bei einer ſolchen Einrichtung die Verbindungen, welche Fourier hartnäckig Ehen nennen will, mit jener Unfruchtbarkeit geſchlagen ſein würden, die Folge und Strafe der Vermiſchung (promiscuité) iſt.

Man wird ſagen: Fourier iſt ein Narr, der keine ernſte Richtung unſerer Zeit vertritt. Ich aber glaube, daß die ganze Narrheit Fourier's darin beſteht, daß er nach den Regeln der Logik die letzten Folgerungen aus den von den Weiſen des Materialismus aufgeſtellten Principien zieht. Wenn man die Beſtimmung des Menſchen in die Entwicklung ſeiner Genüſſe ſetzt, ſo muß man alle ſeine Neigungen mit allen ihren Folgen hinnehmen. Nun thut Fourier nichts Anderes. Vom Standpunkte des Senſualismus iſt er alſo der Weiſeſte der Weiſen. Doch wollen wir ſehen, ob es nicht unter denjenigen, welche allen Ernſtes für die Utilitätsweisheit einſtehen, auch ſolche gibt, die eben ſo verwerfliche Löſungen vorbringen. Wir be-

[1]) Siehe den Artikel Population im Dict. d'Econ. politique, §. 5.

rufen uns hierin auf das Zeugniß Garnier's in seinem Artikel über die Bevölkerung.

Ein deutscher Schriftsteller, der sächsische Regierungsrath Weinhold, brachte vor einigen Jahren als Abhilfe gegen das Uebermaaß der Bevölkerung das bei den Türken übliche Mittel in Vorschlag, wodurch treue Wächter für die Tugend der Frauen gewonnen würden.[1]) Ein anderer Schriftsteller, nach der Versicherung Rossi's ein sehr berühmter Engländer, dessen Namen wir aber nicht anzuführen wagen, weil er ihn selbst nicht bekannt geben wollte, schlug in einer Veröffentlichung unter dem angenommenen Namen „Markus" vor, ein Uebermaaß der Bevölkerung dadurch zu verhüten, daß man die Neugebornen einen schmerzlosen Erstickungstod vermittelst eines gewissen Verfahrens mit Kohlensäure sterben lasse.... Das ist noch nicht Alles. Proudhon hat uns das Verfahren eines Mannes, eines gewissen Doktors G..., bekannt gegeben, der „die Entfernung des Fötus und die Vertilgung der Frucht„keime, die sich wider den Willen der Eltern angesetzt haben „sollten," und noch einige Mittel in Vorschlag bringt, die wir nicht anführen wollen.[2]) So sind wir bis zur Stufe des verthierteſten Heidenthums herabgesunken. Und was soll dabei Staunen erregen? Fordert nicht das Princip unvermeidlich seine Consequenzen herbei?

Wir bitten unsere Leser um Vergebung, daß wir diese ganze Fäulniß vor ihnen offen legen. Aber wenn wir nicht mit aller Bestimmtheit die Thatsachen anführen würden, so würde man es vielleicht nicht glauben wollen, daß inmitten der christlichen Civilisation solche Aussprüche frech der Oeffentlichkeit Trotz bieten dürfen. Dadurch, daß wir diese Wunden unserer Zeit in ihrer ganzen Scheußlichkeit untersuchen, erfüllen

---

[1]) Wir unterdrücken in dieser Stelle eine gehässige gegen die katholische Kirche gerichtete Verläumdung, eine Verläumdung, die schon mehr als einmal widerlegt wurde und namentlich in einem Artikel des Univers vom 24. Februar 1860.

[2]) Dictionn. d'Econ. p'o lit., V. Population. §. 5.

game nennt, und die ähnliche Wirkungen haben ſoll, wie die Polygamie im Oriente und die Vielmännerei und Vielweiberei bei den civiliſirten Völkern.[1]) Um die Dinge beim rechten Namen zu nennen, ſo beſteht die Einrichtung, welche Fourier der Ehe geben will, in der unterſchiedsloſen Vermiſchung. Davon kann man ſich durch die Darſtellung überzeugen, die er in ſeiner Theorie der vier Bewegungen von der Freiheit zu lieben gibt, die in der ſiebenten Periode des harmoniſchen Lebens zu entſtehen anfängt, und „die meiſten unſerer „Laſter in Tugenden umwandelt, wie ſie die meiſten unſerer „Artigkeiten in Laſter umwandelt.“ Es werden verſchiedene Stufen in dieſen Liebesverbindungen feſtgeſetzt: Die Favoriten oder Favoritinen, die Erzeuger und Erzeugerinen, die Gemahle und Gemahlinen. Eine Frau kann zugleich haben: einen Mann, einen Erzeuger, einen Favoriten, ferner einfache Beſitzer, die vor dem Geſetze keine beſondern Rechte haben. Die Männer haben gegenüber den Frauen die nämlichen Rechte. Man begreift, daß bei einer ſolchen Einrichtung die Verbindungen, welche Fourier hartnäckig Ehen nennen will, mit jener Unfruchtbarkeit geſchlagen ſein würden, die Folge und Strafe der Vermiſchung (promiscuité) iſt.

Man wird ſagen: Fourier iſt ein Narr, der keine ernſte Richtung unſerer Zeit vertritt. Ich aber glaube, daß die ganze Narrheit Fourier's darin beſteht, daß er nach den Regeln der Logik die letzten Folgerungen aus den von den Weiſen des Materialismus aufgeſtellten Principien zieht. Wenn man die Beſtimmung des Menſchen in die Entwicklung ſeiner Genüſſe ſetzt, ſo muß man alle ſeine Neigungen mit allen ihren Folgen hinnehmen. Nun thut Fourier nichts Anderes. Vom Standpunkte des Senſualismus iſt er alſo der Weiſeſte der Weiſen. Doch wollen wir ſehen, ob es nicht unter denjenigen, welche allen Ernſtes für die Utilitätsweisheit einſtehen, auch ſolche gibt, die eben ſo verwerfliche Löſungen vorbringen. Wir be-

[1]) Siehe den Artikel Population im Dict. d'Econ. politique, §. 5.

Bevölkerung von 1767 . . .	9,308,804
„ „ 1787 . . .	10,409,879
Zunahme	1,101,075

„Die Vernichtung des Klerus machte sich schnell fühlbar, „indem die Bevölkerung von 1787 bis 1797 nur auf 10,541,831 „gestiegen war, d. h. sich nur um 131,952 vermehrt hatte, „während der Zuwachs in den zwanzig vorhergegangenen Jah„ren 1,101,075 betragen hatte. Und würde ich nicht den ge„rechten Schmerz derjenigen zu vermindern fürchten, welche „Spanien von 1808 bis 1814 bekriegten und durch Mord, „Plünderung, Brandlegung, Hunger und Pest zum traurigsten „Schauplatze der Geschichte machten, so würde ich sagen, daß „Spanien selbst in Mitte dieses Höllengemäldes an Bevölker„ung und Reichthum zugenommen hat. Der Krieg liegt, selbst „wenn er in wilder Weise geführt wird, in der Ordnung der „undurchdringlichen Rathschlüsse der Vorsehung. Da sie das „Menschengeschlecht strafen, aber nicht vernichten will, so gibt „sie rasche Heilmittel gegen die der Menschheit anhaftenden „Geißeln an die Hand. Aber bis jetzt hat sie keines gegen die „moderne Philosophie gegeben, weil diese, schlimmer als die „Hölle, nicht wahrhaft zur Menschheit gehört. Gerade wenn „die Menschen sich im tiefsten Frieden glauben, richtet sie die „größten Verwüstungen an.“ [1])

In der That, gerade wenn der Sensualismus sich im unbeschränkten und friedlichen Besitze der materiellen Genüsse zu befestigen glaubt, ist die Gesellschaft in ihrer Zukunft durch eben jene Vorsichtsmaaßregeln bedroht, nach denen sie greift, damit jener Wohlstand, woraus sie ihren Götzen gemacht, ihr nicht entschlüpfe. In Mitte eines seit fast fünfzig Jahren selten unterbrochenen Friedens und einer materiellen Entwicklung, die bis jetzt in der Welt ohne Beispiel war, offenbart sich allen aufmerksamen Beobachtern das Uebel, welches die Gesellschaft gerade an der Quelle ihrer Fortschritte bedroht,

[1]) De l'Action du clergé dans les sociétés modernes, p. 179.

indem es das normale Fortſchreiten der Bevölkerung hemmt. Die Religion ſtimmt darin mit der Wiſſenſchaft, welche die Thatſachen des ſocialen Lebens an's Licht ſtellt, überein, und der Statiſtiker zeigt ſich eben ſo beſorgt, wie der Prieſter. Die Befürchtungen und Mahnungen der Religion haben in Luquet, Biſchof von Héſébon, einen gelehrten und beredten Dolmetſcher gefunden. Beim Beginne des Jahres 1857 drückte der ehrwürdige Prälat ſeine Befürchtungen in einem an den Univers gerichteten Briefe aus und deckte vor Aller Augen die tiefen Urſachen des Uebels auf. Luquet war, wie Louis Veuillot bei Gelegenheit der Veröffentlichung jenes Briefes bemerkt, nicht der Erſte, der an das Anathem der Kirche wider jene Unordnungen erinnerte, wodurch die Ehe ihren religiöſen Charakter verliert und nicht mehr jene geheiligte Einigung des Mannes und des Weibes iſt, um der Kirche Kinder zu ſchenken, ſondern eine Verbindung, deren Contrahenten ſo viel als möglich die heiligen Obliegenheiten von ſich weiſen. „Schon mehrmals, ſagt der ausgezeichnete Schrift„ſteller, haben die Wächter der religiöſen Sitte öffentlich ihre „Stimme gegen dieſe ſchändliche Unordnung erhoben, und die „unglaübige Philoſophie antwortete ihnen mit rohen Unbilden. „Affre ſeligen Angedenkens hat in einem ſeiner erſten Hirten„briefe als Erzbiſchof von Paris davon geſprochen. Und noch „andere Biſchöfe haben von ihrem Schmerz und ihrer Be„fürchtung öffentlich Zeugniß abgelegt.“

Nachdem Biſchof Luquet die Thatſache der ſtufenweiſen Abnahme in der Fruchtbarkeit des Menſchengeſchlechtes in Frankreich erwähnt und die Urſachen angegeben hat, woraus ſie der Materialismus hervorgehen läßt, bezeichnet er als die wahren Urſachen des Uebels das allgemeine Streben, dem „Zuſtande zu entrinnen, in dem die Vorſehung uns geboren „werden ließ; ferner die Anwendung jenes unſeligen Grund„ſatzes: Verdopple deine Mühen, damit du die Erträg„niſſe verdoppelſt! in ſo überſchwänglicher Weiſe, daß ihr „ein Damm entgegengeſetzt werden muß; endlich den Luxus „und die Sucht nach Vergnügen, den Durſt nach Geld und

„Gewinn, die daraus hervorgehen: all das entfernt von der „Ehe oder bringt eine ſolche Unordnung in die Verbindung „der Gatten hinein, die uns geeignet genug ſcheint, das Ver„derben eines Volkes herbei zu führen.“ Dann betont der ehrwürdige Schriftſteller mit Nachdruck die leider nur zu unbeſtreitbare Wirklichkeit der Thatſachen: „Nicht alle Prieſter „ſind an ſo gefährlichen Stellen wie wir durch das hindurch „gegangen, was die Heiligen den Strom der Sünde nennen, „der ſeit der Sünde Adam's den Pfad der Menſchen über„fluthet. Glücklicher Weiſe haben nicht Alle lange Zeit im „Verkehre mit der Welt und in den Händeln derſelben gelebt. „Mehreren könnte man alſo einwenden: „„Ihr habt euch „„durch falſche Berichte täuſchen laſſen; man hat euch erſchreckt „„mit einem eingebildeten Uebel, das man übertrieben.““ Ge„gen uns kann man dieſe Beſchwerde nicht erheben. Was „unſere Ohren vor ſehr langer Zeit gehört, widerhallt noch „in ihnen und hat nie aufgehört, ſich darin vernehmen zu „laſſen. Wie vor fünfzehn und zwanzig Jahren, ſo ſehen „unſere Augen auch heute noch auf die von der göttlichen „Gerechtigkeit geöffneten Gräber die Thränen fallen, welche „durch untröſtliche Verluſte hervorgelockt wurden. Dieß, wie „alles Uebrige, behaupten wir auf Beweiſe hin. Hören wir, „wie in gewiſſen Gegenden des armen Frankreichs, „dieſes vom „guten Gott ſo geliebten“ und durch das Böſe ſo verwüſteten „Frankreichs, wie in gewiſſen Klaſſen der Bevölkerung die Be„dingungen zum Vortheil für Heirathsprojecte geregelt werden, „und wir werden vernehmen, wie das Geheimniß der Bosheit „ohne Scham an das Tageslicht tritt. In den Belehrungen „der unterrichteten Leute, der Vertrauensmänner, der Fami„lienväter, die wir kennen, werden Worte ausgeſpochen, die „ſich unſere Feder niederzuſchreiben ſträubt. Sie treiben die „Schamröthe in's Geſicht und machen das Herz vor Schmerz „bluten. Seht, ihr Philoſophen ohne Glauben, ihr Freiden„ker, die ihr ohne die Kirche die Welt glücklich und ſittlich machen wollt, ſeht, was euere Schüler öffentlich, unverhohlen „im Angeſichte Gottes und der Menſchen thun. Dies lehren

„die Einflußreichſten unter ihnen den armen Arbeitern, dem „Landvolke überall, wo das Wort des Prieſters ſeine Wirkung „verloren hat.“

Dies iſt die Sprache derjenigen, welche die Miſſion haben, den Völkern im Namen Gottes die großen Geſetze ihres geiſtigen Lebens, welche auch die Geſetze ihres Fortſchrittes im zeitlichen Leben ſind, in's Gedächtniß zu rufen. Die Sprache der Statiſtiker und Staatsöconomen iſt nicht weniger ſchlagend, weil ſie, obwohl auf dem Boden der poſitiven Thatſachen und zeitlichen Intereſſen ſtehen bleibend, den nemlichen Zuſtand aufdeckt und die nemlichen Befürchtungen ausdrückt.

Niemand hat in dieſen Stücken mehr Anſehen als Legoyt, ſowohl wegen ſeines ausgebreiteten, ſicheren Wiſſens, als auch wegen ſeiner Stellung als Vorſtand des ſtatiſtiſchen Bureau's. Dieſer gelehrte Statiſtiker läßt ſich in einem Werke, worin er über die Reſultate der Volkszählungen in Frankreich ſeit dem Anfange dieſes Jahrhunderts Forſchungen anſtellt, in folgender Weiſe vernehmen: „Wenn man in der Allgemei„nen Statiſtik von Frankreich die Tabelle über die Er„gebniſſe der Volksbewegung in Frankreich ſeit 1800 genau „anſchaut, ſo wird man durch die Thatſache überraſcht, daß „in dem Zeitraume von 1800 — 1815 in den Civilſtandsre„giſtern der Auszug aus dieſen Regiſtern immer mit einem „Ueberſchuß von Geburten abſchließt, und dies ſogar, wenn „man vorausſetzt, daß eine große Anzahl von Todesfällen „unter den Soldaten nicht eingerechnet iſt. Erſt im Jahre „1854 hält zum erſten Male der fortwährende Triumph des „Lebens über den Tod inne und macht, freilich unter dem „Einfluſſe dreier Geißeln, die niemals gleichzeitig in Frank„reich thätig waren, der entgegengeſetzten Erſcheinung Platz. „Nicht weniger merkwürdig iſt, daß dieſer Ueberſchuß von Ge„burten nicht eine Folge ihrer numeriſchen Zunahme iſt, weil „ſich ihre Zahl ſeit 1806, ungeachtet des fortſchreitenden Zu„wachſes der Bevölkerung, nicht merklich geändert hat, ſondern „vielmehr von der Verminderung der Sterbfälle ſich herſchreibt. „So nimmt unſere Bevölkerung zu durch die einiger Maſſen

„beſtändige Verlängerung der mittleren Lebensdauer in Frank-
„reich, was ein deutliches Zeugniß für die Ausbreitung des
„Wohlſtandes iſt, und nicht durch die Fruchtbarkeit der Ehen.
„Ein ſolcher Zuſtand iſt ohne Zweifel vortrefflich, aber unter
„einer Bedingung, daß nemlich die ſeit nahezu dreißig Jahren
„beobachtete ſtufenweiſe Abnahme dieſer Fruchtbarkeit gewiſſe
„Grenzen nicht überſchreite; und hier können ernſte Beſorg-
„niſſe mit allem Rechte gehegt werden.“

„Es iſt, wir wiederholen es, nothwendig, daß dieſes Nach-
„laſſen der Fruchtbarkeit nicht unter ein gewiſſes Maaß herab-
„ſinke. Denn da die Verlängerung der mittleren Lebensdauer
„ihre durch die Natur geſetzten Schranken hat, ſo könnte ein
„Zeitpunkt eintreten, in dem man zu Folge einer fortſchrei-
„tenden Abnahme der Zeugungskraft des Landes Anfangs beim
„Gleichgewichte zwiſchen Geburten und Todesfällen ankäme,
„was einen Stillſtand herbeiführen würde, und dann bei einem
„regelmäßigen Ueberſchuß der Todesfälle, das heißt bei der
„Entvölkerung.[1]) So iſt z. B. im Zeitraume von 1851—1854
„die mittlere Zahl der ehelichen Geburten auf 3,14 herabge-

---

[1]) Legoyt beſtimmt in folgender Weiſe die fortſchreitende Abnahme der Fruchtbarkeit der Ehen ſeit Anfang des Jahrhunderts:

Perioden von 10 Jahren.	Zahl der ehelichen Kinder.
1800—1810	4,11
1811—1820	3,86
1821—1830	3,76
1831—1840	3,38
1841—1850	3,21
1851—1854	3,13.

Im Annuaire de l'Economie politique von 1860 beſtimmt Legoyt das Verhältniß der Geburten zu den Ehen für die auf 1854 folgenden Jahre in dieſer Weiſe:

1855 . . .	2,96
1856 . . .	3,11
1857 . . .	2,94

Man ſieht, ſagt er, daß ungeachtet einiger Schwankungen die Thatſache der ſtufenweiſen Abnahme in der Fruchtbarkeit der Ehen in unſerem Lande ſtätig iſt. Auch hat unſere Bevölkerung eine auffallende Neigung zum Stillſtand.

„ſunken. Angenommen, daß dieſe 3,14 Kinder das Alter der „Mannbarkeit erreichen, ſo haben von dieſer Zahl zwei ihre „Eltern zu erſetzen, ſo daß der Zuwachs der Bevölkerung vom „Leben der Uebrigen, das heißt von 1,14 abhängt. Wenn „man nun annimmt, daß das allgemeine Verhältniß der Ge„burten zu den Ehen, wie in den meiſten Departements der „alten Normandie, wie 1 zu 2 und einem Bruchtheile ſich ge„ſtaltet, ſo wird unſere Bevölkerung in eine Phaſe unver„meidlicher Abnahme eintreten, gerade wie die normanniſche „Bevölkerung. Doch iſt dieſe Beſorgniß verfrüht.“ [1])

Weit entfernt, dieſe Beſorgniß für verfrüht zu halten, ſehen wir ſie gegenwärtig für ſehr gerechtfertigt an. Legoyt meint, wir würden, wenn die ökonomiſche Lage durch Verminderung der Theuerung oder Erhöhung des Lohnes wieder beſſer geworden ſein wird, als in den Jahren 1851—1854, in Folge des Geſetzes, daß ſich die Bevölkerung nach den Unterhaltsmitteln richtet, die Ehen, deren Zahl immer geſtiegen, fruchtbarer werden ſehen. Offenbar täuſcht er ſich, obſchon in der Rechnung mit Ziffern ſo gewandt, über die Wirkungsweiſe der Urſachen, die alle in der moraliſchen Ordnung liegen. Jene berechnende Klugheit der Familien während der Zeit der Noth, die Legoyt lobt und die ihre Triebfeder in der Liebe zu den materiellen Genüſſen hat, wird, ſtatt im Verhältniſſe zur wachſenden materiellen Wohlfahrt des Volkes nachzulaſſen, nur zunehmen. Die Zahl der Ehen wird ſteigen, aber ihre Fruchtbarkeit wird abnehmen, wie ſie ſeit fünfzig Jahren ſtätig abgenommen hat.

Lavergne, ein in dieſer Frage gewiß ganz befugter Sachverſtändiger, zeigt ſich über die Reſultate der Zählungen von 1851 und von 1856 gleich ſehr beunruhigt. „Nach dieſen „Zählungen, ſagt er, vermehrt ſich eine Nation von 36,000,000 „Seelen in fünf Jahren, von 1846—1851, nur um 382,000, „und in den anderen fünf Jahren, von 1851—1856, um „256,000. Dieſe zwei Zahlen laſſen ein tiefes Uebel ver-

[1]) Journal des Economistes, tome XIII, nouv. série p. 330.

„muthen, welches Frankreich in ſeinem Fortſchreiten hemmt.“ In Erwiederung auf die Bemerkungen, zu denen ſeine Schätzungen der Akademie der moraliſchen Wiſſenſchaften Veranlaſſung gegeben hatten, behauptet Lavergne, daß die von ihm bezeichneten Thatſachen, in ihrer Geſammtheit genommen, auf dem Punkte, an dem ſie angelangt, und mit den allgemeinen Merkmalen, die ſie darſtellen, zu den bedauerlichſten gehören und den betrübendſten Charakter zeigen. „Das Schlimme, ſagt „er, überwuchert das Gute. Was die Urſachen betrifft, ſo „können ſie nicht alle zufällig ſein, denn das Nachlaſſen im „Fortſchreiten der Bevölkerung reicht auf zehn Jahre zurück, „und Jedermann weiß, daß ſie ſich in Frankreich ſchon vor „1847 mit auffallender Langſamkeit vorwärts bewegte.“ [1])

Wenn Lavergne nach den Urſachen forſcht, ſo bezeichnet er den Luxus als die hauptſächlichſte und reichhaltigſte Quelle des Uebels. „Der Geſchmack am Luxus wurde in Frankreich zu „jeder Zeit ſehr weit getrieben, aber Jedermann weiß, daß er „in den letzten Jahren um Vieles geſtiegen iſt. Der Luxus „aber wirkt auf die Entwicklung der Bevölkerung in voll„kommen bekannter Weiſe ein. Nichts iſt leichter, als die „Verderbniß der Sitten mit der freiwilligen Enthaltſamkeit des „Malthus zu verwechſeln; denn die Folgen der einen wie der „andern gleichen ſich wohl, aber der wahre Unterſchied iſt „unermeßlich. Die freiwillige Enthaltſamkeit iſt eine Tugend, „ſie iſt die Anwendung des Geſetzes der Pflicht auf die Be„friedigung einer der gebieteriſcheſten Neigungen des Menſchen. „Der Mißbrauch der Genüſſe und die ſchmählichen Berech„nungen des Egoismus ſind Laſter.“

„Ich habe die Klugheit gelobt, die einige unſerer Bevöl„kerungen zur Ausübung der freiwilligen Enthaltſamkeit be„ſtimmt. Ich bin weit entfernt, das Nemliche vom Luxus „zu ſagen. Zwiſchen der viehiſchen Sorgloſigkeit des Prole„tariers, der Unglückliche in die Welt ſetzt, ohne ſich um ihre „Zukunft zu bekümmern, und dem nicht weniger rohen Sen-

[1]) Journ. des Econ., 2. série, tome XIII, p. 225 à 233.

„ſualismus des Lebemanns, der keine Kinder haben will, um „von aller Sorge frei zu ſein, liegt eine ganze Welt. Unglück„licher Weiſe herrſcht letztere Tendenz vor. Die Stadtbevöl„kerung gewinnt mehr und mehr das Uebergewicht über die „Landbevölkerung, und alle Zahlen der Statiſtik, wie ſie Legoyt „im Journal für Staatsöconomen zuſammenſtellt und ver„gleicht, liefern einmüthig den Beweis, daß erſtere ſich viel „leichter als die letztere den ſchädlichen Neigungen überläßt. „Die mittlere Lebenszeit iſt kürzer, das Verhältniß der Ehen „geringer, die Zahl der Geburten weniger hoch, das Verhält„niß der natürlichen zu den ehelichen Kindern beträchtlicher, „und die Zahl der Todtgebornen ſtärker in den Städten, als „auf dem Lande, und in Paris, als in den andern Städten."

„Man kann einigen Widerſpruch darin finden, daß man „das Elend und den Luxus zugleich anklagt. Doch haben dieſe „beiden ſocialen Krankheiten nichts Unvereinbares. Im Ge„gentheil führt Alles, was der Production nahe tritt, auf die „Bahn des Elends hinaus, und es braucht in dieſer Akademie „nicht erſt bewieſen zu werden, daß der Luxus einer der größ„ten Feinde der wahren Production iſt." [1])

Dupin der ältere führt die nemliche Sprache über den Luxus. „Der Luxus reißt in den mittleren Klaſſen ein und „erzeugt das Elend. Die Einkünfte, welche ſonſt für eine be„ſcheidene und eingeſchränkte Lebensweiſe hinreichten, reichen „nicht mehr hin weder zur Erziehung der Kinder in Kunſt „und Wiſſenſchaft, noch zur Ausſteuer der Töchter, die ſich „bei der Beſorgniß der Männer, die Laſten des Eheſtandes „nicht tragen zu können, nur ſchwer zu verheirathen vermö„gen. Sollte man, um dieſem Mißſtande abzuhelfen, Geſetze „wider die Eheloſigkeit erlaſſen, wie einſt in Rom?" [2]) In der That muß man, wenn man zu den Sitten des Heiden„thums zurückkehrt, nicht auch zu ſeinen Geſetzen zurückkehren?

---

[1]) Journ. des Econ., tom. XIV, p. 375.
[2]) Journ. des Econ., tom. XIII, p. 232.

Aber nicht bloß in den Städten äußert ſich dieſer traurige Einfluß des Materialismus auf die Bevölkerung. Raudot behauptet, daß das flache Land faſt eben ſo ſehr davon angeſteckt ſei, als die Stadt. „In den reichen oder wohlhabenden Klaſſen, „ſagt Raudot, haben die vervielfältigten unvermeidlichen Aus„gaben für eine zahlreiche Familie, die immer koſtet und nichts „einträgt; die den Heirathenden zu gebende Ausſteuer; die „Anforderungen des Luxus; der Wunſch, einem jeden Kinde „eine der eigenen ſo ziemlich gleiche Lage zu verſchaffen, zur „unabweislichen Folge, daß man im Allgemeinen eine geringe „Kinderzahl hat. Dieſe Thatſache iſt Allen auffallend; will „man aber genau die Augen öffnen, ſo wird man gewahren, „daß auf dem Lande die nemliche Thatſache zu Tage tritt. „Die bauerlichen Grundeigenthümer, die leidenſchaftlich den „Boden lieben, die ihn faſt immer zu gleichen Stücken unter „ihre Nachkommen vertheilen, und ſich geirrt zu haben fürch„ten, wenn ſie die Antheile verſchieden machen, wiſſen nichts „deſto weniger recht gut, daß die übermäßige Zerſtückelung „den Grundbeſitz entwerthet und die Bebauung ſchwieriger „und koſtſpieliger macht. Jeder von ihnen möchte ſeinen Be„ſitz gern unverſehrt bewahren und ſogar abrunden. Die „Bauern ſind Ariſtokraten. Die Reichen möchten nicht herab„kommen. Um der Wirkung des Geſetzes, das ihre Felder „unter alle ihre Kinder gleich vertheilen und ſie noch mehr „zerſtückeln würde, auszuweichen, haben ſie nur mehr ſehr „wenige Kinder. . . . . Ich kenne ein Dorf von vierhundert „Einwohnern, alle kleine Grundbeſitzer, die eine außerordent„liche Anhänglichkeit an ihre Felder haben, ſich diejenigen, die „feil ſind, um ſchweres Geld ſtreitig machen, ſehr arbeitſam, „ſehr haushälteriſch, ſehr religiös ſind, wenigſtens nach den „äußeren Handlungen zu ſchließen. Es gibt jetzt dort mehr „als dreißig Haushalten, die nur ein einziges Kind haben. „Sie werden durch die gleichen Vertheilungen abgeſchreckt. „Die ſo ſchwache Zunahme der Bevölkerung in Frankreich „wird faſt ausſchließlich von denen bewerkſtelligt, die nichts „haben: ein wichtiger Gegenſtand zum Nachdenken. Dieſe

„Langſamkeit in der Zunahme der Bevölkerung iſt eine ſehr „ernſte Sache. Beim Beginne dieſes Jahrhunderts war Frank„reich der Staat in Europa, der die zahlreichſte Bevölkerung „hatte. Nehmen wir an, die Dinge hielten den gegenwärtigen „Gang ein, unſere Nachbarn führen fort, zwei oder drei „Schritte zu machen, während wir einen einzigen machen: ſo „wird Rußland in einem Jahrhunderte einhundert und zwan„zig Millionen, Deutſchland fünfundſiebenzig, England, ſeine „Kolonien nicht mitgerechnet, ſieben und fünfzig und Frank„reich nur fünfzig Millionen Einwohner haben. Was wird „dann geſchehen? Wird Frankreich noch die erſte unter den „Nationen ſein?“ [1])

Alle ſocialen Irrthümer der Zeit treiben dieſen beklagenswerthen Folgen entgegen. Der demokratiſche und materialiſtiſche Geiſt, die ſo Vieles mit einander gemein haben, können gleichen Antheil an dieſer traurigen Lage beanſpruchen und müſſen wegen der Zukunft unſerer Geſellſchaften gleiche Beſorgniſſe erregen. Unter den Zeichen, welche auf den Verfall eines Volkes hinweiſen, gibt es kein ernſteres, als das Nachlaſſen der Fruchtbarkeit des menſchlichen Geſchlechtes, weil dieſe Fruchtbarkeit das erſte und weſentlichſte Element des Fortſchrittes iſt. Es iſt ſchwer zu begreifen, daß es, wenn ſolche Thatſachen mit ſolcher Evidenz zu Tage treten, Menſchen geben kann, die ſich von den beſchränkten Geſichtspunkten des Materialismus ſo einnehmen laſſen, daß ſie dasjenige für ein Glück halten, was eine der ärgſten Gefahren und zugleich eine der ſchärfſten Züchtigungen iſt, wovon eine Geſellſchaft bedroht werden kann. Gleichwohl gibt es ſolche, und die Bemerkungen, welche Dunoyer vor der Akademie der moraliſchen Wiſſenſchaften bei Gelegenheit der Äußerung Lavergne's machte,

[1]) Man ſehe den Correſpondent vom 25. Mai 1857, S. 56. — Leplay beſtätigt ebenfalls, „daß jede in Frankreich über den intelligenteſten Theil des Kleinbeſitzes angeſtellte Unterſuchung darthun wird, daß er ſich immer mehr und mehr auf das Princip der Unfruchtbarkeit der Ehe ſtellt. — Man ſehe ferner: les Ouvriers européens, monog. XXX. B

die wir im Auszuge mitgetheilt haben, bestätigen dieß auf eine traurige Weise. „Ich bedaure, sprach er, daß Lavergne bei „den sehr bemerkenswerthen Thatsachen, die er der Akademie „so eben vorgelegt hat, zu sagen unterließ, oder wenigstens „nur ganz nebenbei und zuletzt gesagt hat, wie diese Thatsachen „geschätzt und erklärt werden müßten. Er hat sie als sehr „ernst bezeichnet, und die Stimmung, die im ganzen Verlaufe „seiner Darstellung herrschte, ist, wie mir scheint, ein sehr leb= „haftes Gefühl der Besorgniß und der Trauer. Dennoch wäre „es streng genommen möglich, und Lavergne weiß das eben „so gut, wie ich, daß die Bevölkerung in einem Lande still „stünde, ja sogar etwas abnähme, ohne daß darin ein Grund „zur Beunruhigung läge. Es wäre möglich, daß eine solche „Sachlage zusammenträfe mit einer Steigerung von Industrie „und Thätigkeit, mit allgemeinerem und größerem Wohlstande, „mit vervollkommneteren Sitten, mit einer etwas mehr „sicheren und mehr geregelten Bewegung der Ge= „burten, d. h. mit der Beherrschung der gebieterischen Triebe, „die diese Bewegung bestimmen. Und doch wird man sicher „nicht in Abrede stellen, daß ein völliges Nachlassen, sogar „eine gewisse Abnahme der Bevölkerung, die von solchen Um= „ständen begleitet und solchen Ursachen zuzuschreiben wäre, „keine glückliche Sachlage sein dürfte.“ [1])

Wenn solche Worte im Schooße der Akademie der Wis= senschaften vom ehemaligen Präfekten der Somme ausgespro= chen werden, von eben demselben, der an die Arbeiter seines Departements Rathschläge zur Klugheit in der Ehe ergehen ließ, die wir kennen, so ist es eben so unmöglich, sich über ihre Be= deutung zu täuschen, als es unmöglich ist, darüber nicht lebhafte Besorgnisse zu hegen. Wenn die aufgeklärten Männer einer Ge= sellschaft in diesem Punkte ihre ernstesten Gefahren nicht sehen wollen; wenn sie im Angesichte von Thatsachen, die so laut spre= chen, sich hartnäckig von der christlichen Wahrheit wegwenden, um ein gewisses Ideal armseliger Genüsse in schändlicher Erneuer=

[1]) Journal des Economistes, 2. série, tome XIII, p. 229.

ung der ſchändlichſten Kunſtgriffe des Heidenthums zu ſuchen, ſo fragt man ſich, ob nicht Proudhon in Mitte ſo vieler ſchuldbaren Verirrungen eine zwar drohende, aber nur zu gewiſſe Wahrheit ausgeſprochen hat, wenn er ſagt: „Unter dem „Beiſtande der öffentlichen Wolluſt und des unfruchtbaren Con„cubinats, das an die Stelle der fruchtbaren Ehe tritt, gehen „wir dem Schickſale des römiſchen Kaiſerreichs entgegen.“[1])

Das Heidenthum hat immer durch widernatürliche Kunſtgriffe die aufſteigende Bewegung der Bevölkerung zum Vortheile der materiellen Genüſſe zu hemmen geſucht; Kindermord und Schändlichkeit der Sitten zugleich mit Unterdrückung und Ausbeutung der Schwachen waren immer die Mittel, mit denen man je nach Umſtänden präventiv oder repreſſiv einwirkte. Dieſe Handlungsweiſe des Heidenthums nun, worin die Schande mit dem Verbrechen wetteifert, hat immer das Verderben der Geſellſchaften, die ſich ihnen hingegeben, zur Folge gehabt. Die Lehren, welche das Ziel des Menſchen in ihn ſelbſt legen, ſuchten immer im Stillſtande den geſicherten Beſitz der irdiſchen Genüſſe, und liefen immer durch die Entwürdigung der Sitten auf die Erſchöpfung und Vernichtung der Völker hinaus.

Man hat am Anfange dieſes Kapitels geſehen, wie die Philoſophen des Alterthums das Gleichgewicht der Bevölkerung verſtanden haben und durch welche Mittel ſie dasſelbe zu verwirklichen ſtrebten. Dieſe Theorien waren, ſo empörend ſie uns erſcheinen, nur ein ſchwacher Widerſchein des moraliſchen Lebens der heidniſchen Geſellſchaften. Dieſe Geſellſchaften zeigen uns die Principien, welche der wirthſchaftliche Senſualismus an die Stelle der Principien ſetzen will, aus denen die Ehre und die Kraft unſerer chriſtlichen Geſellſchaften hervorgehen, in ihrer äußerſten Anwendung. Es iſt darum eben ſo intereſſant als paſſend, zu zeigen, wie die alte Welt durch dieſe Principien dem langſamen Todeskampfe zugeführt wurde, der ſie endlich auflöste.

[1]) De la Justice, etc. tome I, p. 349.

die wir im Auszuge mitgetheilt haben, bestätigen dieß auf eine traurige Weise. „Ich bedaure, sprach er, daß Lavergne bei „den sehr bemerkenswerthen Thatsachen, die er der Akademie „so eben vorgelegt hat, zu sagen unterließ, oder wenigstens „nur ganz nebenbei und zuletzt gesagt hat, wie diese Thatsachen „geschätzt und erklärt werden müßten. Er hat sie als sehr „ernst bezeichnet, und die Stimmung, die im ganzen Verlaufe „seiner Darstellung herrschte, ist, wie mir scheint, ein sehr leb= „haftes Gefühl der Besorgniß und der Trauer. Dennoch wäre „es streng genommen möglich, und Lavergne weiß das eben „so gut, wie ich, daß die Bevölkerung in einem Lande still „stünde, ja sogar etwas abnähme, ohne daß darin ein Grund „zur Beunruhigung läge. Es wäre möglich, daß eine solche „Sachlage zusammenträfe mit einer Steigerung von Industrie „und Thätigkeit, mit allgemeinerem und größerem Wohlstande, „mit vervollkommneteren Sitten, mit einer etwas mehr „sicheren und mehr geregelten Bewegung der Ge= „burten, d. h. mit der Beherrschung der gebieterischen Triebe, „die diese Bewegung bestimmen. Und doch wird man sicher „nicht in Abrede stellen, daß ein völliges Nachlassen, sogar „eine gewisse Abnahme der Bevölkerung, die von solchen Um= „ständen begleitet und solchen Ursachen zuzuschreiben wäre, „keine glückliche Sachlage sein dürfte.“ [1])

Wenn solche Worte im Schooße der Akademie der Wis= senschaften vom ehemaligen Präfekten der Somme ausgespro= chen werden, von eben demselben, der an die Arbeiter seines Departements Rathschläge zur Klugheit in der Ehe ergehen ließ, die wir kennen, so ist es eben so unmöglich, sich über ihre Be= deutung zu täuschen, als es unmöglich ist, darüber nicht lebhafte Besorgnisse zu hegen. Wenn die aufgeklärten Männer einer Ge= sellschaft in diesem Punkte ihre ernstesten Gefahren nicht sehen wollen; wenn sie im Angesichte von Thatsachen, die so laut spre= chen, sich hartnäckig von der christlichen Wahrheit wegwenden, um ein gewisses Ideal armseliger Genüsse in schändlicher Erneuer=

[1]) Journal des Economistes, 2. série, tome XIII, p. 229.

ung der ſchändlichſten Kunſtgriffe des Heidenthums zu ſuchen, ſo fragt man ſich, ob nicht Proudhon in Mitte ſo vieler ſchuldbaren Verirrungen eine zwar drohende, aber nur zu gewiſſe Wahrheit ausgeſprochen hat, wenn er ſagt: „Unter dem „Beiſtande der öffentlichen Wolluſt und des unfruchtbaren Con„cubinats, das an die Stelle der fruchtbaren Ehe tritt, gehen „wir dem Schickſale des römiſchen Kaiſerreichs entgegen.“[1])

Das Heidenthum hat immer durch widernatürliche Kunſtgriffe die aufſteigende Bewegung der Bevölkerung zum Vortheile der materiellen Genüſſe zu hemmen geſucht; Kindermord und Schändlichkeit der Sitten zugleich mit Unterdrückung und Ausbeutung der Schwachen waren immer die Mittel, mit denen man je nach Umſtänden präventiv oder repreſſiv einwirkte. Dieſe Handlungsweiſe des Heidenthums nun, worin die Schande mit dem Verbrechen wetteifert, hat immer das Verderben der Geſellſchaften, die ſich ihnen hingegeben, zur Folge gehabt. Die Lehren, welche das Ziel des Menſchen in ihn ſelbſt legen, ſuchten immer im Stillſtande den geſicherten Beſitz der irdiſchen Genüſſe, und liefen immer durch die Entwürdigung der Sitten auf die Erſchöpfung und Vernichtung der Völker hinaus.

Man hat am Anfange dieſes Kapitels geſehen, wie die Philoſophen des Alterthums das Gleichgewicht der Bevölkerung verſtanden haben und durch welche Mittel ſie dasſelbe zu verwirklichen ſtrebten. Dieſe Theorien waren, ſo empörend ſie uns erſcheinen, nur ein ſchwacher Widerſchein des moraliſchen Lebens der heidniſchen Geſellſchaften. Dieſe Geſellſchaften zeigen uns die Principien, welche der wirthſchaftliche Senſualismus an die Stelle der Principien ſetzen will, aus denen die Ehre und die Kraft unſerer chriſtlichen Geſellſchaften hervorgehen, in ihrer äußerſten Anwendung. Es iſt darum eben ſo intereſſant als paſſend, zu zeigen, wie die alte Welt durch dieſe Principien dem langſamen Todeskampfe zugeführt wurde, der ſie endlich auflöste.

[1]) De la Justice, etc. tome I, p. 349.

Es iſt eine ausgemachte Sache, daß Griechenland, Italien und die civiliſirteſten Länder des römiſchen Reiches, die ehemals von ſo thätigen und reichen Bevölkerungen überſät waren, in den erſten Jahrhunderten unſerer Zeitrechnung zur Wüſte geworden ſind. Die Hauptthatſache, wodurch der Verfall der alten Welt allen Augen ſichtbar wird, iſt die Entvölkerung. Sie iſt die Folge und gleichſam der Inbegriff alles Elendes, unter welchem die heidniſche Civiliſation erliegt. Wir haben hierüber die zahlreichſten und bündigſten Zeugniſſe. Alle Geſchichtſchreiber des Alterthums anerkennen es, und in unſerer Zeit hat Wallon in ſeiner Geſchichte der Sklaverei und Dureau de la Malle in ſeiner Staatswirthſchaft der Römer dies beſonders hervorgehoben. In Bezug auf Griechenland liefern uns außer Strabo und Pauſanias,[1]) Polybius und Plutrach die klarſten Zeugniſſe. Polybius gibt uns eine Vorſtellung von der Größe des Uebels, wenn er bei Gelegenheit der Leiden und Erniedrigungen, die ſeine Zeit trafen, ſagt: „Wir wollen jene Abnahme der Bevölkerung, jenen „Menſchenmangel erwähnen, der ſich in unſeren Tagen in „ganz Griechenland fühlbar macht, und der unſere Städte öde „und unſere Ländereien unbebaut läßt, während ununterbro„chene Kriege oder Geißeln, wie die Peſt, unſere Kräfte nicht „zu erſchöpfen vermochten.“[2]) Plutarch bezeugt den Fortſchritt des Uebels im erſten Jahrhunderte unſerer Zeitrechnung, wenn er uns in Mitte einer Welt, in welche das Unheil der Entvölkerung überall eindringt, Griechenland als eine Wüſte darſtellt und verſichert, es hätte in ſeiner Zeit mit Aufbietung aller ſeiner Kräfte die dreitauſend Schwerbewaffneten nicht aufzubringen vermocht, welche die Stadt Megara allein in der Blüthezeit der helleniſchen Nation zur Schlacht bei Platäa

[1]) Strabo, Buch VIII und IX. — Pauſanias Buch VII, VIII und IX.

[2]) *Λέγω δὲ οἷον οὕτως ἐπέσχεν ἐν τοῖς καθ' ἡμᾶς καιροῖς τὴν Ἑλλάδα πᾶσαν ἀπαιδία καὶ συλλήβδην ὀλιγανθρώπια, ὥστ' ἦν αἵ τε πόλεις ἐξηρημώθησαν καὶ ἀφορίαν εἶναι συνέβαινε καίπερ οὔτε πολέμων συνεχῶν ἐσχηκότων ἡμᾶς, οὔτε λοιμικῶν περισπάσεων.* Polyb. Hist. Reliq lib. XXXVII, 4.

ſtellte.[1]) Was Rom anbelangt, ſo hat Italien zur Zeit der Gracchen bereits einen großen Theil ſeiner freien Bevölkerung verloren. Von den Gracchen bis auf Auguſtus nimmt das Uebel raſch zu und entlockt dem Titus Livius, wenn er das Italien ſeiner Zeit mit dem Italien zur Zeit, die auf Einführung der Licinianiſchen Geſetze folgte, vergleicht, die Aüßerung: „Luxus und Reichthum allein hat zugenommen und erſchöpft uns.“ [2]) Man weiß, welche Anſtrengungen die römiſche Geſetzgebung machte, um die verderblichen Wirkungen jener zunehmenden Entvölkerung einzudämmen, man weiß auch, daß dieſe Bemühungen immer erfolglos waren. Von Italien aus dringt die Entvölkerung unmerklich in die Provinzen hinaus. Die Bevölkerung der Sclaven nimmt ab, wie die freie Bevölkerung. Rom und die Provinzen ſind öde, und man kann ſagen, daß die alte Civiliſation erſtirbt mit dem Ausſterben der Geſchlechter, die ſie zu ſo hohem Glanze gebracht haben und endlich wegen des beſtändigen Ueberwucherns ihrer Laſter erliegen.[3])

In der That, was unter den Urſachen, welche dieſes beklagenswerthe Reſultat herbeiführten, die Hauptrolle ſpielt, iſt der Einfluß des Hochmuthes und der Sinnlichkeit, unter deren Joch das Alterthum den Nacken beugte. In der Stelle, die

---

[1]) Plutarch ſpricht in ſehr deutlichen Ausdrücken von dem Menſchenmangel, der ſich zu ſeiner Zeit überall fühlbar machte: *τῆς κοινῆς ὀλιγανθρίας, ἣν αἱ πρότεραι στάσεις καὶ οἱ πόλεμοι περὶ πᾶσαν ὁμοῦ τι τὴν οἰκουμένην ἀπειργάσαντο.* Er kennzeichnet die allgemeine Lage Griechenlands in Bezug auf die Bevölkerung mit den Worten: *τῆς Ἑλλάδος τὴν ἐρημίαν.* De defectu Oraculorum, VIII.

[2]) Nuper divitiæ avaritiam et abundantes voluptates desiderium per luxum atque libidinem pereundi perdendique omnia invexere. T. Liv., lib. I, proëm.

Aehnliche Stellen aus Livius ſehe man L'Economie politique von Dureau de la Malle, Buch II, Kap. 1, 7 und 8.; Buch III, Kap. 21, 22 und 23; ferner les Césars von Champagny Band I, Seite 37, ff. beſonders Band III, S. 161.

[3]) Man ſehe Wallon, Histoire de l'esclavage, tome III, p. 291 à 303.

wir oben anführten, bezeichnet Polybius, nachdem er die Thatsache der Entvölkerung Griechenlands constatirt hatte, die Ursachen hievon und findet sie in dem Verderbnisse der Sitten. „In Mitte einer ganz dem Hochmuthe, der Trägheit, dem „Geize hingegebenen Bevölkerung, die weder heirathen, noch „ihre außer der Ehe gebornen Kinder, oder doch nur höchstens „eines oder zwei aufziehen will, um ihnen größere Reichthümer zu hinterlassen und sie im Schooße des Ueberflußes zu „erziehen, ist das Uebel unbemerkt mit Schnelligkeit groß geworden. Von diesen zwei Kindern geht häufig eines durch „Krieg oder Krankheit zu Grunde. Dadurch sind die Häuser „nach und nach öde geworden, und die Städte haben, wie es „bei den Bienenschwärmen geht, mit ihrer Bevölkerung auch „ihre Macht verloren. Nochmals, wozu nützt es, die Götter „nach den Mitteln zu fragen, die einen solchen Schaden wieder „gut machen sollen? Der nächste beste Mensch kann uns „sagen, daß wir, um dem abzuhelfen, nur unsere Sitten bessern, oder wenigstens durch ein Gesetz die Väter verpflichten „sollen, alle ihre Kinder zu erziehen. Man braucht da weder „Wahrsager noch Auguren.[1])

Das ist die Ansicht eines der gründlichsten Staatsmänner des Alterthums über die Ursachen des Erlöschens der Bevölkerung in der heidnischen Welt. Er findet sie eben so im Hochmuthe wie im Geize und in der Trägheit, den Früchten des Sensualismus. Ein Gelehrter unserer Tage erklärt mit einem überlegenen Scharfsinne eben diese Thatsache der Entvölkerung des Alterthumes aus den socialen Folgen dieser Laster. Seine Untersuchungen hierüber sind entscheidend. Wir brauchen sie nur kurz zusammen zu fassen, um den Beweis für unsere Behauptungen zu liefern.[2])

Vielleicht legt Dureau de la Malle in seiner Forschung nach den allgemeinen Ursachen, die bei den Griechen und Rö-

[1]) Buch XXXVII, 4.

[2]) Dureau de la Malle, Econ. polit. des Romains, Buch II, K. XIII.

mern die Entwicklung der Bevölkerung verhinderten, den rein politiſchen Urſachen zu viel Werth bei. Doch kann man mit Hilfe einigen Nachdenkens unter den Thatſachen der politiſchen Ordnung leicht die tieferen Urſachen wieder finden, die durch die Sitten den Anſtoß zum ſocialen Leben geben. So fand der heidniſche Stolz im Staate ſeinen höchſten Ausdruck. Aus dieſem Stolze entſpringen die politiſchen Theorien des Alterthumes über die Nothwendigkeit, den Staat durch das Gleichgewicht der Bevölkerung in ſeinem Normalzuſtande zu erhalten, ſammt den gehäſſigen Folgerungen, die daraus in Betreff des Rechtes des Staates über diejenigen ſeiner Glieder abgeleitet wurden, deren Leben für ihn nur eine unnütze Ueberbürdung war. Es konnte allerdings geſchehen, ſagt Dureau de la Malle, daß dieſes ſtätige Vorurtheil von der Harmonie des Staates weſentlich beitrug, dem Sittenverderbniß, namentlich den in der heidniſchen Welt ſo häufigen widernatürlichen Ausſchweifungen, Geſetzeskraft und Nahrung zu geben. Im Grunde war es aber der heidniſche Stolz, der in ſeinem Streben nach dem Stillſtande der Bevölkerung die heiligſten Geſetze der Gerechtigkeit und Sittlichkeit mißachtete. Das Streben nach Verringerung der Familien, welches bei den Oligarchien allgemein herrſcht, wurzelt in ähnlichen Urſachen; und man weiß, daß die Republiken des Alterthums wahre Oligarchien waren. Die Kriege zwiſchen den einzelnen Staaten, die Vertilgungskriege waren, und die Bürgerzwiſte mit den ſie begleitenden grauſamen Aechtungen, hatten gleichmäßig den Stolz und die Habſucht zur Quelle. Ihre Einwirkung auf die Bevölkerung iſt bekannt. In Rom waren die Latifundien, das iſt die Centraliſation des Grundeigenthums, eine Haupturſache des Unterganges und der Ausrottung der freien Bevölkerung. Waren es aber nicht der Stolz, die Habgier und die Trägheit der Großen, die gefördert durch die Laſter der Kleinen jenen ungeheuren Grundbeſitz zuſammenhäuften und ihn durch Sclaven bebauen ließen?

Das Recht über Leben und Tod, welches bei allen heidniſchen Völkern dem Vater über ſeine Kinder zuſtand, wurzelt

zum Theile in politiſchen Gründen. Der Bürger, der nur für den Staat lebt, ſoll keine Kinder aufziehen, die wegen ihrer Mißgeſtalt oder ihrer ſchwachen Körperbeſchaffenheit für den Staatsdienſt untauglich ſind. Dieſes Recht wurzelt aber auch und zwar hauptſächlich in der Freiheit, die ſich in der ſenſualiſtiſchen Civiliſation der Vater vorbehält, durch Preisgebung der Kinder einer Laſt ſich zu entledigen, die das Leben ſchwer machen würde. Dieſes grauſame Recht des Familienvaters und der daraus folgende Kindermord finden ſich in allen Geſellſchaften wieder, die dem Materialismus ſich hingegeben haben. Die Sitten des chineſiſchen Heidenthums ſind in dieſer Hinſicht die nemlichen, wie die des alten Heidenthums, und wir haben geſehen, daß in unſeren Tagen die Conſequenteſten unter den Schülern des volkswirthſchaftlichen Senſualismus darauf zurück zu kommen in Vorſchlag brachten.[1])

Es iſt, um die ſocialen Urſachen der Entvölkerung der ſchönſten und reichſten Länder in der heidniſchen Welt zu erklären, nöthig, an die zügelloſe Wolluſt und die ſchreckliche Mißachtung der erſten Geſetze der Scham zu erinnern, worin jene Welt lebte, und denen die Beſten unter den Griechen und Römern ſich nicht zu entwinden vermochten? Man weiß, welche Stellung die Proſtitution im Leben des Alterthums einnahm; wie ſie von der Religion genehmigt, ja ſogar ermuthigt war; wie der Umgang mit vornehmen Buhlerinen im Leben der Berühmteſten und Weiſeſten eine gewohnte Sache war, aus der man kein Hehl machte. Uebrigens beſtand unter den Gewohnheiten des Alterthums eine noch ſchändlichere und

[1]) Ueber die Thatſache der faſt allgemeinen Sitte des Kindermordes in China kann kein Zweifel beſtehen. Die Geſetze verdammen den Kindermord, aber die Sitte iſt ſtärker als das Geſetz. — Man ſehe L'abbé Huc, l'empire chinois, B. II, K. IX; — Milne, La vie réelle en Chine, 1. Thl., K. III; — den Univers vom 31. Auguſt und 4. September 1851; — ferner im Journal des économistes vom 15. Juni 1850 einen ſehr intereſſanten und entſcheidenden Artikel von Natalis Rondot, einem der Handelsdelegirten, die an der Miſſion des Herrn von Lagrenée nach China Theil nahmen.

nicht minder allgemeine Ausſchweifung, die man ſich bei unſeren Sitten beim Namen zu nennen ſcheut. „Jene nach unſeren „Sitten ſo ſchändliche Liebe, ſagt Dureau de la Malle, wurde „in Sparta und Theben, bei den zwei Völkern, deren Sitten „die ungebildetſten und ſtrengſten waren, für nützlich und löb„lich angeſehen. Minos, Solon und faſt alle Weiſen Grie„chenlands machten dieſe ſchändliche Liebe zur Vorſchrift und „ermunterten dazu.“

Geſtützt auf eine ausdrückliche Stelle des Ariſtoteles, kann Dureau de la Malle in Wahrheit behaupten, „daß in faſt „allen Republiken Griechenlands die widernatürliche Liebe eine „politiſche Maaßregel war, die von den Geſetzgebern gebraucht „wurde, um der Zunahme der Bevölkerung Einhalt zu thun.“

Die ausſchweifenden Gewohnheiten, die mit der Verfeinerung der Sitten nur zunahmen, hatten die ſchrankenloſe Ausbreitung der Eheloſigkeit zur natürlichen Folge. Warum ſollte man ſich auch durch die ſtrengen Pflichten der Ehe binden, wenn weder ein Glaube, noch die öffentliche Meinung den Leidenſchaften einen Zügel anlegen, und wenn ſogar die Ehrwürdigkeit der Ehe durch die Schändlichkeit der Sitten verſchwunden iſt? Dazu kommt noch, daß die Leidenſchaft des Luxus, in welcher alle Laſter der dem Stolze und der Sinnlichkeit überantworteten Geſellſchaften mit inbegriffen ſind, von der Ehe auch durch die Furcht vor den Laſten abſchreckte, die ſie mit ſich bringt. Der Hageſtolze lebte umgeben von ſchmeichelnden Schmarotzern, die durch ſeine Verſchwendungen und die Hoffnung, in ſeinem Teſtamente einen Platz zu bekommen, ſich angezogen fühlten. Die Sittenverderbniß bewirkte, daß man dem Umgange mit dieſen Genoſſen der Ausſchweifung vor dem geſelligen Zuſammenleben in der Familie den Vorzug gab. Zur Zeit des Auguſtus gab es unter den römiſchen Bürgern mehr Eheloſe als Verehelichte.[1]) Vergebens

[1]) Dio, LVI, 1 in der von Dureau de la Malle angeführten Stelle. Würde man heutzutage nicht bald eben ſo weit ſein, wenn die Moral, welche die eheliche Ouanie predigt, vollends unſere Geſittung durchdringen

machte Auguſtus durch die lex Papia Poppaea die Ehe zu einer Staatsverpflichtung und belegte die Eheloſen mit der ganzen Strenge des bürgerlichen Geſetzes: die Abneigung gegen die Ehe wurde dadurch nicht vermindert. Die Eheloſigkeit war für die römiſche Corruption zu verlockend, als daß man das Geſetz nicht mit allen Mitteln umgangen und ihm zu trotzen ſich entſchloſſen hätte.

Das große Werkzeug der Corruption des Alterthumes war die Sclaverei. Entwürdigt durch die Leidenſchaften ſeines Herrn zahlte der Sclave dem freien Manne alle Laſter wieder heim, in welche die Sclaverei ihn hineingezogen hatte, und zahlte ſie ihm heim vergrößert durch alle Verworfenheiten der Knechtſchaft. Die Ausbeutung des Sclaven durch die Habgier des Herrn brachte dieſe Race zu ſchnellem Untergange, während ſie durch die Proſtitution zu gleicher Zeit völlig der Unfruchtbarkeit überantwortet wurden. Dureau de la Malle legte dieſe verderblichen Einflüſſe der Sclaverei in ihren hauptſächlichen Zügen dar. Der Stolz, die Sinnlichkeit und die Habgier des Herrn im Bunde mit der Verworfenheit der Sclaven ſelbſt ſchließen ſie alle in ſich, ſo daß die Bevölkerung der Sclaven durch die nemlichen Laſter in ihren Untergang ſtürzte, unter denen die freie Bevölkerung erlag.[1])

---

könnte? Von der unfruchtbaren und durch die Unfruchtbarkeit entwürdigten Ehe bis zu einer unlauteren Eheloſigkeit iſt nur ein Schritt.

[1]) Dureau de la Malle drückt ſich hierüber ſo aus: „Bei den Griechen und „Römern mußte eine ſehr harte Lage, elende Wohnung, ſchlechte Kleidung „und Nahrung, die härteſten Arbeiten der Werkſtätten, des Getreide„mahlens, die mühevollſten und aufreibendſten Verrichtungen im Seeweſen, „bei den Manufacturen, bei den Anwendungen der induſtriellen Verfahr„ungsarten, wozu ſie verdammt waren, den Sclaven nothwendig ein ſehr „geringes Verlangen einflößen, ihr Geſchlecht fortzupflanzen. Ueberdieß „war die Zahl der Sclavinen, die Mütter werden konnten, ſehr beſchränkt. „Man beſtimmte deren eine gute Zahl zur Proſtitution, und die Freuden„mädchen ſind, wie bekannt, zeugungsunfähig. Die Digeſten bieten in „folgendem Ausſpruche Ulpian's ein intereſſantes und abſtoſſendes Ge„mälde der römiſchen Sitten: Nam in multorum honestorum virorum „prædiis lupanaria exercentur. Die Herren legten ihren Sclaven eine

Vergebens glaubt alſo der heidniſche rationaliſtiſche Stolz die Wohlfahrt und die harmoniſche Entwicklung des Staates dadurch zu ſichern, daß er mit Mißachtung der Anordnungen der Vorſehung die Bevölkerung nach dem Gutdünken des menſchlichen Willens regeln könne. Vergebens ſtrebt er nach der ebenmäßigen ruhigen Exiſtenz des ſtillſtehenden Gleichgewichtes, in der Hoffnung, durch die Macht der Vernunft in unſerer Welt der Prüfung und der Arbeit jene beſtändige Glückſeligkeit zu verwirklichen, welche die Menſchheit erſt dann kennen lernen kann, wenn ſie durch die Arbeit und das Opfer zur Verherrlichung gelangt iſt. Die Natur der Dinge gewinnt immer die Oberhand und läßt die Verſuche, durch welche der Menſch die von Gott geſetzte Ordnung in der Welt ändern will, niemals unbeſtraft. Die alten Geſellſchaften mochten ſich noch ſo ſehr in den Stand des Gleichgewichtes verſetzen und darin ein bequemes Loos bereiten wollen; alle ihre Anſtrengungen hatten nur ein einziges Reſultat: ſie kehrten jenes Geſetz des Fortſchreitens, das die Geſellſchaften verwarfen, gegen ſie, weil ſie die Mühſal fürchten, die eine unzertrennliche Bedingung desſelben iſt, und ſtürzten ſie in einen Fortſchritt unaufhaltſamer Erniedrigung und Verarmung, deſſen Ende die vollſtändige Vernichtung jener auf ſich ſelbſt ſo ſtolzen Civiliſation war.

Die Geſellſchaften des Alterthums unterließen keines jener Mittel, die ihnen dazu hätten dienen können, jene unſeligen Folgen aus Hemmniſſen zu beſchwören, welche durch die Sit-

„ſtrenge Eheloſigkeit auf; und niemals konnten ſie mit den freien Klaſſen „eine Verbindung eingehen. Ueberdieß benahm der geringe Preis der „Sclaven dem Herrn das Intereſſe, in Aufziehung derſelben einen Gewinn „zu finden. Da ſie wie Laſt- oder Zugthiere betrachtet wurden, ſo nützte „man ihre Kräfte aus. Die unmenſchliche Berechnung der Habgier fand „darin Gewinn, wenn durch übermäßige Arbeit in einer gegebenen Zeit „eine lebendige Maſchine zu Grunde ging, weil ſie ſicher war, dieſelbe „mit wenigen Koſten zu erſetzen. Sehr oft, — ein ſchrecklicher Gedanke — „ſtand das Maaß ihrer Nutzbarkeit für den Herrn im Verhältniſſe zu „ſeiner unerbittlichen Härte.“

Econ. polit. des Romains, I, p. 410.

ten und Einrichtungen der Volksentwicklung ſich entgegenſtellen. Sie wendeten ſich an Fremde und Sclaven, um die Lücken auszufüllen, welche das Ausſterben der bevorzugten Klaſſen im Staate verurſachte. Mit Hilfe der Geſetze gegen die Eheloſigkeit ſtrebten ſie die Klaſſe der freien Menſchen durch ſich ſelbſt aufrecht zu halten. Bald auf dem Wege des Befehles, bald durch vervielfältigte Begünſtigungen ſuchten ſie die Ländereien wieder zu bevölkern, welche durch Erlöſchen der freien Bevölkerung unbebaut und verödet blieben. Nichts half. Alle Geſchicklichkeit und alle Anſtrengungen der größten politiſchen Geiſter des Alterthums ſcheiterten an der unbezwingbaren Macht der Dinge. Die Entvölkerung ward zum allgemeinen Uebel für die ganze alte Welt. Das Volk der Sclaven ſtarb aus wie die Geſchlechter der Freien. Bei der allgemeinen Erſchöpfung kam ein Augenblick, in welchem das Sclaventhum ſelbſt nichts mehr fand, woher es ſich recrutiren ſollte. Die Geſetze gegen die Eheloſigkeit waren für die Bürger nur eine Quelle von Verlegenheiten und Gefahren, und brachten keine Vermehrung der Ehen und keine häufigere Kinderaufziehung zu Stande.[1]) Statt daß bei ſo eingeſchränkter und abnehmender Bevölkerung die Reichthümer eines jeden wuchſen, ſah man ſie im Gegentheile genau im Verhältniſſe zur Verminderung der Zahl der Menſchen abnehmen. Wir haben ſchon anderwärts die Bemerkung gemacht: trotz des Fortſchrittes in Wiſſenſchaft und Induſtrie läßt die Kraft der Arbeit gerade dann nach, wenn die Bevölkerung geringer wird.[2]) Die Entvölkerung und die wachſende Ohnmacht der Arbeit ſind zwei tödliche Krankheiten, die ſich gegenſeitig nähren und verſchlimmern. Sie erſchöpften durch langſames Verzehren alle

[1]) Relatum deinde de moderanda Papia Poppæa . . . nec ideo conjugia et educationes liberum frequentabantur, prævalida orbitate: cæterum multitudo periclitantium gliscebat, cum omnis domus delatorum interpretationibus subverteretur.

Tacitus Annal., III, 25.

[2]) Man ſehe Dureau de la Malle, Econ. polit. des Romains., liv. III, chap. XXIII.

Lebenskräfte in jenem Römerreiche, das zu ewiger Dauer bestimmt schien.

Alle Fortschritte sind enge mit dem Fortschritte der Bevölkerung verknüpft. Steht dieser still, so stehen alle mit ihm still. Der Fortschritt der Bevölkerung ist zugleich die Quelle, das Ziel und das Wahrzeichen aller Fortschritte, weil in der irdischen Ordnung Alles für die Menschen und nichts ohne sie geschieht. Eine beständig wachsende Bevölkerung kann ihren Wohlstand nur durch energische fortwährende Anstrengungen aufrecht halten, und diese Anstrengungen sind die Quelle aller großen Eroberungen des Menschen über die Welt. Die immer steigende Bewegung der Bevölkerung verwirklicht den Fortschritt durch das Leben in Arbeit und Mühe, den einzigen, den Gott den Menschen gegönnt hat. Den Fortschritt dadurch zu erstreben, daß man das Gesetz des Opfers mit dem Gesetze des Genusses vertauscht, ist ein eben so eitles als verbrecherisches Unterfangen.

IV. Kapitel.

Die Lehren und Einrichtungen der katholischen Kirche fördern das Gleichgewicht und den naturgemäßen Fortschritt der Bevölkerung.

Die katholische Sittenlehre nebst den daraus hervorgehenden Einrichtungen, gibt dem Problem der Bevölkerung die einzige Lösung, welche der Gesellschaft bei regelmäßiger Entwicklung aller ihrer natürlichen und gesetzmäßigen Bestrebungen Wohlstand und Kraft und Dauer verbürgt. Dadurch, daß die katholische Kirche aus der Keuschheit für alle Stände des Lebens eine strenge Pflicht macht, daß sie Keuschheit in der Ehe und Keuschheit in der Ehelosigkeit predigt, sichert sie die Fruchtbarkeit der Racen, während sie zugleich ihre Aus-

breitung in rechten Schranken hält. Man hat der Kirche bald den Vorwurf gemacht, ſie treibe durch die Principien ihrer Moral über die Ehe zu einer unklugen Vermehrung der Bevölkerung, bald, ſie ſetze durch die Eheloſigkeit ihrer Prieſter und religiöſen Orden dem Fortſchritte der Bevölkerung Schranken, die für das Gedeihen der Völker verhängnißvoll ſeien. Aber man überſah, daß die Kirche gerade dadurch, daß ſie den Sitten zu gleicher Zeit dieſe Doppelrichtung gab, die beiden Klippen vermied, an denen alle Geſellſchaften ſcheitern, die ihre Regel nicht von dieſen Principien herleiten, nemlich das Uebermaaß einer Bevölkerung, die ſchneller zunimmt, als die Unterhaltsmittel, und ein beſtändiges Abnehmen der Bevölkerung, das den Geſellſchaften ihre Schwungkraft nimmt und ſie einem unvermeidlichen Verfalle entgegenführt. Die Kirche erhält die Geſellſchaften auf dem Wege des Fortſchrittes, weil ſie zu gleicher Zeit, während ſie ihnen ein ſtätiges Trachten nach Wachsthum an Zahl einimpft, in denſelben ohne Unterlaß alle Kräfte der Arbeit entwickelt, wie wir im zweiten Buche dieſer Schrift gezeigt haben. Dank dem Impulſe, den die Geſellſchaften von der Kirche erhalten, iſt der in den rechten Schranken gehaltene Zuwachs der Bevölkerung, begleitet von einer gleichmäßigen Entwicklung in der Macht der Arbeit, zugleich ihre Ehre und ihre Kraft.

Die chriſtlichen Völker haben es von jeher ſo verſtanden. In der Zunahme der Bevölkerung hat man bei ihnen jederzeit einen Segen Gottes erblickt. Faßt Gott nicht in der That in dieſem Segen am Anfange alle anderen zuſammen, wenn er zum erſten Paare ſpricht: „Wachſet und mehret euch, „und erfüllet die Erde und unterwerfet ſie euerer Herrſchaft?“ In Folge der erſten Sünde hat ſich aber an den Segen die Strafe angeſchloſſen, ſo daß ſie unzertrennlich von ihm iſt. Der gefallene Menſch wurde keiner Größe beraubt, zu der ihn Gott beſtimmt hatte; aber er muß ſie um den Preis der Mühe und des Opfers erkaufen. Den Segen, welchen Gott über den unſchuldigen Menſchen im irdiſchen Paradieſe ausgegoſſen hatte, erneuert er dem gefallenen Menſchen, wenn er nach der

Sündfluth in der Perſon des Noe und ſeiner Söhne dem ganzen Menſchengeſchlechte Verzeihung gewährt.[1]) Sein Geſchlecht vervielfältigen und es über das Erdenrund ausbreiten, das wird für den Menſchen immer das höchſte Ziel aller ſeiner Fortſchritte bleiben. Die geheimnißvollen Impulſe, die ihn dazu drängen, ſind die Quelle und die beſtimmende Urſache der Anſtrengungen, durch welche ſich alle Fortſchritte der Civiliſation vollziehen. Die Menſchheit wird in jedem Augenblicke ihres Daſeins zu leiden und zu kämpfen haben, weil ſie ihrem natürlichen Zuge folgend ohne Unterlaß wächst, und weil ſie bei jedem Schritte, den ſie in dieſem Wachsthume macht, ſich neuerdings anſtrengen und mühen muß, um die Macht der Arbeit zu vergrößern. Denn an und für ſich würde dieſe Macht nur in dem Maaße abnehmen, als die Bevölkerung zunähme, wenn der Menſch nicht unter tauſend Mühen unaufhörlich auf Mittel ſänne, derſelben ihre Energie zu bewahren. Der Menſch verwirklicht alſo wohl den Fortſchritt; aber das nemliche Geſetz, welches ihn dazu drängt, hält ihn an die Mühe gekettet und macht ihm aus der mühſamen Arbeit eine unbeugſame Nothwendigkeit.

Gott wollte in ſeiner Gerechtigkeit, daß das Leben des Menſchen mühevoll ſei; er wollte aber auch, daß durch dieſe Mühe ſein Leben geſichert werde. Indem Gott das Menſchengeſchlecht durch wiederholte Segnungen zu einer fortwährenden Ausbreitung aufforderte, konnte er, ohne ſeines Geſchöpfes zu ſpotten, dasſelbe durch die naturgemäße Anordnung der Dinge nicht in die Unmöglichkeit verſetzen, die ihm vorgezeichnete Beſtimmung zu erfüllen. Gott hat der Erfüllung dieſer Beſtimmung, nach welcher thatſächlichen Richtung ſich nun auch die menſchliche Thätigkeit entfalten möge, dieſe eine Bedingung geſetzt: Gehorſam gegen die Gebote, durch welche er das Gute und das Böſe abgegränzt hat. Wird dieſe Bedingung eingehalten, ſo kann es kein abſolutes Hinderniß geben, das den

[1]) Benedixitque Deus Noe et filius ejus. Et dixit ad eos: Crescite et multiplicamini et replete terram, Gen., IX, 1.

Fortſchritt des Menſchengeſchlechtes auf der Erde aufhielte und ihm durch die Noth eine fatale Grenze ſteckte. Ohne Furcht, durch die Thatſachen Lügen geſtraft zu werden, kann man behaupten, daß das Brod niemals einer Geſellſchaft mangeln werde, in welcher die Menſchen tapfer an die Arbeit gehen, während ſie die Gebote der katholiſchen Sittenlehre zur Richtſchnur ihres Lebens nehmen. In der Regel hat die Noth, von welcher oft ein bedeutender Theil unſerer Geſellſchaften betroffen wird, nicht ein unvermeidliches Hinderniß zur Urſache, welches die Arbeit des Menſchen zur Unfruchtbarkeit verdammt. Sie hat ihre Hauptquelle in einer tadelnswerthen Trägheit welche die Arbeitskräfte lähmt, und in den verbrecheriſchen ſittlichen Verirrungen, die zum Vortheile ſchändlicher Laſter jene Hilfsmittel vergeuden, deren wohlverſtandene Benützung Allen wenn nicht Reichthum, doch wenigſtens Lebensunterhalt ſchaffen würde. Die tiefen Forſchungen, welche in den letzten Jahren über den Zuſtand der armen Klaſſen angeſtellt wurden, führen zu dieſem Schluſſe, und wir werden Gelegenheit bekommen, ausführlich darauf zurück zu kommen, wenn wir von den Urſachen der Noth ſprechen werden.

Als der katholiſche Geiſt unſere Geſellſchaften beherrſchte, ſah man mit einem in Anbetracht der damaligen Zuſtände erſtaunlichen Erfolge ihre Bevölkerung zunehmen und ihre Thätigkeit ſich entwickeln. Ein Gelehrter unſerer Zeit, der in die Geſchichte der Thatſachen des ſocialen Lebens viel Licht brachte, Dureau de la Malle, ſtellt durch Berechnungen, deren Richtigkeit wenigſtens in Bezug auf das allgemeine Reſultat ſchwerlich zu beſtreiten ſein wird, feſt, „daß das Gebiet Frank„reich's von 1328 bis 1367 eine wenigſtens gleiche, wahr„ſcheinlich viel ſtärkere Bevölkerung hatte, als diejenige, welche „es jetzt einſchließt.“ [1]) Leopold Delisle ſieht ſich in ſeinen

[1]) Mémoires de l'Académie des inscriptions, tome XIV, 2. partie, p. 53.

Man hat Dureau de la Malle eine gewiſſe Uebertreibung in ſeinen Zahlen vorgeworfen. Dareſte de la Chavanne (Histoire des classes

gelehrten Unterſuchungen über die Landwirthſchaft in der Normandie veranlaßt, die Schlüſſe des Dureau de la Malle zu-

---

agricoles, 290 und 293) formulirt dieſen Vorwurf und äußert Zweifel über die Richtigkeit der von Dureau de la Malle angenommenen Grundlagen. Man kann mit Dareſte de la Chavanne anerkennen, daß Dureau de la Malle übertreibt, wenn er behauptet, daß das heutige Frankreich dreimal größer iſt, als das königliche Gebiet von 1328. Aber das thut den Schlußfolgerungen durchaus keinen Eintrag, die der gelehrte Akademiker in den gemäßigteſten Grenzen aufſtellte. In der That beſtimmt er nach einem ſehr niederen Verhältniß die Zahl der Perſonen nach den Feuerſtätten und geht über verſchiedene Klaſſen von Leuten hinweg, die im Mittelalter ſehr zahlreich waren, über die Bewohner der kirchlichen und weltlichen Lehensherrlichkeiten, die der Zählung nicht unterworfen waren, über die Bauern, die weniger als zehn Pariſer Livres beſaßen, über den Regular- und Säkularklerus, die Univerſitäten und den Adel. — Außerdem beſtätigt Dureau de la Malle die Beweiſe, die er aus den Zahlen des Manuſcripts von 1328 (c'est la manière dont le subside fut faict pour l'ost de la Flandre 1328, et que il monta, sellon ce que on peut prouver par les comptes renduz) zieht, durch Thatſachen, die aus andern Quellen geſchöpft ſind und die beweiſen, daß in den Hauptländern, die das heutige Frankreich bilden, zu jener Zeit die Bevölkerung ſehr beträchtlich war. Er ſtellt feſt, daß ſich die Bevölkerung bloß für einen Theil der unter dem Namen Langues d'oil bezeichneten Länder, der nicht einmal dem dritten Theile des gegenwärtigen Frankreichs gleich kommt, für den dritten Stand allein alſo mit Uebergehung aller oben angezeigten Klaſſen von Leuten, auf 12 bis 15 Millionen belief. Wirklich machen ſich die Stände dieſer Länder, vom Dauphin Karl während der Gefangenſchaft des Königs Johann zuſammen gerufen, verbindlich, 30,000 Mann zu unterhalten, indem der dritte Stand auf je hundert Feuerſtätten einen Bewaffneten zu unterhalten hatte. Multiplicirt man 30,000 mit 100 und rechnet vier oder fünf Perſonen auf eine Feuerſtätte, ſo findet man, daß die der Herdſteuer unterworfene Bevölkerung des dritten Standes zwölf bis fünfzehn Millionen betrug.

In einer Stelle Froiſſart's findet Dureau de la Malle noch entſcheidendere Schlüſſe für Aquitanien. Im Jahre 1368 legt der ſchwarze Prinz der Provinz Aquitanien eine Contribution von 1'200,000 Francs auf, einen Franc auf die Feuerſtätte. Rechnet man fünf Perſonen auf die Feuerſtätte, ſo ergibt dieſe Berechnung für Aquitanien wenigſtens 6'000,000 Einwohner. Nun zählte Aquitanien nicht zehn der jetzigen Departements dieſes Theiles von Frankreich.

zugeben.[1]) Diejenigen unter den Gelehrten, welche den ſocialen Zuſtand dieſes Zeitraumes ſpeziell erforſcht haben, geſtehen, wenn ſie dieſe Schlüſſe nicht in ihrer ganzen Ausdehnung zugeben, nichts deſto weniger zu, daß das dreizehnte und vierzehnte Jahrhundert Zeuge einer bedeutenden und ſchnellen Bevölkerungszunahme war. Léonce de Lavergne faßt die Bewegung der Bevölkerung in Frankreich von den älteſten Zeiten bis zum dreizehnten Jahrhunderte in folgender Weiſe zuſammen: „Um mit den Galliern zu beginnen, ſo ſchätzt Moreau de „Jonnès die Bevölkerung im Zeitpunkte der Eroberung durch „Cäſar auf vier Millionen Seelen; Cancalon aber ſchlägt ſie, „geſtützt auf das Zeugniß Plutarch's und Cäſar's ſelbſt, auf „zwölf Millionen an. Allem Anſcheine nach liegt die Wahr„heit zwiſchen beiden Schätzungen in der Mitte. Unter der „mörderiſchen Herrſchaft der Römer hat die Bevölkerung ſicher „abgenommen; das war der allgemeine Zuſtand des ganzen „Reiches, und Gallien machte davon ſo wenig eine Ausnahme, „als die anderen Provinzen. Beweis hiefür iſt die außer„ordentliche Leichtigkeit, womit wenig zahlreiche Horden von „Barbaren die römiſche Welt und insbeſondere Gallien erober„ten. Die Franken Chlodwigs waren nur eine Handvoll „Menſchen. Vom fünften bis zum neunten Jahrhunderte „ſcheint die Bevölkerung wieder bedeutend geſtiegen zu ſein, „wenigſtens auf einigen Punkten, nach dem, was Guérard „bei dem Gebiete von Saint-Germain des Prés nachgewieſen „hat. Die folgenden Jahrhunderte ſind in dieſem, wie in „allen andern Punkten ſehr dunkel; aber unter dem heiligen

---

Dureau de la Malle zeigt, daß die Bevölkerung Frankreich's ſchon im zwölften Jahrhundert bedeutend war. Schon im J. 1120, als Ludwig der Dicke die Vaſallen der Krone aufrief, um ſich gegen Kaiſer Heinrich V. zu vertheidigen, ſtellten nach dem Zeugniſſe Suger's, der den Feldzug mitmachte, die Diſtricte von Rheims und Chalons allein mehr als 60,000 Mann, die der Diſtricte von Laon und Soiſſons waren an Zahl nicht geringer; die von Orleans, Etampes und Paris bildeten eine dritte mindeſtens gleiche Armee.

[1]) P. 174 und 175.

„Ludwig, in jener Zeit, in der nach dem Ausſpruche Join„ville's „das Königreich ſich durch die gute Rechtshandhabung „„ſo mehrte, daß Domaine, Lehenszins, Rente und Einkom„„men des Königs alle Jahre um die Hälfte wuchs," erreichte „die Nation offenbar ihren Culminationspunkt. Selbſt Hein„rich Martin, der, wie man weiß, der Feudalherrſchaft wenig „günſtig iſt, geſteht die Zahl von fünfundzwanzig Millionen „Einwohnern zu, und ſtützt ſich hiebei auf die Zählung des „Manuſcripts von 1328, welches zuerſt von Velly angeführt, „hernach von Voltaire beſprochen, endlich von Dureau de la „Malle zu einer intereſſanten Abhandlung benützt wurde." [1])

Man ſieht alſo, daß der herrſchende Einfluß des Chriſtenthums auf die Geſellſchaft im dreizehnten Jahrhundert die glücklichſten Folgen in der materiellen Ordnung herbeigeführt hatte. Die Einnahme wuchs raſch mit der Bevölkerung. Dieſe ſo merkwürdige Entwicklung der Bevölkerung und des Reichthums fällt nun mit dem lebhaften religiöſen Impulſe zuſammen, welcher der Geſellſchaft durch die Bettelorden gegeben wurde, und als das Princip der Entſagung triumphirte, erreichte die Geſellſchaft des Mittelalters den Gipfel ihrer geiſtigen und materiellen Macht.

Dieſer Fortſchritt war durch das Chriſtenthum ſchon lange vorbereitet. Seit dem neunten Jahrhunderte wurden in der geiſtigen und materiellen Lage der landwirthſchaftlichen Bevölkerungen bedeutende Verbeſſerungen in's Werk geſetzt, ſo daß dieſe Lage eine unendlich günſtigere wurde, als ſie es jemals in der römiſchen Periode geweſen. Gewiß hatte der Bauer in jenen Zeiten der Unruhe und Eroberung viel zu leiden, aber er hatte, Dank dem wohlthätigen Einfluſſe der Kirche,

[1]) Journal des Économistes, 2. Serie, Band XXIII, S. 60. Siehe im nemlichen Sinne Mignet, Mém. de l'Académie des sciences morales, 2. Serie, Bd. II, S. 601 und 602. — Ferner Paris sous Philippe le Bel, von Géraud, eine hiſtoriſch-ſtatiſtiſche Abhandlung, S. 465. — Endlich das Mémoire von Moke über die Bevölkerung und den Reichthum Frankreich's im vierzehnten Jahrhunderte, Band XXX des Mémoires de l'Académie royale de Belgique.

ſchon viel gewonnen.[1]) Die Geſellſchaft mußte noch durch viele Prüfungen hindurch gehen, ehe ſie zur Herrlichkeit des dreizehnten Jahrhunderts emporbrang. Bedenkt man aber, was ſie bei ihrem Ausgangspunkte war, zu der Zeit, wo die Barbaren vollends Alles zerſtörten, was die auflöſende Thätigkeit der heidniſchen Corruption von der alten Civiliſation hatte beſtehen laſſen, ſo geräth man in nicht geringes Erſtaunen, wenn man ſie zur Zeit des heiligen Ludwig ſo lebensfriſch und ſo reich mit Allem, was die wahre Kraft und die wahre Wohlfahrt bildet, ausgeſtattet ſieht.

Sämmtliche hiſtoriſche Zeugniſſe ſtellen mit einer Gewißheit, wie ſie nur bei einem Gegenſtande gewonnen werden kann, bei dem ſogar die Thatſachen der neuen Zeit nicht unſchwer feſtzuhalten und zu erklären ſind, als ausgemachte Wahrheit auf, daß im dreizehnten Jahrhundert diejenige Induſtrie, deren Fortſchritt für die Wohlfahrt der großen Zahl von größtem Gewicht iſt, wir meinen die Ackerbauinduſtrie, ſchon bedeutende Fortſchritte gemacht hatte. Beweis hiefür iſt der wohlfeile Preis der Lebensmittel in dieſer Zeit. Leber, deſſen große Auctorität in ſolchen Fragen bekannt iſt, kommt, nachdem er die Thatſachen mit aller nur möglichen Strenge, unterſucht hat, zu dem Schluſſe, „daß ehemals die Waaren, welche erſtes Bedürfniß ſind, wenn man den Werth des Geldes und die Nothjahre in Anſchlag bringt, viel wohlfeiler waren, als ſie für uns ſind; und daß anderſeits die Luxusgegenſtände im Verhältniß zum Preiſe der zum Leben nothwendigen Dinge diejenigen, welche ſie verbrauchten, viel mehr koſteten, als die entſprechenden Luxusgegenſtände unſerer Tage koſten.“[2]) Iſt

[1]) Siehe Lymarie, Histoire des paysans en France, fränkiſche Epoche, die Leibeigenen, Kap. VII.

[2]) Essai sur l'appréciation de la fortune privée au moyen âge, par Leber. p. 58. Leber nimmt mit Recht die Nothjahre aus, deren traurige Folgen im Mittelalter viel empfindlicher waren, als jetzt. In der That konnte der Handel in einer Geſellſchaft, in der die Communikationsmittel noch langſam und ſchwierig waren, nicht, wie heutzutage, den Ueberſchuß der Production eines Landes einführen, um dem

es nicht das Endziel aller Anſtrengungen, welche die chriſtlichen Geſellſchaften in materieller Beziehung machen, die Lage der großen Zahl zu verbeſſern? Delisle macht die nemlichen Schlüſſe und ſieht ſich zur Annahme gedrängt, daß die Nahrung der Bauern in der Normandie im dreizehnten und vierzehnten Jahrhunderte ungefähr das war, was ſie heute ſein kann.[1]) Leymarie drückt ſich ganz im nemlichen Sinne aus.[2]) Sismondi behauptet, daß die Lage aller arbeitenden Klaſſen in Italien im fünfzehnten Jahrhundert unendlich beſſer war, als ſie heutzutage ſelbſt in den blühendſten Ländern iſt.[3]) Nun weiß aber Jedermann, wie tief der Geiſt des Chriſtenthums die betriebſamſten Staaten dieſes edlen Landes durchdrungen hatte. Hallam behauptet ſeinerſeits, daß in England die Lage des Volkes, beſonders die des Ackerbau treibenden Volkes, im vierzehnten Jahrhundert unendlich beſſer war, als ſie heutzutage iſt. Er führt als Stütze ſeiner Anſicht die oft citirte Stelle Fortescue's an, welche beweiſt, daß in jenen längſt verfloſſenen Zeiten die Nahrung des Volkes ihrer Güte nach beſſer war, als ſie in unſeren Tagen iſt.[4]) Liegt außerdem nicht in den gewaltigen, prächtigen Bauwerken, die der Glaube

---

Mangel eines anderen abzuhelfen. Die Geſellſchaften des Mittelalters hatten ſtaunenswerthe Fortſchritte gemacht, wenn man ihren Ausgangspunkt erwägt. Niemand wird aber verlangen, daß ſie alle Mittel des Wohlſtandes zur Verfügung haben ſollten, womit die unſrigen ausgerüſtet ſind, Mittel, welche bei all ihrer Vollkommenheit von uns kritiſche Zeiten nicht abwenden können, die manchmal ſehr ſchwer zu überſtehen ſind.

[1]) Man ſehe die angeführten Einzelnheiten in ſeinen Etudes sur la condition de la classe agricole en Normandie au moyen âge, S. 189.

[2]) Histoire des paysans en France, Kap. VII.

[3]) Républiques italiennes, Kap. XCI.

[4]) L'Europe au moyen âge, Kap. IX, 2. Thl. — Nach Anführung der Stelle von Fortescue fügt Hallam bei: „Die Stellen von Fortescue, „die ſich auf ſeinen Lieblingsgegenſtand, die Freiheit, und folglich auf das „Glück der Engländer beziehen, ſind von großer Wichtigkeit und widerlegen ſiegreich jene oberflächlichen Schriftſteller, die uns glauben machen „möchten, daß unſere Väter nur armſelige Sclaven waren."

des Volkes im Mittelalter errichtet hat, der Beweis einer unbestreitbaren materiellen Wohlfahrt? Wahrlich, wie hätte eine Gesellschaft, deren Volk nur ein kümmerliches und armseliges Leben fortschleppt, zu solchem wahrhaft volksthümlichen Prachtaufwand beisteuern können? Wenn, sagt sehr richtig einer jener Schriftsteller unserer Tage, die in den Geist und die Zustände des socialen Lebens im Mittelalter am besten eingedrungen sind, die Herrlichkeit der Fürsten und des Adels in der Ausbeutung des Volkes ihren Ursprung haben kann, so können die volksthümlichen Herrlichkeiten nur in seinem Wohlstande ihre Quelle haben. Zu welcher Zeit war nun je die Herrlichkeit volksthümlicher, als im Mittelalter? [1])

Es läßt sich nicht sagen, wie weit der Fortschritt der Bevölkerung und des Reichthums in der modernen Welt gekommen wäre, wenn der von der Kirche gegebene Anstoß nicht durch theils politische, theils sociale, vorzüglich aber durch sociale Ursachen gehemmt worden wäre. Der Krieg gegen die Engländer, die durch diesen Krieg verursachte Unterbrechung der Cultur, die Verheerungen der bewaffneten Raüberbanden, welche in dem Lande ein volles Jahrhundert hausten, rafften einen großen Theil der französischen Bevölkerung hinweg. Alles, sagt Lavergne, zeigt an, daß die Bevölkerung am Ende des vierzehnten Jahrhunderts um die Hälfte abgenommen hatte. [2]) Merkwürdig, diese Verwüstungskriege, diese Raübereien und diese Abnahme der Bevölkerung fielen zusammen mit einem Zeitraume der Schwächung des christlichen Geistes, des Verfalles der Sitten und der Unterdrückung der Kleinen durch die Großen. Diese Verderbniß und dieser Verfall der Sitten offenbart sich besonders unter der Regierung Philipp des Schönen, der die katholische Auctorität offen bekriegte. Sie waren eine Folge der großen materiellen Wohlfahrt des drei-

[1]) M. Sémichon, la Paix et la Trêve de Dieu, chap. XV. Ueber den wahrhaft volksthümlichen Charakter der großen religiösen Bauten des Mittelalters, s. Hurter, Gemälde der Einrichtungen und Sitten der Kirche im Mittelalter, Kap. XXXVIII.

[2]) Man sehe den oben citirten Artikel des Journal des Économistes.

zehnten Jahrhunderts, welche den Einfluß der Entſagung auf die Sitten geſchwächt hatte. Die Bevölkerung ſteigt wieder in der letzten Hälfte des fünfzehnten und in der erſten Hälfte des ſechzehnten Jahrhunderts. Sie ſinkt wieder während der Religionskriege und unter der Herrſchaft Ludwig XIV., da die Liebe zum Luxus und die Abneigung vor dem einfachen, thätigen Landleben ſich des größten Theiles des Adels bemächtigte und das Streben nach Centraliſation mehr und mehr in der Verwaltung herrſchend wurde.[1]) Dieſer Zeitpunkt iſt es auch, von dem an man zu geſetzlichen Ermunterungsmitteln jeder Art ſeine Zuflucht nahm, um die Vermehrung der Ehen und die Vergrößerung der Familien zu bewirken.[2])

Auf welche Weiſe gab die Kirche dem durch das Heidenthum erſchöpften Europa die zahlreiche und kräftige Bevölkerung wieder, die dasſelbe vom dreizehnten Jahrhundert an erfüllte? Wie gab ſie dem Geſchlechte Japhets die Kraft, den Segen Noe's zu erfüllen: „Gott wird Japhet erweitern und „er wird wohnen in den Zelten Sem's?“ Dadurch, daß ſie die Lehren und Handlungsweiſen des Heidenthums mit ihren Anathemen belegte; daß ſie den Ehegatten ohne Unterlaß die Strafe Onans in's Gedächtniß rief; dadurch, daß ſie die Heiligkeit des Ehebettes aufrecht erhielt, gab die Kirche den Geſellſchaften das Leben zurück und prägte den Völkern des modernen Europa den fruchtbaren Trieb ein, der ſie zu den Herren der Welt machte.

Wenn Gott im alten Bunde gegen die ſchändlichen Verirrungen, die der ökonomiſche Materialismus zu erneuern ſucht, die ganze Strenge ſeiner Gerechtigkeit entfaltet, ſo geſchieht es deßhalb, weil ſie an die Stelle des Willens der Vorſehung in der Regierung der Welt die eigenmächtige Willkür des Menſchen zu ſetzen ſuchen; es geſchieht deßhalb, weil ſie das Geſetz des Opfers und des mühſamen Lebens, dem Gott ſeit dem Falle die Menſchheit unterworfen hat, zu umgehen beabſichti-

---

[1]) Man ſehe das weiter oben citirte Memorandum von Dureau de la Malle.

[2]) Roſcher, Grundlagen der Nationalöconomie, §. 254 und 255.

gen und eben dadurch die frevelhafteſte aller Empörungen gegen die Auctorität des Schöpfers in's Werk ſetzen. Wir haben hier ein abſolutes Geſetz, das keine Einſchränkung zuläßt. Es muß entweder beachtet werden, oder die Eheleute müſſen ſich durch ſtrenge Enthaltſamkeit binden. Die gänzliche Enthaltſamkeit in der Ehe wird von der Kirche als eine Vollkommenheit angeſehen. Aber die Kirche kennt die Schwachheit der menſchlichen Natur zu gut, als daß ſie glauben ſollte, dieſe Vollkommenheit könne je der Art in Uebung kommen, daß ſie einen merklichen Einfluß auf den Fortſchritt der Bevölkerung ausübte. Das Streben der ganzen katholiſchen Sittenlehre iſt alſo darauf gerichtet, die Fruchtbarkeit der Ehen zu ſichern; darüber kann nicht der geringſte Zweifel beſtehen. Noch mehr; die Kirche ſichert ſowohl wegen ihrer Achtung vor dem Leben des Menſchen, als auch wegen des Geiſtes der Liebe gegen die Schwachen die Erhaltung der aus jenen Verbindungen entſproſſenen Kinder, die der Gehorſam gegen ihre Geſetze fruchtbar gemacht hat. Durch den Einfluß der katholiſchen Sittenlehre iſt der in den heidniſchen Staaten erlaubte Kindermord ein Verbrechen geworden. In ihrer Liebe und Gerechtigkeit hat die Kirche nicht bloß die Kinder aus rechtmäßigen Verbindungen unter ihren Schutz genommen, ſie hat ihre Sorgfalt auch auf jene unſchuldigen Geſchöpfe ausgedehnt, die, größtentheils zur Zeit unerlaubter Verhältniſſe geboren, durch das ſchmähliche Preisgeben von Seite ihrer Aeltern dem Tode oder auch einem Verderben, das ärger als der Tod ſelbſt iſt, ausgeſetzt ſind. Die katholiſche Kirche ließ ſich hierin niemals durch die Bedenken einer engbrüſtigen und falſchen Politik beirren, die Alles vom Geſichtspunkte des ſogenannten poſitiven Intereſſes beurtheilt und die menſchlichen Berechnungen über die im Grunde viel ſcharfſichtigeren und ſicheren Eingebungen der Liebe ſtellt. Sie nahm keinen Anſtand, durch ihre Liebe gegen die Findelkinder zum Wachsthume der Bevölkerungen beizutragen, und wies die Einwürfe und Befürchtungen des ſtaatswirthſchaftlichen Materialismus als menſchenmörderiſche Theorien zurück. Es ſtellte ſich nun heraus, daß die Kirche

dadurch, daß ſie ihrem liebevollen Triebe folgte, ohne die Unſittlichkeit in der Gegenwart zu vergrößern, die Herrſchaft des Verbrechens zurückdrängte und für die Zukunft an Verminderung der Quellen der Faulniß im Volke arbeitete.

Wenn aber die Kirche ſich eifrig mit Ausrottung alles deſſen aus den Sitten beſchäftigt, was den naturgemäßen Fortſchritt der Bevölkerung hemmen kann, ſo iſt ſie nicht minder eifrig mit Erhöhung der Arbeitskraft beſchäftigt, wodurch die Exiſtenz jener Generationen geſichert ſein ſoll, deren Zunahme die Keuſchheit der chriſtlichen Ehe ſo ſehr beſchleunigt. Im zweiten Buche dieſer Schrift haben wir hinreichend dargethan, durch welche Mittel ſie dieſes erreicht. Wir haben geſagt, wie die Völker durch die Uebung der chriſtlichen Entſagung ſich in die für die Entwicklung ihrer productiven Kräfte vortheilhafteſten Verhältniſſe verſetzt finden. Es liegt im Fortſchritte der Bevölkerung, ja ſogar in den Bedürfniſſen, die er den Geſellſchaften auferlegt, ein fortwährender Antrieb zu allen Vervollkommnungen in der materiellen Ordnung. An dieſe materielle Nöthigung knüpft der chriſtliche Geiſt die ſittliche Kraft, welche die Schwierigkeiten um ſo beſſer beſiegt, je mehr ſie dieſelben ſucht, um ſich durch das Opfer im geiſtlichen Leben ein Verdienſt zu machen. Durch das Geſetz des Opfers, welches der Hausvater vollbringt, wenn er alle natürlichen Folgen der ehelichen Verbindung hinnimmt und ſich allen Laſten unterzieht, die ſie mit ſich bringt, iſt die Fruchtbarkeit der Völker geſichert; und durch eben dieſes Geſetz des Opfers begleitet und ermöglicht die Fruchtbarkeit der Arbeit die beſtändige Fruchtbarkeit der Generationen. Sie ermöglicht dieſelbe, ohne das Grundgeſetz des menſchlichen Daſeins, welches in Kampf und ſtets mühevoller Arbeit beſteht, abzuändern.

Unter dem Drange der Noth und Dank einer geiſtigen Energie, die ſich durch die Gefahren und Wechſelfälle einer unbekannten Zukunft nicht einſchüchtern läßt, ſieht man die chriſtlichen Völker durch die Auswanderung ſich bis zu den äußerſten Grenzen der Erde ausbreiten, gehorſam dem Worte Gottes: „Erfüllet die Erde und unterwerft euch dieſelbe.“ Als

wir von dem Impulse handelten, welchen der christliche Geist dem Weltverkehre mittheilt, sahen wir die modernen Völker, getrieben von diesem Geiste des Fortschrittes und Lebens, die zu engen Schranken, die sie einschlossen, durchbrechen, und mit dem Glauben an Christus alle aus diesem Glauben entsprungenen Herrlichkeiten der Civilisation in die Ferne tragen. Welches Schauspiel trug jemals mehr den Stempel der Großartigkeit, als die Colonisationsbewegung, wodurch die Völker Europas die Küsten von Asien, Afrika und Amerika mit ihren Niederlassungen bedeckten? Welche Thatsache beweist die gewaltige Fruchtbarkeit der christlichen Stämme für die Ausbreitung der Civilisation und für die Größe der Völker mehr, als diese? Die Gesellschaften, die in unseren Tagen diese Ausdehnungskraft bewahrt haben, gehören noch zu den mächtigsten, die es in der Welt gibt. Ohne Zweifel liegt diese große Ausbreitung der christlichen Völker in den Absichten der Vorsehung; ohne Zweifel ist sie auch nur durch schnelle Zunahme der Bevölkerung möglich. Wenn diese Kraft, durch Ausbreitung nach Außen zu wachsen, bei gewissen Völkern abgenommen zu haben scheint, wem muß offenbar diese Abnahme zur Last gelegt werden, als jenem Nachlassen im Fortschritte der Bevölkerung, das eine Folge der mißachteten göttlichen Gebote ist? [1])

[1]) Leplay trägt kein Bedenken, dieser Ursache die gegenwärtig in Frankreich leider nur zu offenbare Ohnmacht zuzuschreiben, sich durch Colonisation auszubreiten. „Die Familienväter, sagt er, können gegenwärtig den „Wohlstand ihrer Abkömmlinge nur durch Beschränkung der Zahl sichern. „Diese Vorsicht schlägt die Klassen mit Unfruchtbarkeit, deren Vermehrung „jede gute sociale Organisation begünstigen sollte. Sie gewinnt bei den „vornehmeren Geschlechtern täglich mehr Eingang, während die sorglosen „und mehr oder minder verkommenen Geschlechter sich mehr als je ver„mehren. So ist es erklärlich, daß es in Frankreich so schwer wird, die „Armee mit kräftigen Menschen zu ergänzen und ein Auswanderungs„System herzustellen, das demjenigen ähnlich wäre, welches im Laufe der „letzten Jahrhunderte Canada, Louisiana und die Antillen bevölkert hat „und das heutzutage mit so vielem Erfolge in England und in Deutsch„land thätig ist. Ebenso erräth man, warum die französische Raçe, die

Man hüte ſich wohl, aus all dem, was wir ſo eben über den Geiſt der Kirche in Bezug auf die Bevölkerung geſagt haben, zu ſchließen, ſie treibe unbeſonnen zur Ehe an. Es iſt wahr, die Kirche wird niemals, wie die Schüler des Malthus, als Urbild des Glückes eine egoiſtiſche Eheloſigkeit zugeben, in welcher die Genüſſe des Wohlſtandes die Stelle aller rechtmäßigen Lebensfreuden einnehmen. Den Menſchen, die in der Welt leben, bietet ſie als das Bild des gewöhnlichen in jeder Beziehung ſowohl vom materiellen als ſittlichen Standpunkte aus wünſchenswerthen Lebens die Familie. Die Ehe befeſtigt die guten Gewohnheiten, beſeitigt die Unordnung, entfaltet dadurch die productive Kraft des Arbeiters und vermehrt in ihm den Geiſt der Vorſorge und der Sparſamkeit. In Folge der Gemeinſchaft macht die Ehe die Arbeit fruchtbarer, und auch das Leben weniger koſtſpielig.[1])

„in ſo hohem Grade Intelligenz, Energie und Unternehmungsgeiſt beſitzt, „ſich kaum auf ihren alten Gebieten zu behaupten vermag, während die „übrige Welt von Raçen ſo zu ſagen überfluthet wird, die doch in keiner „jener urſprünglichen Eigenſchaften von der franzöſiſchen etwas voraus „haben.“ (Les Ouvriers européens, Anhang, S. 289.)

Wenn England im geſundeſten Theile ſeiner Bevölkerung die Ausdehnungskraft bewahrt hat, die ihm die chriſtlichen Sitten gegeben haben, ſo hat dieß wenigſtens zum Theile darin ſeinen Grund, daß ſeine Inſtitutionen dem naturgemäßen Gange nicht zuwider ſind. Wer kann ferner Alles ſagen, was England bei Ausbreitung ſeiner Macht in der Welt der Fruchtbarkeit des katholiſchen Irland verdankt? Man ſehe über die engliſche Auswanderung das Gemälde am Ende des Werkes von Nicholls, History of the english poor-law.

Unter den Bevölkerungen, die in unſeren Tagen den Impulſen der katholiſchen Kirche treu blieben und den Einflüſſen der Afterphiloſophie entgingen, findet man dieſen Trieb zur Ausbreitung durch Auswanderung wieder, und zwar durch Auswanderung nicht der nothleidenden Klaſſen, ſondern durch Auswanderung der wohlhabenden Klaſſen, die ſich durch ihre Arbeit eine vortheilhaftere Lage zu ſchaffen fähig ſind. Man kann hierüber die ſehr intereſſanten Thatſachen ſehen, die in Betreff der baskiſchen Bevölkerungen angeführt ſind in „Les ouvriers des deux mondes, monographie IV, Paysan du Labour, note E.

[1]) Girando widerlegt die Theorien der Malthuſianer über die Ehe und begründet dabei ſehr gut alle dieſe Punkte. Siehe de la Bienfaisance

Das ſind die Anſichten und die Handlungsweiſe des katholiſchen Klerus in Betreff der Ehe des Arbeiters. Aber zu gleicher Zeit hält die Kirche die Jugend aus allen Kräften zur Arbeit an, durch ihre Lehren und ihre ſittliche Leitung hält ſie von ihr die Laſter ferne, welche von der Arbeit abwendig machen; in mütterlicher Sorgfalt umgibt ſie die erſten Jahre des Menſchen mit Vorſichtsmaaßregeln, die von ſeiner noch jungfraulichen Seele den unreinen Hauch des Laſters abzuwenden vermögen; ſie bemüht ſich, ihn den Leidenſchaften zu entziehen, die ihm die Herrſchaft über ſich ſelbſt rauben und ihn Begierden anheimgeben würden, denen durch eine vorzeitige Ehe ſchwerlich abzuhelfen wäre, wofür nur zu oft die materielle Grundlage des häuslichen Glückes mangeln würde. Indem die Kirche dem Menſchen Feſtigkeit gegen ſich ſelbſt verleiht und ihn gegen die ungeſtümſten Neigungen des Herzens waffnet, verſchafft ſie ihm das Mittel, in einer durch Arbeit und Keuſchheit geehrten Eheloſigkeit den Augenblick zur vortheilhaften Begründung einer Familie abzuwarten. Was will man mehr, und wer wagte zu behaupten, man müßte einer keuſchen, aber armen Ehe eine unlautere Eheloſigkeit vorziehen, die vom Geſichtspunkte des Zuwachſes der Bevölkerung aus betrachtet in Wirklichkeit viel ſchädlicher iſt, als die Ehe ſelbſt unter den ungünſtigſten materiellen Verhältniſſen?

Die Eheloſigkeit bleibt im Leben der Laien immer eine ſehr ſeltene Ausnahme. Gleichwohl iſt ſie wie die Ehe ein allgemeines Geſetz unſeres Daſeins, und wir finden ſie faſt in allen Geſellſchaften, auch wenn ſie nur noch ein ſehr geringes Maaß ſittlichen Gefühls bewahrt haben, zur Würde einer Inſtitution erhoben. Man weiß, daß die alten Geſellſchaften in Mitte der tiefſten ſittlichen Verſunkenheit der Jungfraulichkeit ſtets ein ehrendes Gefühl bewahrt hatten. Noch heutzutage trifft man im Schooße des ausſchweifendſten Heidenthumes,

---

publique, 1. partie, liv. II, chap. IV, art. 6, et chap. V, art. 6 et 7.

in jenem himmliſchen Reiche, wo die Sucht nach Vergnügungen und der Eigennutz die alleinige Richtſchnur des Lebens bilden, auf den Hauptſtraſſen Triumphbögen an, die der Wittwenſchaft und der Jungfraulichkeit errichtet ſind.[1]) Was in dieſen vom Laſter unterwühlten Geſellſchaften nur eine ferne, ſchwache Rückerinnerung an die Tugenden der Vorzeit iſt, das iſt im Schooße des Chriſtenthums eine bedeutungsvolle Thatſache, eine immer lebendige Wirklichkeit, die durch die große Inſtitution der religiöſen Eheloſigkeit auf die Sitten den weitreichendſten, tiefſten und entſcheidendſten Einfluß ausübt. Dieſe Inſtitution bezeugt mehr als jede andere die Kraft des Chriſtenthums zur Erneuerung der Seelen. Durch ſie ſetzt die katholiſche Kirche, ohne direkt einen Zweck bezüglich der materiellen Ordnung zu verfolgen, indirekt einer übermäßigen Zunahme der Bevölkerung eine Schranke.

Man bemerke aber wohl, die Eheloſigkeit im Prieſterſtande und in den religiöſen Orden iſt nur ein Glied aus der Kette jener Mittel, wodurch der katholiſche Geiſt auf die Bewegung der Bevölkerung einwirkt. Für ſich allein würde ſie ohne Wirkung ſein. Nur in Verbindung mit den ſämmtlichen Einrichtungen und ſittlichen Strebungen der katholiſchen Geſellſchaft iſt ihr jenes rechte Maaß der Fruchtbarkeit geſichert, welches die erſte Bedingung ihrer Stärke und ihres Fortſchritts iſt. Dadurch, daß die katholiſche Kirche die Arbeit unter beſtändigem Entſagen verrichten heißt; dadurch, daß ſie allenthalben zu Ordnung und Sparſamkeit anleitet, daß ſie den Unternehmungs- und Coloniſationsgeiſt entwickelt, daß ſie durch Beſchwichtigung der jugendlichen Leidenſchaften die unüberlegten Verbindungen, die in's Elend führen würden, vermindert; daß ſie durch geregelte Sitten die Geißel der unehlichen Geburten mildert; endlich dadurch, daß ſie zu allen dieſen Einflüſſen noch das mäßigende Princip der religiöſen Eheloſigkeit hinzufügt: durch all dieſes hat ſie, ohne daß ſie je, wie

[1]) L'Empire chinois, von Huc, Bd. I, Kap. I.

die politiſche Wiſſenſchaft gethan, ſich das Problem der Bevölkerung geſtellt hätte, die beſten Mittel zu deſſen Löſung gefunden.

Während der ſtaatswirthſchaftliche Materialismus das Problem durch die Unfruchtbarkeit zu löſen ſucht, löſt es der katholiſche Geiſt durch die Fruchtbarkeit. Namentlich wirkt die religiöſe Eheloſigkeit in dieſem Sinne. Während ſie der Bevölkerung einen Theil ihrer Ausdehnungskraft entzieht und die Geſellſchaft vor den Uebeln ſchützt, die aus einer zu raſchen Vermehrung entſpringen würden, bewahrt ſie dieſelbe zugleich vor dem Hereinbrechen eines entgegengeſetzten, noch ſchrecklicheren Uebels, nemlich vor der Erſchöpfung der Bevölkerung. Nichts kann mehr dazu dienen, die regelmäßige Fortpflanzung der Familie zu ſichern, als die Beiſpiele von Tugend, welche diejenigen nach allen Seiten hin geben, die durch das Gelübde der Keuſchheit ihr Leben der himmliſchen Tugend geweiht haben. Dieſe Beiſpiele ſind eine viel wirkſamere Predigt, als jede andere, um das Herz des Familienvaters über die beſchränkten Vorurtheile des materiellen Intereſſes zu erheben. Sie laſſen ihn das Leben unter ſeinem wahren Geſichtspunkte erblicken, als einen Kampf, deſſen Preis nicht der Reichthum und die falſche Größe iſt, die er verleiht, ſondern die wahre Würde und die reinen Seelenfreuden in Erfüllung der göttlichen Gebote. Sie bringen die übertriebenen Sorgen für die Zukunft in ihm zum Schweigen; ſie wenden ihn von jenen ſchmachvollen Berechnungen ab, welche die Zahl der Kinder einſchränken, um ihren Wohlſtand beſſer zu ſichern; ſie entfernen von der Kindheit die verderblichen Einflüſſe einer durch Stolz und Habgier gefälſchten Erziehung, die im Kinde die Quelle aller Laſter, wie allen Unglückes erweitern würde; ſie verſchaffen endlich dem Familienvater durch das Beiſpiel des Opfers die Kraft, die ſtrengen Pflichten ſeines Standes muthig zu erfüllen. Dieſer Einfluß der religiöſen Eheloſigkeit auf die regelmäßige Vermehrung der Bevölkerung iſt eine Thatſache, auf die ſchon öfter hingewieſen wurde. Biſchof Luquet hebt dieſen Einfluß in einem Briefe, den wir oben angeführt haben,

lebhaft hervor. Er führt als Beweis die Bewegung der Bevölkerung und den Zuſtand der Familien in den römiſchen Staaten an.[1]) Leplay zählt in einer Monographie über die Bauerngemeinden von Lavedan, deren Sitten in Allem ungehindert katholiſch ſind, eine Reihe von Thatſachen auf, aus denen man den nemlichen Schluß ziehen kann.[2])

Statt daß alſo die religiöſe Eheloſigkeit die Geſellſchaften mit Unfruchtbarkeit ſchlägt, hält ſie vielmehr die Fruchtbarkeit in denſelben aufrecht. Wenig aber wäre es, ihnen durch Ausbreitung der Volksſtämme nur die Fruchtbarkeit in der phyſiſchen Ordnung zu geben, wenn man ihnen nicht zugleich auch durch Ausbreitung aller Tugenden die Fruchtbarkeit in der ſittlichen Ordnung mittheilen würde. Darin beſteht ſo recht

---

[1]) Man ſehe den Univers vom 2. April 1857. Bernouillet macht in ſeiner Unterſuchung über das landwirthſchaftliche Rom die Bemerkung, „daß „die päpſtliche Regierung ungeachtet der Ehren, die ſie dem Cölibate vor„behält, doch von allen Regierungen zur Ehe am meiſten aufmuntert.“ S. 174.

[2]) Les Ouvriers des deux mondes, monog. III, §. 12. Delbet macht über die Sitten der Auvergne ähnliche Bemerkungen. Eine Haupturſache der Sittenreinheit, welche die Familien dieſer Bergbewohner bewahren, iſt ihm der Einfluß, welchen die aus ihrer Mitte hervorgegangenen Prieſter auf dieſelben ausüben. „Es iſt eine große Ehre für eine „Familie, unter ihren Gliedern einen Prieſter zu haben, und immer ein „Segen des Himmels, wenn unter ihren Kindern eines für einen Orden „berufen iſt. Der Einfluß des Prieſters wächſt durch das Anſehen, das „ihm ſein Titel als Vetter gibt, und durch die Ehrfurcht gegen ſeinen „noch weit koſtbarern Titel eines Auserwählten unter den Gliedern einer „Familie, die Gott ſo angenehm iſt, daß er ſich würdigte, einen ſeiner „Diener daraus zu nehmen.

„Dieſe ſchlichten Leute kennen vielleicht das Sprichwort noblesse oblige „nicht; mag aber die Verwandtſchaft mit der Familie des Prieſters noch „ſo entfernt ſein, ſo hält man ſich doch verpflichtet, reine Sitten und „einen unantaſtbaren Ruf von Rechtſchaffenheit zu bewahren, weil das „Kleid des Prieſters durch den von einem Verwandten begangenen Fehl„tritt befleckt werden könnte.“ (Ouvriers des deux mondes, XVII. Monog. Anmerkg. B.)

die politiſche Wiſſenſchaft gethan, ſich das Problem der Bevölkerung geſtellt hätte, die beſten Mittel zu deſſen Löſung gefunden.

Während der ſtaatswirthſchaftliche Materialismus das Problem durch die Unfruchtbarkeit zu löſen ſucht, löſt es der katholiſche Geiſt durch die Fruchtbarkeit. Namentlich wirkt die religiöſe Eheloſigkeit in dieſem Sinne. Während ſie der Bevölkerung einen Theil ihrer Ausdehnungskraft entzieht und die Geſellſchaft vor den Uebeln ſchützt, die aus einer zu raſchen Vermehrung entſpringen würden, bewahrt ſie dieſelbe zugleich vor dem Hereinbrechen eines entgegengeſetzten, noch ſchrecklicheren Uebels, nemlich vor der Erſchöpfung der Bevölkerung. Nichts kann mehr dazu dienen, die regelmäßige Fortpflanzung der Familie zu ſichern, als die Beiſpiele von Tugend, welche diejenigen nach allen Seiten hin geben, die durch das Gelübde der Keuſchheit ihr Leben der himmliſchen Tugend geweiht haben. Dieſe Beiſpiele ſind eine viel wirkſamere Predigt, als jede andere, um das Herz des Familienvaters über die beſchränkten Vorurtheile des materiellen Intereſſes zu erheben. Sie laſſen ihn das Leben unter ſeinem wahren Geſichtspunkte erblicken, als einen Kampf, deſſen Preis nicht der Reichthum und die falſche Größe iſt, die er verleiht, ſondern die wahre Würde und die reinen Seelenfreuden in Erfüllung der göttlichen Gebote. Sie bringen die übertriebenen Sorgen für die Zukunft in ihm zum Schweigen; ſie wenden ihn von jenen ſchmachvollen Berechnungen ab, welche die Zahl der Kinder einſchränken, um ihren Wohlſtand beſſer zu ſichern; ſie entfernen von der Kindheit die verderblichen Einflüſſe einer durch Stolz und Habgier gefälſchten Erziehung, die im Kinde die Quelle aller Laſter, wie allen Unglückes erweitern würde; ſie verſchaffen endlich dem Familienvater durch das Beiſpiel des Opfers die Kraft, die ſtrengen Pflichten ſeines Standes muthig zu erfüllen. Dieſer Einfluß der religiöſen Eheloſigkeit auf die regelmäßige Vermehrung der Bevölkerung iſt eine Thatſache, auf die ſchon öfter hingewieſen wurde. Biſchof Luquet hebt dieſen Einfluß in einem Briefe, den wir oben angeführt haben,

lebhaft hervor. Er führt als Beweis die Bewegung der Bevölkerung und den Zuſtand der Familien in den römiſchen Staaten an.[1]) Leplay zählt in einer Monographie über die Bauerngemeinden von Lavedan, deren Sitten in Allem ungehindert katholiſch ſind, eine Reihe von Thatſachen auf, aus denen man den nemlichen Schluß ziehen kann.[2])

Statt daß alſo die religiöſe Eheloſigkeit die Geſellſchaften mit Unfruchtbarkeit ſchlägt, hält ſie vielmehr die Fruchtbarkeit in denſelben aufrecht. Wenig aber wäre es, ihnen durch Ausbreitung der Volksſtämme nur die Fruchtbarkeit in der phyſiſchen Ordnung zu geben, wenn man ihnen nicht zugleich auch durch Ausbreitung aller Tugenden die Fruchtbarkeit in der ſittlichen Ordnung mittheilen würde. Darin beſteht ſo recht

---

[1]) Man ſehe den Univers vom 2. April 1857. Bernouillet macht in ſeiner Unterſuchung über das landwirthſchaftliche Rom die Bemerkung, „daß „die päpſtliche Regierung ungeachtet der Ehren, die ſie dem Cölibate vor„behält, doch von allen Regierungen zur Ehe am meiſten aufmuntert.“ S. 174.

[2]) Les Ouvriers des deux mondes, monog. III, §. 12. Delbet macht über die Sitten der Auvergne ähnliche Bemerkungen. Eine Haupturſache der Sittenreinheit, welche die Familien dieſer Bergbewohner bewahren, iſt ihm der Einfluß, welchen die aus ihrer Mitte hervorgegangenen Prieſter auf dieſelben ausüben. „Es iſt eine große Ehre für eine „Familie, unter ihren Gliedern einen Prieſter zu haben, und immer ein „Segen des Himmels, wenn unter ihren Kindern eines für einen Orden „berufen iſt. Der Einfluß des Prieſters wächſt durch das Anſehen, das „ihm ſein Titel als Vetter gibt, und durch die Ehrfurcht gegen ſeinen „noch weit koſtbarern Titel eines Auserwählten unter den Gliedern einer „Familie, die Gott ſo angenehm iſt, daß er ſich würdigte, einen ſeiner „Diener daraus zu nehmen.

„Dieſe ſchlichten Leute kennen vielleicht das Sprichwort noblesse oblige „nicht; mag aber die Verwandtſchaft mit der Familie des Prieſters noch „ſo entfernt ſein, ſo hält man ſich doch verpflichtet, reine Sitten und „einen unantaſtbaren Ruf von Rechtſchaffenheit zu bewahren, weil das „Kleid des Prieſters durch den von einem Verwandten begangenen Fehl„tritt befleckt werden könnte.“ (Ouvriers des deux mondes, XVII. Monog. Anmerkg. B.)

eigentlich und wesentlich die Fruchtbarkeit der religiösen Eheloſigkeit. Sie weckt durch die höchſte der Tugenden und durch die heldenmüthigſte der Entſagungen alle Tugenden und Entſagungen. Es iſt hier nicht der Ort, an alle Wohlthaten zu erinnern, welche die Entſagung des Prieſterthums und der religiöſen Orden über die Geſellſchaft ausgegoſſen hat. Wir haben es ſchon bei Beſprechung der Macht der Arbeit gezeigt, und wir werden Gelegenheit haben, darauf nochmal zurück zu kommen, wenn wir zeigen werden, wie groß die Macht des katholiſchen Geiſtes in den Werken der Liebe geweſen iſt. Wir bemerken hier nur, daß dieſe Wirkung der religiöſen Eheloſigkeit für die Geſellſchaften um ſo nothwendiger iſt, je mehr ſie alle ihre Hilfsquellen erweitert und ihre Bevölkerung vermehrt haben. Zahlreiche Bevölkerungen, die mit ihrer dichten Wogenfluth das Gebiet eines Staates bedecken, ſind in allen Beziehungen eine Quelle der Kraft, ſowohl ſittlicher als materieller Kraft. In einer zahlreichen Bevölkerung iſt die Bewegung der Geiſter, der Schwung der Seelen viel ſchneller und ſtärker, die Wirkung der Arbeit viel mächtiger, und die Mittel, worüber ſie verfügt, ſind mannigfaltiger und ausgedehnter; das Gefühl der Zuſammengehörigkeit in der ſittlichen wie materiellen Ordnung wird ausgeprägter und die Wirkung der Menſchheit nach allen Richtungen hin findet ſich bedeutend erhöht. Aber neben dieſen Vortheilen gibt es Nachtheile und Gefahren. Der Zug zum Böſen hin iſt raſcher, das Verderbniß pflanzt ſich ſchneller fort, die Verwicklungen ſind häufiger und gefährlicher, die Unordnungen leichter anzufachen. Um allen dieſen Gefahren zu begegnen, iſt in der Geſellſchaft eine größere Ausgießung jenes Geiſtes der Liebe und des Opfers nothwendig, der allen dieſen Unordnungen zuvor zu kommen und alle Uebel gut zu machen ſtrebt. Von wem ſoll dieſer Geiſt der Liebe und des Opfers in der Welt unterhalten und wiederbelebt werden, wenn nicht durch eben jene, die unter dem Impulſe der Liebe ihr Leben zu einem beſtändigen Opfer machen? So kommt es, daß durch einen jener Einklänge, die man überall in der ſocialen Ordnung des Katholicismus

trifft, die religiöſe Eheloſigkeit, welche der Geſellſchaft die Tugenden einflößt, durch welche die regelmäßige und wohlthätige Vermehrung der Bevölkerung geſichert iſt, derſelben auch die ſittliche Kraft und Erweiterung der Liebe mittheilt, die nothwendig ſind, um den Verführungen des Wohlſtandes zu widerſtehen und die Gefahren zu beſchwören, welche in Folge eines unüberwindlichen Geſetzes unſeres ſittlichen Lebens immer die großen Erfolge des Menſchen und ſeine ausgezeichnetſten Fortſchritte in der Civiliſation begleiten.

Ein Umſtand darf hier nicht unbeachtet gelaſſen werden. Alle dieſe Güter nemlich, welche die Kirche den Geſellſchaften dadurch gewährt, daß ſie der Bevölkerung eine regelmäßig fortſchreitende Bewegung mittheilt, gewährt ſie ihnen durch die Freiheit. Niemals werdet ihr ſie zum Zwange ihre Zuflucht nehmen ſehen, ſei es, um den Fortſchritt der Bevölkerung zu beſchleunigen, ſei es, um ihn zu hemmen. Die Kirche hegt eine tiefe Achtung vor der Freiheit des Menſchen in allen ihren rechtmäßigen Äußerungen, und ſie hat immer ausgeſprochen, daß die Freiheit nirgends heiliger iſt, als in jenem ſo wichtigen Acte, wodurch der Menſch eine Familie gründet. Sie wendet ſich an den Opfergeiſt des Familienvaters d. h. an die Freiheit, wenn ſie ihn dazu beſtimmt, das Geſetz der chriſtlichen Ehe mit ihrer ſo ſchweren Bürde auf ſich zu nehmen. Wenn ſie von der Ehe abhält, ſo bewahrt ſie der Eheloſigkeit wiederum durch freie Beſtimmung für ſie jene Reinheit, ohne welche ſie das größte Uebel für die Geſellſchaft wäre. Und verdanken wir nicht überdieß den erhabenſten Eingebungen der Freiheit jenes Opfer, das ſich der Prieſter und der Ordensmann durch das Gelübde der Keuſchheit auflegen, ein Opfer, aus dem ſo viele Güter jeder Art für die Geſellſchaft entſpringen? Die Kirche bringt alſo durch die Freiheit zu Stande, was die menſchlichen Gewalten, ausgerüſtet mit der Allmacht des rationaliſtiſchen Staates niemals vermocht haben. Sollte dieſe Macht der Kirche, welche von ihr in einer Reihe von Thatſachen voll der größten Schwierigkeiten

und des entſchiedenſten Einfluſſes auf das Loos der Völker ſo glücklich entfaltet wurde, nicht genügen, um in ihr jene ſociale Wahrheit zu erkennen, die ſo viele Menſchen unſerer Zeit von einer falſchen Freiheit geblendet hartnäckig in Syſtemen ſuchen, in denen Alles ſeinen Urſprung im Zwange und ſein Ziel in der Unfruchtbarkeit hat? Bei Allem, was den Menſchen und die Geſellſchaft angeht, kann man kühn behaupten, daß dort, wo ſich die Fruchtbarkeit durch die Freiheit vorfindet, auch die Wahrheit iſt.

Fünftes Buch.

Vertheilung der Arbeitsfrüchte.

I. Kapitel.

Vertheilung des Reichthums im Allgemeinen.

Wenn der Einfluß der Grundſätze, auf welchen das innerſte Weſen und die wahre Größe der menſchlichen Freiheit beruht, bei dem Werke der Güterproduction eine offenkundige Thatſache iſt, ſo iſt das noch viel mehr der Fall, wenn es ſich um die Vertheilung der Güter unter jene handelt, welche zur Gewinnung derſelben zuſammengewirkt haben. Jede Doctrin erzeugt eine nach ihrem Bilde geſtaltete geſellſchaftliche Ordnung und jede geſellſchaftliche Ordnung bringt eine beſtimmte Vertheilung des Reichthums zur Geltung, deren Billigkeit oder Unbilligkeit den Grundſätzen entſpricht, auf welchen die Verhältniſſe der Geſellſchaftsglieder beruhen. Welche Verſchiedenheit obwaltet nicht zwiſchen der Vertheilung der Arbeitsfrüchte in den heidniſchen und jener in den chriſtlichen Geſellſchaften!

Bei den heidniſchen Völkern wird die Arbeit maaßlos herabgewürdigt und ausgebeutet, ohne eine andere Schranke zu haben, als das Intereſſe des Arbeitsherrn. Die Lage des Arbeiters kommt der eines Laſtthieres gleich, das ſein Eigenthümer mit einem möglichſt geringen Aufwand und nur um des zu erhoffenden Gewinnes willen unterhält. Nicht allein die Sclaven, ſondern alle gering und ſchwach Begüterten werden der Ausnutzung durch die Reichen und Mächtigen überantwortet. Nicht ſelten verſetzten die Leidenſchaften der Groſſen im Alterthum den armen Bürger in einen ſo traurigen Zuſtand, daß ihm nur noch die Wahl zwiſchen Empörung oder niedrigſter Sclaverei übrig blieb. Haß auf Seite der

Gesellschaft ist durch Zeiten hindurch gegangen, in denen große Schwäche der Sitten und allgemein herrschende heidnische Leidenschaften und Gebräuche eine Beschränkung des freien Verfügungsrechtes über die Güter und des freien Arbeitsbetriebes nothwendig zur Folge hatten. Stets hat die Kirche, so gut sie nur konnte, der Freiheit der Menge Vorschub geleistet und wußte den Völkern immer ein solches Maaß von Freiheit zu gewähren, als ihre Sitten vertragen konnten. Die Freiheit, deren wir heutzutage uns erfreuen, ist ein natürlicher Ausfluß der christlichen Civilisation, und sie wäre zum Glück und zur Wohlfahrt Aller nur von Segen, wenn dem Geiste, welcher diese Civilisation erzeugt hat, seine volle Gewalt über die Seelen verblieben wäre.

Um der Gesellschaft eine stets billige und nach allen Seiten hin gleich vortheilhafte Gütervertheilung zu sichern, ist es mit Gesetzen und der von ihnen gewährleisteten Unabhängigkeit und Freiheit nicht abgethan. Ausbeutung und Unterdrückung haben ihre erste Quelle in der Verkehrtheit der Sitten; sie fließen aus der sittlichen Versunkenheit der Geringen und der Großen zumal. Wo diese Versunkenheit Herrin ist, geht die Erniedrigung und Unterdrückung des großen Haufens gerade aus der Freiheit hervor, welche dazu das thätigste Werkzeug abgibt. Durch den Mißbrauch der Vortheile, welche Einsicht, Vermögen und Vereinigung der Kräfte auf einen Punkt gewähren, machen sich die Großen jene dienstbar, die von ihrer Armuth, ihrem Mangel an Einsicht, und ihren zerstreuten Kräften ohne Schutz gelassen werden. Und so geschieht es, daß im Schooße der vollkommensten Freiheit für jene Klassen, welche keine andere Hilfsquelle, als die Arbeit ihrer Hände haben, eine Lage ersteht, die in der That nicht wenige der traurigsten Wehen der Sclaverei mit sich führt. Hat aber das Uebel einmal diesen Höhepunkt erreicht, dann kann man auch sehen, wie die Unterdrückung in umgekehrter Weise vor sich geht und von Seite der Armen nunmehr gegen die Reichen gehandhabt wird; und dieser Fall tritt ein, wenn die Armen von ihrer politischen und bürgerlichen Freiheit Gebrauch

fügen und die Früchte derſelben ärndten ohne anderen Geſetzen unterworfen oder anderen Wechſelfällen ausgeſetzt zu ſein, als denen alle Menſchen nach dem natürlichen Laufe der Dinge unterworfen ſind.

Das iſt im Allgemeinen die Ordnung der chriſtlichen Geſellſchaft. Das Einkommen aller jener, welche an der Production des Reichthums mittelbaren oder unmittelbaren Antheil genommen haben, wird durch den natürlichen Gang der Freiheit und durch die daraus folgende regelrechte Anwendung des Beſitzrechtes beſtimmt; und der Werth der Dienſtleiſtungen eines jeden Einzelnen und folglich der Lohn für dieſe Dienſtleiſtungen richtet ſich nach dem Geſetze der Nachfrage und des Angebotes. Umſonſt würde man verſuchen, den Lauf der Dinge mit Gewalt zu ändern; Gewalt und Zwang vermögen hier nichts; ſind einmal die Principien geſtellt, dann ergeben ſich daraus die Folgen unerbittlich und unaufhaltſam. Trotz aller Geſetze und aller polizeilichen Einſchränkungen ſtellt ſich das Gleichgewicht der Werthe, wenn es auch einen Augenblick geſtört werden konnte, ſchnell wieder her, und es bleiben für die Geſellſchaft nur die traurigen Folgen der Störungen, welche die Willkühr der öffentlichen Gewalt in den regelmäßigen und fruchtbaren Gang der Dinge gebracht hat. Um dieſen Gang der Dinge zu ändern, muß man mit den Principien, von welchen er herleitet, in Kampf treten. Man muß der Freiheit und als unvermeidliche Folge dem Rechte, über ſein Eigenthum zu verfügen, Schranken ſetzen. Auf dieſe Spitze haben es alle Neuerer unſerer Tage getrieben, welche den mitunter unbequemen Erſcheinungen abzuhelfen verlangten, die im Gefolge der freien Concurrenz nicht wegen ihrer inneren Mängel, ſondern wegen der verderbten Sitten auftreten, unter denen ſie ausgeübt wird. Aber mit dem Umſturz der Freiheit und des Eigenthums haben ſie auch die weſentlichſten Grundlagen der Geſellſchaft zerſtört und alle Errungenſchaften, welche uns die Kirche durch ihre Bemühungen in Bildung und Geſittung ſeit achtzehn Jahrhunderten zubrachte, in Frage geſtellt. Die chriſtliche

Wenn wir im folgenden Buche von dem Elend handeln, werden wir durch Thatsachen darthun, wie einerseits die Mißachtung der christlichen Lebensprincipien die Gesellschaften jenen schmerzlichen Prüfungen in die Arme werfen kann, und wie anderseits die Achtung dieser Principien sie davor bewahrt. Bevor wir aber an diesen Nachweis gehen, müssen wir die Gesetze feststellen, nach denen sich unter der Herrschaft der freien Concurrenz als des obersten Grundsatzes, auf dem gegenwärtig unser gesellschaftlicher Zustand beruht, die Höhe des verschiedenen Einkommens bestimmen läßt. Ohne die Kenntniß dieser Gesetze könnten wir uns keine Rechenschaft von den Erscheinungen geben, welche in unserer jetzigen Gesellschaft bezüglich der Vertheilung der Reichthümer zu Tage treten.

Diese Untersuchung der Gesetze, nach welchen die Vertheilung des Reichthums geschieht, hat ihre Schwierigkeiten. Die Thatsachen treten hier in mannigfaltigen und verwickelten Gestalten auf, und scheinen sich beim ersten Anblick jeder Prüfung unzugänzlich zu machen. Um den Einwürfen zuvorzukommen und um eine feste Grundlage für unsere Untersuchung zu gewinnen, müssen wir bei dieser Frage vor Allem streng und genau unsern Ausgangspunkt bestimmen und die Richtigkeit unseres Verfahrens in klares Licht setzen.

In was für Klassen lassen sich die Personen ordnen, unter welche der Reichthum sich vertheilt? Sind diese Klassen bestimmt und die verschiedenen auf eine jede treffenden Einkommensarten bezeichnet, so entsteht die weitere Frage: auf welchem Wege ist dann vorzugehen, um die Regeln aufzustellen, nach denen die Höhe eines jeden Einkommens zu berechnen ist? Mit der Lösung dieser Frage und mit Hilfe der aus dieser Lösung gewonnenen Aufschlüsse wird es uns gelingen, in Mitte der Mannigfaltigkeit und Menge der einzelnen Thatsachen die Ursachen ausfindig zu machen, nach welchen die verschiedenen Einnahmsarten sich bestimmen lassen, und die Wirkungsweise dieser Ursachen genau festzustellen. Sofort werden wir im Stande sein, alle Fragen bezüglich des

Elendes zu lösen und auf die Quellen desselben zurückzugehen, indem wir die Wirkungen der freien Selbstbestimmung des Menschen mit den Folgen jener allgemeinen Gesetze, nach welchen die Vertheilung der Güter sich richtet, zusammenhalten. Wir können schließlich die Heilmittel dafür suchen, ohne über die Gränzen des Möglichen, welche uns durch die das Einkommen der verschiedenen Producentenklassen bestimmenden Gesetze gezogen sind, hinauszugehen.

Fassen wir vor Allem nur jene Klassen in's Auge, welche an der Production unmittelbar sich betheiligen, so vertheilen sich die Producte unter alle jene, welche zu ihrer Beischaffung zusammengewirkt haben. Die Production nun geschieht durch das Ineinandergreifen der Arbeit, der Naturkräfte und des Kapitals. Daraus ergeben sich drei Klassen verschiedenen Einkommens, deren jede ihre besonderen Gesetze hat: die Rente oder der Theil, welcher dem Eigenthümer der Naturkräfte zukommt; der Lohn, oder der dem Arbeiter zufallende Theil, und der Zins, oder der Theil des Kapitalbesitzers. Im zweiten Buche dieses Werkes haben wir gesagt, daß alle diese Productionselemente in den Händen und unter der Leitung des Unternehmers vereinigt sind. Auch durch den Zwischenhändler kann die Vertheilung des Productionsertrages geschehen. Diese Vertheilung der Güter wird nach der Uebereinkunft, welche zwischen dem Unternehmer und dem Eigenthümer der Productivkräfte getroffen worden ist, vollzogen. Der Unternehmer rechnet in seine Productionskosten jene Summen ein, welche er jedem aus ihnen bezahlt, und damit sein Unternehmen lohnend sei, muß er den Betrag dieser Summen im Verkaufspreis seines Productes wieder finden; noch mehr, es muß sich für ihn außer dem Ersatz all seiner Vorausgaben noch eine bestimmte Summe als Lohn für die Mühe, welche er bei Organisation des Unternehmens und bei Leitung der einzelnen Elemente desselben gehabt hat, sowie als Ersatz für die Gefahren abwerfen, denen er dabei möglicherweise ausgesetzt war. Diese Summe bildet den Gewinn (Profit) des Unternehmers (Unternehmergewinn).

Aber, könnte man ſagen, wie will man einen ſicheren und wahrhaft praktiſchen Zuſammenhang zwiſchen dieſen ſo einfachen Geſetzen der Gütervertheilung und jener Vertheilung herſtellen, wie ſie alltäglich in der Wirklichkeit geſchieht? Iſt es nicht offenkundig, daß dieſelbe in dieſer ſo einfachen und leichtfaßlichen Geſtalt nur durch eine willkürliche Annahme gewonnen wird, während ſich die Wirklichkeit ganz anders verhält und verſchiedenartige Verwicklungen vorkommen, die ſich unter ein ſolch allgemeines Geſetz nicht beugen laſſen?

Denn erſtens trifft es ſich ſehr oft, daß mehrere Productionselemente ſich in einer und derſelben Hand vereinigt finden, ſo daß man eine Theilung der Einkünfte nicht vorzunehmen braucht. Sodann vertheilt ſich das geſellſchaftliche Gütervermögen unter eine Menge zuſammenwirkender Kräfte, zwiſchen denen man keinen nothwendigen Zuſammenhang erblickt, ſo daß daraus ein allgemeines Geſetz für die Vertheilung der Güter ſich ableiten ließe. Endlich trifft es ſich gar nie, daß ein Product von einem einzigen Unternehmer angefangen und vollendet wird und folglich am Ende des Unternehmens der ganze Werth desſelben blos zwiſchen Eigenthümer, Arbeiter und Kapitaliſten, die zur Gewinnung zuſammengewirkt haben, zu vertheilen wäre. Der Werth von einem Stück Kattun z. B. begreift nicht allein den Betrag in ſich, welcher dem Eigenthümer der Werkſtatt, wo es gewoben wurde, bezahlt werden mußte, nicht allein den Lohn des Webers und den Zins des Kapitalinhabers, der die unumgänglich nothwendigen Vorſchüſſe geleiſtet hat: um dieſes Gewebe zur Vollendung zu bringen, bedurfte es der Materialien und Rohſtoffe; man brauchte Garn und Brennſtoff, um die Maſchine zu ſpeiſen, welche die Webſtühle in Bewegung ſetzt. Der Werth dieſer Materialien muß doch wohl zu den eben genannten Elementen hinzukommen und im Verkaufspreiſe des Kattuns enthalten ſein. Dieſer Preis kann alſo durch jene vermeintliche Zerlegung nicht mehr blos auf jene verſchiedenen Ertragsſummen zurückgeführt werden, welche denen zukommen, die zur Herſtellung des Kattuns zuſammengewirkt haben; es hat ſich ein

fremdes Element dazwiſchen gedrängt, das die Genauigkeit unſerer Rechnung vereitelt und derſelben keine andere Geltung mehr läßt, als die einer abſtracten Formel, welcher in der Wirklichkeit nichts entſpricht.

Dieſe Schwierigkeiten ſind nur ſcheinbar. Wer uns bei der Auseinanderſetzung, welche wir nun vornehmen wollen, gewiſſenhaft folgen will, der wird zur Ueberzeugung kommen, daß, wenn man die ganze Geſellſchaft als eine große Producentenaſſociation betrachtet, jede der drei Klaſſen, welche die Quellen des Einkommens innehaben, recht wohl als Theilnehmer an dem Product der ſocialen Arbeit angeſehen werden kann; daß es hiefür wirklich allgemeine Geſetze gibt, nach welchen ſich der jeder dieſer Klaſſen zukommende Antheil beſtimmt; daß dieſe Geſetze einer Unterſuchung fähig ſind und daß ihr Einfluß auf die materielle Ordnung ein beſtimmter und vollkommen greifbarer ſei.

Die Production eines beſtimmten Gegenſtandes vertheilt ſich unter eine gewiſſe Anzahl umformender Gruppen, durch deren Hände er nacheinander geht. Nehmen wir z. B. ein Stück Leinwand. Hier ſtoßen wir zuerſt auf eine Gruppe von Landwirthen, in der ſich ein Pächter als Unternehmer, ein Eigenthümer, welcher den Boden für den Flachsbau hergibt, ein Kapitaliſt, der die Vorſchüſſe leiſtet, und Arbeiter finden, welchen das Geſchäft des Bebauens obliegt. Der Preis des Flachſes muß die Summe der Einnahme aller dieſer verſchiedenen Producenten in ſich ſchließen. Nach dem Landwirth kommt der Spinner. Dieſer fängt damit an, den Preis des Flachſes, welchen er in Garn umzuwandeln gedenkt, dadurch zu zahlen, daß er dem Flachsbauer alles das erſetzt, was dieſer auf verſchiedene Anſprüche ſeiner Mitproducenten ausbezahlt hat. Iſt dieſes geſchehen, dann wendet auch er ſich an jene drei Productionselemente und zahlt jedem den ſeiner Thätigkeit entſprechenden Antheil aus. Nun verkauft er ſeine Waare, und der Preis derſelben muß die Summe der Erträgniſſe enthalten, welche er ausgezahlt hat, und außerdem die Summe aller jener Erträgniſſe, welche vom Landwirth bezahlt wurden,

und den Preis des vom Spinnen verbrauchten Rohstoffes ausmachen. Der Unternehmer, welcher das Garn in ein Gewebe umwandelt, schlägt den nämlichen Weg ein, so daß die Leinwand, wenn sie aus seinen Händen kommt, die Summe all jener Leistungen in sich schließt, womit die drei Producentengruppen, die nacheinander zu ihrer Herstellung zusammengewirkt haben, besoldet worden sind. Verfolgt man so alle Umwandlungen, welche diese Leinwand zu durchlaufen hat, bis zum Ende, das heißt bis zum Augenblick, wo sie in Form eines Kleidungsstückes in die Hände desjenigen kommt, der es unmittelbar zu seinem Gebrauche verwendet, so wird man immer auf die nämlichen Thatsachen stoßen und finden, daß der Werth dieses Kleidungsstückes bis ins Einzelne zerlegt — in der Summe der Renten, Arbeitslöhne und Zinsen jener drei Klassen besteht, in deren Händen sich die drei Hauptelemente der Production befinden.

Nach dem Vorausgehenden ist klar, daß die Summe aller Werthe, welche die Gesellschaft erzeugt, sich in Rente, Arbeitslohn und Zins auflöst. So große Verwicklungen auch die Production im Ganzen bietet, so ungleich auch die Zeitdauer sein mag, während welcher die einzelnen Productivkräfte in ihren verschiedenen Thätigkeiten wirksam sind, alles läuft auf jene erste Thatsache hinaus; es bedarf nur eines einfachen arithmetischen Beispiels, um alle Verwicklungen in der Production darauf zurückzuführen. Um uns also von dem Gesetze Rechenschaft zu geben, nach welchem sich die Vertheilung des Reichthums richtet, dürfen wir einfach beobachten, was in jenen Producentengruppen vorgeht, welche, wie die Familie in der Gesellschaft, so ihrerseits in der materiellen Ordnung das einfachste und erste Element bilden. Haben wir dieses Gesetz bestimmt, dann müssen wir an die Erläuterung eines anderen Punktes gehen; wir müssen zeigen, daß dieses Gesetz auf gleichmäßige und beständige Weise bei allen verschiedenen Gruppen thätig ist. Damit sind wir dann am Ziele unserer Untersuchung angelangt, wir werden nämlich ein allgemeines Gesetz für die Vertheilung des Reichthums in der Gesellschaft gewonnen haben.

In jeder Producentengruppe geſchieht die Vertheilung des Gütervermögens nach dem Werthe der Dienſtleiſtungen, mit welchen die Beſitzer der verſchiedenen Productivkräfte zum gemeinſamen Werk beigetragen haben, und dieſer Werth ſelber beſtimmt ſich nach dem Geſetze von Nachfrage und Angebot. Näher beſehen geſchieht die Vertheilung nach den Grundſätzen, nach welchen ſich die Vertheilung des Gewinnes einer Aſſociation unter alle ihre Mitglieder richtet; jeder erhält den Antheil, welcher zum Werthe ſeines Eingebrachten im Verhältniſſe ſteht, und das Eingebrachte wird höher oder niederer geſchätzt, je nachdem deſſen Gewinnung mit mehr oder weniger Schwierigkeiten verbunden iſt, ſei es nun wegen ſeiner natürlichen Seltenheit oder wegen der Mühe, die ſeine Aneignung fordert. Wenn wenig Boden vorhanden iſt, wenn die Kapitalien im Verhältniß zur Arbeit, die ihrer Mitwirkung bedarf, ſich nur in geringer Menge vorfinden, dann werden Rente und Kapitalszins hoch ſtehen, während die Arbeit, die ſich im Ueberfluß darbietet, verhältnißmäßig niedrig bezahlt wird. Dies iſt die allgemeine Regel. Um ſie jedoch richtig anzuwenden, muß man in den einzelnen Fällen die verſchiedenen Arten, nach welchen ſie zur Anwendung kommt, von einander unterſcheiden. So hat dieſe Regel für jede Einkommensart ihre beſondere Wirkung, die wir genau beachten müſſen; im Grunde aber iſt es doch immer eine und dieſelbe Regel.

Zu bemerken iſt noch, daß die Dazwiſchenkunft des Unternehmers an dem natürlichen Gange der Dinge, wie wir ihn eben geſchildert haben, nichts ändert. Der Unternehmer vertritt die Stelle einer Mittelsperſon zwiſchen den verſchiedenen Klaſſen, welche bei der Production zuſammenwirken, die eigentliche Lage dieſer Klaſſen aber wird in Nichts geändert. Die Anſprüche, welche ſie unmittelbar unter ſich geltend machen würden, wenn ſie einfach unter dem Geſetze der Aſſociation ſtünden, werden hier durch das Dazwiſchentreten des Unternehmers vereinigt. Dieſer berechnet den beilaufigen Werth, welchen der Erfolg des Unternehmens abwerfen kann, und indem er jenen Werth der Opfer, welche das Unternehmen fordert, annäher-

ungsweiſe bemißt, beſtimmt er die Gränzen, innerhalb welcher er ſich halten muß, um den Lohn zu erhalten, auf welchen er ſelbſt Anſpruch hat. Sieht er ſich hierin durch die Macht der Umſtände gezwungen, ein Productionselement, welchem die Verhältniſſe eine größere Wichtigkeit verſchaffen, mit einem größeren Antheile zu bedenken; dann muß er den andern einen um ſo viel geringeren zuweiſen. Nach dem Geſetze von Angebot und Nachfrage ſchätzt er die Leiſtung jedes Elementes ſo ab, wie die Inhaber desſelben ſie ſelber geſchätzt hätten, wenn ſie direct mit einander verhandelt hätten. Es ändert ſich alſo in den Bedingungen des Marktes eben ſo wenig etwas, als bei einem Kauf etwas geändert wird, wenn Käufer und Verkäufer, ſtatt unmittelbar miteinander ihre Uebereinkunft zu treffen, durch einen dritten als Mittelsperſon dieſes thun.[1])

Es obwaltet demnach bei jeder Producentengruppe ein beſtimmtes Verhältniß, nach welchem ſich die Höhe der Einnahme für jeden, der bei dem Geſchäfte thätig iſt, bemißt. Wir behaupten ferner, daß die Urſachen, welche dieſe Höhe beſtimmen, auch auf alle Producentengruppen einwirken, welche ſich in die ſociale Thätigkeit theilen, und daß ihr Streben dahin geht, bei allen für die nämliche Einkommensklaſſe auch die nämliche Höhe feſtzuſtellen. In der That gehen da, wo freie Concurrenz herrſchend iſt, Arbeitskraft, Kapital und Boden ganz naturgemäß darauf aus, ſich ſo gut als möglich zu verwerthen. Wenn bei gewiſſen Producentengruppen Rente, Arbeitslohn und Kapitalszins beſtändig höher oder niedriger ſtehen würden, als bei andern, ſo würden auch die Productionselemente dieſen Gruppen zuſtrömen oder ſich von ihnen abwenden. Aus dieſer Bewegung würde ſofort folgen,

[1]) Wir halten es für gut, daran zu erinnern, daß es ſich hier um die Vertheilung des Reichthums unter der Herrſchaft der Freiheit und freien Concurrenz handelt. Da wo ſclaviſche Arbeit herrſchend iſt, geſchieht die Vertheilung unter ganz anderen Verhältniſſen, indem dort der Arbeiter gewöhnlich das Eigenthum des Unternehmers iſt, welcher als der Herr den Lohn desſelben nach ſeinem Gutdünken beſtimmt.

daß das Einkommen im Allgemeinen genommen durch das Zu- oder Abnehmen des Angebotes bei den Gruppen, wo es eine ausnehmende Höhe erreicht hat, ſinken, bei denen aber ſteigen würde, wo es ausnahmsweiſe geſunken war. Es findet ſonach durch die Thatſache der freien Concurrenz unter den verſchiedenen Verwendungsarten der Thätigkeit ein Streben nach Gleichheit in der Höhe des Einkommens ſtatt. Somit gibt es auch für die Geſellſchaft bezüglich der Vertheilung der Productionsfrüchte einen allgemeinen Zuſtand, woraus hervorgeht, daß man Rente, Arbeitslohn und Kapitalszins in ihrer Geſammtheit genommen auf eine ſichere Weiſe beſtimmen und ſowohl bezüglich der ganzen Geſellſchaft, als bezüglich einer beſonderen Producentengruppe die gegenſeitige Stellung der drei Productionselemente hinſichtlich ihres Ertrages unter allgemeine Geſetze bringen kann. Die geſammte ſociale Production kann man als ein einziges großes Unternehmen anſehen, aus deſſen Erträgniſſen Naturkraft, Arbeit und Kapital jenen Theil für ſich in Anſpruch nehmen, welcher dem Werthe ihrer Leiſtungen bei Inſtandſetzung des gemeinſamen Werkes entſpricht. Wenn es ſich alſo um die Vertheilung des Reichthums in der Geſellſchaft handelt, ſo können wir recht wohl die Geſetze, nach welchen ſich der Ertrag der Rente, des Arbeitslohnes und der Zinſen regelt, in allgemeine Ausdrücke faſſen, ohne den Vorwurf fürchten zu müſſen, als ob wir uns nur auf Hypotheſen ſtützten, denen in der Wirklichkeit nichts entſpricht.

Doch darf ein weſentlicher Punkt nicht unbeachtet gelaſſen werden, daß nämlich die Geſetze, von denen wir reden, nicht mehr ausdrücken wollen, als ein gewiſſes Beſtreben, das durch ein anderes entgegenwirkendes Streben mehr oder weniger geſchwächt, mehr oder weniger beſchränkt und modificirt werden kann. Dieſes letztere vermag zwar die Wirkung des erſteren nicht ganz aufzuheben; gleichwohl aber tritt es mit einem ſo ſtetigen und ſo allgemeinen Nachdruck auf, daß wir nothwendig darauf Rückſicht nehmen müſſen, wenn wir uns nicht in Abſtractionen verlieren wollen, die im wirklichen Gange

des Lebens keine Anwendung finden. So sind die Productivkräfte nicht immer vollkommen frei, eine solche Stellung einzunehmen, in der sie am vortheilhaftesten sich verwerthen lassen. Abgesehen von aller gesetzlichen Beschränkung sind es bald Gründe persönlicher Neigung, Familienüberlieferung, nationale Vorliebe, mit einem Worte, alles was Sitten und Gebräuche mit sich bringen, ein anderes Mal sind es rein materielle Gründe, Mangel an hinreichenden Vorschußgeldern, die Schwierigkeit, manchmal die Unmöglichkeit, ein Kapital flüssig zu machen, das seit Langem auf einem gewissen Geschäfte haftet, oder auf Grund und Boden unaufkündbar ruht: alle diese Umstände, sowie andere ähnliche hindern dieses allgemeine Streben, mit ganzem Erfolg bei der Bestimmung des verschiedenartigen Einkommens aufzutreten; ja in gewissen Fällen bewirken sie sogar, daß es manchmal höher, manchmal tiefer im Ansatz zu stehen kommt, als es stünde, wenn die Productionskräfte bei herrschender freier Concurrenz blos den Einflüssen des Interesses unterworfen wären.

Auch noch andere Ursachen gibt es, welche das Einkommen nicht bei allen Productionsarten auf einen gleichmäßigen Ansatz bringen lassen. Manche Productionszweige bieten entweder in der geistigen oder in der materiellen Ordnung Vortheile, welche die Produktionskräfte anziehen und damit den Ertrag herabdrücken, während andere mit Unannehmlichkeiten verbunden sind, wodurch die Betriebskräfte abgestossen werden, so daß also wegen des geringen Angebots der Ertrag ein um so größerer ist. Hier gewinnt die Ausnahme einen Charakter der Ständigkeit und Gleichförmigkeit, welchen sie dann nicht hat, wenn sie aus rein persönlicher Vorliebe und aus ganz individuellen Umständen hervorgeht. Auf diese Weise stehen bei manchen Productionsgruppen bestimmte Einnahmen ständig höher als dies bei andern der Fall ist. Diese Ungleichheit kann jedoch die Ursachen, welche in einer bestimmten Gesellschaft und in einer bestimmten Zeit die Größe der verschiedenen Einnahmen auf eine gewisse Höhe feststellen, keineswegs hindern, in allen Fällen

ihre Thätigkeit fühlen zu lassen. So mag zum Beispiel der Lohn des Bergmannes ständig höher stehen, als der des Maurers. Aber sobald zu gewissen Zeiten in einer Gesellschaft eine Arbeitsstockung eintritt, in Folge deren die Arbeitskräfte im Ueberflusse vorhanden sind, dann macht sich alsbald ein Sinken des Arbeitslohnes bemerkbar, das alle Gewerbe trifft, aber alle jene verhältnißmäßigen Ungleichheiten, die unter ihnen bei der Verschiedenheit der obwaltenden Verhältnisse bezüglich des Arbeitslohnes bestehen, unberührt läßt. Der höchste Arbeitslohn wird zwar einen an und für sich größeren, aber im Verhältniß zu den niedrigeren Löhnen dennoch gleichen Rückgang erleiden; und so haben die allgemeinen Thatsachen der socialen Ordnung, wie nicht minder die jedem Gewerke eigenthümlichen ihre Wirkung.

Diese Gesetze der Vertheilung des Reichthums, deren Grundlagen wir bisher festgesetzt haben, während wir zugleich den Gang unserer Untersuchung rechtfertigten, werden auch dann nicht wesentlich geändert, wenn es sich trifft, daß zwei oder selbst alle drei Productivkräfte sich in einer und derselben Hand vereinigt finden. Es kann in einem solchen Falle wohl eine leichte Abweichung eintreten, das allgemeine Gesetz kann einen Augenblick in den Hintergrund treten, aber diese Abweichung wird nie so beträchtlich werden, daß sie die Wirkung dieses Gesetzes rücksichtlich des Ganzen stört oder hemmt. In der That, wenn ein Zeitpunkt einträte, in welchem die in einer Hand vereinigten Productivkräfte eine geringere Abnahme abwürfen, als der normale Satz es fordert, läge es da nicht im Interesse des Eigenthümers dieser Productivkräfte, sie getrennt für sich zu verwerthen, um das Normaleinkommen zu beziehen, und folglich sie der Herrschaft des allgemeinen Gesetzes zu unterstellen? Freilich kann es Gründe geben, die den Eigenthümer von seinem Interesse absehen und sogar unter ungünstigen Verhältnissen persönlich ihre Productionsmittel ausbeuten lassen. Dies geschieht häufig beim Kleinwirth, der für seine auf den Boden verwendete Arbeit nicht so viel

Einkommen aus demſelben gewinnt, als ihm die Grundrente ſeines Feldes und ſein Arbeitslohn tragen würden, wenn er ſeinen Boden verpachten und als Taglöhner arbeiten würde. Demungeachtet geſchieht es nicht ſelten, daß ein ſolcher Kleinbegüterter den mäßigen Ertrag, welchen er als Eigenthümer unabhängig und ſelbſtſtändig von ſeinem Grundſtücke gewinnt, dem reichlicheren Ertrag vorzieht, den er aus ſeiner Arbeit und ſeinem Grundſtücke gewinnen würde, wenn er es an einem Andern verpachtete. Es läßt ſich nicht beſtreiten, in dieſem Falle erleidet der Gang des allgemeinen Geſetzes, nach welchem ſich Arbeitslohn und Grundrente beſtimmen, eine Aenderung, aber nicht in dem Grade, daß man deßhalb das Geſetz Lügen ſtrafen könnte. Wäre der Ausfall ſehr beträchtlich, dann würde der Vortheil, der ſich ihm bei geſonderter Verwerthung ſeiner Productivkräfte böte, gar häufig alle anderen Bedenken überwiegen, ſo daß die Regel wieder volle Giltigkeit gewänne.

Bisher haben wir die allgemeinen Regeln für Vertheilung des Reichthums aufgeſtellt, als ob es in der Geſellſchaft nur ſolche Leute gäbe, die ſich mit Schaffung des Reichthumes befaſſen; aber die Geſellſchaft ſchließt außer den Güterproducenten eine beträchtliche Zahl von Leuten in ſich, die ſich den Arbeiten in der geiſtigen und ſittlichen Ordnung weihen oder deren Beſchäftigung darin beſteht, den andern Menſchen rein perſönliche Dienſte zu leiſten; man kann ſie nicht als Güterproducenten betrachten, ohne der Sprache und dem Gefühle Gewalt anzuthun. Unter dieſe Klaſſe gehören die Prieſter, das Militär, die Ortsobrigkeit, die öffentlichen Beamten, die Profeſſoren, die Advocaten, die Aerzte, die Künſtler, und an untergeordneter Stelle alle Geſchäfte, welche die perſönliche Sorge zum Gegenſtand haben, ſo daß derjenige, zu deſſen Gunſten ſie da ſind, über ſeine Zeit frei verfügen oder ſich einige Erholung gönnen kann.

Arbeiten dieſer Art fördern zwar nicht unmittelbar Reichthümer zu Tage; aber indirect und auf einem gewiſſen Umwege haben auch jene, die ſich ihnen unterziehen, an den Gütern

Antheil, welche durch die Arbeit der Gesellschaft geschaffen werden. Und diesen Antheil müssen sie erhalten; denn sie können ohne ihn eben so wenig leben, wie diejenigen, welche den Reichthum herbeischaffen; und dieser Antheil ist der gerechte Lohn für die Dienste, welche sie im socialen Leben leisten, weil die Gesellschaft ohne diese Dienste eben so wenig leben könnte, als sie leben könnte ohne die Dienste jener, welche sich auf die Production der materiellen Güter verlegen. Wenn man aber die Sache näher betrachtet, dann wird man finden, daß das Einkommen der Ersteren an dem Einkommen dieser Letzteren, die, im eigentlichen Sinne zu reden, die alleinigen Urheber des Reichthums sind, abgezogen wird. Die Ersteren tragen mittelbar zur Production bei, indem sie der Gesellschaft Ordnung und Sicherheit und zugleich die zur Arbeit nöthigen sittlichen, wissenschaftlichen und künstlerischen Anreizungen gewähren. Aber ihre Thätigkeit befaßt sich nicht unmittelbar damit, nützliche und für die Bedürfnisse des Menschen verwendbare Gegenstände zu schaffen; diese Gegenstände müssen ihnen von denen zukommen, die solche produciren, und müssen ihnen als Entgelt für die Dienste abgelassen werden, welche sie in einer höheren Ordnung sei es jedem Einzelnen persönlich oder der ganzen Gesellschaft leisten. Dies hat man die Nebentheilung genannt zum Unterschied von der Haupttheilung, welche zwischen allen Producenten des Güterverkehrs stattfindet.

Bei der Nebenvertheilung spielen die Abgaben eine sehr große Rolle. Mittels der Abgaben erhebt die Gesellschaft die Summen, mit denen sie die Dienste belohnt, welche der Gesammtheit von allen den Arbeiten der sittlichen und geistigen Ordnung sich widmenden Menschen geleistet werden. Und weil der größte Theil dieser Arbeiten im öffentlichen Interesse geschieht, darum wird auch die Nebentheilung hauptsächlich unter Vermittelung des Staates vorgenommen.

Gestützt auf diese allgemeinen Grundsätze können wir nun die Thatsachen einzeln behandeln, nach welchen die Größe des

verſchiedenen Einkommens beſtimmt wird. Wir werden nacheinander die Rente der in das Eigenthum übergegangenen Naturkräfte, den Arbeitslohn und Kapitalszins kennen lernen und ſo kurz und einfach, als es bei einem von Natur aus ſo verwickelten und ſchwierigen Gegenſtande möglich iſt, zu zeigen ſuchen, wie die Thatſachen, von welchen die materielle Ordnung der Geſellſchaften abhängt, mit einander in Verbindung treten, um die Höhe dieſes verſchiedenen Einkommens feſtzuſetzen.

II. Kapitel.

Die Grundrente.

Es gibt Productivkräfte, deren Verwendung weſentlich vom Grundbeſitz bedingt iſt. Abgeſehen von jeglicher Production bietet Grund und Boden für die Lebenszwecke außerdem gewiſſe Vortheile, die Jedermann gerne zu zahlen bereit iſt. Aus dem Product dieſer Kräfte und aus den mit dem Grundbeſitz verbundenen Vortheilen entwickelt ſich das Einkommen des Grundeigenthümers, das man Rente nennt. Die Rente iſt gleich der Differenz zwiſchen dem Werth der aus dem unbeweglichen Gute gewonnenen Producte oder Nutzungsgegenſtände und zwiſchen dem Werthe der auf dasſelbe verwendeten Opfer. Beutet der Eigenthümer ſelbſt ſeinen Boden aus oder bezieht er ſelbſt deſſen Vortheile, dann tritt die Rente nicht in der Geſtalt eines geſonderten Einkommens auf. Tritt er aber die Nutzung desſelben an einen Andern ab, dann bezieht er einen Pachtſchilling oder einen Miethzins, der faſt immer mit der Rente zuſammenfällt, ſo daß man ſie in der Geſchäftsſprache gemeiniglich mit einander verwechſeln kann, nur darf man bei Verpachtung von Gebäuden gewiſſe Punkte

nicht überſehen, die im eigentlichen Sinne des Wortes nicht zur Rente gehören und auf die Miethe dieſer unbeweglichen Güter einen Einfluß üben.

Die Immobilien, welche eine Rente abwerfen, können verſchiedenartig ſein; ſie ſind entweder 1. Beſitzthum, das durch die Landwirthſchaft ausgebeutet wird; oder 2. Beſitzthum, zur Gewinnung der freiwilligen Naturgaben (Pflanzen, Thiere, Mineralien); oder 3. Beſitzthum, zum Zwecke der Manufactur und des Handels; 4. Beſitzthum, das zu Wohnungen benützt wird. Um von dieſer an und für ſich ſchon ſo verwickelten Frage alle weiteren Unzuſtändigkeiten abzuſchneiden, muß man bei jeder dieſer Beſitzthumsarten die Thatſachen, aus denen die Rente entſteht, und nach denen ſich ihr Anſatz richtet, einer beſondern Unterſuchung unterwerfen.

I. Wir ſprechen zuerſt von der Rente, welche aus dem durch die Landwirthſchaft ausgebeuteten Beſitzthum gewonnen wird. Dieſe Rente kann zugleich einen Reinertrag (Nettoertrag)[1]) und das Einkommen aus den auf Bodenverbeſſerung verwendeten und mit dem Boden unzertrennlich verbundenen Kapitalien in ſich begreifen. Das Betriebskapital iſt ein weſentliches Erforderniß, um aus dem Boden jene Producte zu gewinnen, ohne die er keine Rente abwerfen würde. Da aber dieſes Kapital mit dem Boden nicht untrennbar verbunden iſt, und nach Umſtänden auf einen beliebigen andern Betrieb übertragen werden kann, ſo behauptet es ſeine Eigenſchaft als Kapital und ſein Ertrag wird nach dem Geſetze beſtimmt, welches den Zins regelt. Was das Kapital betrifft, das auf Melioration des Bodens verwendet worden, ſo kann es nicht davon getrennt werden, es iſt der Boden ſelbſt, und ſein Ertrag richtet ſich nach dem Ertrag des Bodens, das heißt nach dem Geſetz der Rente. Die Rente hat beſondere Merkmale, die ſie von andern Erträgniſſen unterſcheiden und mit der Natur der Thatſachen ſelbſt zuſammenhängen, aus denen ſie entſpringt

[1]) Man ſehe über Reinertrag des I. Kapitels des III. Buches.

und die ihr Schwanken bestimmen. Diese Thatsachen müssen wir nun näher betrachten.

Wir halten es für unnütz, zu den Uranfängen der Civilisation und zu den ersten Arbeiten des Menschen in der Bodencultur zurückzugehen, wie dies nicht selten geschieht. Wir nehmen die Gesellschaften zu der Zeit, als sie schon im Besitze gewisser Kapitalien sind, die sie auf Urbarung und Verbesserung der Grundstücke verwenden, und setzen voraus, daß die Grundstücke in der Epoche, die wir zum Ausgangspunkt nehmen, sich im Verhältniß zur Bevölkerung in großer Fülle vorfinden, so daß sie zu Jedermanns Verfügung stehen. Nach Verlauf einer gewissen Zeit und durch Hilfe einer gewissen Summe von Opfern hat Jemand ein Grundstück urbar gemacht, das ihm hinreichenden Ertrag abwirft, um seine Arbeit zu lohnen, und den Zins des Kapitals zu decken, das er darauf verwendet hat. In der Nähe seines Besitzthumes gibt es noch andere Grundstücke, die sich mit eben so viel Vortheil, als das seinige, bewirthschaften lassen. Bei solcher Sachlage würde der Eigenthümer vergebens versuchen, sich für sein Getraide einen die Herstellungskosten übersteigenden Preis bezahlen zu lassen, um so außer seinem Arbeitslohn und seinem Kapitalszins noch eine Grundrente einzunehmen. Statt ihm diesen Preis zu zahlen, würden die Getraidconsumenten die benachbarten Grundstücke lieber selbst urbar machen. Wollte der nämliche Eigenthümer sein Grundstück verkaufen, so würde er dafür nur einen solchen Preis erzielen, der dem Werthe des darauf verwendeten Kapitals gleichkommt; wollte er mehr fordern, dann würde derjenige, welcher das Grundstück wünscht, statt dasselbe zu kaufen, sein Kapital auf die Herstellung eines ähnlichen Grundstückes verwenden; es könnte auch der Fall eintreten, daß der Eigenthümer beim Verkauf seines Grundstückes sogar einen niedrigeren Preis dafür erhielte, als das darauf verwendete Kapital sich belaüft; und dieser Fall tritt ein, wenn sich bei größerer Vervollkommnung des Beurbarungsverfahrens um geringeren Kostenaufwand ein gleich productives Grundstück herstellen ließe.

Ueber kurz oder lang wächst nach dem natürlichen Lauf der Dinge die Bevölkerung. In Folge dieſes Wachsthumes werden nach und nach alle verfügbaren Grundſtücke cultivirt, und bald tritt ein Zeitpunkt ein, in welchem die Unterhaltsmittel, wie ſie auf den von der Bevölkerung behaupteten Wohnſitzen gewonnen werden, zum Unterhalt derſelben nicht mehr ausreichen. Die mit der Population ſich ſteigernde Nachfrage nach Lebensmitteln ſteigert auch ihren Preis, wenn es anders nicht möglich iſt, gleichmäßig mit der aufſteigenden Volksbewegung auch immer die Menge der Lebensmittel zu ſteigern, ohne daß ihre Herſtellungskoſten erhöht werden. Die Thatſachen beweiſen, daß ſich dieſes Reſultat unmöglich erzielen läßt, wenn das Culturverfahren und die Beſchaffenheit des Bodens immer die nämlichen bleiben. In der That, würde man das Getraide fortwährend in ein und derſelben Weiſe produciren, ohne den Boden zu verbeſſern und das Kulturverfahren zu vervollkommnen, dann würde die Productenmenge in Vergleich zu den Betriebskoſten jedesmal ſtufenweiſe abnehmen, ſo oft man eine neue Kapitalsſumme auf die jährliche Ausbeute verwendet.[1]) Sind nun aber, abgeſehen von jeder Bodenverbeſſerung und jeder Vervollkommnung im Kulturverfahren alle Grundſtücke der Verzehrenden urbar gemacht, dann iſt eine Erhöhung des Betriebscapitals das einzige Mittel, zu dem man noch ſeine Zuflucht nehmen kann. Bei dieſer Vorausſetzung könnte folgender Fall eintreten: wenn 20 Fr. Betriebskapital einen Hectoliter Getraid geben, dann gibt eine zweite Verwendung von 20 Fr. nur drei Viertel Hektoliter, eine dritte einen halben, eine vierte vielleicht nur mehr einen Viertels Hektoliter. Daraus folgt, daß, während zuerſt die Production eines Hektoliter Getraides 20 Fr. koſtete, bei einer vierfachen Verſtärkung des Betriebskapitales zwei und ein halber Hektoliter 80 Fr. koſten werden, das heißt, der Hektoliter auf 32 Fr. zu ſtehen kommt.

[1]) Man ſehe über dieſen Punkt die Beweiſe, welche mir im I. Kapitel des IV. Buches beigebracht haben.

Uebrigens wird dieſe Vorausſetzung niemals zur Wirklichkeit werden, weil man, ſobald das Getraide ſteigt, zu verſchiedenen Mitteln greifen kann, um den Preis herabzudrücken; man wird entweder Getraide aus Ländern beziehen, wo deſſen Production weniger koſtet, oder Bodenverbeſſerungen vornehmen und ein vervollkommnetes Kulturverfahren einſchlagen. Um Getraide aus Orten zu beziehen, wo die Nachfrage eine geringere und die Production eine leichtere iſt, und wo es folglich weniger koſtet, muß man die Transportkoſten beſtreiten, die zum Getraidpreiſe geſchlagen werden. Uebrigens wird auch in jenen Gegenden, wo die Bevölkerung im Verhältniß zum Boden geringer iſt, die äußerſte Gränze der Production, wie ſie bei dem eingehaltenen Kulturverfahren möglich iſt, in Folge fortgeſetzter Entwicklung der Population bald erreicht ſein. Das erſte Mittel iſt alſo nur eine Hülfe für den Augenblick, und überhebt nicht der Verbindlichkeit, zu den andern angedeuteten Mitteln ſeine Zuflucht zu nehmen; man muß die landwirthſchaftliche Arbeit fruchtbarer machen dadurch, daß man den Boden verbeſſert und das Kulturverfahren vervollkommnet. Für den Fall, daß man zu keinem von dieſen letztgenannten Mitteln ſeine Zuflucht nähme, könnte die Rente in dem Grade wachſen, als die Preiserhöhung des Getraides, das bei einer allmälig unfruchtbaren Production eine unaufhörlich ſteigende Nachfrage erleidet, beträchtlich wird. Es iſt aber zu bemerken, daß das in Folge dieſer Urſache eintretende Steigen der Rente nur ein momentanes wäre, weil man immer ſchleunigſt zur Bodenverbeſſerung und zur Vervollkommnung des Kulturverfahrens ſeine Zuflucht nehmen wird.

In Folge dieſer Verbeſſerung und Vervollkommnung wird das Ausgebot des Getraides lebhafter, und je allgemeinere Aufnahme ſie finden, deſto mehr macht ſich auch ein Sinken im Getraidpreiſe fühlbar. Bliebe nun Angeſichts dieſes Sinkens die Population dieſelbe, dann könnte wohl auch in der Rente ein Sinken eintreten; aber gewöhnlich iſt das nicht der Fall, weil, während der Getraidpreis in Folge unaufhörlicher

Fortſchritte in der Landwirthſchaft Neigung zum Fallen hat, die Population durch ihr beſtändiges Wachsthum denſelben in die Höhe drückt. Da die landwirthſchaftlichen Vervollkommnungen ihrer Natur nach nur allmälig eintreten, kann die Population immerhin voranſchreiten, und ſo den Getraidpreis ſtets in einer gewiſſen Höhe halten. Dieſe beiden Strömungen wirken während des ganzen Entwicklungsganges der Geſellſchaften einander entgegen und geſtatten mit Ausnahme ſehr ſeltener Fälle durch ihre wechſelſeitige Thätigkeit nicht, daß der Mittelpreis des Getraides beträchtliche Aenderungen erleide. Jedoch kann es ſich ereignen, daß zu gewiſſen Zeiten die eine oder die andere dieſer beiden Strebungen den Vorrang gewinnt, und dann kommt das Getraide über oder unter ſeinen normalen Preis zu ſtehen.

Während bei dieſer Sachlage der Getraidepreis ſo ziemlich ein feſter bleibt, iſt das Einkommen des Eigenthümers im ſteten Wachſen begriffen. Es wächſt anfänglich um das Einkommen des auf Bodenverbeſſerung verwendeten Kapitales, wenn anders dieſe Kapitalsverwendung mit Einſicht und zu dem Zwecke geſchah, den Boden productiver zu machen. Es wächſt außerdem in Folge der im Kulturverfahren vorgenommenen Vervollkommnungen. So gewinnt man durch Einführung des Pfluges an Stelle des Grabſcheites mit geringeren Koſten eine und die nämliche, oder mit gleichen Koſten eine größere Menge Getraides. Das ſo gewonnene Getraide verkauft man um den nämlichen Preis, wie vor Einführung des vervollkommneten Verfahrens, und ſo lange, als die aufſteigende Bewegung der Bevölkerung das gleiche Verhältniß zwiſchen Angebot und Nachfrage in den Lebensmitteln aufrecht erhält. Um aber dieſes vervollkommnete Verfahren anwenden zu können, braucht man ein Grundſtück. Die Grundſtücke exiſtiren aber nicht in unbegränzter Qualität; iſt einmal die Civiliſation auf einem gewiſſen Punkte angelangt, dann ſind ſie alle ausgebeutet und angeeignet. Andererſeits vermehren ſich die Kapitalien, die verwendet werden, das heißt mit einem

Ueberschuß oder mit Zins produciren wollen, bei dem Fortschritt der Civilisation mehr und mehr und machen sich bei Ausbeutung der Grundstücke wie bei allen andern Betriebsarten Concurrenz. Da die Grundstücke sich nur in beschränkter Menge vorfinden, so stehen die Grundeigenthümer bei den Verhandlungen, die sich zwischen ihnen und den Unternehmern, deren Kapitalien in der Landwirtschaft verwendet werden wollen, stattfinden, stets im Vortheil. Sie benützen ihre Lage, und verlangen all das, was die Ausbeute des Bodens über dem normalen Unternehmergewinne, wie sich dieser eben bei verschiedenen andern Kapitalsverwendungen gestaltet, noch abzuwerfen vermag. Der Eigenthümer zieht also aus dem Zuwachs des reinen Einkommens, das sich aus einem verbesserten Bewirthschaftungsverfahren ergibt, wenigstens theilweisen Gewinn. Das Kapital, welches der Eigenthümer auf ein Grundstück verwendet hat und wodurch er es fruchtbar machte, ist in Folge des besseren Gebrauchs, den man vom Grundstücke zu machen wußte, fruchtbarer geworden, da er der ausschließliche Inhaber dieses Kapitals ist und da man ihm nicht anders außer innerhalb der Gränze der Qualität von Grund und Boden Concurrenz machen kann, so benützt er seine Lage und steckt den Mehrbetrag, das reine Einkommen seiner Kornbereitungsmaschine, selbst in die Tasche, anstatt ihn dem Consumenten, der sich ihn durch Herabsetzung des Preises zu Nutzen machen würde, oder dem Pächter zu überlassen, der damit seinen Gewinn nur vergrößert.

Es geschieht hier also nur, was jedesmal geschieht, wenn der Erfinder eines vervollkommneten Gewerbsbetriebes der einzige Inhaber seines Verfahrens bleibt, sei es auf dem Wege des Geheimnisses, sei es auf dem Wege eines gesetzlichen Privilegiums. Nur obwaltet bezüglich des Grundeigenthümers der Unterschied, daß sein Besitz an keine Gränzen gebunden ist, und seine vortheilhaften Folgen sich nur mit der Zeit entwickeln.

Es dürfte hier am Platze sein, zu bemerken, daß bei der Voraussetzung, die wir eben machten, die Zunahme im Ein-

kommen des Eigenthümers mit der Zunahme in der Menge der Lebensmittel zusammenfällt, welche die Landwirthschaft der Gesellschaft zur Verfügung stellt, ohne daß der Preis dieser Lebensmittel ein höherer wird, so daß die Gesellschaft den Vortheil hat, ihre Population zu vermehren, ohne daß das Leben für ihre Glieder beschwerlicher wird. Ja es kann sogar geschehen, aber seltener, daß diese Zunahme der Rente mit einer Preisabminderung der Lebensmittel zusammenfällt. In beiden Fällen nimmt die vom Eigenthümer aus einem bestimmten Grundstücke gewonnene Rente der Masse nach zu, während sie sich hinsichtlich des verhältnißmäßigen Antheils des Eigenthümers an dem Product verringert. Der Eigenthümer erhebt zum Voraus bei jedem auf seinem Grundstücke producirten Hektoliter Getraide einen kleineren Antheil; der Antheil am Preise eines jeden Pfundes Brod, welcher der Rente entspricht, ist unbedeutend; da aber die Anzahl der auf einem gegebenen Grundstück producirten Hektoliter beträchtlicher ist, als von der Einführung der Verbesserung, so gewinnt das Einkommen des Eigenthümers je nach der Größe des Grundstückes einen Zuwachs. Man sieht also, daß hier zwischen dem Grundeigenthümer und den andern Klassen der Gesellschaft nicht völlig entgegengesetzte Interessen im Spiele sind, wie man dies manchmal behauptet hat. Sonder Zweifel kann es geschehen, daß durch die Erhöhung des Getraidpreises und durch Verringerung der productiven Kraft der landwirthschaftlichen Arbeit die Rente zum Nachtheil der Verzehrenden zunimmt; aber dies ist sehr selten der Fall. Wie wir gesehen haben, steigt sie fast immer, ohne das Brod, von welchem das Volk lebt, mit einer schwereren Last zu belegen, manchmal steigt sie sogar, während diese Last erleichtert wird.

Ein Umstand darf nicht außer Acht gelassen werden, wenn man den Ursprung der Rente und das Gesetz ihres Wachsthums sucht. Häufig nämlich werfen die auf Bodenmelioration verwendeten Kapitalien einen solchen Ertrag ab, daß eine bestimmte Anzahl von Jahren hinreicht, sie zu tilgen.

Ist nun diese Tilgung geschehen, so bewahrt der hinreichend mit Ausbeutungskapital versehene Boden für immer den Fruchtbarkeitszuwachs, welcher ihm durch die Verbesserung zu Theil geworden ist. Der Eigenthümer kann dann sofort eine Rentenzunahme beziehen, ohne daß ihn dies etwas gekostet hätte, weil er außer seinem guten Vortheile überdies das Kapital getilgt hat, das zur Vornahme der Verbesserungen diente, von welchen sich jene Rente herschreibt. Diese Thatsache zeigt sich sehr häufig zur Zeit der Pachterneuerung, indem der Eigenthümer für die Verbesserungen, welche der Pächter machte und die er während der Dauer seines Pachtes abzuzahlen das Mittel fand, eine höhere Rente bezieht.

Hinsichtlich der zur Landwirthschaft bestimmten Ländereien kann die Rente ihren Ursprung und den Grund ihrer eintretenden Veränderungen noch in verschiedenen Umständen haben, und zwar

1. in der besonderen Güte gewisser Grundstücke, die sehr gesuchte Producte von ausnehmender Qualität liefern. Wenn reiche Consumenten geneigt sind, für diese Producte beträchtliche Opfer zu bringen, und wenn das Angebot dieser Producte ein sehr spärliches ist, dann ist klar, daß ihr Preis bedeutend steigt, ohne daß die Betriebskosten des Grundstückes die gewöhnlichen Auslagen merklich überschreiten. Daraus geht hervor, daß zwischen dem Verkaufspreis der Producte und ihren Herstellungskosten ein mehr oder weniger bedeutender Unterschied besteht, der für den Eigenthümer des Grundstückes eine mehr oder weniger hohe Rente bildet. Namentlich erreichen bei gewissen Luxusproducten, wie bei Weinen von ganz berühmten Gewächsen, diese Thatsachen ihre ausgeprägteste Wirkung. Ihr Einfluß macht sich in allen Kulturzweigen fühlbar, selbst in den gewöhnlichsten und verbreitetsten. Es gibt in der That Grundstücke, die für Kultur geeigneter sind, als andere und die bei gleicher Mühe ein viel besseres Product geben. Offenbar ist bei diesen Grundstücken der Unter-

ſchied zwiſchen den Betriebskoſten und dem Verkaufspreis der Producte ein größerer und darum die Rente eine höhere.

2. Auch die Lage des Grundſtückes übt auf die Höhe der Rente einen Einfluß. Jedermann weiß, daß ein in der Nähe eines großen Volksmittelpunktes gelegenes Grundſtück eine höhere Rente abwirft, als wenn es in einer volksarmen Gegend gelegen iſt. Es hat dies zum Theil ſeinen Grund darin, daß die Producte dieſer Grundſtücke geringere Transportkoſten verurſachen, um auf den ganz nahen Markt gebracht zu werden, als die Producte entfernterer Grundſtücke, und daß nichts deſto weniger beide gleichen Preis haben. Die größere Höhe des Rentenbetrages in dieſem Falle hat aber auch in dem Umſtande ihren Grund, daß man in Folge der beſonderen Vortheile, welche die Lage dieſen Grundſtücken bietet, auf ihre Verbeſſerung namhaftere Kapitalien verwendet. Uebrigens iſt die Bemerkung nicht unnütz, daß durch Einführung von zweckmäßigeren Transportmitteln ein Grundſtück bezüglich des Abſatzes merklich beſſer werden kann. So nimmt die Grundrente in Gegenden, in denen ſich große Verkehrswege aufſchließen, regelmäßig einen bedeutenden und raſchen Aufſchwung.

Endlich können auch Geſetze, die dem Eigenthume Privilegien verleihen, oder ihm Laſten auferlegen, auf die Rente einfließen. In England iſt ſie in Folge der Korngeſetze (corn-laws) beträchtlich geſtiegen, in dem nämlichen Lande unter der Laſt der Armenſteuer aber auch geſunken, ja manchmal gänzlich verſchwunden.

II. In die Klaſſe des durch Urproduction ausgebeuteten Beſitzthums gehören die Bergwerke, Steinbrüche, Salzgruben, die Wälder in ihrem urſprünglichen von der menſchlichen Arbeit noch unberührten Zuſtände. Die Rente dieſes Beſitzthums hat ihren Grund in der größeren oder geringeren Seltenheit der Producte, welche ſie bieten. Es iſt Thatſache, daß es bei dieſen verſchiedenen Ausbeutungsarten eine Differenz zwiſchen

dem Verkaufspreis und den Herstellungskosten geben kann und oft auch wirklich gibt, eine Differenz, die daher kommt, daß die Bergwerke, Steinbrüche und anderes hieher gehörige Besitzthum in gewissen Ländern nur in beschränkter Menge vorkommen und kaum nothdürftig den Anforderungen der Consumtion genügen. Die Eigenthümer dieser Immobilien gelangen bei umsichtiger Leitung des Ausbeutungsgeschäftes nicht selten in die Lage, die Vortheile, welche ihnen das natürliche Monopol, dessen Inhaber sie sind, bietet, auf sehr hohen Preis zu erhalten. Jedoch begegnet hier die aufsteigende Bewegung der Rente einer Schranke: dadurch nämlich, daß die Arbeit alle in dem Boden eines Landes verborgenen Reichthümer aufsucht und ausbeutet, geht sie vermittels der Concurrenz darauf aus, die Rente schon ausgebeuteter Immobilien entweder herabzudrücken oder wenigstens auf ein bescheidenes Maaß zurückzuführen.

III. Hinsichtlich des Besitzthums, das der Manufaktur und dem Handel zur Ausbeute dient, ist das erste Element der Rente verhältnißmäßiger Mangel an Grund und Boden. In einer bereits einigermassen vorangeschrittenen Gesellschaft kann der Boden fast immer mit Nutzen zur Kultur verwendet werden. Die Theile des Bodens, welche dazu nicht geeignet sind, und das wird im Verhältniß zum Ganzen immer nur in geringem Maaße der Fall sein, lassen sich in der Regel zu anderem Gebrauche verwenden, den die Bedürfnisse des socialen Lebens in gleicher Weise nothwendig machen. Grund und Boden ist also selten und soll ihn der Eigenthümer der Industrie oder dem Handel überlassen, so wird er eine Entschädigung fordern, deren Größe sich hauptsächlich nach der Rente richtet, welche ein an die Landwirthschaft überlassenes Grundstück abwirft. Welche Rente bezahlt man nicht zum Beispiel, wenn man ein Hüttenwerk für Eisenproduction errichten will, für eine Bodenfläche, die in der Nähe größerer Communicationswege und zugleich in der Nähe von Plätzen liegt, welche Steinkohlen und Eisen liefern? Das Gleiche ist bei Immo-

bilien der Fall, die eine ſolche Lage haben, daß der Handelsmann mit leichter Mühe zum Conſumenten gelangen kann. Findet ſich bei einem Beſitzthum nur eine natürliche Kraft, welche die Anwendung künſtlicher und koſtſpieliger Triebwerke erſpart, wie zum Beiſpiel ein Waſſerfall, dann wächſt die Rente dieſes Beſitzthums im Verhältniß zur Erſparniß, welche dadurch bezüglich der Productionskoſten möglich wird.

IV. Die nämlichen Betrachtungen laſſen ſich auch ſo ziemlich auf die Immobilien anwenden, welche zur Wohnung dienen. Hier kann gleichfalls die Rente beträchtlich in die Höhe getrieben werden, und zwar in Folge der Vortheile, welche eine günſtige Lage vom Geſichtspunkte ſocialer Beziehungen oder vom Geſichtspunkte der Geſundheit oder der einfachen Annehmlichkeit des Lebens aus betrachtet bietet.

Handelt es ſich um ein Gebäude, ſo darf man nicht vergeſſen, daß hier nicht blos die Principien der Rente, ſondern auch die Principien, welche den Zinsanſatz beſtimmen, ſtatthaben können. Dieſe Principien üben größeren oder geringeren Einfluß, je nachdem das auf die Bauführung verwendete Kapital durch die Natur dieſer Bauten für eine längere oder kürzere Zeitdauer in Anſpruch genommen wird.

Betrachtet man die Urſachen, welche in allen dieſen verſchiedenen Fällen bei der Beſtimmung der Rentenſätze mitwirken, in ihrem Zuſammenhange, ſo ſtößt man auf zwei vorherrſchende Thatſachen: auf die relative Seltenheit des Bodens einerſeits und anderſeits auf den Nutzen, welchen er bietet, ſei es durch die Naturkräfte, welche mit ihm in Verbindung ſtehen, ſei es durch die Vortheile verſchiedener Art, welche er bringen kann. Bei dieſer Unterſuchung wird man die Ueberzeugung gewonnen haben, daß wir bei Beſtimmung der Urſachen, welche auf die Größe der Renten in den verſchiedenen Umſtänden, unter denen man ſie empfängt, Einfluß haben, nur die allgemeinen Regeln über die Beſtimmung des Tauſchwerthes auf dieſe beſonderen Fälle angewendet haben, indem wir zu den

Elementen zurückgingen, welche ihr Weſen ausmachen, zur Nutzbarkeit und Seltenheit. Durch die vereinigte Wirkſamkeit dieſer Urſachen concentrirt ſich das reine Einkommen in den Händen der Grundeigenthümer unter der Form einer Rente. Wir denken, daß dies die einzigen allgemeinen Principien ſeien, welche man hier anziehen darf, und daß das, was man Theorie der Rente nennt, nichts anderes ſein kann, als die Summe aller ihrer Anwendungen in den verſchiedenen Lagen, in denen man vom Boden mit allen ſeinen Vortheilen Gebrauch macht.

Was die Frage über die Geſetzmäßigkeit der Rente und des natürlichen Monopols, das ihre Quelle iſt, — was ferner die Frage über die Vortheile und Nachtheile anbelangt, welche daraus für die Geſellſchaft entſpringen können, ſo fällt das mit der Frage über das Eigenthumsrecht in eine zuſammen. Wir behalten uns vor, ſie zu beantworten, wenn wir die allgemeine Harmonie der chriſtlichen Geſellſchaft mittels des Eigenthums und der Liebe näher auseinanderſetzen.

III. Kapitel.

Verhältniß des Arbeitslohnes zum Kapitalszins.

Wenn wir bei Auseinanderſetzung der Erſcheinungen in der Reichthumsvertheilung die Geſetze, nach welchen die Lohn- und Zinshöhe geregelt wird, und die Beziehungen aufſtellen, in welchen dieſe beiden Ertragsarten zu einander ſtehen, und dies abgeſehen von der Rente, — ſo ſteht dem nichts im Wege. Denn die Rente beruht auf einer Summe von Urſachen, welche in keiner nothwendigen Beziehung zu den Thatſachen ſtehen, auf denen der Anſatz des Lohnes und des Zinſes beruht. Könnte die Rente nur durch einen Aufſchlag der Nahrungskoſten ſteigen, dann wäre der Anſatz der beiden andern Ein-

kommensarten von den beim Anſatz der Rente eintretenden Veränderungen in Mitleidenſchaft gezogen. Wir haben aber geſehen, daß dem nicht ſo iſt, und daß der Rentenſatz meiſtentheils ſteigt, ohne daß deßwegen auch der Preis der Lebensmittel gewachſen wäre. Wir können alſo die Rente als eine Vorausnahme auf der ſocialen Geſammtproduction, welche die Vertheilungsmaſſe bildet, betrachten. Es bleiben dann noch zwei Theilhaber, die Arbeiter und die Kapitaliſten, deren Intereſſen durch die Natur der Dinge verbunden ſind und gewiſſermaſſen Hand in Hand gehen. Dieſe beiden Theilhaber kämpfen nach Abzug des den Eigenthümer treffenden Antheils mit einander über die Vertheilungsbedingungen der Maſſe, die ihnen anheimfällt, und nach Umſtänden hat der Eine oder der Andere den Vortheil im Kampfe.

Somit beſteht zwiſchen dem Lohnſatz und dem Kapitalszins ein beſtimmtes Verhältniß, und es kann auch nicht anders ſein, weil dasjenige, was nicht dem Einen zufällt, an den Andern übergeht und weil kein Theil eine Einbuße erleidet, ohne daß dies dem andern zu Gute kommt. Das Verhältniß geſtaltet ſich zu Gunſten desjenigen der beiden Productionselemente, das, weil im Vergleich zum andern weniger ausgeboten, hierin das Mittel beſitzt, ſeine Kaufsbedingungen zu dictiren. Die Arbeit vermag nichts ohne die Vorſchüſſe und Thätigkeitsmittel, welche ihr das Kapital bietet, und andererſeits bliebe das Kapital unfruchtbar, wenn es nicht durch die Arbeit in Wirkſamkeit geſetzt würde. Daraus geht hervor, daß das Kapital die Arbeit nöthig hat, während dagegen die Arbeit ſich dem Kapital anträgt nnd umgekehrt. Bietet ſich die Arbeit dem Kapital im Ueberfluß an, ſo macht letzteres das Geſetz. Der Theil der Arbeit ſinkt, jener des Kapitals ſteigt. Das Umgekehrte iſt der Fall, wenn das Kapital ſich in großer Menge anträgt und die Arbeit in Verhältniß zum Kapital in geringerer Fülle vorhanden iſt.

Genügen nun dieſe Vorbemerkungen zur Beſtimmung der Lohn- und Zinshöhe? Bezüglich des Zinſes können wir aller-

dings bejahend antworten; denn er beruht wesentlich und einzig auf dem angegebenen Verhältnisse und ist nichts Anderes, als das Verhältniß des Antheils, welcher bei der Production dem Kapital zukommt, zur Summe der Vorschüsse, die es dazu geleistet hat. Beträgt das vorgeschossene Kapital hundert tausend Fr. und der den Kapitalisten als Entgeld für seine Vorschüsse aus dem Productionsertrag treffende Theil sei fünf tausend Fr., so ist der Zins fünf Procent; er wäre nur vier Procent, wenn dieser Theil viertausend Fr. betrüge. Bei allen Speculationen hinsichtlich der Zinsenhöhe hat man nur dieses Verhältniß im Auge, und es wird dieselbe durch die gegenseitige Stellung der Arbeit und des Kapitals zu einander unter steter Berücksichtigung des Angebotes und der Nachfrage bestimmt. Anders verhält es sich mit dem Arbeitslohn. Während der Zinsfuß nur ein einfaches Werthverhältniß ist, schließt der Lohn ein Verhältniß des der Arbeit beigelegten Werthes zu den Bedürfnissen des Arbeiters in sich. Niemand wird sich beikommen lassen, den Lohn darum für hoch zu halten, weil der verhältnißmäßige Theil des Arbeiters am Product ein beträchtlicher ist. Ist die Productivkraft der Arbeit gering, so ist vermöge einer nothwendigen Folge die Masse der Theilungsproducte ziemlich unbedeutend; und umsonst würde der Arbeiter einen verhältnißmäßig großen Theil von dieser Masse erhalten, — die Summe der für seine Bedürfnisse erforderlichen Gegenstände, aus denen sein Lohn besteht, ist in Wirklichkeit bedeutend gering. Bei einem im Verhältniß zum Arbeitsertrag beträchtlichen Antheil kann der Arbeiter am Nothwendigen Mangel leiden. Man muß also zwischen dem verhältnißmäßigen und dem wahren Lohne unterscheiden. Um die Ursachen, welche auf die Höhe des ersteren Einfluß üben, zu begreifen, genügt es, das Verhältniß des Kapitals zur Arbeit zu betrachten; will man sich aber von den Thatsachen Rechenschaft geben, welche den wahren Lohnsatz bestimmen, so muß man noch außerdem die Productivkraft der Arbeit in Betracht ziehen.

Wenn nun auch zwischen Lohnsatz und Zinshöhe innige Beziehungen nicht in Abrede gestellt werden, so ist gleichwohl

ersichtlich, daß beide eigenen Gesetzen folgen, die für sich allein betrachtet werden wollen. In den beiden folgenden Kapiteln werden wir nach einander die Ursachen, welche ein Steigen oder Fallen des Lohnes bewirken, und die Ursachen, welche auf den Kapitalszins einfließen, einer genauen Prüfung unterwerfen.

IV. Kapitel.

Vom Arbeitslohne.

Der Lohn ist die Summe der dem Arbeiter als Entgelt für seine Arbeit zukommenden nutzbaren Gegenstände. Diese Summe wird in der Regel geschätzt und in Geld gezahlt. Wenn alle Arbeiter, statt unter der Leitung und im Solde eines Unternehmers zu arbeiten, unter sich in Genossenschaft stünden, dann würde nach Abzug der Lasten, nämlich der Rente und des Zinses, dem Arbeiter sein Lohn unter einer andern Form zukommen, unter der Form einer Theilung des Unternehmungsertrages. Im Grunde aber würde dieser Theil des Arbeiters nach den nämlichen Ursachen bestimmt; den Grund davon haben wir im ersten Kapitel dieses Buches angegeben. Weiter unten werden wir zeigen, welchen Einfluß die Arbeiterassociation auf den Stand des Arbeitslohnes haben könnte: hier betrachten wir den Arbeitslohn in seiner gewöhnlichen Form, in so fern er in einer gewissen Summe besteht, welche vom Unternehmer an den Arbeiter für eine bestimmte Arbeitsleistung ausbezahlt wird. Der Lohn ist um so höher, je grösser der verhältnißmäßige Theil sich gestaltet, welchen der Arbeiter aus der Vertheilungsmasse erhält, und je beträchtlicher diese Masse in Folge der Productivität der Arbeit ist.

Die erste dieser Bedingungen beruht auf dem Verhältniß der Bevölkerung zum Kapital. Wenn die Bevölkerung im

Verhältniß zum Kapital zahlreich iſt, ſo bieten ſich Arbeitskräfte in Fülle an, während die Nachfrage gering iſt und die Arbeit an Werth verloren hat. Damit die Arbeit hohen Werth habe und ihr aus dem Erträgniß der Production ein bedeutender Theil zufalle, muß im Gegentheil das Kapital im Verhältniß zur Bevölkerung im Ueberfluß vorhanden ſein. Der auf die Arbeit treffende Theil wird um ſo höher, je größer im Verhältniß zur Bevölkerung das Kapital iſt. Da aber die Bevölkerung naturgemäß wächst, ſo muß, damit das Verhältniß für die Arbeit unausgeſetzt günſtig bleibe, auch die Kapitalsmaſſe ſich zugleich mit der Anzahl der Arme vermehren. Häufen ſich die Kapitalien mit reißender Geſchwindigkeit, ſo daß ſie in ihrer Erweiterungsbewegung das Wachsthum der Bevölkerung überflügeln, ſo ſteht der verhältnißmäßige Arbeitslohn beſtändig hoch. Dann ſieht man, wie Cobden treffend ſich ausdrückt, zwei Meiſter nach einem Arbeiter laufen; während im entgegengeſetzten Falle, wenn nämlich zwei Arbeiter nach einem Meiſter laufen, die Arbeit ſinkt. Im erſten Falle ſind die Meiſter reichlich mit Kapital verſehen und haben harte Mühe, Arbeiter zu finden, um es verwerthen zu können; im zweiten Falle dagegen verfügen ſie nur über ein im Verhältniß zur Zahl der verwendbaren Arbeiter geringes Kapital, befinden ſich in der unangenehmen Verlegenheit, unter denjenigen, welche ſich ihnen anbieten, Auswahl zu treffen, und die Arbeiter ſind gezwungen, ſich mit einem geringeren Antheil zu begnügen. Man hat dies durch eine wiſſenſchaftliche Formel ausgedrückt und geſagt: der verhältnißmäßige Antheil des Arbeiters am Ertrag der Production ſteht im geraden Verhältniſſe zum Kapitale, das nach Arbeit fragt, und im umgekehrten Verhältniſſe zur Arbeit, welche ſich dem Kapital anbietet.

Damit der wirkliche Arbeitslohn hoch ſtehe, muß ferner die Maſſe des Theilungsproductes der Art ſein, daß der Antheil, welcher daraus dem Arbeiter als Entgelt für ſeine ein beſtimmte Zeit zum Beiſpiel ein Jahr lang geleiſtete Arbei

zufließt, eine ausreichende Menge nutzbarer Gegenstände vorstelle, um seines Lebensunterhalts während dieses Jahres hinlänglich sicher zu sein. Zu diesem Zwecke muß die Arbeit der Gesellschaft im Ganzen genommen eine ausreichende Productivkraft besitzen. In der That, durch den Einfluß der Gesetze, auf welchen der Verkehr beruht, sind alle Producenten zu gegenseitiger Haftbarkeit verbunden. Der Preis der Producte, das heißt ihr respectiver Werth, wird durch das Gesetz von Angebot und Nachfrage beständig auf das Niveau ihrer Betriebskosten zurückgedrängt. Wenn die Production gewisser Consumgegenstände schwierig ist, wenn man, um sie möglich zu machen, ernste Hindernisse überwinden, viel Mühe aufwenden, mit einem Worte, große Opfer bringen muß, so erhöht sich der Preis dieser Gegenstände im Verhältnisse zu diesen Opfern. Jeder der sie verbraucht, empfindet durch diese Erhöhung ihres Preises die Folgen der Schwierigkeit, denen man bei ihrer Production begegnet. Es sei zum Beispiel zur Production des Getraides, das zum Lebensunterhalt eines Menschen während eines Tages erforderlich ist, eine Mühewaltung nothwendig, welche vier Fünftheilen der Arbeit eines Tages gleichkommt, so wird Niemand dieses Getraidequantum erhalten, außer er trete vier Fünftheile der Arbeit eines Tages in irgend welchem Producte ab. Vergebens regt der Baumwollspinner seine Hände bei einer Arbeit, die an und für sich eine spärliche Ausgiebigkeit besitzt. Da er sich zu Zeiten, in denen die Landwirthschaft wenig fruchtbar ist, die Lebensmittel verschaffen muß, so wird er gezwungen sein, eine beträchtliche Menge dieses Products, das seine Arbeit in so großer Menge an einem Tage erringt, zu opfern, um Nahrungsmittel für einen Tag zu erhalten. Die Frage also, ob das materielle Leben für ihn leicht oder beschwerlich sei, hängt von der Frage ab, wie weit es die Macht der Arbeit in der Production aller Gegenstände gebracht hat, welche zur Consumtion dienen.

Unter allen Dingen, welche das menschliche Leben erheischt, nehmen die Nahrungsmittel den größten Platz ein. Wenn

durch außerordentliches Wachsthum der Bevölkerung oder durch falsche Leitung der Productivkräfte die landwirthschaftliche Arbeit an Macht verlöre, so würde sich die Wirkung dieses Fallens der Landwirthschaft sogleich in allen Verhältnissen der ganzen Arbeiterklasse fühlbar machen. Der Lohn würde genau in dem Maaße sinken, als die Macht der landwirthschaftlichen Arbeit in's Stocken geriethe. Das Uebel wäre geringer, wenn die Macht der Arbeit sich blos bezüglich der Industrien verringerte, die für den Nahrungsspielraum der großen Masse nur Nebenobjecte bieten. Aber seine Wirkungen wären nicht weniger schmerzlich, und würden schließlich nimmer auf eine Lohnabminderung hinauslaufen.

Die Arbeitsmacht ist nicht blos von entscheidendem und directem Einfluße, wenn es sich um die wirklichen Löhne handelt, sondern sie macht sich auch, zwar nur mittelbar, aber ganz zuverlässig fühlbar, wenn es sich um die verhältnißmäßigen Löhne handelt. In der That, der verhältnißmäßige Lohn kann nur höher stehen, wenn die Kapitalien schleunig wachsen; die Anhäufung von Kapitalien ist aber an zwei Bedingungen geknüpft, an Sparsamkeit und an Productivkraft der Arbeit, welche der Sparsamkeit die verfügbaren Reichthümer bietet, um sie auf die Production zu verwenden. Man sieht also, daß die Frage über Productivkraft der Arbeit bei der Lohnfrage in jedem Betracht von entscheidendem Einflusse ist und sie allseitig beherrscht. In einer Gesellschaft, in welcher die Arbeit in ihren hauptsächlichsten Anwendungen wahrhaft mächtig ist, nehmen die Löhne regelmäßig eine genügende Höhe ein.

Diese Ursachen haben in irgend einer bestimmten Epoche für jedes Land einen gewissen allgemeinen Stand der Dinge hinsichtlich der Löhne zur Folge, die entweder beständig hoch oder nieder stehen, je nachdem günstige oder ungünstige Strebungen in der Masse vorherrschend sind. Der Lohnsatz, wie er sich bei diesem allgemeinen Stand der Dinge ergibt, bildet gewissermassen den Mittelpunkt, nach welchem die Löhne bei

den Schwankungen, die ihnen örtliche und zeitweilige Umstände mittheilen mögen, beständig hinneigen. Hoher Lohnsatz ist die erste Bedingung des Wohlstandes bei den so zahlreichen Klassen, die von ihrer Arbeit leben. Gestaltet er sich zu einer andauernden Thatsache, so kann er auf dem Gebiete der materiellen Ordnung als das Zeichen einer socialen Lage betrachtet werden, in der sich alle Kräfte des Gesammtlebens im Gleichgewichte und in ihrer zweckmäßigsten Spannkraft befinden. Die vorübergehenden Lohnschwankungen in dem durch den allgemeinen Zustand der Gesellschaft gezogenen Kreise entspringen hauptsächlich aus dem Verhältnisse des Kapitals zu den verfügbaren Arbeitskräften. Bei dieser Sachlage treten mitunter sehr plötzliche Wandlungen in der Nachfrage nach Arbeit ein und haben für die Lage der Arbeiter Folgen, die, wenn auch nur vorübergehend, nichts desto weniger oft sehr schmerzvoll zu ertragen sind. In Folge von Ereignissen im politischen oder gewerblichen Leben der Völker kann sich das Verhältniß des nach Arbeit fragenden Kapitals zur Zahl der verwendbaren Arme sehr schnell verändern. Der Krieg hat oft bei seinem Anfange eine Lohnhöhe im Gefolge, weil er zwar der Arbeit die Arme entzieht, zu gleicher Zeit aber beträchtliche Kapitalien auf Herbeischaffung von Ausrüstungsmaterial verwendet. Nach Verlauf einer gewissen Zeit aber führt er durch die nothwendig aus ihm hervorgehende Zerstörung der Kapitalien eine ganz entgegengesetzte Lage herbei. Ebenso hat die Einziehung eines beträchtlichen Theiles des umlaufenden Kapitals eines Landes zum Zwecke großer öffentlicher Arbeiten, nachdem dadurch die Löhne auf kurze Zeit gestiegen waren, zur Folge, daß dieselben sofort wieder fallen, bis das Wachsthum der Productivkraft, welches aus den hergestellten Arbeiten sich ergibt, dem circulirenden Kapital gestattet, seine früheren Verhältnisse wieder zu gewinnen. Die Einführung der Maschinen erzeugt wenigstens für den ersten Augenblick gleiche Wirkungen. Die Maschinen ersetzen die Arme. An die Stelle des umlaufenden Kapitals, welches sonst die Arbeiter nährte, tritt ein fixes Kapital, das, um fruchtbar zu wirken, nur eine

geringe Zahl von Arbeitern erfordert. Die Nachfrage nach Arbeit vermindert ſich alſo in gleichem Grade und folglich muß der Lohn bei den Gewerben, in denen die neuen Maſchinen in Anwendung kommen, ſinken. Da aber in Folge der Preisreduction der Conſum ſich beträchtlich mehrte, ſo findet nach Verlauf einer gewiſſen Zeit in den Gewerben, bei denen Maſchinen arbeiten, die Arbeit eine gleiche, manchmal noch größere Verwendung, als ſie vor der Einführung der Maſchinen fand. Gleichwohl iſt es wahr, daß die Arbeiter dieſer Gewerbe eine Periode des Sinkens der Löhne durchzumachen haben, deren Folgen ſehr drückend manchmal ſehr ſchmerzlich ſind; und ebenſo iſt es wahr, daß die Schwierigkeiten, auf welche die Arbeiter in der Regel bei Aenderung ihres Handwerks ſtoſſen, manchmal für mehrere Generationen Leiden im Gefolge haben, die von derlei Uebergangsarten unzertrennlich ſind.

Revolutionen und politiſche Wirren hemmen mit einem Schlage den Conſum und laſſen einen oft beträchtlichen Theil des umlaufenden Kapitals, das der Arbeit Nahrung bietet, unter der Form vollendeter Thatſachen auf dem Spiele. Ebenſo geſchieht es in der Regel zu Zeiten politiſcher Unruhen, daß die Löhne im geraden Verhältniſſe zur Tiefe der Erſchütterung, welcher die Geſellſchaft ausgeſetzt iſt, herunterſinken. Schlechte Jahresärndte, thörichte Speculationen, gewagte Unternehmungen, welche auf Productionen, nach denen der Zuſtand der Geſellſchaft kein Verlangen hatte, einen Theil ihres Kapitals einzehren, haben ebenſo ungünſtige Wirkungen zur Folge. Jedermann in unſeren Tagen weiß, wie weit durch Handels- und Induſtriekriſen in Ländern mit Großinduſtrie der Lohn herabgedrückt werden kann. In all dieſen Fällen wird das Kapital aus irgend einem Grunde zerſtört, oder zeitweiſe vom Umlauf zurückgezogen. Die Arbeit iſt dann im Verhältniſſe zum verfügbaren Kapital in Ueberfülle vorhanden und ſomit genöthigt, ſich mit einem um ſo geringeren Lohn zu begnügen, je geringer die Maſſe der für den Arbeiter beſtimmten Lebensmittel aus Mangel an Kapital geworden iſt.

Bei Allem dem, was bisher gesagt wurde, haben wir vorausgesetzt, daß die Arbeit bei all ihren Verwendungen gleichmäßig belohnt werde. Diese Voraussetzung wurde nur gemacht, um den Verwicklungen zu entgehen, welche die Frage verdunkelt hätten. In der Wirklichkeit sind die Löhne bei den verschiedenen Gewerben verschieden. Man begreift in der That, daß man je nach der Gefahr, die ein Arbeitszweig für das Leben oder die Gesundheit der Arbeiter mit sich bringt, je nach der größeren oder geringeren Anstrengung oder Widerlichkeit ihrer Arbeiten, je nach der Begünstigung der Arbeit von Seite der öffentlichen Meinung einen um so beträchtlicheren Lohn aufbieten müsse, um Arme heranzuziehen. Die entgegengesetzten Ursachen, wie Leichtigkeit und Annehmlichkeit bei gewissen Gewerben, haben eine entgegengesetzte Wirkung und verringern den Lohn.[1]) Ebenso steigt bei Gewerben, welche eine besondere Geschicklichkeit erfordern, der Lohn in dem Maaße, als besonders geschickte Arbeiter schwer zu haben sind. Wegen all dieser Ursachen ist das Arbeitsangebot, weil besondere Bedingungen voraussetzend, ein beschränktes und eben deshalb der Lohn auch ein höherer. Es bildet sich unter allen Gewerben gewissermassen eine Lohnleiter, welche mit denen beginnt, die seltene Geschicklichkeit forderte, und widerwärtigen Gefahren aussetzen, und darum am höchsten belohnt werden, bis zu denen herab, die nur eine gewöhnliche menschliche Befähigung erheischen, keiner besondern Gefahr aussetzen und darum nur den geringsten Lohn erhalten.

[1]) Beachtung verdient eine Beschränkung, welche Roscher mit folgenden Worten ausspricht:

„Es gibt eine öffentliche Meinung, welche die verschiedenen Arbeitsklassen und deren angemessene Belohnung abstuft, nur langsam veränderlich ist, und das Verhältniß von Ausgebot und Nachfrage ebenso wohl bestimmt, wie von diesem bestimmt wird. Die Ausgleichung zwischen Arbeitsannehmlichkeit und Lohnhöhe findet nur unter solchen Arbeitern statt, welche social auf gleicher Stufe stehen. Sonst aber werden oft gerade die widerlichsten Arbeiten von denen verrichtet, welche gezwungen sind, mit jedem Lohne vorlieb zu nehmen.

Grundlagen der Nationalökonomie, §. 170.

Verſchiedenheit des Lohnes findet aber nicht blos zwiſchen den einzelnen Gewerben ſtatt; auch unter den verſchiedenen Arbeitern eines und des nämlichen Gewerbes tritt ſie auf. Hier beſtimmt die Betrachtung des Arbeitswerthes den Unterſchied. In der That, nur das Ergebniß der Arbeit wird mit dem Lohn gezahlt; haben dieſe Ergebniſſe in Anbetracht ihrer Vollkommenheit einen ausnehmenden Werth, ſo wird auch der Lohn, das heißt der Werth hiefür, eine ausnehmende Höhe erreichen. Dieſe Verſchiedenheiten treten beſonders ſcharf bei Gewerben hervor, bei denen die Arbeit des Arbeiters ſich allmälig der Arbeit des Künſtlers nähert. In einem andern Falle wirkt nicht die Beſchaffenheit der Arbeit, ſondern deren Menge auf die größere Lohnhöhe beſtimmend ein. Manche Arbeiter entwickeln bei der Arbeit mehr Rührigkeit als andere und liefern in einer beſtimmten Zeit, wenn auch nicht beſſere, ſo doch zahlreichere Producte. Unſtreitig erhalten auch dieſe, wenn man nur den Zeitaufwand in's Auge faßt, einen gröſſeren Lohn; zieht man aber nur den Werth der erzielten Reſultate in Betracht, ſo überſchreitet er das gewöhnliche Maaß nicht. Auf dieſen Thatſachen beruht der Vortheil der Stückarbeit, das heißt der Arbeit, bei der man nicht nach der verwendeten Zeit, ſondern nach den errungenen Reſultaten bezahlt. Dieſe Belohnungsart der Arbeit hat oft zur Folge, daß der Taglohn ſteigt, indem der Arbeiter vom perſönlichen Vortheil getrieben größere Thätigkeit entwickelt.

Ebenſo können aus beſonderen Urſachen die Löhne für eine ganze Menſchenklaſſe niedrig ſtehen. So iſt der Lohn der Weiber häufig geringer, als der Lohn der Männer. Dies hat ſeinen Grund in der natürlichen Schwäche des Weibes, wodurch ſie für eine große Zahl von Gewerben untauglich wird; außerdem tragen die öffentliche Gewohnheit, die Regeln des Anſtandes, die meiſtentheils Regeln des Schicklichen und Sittlichen ſind, das ihrige bei, um ſie von mehr als einem Gewerbszweige fern zu halten; viele Weiber ſind überdies aus Mangel regelmäßiger Lehrzeit nicht mit den beſonderen Fertig-

keiten vertraut, welche die gewerbliche Erziehung dem Manne gibt. Rechnet man dazu noch die Concurrenz, welche die Arbeiterinnen, die in der Familie oder in Wohlthätigkeitsanſtalten eine Stütze und gewiſſe Exiſtenzmittel finden, den ſich ſelbſt überlaſſenen Arbeiterinnen machen, ſo hat man die Urſache dieſer ſo bedauerlichen Niedrigkeit des Arbeitslohnes der Weiber.

Seien übrigens die Lohnunterſchiede der einzelnen Gewerbe und Menſchen, die ſich einem Gewerbe widmen, welches ſie wollen, ſo ändern ſie doch nichts an der Wirkſamkeit der allgemeinen Urſachen, welche den Lohnſatz für die Geſellſchaft im Ganzen genommen beſtimmen. In Folge dieſer Urſachen ſteigen oder fallen die Löhne, ohne daß die Unterſchiede, welche aus den beſonderen Verhältniſſen der Arbeit für die Gewerbe oder Individuen entſtehen, darunter leiden. Der Lohn ſteigt oder fällt, je nachdem die Lage des Einzelnen beſchaffen iſt. Im Falle einer allgemeinen Entwerthung der Arbeit werden alle Arbeiterklaſſen den Stoß empfinden, aber nicht alle werden gleichmäßig leiden. Was die höheren Stufen der Arbeit betrifft, auf denen der Arbeitslohn beträchtlich iſt, ſo erſtreckt ſich bei ihnen die Beſchränkung der Löhne höchſtens auf den Ueberfluß; auf der mittleren Stufe, wo der Lohn zum Leben ausreicht, ohne indeß mehr als das Nothwendige zu bieten, verſetzt eine Einkommensminderung den Arbeiter aus dem Stande der Wohlhabenheit in den Stand der Entbehrung; was die unterſte Stufe anbelangt, wo die Arbeit kaum das ſtreng Nothwendige einträgt, ſo hat eine Lohnabminderung das Elend im Gefolge. Die Wirkung eines Sinkens der Löhne iſt alſo vom Standpunkte der Arbeiter aus betrachtet ſehr verſchieden und richtet ſich nach der größeren oder geringeren Kraft der Arbeit; aber der Einfluß des die Löhne regulirenden Geſetzes iſt in allen Fällen ein gleichmäßiger.

Man hat häufig die Frage behandelt, ob die Löhne nach dem Preiſe der für die Arbeiter nothwendigen Lebensmittel beſtimmt werden? Es gibt kein anderes Geſetz des Lohnes,

als das Geſetz des Angebotes und der Nachfrage, deſſen Wirkungen wir ſo eben dargelegt haben. Wenn in Folge des hohen Preiſes der zum Leben nothwendigen Dinge das Arbeitsangebot flau iſt, ſo ſteigen die Löhne bis zur Preishöhe der Lebensmittel. Mit der Zeit wird dies nicht ausbleiben, da die Population mit den Lebensmitteln in der Regel gleichen Schritt geht. Gleichwohl iſt es unmöglich, dieſer Bewegung irgend einen regelmäßigen Gang, noch der Abwerthung der Löhne irgend eine unüberſteigbare Schranke anzuweiſen. Niemand vermag zu ſagen, wie weit der Menſch durch die Herrſchaft, die er über ſeine Bedürfniſſe ausübt, dasjenige zu beſchränken vermag, was das Nothwendige des Lebens bildet. Hat ſich nicht der Irländer viele Jahre hindurch auf eine Lage eingeſchränkt, die unter alle Berechnung hinabſinkt? Gleichwohl wird ſich mit der Zeit das Gleichgewicht wieder herſtellen müſſen; aber oft geſchieht das nur nach einer fortgeſetzten Lohnabminderung, die von grauſamen Entbehrungen und einer ſchreckenerregenden Sterblichkeit begleitet iſt. Manchmal wird das Gleichgewicht auch durch Auswanderung hergeſtellt, wie dies ſeit zehn Jahren bei Irland der Fall iſt. Man kann alſo ſagen, daß mit der Zeit der allgemeine und dauernde Lohnſatz ſich nach dem Preiſe der Lebensmittel richtet. Aber dieſes Geſetz findet keine Anwendung, wenn es ſich um vorübergehende Schwankungen handelt, denen die Löhne ausgeſetzt ſind. Hier tritt häufig die entgegengeſetzte Wirkung ein: die Löhne fallen, während der Preis der Lebensmittel ſteigt; es trifft ſich ſogar, daß die Urſachen, welche den Preis der Nahrungskoſten in die Höhe treiben, durch einen Gegenſtoß den Lohnſatz hinabdrücken. Dies iſt der Fall bei Nahrungskriſen. Ebenſo ſieht man häufig, ſogar in Ländern, die regelmäßig in Wohlſtand leben, daß die Arbeiterklaſſen in kurzer Zeit aus dem Wohlſtand in Bedrängniß und manchmal ſogar in Noth gerathen, ſo daß die Lohnſchwankungen zu den wirkſamſten Urſachen des Elends zählen, deſſen Wirkungen wie im folgenden Buche einer näheren Prüfung unterziehen werden.

Man hat in der Verbindung der Arbeiter unter ſich und mit den Meiſtern ein Mittel geſucht, die Löhne zu erhöhen. Der Zweck wurde bei gewiſſen Verbindungen erreicht, bei den meiſten verfehlt. Erreicht wurde er jedesmal, ſo oft die Verbindungen aus einer geringen Zahl von Arbeitern ſich bildeten und aus den Beſten der Arbeiterbevölkerung beſtanden, weil bei dieſen Arbeitern ein hinlänglich guter Sinn ſich vorfand, um die Nothwendigkeit einer im Schooße der Gleichheit, dieſer Beherrſcherin der Aſſociation, ſtark organiſirten Hierarchie zu begreifen. Wenn eine Aſſociation zwiſchen Meiſtern und Arbeitern gebildet war, bedurfte es viel Tact und Wohlwollen von Seite der Meiſter und viel Weisheit von Seite der Arbeiter. Wo die weſentlichen Unterlagen der Production geachtet wurden, hat das Eigenintereſſe den Eifer der Arbeiter rege gehalten und ihre Arbeit fruchtbarer gemacht, ſo daß bei mehreren Aſſociationen nach Hinwegrechnung der Abzüge, welche die Abzahlung der vom Staate vorgeſchoſſenen Gelder oder Bildung eines Kapitales zum Zwecke hatten, die Löhne noch höher zu ſtehen kamen, als bei anderen Induſtriezweigen. Die Lohnerhöhung hat hier ihren Grund in der ausnahmsweiſen Entwicklung der Arbeitsmacht, und als wir im zweiten Buche von der Aſſociation handelten, haben wir geſehen, daß die Arbeiteraſſociation nur unter ganz beſonderen Bedingungen die Arbeit fruchtbarer mache.[1])

Es erübrigt noch eine letzte Bemerkung; die Gewohnheit kann nemlich auf den Lohnanſatz ebenfalls ändernd einfließen und oft ſtellt ſie denſelben höher, als dies durch die allgemeinen und beſonderen Urſachen, die wir ſoeben näher bezeichnet

[1]) Ueber den günſtigen Einfluß der Aſſociationen auf die Löhne und über die Bedingungen dieſes Einflußes ſehe man beſonders das Buch Lemercier's: **Etudes sur les Associations ouvrières.** Audiganne macht den nemlichen Schluß wie Lemercier. Man ſehe: **Populations ouvrières de la France, 5. région, IV, 3°**; ferner **Etudes sur l'Angleterre** von Léon Faucher, und **Ouvriers des deux mondes, monog. IX.** Anmerkung; **Ouvriers européens monog. VI, Anm. C.**

haben, der Fall iſt. Oft kann das Wohlwollen der Schutzherren, manchmal ſelbſt eine vorgefaßte Idee oder Eitelkeit die nämliche Wirkung haben.[1])

In Zeiten, in denen die chriſtliche Liebe ihren erhabenen Einfluß auf die Sitten übte, hatte die wohlwollende Geſinnung der Reichen gegen die Armen oft zur Folge, daß die Löhne auf einer gewiſſen Höhe ſich hielten. Die Furcht, bei übermäßiger Verringerung des Arbeitslohnes in einen jener Mißbräuche zu fallen, welche die Moral der katholiſchen Kirche unter die himmelſchreienden Sünden zählt, bewirkte regelmäßig, daß die Wage zu Gunſten des Arbeiters ſich neigte und meiſtentheils jener Ausbeute des Arbeiters durch den Egoismus der Meiſter zu Gunſten der freien Concurrenz zuvorkam, wovon wir oft Zeugen ſind; namentlich ſteuerte ſie häufig, wenigſtens in einem gewiſſen Maaße, einer zeitweiſen Lohnverminderung, die gewöhnlich für die Arbeiterklaſſen ſo unheilvolle Folgen mit ſich führt.[2])

V. Kapitel.

Vom Kapitalseinkommen.

An erſter Stelle haben wir uns mit dem Kapitalszins zu beſchäftigen. Der Zins iſt die Form, unter welcher der Ertrag des umlaufenden Kapitals gewonnen wird; aus dem umlaufenden Kapital nun entſpringen die ſtehenden Kapitalien;

---

[1]) Man ſehe Mill: Principes d'Economie polit. Buch III, Kap. XVI, §. 7. — Roſcher, Grundl. d. Nationalök. §. 170. — Ferner die Bemerkungen Leplay's in Ouvriers des deux mondes, Bd. II, S. 48.

[2]) Man ſehe über dieſen Punkt die ganz gerechten Bemerkungen Mouniers in ſeinem Buche: de l'action du clergé. Bd. II, S. 25.

der Zins iſt alſo das Grundelement zur Beſtimmung des Ertrags auch dieſer Kapitalien. Haben wir dies Geſetz erkannt, dann haben wir auch ſeinem Weſen nach das Geſetz aufgeſtellt, auf welchem das Einkommen des Kapitals in all den Formen beruht, unter denen es bei der Production zur Verwendung kommt. Es erübrigt dann nur noch, die Umſtände in Betracht zu ziehen, die, ohne die Natur der Einkommensarten zu ändern, bei den Urſachen, aus welchen ſie herkommen, zu gewiſſen Verwicklungen Veranlaſſung geben.

Der Zins beruht einzig auf der Nachfrage und dem Angebot der Kapitalien. Sind die Kapitalien im Verhältniß zur Arbeit, von der ſie geſucht werden, ſelten, dann ſteht der Zins hoch; ſind umgekehrt die Kapitalien im Verhältniß zur Arbeit im Ueberfluß vorhanden, dann fällt der Zins und fällt um ſo mehr, je reichlicher der Ueberfluß an Kapitalien iſt. Wir ſagten oben, der Zinsfuß iſt nur Ausdruck eines einfachen Verhältniſſes; das Geſetz nun, das wir ſo eben ausgeſprochen haben, iſt das einzige, durch welches dieſes Verhältniß geregelt wird.

Hinſichtlich der Kapitalzinſen gibt es in gleicher Weiſe, wie bei den Löhnen, allgemeine und beſtändige Urſachen, die in jedem Lande einen gewiſſen Stand der Dinge mit ſich führen, woraus der Normalſatz des Zinſes entſpringt. So iſt der Zins in den vereinigten Staaten gewöhnlich höher, als in Frankreich, und in Frankreich höher, als in England. Aber außer dieſen allgemeinen gibt es auch beſondere Urſachen, die nur zeitweiſe wirken und zur Folge haben, daß der Zins über oder unter dem Normalſatz zu ſtehen kommt. Die beſondern Urſachen, die in dieſer Weiſe dem Zinſenſatze eine Aenderung geben, ſind im Allgemeinen die nämlichen, wie beim Lohnſatz; durch einen Widerſpruch, der aber nur ſcheinbar iſt, ereignet es ſich ſogar, daß dieſelben Urſachen, welche ein Steigen der Löhne bewirken, auch den Zins erhöhen. Wenn man zum Beiſpiel auf Kriegsrüſtungen bedeutende Summen verwendet, ſo erhöht die von Seite der Regierung ausgehende außeror-

deutliche Nachfrage nach Kapitalien den Zinsenſatz ſogar in dem Augenblicke, in welchem die Kapitaliſten vorſichtiger zu Werke gehen, und zu gleicher Zeit ſteigen auch in Folge außerordentlicher Nachfrage nach Arbeitskräften die Löhne. Dies iſt jedoch nur ein Ausnahmsfall und Folge beſonderer von der Staatsregierung gebrachter Opfer, um die von den Umſtänden gebotenen Arbeiten unmittelbar zu ermöglichen; ſind einmal dieſe Zuſtände beſeitigt, dann lenken die Dinge wieder in ihre regelmäßigen Bahnen ein, und während der Zins in Folge der durch den Krieg eingezehrten Kapitalien in der Höhe verbleibt, ſinken die Löhne in Folge der in der Kapitalsmaſſe eingetretenen Minderung.

Uebrigens wäre es dem allgemeinen Princip nach ein Irrthum, wenn man unter die Urſachen, welche auf den Zinsfuß einfließen, auch Ueberfluß oder Mangel an Geld rechnen wollte. Das Geld iſt dazu dienlich, die Gegenſtände, welche das Kapital bilden, zu übertragen und zu ſchätzen, iſt aber nicht ein und dasſelbe mit dem Kapital. Ein Zuwachs in der Geldmenge hat nicht auch eine Mehrung in der Kapitalsmaſſe zur Folge; bei einem ſolchen Zuwachſe verliert das Geld blos an Werth und alle Dinge ſteigen im Preiſe. Bietet man beträchtlichere Geldſummen als Darlehen aus, ſo brauchen anderſeits die Unternehmer für ein und dasſelbe Productionsgeſchäft größere Summen, weil der Preis aller Dinge, die ſie bei der Production verwenden, verhältnißmäßig geſtiegen iſt. Daraus geht hervor, daß Angebot und Nachfrage bezüglich der Kapitalien immer im gleichen Verhältniſſe zu einander ſtehen und daß folglich der Zins keine Aenderung erleidet. Die Geſchäfte, welche das Kapital zum Gegenſtand haben, werden um hohe Preiſe abgeſchloſſen, die Maſſe der in Gelder eingenommenen Zinſen iſt gewachſen, aber das Verhältniß des Einkommens auf Seite des Kapitaliſten zum Ertrag ſeines Kapitals bleibt dasſelbe. Im erſten Augenblicke jedoch, wenn der Zuwachs in der Geldmaſſe noch keinen Einfluß auf die Werthminderung des Geldes ausüben konnte, mag es ſich treffen, daß der Zins

fällt; aber dieſes Fallen iſt nur vorübergehend; bald nehmen die Dinge ihren natürlichen Lauf wieder ein, und der Zins ſteigt zu ſeinem regelmäßigen Satze empor.

Beim verzinslichen Darlehen erſcheint das Kapital in der Geſtalt von Gegenſtänden, welche der Unternehmer verzehrt, und durch andere Gegenſtände von gleicher Natur und gleichem Werthe, oder öfter unter der Form eines Geldwerthes erſetzt. Sehr oft aber tritt das Kapital unter einer andern Form auf; es beſteht in beſtimmten Gegenſtänden, die demjenigen, der ſie darleiht, wieder unverſehrt zurückgeſtellt werden müſſen; ſie bilden das ſtehende Kapital. Statt einen Zins abzuwerfen, trägt das Kapital in dieſem Falle eine Miethe. Die Miethe begreift verſchiedene Elemente in ſich; das wichtigſte iſt der Zins des umlaufenden Kapitals, das bei Bildung des ſtehenden Kapitals zur Verwendung kommt. Das ſtehende Kapital aber verſchlimmert ſich durch den Gebrauch; es erfordert außerdem eine mehr oder weniger koſtſpielige Unthaltung; derjenige alſo, der es vermiethet, muß außer den Zinſen der Summe, welcher das vermiethete Object entſpricht, durch die Miethe noch die Unterhaltungskoſten und eine beſtimmte Summe für die Werthsverminderung des Objects beziehen; dieſe Summe berechnet man nach der muthmaßlichen Dauer dieſes Objectes. Im Falle der Producent ſtehende Kapitalien, die ihm gehören, verwendet, berechnet er dieſe Summen in ſeinen Productionskoſten und erhebt ſie nach und nach mit dem Preis ſeiner Producte. Dieſe Summen kommen beim eigentlichen Einkommen des Kapitals nicht in Rechnung, weil ſie nur dazu dienen, ein ſich nach und nach durch das Productionsgeſchäft aufzehrendes Kapital zu erſetzen. Dieſer Erſatz muß mit dem Werthanſatz von Rohſtoffen, welche durch das Productionsgeſchäft verarbeitet werden, auf gleicher Stufe ſtehen. Es bleibt demnach als Kapitalseinkommen der Zins von jenen Summen, die auf Bildung des ſtehenden Kapitals verwendet wurden, und folglich iſt in den allgemeinen Geſetzen, nach welchen das Einkommen des Kapitaliſten ſich regelt, durch Verwendung

dieſer Kapitalien in keiner Weiſe eine Aenderung eingetreten. Jedoch muß bemerkt werden, daß gerade deßwegen, weil das Kapital der Art angelegt iſt, daß es nicht nach Gutdünken anders wohin verwendet werden kann, die Miethe fixer Kapitalien in gewiſſen Fällen eine Verringerung erleiden kann, die manchmal eine ziemlich lange Zeit und um ſo länger dauert, je länger die in überflüſſiger Menge vorhandenen Kapitalien dauern, bevor ſie durch den Gebrauch zerſtört werden. Die gegentheilige Wirkung wird dann eintreten, wenn die Nachfrage nach dieſen Gegenſtänden wächst und eine beſtimmte Zeit erfordert wird, um ihre Zahl zu vermehren.

So oft es ſich um umlaufendes oder ſtändiges Kapital handelt, und für den Darleher Gefahren zu beſtehen ſind, vermehrt ſich der Kapitals- und der Miethzins um eine gewiſſe Summe, durch welche der Kapitaliſt für die Gefahr des Verluſts ſchadlos gehalten wird, der er ſich durch Ausleihen oder Vermiethen ſeines Kapitals ausſetzt.

Aus Vorſtehendem iſt erſichtlich, daß das Einkommen des Kapitaliſten ſowohl beim umlaufenden als beim ſtändigen Kapital, falls es nach dem natürlichen Gang der Thatſachen, durch welche die Werthe beſtimmt werden, verwendet worden, nichts anders iſt als der Entgelt für eine Dienſtleiſtung, welche mittels einer gewiſſen Entäußerung von demjenigen geübt wird, der dieſen Dienſt erweiſ't. In dieſem Sinne hat die kath. Kirche verzinsliche Darlehen immer und in allen Fällen, in denen ſie nicht das Merkmal des Wuchers an ſich tragen, für erlaubt erklärt. Es iſt zwar nicht zu läugnen, daß die katholiſche Kirche zugleich durch den Unterricht ihrer Lehrer dem Darlehen (mutuum) ſeinen weſentlichen Charakter wahrte, welcher in der unentgeltlichen Hingabe beſteht; aber hiebei ließ ſie ſich durch außerordentlich günſtige Rückſichten für die große Menge und durch die ihr niemals mangelnde Erkenntniß der wahren Intereſſen der Geſellſchaft leiten. Die Mißbräuche beim verzinslichen Darlehen haben zu allen Zeiten das rechte Maaß überſchritten; der Wucher war

ſtets eines der wirkſamſten und gehäſſigſten Mittel zur Ausbeutung der Schwachen durch die Mächtigen. Durch die Anordnung der Kirche, welche das verzinsliche Darlehen auf Fälle beſchränkt, in denen die Erlaubtheit eines dem Kapitaliſten zu zahlenden Lohnes nicht beſtritten werden kann, iſt der Wucher in ſeine möglichſt engen Schranken eingeſchloſſen; noch mehr, die Kapitalien wenden ſich mit Vorliebe den ſicherſten und der großen Volksmaſſe nützlichſten Unternehmungen, namentlich den landwirthſchaftlichen Unternehmungen zu.

Indem die Kirche das Princip der Unentgeltlichkeit des Darlehens (mutuum) vertheidigt, ſtützt ſie ſich hauptſächlich auf die Pflicht der Chriſten, ſich gegenſeitig Hilfe zu leiſten. Es gibt in der That Fälle, in denen das Gebot der Liebe ein unverzinsliches Darlehen verlangt. Die Liebe iſt ebenſo gut ein Geſetz des ſocialen Lebens, als die Gerechtigkeit, und die katholiſche Lehre hat dieſes Princip gegen die Lehre des Rationalismus, welcher das ganze Geſetz der ſocialen Beziehungen in die Gerechtigkeit ſetzt, ſtets aufrecht erhalten. Das iſt unſerer Meinung nach der wahre Sinn der kirchlichen Entſcheidungen bezüglich des Mutuums. Aber neben dem Liebesdarlehen gibt es auch ein Darlehen, zu welchem das Intereſſe bewegt und das nach Umſtänden nicht verboten werden kann. Darum heißt die Kirche neben dem Mutuum, einem ſowohl nach dem römiſchen als nach dem canoniſchen Rechte weſentlich unverzinslichen Vertrag, auch das verzinsliche Darlehen umlaufender Kapitalien unter ſolchen Bedingungen gut, die es immerhin möglich machen, gegebenen Falls ſein Kapital allen Ernſtes auf Arbeitsunternehmungen zu verwenden.[1])

[1]) Man ſehe Anmerkung A am Ende dieſes Bandes: Ueber die Lehre der Theologen bezüglich des verzinslichen Darlehens.

VI. Kapitel.
Gewinn des Unternehmers.

Der Gewinn des Unternehmers hat verſchiedene Beſtandtheile; es kann in ihm ein Lohn, ein reines Einkommen, und eine Verſicherungs-Prämie bezüglich der Gefahren des Unternehmens enthalten ſein. Verwendet der Unternehmer ſeine eigenen Kapitalien, dann berechnet er ihren Zins in ſeinem Gewinn mit ein, in der Wirklichkeit aber bleibt der Zins ein verſchiedenes Einkommen; er wird, ſelbſt wenn ihn der Unternehmer in der Eigenſchaft als Kapitaliſt einnimmt, durch ein Geſetz beſtimmt, das von demjenigen verſchieden iſt, wodurch der Lohn beſtimmt wird. Das eigentliche Einkommen des Unternehmers iſt ſeinem Weſen nach ein Lohn, nur beruht er auf beſondern Bedingungen, die ihm einen verſchiedenen Charakter geben, ohne jedoch ſeine Natur zu ändern. Der Unternehmer zahlt ſich ſelbſt den Lohn für ſeine Arbeit, der in dem Werthüberſchuſſe ſeiner Producte über all den verſchiedenen Ausgaben beſteht, die er bei ihrer Herſtellung zu machen hatte.

Der Lohn des Unternehmers iſt alſo immer durch die Ereigniſſe bedingt, niemals zuverläſſig und unzweifelhaft gewiß, wie der des Arbeiters, welcher auf Grund eines ausbedungenen Lohnes arbeitet. Bei gewiſſen Unternehmungen, die ſich wegen der Natur ihrer Producte eines ſichern Marktes erfreuen und wegen ihrer günſtigen Verhältniſſe vor den Folgen einer verderblichen Concurrenz verwahrt bleiben, ſind die Gefahren von geringem Belang und der Unternehmergewinn erfährt in dieſem Falle keinen Zuwachs. Dagegen erreicht er bei Geſchäften, welche dem gefahrvollen Wechſel des Glücks unterworfen ſind, eine ſehr bedeutende Höhe. Bei dem gegenwärtigen Stand der Geſellſchaft drohen vielen Geſchäften ſehr

viele und ſchwere Gefahren, woraus ſich die großen Unglücksfälle erklären, die von Zeit zu Zeit im Bereiche der Induſtrie auftreten.

Der Unternehmungsgewinn kann durch die verſchiedenen Umſtände, die nach Maaßgabe von Vortheil oder Nachtheil bei den einzelnen Handwerken den Lohn verändern, verſchiedenartig ſich geſtalten. Beſitzt der Unternehmer hervorragende Eigenſchaften, eine beſondere Gewandtheit, einen ſittlichen Charakter, der ihm das Vertrauen Aller zuzieht, dann ſind dieſe perſönlichen Vorzüge für ihn von beſonderem Vortheil und erhöhen ſeinen Gewinn weit über denjenigen, welchen ſolche Induſtriezweige regelmäßig abwerfen.

Abgeſehen von dieſen beſonderen Urſachen, die bei den verſchiedenen Unternehmungen auf die Größe des Gewinnes einwirken, ſetzt ſich hier wie beim Arbeitslohne und aus ähnlichen Gründen eine gewiſſe Höhe feſt, welche in einer zu einer beſtimmten Zeit beſtehenden Geſellſchaft das gewöhnliche und allgemeine Maaß des Unternehmereinkommens bildet.

Der Gewinn kann auch ein reines Einkommen in ſich begreifen, wenn der Unternehmer durch die Macht der Dinge oder durch ein geſetzliches Privilegium ausſchließlicher Inhaber irgend eines Verfahrens oder eines induſtriellen Vortheils iſt, der es ihm möglich macht, mit geringeren Koſten Güter zu produciren, die er um den nämlichen Preis verkauft, als diejenigen koſten, deren Herſtellung einen größeren Koſtenaufwand erfordert haben. Oft ſcheidet ſich dieſes reine Einkommen vom Gewinn aus, wenn nämlich der Unternehmer nur ein Verfahren ausbeutet, das nicht er ſelbſt erfunden, deſſen Ausübung ihm aber der Urheber gegen eine beſtimmte Belohnung geſtattet; und dieſe Belohnung gilt als das reine Einkommen aus dieſem Verfahren.

Nicht ſelten geſchieht es, daß ſich in der Perſon des Unternehmers zugleich Eigenthümer, Kapitaliſt und

Arbeiter vereinigen. Dies iſt zum Beiſpiel beim Kleinwirth der Fall, der ſein Feld bearbeitet und mit ſeinem eigenen Kapital ausbeutet. In einem ſolchen Falle ſtellt, wie wir dies im erſten Kapitel dieſes Buches angedeutet haben, das Geſammteinkommen des Unternehmers, obgleich keine dieſer verſchiedenen Einkommensarten in ausgeſchiedener Form auftritt, die Summe dar, zu der dieſe Einkommensarten angewachſen wären, wenn alle Elemente der Production in verſchiedenen Händen geblieben wären. Aber häufig ereignet es ſich, daß kleine Unternehmer durch das erlaubte Verlangen nach Unabhängigkeit und durch die Vortheile, welche eine perſönliche Ausbeute ihren Familien gewährt, ſich beſtimmen laſſen, mit geringerem Gewinn zufrieden zu ſein; denn oft genießen dieſe Kleinunternehmer bei geringerem Einkommen mehr wahre Wohlfahrt und eine in jeder Beziehung beſſere Lage, als jene Arbeiter, die ſich nicht gleicher Unabhängigkeit erfreuen.

VII. Kapitel.

Nebenvertheilung des Gütervermögens, — die Steuern.

Als wir im dritten Buche dieſes Werkes vom Verkehr handelten, ſagten wir, der Werth der an die Geſellſchaft geleiſteten Dienſte werde mit Hilfe der Münze nach einem gemeinſamen Maaße bemeſſen, ſo daß Jeder aus dem gemeinſchaftlichen Schatze der durch die ſociale Arbeit gewonnenen Werthe einen ſeinen Dienſten entſprechenden Theil erhält. Auf dieſem Princip beruht die von uns ſogenannte ſecundäre oder Nebenvertheilung des Reichthums. Alle, die durch ihre Arbeit der Geſellſchaft auf dem geiſtigen Gebiete nützlich

wurden, empfangen aus der Maſſe der Reichthümer, welche von den der materiellen Arbeit ſich widmenden Klaſſen producirt werden, einen Lohn, der mit dem wahren oder erkünſtelten, wohl oder übel verſtandenen Werthe, welchen die Geſellſchaft dergleichen Nützlichkeitsgegenſtänden beilegt, im Verhältniß ſteht. Auf dieſe Weiſe werden die Gebühren der Anwälte und Apotheker, der Lohn der Gelehrten und Künſtler beſtimmt.

Zweifelsohne wäre der Irrthum derjenigen groß, welche die Einkünfte der den Arbeiten der geiſtigen Ordnung ſich widmenden Klaſſen ausſchließlich nach dem Geſetze des Werthes beſtimmen wollten. Wir greifen hier in eine Ordnung der Dinge über, die nicht allein auf der Triebfeder des Intereſſes beruht, und in der weit gewiſſere und erhabenere Antriebe zum Handeln einen beträchtlichen, oft entſcheidenden Einfluß üben. Werden die Soldaten und Beamten im Verhältniß zur Wichtigkeit ihrer Dienſte, die ſie der Geſellſchaft leiſten, und der Opfer, die ſie ſich zum Beſten derſelben auferlegen, beſoldet? Die Ehre, das zur That aneifernde und erhabene Gefühl der Pflicht, das Bedürfniß, ſich in großer Angelegenheit zu opfern, läßt ſie eine materielle Lage wählen, die mit dem Range, welchen ſie in der Ordnung der höheren geſellſchaftlichen Intereſſen einnehmen, durchaus in keinem Verhältniſſe ſteht. Und alle jene, welche die Liebe beſeelt, die Prieſter, welche das arme Volk unſeres Landes belehren, tröſten, ſtärken; die Miſſionäre, die den Glauben bis an die äußerſten Enden der Erde verbreiten, und dadurch unter unſäglichen Beſchwerden zum Fortſchritt der Civiliſation ungemein Wichtiges beitragen; die religiöſen Orden, die auf allen Stufen des geiſtigen Gebietes unter Großen und Reichen, wie unter Kleinen und Armen die Schätze der Wiſſenſchaft und die unausſprechlichen Geſchenke der Liebe verbreiten; alle dieſe Soldaten der geiſtigen Miliz, die, um ſich deſto leichter in Alles ſchicken zu können, aller äußeren Freude und aller Freiheit entſagen, und zu freiwilligen Sclaven bei den läſtigſten

und widerwärtigſten Verrichtungen werden: — wie iſt es mit ihrem Lohne beſtellt? Oft erbetteln ſie ſich nur von der Mildthätigkeit einen Lebensunterhalt, den die Entſagung wieder auf das äußerſt Nothwendige einſchränkt.

Hüten wir uns, in dergleichen Fällen einzig die Geſetze, nach welchen ſich die Werthe beſtimmen, in Anwendung zu bringen. Wir ſtehen hier auf jenem Punkte, wo die materielle Welt an die geiſtige gränzt; je nachdem wir von der einen zur andern aufſteigen, in dem Maaße verliert ſich das Geſetz des Eigennutzes vor dem Geſetze des Opfers. Selbſt auf den erhabenſten Stufen der Selbſtverläugnung bewahrt die materielle Ordnung im gegenwärtigen Leben immer eine gewiſſe Herrſchaft und gewiſſe Rechte; aber dieſe Rechte ſind ſo eng abgegränzt, daß ſie kaum noch einen Platz unter den Thatſachen behaupten, deren Einfluß die ſociale Wiſſenſchaft zu beachten hat. Hat die Hingabe ihre Quelle in mehr menſchlichen Beweggründen, dann können die Triebfedern des Intereſſes und der materiellen Ordnung mehr Macht haben, ohne daß gleichwohl ihre Wirkſamkeit die einzige und entſcheidende iſt. Mag man nun die Thatſachen der Production des Reichthums in das Auge faſſen oder die Geſetze ſeiner Vertheilung zergliedern, jeden Falls kann man zwiſchen den Arbeiten der materiellen und jener der geiſtigen Ordnung nur eine einfache Analogie annehmen. Wollte man ſie aus irgend einem Vorwande vermiſchen, ſo wäre das an ſich ein großer Irrthum und würde zu den ärgerlichſten Mißgriffen führen.

Die Secundäreinkünfte fließen großentheils aus der Steuer. Aus den Staatseinnahmen werden die meiſten Dienſte bezahlt, die in der ſittlichen und geiſtigen Ordnung der Geſellſchaft geleiſtet werden. Eine gedrängte Behandlung der Steuer und eine kurzgefaßte Unterſuchung der allgemeinſten Principien, die bei ihrer Auflage in Anwendung kommen müſſen, finden alſo hier ihren natürlichen Platz. Wir haben keineswegs die Abſicht, uns auf das Gebiet der Finanzwiſſenſchaft hinüber zu

wagen, ſondern wollen blos ſagen, was von der Steuer nothwendig geſagt werden muß, um unſere gegenwärtige flüchtige Skizze über die Regeln, nach welchen die Vertheilung der Reichthümer in der Geſellſchaft vor ſich geht, zu vollenden.

Der aus dem Gütervermögen, wie ſolches durch die ſociale Arbeit geſchaffen wurde, als Steuer zu erhebende Antheil wird nicht, wie das Privateinkommen, durch die naturgemäße Bewegung des Werthes unter der Herrſchaft der freien Concurrenz beſtimmt, ſondern von der Obrigkeit feſtgeſetzt; die Staatsgewalt bezeichnet den Beitrag, der aus dem Privateinkommen erhoben werden ſoll, um das Einkommen des Staates zu bilden. Beſitzt die obrigkeitliche Gewalt keine aufrichtige Liebe zur Gerechtigkeit, keine wahre Achtung vor den Rechten der Schwachen und, wir ſetzen ohne Bedenken hinzu, kein aufrichtiges Gefühl von Liebe gegen die Klaſſen, auf welche die Laſt des menſchlichen Elendes am ſchwerſten drückt, ſo iſt nicht abzuſehen, bis zu welchem Grade die Vertheilung des ſocialen Reichthums durch Uebertreibung der Steuern erſchüttert werden kann. In einer Geſellſchaft, in der die Staatsgewalt dieſen Gefühlen der Gerechtigkeit und Liebe fremd bliebe, und die öffentliche Freiheit dem Volke nicht die Mittel beließe, ſie wieder zurückzurufen, wäre durch die Steuer den Großen das furchtbarſte Werkzeug an die Hand gegeben, die Kleinen auszubeuten, die fruchtbarſte Quelle des Elendes für die Maſſen eröffnet, und die wirkſamſte Veranlaſſung zum Verfall und Untergang der Geſellſchaft geboten.

Wir wollen mit wenigen Worten die Grundſätze der Billigkeit berühren, welche in jedem Steuerſyſtem vorherrſchen müſſen.

Die Steuer hat ihren Seinsgrund in der Nothwendigkeit, mittels der Opfer Aller für die Intereſſen Aller. das heißt für die Bedürfniſſe der Geſellſchaft, zu ſorgen. Die Staatsgewalt, welche die Steuern erhebt, muß ſich alſo angelegen ſein laſſen, ſie auf die engen Gränzen des zum gemein-

ſamen Leben unumgänglich Nothwendigen und für die Geſellſchaft wesentlich Vortheilhaften einzuſchränken. Die Glieder einer Geſellſchaft haben das Recht zu verlangen, daß ihre öffentlichen Intereſſen nach den nemlichen Grundſätzen der Klugheit und Sparſamkeit gehandhabt werden, welche für einen klugen Familienvater die Richtſchnur in ſeiner Privatverwaltung bilden. Wenn die Steuer die Bedürfniſſe der Geſellſchaft überſchreitet, iſt ſie der allgemeinen Wohlfahrt eben ſo gefährlich, als der Luxus der Wohlfahrt der Familien. Wenn der Staat hundert Millionen Steuern erhebt, im Falle er mit achtzig Millionen allen öffentlichen Verpflichtungen genügen könnte, dann wird die Geſellſchaft um zwanzig Millionen ärmer. Vergebens würde man behaupten, daß dieſe zwanzig Millionen für die Geſellſchaft nicht verloren ſeien, weil ſie wieder unter der Form von bezahlten Löhnen oder von erworbenen Producten in die Geſellſchaft zurückfließen. In der Wirklichkeit wird der Geſellſchaft nichts zurückerſtattet, weil die Ausgaben des Staates nicht als ein Geſchenk, ſondern als Tauſch ſich erweiſen. Wenn der Staat Dienſte belohnt oder Producte kauft, ſo belohnt er in beiden Fällen einen Müheaufwand; er belohnt einen Müheaufwand mit dem Product einer Mühe. Die Steuer repräſentirt einen Theil jener von den Gliedern der Geſellſchaft übernommenen Mühe, die ihr nicht mehr zurückerſtattet wird, weil ſie ihr nur gegen eine andere Mühe abgelaſſen wird. Wenn alſo dieſe Opfer, welche der Staat von den Steuerpflichtigen verlangt, nicht nothwendig ſind, die Sicherheit zu verbürgen und den Fortſchritt der Geſellſchaft zu fördern, dann ſind ſie Opfer ohne Entſchädigung, das heißt ärgerliche und tadelnswerthe Verſchwendungen, und das um ſo mehr, wenn ſie, wie es oft großentheils geſchieht, von denjenigen erhoben werden, denen es am Nothwendigen gebricht. Wie im Privatleben, ſo muß man auch hier eine gewiſſe Mitte einhalten zwiſchen Verſchwendung und übermäſſiger Sparſamkeit. In gewiſſen Fällen iſt der Staat berufen, die Initiative zu Fortſchritten in der Geſellſchaft zu ergreifen, und er muß es verſtehen, die geiſtige und materielle Größe des

Volkes, das er beherrſcht, dadurch zu fördern, daß er die Opfer mit den Einnahmsquellen in Gleichgewicht bringt.

Adam Smith hat die hauptſächlichſten Anforderungen in Sachen der Steuer auf eine geringe Zahl von Grundſätzen zurückgeführt, die alles in ſich begreifen, was zum Weſen dieſes Gegenſtandes gehört. Dieſe Grundſätze ſind folgende:

1. Die Unterthanen eines Staates müſſen wo möglich im Verhältniſſe des Vermögens eines jeden Einzelnen, das heißt im Verhältniſſe ihrer Einkünfte zur Stütze der Regierung beiſteuern. Aus der Beobachtung oder Nichtbeobachtung dieſes Grundſatzes entſteht die ſogenannte Gleichheit oder Ungleichheit in der Vertheilung der Steuer.

Dieſer Grundſatz ſpricht das Princip der Gleichmäßigkeit der Steuer aus, das in den freien Staaten allgemein befolgt wird. Es ſcheint uns nicht auf den Unterſchied des Intereſſes der Armen und Reichen an den öffentlichen Angelegenheiten, ſondern auf einen einfachen Billigkeitsgrund ſich zu ſtützen. In einer ſocialen Ordnung, wie ſie nach den Principien des Chriſtenthums aufzufaſſen iſt, zieht der Arme an Schutz, Beiſtand und Sorgfalt jeder Art wenigſtens eben ſo viele Vortheile, als der Reiche. Aber der geſunde Sinn weiſ't darauf hin, daß man hinſichtlich der Opfer, die von allen gebracht werden müſſen, weil ſie zum Vortheil Aller gereichen, Jeden im Verhältniß zu ſeinem Vermögen beanſpruchen muß, außerdem beſtände keine wahre Gleichheit.

2. Der Steuerfuß oder das Verhältniß der Steuer, nach welchem jedes Individuum zu zahlen verpflichtet iſt, muß beſtimmt und nicht willkürlich ſein. Zahlzeit, Zahlweiſe und Zahlquantum ſoll klar und beſtimmt ſein ſowohl für den Steuerpflichtigen als für die Augen jeder anderen Perſon. Die genaue Beſtimmung deſſen, was Jedermann zu zahlen hat, iſt in Sachen der Steuer von ſolcher Wichtigkeit, daß, wie man ſich durch die Erfahrung aller Nationen überzeugen kann, ein

ſehr beträchtliches Maaß von Ungleichheit kaum ein ſo großes Uebel iſt, als ein ganz geringes Maaß von Ungewißheit.

3. Jede Steuer muß in einer Zeit und in einer Weiſe erhoben werden, die vorausſichtlich für den Steuerpflichtigen am bequemſten ſind. Eine Steuer auf die Grundrente oder Hauswirthe, die zur nemlichen Zeit zahlbar iſt, in welcher dieſe Renten und Miethzinſe regelmäßig eingenommen werden, wird zu der Zeit erhoben, in welcher der Steuerpflichtige ſie vorausſichtlich am bequemſten erhalten kann. Jede Steuer auf verzehrbare Gegenſtände, die unter die Luxusartikel gehören, wird ſchließlich vom Conſumenten nach einer für ihn ganz bequemen Zahlweiſe berichtigt. Er zahlt die Steuer nach und nach in dem Maaße, als er Gegenſtände der Conſumtion kaufen muß. Da er ungehindert kaufen oder nicht kaufen kann, je nachdem er es für gut hält, ſo hat er es auf dieſe Weiſe lediglich nur ſich ſelbſt zuzuſchreiben, wenn er manchmal von einer ſolchen Steuer einiger Maſſen beläſtigt wird.[1])

4. Jede Steuer muß in der Weiſe erhoben werden, daß den Händen des Volkes außer jenen Summen, die in den Staatsſchatz fließen, möglichſt wenig Geld entzogen werde, und daß dieſe Summen möglichſt kurze Zeit außer den Händen des Volkes weilen, bevor ſie in den Staatsſchatz fließen. In Folge dieſes Grundſatzes verwirft Adam Smith die Steuern, zu deren Erhebung eine große Zahl Beamter aufgeboten werden muß, ſo daß deren Lohn den größten Theil deſſen verſchlingt, was die Steuerpflichtigen zahlen; ferner Steuern, welche die Induſtrie des Volkes hemmen, und ihm gewiſſe

[1]) Adam Smith ſpricht hier nur von Conſumſteuern auf Luxusartikeln. Seine Bemerkung wäre ungerecht, wenn es ſich um Conſumſteuern auf Gegenſtänden handelte, die zum Daſein der großen Menge unentbehrlich ſind. Wir geben zu, daß man oft unumgänglich nothwendig zu dergleichen Steuern greifen muß, aber man muß ſie ſo wenig als möglich vermehren und ſie äußerſt mäßig anſetzen, außerdem würde man das Princip der verhältnißmäßigen Gleichheit verletzen.

Handels- oder Arbeitszweige, die Vielen Beschäftigung und Lebensunterhalt bieten würden, unzugänglich machen; ebenso Steuern, die gar leicht Anlaß zum Betrug geben, die für den sich ihnen entziehenden Steuerpflichtigen vernichtende Strafen zur Folge haben, die das Volk gehässigen Untersuchungen, Plackereien und Unterdrückungen aussetzen; denn wenn die Plackereien an sich auch keine Geldausgaben verursachen, dann kommen sie doch nach der Bemerkung Adam Smiths einer Geldauslage gleich, um deren Preis Jeder gerne bereit ist, sich von ihnen loszukaufen.

Was sind diese Grundsätze anders, als eine Anwendung der Regeln der christlichen Gerechtigkeit auf die Verhältnisse der Regierung zu den Regierten in der Ordnung der materiellen Interessen? In unserer socialen Ordnung, wie sich dieselbe unter dem Einflusse des christlichen Geistes bildete, wurden Freiheit und Eigenthum immer aufrichtig und tief geachtet und aus der Ueberzeugung von ihren Rechten entspringt die Mäßigung und Billigkeit der Staatsgewalt in Sachen der öffentlichen Abgaben. Ueberall, wo dieses Gefühl geschwächt wurde, sowohl in Staaten mit demokratischer als mit königlicher Despotie, zerfleischen und verschlingen Willkür und Raubsucht des Fiscus den Staat. Die traurigste Erfahrung machte hierin das römische Reich in den letzten Jahrhunderten seines Bestandes. Ungeachtet wiederholter Anstrengungen der zum Christenthum bekehrten Kaiser blieb diese Gesellschaft in ihren Einrichtungen heidnisch, und konnte sich großentheils sogar in der Hauptsache niemals den blutigen Krallen einer zügel- und schamlosen Fiscalwirthschaft entwinden. Nach dem Zeugnisse Salvians war sie eine Raüberei, deren Maaßlosigkeit den letzten Rest des Lebens in der römischen Welt vollends erstickte. Und als mitten im Schooße der christlichen Civilisation die Idee der kaiserlichen Allmacht neuerdings zum Vorschein kam und sich der Gesellschaften, aus denen sie in ihrem letzten Ueberreste, dem sogenannten alten Regime, durch das Christenthum im letzten Jahrhundert der französischen Monarchie vollends vertrieben wurde, wieder zu bemächtigen ver-

ſuchte, da wurden auch die Steuern viel willkürlicher und drückender als jemals. Und tritt in unſern Tagen nicht jenes Bündniß des antichriſtlichen Geiſtes mit der Willkür der Fiscalwirthſchaft in Lehre und That offen zu Tag? Man weiß, daß die Steuercombinationen das große Mittel ſind, wodurch die ſocialiſtiſchen Secten an Stelle der freien, gerechten und liebevollen Vertheilung des Reichthums, wie wir ſie nach unſern chriſtlichen Gewohnheiten uns denken, eine erdichtete Vertheilung treten zu laſſen, durch welche man die Gleichheit im Wohlergehen zu ſichern vorgibt, aber nichts anderes zu Stande bringt, als die Gleichheit im Elend.

Sechstes Buch.

Wohlstand und Elend.

I. Kapitel.

Ungleichheit in der Beſchaffenheit und den Merkmalen des Elends.

Die ungleiche Beſchaffenheit des Elends iſt eine eben ſo alte Thatſache, als die menſchlichen Geſellſchaften; aller Orten, ob mit der Freiheit, ob ohne dieſelbe, findet man ſie. Selbſt in Geſellſchaften, in denen die Kleinen gegen den Druck der Großen beſtens geſchützt ſind, iſt ſie eine unvermeidliche Folge der verſchiedenen Anlagen und Gemüthsarten. Die Ueberlegenheit in Tugenden, Kenntniſſen und phyſiſchen Kräften, manchmal ſogar ein günſtiger Zuſammenfluß glücklicher Umſtände haben in allen Ständen der Geſellſchaft zur Folge, daß ſich gewiſſe Individuen oder gewiſſe Familien über andere Individuen oder Familien emporſchwingen, und zu Unterſchieden in Reichthum, geiſtiger Bildung und Einfluß Veranlaſſung geben, welche ſogar unter der Herrſchaft vollſtändigſter bürgerlicher und politiſcher Gleichheit zu manchmal ſehr ſchroffer Rangverſchiedenheit führen. So lange Freiheit und Eigenthum der Alles einebnenden Zwingherrſchaft des ſocialiſtiſchen Communismus nicht den Platz raümen, finden ſich in den Geſellſchaften immer reiche, wohlhabende und arme Klaſſen. Man darf ſogar annehmen, daß die Armen darin immer ſehr zahlreich vertreten ſind. Um allen Menſchen, wir wollen nicht ſagen Reichthum, ſondern einfach nur Wohlſtand zu ſichern, müßte man die Beſchaffenheit der phyſiſchen Welt und die Beſchaffenheit der menſchlichen Natur zugleich ändern. Und in der That, haben nicht alle Syſteme, welche ſeit dreitauſend Jahren ein Hirngeſpinnſt von allgemeiner Wohlfahrt im

ſocialen Leben zu verwirklichen ſuchten, damit begonnen oder geendet?

Alle Träumereien der ſogenannten Menſchenbeglücker mögen ſie nun was immer für einen Namen tragen, richten nichts dagegen aus. Das mühevolle Leben bleibt immer der Menſchheit Loos und die Armuth eine der menſchlichen Geſellſchaft auferlegte Prüfung. Für dieſe Thatſache zeugt eine Erfahrung von ſechstauſend Jahren, und wir haben weiter oben die Gründe dafür angegeben. Iſt aber die Menſchheit zur Armuth verurtheilt, ſo iſt ſie nicht auch verurtheilt zum Elend. Letzteres trägt das Gepräge geiſtiger und materieller Verkommenheit an der Stirne, was bei der Armuth nicht nothwendig der Fall iſt. Die Armuth beſteht in einem Zuſtande der Bedrängniß, in welchem die Hilfsmittel für die Bedürfniſſe ſtreng genommen ausreichen, aber unter der Bedingung, daß letztere durch einen beſtändigen Act ſittlicher Thatkraft in den engſten Schranken ſich halten. Man fordere alle diejenigen, welche das Leben der Arbeiterklaſſen in der Nähe genau beobachtet haben, zum Zeugniß auf, und es wird ſich herausſtellen, daß dieſes die Lage der meiſten Familien iſt, aus denen dieſe Arbeiterklaſſen beſtehen. Reybaut drückt ſich in einer der neueſten und genaueſten Unterſuchungen, die in dieſem Punkte angeſtellt wurden, über die Lage der Seidenarbeiter in folgender Weiſe aus: „Ueber einen Punkt ſtimmen die Berechnungen in „wenig tröſtlicher Weiſe überein. Nachdem ich, um ja in keinen „Irrthum zu gerathen, die Anſätze[1]) und Ausdrücke genau „unterſucht, nachdem ich ſie unparteiiſch und ohne ihren Fol„gerungen Zwang anzuthun, verglichen hatte, fand ich, und „die Sachverſtändigen fanden es mit mir, daß Einnahmen und „Ausgaben ſich faſt immer das Gleichgewicht halten und wenig „Ausſicht auf Erſparung übrig laſſen. Und dieſes Reſultat „iſt nicht blos in einem oder zwei Productionskreiſen bemerk„bar, ſondern in allen. In Deutſchland wie in der Schweiz

[1]) Reybaut ſpricht hier von einem Budget der Seidenarbeiter.

„und Frankreich steht der Lohn des Seidenarbeiters mit den „dringendsten Lebensbedürfnissen genau im Gleichgewicht.“ [1])

Man durchgehe die gelehrten und mühesamen Untersuchungen Villermé's über den geistigen und körperlichen Zustand der in den Baumwollen-, Wollen- und Seidenmanufacturen eingestellten Arbeiter und man wird sich überzeugen, daß Alles zu dem nämlichen Schluße hindrängt. Die nämliche Thatsache wird mit eben so großer Klarheit und Ueberzeugungskraft bestätigt von Ducpétiaux in seinem berühmten Werke über die Haushaltungsbudgets der Arbeiterklassen in Belgien. [2])

---

[1]) Journal des Econ. Bd. XVII. S. 195.

[2]) In seinem Werke theilt Ducpétiaux die Arbeiterklassen in drei Kategorien. Die erste begreift in sich die Nothleidenden, welche die Hülfe öffentlicher Mildthätigkeit bedürfen, um die beiden Ziele zu erreichen; die zweite die wenig wohlhabenden, aber auf die öffentliche Hülfe keinen Anspruch machenden Arbeiter; die dritte die wohlhabenden und gänzlich unabhängigen Arbeiterfamilien. Die beiden ersten Kategorien begreifen die größte Zahl der Familien in sich. Ihre Lage ist die Armuth, oder wenigstens eine sehr große Bedrängniß. Blos die dritte Kategorie, die an Zahl die geringste ist, besitzt einigen Wohlstand. Bei den beiden ersten Kategorien stellt sich ein sehr beträchtliches Deficit heraus, wenn man die wirklichen Einnahmen berechnet und sie gegen die Ausgaben, welche das Nothwendigste eines Arbeiterunterhalts bilden, abgleicht.

Wenn die Provinzialcommission für statistische Zwecke den Lebensbedarf (das Budget) einer Arbeiterfamilie in der Gemeinde Caprijcke im östlichen Flandern, die zur zweiten Kategorie zählt, festgestellt hat, schließt sie mit folgenden Worten: „Nachdem wir dieser Arbeit alle nur mögliche Sorgfalt gewidmet haben, können wir uns nicht enthalten, auf die traurigen „Resultate hinzuweisen, welche sie bietet. Ein Arbeiter und sein Weib sind „beide im erforderlichen Maaße stark, fleißig, verständig, artig, und machen nicht zu viel Ansprüche, (denn alle diese Dinge sind unerläßlich), „um den seltenen Vortheil einer beständigen Beschäftigung zu verdienen; „sie haben eine Tochter von sechszehn Jahren, die eben so viel wie ihre „Mutter verdient; sie haben eine andere Tochter von zwölf Jahren, welche „ein Drittel von dem Gewinne ihrer Schwester einbringt; sie haben nur „zwei unmündige Kinder, gönnen sich nichts Ueberflüssiges, haben keine „Krankheit, kein Ungemach, denen sie ihre karge Nahrung aussetzt, sind „frei von Ausgaben, die jede Geburt und jeder Todesfall zur Folge hat: „und gleichwohl schließt sich das Budget dieser Armen, das nur nach dem

Die Armuth legt dem Menſchen beſtändige und oft ſehr harte Entbehrungen auf, raubt ihm aber weder die Freiheit noch die Würde. Sie kann ſich ſehr wohl mit einer großen moraliſchen Thatkraft verbinden und man trifft, Dank dieſer Thatkraft, oft arme Bevölkerungen, wie ſie durch die Noth erfinderiſch geworden ſich unerwartete Erwerbsquellen öffnen. Die Armuth ſchließt nicht einmal von den wahren Freuden des Lebens aus, die ihre Quelle nicht ſo faſt in den materiellen Vortheilen als vielmehr in den Gütern der Seele haben. Das Elend dagegen bringt Erniedrigung über den ſittlichen und phyſiſchen Menſchen zugleich. Auf materiellem Gebiete ſind nicht allein Bedrängniß und Entbehrung, ſondern Hülfloſigkeit mit dem Verluſt der Kräfte, Krankheiten, phyſiſche Entartung, Abnahme des Lebens; auf geiſtigem Gebiete dagegen Entmuthigung, Sichſelbſtaufgeben, Theilnahmsloſigkeit gegen Dinge, welche die Seele zu erheben geeignet ſind, und nur zu häufig Entartung und Verwilderung die unvermeidliche Folge. Das Elend iſt eine Krankheit des ſocialen Körpers und zwar eine der gefährlichſten, von der er befallen werden kann. Es iſt die naturnothwendige und letzte Folge jeder ſchweren und bleibenden Verletzung der Geſetze, auf welche Gott die Ordnung des menſchlichen Lebens gegründet hat. Jede Geſellſchaft, in der ſie Wurzeln ſchlägt, und nach

---

„Mittelpreiſe der Lebensmittel berechnet iſt, mit einem Deficit, das der „für Kleidung und Wohnung zu verausgebenden Summe gleichkommt. „Und doch wird dieſe Lage noch von neunzehn Zwanzigtheilen unſerer „Bevölkerung mit neidiſchem Auge angeſehen.“ (S. 52.)

Unterſuchungen, welche über die Arbeiterfamilien in Brabant, im Hennegau und in Lüttich angeſtellt wurden, ergeben zweifelsohne weniger betrübende, jedoch durchaus keine befriedigenden Reſultate. Immer findet man, daß die Armuth das Loos der großen Menge iſt. Dieſer Schluß ergibt ſich hinſichtlich der landwirthſchaftlichen Bevölkerung mit großer Klarheit aus den Beobachtungen des Grafen Arrivabene und des Selys-Longchamp. Bei der gewerbtreibenden Bevölkerung iſt der Lohn in den beiden begünſtigteren Provinzen, nemlich in Lüttich und Hennegau, höher, aber im Ganzen genommen bildet demungeachtet große Bedrängniß nicht weniger die allgemeine Lage.

und nach ihre Verheerungen ausbreitet, ist vom Tode bedroht. Mag der Glanz, den sie in ihren höheren Klassen um sich wirft, noch so blendend sein, das Elend ihrer niederen Klassen gräbt ihr einen Abgrund, der sie früher oder später verschlingt, wenn ihr nicht noch so viel moralische Kraft übrig bleibt, um über die Quellen des Uebels, über die Laster, zu siegen.

Durch das Elend ist das römische Reich zu Grunde gegangen, das durch seine bevorrechtigten Klassen sich zum mächtigsten und glänzendsten Reich der Welt erschwang. Wenn man betrachtet, was aus den großen christlichen Nationen geworden ist, welche den Geist des Christenthums in sich erlöschen ließen; wenn man an der Seite eines übermüthigen Luxus, welchen die vornehmeren Klassen zur Schau trugen, das gräßliche Elend sich anschaut, welches am Mark der niederen Klassen zehrt: so kann man, wofern diese Gesellschaften nicht durch eine heldenmäßige Anstrengung zum Christenthume zurückkehren, dreist vorhersagen, daß sie zwar auf verschiedenen, aber darum nicht weniger unheilvollen Wegen dem Verderben entgegeneilen, in dem die alte Welt ihr trauriges Grab gefunden.

Von solch schmerzlichen Folgen ist die Armuth nicht begleitet. Sie verursacht den Völkern Leiden, aber keine Leiden bis zur Erschöpfung oder bis zum Untergang. Sie läßt ihnen die Fähigkeit zu den Tugenden, welche das sociale Leben erfordert; sie läßt ihnen die nothwendige Kraft, die Umstände zu nützen, die es ihnen gestatten, sich zu einer besseren materiellen Lage zu erschwingen; in jedem Falle benimmt sie ihnen die Anlage zu großen Dingen nicht nur nicht, sondern ist oft sogar die Quelle zu Selbstverläugnung und Thatkraft, wodurch sie zu Stande kommen müssen.

Mag jedoch eine Gesellschaft noch so stark und noch so gut geordnet sein, so ist es doch nicht leicht möglich, daß sie unbedingt frei von allem Elend sei. Die Schwachheit unserer Natur ist so groß, daß die Ausschweifungen Einzelner, welche das Elend heraufbeschwören, in der Welt einen unglücklicher Weise nur zu großen Platz einnehmen. So lange sich aber

das Elend nur auf Einzelne beſchränkt, ſo lange es nicht normaler Zuſtand eines beträchtlichen Theiles der Geſellſchaft wird, bleibt es ohne Zweifel immer ein Uebel, iſt aber keine Gefahr für die Geſellſchaft. Nimmt aber das Elend einen Charakter an, wie wir dies in den großen induſtriellen Geſellſchaften unſerer Tage ſehen, reißt es ganze Klaſſen mit ſich fort, und gewinnen ſeine Verheerungen der Art an Dauer und Umfang, daß Niemand ſagen kann, ob und wo ſie ſtille ſtehen: dann wird das Elend für die Geſellſchaft zur tödtlichen Krankheit, deren unheilvolle Folgen wir alsbald näher bezeichnen werden; dann erhält es einen eigenen Namen, einen Namen, den die katholiſchen Jahrhunderte nicht kannten, und der aus dem Schrecken ſich herleitet, von welchem das proteſtantiſche England beim Anblick der ſocialen Folgen ſeiner religiöſen Ohnmacht ſich getroffen fühlte, — das Elend heißt dann Pauperismus.

Das Elend entſpringt aus der geiſtigen Ordnung, und ob es gleich unvermeidliche Wirkungen in der materiellen Ordnung äußert und durch dieſe Wirkungen von ſeinem Vorhandenſein das erſte Zeugniß gibt, ſo wurzeln doch ſeine Urſachen und Merkmale eben ſo gut, ja mehr noch, in dem geiſtigen als in dem materiellen Gebiete. Das Elend iſt eine Krankheit der Seele, und dadurch theilt es alle Unumſchränktheit und Fortdauer mit dem ſittlichen Leben des Menſchen, und zugleich alle Zufälligkeit und Veränderlichkeit mit ſeinen Beſtrebungen. Man darf hier vor Allem die Einflüſſe nicht außer Anſatz laſſen, welche bis in den Grund der Seele hinabreichen und dem Leben in ſeiner tiefſten Weſenheit und Erhabenheit verſchiedenartige Vorliebe und Neigung mittheilen. Ferner müſſen auch die ſo zahlreichen und mannigfaltigen äußerlichen und zufälligen Thatſachen des menſchlichen Daſeins in Anſchlag kommen, welche durch die Gewohnheit einen beträchtlichen Einfluß auf die Freuden und Leiden des Lebens ausüben, in ſo ferne ihre Quelle in dieſen äußeren und zufälligen Dingen liegen kann.

Vielleicht mag es Mehreren befremdend vorkommen, daß wir bei Behandlung des Elends vom Standpunkte des socialen Reichthums aus bis in die innersten Tiefen des sittlichen Lebens eindringen und die erhabensten Fragen über die menschliche Bestimmung in Anregung bringen. Aber man beachte die Einheit, welche im menschlichen Leben herrscht, man bedenke, daß in Kraft dieser Einheit die Reichthümer sammt der ganzen materiellen Ordnung nur für die geistige Ordnung vorhanden sind, daß sie nur in dieser höheren Ordnung ihren Seinsgrund und ihr Endziel haben und haben können; man bemesse aufrichtig die Tragweite dieser Wahrheiten, und man wird nicht mehr staunen, daß wir bei der Frage über die Wohlfahrt der großen Menge beständig und unaufhaltsam zu den wesentlichen und ersten Principien des geistigen Lebens zurückgreifen.

Ist es nicht für jeden aufmerksamen Beobachter sonnenklar, daß die materiellen Entbehrungen auf die Einzelnen wie auf ganze Gesellschaften ganz verschiedene Wirkungen haben, je nachdem die Menschen in der Vorliebe und Freude zur geistigen Welt Kräfte finden, die sie über diese Entbehrungen emporheben, oder je nachdem sie sich der Sinnlichkeit hingebend in die materiellen Befriedigungen ihren ganzen Stolz und ihre ganze Thätigkeit setzen. Das größte Elend des Menschen, aus dem alle andern entspringen, besteht immer in der Trennung von dem Wesen, das für ihn die Quelle alles Lebens, aller Kraft und Freude ist. Das Elend der Zeiten, in welchen Gott vergessen wird, übersteigt immer weitaus das Elend in Zeiten des Glaubens und der Hingabe an geistige Dinge. Hievon gibt das Mittelalter lautes Zeugniß. Das Leben war rauh und die Arbeit eine ununterbrochene; aber getragen und getröstet vom Glauben befanden sich die dermaligen Menschen wohl weniger im Elend, als unsere Arbeiterklassen, die bei geringeren materiellen Entbehrungen auch ein geringeres Maaß jener Kraft und jener inneren Befriedigung haben, welche der Mensch aus der beständigen Gemeinschaft mit der höheren Welt schöpft.

Wir beſitzen hierüber das Zeugniß zweier ausgezeichneter Schriftſteller, deren Urtheil hoch anzuſchlagen iſt, wenn es gilt, den ſocialen Werth des Mittelalters zu ſchätzen. „Die „Uebel, über welche ſich die Welt mit Recht beklagte, ſagt „Montalembert, waren lauter phyſiſche, lauter materielle Uebel. „Leben, Eigenthum und materielle Freiheit waren blosgeſtellt, „geſchädigt, unterdrückt mehr als dieſes heutzutage in gewiſſen „Ländern der Fall iſt, wir wollen es gerne zugeben; aber „Seele, Herz und Gewiſſen waren geſund, rein, unangetaſtet, „frei von jener ſchrecklichen inneren Krankheit, welche in un„ſern Tagen an ihnen nagt. . . . Unglück, Armuth, Unter„drückung, die heutzutage eben ſo wenig ausgerottet ſind, als „damals, thürmten ſich vor dem Menſchen nicht als ein ſchau„derhaftes Verhängniß auf, deſſen unſchuldiges Opfer er war. „Er litt unter ihnen, aber er begriff ſie; er konnte von ihnen „zerſchmettert, aber nicht in Verzweiflung gebracht werden; „denn es blieb ihm der Himmel, und man hatte ihm auch „nicht die Wege verſperrt, die aus dem Gefängniß ſeines Lei„bes in das Vaterland ſeiner Seele führten.“ [1])

Wenn Carné die Zeiten der ſocialen Geburt und des Kampfes ſchildert, welche dem Jahrhundert des heiligen Ludwig vorausgingen, ſagt er im nämlichen Sinne: „Damals war „das materielle Leben ein ſchwieriges und ſchlecht geſichertes „Leben; es genügte das Austreten eines Fluſſes, um eine ganze „Provinz von aller Verbindung abzuſchneiden, ein Streit „zweier Burgherren, um ſie zu verwüſten. Hungersnoth war „häufig, noch häufiger der Krieg. An die Gräben einer „Burg ſich anlehnend oder in der Nähe eines Kloſterthürmchens „lagernd wären dieſe unglücklichen Völker dem Mangel und „der Knechtſchaft unterlegen, wenn nicht der menſchliche Geiſt „von höherem Lichte erleuchtet dieſen troſtloſen Horizont er„weitert und durch Aufblick zum Glanz des Himmels dieſes „Leben der Armuth und Leiden verklärt hätte.“ [2])

[1]) Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie, — Einleitung.

[2]) Etudes sur les fondateurs de l'unité nationale, saint Louis, §. X.

Man hat mehr denn einmal die besonderen Züge hervorgehoben, wodurch sich die armen Klassen katholischer Länder so sehr von den armen Klassen Englands unterscheiden. Man hat den häßlichen, unanständigen, wahrhaft abstossenden Anblick der englischen Bettler mit der verhältnißmäßig anständigen Haltung und dem fast heiteren Auftreten der Bettler Italiens, Spaniens und des mittleren Frankreichs verglichen.[1]) Der Grund dieses Unterschiedes ist ganz einfach. Die Einen haben mit dem Glauben und den Uebungen des katholischen Cultus die Liebe zu höheren Dingen bewahrt, die Anderen, durch den Protestantismus schutz- und trostlos den irdischen Genüssen überlassen, dulden ungeachtet besserer Hilfsquellen mehr Leiden und versinken in eine viel traurigere Erniedrigung. Die ersten sind meistentheils nur arm, die andern sind elend und zwar gründlich elend. Man nehme diesen ergebenen, würdigen und oft munteren Armen der katholischen Länder ihren Glauben mit seiner volksthümlichen Pracht und seinen tröstenden Geheimnissen, man mache sie zu Protestanten, und man wird sehen, was aus ihrer Heiterkeit und ihrem freundlichen Aussehen werden mag.

Das Elend ist auch eine relative Thatsache, insoferne das Gefühl der Entbehrung je nach dem Stand der Sitten und den Gewohnheiten der Gesellschaft stark verschieden ist. Entbehrungen, welche nach unserm Dafürhalten, die wir an alle Künsteleien einer vorgeschrittenen Cultur gewöhnt sind, den höchsten Grad erreicht haben, gelten bei Völkern, deren Sitten den ursprünglichen Charakter beibehalten haben und bei denen der Reichthum nur geringe Fortschritte gemacht hat, als eine Kleinigkeit. In Gesellschaften, bei denen die Armuth allgemein ist, verhärtet die Gewohnheit der Entbehrung die Seele gegen das Leiden und weit entfernt, sie zu schwächen, erhöht sie ihre Thatkraft. Man setze dagegen die Hülflosigkeit als Gegenstück neben den Reichthum: und der Anblick der

[1]) Diese Bemerkung machte Montégut in einem Artikel der Revue des deux Mondes, Jahrgang 1854, Bd. VII, S. 487.

Genüſſe, von denen man ſich durch unüberſteigbare Hinderniſſe ausgeſchloſſen fühlt, wird die Begierlichkeit aufſtacheln, ſelbſt eine rein erkünſtelte Noth wird manchmal zur unerträglichen Qual werden. Nun aber beſteht einer der eigenthümlichſten Züge des Pauperismus und eine ſeiner ergiebigſten Quellen darin, daß in Geſellſchaften, welche dem Induſtrieſyſtem verfallen ſind, die Arbeiterklaſſen, während ſie ſelbſt am Nöthigſten Mangel leiden, vor ihren Augen einen Luxus ſich breit machen ſehen, der ihres Elendes ſpottet.

II. Kapitel.

Das Elend iſt in gegenwärtiger Zeit eine Thatſache.

Trotz aller Beſtrebungen unſerer Zeit nach Erringung der allgemeinen Wohlfahrt nimmt das Elend in unſeren Geſellſchaften einen ausgedehnten Platz ein. Sein Reich erweitert ſich zuſehends, je mehr die Principien und Sitten des Induſtrieſyſtems an Einfluß gewinnen. Je mehr die chriſtlichen Ueberzeugungen und Gewohnheiten vor dem Eindringen dieſes Heidenthums der Neuzeit zurückweichen, deſto mehr Boden gewinnt das Elend. Frankreich fühlt ſeine Stöße, aber nicht in dem Grade wie England, weil in ihm, Dank ſeiner glücklichen Naturanlage und namentlich Dank dem Einfluße des katholiſchen Geiſtes, der Induſtrialismus nicht in dem Maaße die Oberhand gewonnen hat, wie in England. Bei den Engländern hat der Induſtrialismus den Höhepunkt ſeiner Herrſchaft erreicht, und das Elend, ſein unzertrennlicher Gefährte, richtet unter dem reichſten Volke der Neuzeit Verheerungen an, mit denen in der Geſchichte der chriſtlichen Nationen nichts verglichen werden kann.

Daß ſeit einem Jahrhundert in der materiellen Lage der franzöſiſchen Bevölkerung ein merklicher Fortſchritt eingetreten

iſt, kann Niemand beſtreiten. Die ſittliche Faulniß, welche aus der Unterdrückung des chriſtlichen Lebens in der Geſellſchaft vor dem vierzehnten und fünfzehnten Jahrhundert folgte, der Kampf gegen England, die religiöſen Zwiſtigkeiten des ſechszehnten Jahrhunderts, die unaufhörlichen Kriege Ludwigs XIV. und die Centraliſation in der Verwaltung, wie ſie von dieſem Fürſten und ſeinem Nachfolger gehandhabt worden, haben dem materiellen Fortſchritte Frankreichs Einhalt geboten und ſeine Bevölkerung in eine mitunter ſehr unheilvolle Lage verſetzt. Erſt gegen Ende des letzten Jahrhunderts begann dieſe peinliche Lage ſich zu beſſern. Seit dem Jahre 1815 trat Frankreich in eine Epoche des Friedens, der Freiheit und Arbeit ein, ärntete davon ſchöne Früchte und ſeine Einnahmsquellen wachſen in beträchtlichem Umfange.[1])

Iſt aber deswegen auch ſchon das Elend vom Boden Frankreichs verſchwunden oder wenigſtens ſein Gebiet ſo eingeengt, daß nichts weiter mehr vorhanden iſt, als jener Tribut, den ihm in Folge der phyſiſchen und geiſtigen Schwäche des Menſchen alle Geſellſchaften abzutragen haben? Dies glauben zu wollen, wäre ein gefährlicher Irrthum. Denn vor Allem gehört die angeführte Beſſerung zur materiellen Ordnung; in der geiſtigen Ordnung ſcheint viel mehr Abnahme als Fortſchritt ſtattgefunden zu haben. Es iſt ferner wohl zu beachten, daß dieſes Beſſerwerden ſich nicht gleichmäßig auf alle Theile der Bevölkerung erſtreckt, die bei den Unternehmungen der Großinduſtrie beſchäftigten Arbeiter hatten daran durchaus keinen Antheil; auf ihnen blieb wie in England ſo auch in Frankreich das Elend mit ſeinen traurigſten Folgen laſten. Endlich bezieht ſich die Vervollkommnung der Arbeit, die eine

[1]) Dieſer Punkt iſt von den Geſchichtſchreibern, die ſich in der neueren Zeit vielfach mit der Lage der Arbeiterklaſſen beſchäftigt haben, in klares Licht geſtellt worden. Man ſehe Béchard, de l'état du Paupérisme en France, Kap. 1; — ferner Modeſte, du Paupérisme en France, S. 35 etc.; endlich Audiganne, les Populations ouvrières de la France, Buch VIII, Kap. 6.

gewisse Verringerung im Preise der Producte herbeigeführt hat, nur auf Nebengegenstände in der Consumtion des Arbeiters; die Nahrungsmittel, welche immer die Hauptsache in den Ausgaben der unteren Klassen bilden, behielten immer, wenn nicht höhere, doch wenigstens gleich hohe Preise bei, wie vor fünfzig Jahren.[1])

Mit einem Worte: die Lage der Arbeiterklassen Frankreichs gelangte im großen Ganzen zu keiner Wohlfahrt. Sie blieb für eine große Zahl voll der Leiden und für den größten Theil unsicher, so daß eine Nahrungs- oder Industriekrise

---

[1]) Passy bestimmt den zehnjährigen Durchschnittspreis des Getraides seit dem Anfang des Jahrhunderts wie folgt:

1801—1810	19	Francs	87	Centimes
1811—1820	24	„	18	„
1821—1830	18	„	36	„
1831—1840	19	„	04	„
1841—1850	18	„	74	„

(Journal des Économistes, 1. Serie, Band XXXIV, S. 340.)

Bringt man den Einfluß des Krieges und der Invasion von 1840 auf die beiden ersten Perioden in Anschlag, dann wird man sich überzeugen, daß der Preis der Lebensmittel während der ersten Hälfte dieses Jahrhunderts nicht die geringste Abminderung erfahren hat.

Unter die Ursachen des Ungemachs bei der Arbeiterbevölkerung rechnet Blanqui „das unaufhörliche Sinken der Löhne gegenüber einer langsamen „aber regelmäßigen Vertheuerung der Unterhaltsmittel."

(Des Classes ouvrières en France, S. 223.)

Audiganne spricht sich bezüglich der letzten zehnjährigen Periode 1851 bis 1860, welche sich an die Berechnungen Passy's anschließt, im nämlichen Sinne aus. „Eine wichtige Thatsache darf nicht aus dem Auge „gelassen werden, sagt er: von 1850 bis 1860 traten in der staatswirthschaftlichen Ordnung bezüglich der Preise der gewöhnlichen Consumtions„artikel enorme Veränderungen ein, indem diese unter dem Einflusse verschiedener Ursachen zu sehr großem Umfang anwuchsen. In den Lebens„mitteln jeder Art trat eine auffallende Vertheuerung ein. Nur die „Kleidungsartikel wurden von der Preissteigerung nicht berührt, auch muß „man die Fußbekleidung in Leder ausnehmen. Dazu kommt, daß fast „allenthalben in den Städten, namentlich in Paris, die Miethzinse beträchtlich höher wurden." (Les Populations ouvrières de la France, Bd. II, S. 379.)

oder eine politiſche Erſchütterung hinreicht, um ſie in einen Zuſtand des Elends zu verſetzen, aus dem ſie ſich lange Zeit nicht mehr emporzuwinden vermögen.

Der unſichere und regelmäßig elende Zuſtand der Induſtriearbeiter ergibt ſich klar aus allen Unterſuchungen, welche die gewiegteſten Männer über die Lage unſerer Arbeiter angeſtellt haben. Vor zwanzig Jahren verglich Villermé mit allem möglichen Eifer die Höhe der Löhne mit dem Preiſe der dem Arbeiter nöthigen Gegenſtände in den Baumwollen-, Wollen- und Seidenfabriken zu Lille, Roubaix, Saint-Quentin, Rouen, Rheims, Tarare, Sedan, Amiens, Lyon und Nimes. Der Schluß dieſer Unterſuchung, deren Stoff an Ort und Stelle mit gewiſſenhafteſter Sorgfalt geſammelt wurde, war, daß der Lohn regelmäßig unter den ſtrengſten Bedürfniſſen ſtehe. Ein Umſtand darf nicht außer Acht gelaſſen werden, daß nämlich die Beobachtungen Villermé's gemacht wurden, bevor noch durch ein Geſetz der unſeligen Verwendung der Kinder in Fabriken Schranken geſetzt wurde, und daß alſo im Lohne der Familien der Lohn der Weiber und Kinder miteinbegriffen war, ſo daß der Arbeiter ſelbſt dann, wenn er ſich entſchließt, ſein Weib und ſeine Kinder Arbeiten preiszugeben, welche ihnen alle Kraft und Würde rauben, nicht einmal um den Preis dieſes ſchmerzlichen Opfers ſich das Nothwendigſte verſchaffen kann.[1])

Einige Jahre ſpäter ſagt Michel Chevalier im Jahre 1846 von dem Lehrſtuhl des franzöſiſchen Collegiums herab: „Die Frage, auf welche Weiſe einem Theile der Arbeiter eine ihnen mangelnde erträgliche Exiſtenz verſchafft werden könne, drängt ſich uns in unſern Tagen mit nicht geringerer Nothwendigkeit, als zu den Zeiten des Malthus, und in weit größerem Umfange auf, weil das Manufacturſyſtem, das bis damals nur auf den Umkreis der Groß-Bretagne beſchränkt

[1]) Tableau de l'état physique et moral des ouvriers. Villermé gehört zu den Schriftſtellern, die mit größtem Nachdruck die Hülfe des Geſetzes gegen den Mißbrauch aufriefen, welchen die Induſtrie von den Kräften der Kinder macht.

„war, dem man aber unter den gegenwärtigen Umſtänden „großentheils die Vermehrung der armſeligſten Klaſſen zur „Laſt legen muß, ſich über die meiſten Staaten Europa's aus„dehnte; es iſt ſogar ſchon über das Meer gedrungen und hat „in den Vereinigten Staaten mit einer Schnelligkeit Eingang „gefunden, welche der ganzen Lebensweiſe der anglo-amerikani„ſchen Race eigen iſt . . . Die Civiliſation iſt gezwungen, „das traurige Geſtändniß zu machen, daß es in unſern freien „Staaten, die ſich ſo ſehr ihres Fortſchrittes rühmen, eine „Klaſſe von Menſchen gibt, deren Lage an Verkommenheit „gränzt, und daß dieſe Klaſſe Alles übertreffen zu müſſen „ſcheint, was man bei den meiſten vergangenen Geſellſchaften „geſehen hat.“ [1])

Zehn Jahre ſpäter erhielt Blanqui von der Academie der moraliſchen Wiſſenſchaften den nämlichen Auftrag, wie Villermé, an Ort und Stelle die Lage der Fabrikbevölkerung zu ſtudiren; er gelangte zu eben ſo ernſten Schlüſſen. In ſeinem Berichte ſchildert er das Elend im nördlichen Departement, wie folgt, und was er von dieſem Departement ſagt, gilt von allen großen Manufacturmittelpuncten.[2]) „Bevölkert von einer „Million Einwohner bietet das nördliche Departement das „ergreifendſte Schauſpiel des Elends in unſerer ſocialen Lage „dar, wie es ſich ſeit einem halben Jahrhundert allmälig unter „dem Einfluſſe der Fabrikverhältniſſe und ſeiner Folge, des „Wechſels im Gewerbsbetriebe, geſtaltet hat. Nichts vermochte „dieſes Departement von den unheilvollen Schlägen jenes „Ausſatzes zu retten, der unter dem Namen Pauperismus „alle Länder untergräbt, in denen die Arbeit in großen Werk„ſtätten organiſirt iſt: weder der Reichthum ſeines Bodens

---

[1]) Discours d'ouverture du cours de l'année 1846—47. — 7. Abtheilung für Staatsöconomie. Bd. I., S. 137.

[2]) Man ſehe die Antwort auf die vierte der von der Academie geſtellten Fragen. Des Classes ouvrières en France pendant l'année 1848 in den Petits Traité de l'Académie des sciences morales, S. 222.

„und die Vervollkommnung ſeiner Cultur, noch die Mannig-
„faltigkeit ſeiner Induſtrie, noch der bewunderungswürdige
„Aufſchwung, der in allen Betriebsarten ſtattfand. Nirgends
„iſt die landwirthſchaftliche Induſtrie weiter vorgeſchritten,
„ſtärker mit der Manufacturinduſtrie vermiſcht, inniger mit
„den großen Speculationen des Verkehrs verbunden, als hier.
„Es genügt an die Zuckerraffinerien, Oelſchläge, Stärkmehl-
„bereitung, Production und Bearbeitung des Flachſes, Gewin-
„nung der Steinkohle und Fabrication des Eiſens zu erinnern,
„um die Rolle, welche der Boden auf dieſer weiten und mehr
„als gewiſſe Königreiche eintragenden Productionsſtätte ſpielt,
„nach ihrem wahren Werthe abzuſchätzen.

„Das nördliche Departement iſt gleichwohl jenes Depar-
„tement Frankreichs, wo das größte Elend neben dem glän-
„zendſten Reichthum herrſcht, und in welchem das Geſchick in
„einer verzweiflungsvollen Weiſe die ſchwierigſten Fragen un-
„ſerer Zeit zuſammengehäuft hat; hier kann man kein ſchein-
„bar auch noch ſo günſtiges Gewerbe treffen, das nicht an einem
„geheimen Uebel litte und ſich nicht gegen die Unſicherheit ſei-
„ner Exiſtenz zu wehren hätte. Die Baumwollenindustrie
„kämpft hier wie in Rouen und an der untern Seine gegen
„das Eindringen des Großbetriebs und die patriarchaliſche
„Arbeit der häuslichen Spinnerei unterliegt vor der Unzu-
„länglichkeit des Lohnes. Die Flachsſpinnereien haben ſich
„nur dadurch in großem Maaßſtabe aufrecht erhalten, daß
„enorme Kapitalien in Fabriken angelegt wurden, die unter
„der Gefahr des Verderbens zum ununterbrochenen Arbeiten
„verurtheilt ſind und die ſich auch durch unausgeſetztes Arbei-
„ten zweifelsohne ruiniren. . . Ich fragte mit möglichſter
„Sorgfalt die angeſehenſten Häupter aller wichtigen Fabriken
„dieſes Departement und die gewiſſenhafteſten Arbeiter; die
„Einen wie die Andern ſtimmen über das wirkliche Vorhanden-
„ſein des Uebels überein, und ihre Ausſagen gehen nur aus-
„einander, wenn es ſich darum handelt, die wahren Urſachen
„anzugeben und namentlich ein Heilmittel dafür zu finden. . .

„Das reichſte Land Frankreichs, jenes Land, wo Land-
„wirthſchaft und Induſtrie den größten Fortſchritt machten,
„iſt auch dasjenige, wo das Elend am größten iſt, wo man
„auf dem Lande einen Dürftigen auf fünf und in gewiſſen
„Städten einen ſolchen auf drei Perſonen rechnet! Vergebens häuft
„das induſtrielle Genie Handwerk auf Handwerk, Vervollkomm-
„nung auf Vervollkommnung, Schulen auf Schulen; vergebens
„hat der Staat ſeine Hilfsquellen verſchwendet, um dieſes
„ſchöne Land mit Kanälen und Eiſenbahnen auszuſtatten;
„vergebens hat ihm die Natur die erſten Steinkohlenlager des
„ganzen Gebietes und den fruchtbarſten Boden, faſt eben ſo
„volkreiche Städte zum Conſumiren als Werkſtätten zum Pro-
„duciren gegeben: all dieſe prächtige Entfaltung der menſch-
„lichen Intelligenz und Arbeit führten ſchließlich darauf hin-
„aus, die Zahl der Armen zu vermehren und jenes namenloſe
„Elend zu ſchaffen, das in den Kellern der Straſſe Etaques
„und im Hofe des Sauvage ſeinen Sitz hat.[1])"

Ziehen wir auch das jüngſte über das Elend in Frank-
reich erſchienene Werk zu Rathe; es iſt mit größtem Fleiße
verfaßt und gehört zu denen, in welchem der Autor zwar das
Uebel als vorhanden zugibt, aber den lebendigſten Glauben
an eine demnächſtige Beſſerung in der Lage der armen Klaſſen
ausſpricht: wir meinen das Buch Modeſte's über den Pau-
perismus in Frankreich. Wenn der Verfaſſer den Pau-
perismus ſchildert, unterſcheidet er ihn von der Armuth. Hat
er ſo das Elend ſtreng beſtimmt und abgegränzt, dann gibt
er ihm folgenden Umfang:

„Das Elend nimmt in unſerer Geſellſchaft noch einen
„ſehr beträchtlichen Raum ein; es begreift, wenn man 15
„Hectare des Gebietes oder 5 bis 6 Hectare bebautes Land
„auf ein Individuum rechnet, nahezu ein Zehntel unſerer
„Geſammtbevölkerung. Braucht es noch geſagt zu werden,
„daß namentlich die vom Lohn lebenden Klaſſen, die ſoge-

[1]) Des Classes ouvrières en France pendant l'année 1848, S. 81. und 117.

„nannten Arbeiterklaſſen in der Landwirthſchaft und Induſtrie,
„vor Allen das ſchmerzliche Vorrecht genießen, dem Elende
„zu dieſem Reiche zu verhelfen? Wollen wir nunmehr, ſtatt
„ſeinen Flächenraum zu bemeſſen, in Etwas ſeinen Inhalt
„unterſuchen? Wir finden, daß von den 6,750,000 Häuſern,
„die wir im Jahre 1835 zählten, mehr als 1,300,000 nur
„drei Thüren, mehr als 1,800,000 nur zwei, 350,000 nur
„eine einzige Thüre hatten. Ungeachtet der gemachten Fort-
„ſchritte kann man ſich einen Begriff davon machen, wie es
„heutigen Tages noch ausſehen mag. Beſäßen wir Nachweiſe,
„deren Abgang wir ſchon oft beklagt haben, ſo würden wir
„ohne Zweifel zur Erkenntniß kommen, daß der Wohnungs-
„flächenraum, auf welchem die vom Pauperismus befallenen
„Klaſſen zuſammengeballt leben, für die Familie nicht den
„fünften Theil der von den wohlhabenden Klaſſen bewohnten
„Flächen, nicht den zehnten, vielleicht nicht den zwanzigſten
„Theil jenes Raumes erreicht, auf welchem ſich die vom Glück
„begünſtigten Klaſſen nach den Anforderungen der Behaglich-
„keit und Geſundheit ein Obdach bauten.

„Was die Nahrung betrifft, ſo finden wir, daß Frank-
„reich in einem gewöhnlichen Jahre, die Ausſaat ungerechnet,
„70 bis 80 Millionen Hectolitres Korn baut. Soll es aber
„ausreichen, ſo weiß man, daß der jährliche Conſumtionsbedarf
„an Korn ſich für den Kopf auf 3 Hectolitres erhöhen muß.
„Es gibt alſo hier einen Ausfall von wenigſtens einem Dritt-
„theil Korn. Der wievielſte Theil fällt nun von dieſem Ab-
„gang auf die im Elend ſchmachtenden Klaſſen? Dies iſt
„leicht zu errathen: die Reichen und Wohlhabenden erhalten
„zuerſt und unverkürzt ihren Antheil. Nach ihnen tritt eine un-
„gleiche Theilung ein, in welcher der Ausfall immer größer
„wird und ſich in einem mehr und mehr unzulänglichen Maaße
„mit Gerſte, Buchwaizen, Mais, Hülſenfrüchten, Kartoffeln
„ergänzt. Der nicht ergänzte Theil des Ausfalls muß mit
„dem Leben bezahlt werden, es nimmt um ſo mehr ab und
„erſchöpft ſich. Fraget die Aerzte der Armen, ſie können euch

„ſagen, daß in den unterſten Schichten der Bevölkerung die „Zahl der an Erſchöpfung Sterbenden ungeheuer iſt.

„Mit dem Fleiſche hat es noch eine ganz eigene Bewandt„niß. Frankreich gehört zu jenen Ländern, in denen man „am wenigſten Fleiſch verzehrt. Auf jeden erwachſenen Ein„wohner kommen jährlich nur 21 Kilogramm. Bei den rei„chen und wohlhabenden Klaſſen nun, die ungefähr 6 Mil„lionen Köpfe zählen, kommt es gewiß auf nicht weniger als „60 Kilogramm für den Kopf zu ſtehen; es bleiben alſo für „die andern Klaſſen, die 30 Millionen Individuen zählen, „jährlich für den Kopf nur noch 11 Kilogramme, darnach „mag man urtheilen, wie groß der Antheil der unterſten „Klaſſen iſt, im Falle ſich hier in ihrer Mitte jene ungleiche „Theilung wiederholt, von der wir ſoeben bezüglich des Kornes „geſprochen haben. Es gibt in Frankreich eine Anzahl von „Familien, in denen man nur einmal in der Woche, einmal „im Monat, einmal im Jahre Fleiſch ißt; es gibt ſolche, die „gar nie Fleiſch eſſen. Das nämliche gilt vom Genuſſe des „Weines; drei Fünftheile unſerer Bevölkerung kennen ihn gar „nicht.

„Gehen wir nun über zum Lohne? Er gehört ebenfalls „zu jenen Punkten, die einen gründlichen Einblick in die Tiefe „des Pauperismus gewähren. Von welchem Lohne iſt die „Rede? Ach, es braucht nicht erſt geſagt zu werden; vom „niederſten, unzulänglichſten. Will man Beweiſe hiefür in „Zahlen, ſo betrachte man ihn, abgeſehen davon, wie er früher „war, an und für ſich, und er hat etwas Schmerzerregendes. „Der Lohn eines landwirthſchaftlichen Taglöhners beträgt „durchſchnittlich 1 Fr. 50 Cent. für den Arbeitstag. Die Ge„ſammtſumme der Arbeitstage kommt im Jahre nicht über „200 zu ſtehen, das macht im Ganzen 300 Fr. als Einkom„men eines Jahres, 5 Fr. 77 C. für die Woche, 82 C. für „den Tag. Bringt man noch den Arbeitsertrag der Frau und „der arbeitsfähigen Kinder in Rechnung, ſo belaüft ſich die „Summe in einer Familie täglich auf 1 Fr. 50 C. bis 2 Fr., „und für jedes Glied in jeder Famile ungefähr auf 35 Cent.

„In der Manufacturindustrie stehen die Löhne höher, sind „aber auch die Anstrengungen größer. Bei einer Arbeitszeit „von täglich 12 bis 16 Stunden für Erwachsene, von 6 bis „12 Stunden für Kinder kommen hier ebenfalls durchschnitt„lich nur 2 Fr. auf den Mann, 1 Fr. auf das Weib, 35 C. „auf die Kinder. Rechnet man 300 Arbeitstage im Jahre, „so beträgt das jährlich 600, 300, 105 Fr.; wöchentlich 11 Fr. „50 C., 5 Fr. 75 C., 2 Fr.; für den wirklichen Arbeitstag „1 Fr. 65 C., 85 C., 28 C., und Alles in einander gerech„net, Mann, Weib, Kinder, für Familie und Tag 3 Fr. 10 C. „und für jedes Glied in jeder Familie 73 Centimes. Und „dennoch sind das die durchschnittlichen Zahlen, die bei ge„wissen ungünstigen Industriezweigen, wie bei den Webern, „Strumpfwirkern, um ein Viertel, um ein Drittel sinken, bei „den untersten Arbeitern und namentlich bei Weibern in allen „Handwerken sinken. Die Stickerinnen, mit welchen wir spra„chen, nehmen in einer Arbeitszeit von täglich 16 bis 18 „Stunden nur 75 C. bis 1 Fr. ein, die Spitzenklöpplerinnen, „Spinnerinnen nur 50 C., 30 C. ein. Fürwahr, ungeachtet „der eingetretenen Lohnerhöhung sind diese Zahlen noch recht „wohl Beweise für den Pauperismus.

„Neben dieses armselige Einkommen setzen wir nun die „nothwendigen, gebieterischen, ohne schwere Versündigung gegen „das Leben nicht zu unterlassenden Ausgaben. Neben einen „Lohn, der immer der einzige bleibt und doch so Vielem abhel„fen soll, neben einen stets schwachen, ohnmächtigen, unsicheren „Lohn, setzen wir die vielfachen unerläßlichen Bedürfnisse, „setzen wir die Preise der Lebenserfordernisse. Man muß sich „eine Wohnung miethen: je beschränkter, unbequemer, unge„sunder, tödtlicher die Wohnung ist, desto mehr kostet sie ver„hältnißmäßig, und die Progression geht ins Ungeheuere. „Schon vor langer Zeit hat man das beobachtet. Man weiß, „wie die constituirende Versammlung bei ihrer so großen Um„sicht und Klugheit einen sehr rasch aufsteigenden Maaßstab „als Grundlage für die Mobiliarsteuer anlegte. Werden die „Hütten von Lille nicht bis zu wöchentlich 2 Fr. vermiethet?

„So ist es überall. Stückverkauf vertheuert die Preise aller „Lebensmittel um das Dreifache. Der Lohn genügt hier „nicht, und wie sollte er ausreichen? Wir haben bei der In„dustrie durchschnittlich 3 Fr. Taglohn für die Familie. Nun „kostet ein Kilogramm schlechtes Fleisch 90 Centimes, ein Ki„logramm Brod in gewöhnlicher Zeit 25—30 Centimes, bei „einer Theuerung 45—50 Centimes, und man bedarf, nein, „ich irre mich, man bedürfte bei der Anstrengung der Arbeit „durchschnittlich für die Person täglich 6—800 Grammes, das „heißt täglich um eine Summe von 2 Fr. bis 2 Fr. 50 C. „Was soll ich vom Holze sagen, wovon der Ster[1]) 12 Fr. „kostet, von Kleidung und Licht? Was noch mehr vom „Weine, wovon der Litre 60 C., vom Zucker, wovon das „Kilogramm 80 C. kostet; vom Thee, Kaffee, den stärkenden, „gesunden, aber unzugänglichen Lebensmitteln sagen, an deren „Gebrauch man nicht einmal denken darf? So gelangt der „Unglückliche zu einem Budget, das eben so unmöglich ist, „wie dasjenige zum Beispiel, das ein Abgeordneter der Aca„demie der moralischen und politischen Wissenschaften im Jahre „1848 zu Lille selbst anlegte.[2])

„Nun lasse man in ein solches Leben eine Krankheit „kommen, welche den Lohn von 30, 10, nur von 2 oder 3 Tagen einstellt, ein Fest, ein Kind mehr, die Leiden eines „strengeren Winters, die beständige Bangigkeit vor einer

---

[1]) 1 Ster hat 29 Cubikfuß.

[2]) Blanqui, des Classes ouvrières en France, stellt das Budget eines Bolzenmachers zu Lille in folgender Weise: Einnahmen des Familienhauptes 2 Fr. täglich; der Frau 19—15 Cent. täglich. Die 4 Kinder sind in der Schule oder in einer Bewahranstalt. Ausgabe wöchentlich 24 Kilos schwarzes Brod, 22½ Cent. = 5 Fr. 40 Cent.; Fleischüberreste, dreimal wöchentlich, 75 Cent.; Butter für das Familienhaupt, 50 Cent.; Früchte und Zuckersatz für Weib und Kinder, 80 C.; Kartoffel und Bohnen, 1 Fr.; Milch, 35 C.; Miethzins für die Hütte 1 Fr. 50 C.; Kohlen, 1 Fr. 35 C.; Seife und Licht, 1 Fr. 10 C. — Gesammtsumme der wöchentlichen Ausgabe, 12 Fr. 75 C. Zu den Einnahmen gesellten sich einige Unterstützungen in Brod und Kleidung.

„Theuerung der Lebensmittel, die Rückschläge einer politischen „Umwälzung! Doch sehet ab von all diesen zufälligen Din„gen, und über welche arme Familie bricht nichts Schmerz„liches herein, — lasset nur das Alter kommen. Lasset die „Augen schwach werden und erlöschen, die Kräfte abnehmen, „die Hände zittern, da alles dieses zur Arbeit ungeschickt macht „und sie verschlechtert und den Unglücklichen somit von der „hohen Stufe, welche er sich durch seine Geschicklichkeit in der „Arbeit errungen hat, zu der gemeinen Arbeit erniedrigt und „auf halben Lohn setzt, — wohlan, was muß das für eine „trauriges, immerdar armseliges Leben sein, wenn der Arbeiter „zusehen muß, wie seine Organe immer schwächer werden und „täglich mehr entschwinden; wenn er immer mehr Entbehrun„gen ausstehen muß, während er glaubt, sie bereits alle kennen „gelernt zu haben, und dies Alles zu einer Zeit, in der er „in Folge seiner Schwäche mit größerer Sorgfalt gepflegt und „aller Anstrengung und aller Leiden überhoben sein sollte! „Und doch ist dies das gewöhnliche Loos aller dem Elende „verfallenen Unglücklichen, wofern nicht gerade die Entbehr„ungen, Ermüdungen, oft auch tödtliche Ereignisse bei der „Arbeit ihrem Leben, bevor dieses Aüßerste eintritt, ein Ende „machen, oder ein Spital ihnen gegen das Ende des Lebens „auf Augenblicke nur seine traurige und demüthigende, ob„gleich wohlthuende Gastlichkeit bietet.“[1])

Modeste glaubt, das Uebel des Pauperismus sei im Abnehmen begriffen. Wie gerne möchten wir dies mit ihm glauben; aber wenn wir sehen, wie die Ursachen, aus denen derselbe entsteht, namentlich die Ursachen der geistigen Ordnung immer im Wachsen begriffen sind und im Volke immer tiefere Wurzeln schlagen, da können wir uns der ernstlichsten Befürchtungen nicht erwehren. Modeste, glauben wir, wird von einem doppelten Gefühle beherrscht: von einem lebendigen Verlangen, das Loos der leidenden Klassen gebessert zu sehen und von einem unbegränzten Vertrauen in die Macht des rein ratio-

[1]) Etat actuel du paupérisme, I. Theil, S. 89—94.

So ist das Elend in Frankreich beschaffen; allerdings blos auf Manufacturgegenden beschränkt tritt es in diesen Gegenden unter den häßlichsten Zügen auf. Ohne Zweifel ist es ein sehr großes Uebel in gegenwärtiger Zeit. Aber es ist wohl noch viel schwerer, wenn man sich fragt, ob durch die ununterbrochene Ueberhandnahme der moralischen Ursachen, aus denen es hervorgeht, nicht schließlich auch die bisher gesund gebliebenen Bevölkerungen davon ergriffen werden. Die Industrie hat ihre materiellen Leiden, die mit der Natur ihrer Arbeiten selbst zusammenhängen; sie hat ihre entsittlichenden Ursachen, die von ihrer Natur unzertrennlich sind; aber diese Ursachen haben nichts Verhängnißvolles an sich, noch sind sie unüberwindlich. Hätte das Elend, wie es aus der Industrie hervorgeht, die Kraft, Tiefe und Ausdehnung, welche Jedermann an ihr mit Entsetzen gewahrt, wenn die auf den Glauben sich stützenden Sitten im Geiste der Entsagung eine Widerstandskraft fänden, die mit den gefährlichen Verlockungen des industriellen Lebens im Verhältnisse steht? Man nehme dem Arbeiter den Stolz und die rohe Begierlichkeit der Sinne, die ihn zu Luxusausgaben, zur Trunkenheit, zur Unordnung jeglicher Art fortreißen; man gebe ihm Anhänglichkeit an die Familie, den Geist der Arbeit, der Vorsicht, der Sparsamkeit, welchen die christliche Moral einflößt; man gebe zu gleicher Zeit den Reichen, den Herrn, welche den Arbeiter anstellen, jenen Geist der Mäßigung und Liebe, welchen das Christenthum predigt; man halte durch diese moralische Reform der Großen die schädlichen Beispiele, sündhaften Herausforderungen und schmählichen Ausbeutungen von den Kleinen ferne; mit einem Worte man verscheuche alle jene schlechten Leidenschaften, alle jene unordentlichen Begierlichkeiten, all jenes unersättliche Verlangen, welche das Wesen des Industrialismus ausmachen, aus dem socialen Leben: und dann kann die Arbeit wohl noch hart und das Leben des Arbeiters noch sehr arm sein, aber das Elend ist verschwunden oder auf jene Verhältnisse zurückgeführt, in welchen man für die Gesellschaft nichts mehr zu fürchten braucht, als die Ungunst des Himmels oder

die Zufälle im physischen Leben des Menschen. Nimmt man dagegen an, daß der Geist des industriellen Heidenthums, der den größten Theil unserer Städte unterwühlt hat, auch auf das Land hinaus dringe, wird er nicht unter verschiedenen Gestalten die nämlichen Uebel zu Tage bringen? Und kann man nicht in vielen Fällen die Spuren dieses Umsichgreifens und seine furchtbaren Wirkungen schon verfolgen?

Was aus einer Gesellschaft werden kann, in welcher der Geist des Industrialismus alle Klassen durchfressen hat, davon kann uns Frankreich keine vollkommene Anschauung bieten. Dank der Thätigkeit des katholischen Priesterthums, Dank den unausgesetzten Anstrengungen der Liebe, Dank auch jenem Schatz von christlichen Sitten, welchen Frankreich sogar in Mitte seiner schwersten Verirrungen stets bewahrt hat, machte der Industrialismus hier nur einen oberflächlichen Eindruck. Was wird aus Frankreich werden, wenn es den Verlockungen, vor denen es heutzutage an Kraft zu verlieren scheint, Gehör schenkt und seine Sitten von diesem seinen Ueberlieferungen und seinem Genie so entgegengesetzten Geiste durchdringen läßt? Um hievon Kenntniß zu erlangen, muß man auf das Elend in jener Gesellschaft ein Auge werfen, in welcher der Industrialismus unter allen am tiefsten Wurzel gefaßt und von welcher aus er sich über das übrige Europa verbreitet hat, wir meinen in England.

England hat durch den Charakter seiner Bewohner, durch die Natur seines Bodens, durch die geographische Lage und Bildung seines Gebietes von der Vorsehung alle Gaben empfangen, welche ein Volk zu großer Wohlfahrt auf materiellem Gebiete befähigen. Sein politisches Genie hat sich eine Staatsverfassung geschaffen, welche für die Ausdehnung der Arbeit in allen Betriebszweigen äußerst günstig ist. Woher kommt es also, daß diese Nation, die unter allen am wenigsten dazu angethan zu sein scheint, die Prüfungen des Elends an sich zu erfahren, denselben mehr als jede andere unterworfen ist. Für uns, die wir die Thatsachen, welche auf die Bestimmung der Völker entscheidend einwirken, höher suchen, als in der

So ist das Elend in Frankreich beschaffen; allerdings blos auf Manufacturgegenden beschränkt tritt es in diesen Gegenden unter den häßlichsten Zügen auf. Ohne Zweifel ist es ein sehr großes Uebel in gegenwärtiger Zeit. Aber es ist wohl noch viel schwerer, wenn man sich fragt, ob durch die ununterbrochene Ueberhandnahme der moralischen Ursachen, aus denen es hervorgeht, nicht schließlich auch die bisher gesund gebliebenen Bevölkerungen davon ergriffen werden. Die Industrie hat ihre materiellen Leiden, die mit der Natur ihrer Arbeiten selbst zusammenhängen; sie hat ihre entsittlichenden Ursachen, die von ihrer Natur unzertrennlich sind; aber diese Ursachen haben nichts Verhängnißvolles an sich, noch sind sie unüberwindlich. Hätte das Elend, wie es aus der Industrie hervorgeht, die Kraft, Tiefe und Ausdehnung, welche Jedermann an ihr mit Entsetzen gewahrt, wenn die auf den Glauben sich stützenden Sitten im Geiste der Entsagung eine Widerstandskraft fänden, die mit den gefährlichen Verlockungen des industriellen Lebens im Verhältnisse steht? Man nehme dem Arbeiter den Stolz und die rohe Begierlichkeit der Sinne, die ihn zu Luxusausgaben, zur Trunkenheit, zur Unordnung jeglicher Art fortreißen; man gebe ihm Anhänglichkeit an die Familie, den Geist der Arbeit, der Vorsicht, der Sparsamkeit, welchen die christliche Moral einflößt; man gebe zu gleicher Zeit den Reichen, den Herrn, welche den Arbeiter anstellen, jenen Geist der Mäßigung und Liebe, welchen das Christenthum predigt; man halte durch diese moralische Reform der Großen die schädlichen Beispiele, sündhaften Herausforderungen und schmählichen Ausbeutungen von den Kleinen ferne; mit einem Worte man verscheuche alle jene schlechten Leidenschaften, alle jene unordentlichen Begierlichkeiten, all jenes unersättliche Verlangen, welche das Wesen des Industrialismus ausmachen, aus dem socialen Leben: und dann kann die Arbeit wohl noch hart und das Leben des Arbeiters noch sehr arm sein, aber das Elend ist verschwunden oder auf jene Verhältnisse zurückgeführt, in welchen man für die Gesellschaft nichts mehr zu fürchten braucht, als die Ungunst des Himmels oder

die Zufälle im phyſiſchen Leben des Menſchen. Nimmt man dagegen an, daß der Geiſt des induſtriellen Heidenthums, der den größten Theil unſerer Städte unterwühlt hat, auch auf das Land hinaus dringe, wird er nicht unter verſchiedenen Geſtalten die nämlichen Uebel zu Tage bringen? Und kann man nicht in vielen Fällen die Spuren dieſes Umſichgreifens und ſeine furchtbaren Wirkungen ſchon verfolgen?

Was aus einer Geſellſchaft werden kann, in welcher der Geiſt des Induſtrialismus alle Klaſſen durchfreſſen hat, davon kann uns Frankreich keine vollkommene Anſchauung bieten. Dank der Thätigkeit des katholiſchen Prieſterthums, Dank den unausgeſetzten Anſtrengungen der Liebe, Dank auch jenem Schatz von chriſtlichen Sitten, welchen Frankreich ſogar in Mitte ſeiner ſchwerſten Verirrungen ſtets bewahrt hat, machte der Induſtrialismus hier nur einen oberflächlichen Eindruck. Was wird aus Frankreich werden, wenn es den Verlockungen, vor denen es heutzutage an Kraft zu verlieren ſcheint, Gehör ſchenkt und ſeine Sitten von dieſem ſeinen Ueberlieferungen und ſeinem Genie ſo entgegengeſetzten Geiſte durchdringen läßt? Um hievon Kenntniß zu erlangen, muß man auf das Elend in jener Geſellſchaft ein Auge werfen, in welcher der Induſtrialismus unter allen am tiefſten Wurzel gefaßt und von welcher aus er ſich über das übrige Europa verbreitet hat, wir meinen in England.

England hat durch den Charakter ſeiner Bewohner, durch die Natur ſeines Bodens, durch die geographiſche Lage und Bildung ſeines Gebietes von der Vorſehung alle Gaben empfangen, welche ein Volk zu großer Wohlfahrt auf materiellem Gebiete befähigen. Sein politiſches Genie hat ſich eine Staatsverfaſſung geſchaffen, welche für die Ausdehnung der Arbeit in allen Betriebszweigen äußerſt günſtig iſt. Woher kommt es alſo, daß dieſe Nation, die unter allen am wenigſten dazu angethan zu ſein ſcheint, die Prüfungen des Elends an ſich zu erfahren, denſelben mehr als jede andere unterworfen iſt. Für uns, die wir die Thatſachen, welche auf die Beſtimmung der Völker entſcheidend einwirken, höher ſuchen, als in der

So ist das Elend in Frankreich beschaffen; allerdings blos auf Manufacturgegenden beschränkt tritt es in diesen Gegenden unter den häßlichsten Zügen auf. Ohne Zweifel ist es ein sehr großes Uebel in gegenwärtiger Zeit. Aber es ist wohl noch viel schwerer, wenn man sich fragt, ob durch die ununterbrochene Ueberhandnahme der moralischen Ursachen, aus denen es hervorgeht, nicht schließlich auch die bisher gesund gebliebenen Bevölkerungen davon ergriffen werden. Die Industrie hat ihre materiellen Leiden, die mit der Natur ihrer Arbeiten selbst zusammenhängen; sie hat ihre entsittlichenden Ursachen, die von ihrer Natur unzertrennlich sind; aber diese Ursachen haben nichts Verhängnißvolles an sich, noch sind sie unüberwindlich. Hätte das Elend, wie es aus der Industrie hervorgeht, die Kraft, Tiefe und Ausdehnung, welche Jedermann an ihr mit Entsetzen gewahrt, wenn die auf den Glauben sich stützenden Sitten im Geiste der Entsagung eine Widerstandskraft fänden, die mit den gefährlichen Verlockungen des industriellen Lebens im Verhältnisse steht? Man nehme dem Arbeiter den Stolz und die rohe Begierlichkeit der Sinne, die ihn zu Luxusausgaben, zur Trunkenheit, zur Unordnung jeglicher Art fortreißen; man gebe ihm Anhänglichkeit an die Familie, den Geist der Arbeit, der Vorsicht, der Sparsamkeit, welchen die christliche Moral einflößt; man gebe zu gleicher Zeit den Reichen, den Herrn, welche den Arbeiter anstellen, jenen Geist der Mäßigung und Liebe, welchen das Christenthum predigt; man halte durch diese moralische Reform der Großen die schädlichen Beispiele, sündhaften Herausforderungen und schmählichen Ausbeutungen von den Kleinen ferne; mit einem Worte man verscheuche alle jene schlechten Leidenschaften, alle jene unordentlichen Begierlichkeiten, all jenes unersättliche Verlangen, welche das Wesen des Industrialismus ausmachen, aus dem socialen Leben: und dann kann die Arbeit wohl noch hart und das Leben des Arbeiters noch sehr arm sein, aber das Elend ist verschwunden oder auf jene Verhältnisse zurückgeführt, in welchen man für die Gesellschaft nichts mehr zu fürchten braucht, als die Ungunst des Himmels oder

die Zufälle im phyſiſchen Leben des Menſchen. Nimmt man dagegen an, daß der Geiſt des induſtriellen Heidenthums, der den größten Theil unſerer Städte unterwühlt hat, auch auf das Land hinaus dringe, wird er nicht unter verſchiedenen Geſtalten die nämlichen Uebel zu Tage bringen? Und kann man nicht in vielen Fällen die Spuren dieſes Umſichgreifens und ſeine furchtbaren Wirkungen ſchon verfolgen?

Was aus einer Geſellſchaft werden kann, in welcher der Geiſt des Induſtrialismus alle Klaſſen durchfreſſen hat, davon kann uns Frankreich keine vollkommene Anſchauung bieten. Dank der Thätigkeit des katholiſchen Prieſterthums, Dank den unausgeſetzten Anſtrengungen der Liebe, Dank auch jenem Schatz von chriſtlichen Sitten, welchen Frankreich ſogar in Mitte ſeiner ſchwerſten Verirrungen ſtets bewahrt hat, machte der Induſtrialismus hier nur einen oberflächlichen Eindruck. Was wird aus Frankreich werden, wenn es den Verlockungen, vor denen es heutzutage an Kraft zu verlieren ſcheint, Gehör ſchenkt und ſeine Sitten von dieſem ſeinen Ueberlieferungen und ſeinem Genie ſo entgegengeſetzten Geiſte durchdringen läßt? Um hievon Kenntniß zu erlangen, muß man auf das Elend in jener Geſellſchaft ein Auge werfen, in welcher der Induſtrialismus unter allen am tiefſten Wurzel gefaßt und von welcher aus er ſich über das übrige Europa verbreitet hat, wir meinen in England.

England hat durch den Charakter ſeiner Bewohner, durch die Natur ſeines Bodens, durch die geographiſche Lage und Bildung ſeines Gebietes von der Vorſehung alle Gaben empfangen, welche ein Volk zu großer Wohlfahrt auf materiellem Gebiete befähigen. Sein politiſches Genie hat ſich eine Staatsverfaſſung geſchaffen, welche für die Ausdehnung der Arbeit in allen Betriebszweigen äußerſt günſtig iſt. Woher kommt es alſo, daß dieſe Nation, die unter allen am wenigſten dazu angethan zu ſein ſcheint, die Prüfungen des Elends an ſich zu erfahren, denſelben mehr als jede andere unterworfen iſt. Für uns, die wir die Thatſachen, welche auf die Beſtimmung der Völker entſcheidend einwirken, höher ſuchen, als in der

So ist das Elend in Frankreich beschaffen; allerdings blos auf Manufacturgegenden beschränkt tritt es in diesen Gegenden unter den häßlichsten Zügen auf. Ohne Zweifel ist es ein sehr großes Uebel in gegenwärtiger Zeit. Aber es ist wohl noch viel schwerer, wenn man sich fragt, ob durch die ununterbrochene Ueberhandnahme der moralischen Ursachen, aus denen es hervorgeht, nicht schließlich auch die bisher gesund gebliebenen Bevölkerungen davon ergriffen werden. Die Industrie hat ihre materiellen Leiden, die mit der Natur ihrer Arbeiten selbst zusammenhängen; sie hat ihre entsittlichenden Ursachen, die von ihrer Natur unzertrennlich sind; aber diese Ursachen haben nichts Verhängnißvolles an sich, noch sind sie unüberwindlich. Hätte das Elend, wie es aus der Industrie hervorgeht, die Kraft, Tiefe und Ausdehnung, welche Jedermann an ihr mit Entsetzen gewahrt, wenn die auf den Glauben sich stützenden Sitten im Geiste der Entsagung eine Widerstandskraft fänden, die mit den gefährlichen Verlockungen des industriellen Lebens im Verhältnisse steht? Man nehme dem Arbeiter den Stolz und die rohe Begierlichkeit der Sinne, die ihn zu Luxusausgaben, zur Trunkenheit, zur Unordnung jeglicher Art fortreißen; man gebe ihm Anhänglichkeit an die Familie, den Geist der Arbeit, der Vorsicht, der Sparsamkeit, welchen die christliche Moral einflößt; man gebe zu gleicher Zeit den Reichen, den Herrn, welche den Arbeiter anstellen, jenen Geist der Mäßigung und Liebe, welchen das Christenthum predigt; man halte durch diese moralische Reform der Großen die schädlichen Beispiele, sündhaften Herausforderungen und schmählichen Ausbeutungen von den Kleinen ferne; mit einem Worte man verscheuche alle jene schlechten Leidenschaften, alle jene unordentlichen Begierlichkeiten, all jenes unersättliche Verlangen, welche das Wesen des Industrialismus ausmachen, aus dem socialen Leben: und dann kann die Arbeit wohl noch hart und das Leben des Arbeiters noch sehr arm sein, aber das Elend ist verschwunden oder auf jene Verhältnisse zurückgeführt, in welchen man für die Gesellschaft nichts mehr zu fürchten braucht, als die Ungunst des Himmels oder

die Zufälle im phyſiſchen Leben des Menſchen. Nimmt man dagegen an, daß der Geiſt des induſtriellen Heidenthums, der den größten Theil unſerer Städte unterwühlt hat, auch auf das Land hinaus dringe, wird er nicht unter verſchiedenen Geſtalten die nämlichen Uebel zu Tage bringen? Und kann man nicht in vielen Fällen die Spuren dieſes Umſichgreifens und ſeine furchtbaren Wirkungen ſchon verfolgen?

Was aus einer Geſellſchaft werden kann, in welcher der Geiſt des Induſtrialismus alle Klaſſen durchfreſſen hat, davon kann uns Frankreich keine vollkommene Anſchauung bieten. Dank der Thätigkeit des katholiſchen Prieſterthums, Dank den unausgeſetzten Anſtrengungen der Liebe, Dank auch jenem Schatz von chriſtlichen Sitten, welchen Frankreich ſogar in Mitte ſeiner ſchwerſten Verirrungen ſtets bewahrt hat, machte der Induſtrialismus hier nur einen oberflächlichen Eindruck. Was wird aus Frankreich werden, wenn es den Verlockungen, vor denen es heutzutage an Kraft zu verlieren ſcheint, Gehör ſchenkt und ſeine Sitten von dieſem ſeinen Ueberlieferungen und ſeinem Genie ſo entgegengeſetzten Geiſte durchdringen läßt? Um hievon Kenntniß zu erlangen, muß man auf das Elend in jener Geſellſchaft ein Auge werfen, in welcher der Induſtrialismus unter allen am tiefſten Wurzel gefaßt und von welcher aus er ſich über das übrige Europa verbreitet hat, wir meinen in England.

England hat durch den Charakter ſeiner Bewohner, durch die Natur ſeines Bodens, durch die geographiſche Lage und Bildung ſeines Gebietes von der Vorſehung alle Gaben empfangen, welche ein Volk zu großer Wohlfahrt auf materiellem Gebiete befähigen. Sein politiſches Genie hat ſich eine Staatsverfaſſung geſchaffen, welche für die Ausdehnung der Arbeit in allen Betriebszweigen äußerſt günſtig iſt. Woher kommt es alſo, daß dieſe Nation, die unter allen am wenigſten dazu angethan zu ſein ſcheint, die Prüfungen des Elends an ſich zu erfahren, denſelben mehr als jede andere unterworfen iſt. Für uns, die wir die Thatſachen, welche auf die Beſtimmung der Völker entſcheidend einwirken, höher ſuchen, als in der

So ist das Elend in Frankreich beschaffen; allerdings blos auf Manufacturgegenden beschränkt tritt es in diesen Gegenden unter den häßlichsten Zügen auf. Ohne Zweifel ist es ein sehr großes Uebel in gegenwärtiger Zeit. Aber es ist wohl noch viel schwerer, wenn man sich fragt, ob durch die ununterbrochene Ueberhandnahme der moralischen Ursachen, aus denen es hervorgeht, nicht schließlich auch die bisher gesund gebliebenen Bevölkerungen davon ergriffen werden. Die Industrie hat ihre materiellen Leiden, die mit der Natur ihrer Arbeiten selbst zusammenhängen; sie hat ihre entsittlichenden Ursachen, die von ihrer Natur unzertrennlich sind; aber diese Ursachen haben nichts Verhängnißvolles an sich, noch sind sie unüberwindlich. Hätte das Elend, wie es aus der Industrie hervorgeht, die Kraft, Tiefe und Ausdehnung, welche Jedermann an ihr mit Entsetzen gewahrt, wenn die auf den Glauben sich stützenden Sitten im Geiste der Entsagung eine Widerstandskraft fänden, die mit den gefährlichen Verlockungen des industriellen Lebens im Verhältnisse steht? Man nehme dem Arbeiter den Stolz und die rohe Begierlichkeit der Sinne, die ihn zu Luxusausgaben, zur Trunkenheit, zur Unordnung jeglicher Art fortreißen; man gebe ihm Anhänglichkeit an die Familie, den Geist der Arbeit, der Vorsicht, der Sparsamkeit, welchen die christliche Moral einflößt; man gebe zu gleicher Zeit den Reichen, den Herrn, welche den Arbeiter anstellen, jenen Geist der Mäßigung und Liebe, welchen das Christenthum predigt; man halte durch diese moralische Reform der Großen die schädlichen Beispiele, sündhaften Herausforderungen und schmählichen Ausbeutungen von den Kleinen ferne; mit einem Worte man verscheuche alle jene schlechten Leidenschaften, alle jene unordentlichen Begierlichkeiten, all jenes unersättliche Verlangen, welche das Wesen des Industrialismus ausmachen, aus dem socialen Leben: und dann kann die Arbeit wohl noch hart und das Leben des Arbeiters noch sehr arm sein, aber das Elend ist verschwunden oder auf jene Verhältnisse zurückgeführt, in welchen man für die Gesellschaft nichts mehr zu fürchten braucht, als die Ungunst des Himmels oder

die Zufälle im phyſiſchen Leben des Menſchen. Nimmt man dagegen an, daß der Geiſt des induſtriellen Heidenthums, der den größten Theil unſerer Städte unterwühlt hat, auch auf das Land hinaus dringe, wird er nicht unter verſchiedenen Geſtalten die nämlichen Uebel zu Tage bringen? Und kann man nicht in vielen Fällen die Spuren dieſes Umſichgreifens und ſeine furchtbaren Wirkungen ſchon verfolgen?

Was aus einer Geſellſchaft werden kann, in welcher der Geiſt des Induſtrialismus alle Klaſſen durchfreſſen hat, davon kann uns Frankreich keine vollkommene Anſchauung bieten. Dank der Thätigkeit des katholiſchen Prieſterthums, Dank den unausgeſetzten Anſtrengungen der Liebe, Dank auch jenem Schatz von chriſtlichen Sitten, welchen Frankreich ſogar in Mitte ſeiner ſchwerſten Verirrungen ſtets bewahrt hat, machte der Induſtrialismus hier nur einen oberflächlichen Eindruck. Was wird aus Frankreich werden, wenn es den Verlockungen, vor denen es heutzutage an Kraft zu verlieren ſcheint, Gehör ſchenkt und ſeine Sitten von dieſem ſeinen Ueberlieferungen und ſeinem Genie ſo entgegengeſetzten Geiſte durchdringen läßt? Um hievon Kenntniß zu erlangen, muß man auf das Elend in jener Geſellſchaft ein Auge werfen, in welcher der Induſtrialismus unter allen am tiefſten Wurzel gefaßt und von welcher aus er ſich über das übrige Europa verbreitet hat, wir meinen in England.

England hat durch den Charakter ſeiner Bewohner, durch die Natur ſeines Bodens, durch die geographiſche Lage und Bildung ſeines Gebietes von der Vorſehung alle Gaben empfangen, welche ein Volk zu großer Wohlfahrt auf materiellem Gebiete befähigen. Sein politiſches Genie hat ſich eine Staatsverfaſſung geſchaffen, welche für die Ausdehnung der Arbeit in allen Betriebszweigen äußerſt günſtig iſt. Woher kommt es alſo, daß dieſe Nation, die unter allen am wenigſten dazu angethan zu ſein ſcheint, die Prüfungen des Elends an ſich zu erfahren, denſelben mehr als jede andere unterworfen iſt. Für uns, die wir die Thatſachen, welche auf die Beſtimmung der Völker entſcheidend einwirken, höher ſuchen, als in der

rein materiellen Ordnung, iſt der Grund dieſes Widerſpruches leicht zu finden. England bewahrte zwar im äußeren Leben die chriſtlichen Gewohnheiten, die es unter dem Einfluſſe der katholiſchen Kirche gewonnen hatte, ließ es aber geſchehen, daß der chriſtliche Geiſt in ihm erſchüttert wurde. Ein unbezwingbarer Hochmuth, eine unerſättliche Gier nach den materiellen Genüſſen, ein brennender Durſt nach Gewinn ſind in ſeinen Sitten an die Stelle weiſer Mäßigung, und ruhiger, fruchtbarer Thätigkeit, welche das Chriſtenthum einflößt, getreten. Das proteſtantiſche England hat das Joch der chriſtlichen Entſagung abgeſchüttelt und trägt das hundertmal drückendere Joch der Habſucht. Daher ſtammen ſeine Uebel, daher jenes Durcheinander des bewunderungswürdigſten Reichthums und des bewunderungswürdigſten Elends, jene ungeheuerliche Miſchung, wie man ſie nur zu den Zeiten der großen Verderbniß des Heidenthums ſehen konnte, deren Wiederkehr aber unmöglich ſchien, ſeitdem die katholiſche Kirche der Welt mit der Gerechtigkeit auch die Liebe gegeben hatte.

Am Ende des ſiebenzehnten Jahrhunderts bezeichnete der berühmte Locke in einem Berichte der Handelskammer, deren Mitglied er war, den Pauperismus als eine ſtets drückendere Laſt für das Königreich und bemerkte, „daß das Uebel weder „aus der Seltenheit der Lebensmittel, noch aus Mangel an „Beſchäftigung für den Armen herrühre, da der Segen Gottes „über dieſe Zeiten einen nicht minder großen Ueberfluß als „über die früheren ausbreitete.“ Er ſchloß mit der Bemerkung, daß die Urſache des zunehmenden Pauperismus „in der Erſchlaffung „der Zucht und in der Verderbniß der Sitten“ liege.[1]) Nicholls, ein engliſcher Staatsrechtslehrer unſerer Zeit, macht bezüglich des Ausganges des achtzehnten Jahrhunderts eine ähnliche Bemerkung: „Wir ſehen, ſagt er, daß ſich Handel, Reichthum „und Nahrungsquellen des Landes in dieſer Epoche noch ſchneller vermehren als die Bevölkerung, und daß in der Wiſſen„ſchaft, Literatur und den nützlichen Künſten merkliche Fort-

[1]) Bei Pashley, Pauperism and poor laws, S. 235.

„ſchritte gemacht wurden. Und dennoch hält die Lage der großen „Maſſe nicht gleichen Gang mit dieſen Fortſchritten, weil die „aufſteigende Bewegung der Lebensmittelpreiſe beſtändig die „Lohnhöhe überſteigt. Der Ausfall wird größtentheils durch „die Armentaxe gedeckt, die ſehr raſch zunimmt und für die „Steuerpflichtigen eine unerträgliche Laſt, für die Arbeiter„klaſſen eine Quelle der Entſittlichung wird.“ [1]) Man kann mit den engliſchen Schriftſtellern der damaligen Zeit, die den ſocialen Zuſtand ihres Landes am gründlichſten erfaßt haben, ſagen: „das Elend wächſt mit der Größe Englands.“ [2])

Was von England vor einem Jahrhundert als wahr galt, das gilt heutzutage noch mehr. Die materielle Thatſache des Elendes im vereinigten Königreiche iſt unbeſtreitbar und die moraliſchen Urſachen, aus denen dasſelbe hervorgeht, handgreiflicher, als jemals. Bevor wir an die einzelnen Beweiſe gehen, führen wir zwei entſcheidende Zeugniſſe an. Das erſte iſt von Mac Culloch, einem der berühmteſten Staatswirthſchaftslehrer Englands. Er hat ſein ganzes Leben auf die Unterſuchung des ſocialen Zuſtandes ſeines Vaterlandes verwendet und darf ſicher nicht für einen Mann angeſehen werden, der darauf ausgeht, das Gemälde zu düſter zu machen. An den Ausdrücken, deren er ſich bedient, um die Thatſache des Uebels darzuthun, iſt erſichtlich, welche Beſorgniſſe ihn ängſtigen. „Es beſteht, ſagt er, kaum ein Zweifel darüber, „daß die Lage des der Arbeit anheimgegebenen Theiles unſerer „Bevölkerung ſeit fünf und zwanzig Jahren ſich verſchlimmert „habe. Jeden Falls iſt es nur zu gewiß, daß dieſe Lage ſich „im Verhältniß zu den errungenen Vortheilen der höheren „Klaſſen nicht gehoben habe. Weil aber die armen Arbeiter „die Mehrzahl der Bevölkerung bilden, ſo iſt eben deshalb „ihre Lage nicht ſo faſt wegen ihrer eigenen Wohlfahrt, ſon-

[1]) History of the english poor law, by sir George Nicholls, late poor law commissioner and secretary of the poor law board. Bd. II, S. 140.

[2]) Pashley, Poor law etc. S. 188.

„dern auch wegen der Wohlfahrt aller anderen Klaſſen ein „Gegenſtand von höchſter Wichtigkeit. Das Elend und die „Erniedrigung einer ſehr zahlreichen Klaſſe (of any very large „class), namentlich wenn ſie mit einem mächtigen Reichthume „und einem alle Schranken überſchreitenden Luxus eines „Theiles der höheren Stände in ſchroffem Widerſpruch ſtehen, „bilden einen ſehr wenig beneidenswerthen Stand der Dinge, „woraus Unzufriedenheit, Aufruhr und Verwirrungen jeder „Art nothwendig hervorgehen müſſen.“ [1])

Das andere Zeugniß iſt der Edimburger Revue entnommen: „Wahrheit iſt es, daß das Uebel, unter dem die „Arbeiterklaſſen ſeufzen, ſeinem Weſen nach ein moraliſches „Uebel iſt und daß man nur auf dem Gebiete der moraliſchen „Urſachen das Heilmittel finden könne. Man verdopple mor„gen den Arbeitslohn, laſſe aber alles Andere im alten Zu„ſtande, ſo wird damit das Uebel nicht geringer, vielleicht gar „ſchwerer. Wir wollen damit nicht ſagen, daß es nicht eine „gute Zahl von Arbeitern gebe, die bei dem gegenwärtigen „Lohne keine anſtändige Exiſtenz zu erringen im Stande „wären; aber wir behaupten, daß die vorzüglichſte Quelle des „Elends der Arbeiterklaſſen in ihrer Entſittlichung liege, und „daß, ſo lange dieſer Grund beſteht, alle Anſtrengungen, mö„gen ſie nun in Erhöhung des Lohnes oder in Verminderung „der Lebensmittelpreiſe beſtehen, in Folge ihrer Laſter und „ihrer Fahrläſſigkeit vergeblich ſind.“ [2])

Bevor wir an die beſondern Thatſachen gehen, müſſen wir einem Einwurfe vorbeugen. Weiſen nicht die meiſten Staatswirthſchaftslehrer durch ſtatiſtiſche Zahlen nach, daß die Löhne der engliſchen Arbeiter höher ſtehen, als jene des Continents, und namentlich höher als die Löhne der franzöſiſchen

---

[1]) A treatise on the principles of taxation. London, 1845, S. 394.

[2]) Edimburgh Review, Church and state education, Juli 1850, S. 100.

Arbeiter? Wenn dem ſo wäre, dann könnte vor Allem, da das Elend eine weſentlich relative Sache iſt, und mehr von den Gewohnheiten und namentlich von der Sittlichkeit der Bevölkerung, als von der Ausdehnung ihrer materiellen Quellen abhängt, die Frage durch Zahlen nicht entſchieden werden. Welchem Glauben darf man außerdem Zahlen beimeſſen? Was ſind dieſe Ziffer anders, als jene mittleren Verhältnißzahlen, die den Statiſtikern ſo theuer ſind, aber dennoch ſo wenig zu einem Schluſſe berechtigen, ja ſogar geeignet ſind, unaufmerkſame und unerfahrne Geiſter zu täuſchen? Kann eine hinlänglich hohe Durchſchnittszahl nicht jenem Zuſtand der Dinge entſprechen, in dem eine kleine Zahl beſonders gewandter Arbeiter ausnehmend hohe Löhne einnimmt, während die große Maſſe nur kümmerlich beſoldet iſt? Ferner, wenn die Löhne in Perioden großer induſtrieller Thätigkeit hoch ſtehen, wie tief ſinken ſie in Zeiten der Abnahme oder eines völligen Stillſtandes der Arbeit herab? Müßte man nicht, um der Wahrheit nahe zu kommen, die Durchſchnittszahl zwiſchen den verſchiedenen Perioden nehmen? Das einzige Verfahren, welches in dergleichen Dingen zu ſicheren Schlüſſen führt, iſt das Studium des Arbeiterlebens in ſeiner Wirklichkeit vom moraliſchen und materiellen Geſichtspunkte aus. Dieſes Verfahren beobachteten in den letzteren Zeiten die gewandteſten und angeſehenſten Männer, namentlich Villermé und Leplay, und die aus dieſem Verfahren gewonnenen Reſultate ſind die einzigen, denen man einiges Vertrauen ſchenken kann.[1])

[1]) Lemire, ein ſehr ſcharfſinniger Forſcher, der die engliſchen Zuſtände in unmittelbarer Nähe beobachtete, ſchlägt dieſen Weg ein. (Coup d'oeil sur l'Angleterre, S. 75.) Wir kennen kein Buch, das eine wahrere und vollſtändigere Idee von dem Elende in England gibt. Es behauptet nichts, das nicht durch die unverwerflichſten engliſchen Documente und Zeugniſſe bekräftigt wird. Wenn wir es nicht öfter anführen, ſo geſchieht dies darum, weil wir unſere Behauptungen namentlich durch Geſtändniſſe der Engländer ſelbſt erhärten wollen.

Nachdem dieſe Schwierigkeit beſeitigt iſt, gehen wir an die Sache. Zum Unterſchied vom Feſtland ſtreitet in England das Elend der Landwirthſchaft und des flachen Landes mit dem Elend der Städte und Manufacturinduſtrien um den Vorrang. Wegen der beſonderen Züge, die ihnen eigen ſind, iſt es jedenfalls von Wichtigkeit, beide geſondert zu unterſuchen. Wir beginnen mit der Manufacturinduſtrie, welche meiſtentheils in den Städten ihren Sitz hat.

Vorerſt iſt hier eine allgemeine Bemerkung zu machen, welche aus allen Zeugniſſen über den Zuſtand der Manufacturklaſſen ſich ergibt: daß nämlich alle Städte, in denen Induſtrie betrieben wird, einem und demſelben Uebel und der nämlichen Hilfloſigkeit, dem nämlichen Verderbniß preisgegeben ſind, mag ihre Bevölkerung ſein, welche ſie will. Was wir darum von einigen ſagen, kann füglich auf alle angewendet werden.[1]) Das auffallendſte Zeichen und ſicherſte Merkmal des Elends iſt der ſchlechte Zuſtand der Arbeiterwohnungen in England. Die Wohnungen der Manufacturklaſſen in den Städten tragen alle Merkmale der gräßlichſten Hilfloſigkeit und zugleich der vollſtändigſten Mißachtung aller menſchlichen Würde an ſich. Wir ſagen nichts von jenen Miethhäuſern (lodging-houses), in denen eine große Zahl Arbeiter in den Städten die Nacht zubringt. Sie wurden ſchon oft geſchildert, und dem Eckel, welchen das Gemälde dieſer Orte moraliſcher und materieller Seuche erregt, kommt nichts gleich.[2]) Wir ſprechen nur von Arbeitern, die eine beſtimmte Wohnung haben. „In allen großen Städten, ſagt Kay, und namentlich „in Städten, wo Manufacturinduſtrie betrieben wird, gibt es „unter den Häuſern der Kleinhändler und Handwerker eine „große Zahl von Kellern, die von maſſenhaften Armen be-

[1]) Dieſe Bemerkung iſt von Léon Faucher gemacht worden, der ſich hiebei auf entſcheidende Zahlen ſtützt. Man ſehe: Études sur l'Angleterre. Bd. I, S. 384.

[2]) Man ſehe Kay, The social condition and education of the people in England and Europe, Bd. I, S. 430.

„wohnt werden. Jede dieſer Kellerwohnungen hat höchſtens „zwei und ſehr häufig, ja in vielen Städten gewöhnlich nur „ein einziges Gemach.“ Nun folgt eine dem Berichte der ſtädtiſchen Sanitätscommiſſion entnommene Beſchreibung des materiellen Zuſtandes dieſer Keller, worin dieſe Kellerwohnungen als niedrig, eng, feucht, faſt ganz ohne Luft und Licht geſchildert werden. Aber die materielle Beſchaffenheit kommt hier nicht in Betracht gegenüber einem ſchrecklichen Durcheinander, in dem die Bewohner dieſer ſchmutzigen Löcher leben. „Es iſt etwas ſehr Gewöhnliches, daß zwei, drei, manchmal „auch vier Familien mit einander in dieſen nur aus einem „Gemach beſtehenden Kellern ohne Unterſchied und Trennung „nach Familie und Geſchlecht leben und ſchlafen. Es gibt „wenig Keller, in denen man nicht zwei Familien findet, die „hier wie das liebe Vieh beieinander leben. Als Bett haben „ſie manchmal eine Matraze, aber zum öfteſten nur Stroh, „das in einer Ecke des Kellers auf den feuchten und kalten „Steinen herumgeſtreut iſt. Und hier liegen Vater, Mutter „Söhne, Töchter in der eckelhafteſten Unanſtändigkeit zuſam„mengedrängt, ſchlechter, als die Pferde in einem Stalle. Oft „trifft es ſich, daß ein Mann mit einer Frau, manchmal mit „zwei Frauen oder mit Mädchen zuſammen ſchläft. Manch„mal findet man Brüder und Schweſtern von achtzehn, neun„zehn und zwanzig Jahren in einem und demſelben Bette; „wieder ein anderes Mal theilen Mann und Frau ihr Bett „mit ihren Kindern. . . Ich erfuhr von Jemand, der dieſe „Höhlen in London beſucht hatte, daß er drei oder vier Män„ner und Frauen in einem Bette miteinander ſchlafend traf, „daß dieſe Unglücklichen nicht die geringſte Verlegenheit oder „Beſchämung darüber zeigten, in einer ſolchen Lage betroffen „zu werden, daß ſie im Gegentheile die Vorſtellungen, welche „ihnen der Beſucher machte, nur mit Lachen und Grinſen „hinnahmen. . . Um ſich von der Zahl der Familien, die in „mehreren unſerer Städte in Kellern wohnen, einen Begriff „zu machen,“ führe ich an, daß im Jahre 1844 in Liverpool „20 Procent, in Mancheſter 12¾ Procent, in Salfort 8 Pro-

„cent der Arbeiter ſolche Wohnungen hatten, wie ich ſie eben „beſchrieb.“ [1])

Nicht allein in den Kellern begegnet man dieſen Scenen der Hilfloſigkeit und Entſittlichung, ſondern auch allenthalben in den von den Arbeiterklaſſen bewohnten Quartieren. „Die „Wohnungen der Armen in den abgelegenen Straſſen und „Schlupfwinkeln unſerer Städte ſind eben ſo erbarmungswür„dig als niedrig. Die im Jahre 1849 zur Zeit der Cholera „und in jüngſter Zeit von einer ſtädtiſchen Commiſſion, von „einigen Correſpondenten des Morning Chronikle und von „Einzelnen vorgenommenen Unterſuchungen haben uns eine „Sachlage enthüllt, welche einem barbariſchen Volke zur Un„ehre gereichte. . . Sogar in den nördlichen Manufacturſtäd„ten, wo die Häuſer der Arbeiterklaſſe im Allgemeinen beſſer „ſind, als die erbärmlichen Wohnungen der Armen in den „großen Städten des ſüdlichen Englands, ſogar hier ſind dieſe „Wohnungen großen Theils armſelig ſchlecht. Eine große „Zahl hat oft nur für die ganze Familie ein Zimmer zu „ſchlafen, wo Vater, Mutter, Brüder und Schweſtern mit „einander und oft im nämlichen Bette ſchlafen. . . In Lan„caſhire haben mich Beamte, Fabrikherrn und Arbeiter gleich„mäßig verſichert, daß die moraliſchen Folgen dieſes Zuſtandes „ſchaudererregend ſind. In unſern großen Provinzialſtädten „iſt es wie in London etwas ſehr Gewöhnliches, zwei, drei „und ſogar vier Familien im nemlichen Zimmer ſchlafend zu „treffen, ohne daß etwas die Betten trennte.“ [2])

---

[1]) Man ſehe Kay, The social condition etc. Bd. I, S. 447—451.

[2]) Kay, ibid. S. 453. — Kay verbreitet ſich weitläufig über dieſen Gegenſtand und führt zur Bekräftigung ſeiner Sätze zahlreiche Thatſachen an. — Man ſehe im nämlichen Sinne einen Artikel in Quaterly Review, the charities and the poor of London S. 194, S. 412. — Pashley entwirft uns auf Grund officieller Documente ein ganz ähnliches Gemälde von den Wohnungen der armen Klaſſe, wie Kay. Man ſehe Pauperism etc., S. 46 bis 52. — Eugen Rendu, der London im Auftrage des Departements des öffentlichen Unterrichts beſucht hat, und der nichts ſagt, „was er nicht mit eigenen Augen geſehen und durch

Man kann ſich von den Sitten einer Bevölkerung, die ſolche entſetzliche Höhlen bewohnt, einen Begriff machen. „Das „Uebel wächst zuſehends, ſagt Kay, und die Dinge werden im„mer ſchlechter. Die Anhäufung und Miſchung der Geſchlech„ter in den Schlafgemächern nehmen über Hand und fördern „von Jahr zu Jahr größere Uebel zu Tage. Der Ehebruch „iſt noch das geringſte unter der Maſſe von Verbrechen, die „aus dieſer Gewohnheit entſtehen. Beamte, Geiſtliche, Aerzte „und Officiere des vereinigten Königreichs haben beſtätigt, „daß Blutſchande und andere eben ſo enorme Verbrechen unter „der armen Klaſſe mehr und mehr etwas Gewöhnliches „werden.“ [1])

Völlerei iſt unter den Arbeiterklaſſen Englands ein faſt allgemeines Laſter und ſteht faſt immer mit einer noch ſündhafteren Ausſchweifung im Bunde. „Die Gewohnheit der „Völlerei hat die Maſſe unſerer Arbeiter ergriffen und erreicht „eine in unſerm Lande früher ungekannte Ausdehnung. Die „freie Zeit des Sonntags und vieler Wochentage werden in „den Vergnügungshäuſern (pleasure-houses) vergeudet. Hier „werden die ſocialiſtiſchen Leidenſchaften mit allen politiſchen „Theorien, die ein unwiſſendes Volk verführen können, unter„halten und erweckt. Hier halten die politiſchen Clubs ihre „Zuſammenkünfte; hier tragen die Rädelsführer des Volkes „ihre Reden vor, hier wird die öffentliche Sittlichkeit unter„graben. Allgemein geſprochen haben die Arbeiter keine an„dere Erholung, keine andere Unterhaltung, als die Schenke „und meiſtentheils ſind ſie ſchon zu verdorben, um nach einer „andern ſich zu ſehnen. In einer großen Zahl Schenken „und Zechſtuben der Manufacturdiſtricte unterhält man

„eigene Wahrnehmungen als Thatſache befunden hat,“ berichtet die nämlichen Dinge. Man ſehe: De l'Instruction primaire à Londres, S. 6—10. — Lemire hat ſie gleichfalls ſo beſchrieben S. 27 bis 31, desgleichen Léon Fancher an verſchiedenen Stellen ſeiner Études sur l'Angleterre. Das ſind unwiderſprechliche Thatſachen.

[1]) Social condition, etc., I, S. 474.

„öffentliche Dirnen in der ausdrücklichen Absicht, die Arbeiter „anzulocken.“ [1])

Der erste Beamte der Grafschaft Lanark beantwortete die ihm von einem Comite des Hauses der Gemeinen vorgelegten Fragen dahin, daß „unter den 253,000 Einwohnern, welche „damals die Stadt Glascow zählte, mehr den 80,000 sich be„fänden, die in jeder Beziehung eben so große Heiden sind, „als die Hottentoten in Afrika. Sie hörten sagen, daß es „einen Gott gebe, aber die Religion hatte niemals einen prac„tischen Einfluß auf ihren Geist. Sie waren niemals in einer „Kirche noch an einem Orte, wo man von Religion oder „Sitte sprach. Ich halte dafür, daß 10,000 Menschen dieser „Stadt sich am Samstag Abends berauschen, am Sonntag be„rauscht bleiben, am Montag hinbrüten, und am Dienstag zur „Arbeit gehen . . . Die gezwungene Beobachtung des Sonn„tags war nach meinem Ermessen in den Manufacturstädten „Schottlands mehr schädlich als nützlich, weil dem Volke jedes „Mittel der Beschäftigung fehlt und es darum an diesem Tage „die schlechtesten Orte besucht.“ [2])

Die Prostitution nahm in England dermassen überhand, daß sie alles übertrifft, was in diesem Verbrechen andere Länder aufweisen. Ein im Jahre 1857 zu London von einem eng-

---

[1]) Kay, Social condition, Bd. I, S. 232. Sehr genaue Untersuchungen Porters haben ergeben, „daß die Steuer, welche sich die Arbeiter„klassen im vereinigten Königreiche durch Genuß von Gin (Wachholder„branntwein), Whisky und Rhum sich selbst auflegen, jährlich 28,810,208 „L., durch Genuß von Bieren aller Art mit Ausnahme des im Innern der Familien verzehrten, 25,383,165 L., für Rauch- und Schnupf„taback 7,218,242 L. beträgt, diese drei Hauptartikel aber eine Summe „von 53,411,615 L. ausmachen, die der jährlichen Gesammteinnahme des „vereinigten Königreichs gleichkömmt.“ Man sehe Pahsley, Pauperism, S. 104. — Zur größeren Bestätigung aller dieser Thatsachen sehe man Lemire, Kap. III, und Rendu S. 8 bis 12.

[2]) First report from the select committee on combinations of workmen etc. ordered by the house of commons to be printed, 14 june 1838, Q. 2404—2568. — Mounier citirt dieses Gutachten in seiner Action du Clergé II, S. 82.

liſchen Ärzte veröffentlichtes Buch bietet durch ſeinen bloßen Titel ſchon: die Proſtitution, unſer größtes ſociales Uebel (The greatest of our social evils prostitution) den Beweis für die Befürchtungen, von denen alle ernſten Geiſter in dieſer Beziehung durchdrungen ſind. Der Autor hat zur Unterlage ſeiner Arbeit einen Anhang des Buches von Parent-Duchatelet genommen, worin dieſer von der Proſtitution in England handelt. Er bemüht ſich, die überwältigenden Thatſachen, welche der franzöſiſche Autor aufſtellt, abzuſchwächen, iſt aber ſchließlich gezwungen, ſie in ihrer vollen Wucht zuzugeben. Der engliſche Autor gibt die Zahl der öffentlichen Dirnen in London auf 80,000 an; ſo enorm dieſe Zahl auch ſein mag, ſie iſt doch nicht übertrieben. Der Autor ſtützt ſich hiebei auf die ſicherſten Zeugniſſe. Ein Polizeiinſpector hat Rendu gegenüber behauptet, daß London nicht weniger als 110,000 dieſer unglücklichen Geſchöpfe zähle.[1])

Ein anderes Symptom, das auf die Tiefe des ſittlichen Elendes unter dem engliſchen Volke ein Licht wirft, iſt das entſetzliche Umſichgreifen des Kindermordes. Nach Pashley „ſteht mit allem Recht zu befürchten, ob in Folge der Entart„ung und des Elendes der ärmſten Klaſſen der Kindermord „nicht ein wahrhaft allgemeines Uebel werde.“ Der Autor führt Fälle an, in denen nach ſeiner perſönlichen Beobachtung dieſes Verbrechen aus dem Verlangen des Vaters entſprang, die Prämie ausbezahlt zu erhalten, welche von den Geſellſchaften als Beitrag zu den Leichenkoſten beſtimmt wurde (Burial Clubs). „Es iſt heutzutage eine ausgemachte Sache, „ſagt er, daß an einem und demſelben Orte bei den Armen, „die Mitglieder von ſolchen Geſellſchaften ſind, die Sterblich„keit der Kinder entſchieden größer iſt, als die durchſchnittliche „Sterblichkeit bei den anderen Kindern.“[2])

[1]) The greatest of our social wils S. 25 seq. — Rendu in ſeiner Instruction primaire en Angleterre S. 12 in der Anmerkung.

[2]) Pauperism S. 138. Kay ergeht ſich in gleichen Anklagen und erhärtet ſie mit einer Reihe ſchaudererregender Thatſachen. Man ſehe Social

Eine im Univers am 15. Oktober 1859 veröffentlichte Correſpondenz aus London bietet über dieſe Rohheiten folgende Einzelnheiten. „Kindermord im Großen," dies iſt der Titel, unter welchem die Veröffentlichungen und Beſprechungen geſchehen, welche dieſer Tage im Rathe des Kirchſpiels Mary-le-Bone zu London ſtattfanden. Die Aufmerkſamkeit dieſes Kirchenrathes wurde durch einen Bericht Wakleys, Leichenbeſchauers für Middleſex, auf dieſen Gegenſtand gelenkt. Er beſtätigt, daß bei der Unvollkommenheit des Geſetzes und der den Familien in den Kirchſpielen gelaſſenen Freiheit Hunderte von Kindern, die für todtgeboren erklärt, in Wahrheit aber gemordet wurden, die Kirchhöfe der Hauptſtadt erfüllen. Doctor Bachhoffner erklärt, daß es ſich hier um eine öffentliche Frage von höchſter Wichtigkeit handle, und daß der Leichenbeſchauer, wenn er von Hunderten ſpricht, noch weit hinter der Wirklichkeit zurückbleibt. So werden die ehelichen Kinder von ihren eigenen Eltern, wenn ſie verheirathet und arm ſind, dem Tode geweiht. Aber es gibt auch eine andere Weiſe von geſetzlichem Mord, um ſich der unehlichen Kinder zu entledigen. Sie werden durch ihre Mutter zu ſogenannten Kinderwärterinnen (dry-nurses) in die Koſt gegeben mit der feſten Gewißheit, daß ſie bald todt ſein werden; denn die Wärterinnen wiſſen recht gut, warum dieſe Kinder ihnen überlaſſen wurden.

„Ein Stück Papier, das von weiß Gott wem unterſchrie„ben iſt und die Beſtätigung enthält, daß das Kind todtge-

condition, etc., S. 433 bis 447. Dieſe Beweiſe ſind hauptſächlich dem Berichte Chadwicks über den Geſundheitszuſtand der Armen entnommen. Chadwick iſt in derlei Fragen eine der größten Auctoritäten Englands. — Man ſehe auch die von Lemire aufgeführten, aus officiellen Documenten oder engliſchen Journalen gezogenen Thatſachen in Coup d'oeil sur l'Angleterre, Kap. IV. Lemire beweiſ't gleichmäßig durch engliſche Zeugniſſe, daß die Leichenfeierlichkeiten in der Regel in Saufgelage ausarten, ſo daß bei der verwilderten Bevölkerung England „die ernſthafteſten Ceremonien keinen andern Gedanken als den an thie„riſche Genüſſe erwecken." (S. 50.)

„boren sei, genügt, um seine Beerdigung für den bescheidenen „Preis einer halben Krone (3 Fr.) zu rechtfertigen. Mag „diese Summe noch so bescheiden sein, so wird sie gleichwohl „von einer großen Zahl Familien erspart. Sie schicken den „Leichnam ohne irgend welche Kosten in das Work-House, „und das Work-House läßt seinerseits, um die Kosten zu ver„meiden, den kleinen Leichnam neben einen großen „in den nämlichen Sarg legen und macht damit ein doppeltes „und sehr nützliches Geschäft."

Zwischen dem Vater, der sein Kind tödtet, um die Kosten seiner Erziehung nicht tragen zu müssen, oder um durch die Leichenkosten eine Beute zu machen, und dem Vater, der es wie eine Waare dem nächsten Besten überläßt, einzig deswegen, um der Pflicht der Ernährung des Kindes überhoben zu sein, ist der Unterschied nicht groß. Wenn die erstere dieser Frevelthaten der physischen Natur mehr Schauder einflößt, so empört die zweite mehr das sittliche Gefühl. Dieser Kindermord letzterer Art, den wir ohne Entsetzen nicht ansehen könnten, wird in London auf öffentlicher Strasse verübt. Léon Faucher fand ihn mit allen seinen Umständen in einem englischen Document geschildert. „Zwischen Spitalfield und Bethnal„Green wird auf einem Wege, der wegen der zahlreichen Be„sucher zu einer Strasse geworden ist, alle Montag und „Dienstag zwischen sechs und sieben Uhr Morgens ein Kinder„markt abgehalten. Auf einem offenen Platze werden Kinder „beiderlei Geschlechts von sieben und mehr Jahren zur Ver„miethung auf eine Woche, einen Monat an Jedermann aus„geboten, der ihrer Dienste bedarf" . . . „Ich ergriff die Ge„legenheit, sagt Hickson in seinem lichtvollen Bericht über die „Lage der Weber in England, diesen Kindermarkt zu besuchen, „um die Thatsachen, von denen ich sprechen hörte, mehr im „Detail zu untersuchen. Ich fand ungefähr siebenzig Kinder „beisammen, meistens in Begleitung ihrer Eltern. Kaum an„gekommen, sah ich mich von Zudringlichen umrungen. — „Wollen Sie einen Knaben, mein Herr? — Ein Mädchen, „mein Herr, zum Dienst des Hauses? ꝛc. Unter den Eltern

„ſchienen mir mehrere nicht in Elend zu ſchmachten. Die „Mutter eines dieſer Kinder, das, bereits 15 Jahre alt, noch „keine Schule beſucht hatte, war die Frau eines Landkrämers, „der ſich einer gewiſſen Wohlhabenheit erfreute. Ein anderes „Kind in gleichem Zuſtande gehörte einer Sammetweberfamilie, „die viel Arbeit hatte und guten Lohn einnahm.“ [1])

Nach der Schmach und dem Elend der Sclaverei im römiſchen Reiche hat die Welt nichts Aehnliches erlebt. Man muß zu den ſchlimmſten Tagen des Heidenthums zurückgehen, um eine ähnliche Verkehrung des ſittlichen Gefühles wieder zu finden. Da wundert man ſich nicht mehr, wenn die engliſchen Schriftſteller, die ſich daran gewagt haben, dieſen Abgrund von Entwürdigung und Laſter zu erforſchen, in Unwille und Schmerz ausbrechen, und wenn ihre Klagen um ſo bitterer ſind, je tiefer ihre Anhänglichkeit an die Größe und die Wohlfahrt ihres edlen Landes iſt. Von ſolchen Gefühlen beherrſcht faßt Kay das Elend der Induſtriebevölkerung Englands in folgende Worte zuſammen: „Ich ſpreche mit Ueber„legung, wenn ich ſage, daß ich kein ſo unedles, und wenn es „mir erlaubt iſt, mich eines ſo ſtarken Ausdruckes zu bedienen, „kein ſo graüliches Schauſpiel mehr kenne, als die abgelegenen „Straſſen und Vorſtädte unſerer engliſchen und irländiſchen „Städte mit ihrer ſcheußlichen Bevölkerung; als dieſe Schaaren „halbnackter, ſchmutziger, roher Kinder, die im Unflath der „Bäche ſpielen; als dieſe zahlreichen Brantweinpaläſte voll „von Leuten, deren Geſtalt und Hände laut davon Zeugniß „geben, daß ihr Fleiſch ſo zu ſagen ganz von ſtarken Getränken, dem einzigen Troſt, der dieſen armen Geſchöpfen bleibt „durchfeuchtet iſt; als dieſe unglücklichen Mädchen, die aller „Religion und erſten Erziehung baar zum ſchmählichſten und „erbärmlichſten aller Gewerbe gezwungen ſind. Gehe, lieber „Leſer, nach London, Mancheſter, Liverpool, Preſton, Norwich „Nottingham, York, Cheſter, oder in andere jener großen „Manufactur- und Handelsſtädte, die ſo glänzende Fortſchritte

[1]) Études sur l'Angleterre, Bd. I, S. 15.

„machen, und ſieh, ob meine Schilderungen übertrieben ſind. „Ein Spaziergang von einer Stunde in der einen oder andern „Stadt wird dich zur Genüge von ihrer betrübenden Wahr„heit überzeugen. Niemals haben ſchwerere Uebel alle Civili„ſation und Religion mehr in Frage geſtellt, als dieſe großen „induſtriellen Städte, wie ſie ſich ſeit einem Jahrhunderte ge„bildet haben. Willſt du die Civiliſation, die Religion ſammt „der Sittlichkeit und dem Glück der Völker retten, dann müſ„ſen die Städte umgeſtaltet werden.“ [1])

Die Umgeſtaltung des flachen Landes iſt nicht weniger dringend nothwendig, denn auch hier macht ſich das Elend in den beunruhigendſten Zügen breit. „Ich muß mit Traurig„keit und einer gewiſſen Schande, aber mit vollſter Ueberzeug„ung zugeben, ſagt Kay, daß unſere landwirthſchaftlichen „Klaſſen unwiſſender, unſittlicher, unfähiger, ſich aus ſich ſelbſt „Hilfe zu ſchaffen, und vom Pauperismus mehr verwüſtet ſind, „als die eines andern Landes in Europa, wenn man die „Türkei, Rußland, das nördliche Italien und einige Theile „des öſterreichiſchen Kaiſerreiches ausnimmt.“ [2]) Die Thatſachen, welche dieſe Behauptung beſtätigen, ſind zahlreich: eine aus London unter dem 16. Dezember 1859 an den Univers gerichtete Correſpondenz ſchildert dieſes Elend auf dem Lande in England und weiſ't zugleich auf eine ſeiner Haupturſachen hin: „Die neue Ausbeutungsart des Bodens hat auf das „Land die Organiſation, die Laſter und das Elend verpflanzt, „welche aus der Induſtriearbeit in den Städten hervorgehen. „Der Großpächter iſt ein Kapitaliſt, der Tauſende von Aeckern „ausbeutet, welche ehemals in fünfzig oder ſechzig Pachtgüter „vertheilt waren, wo der Familiengeiſt und die daraus ent„ſpringenden geſunden Gewohnheiten in voller Blüthe ſtanden. „Gegenwärtig iſt der Arbeiter nur ein einfacher Taglöhner, „dem nicht einmal das Brod des morgigen Tages geſichert iſt, „den nichts an den Boden oder an ſein Eigenthum feſſelt.

[1]) Social condition of the people, I, S. 373 und 374.
[2]) Social condition etc., I, S. 359.

„Zur Zeit der Erndte miethet ein Speculant neuer Art die „Arme dieſes heimathloſen Arbeiters, um ſie vortheilhaft wie„der an die Unternehmer der Großwirthſchaft zu verpachten. „Sechzig, achtzig Familien werden ſo um die Arbeit ihrer „Hände verſchachert, die nicht mehr ihnen gehören. Ihr auf „dieſe Weiſe durch Speculation verringerter Lohn reicht kaum „hin zum äußerſt Nothwendigen, oder wie ein hier gelaüfiges „Sprichwort ſagt: Is hardly enough to keep body and „soul together, er reicht kaum hin, um Leib und Seele „zuſammenzuhalten.“ [1]) Der Zeugniſſe, die ſich über den erbärmlichſten Zuſtand der unter dieſen Verhältniſſen ſchmachtenden Arbeiter ausſprechen, iſt eine Menge. Wir wollen die gewichtigſten anführen, und man wird ſehen, was die Manufacturlandwirthſchaft, wie ſie Léon Faucher nennt, aus dieſer einſt ſo wohlhabenden ländlichen Bevölkerung des alten und heiteren England (the old merry England) gemacht hat.

Pashley verſichert, „daß alle Leiden und alle ſittliche Ver„ſunkenheit, die Gefährdung der Geſundheit und die Abkürzung „der Lebensdauer, denen der landwirthſchaftliche Arbeiter mit „ſeiner Familie ausgeſetzt iſt, in ſoferne dieſe Uebel von Ur„ſachen herrühren, deren Wirkung man verhindern kann, „größer ſind, als das Elend gleicher Art, das die öffentliche „Sorgfalt zu Gunſten der Städtebevölkerung ſo ſehr wachge„rufen hat.“ [2])

Wie in den Städten, ſo iſt auch hier der Zuſtand der Arbeiterwohnungen eines der ſicherſten Zeichen des Elends

---

[1]) Mac Culloch findet, daß in den landwirthſchaftlichen Bezirken weni Fleiſch genoſſen wird. (Statistical account of the Brittis empire, Bd. II, S. 515.) Die Zunahme in der Fleiſchconſumtio die er wahrnimmt, bezieht ſich alſo nur auf die Städte und auch hie hat ſich nur in der Nahrung der Mittelklaſſen ein Fortſchritt fühlbar g macht und iſt mit allem Grund zu glauben, daß das untere Volk dieſ Nahrung fremd blieb.

[2]) Man ſehe das ganze ſechszehnte Kapitel vom Werke Pashley's: Pau perism and poor laws, in welchem alle dieſe Thatſachen aufg führt und beſprochen ſind.

Die Wohnungen der ackerbautreibenden Klasse bieten vom physischen und moralischen Gesichtspunkte aus betrachtet einen ebenso jämmerlichen Anblick dar, als die Wohnungen der Manufacturbevölkerung. Die nämliche Beschränktheit, die nämliche Hintansetzung alles Schicklichen, die nämliche Vermischung allüberall. Zeugschaft hiefür gibt uns Kay.[1]) Als eben so vollgewichtiges, ja noch eingehenderes Zeugniß führen wir das des Hammon an in seiner von einer landwirthschaftlichen Gesellschaft gekrönten Arbeit, deren Gegenstand ist, die sittliche und religiöse Lage der landwirthschaftlichen Arbeiter zu erforschen. Seine Behauptungen stehen ganz und gar im Einklang mit denen Kay's und Pashley's.[2])

Das Äußerliche dieser Bevölkerung entspricht ganz dem Elende ihrer Lage und ist ein Beweis mehr für dieses Elend. Wer immer sie einer eingehenden Erörterung unterzogen hat, stellt sie uns einmüthig als Leute dar, die durch ihre unordentliche Kleidung und ihr unsauberliches Aussehen alle Zeichen jener Entbehrung und Selbstwegwerfung an sich tragen, an denen man das wahre Elend erkennt.[3])

Nimmt man die aus der Armentaxe entspringenden Lasten als Criterium an, so sieht man, daß der Pauperismus auf dem Lande mit dem in den Städten gleichen Schritt geht. Pashley liefert hiefür zahlreiche Beweise. Da uns der Raum

---

[1]) Social condition of the people, Bd. I, S. 472—577.

[2]) Farm servants and agricultural labourers: their moral and religions condition. By the rev. Egerton D. Hammond. — Being an essay to wich the prize was awarded by the sitting bourn agricultural association. London 1856. S. 55 und 56.

Der Autor des Buches, das wir weiter oben anführten, The greatest of our social evils, prostitution, bezeichnet als allgemeine, namentlich auf dem Lande herrschende Thatsache den Mangel aller Scham in den Familien. Er schreibt dieses Uebel auf Rechnung der Gewohnheit, gemeinsame Betten zu haben, eine Sitte, die auf dem Lande noch allgemeiner ist, als in den Städten. — Man lese besonders S. 39 und 40.

[3]) Man sehe bezüglich der einzelnen Thatsachen Kay I, S. 227.

mangelt, sie einzeln aufzuführen, beschränken wir uns damit seine Schlüsse zu citiren. Man hat gesagt, daß die großen Manufacturen Englands Erfindungen sind, die zum Zweck haben, zwei Arten von Producten zu schaffen: Baumwolle und Arme. Pashley behauptet, „daß die landwirthschaftliche „Industrie Englands bezüglich dieser Production des Pauperismus ohne ihres Gleichen in der Welt dasteht," und weist durch Zahlen nach, daß die Landwirthschaft in England den Pauperismus in einem Maaße erzeuge, wie wir ihn bisher bei andern Völkern nicht kannten.[1]) Pashley schließt seine Untersuchungen mit folgenden Worten: „Mag der Pauperismus eine Folge unserer Armengesetze sein oder nicht, es „bleibt schließlich Thatsache, daß er heute, wie vor der Untersuchung im Jahre 1833, auf den landwirthschaftlichen Gegenden viel drückender lastet, als anderswo."

Pashley durchgeht nach und nach die ganze Reihenfolge der Thatsachen, aus denen die sittliche Verkommenheit der Bevölkerung ersichtlich ist, und findet allenthalben eine Sittenlosigkeit, die jener der Manufacturklassen in Nichts nachgibt und mit dem sittlichen Zustande der Landbevölkerung in den übrigen Ländern Europa's im grellsten Widerspruche steht. Die Unwissenheit in den landwirthschaftlichen Grafschaften ist größer, als der allgemeine Durchschnitt der Unwissenheit in England, und beschränkt sich nicht blos auf die untersten Klassen sondern beherrscht gleichmäßig auch die mittleren.[2])

Was die Trunkenheit betrifft, so steht das Land auf gleicher Höhe mit den Städten; die Verwilderung ist auf beiden Seiten gleich groß.[3]) Während im übrigen Europa das Land fast gar keine unehlichen Geburten zählt, begegnet man

[1]) Man sehe **Pauperism** etc., S. 60 bis 82.

[2]) **Pauperism**, S. 88 und 89; 93—96.

[3]) **Pauperism**, S. 99—106. — Hammon liefert über diesen Punkt schlagkräftige Einzelnheiten. Er behauptet, daß **Sinnlichkeit** und **Trunksucht** in den Sitten der Landbewohner eine Hauptrolle spielen. Man sehe: **Farm servants** S. 6.

ihrer in England in großer Menge, wenn auch in einem gleichwohl geringeren Maaße, als in den Städten. Besonders auffallend und bezeichnend ist die Thatsache, daß die Fälle geistiger Störung in den landwirthschaftlichen Bezirken viel zahlreicher sind, als in den Manufacturdistricten. In andern Ländern kommt das Gegentheil vor, und während Frankreich in seinen landwirthschaftlichen Gegenden nur einen wahnsinnigen Armen auf 3790 Einwohner zählt, trifft in England einer auf 740. [1])

Unter dem Eindrucke dieser Thatsachen wägt Hammon die sittliche Lage des Landes, und behauptet, daß die Klasse der Knechte auf den Pachthöfen und der Arbeiter in der Landwirthschaft im Ganzen genommen ein sehr trauriges Gemälde biete. „Leider mußten wir die Erfahrung machen, daß es „bezüglich alles dessen, was auf das wahre und ernste Ziel „des menschlichen Daseins Bezug hat, keine so empfindungslose, träge, gegen die Interessen des Lebens gleichgiltige, so „ganz aller Kenntnisse in Sachen des Glaubens und der Hoffnung auf ein zukünftiges Leben baare Klasse gibt. . . Wenn „uns diese Klasse durch die Presse als eine versunkene, der „Unwissenheit verfallene Masse geschildert wird, die alle Kraft „des Herzens und der Seele verloren hat, so müssen wir uns „dieses Urtheil leider gefallen lassen.“ [2])

Die große Zahl der Verbrechen, die auf dem Lande in England begangen werden, ist eine noch entscheidendere Thatsache, als alle bisherigen, weil sie den materiellen Ausdruck der Verdorbenheit eines Volkes bildet. Pashley weis't durch Zahlen der Criminalstatistik nach, daß im Gegensatz zu dem, was man in allen andern Ländern bemerkt, die Zahl der in den landwirthschaftlichen Grafschaften Englands begangenen Verbrechen das allgemeine Verhältniß der Verbrechen zur Gesammtbevölkerung des Landes weit überschreitet, so daß in

[1]) Pauperism, S. 126 und 127.

[2]) Farm servants, S. 5. Man sehe im nämlichen Sinne Simmons The Working classes, Kap. I.

England die landwirthſchaftlichen Klaſſen dem Verbrechen ein höheres Contingent ſtellen, als die Manufacturklaſſen.[1]) Vor Pashley hat Kay die nemliche Thatſache mit folgenden Worten hervorgehoben: „Eine bemerkenswerthe Thatſache, die ein „beſonderes Licht auf die traurigen Folgen unſeres Moralſy„ſtems werfen, beſteht darin, daß trotz der außerordentlich „zahlreichen Arbeiter in den Manufacturſtädten von Lancaſhire, „und trotz der entehrenden Sitten, von denen unſere Städte „in Folge der Anhäufung von entarteten Weſen, welche theils „aus den ländlichen Bezirken, theils aus Irland herbeigezogen „werden müſſen, angeſteckt ſind, dennoch das jährliche Ver„hältniß der Verbrechen zur Bevölkerung ein viel-geringeres „iſt in den Manufacturſtädten von Lancaſhire, als in den „landwirthſchaftlichen Grafſchaften.“[2]) Doctor Brownſon, ein berühmter amerikaniſcher Publiciſt, berichtet die nemliche Thatſache und fügt hinzu: „Wir kennen keine andere Gegend der „civiliſirten Welt, das proteſtantiſche Schweden vielleicht ausgenommen, von der man mit Wahrheit das Gleiche ſagen „kann. Wenn die landwirthſchaftliche Bevölkerung eines Lan„des in der Verkehrtheit der Sitten die Städte übertrifft, dann „können wir uns des Gedankens nicht entſchlagen, daß dieſe „Nation den Kelch bis zum Rande mit ihrer Bosheit ange„füllt hat und daß ein Wunder der göttlichen Macht und „Gnade gleich jenem der Auferweckung des Lazarus dazu ge„hört, um ſie aus dem Grabe zu ziehen, wo ſie ſich in Fäul„niß auflöſ't, die an ihr bis auf das Mark der Knochen nagt.“[3])

Iſt es nicht wahr, daß, wenn die Macht und der Reichthum Englands unſer Staunen erregen, dies nicht weniger beim Elend der Fall iſt? Iſt es nicht eine durch die unwiderſprechlichſten Zeugniſſe ausgemachte Sache, daß Pashley alle Urſache hatte zu behaupten, in England gehe das Elend mit dem Reichthum Hand in Hand, und daß dieſer Gegenſatz

---

[1]) Pauperism, S. 82–85.
[2]) Social condition, Bd. I, S. 383.
[3]) Brownson's Quaterly Review, April 1858, S. 167.

das Elend nur noch heftiger und für die Gesellschaft gefährlicher mache? Daher bei denkenden Männern der Schrecken und die Gewissensbisse, von deren Größe folgende Worte zeugen: „Wir sehen überall prächtige Paläste, mit denen nichts „in der Welt verglichen werden kann. Die Häuser unserer „Reichen verbreiten einen größeren Luxus als dies in irgend „einem anderen Lande der Fall ist. Alle Klimate müssen „dazu beisteuern, sie zu möbliren und zu schmücken. Woll„reiche Teppiche, wallende und dichte Vorhänge, prangende „Sopha's, Flaumbetten, ungelöthete Gefäße, zahlreiche Bedien„ten, glänzende Equipagen, alle jene so theueren Gegenstände, „welche der Literatur, der Wissenschaft, der Kunst dienstbar „sind, und in den Palästen Englands sich aufgehäuft finden, „sind nur Einzelnheiten aus jener Gesammtmasse von Kunst „und Pracht, von der man nicht einmal traümte und der vom „ganzen Glanze der alten Reiche nichts nahekam. Blicket aber „hinter dieses Schaugepränge von Luxus, und was sehet ihr? „Ein von Armuth und Leiden niedergebeugtes Volk. Um „alle diese eitle Prahlerei zu nähren, haben wir die Massen „beraubt, und Unheil von solcher Schwere heraufbeschworen, „daß wir nunmehr verzweifeln, je ein Heilmittel dagegen zu „finden." [1])

Die Revue von Edinburg hebt mit Nachdruck das nemliche Uebel hervor und führt hiebei die Worte des Doctor Canning an: „Die Lage der untern Klassen in gegenwärtiger „Zeit ist eine düstere Erläuterung der Institutionen und der „Civilisation Englands. Die Menge ist in diesem Lande auf „eine Stufe der Unwissenheit, der Noth und des Elends her„abgesunken, die jedes Herz rühren muß, das nicht aus Stein „gemacht ist. Es gibt in der civilisirten Welt kaum ein trau„rigeres Schauspiel, als es in Großbritannien der Gegensatz „ist zwischen einem Reichthum und einem Luxus ohne Grän„zen und zwischen dem Zustand der Erschöpfung, in dem Tau„sende von armen Leuten zusammengeballt in Kellern und

[1]) Social condition of the people, I, S. 452—453.

„ſchienen mir mehrere nicht in Elend zu ſchmachten. Die „Mutter eines dieſer Kinder, das, bereits 15 Jahre alt, noch „keine Schule beſucht hatte, war die Frau eines Landkrämers, „der ſich einer gewiſſen Wohlhabenheit erfreute. Ein anderes „Kind in gleichem Zuſtande gehörte einer Sammetweberfamilie, „die viel Arbeit hatte und guten Lohn einnahm.“ [1])

Nach der Schmach und dem Elend der Sclaverei im römiſchen Reiche hat die Welt nichts Aehnliches erlebt. Man muß zu den ſchlimmſten Tagen des Heidenthums zurückgehen, um eine ähnliche Verkehrung des ſittlichen Gefühles wieder zu finden. Da wundert man ſich nicht mehr, wenn die engliſchen Schriftſteller, die ſich daran gewagt haben, dieſen Abgrund von Entwürdigung und Laſter zu erforſchen, in Unwille und Schmerz ausbrechen, und wenn ihre Klagen um ſo bitterer ſind, je tiefer ihre Anhänglichkeit an die Größe und die Wohlfahrt ihres edlen Landes iſt. Von ſolchen Gefühlen beherrſcht faßt Kay das Elend der Induſtriebevölkerung Englands in folgende Worte zuſammen: „Ich ſpreche mit Ueber„legung, wenn ich ſage, daß ich kein ſo unedles, und wenn es „mir erlaubt iſt, mich eines ſo ſtarken Ausdruckes zu bedienen, „kein ſo gräuliches Schauſpiel mehr kenne, als die abgelegenen „Straſſen und Vorſtädte unſerer engliſchen und irländiſchen „Städte mit ihrer ſcheußlichen Bevölkerung; als dieſe Schaaren „halbnackter, ſchmutziger, roher Kinder, die im Unflath der „Bäche ſpielen; als dieſe zahlreichen Brantweinpaläſte voll „von Leuten, deren Geſtalt und Hände laut davon Zeugniß „geben, daß ihr Fleiſch ſo zu ſagen ganz von ſtarken Getränken, dem einzigen Troſt, der dieſen armen Geſchöpfen bleibt, „durchfeuchtet iſt; als dieſe unglücklichen Mädchen, die aller „Religion und erſten Erziehung baar zum ſchmählichſten und „erbärmlichſten aller Gewerbe gezwungen ſind. Gehe, lieber „Leſer, nach London, Mancheſter, Liverpool, Preſton, Norwich, „Nottingham, York, Cheſter, oder in andere jener großen „Manufactur- und Handelsſtädte, die ſo glänzende Fortſchritte

[1]) Études sur l'Angleterre, Bd. I, S. 15.

Naturhang des Heidenthums an die Stelle der christlichen Entsagung trat. Diese Stelle ist zu merkwürdig, als daß wir sie hier nicht ganz anführen sollten.

„Die übermäßige Arbeit, welche fast alle Gewerbe beanspruchen, die peinlichen Kämpfe um die Existenz, jene Aufregung aller Fähigkeiten der Menschen, die in diesem Lande und in dieser Zeit fieberhafter Hitze die Bahn des Lebens laufen müssen, sind für Johnston das reine Gegentheil von der Idee des Fortschritts. Unzweifelhaft gibt es bezüglich dieses Punktes in unserm Fortschritte viel zu verbessern, es ist ein Uebelstand; aber dieses Uebel ist keineswegs blos auf die unteren Klassen beschränkt. Wir alle in unserer Gesellschaft sind zu einer frühzeitigen und zugleich sehr harten und langdauernden Arbeit genöthigt. Unser Leben verfließt leider in einer beständigen Hast. Unser Leben ist fast in allen Ständen nur ein Reiben, Kämpfen und Ringen. So unermeßlich das Feld der productiven Arbeit sein mag, es ist noch viel zu eng für die Zahl derer, die dort zusammengedrängt sind. Das Uebel ist nicht auf den Feldbauer oder auf den Arbeiter eingeschränkt, vielleicht lastet es auf ihnen nicht einmal am härtesten. Der Mann des Gesetzes, der Staatsmann, der Gelehrte, der Künstler, alle seufzen unter diesem Joche. Alle jene, die arbeiten, sind erschöpft von Plage und Ermüdung. Einige haben mehr zu thun, als man thun kann, ohne die Freude, die Annehmlichkeit und selbst das höchste Ziel des Lebens zu opfern. Andere können kaum so viel Arbeit finden, um das zu erringen, was Leib und Seele zusammenhält. Niemand fühlt schmerzlicher als wir alles das, was es Bedauernswerthes in einem solchen Zustande der Dinge gibt, aber wir stellen in Zweifel, ob das Uebel wirklich im Zunehmen begriffen ist; wir wissen, daß man große Anstrengungen macht, um seine Stärke zu mindern, daß in diesem Sinne schon bedeutende Fortschritte gemacht worden sind, und daß, während man einerseits das Uebel fühlt und kennt, man anderseits anfängt zu begreifen, wo man das Heilmittel suchen muß . . . Aller fernere Fortschritt

„in der Heilung dieſes um ſich greifenden Uebels kann nur „durch Rückkehr zu einfachen Gewohnheiten, zu größerer Mäſ„ſigung und Weisheit in den Gelüſten, durch ein beſſeres Ver„ſtändniß des Lebenszweckes, durch eine größere Heilighaltung „deſſen, was die wahre Wohlfahrt ausmacht, durch eine kräf„tigere Entfaltung der Willensmacht bei den Individuen, und „durch eine zunehmende Befreiung von der blinden Tyrannei „des Herkommens bewerkſtelligt werden. Damit unſere Arbeit „weniger peinlich werde und weniger lange dauere, genügt es, „daß wir zu einem demüthigeren Leben zurückkehren und uns „mit weniger Ausgaben begnügen. Alle müſſen wir die Ruhe „durch Genügſamkeit erkaufen und das Glück in einer beſchei„deneren Lage ſuchen, die nicht ſo hoch hinaufſtrebt, als die „iſt, nach der unſere Ungeduld bis heute ſich ſehnte. Das iſt „die einzige Münze, um deren Preis wir dieſe koſtbare Perle „erlangen können.“ [1])

Heißt das nicht, man muß England die chriſtlichen Tugenden wieder geben, welche im Stolz des Reichthums ihm verloren gegangen ſind, und ſeine Sitten im Geiſte der Entſagung wieder ſtählen?

Dieſer Stolz des Reichthums unterhält in England ein anderes Uebel, das nicht weniger tief und fruchtbar iſt an Elend: die Trennung des Reichen vom Armen, die nach dem Ausdrucke eines berühmten Staatsmannes zwei Nationen in einer einzigen zu ſein ſcheinen.[2]) Dieſe Trennung, eine neue Thatſache in der Geſchichte der chriſtlichen Geſellſchaften, wird von den ehrwürdigſten, nach Character und politiſcher Stellung verſchiedenartigſten Autoritäten beſtätigt. Tory's und Wigh's ſind hierin einig, letztere jedenfalls ſehr ungern und durch die Augenſcheinlichkeit der Thatſache gezwungen. Johnſton ſchildert das Uebel mit folgenden Worten: „Die Trennung zwiſchen „Reichen und Armen, der Haß der einen Klaſſe gegen die „andere, die Wegwerfung, womit ſie ſich gegenſeitig begegnen,

[1]) Edimburg Review, April 1851, S. 324 – 326.
[2]) Sybil ou les Deux Nations, von d'Iſraeli.

„ſtellen eine blutige und nahe Revolution in Ausſicht; beſon„dere Achtung aber verdient, daß, während der Lärm unauf„hörlich Monat für Monat, Woche für Woche, ſogar Tag für „Tag in den Ohren Aller ertönt, die leſen, die Geſellſchaft „in Nichts ihr Verfahren ändert. Das Streben nach Iſolir„ung der Klaſſen, das aus den gewonnenen Zuſtänden und „Gewohnheiten entſpringt, iſt zu ausgeſprochen, als daß es „durch Verſuche, Novellen, Journale und Revuen geändert „werden könnte. Man hat Anſtalten gegründet, um durch „Lectüre wiſſenſchaftliche und literariſche Kenntniſſe zu ver„breiten; man hat zur Unterhaltung der untern Klaſſen Thier„gärten angelegt; man hat geſellſchaftliche Zirkel gegründet, „wo man ſtatt des Vergnügens und des Luxus auf wohlfeile „Weiſe Etwas findet, das den ariſtocratiſchen Zirkeln nähert. „Alle dieſe Anſtrengungen blieben fruchtlos .... Was uns „Noth thut, iſt eine aufrichtige und herzliche Nachgiebigkeit „einerſeits und eine gleichfalls herzliche, aber zugleich achtungs„volle Ergebenheit anderſeits, aber hierin haben wir keine „Fortſchritte gemacht.“ [1])

Wenn die Revue von Edinburg dem ſtrengen aber gerechten Urtheile Johnſtons die gewöhnlichen Anſchauungen des Liberalismus entgegenſetzt, iſt ſie gleichwohl gezwungen, die Thatſache zuzugeben. Das Uebel beſteht, aber es iſt dem whig'ſchen Schriftſteller nur vorübergehend; es kommt daher, weil man von beiden Seiten die Anforderungen für die neue Exiſtenz der Geſellſchaft noch nicht recht begriffen hat. Von nun an können die Menſchen nur mehr auf ſich ſelber rechnen. Die ungeordnete Ausdehnung dieſes an ſich berechtigten Gefühles verurſacht das Uebel. „Ein ſtarkes Unabhängigkeits„gefühl (self-dependance), ein feſter Entſchluß, ſeine ganze „Wohlfahrt und alle ſeine Fortſchritte ſich ſelbſt und nur ſich „allein zu verdanken, eine barſche und verächtliche Zurückweiſ„ung alles Beiſtandes der Liebe und aller Leitung von Oben „verbreiten ſich reißend ſchnell und nehmen oft Geſtalten an,

[1]) England as it is, 1851, S. 48.

„in der Heilung dieſes um ſich greifenden Uebels kann nur „durch Rückkehr zu einfachen Gewohnheiten, zu größerer Mäſ„ſigung und Weisheit in den Gelüſten, durch ein beſſeres Ver„ſtändniß des Lebenszweckes, durch eine größere Heilighaltung „deſſen, was die wahre Wohlfahrt ausmacht, durch eine kräf„tigere Entfaltung der Willensmacht bei den Individuen, und „durch eine zunehmende Befreiung von der blinden Tyrannei „des Herkommens bewerkſtelligt werden. Damit unſere Arbeit „weniger peinlich werde und weniger lange dauere, genügt es, „daß wir zu einem demüthigeren Leben zurückkehren und uns „mit weniger Ausgaben begnügen. Alle müſſen wir die Ruhe „durch Genügſamkeit erkaufen und das Glück in einer beſchei„deneren Lage ſuchen, die nicht ſo hoch hinaufſtrebt, als die „iſt, nach der unſere Ungeduld bis heute ſich ſehnte. Das iſt „die einzige Münze, um deren Preis wir dieſe koſtbare Perle „erlangen können.“ [1])

Heißt das nicht, man muß England die chriſtlichen Tugenden wieder geben, welche im Stolz des Reichthums ihm verloren gegangen ſind, und ſeine Sitten im Geiſte der Entſagung wieder ſtählen?

Dieſer Stolz des Reichthums unterhält in England ein anderes Uebel, das nicht weniger tief und fruchtbar iſt an Elend: die Trennung des Reichen vom Armen, die nach dem Ausdrucke eines berühmten Staatsmannes zwei Nationen in einer einzigen zu ſein ſcheinen.[2]) Dieſe Trennung, eine neue Thatſache in der Geſchichte der chriſtlichen Geſellſchaften, wird von den ehrwürdigſten, nach Character und politiſcher Stellung verſchiedenartigſten Autoritäten beſtätigt. Tory's und Wigh's ſind hierin einig, letztere jedenfalls ſehr ungern und durch die Augenſcheinlichkeit der Thatſache gezwungen. Johnſton ſchildert das Uebel mit folgenden Worten: „Die Trennung zwiſchen „Reichen und Armen, der Haß der einen Klaſſe gegen die „andere, die Wegwerfung, womit ſie ſich gegenſeitig begegnen,

[1]) Edimburg Review, April 1851, S. 324 – 326.
[2]) Sybil ou les Deux Nations, von d'Iſraeli.

„ſtellen eine blutige und nahe Revolution in Ausſicht; beſon„dere Achtung aber verdient, daß, während der Lärm unauf„hörlich Monat für Monat, Woche für Woche, ſogar Tag für „Tag in den Ohren Aller ertönt, die leſen, die Geſellſchaft „in Nichts ihr Verfahren ändert. Das Streben nach Iſolir„ung der Klaſſen, das aus den gewonnenen Zuſtänden und „Gewohnheiten entſpringt, iſt zu ausgeſprochen, als daß es „durch Verſuche, Novellen, Journale und Revuen geändert „werden könnte. Man hat Anſtalten gegründet, um durch „Lectüre wiſſenſchaftliche und literariſche Kenntniſſe zu ver„breiten; man hat zur Unterhaltung der untern Klaſſen Thier„gärten angelegt; man hat geſellſchaftliche Zirkel gegründet, „wo man ſtatt des Vergnügens und des Luxus auf wohlfeile „Weiſe Etwas findet, das den ariſtocratiſchen Zirkeln nähert. „Alle dieſe Anſtrengungen blieben fruchtlos .... Was uns „Noth thut, iſt eine aufrichtige und herzliche Nachgiebigkeit „einerſeits und eine gleichfalls herzliche, aber zugleich achtungs„volle Ergebenheit anderſeits, aber hierin haben wir keine „Fortſchritte gemacht.“ [1])

Wenn die Revue von Edinburg dem ſtrengen aber gerechten Urtheile Johnſtons die gewöhnlichen Anſchauungen des Liberalismus entgegenſetzt, iſt ſie gleichwohl gezwungen, die Thatſache zuzugeben. Das Uebel beſteht, aber es iſt dem High'ſchen Schriftſteller nur vorübergehend; es kommt daher, weil man von beiden Seiten die Anforderungen für die neue Exiſtenz der Geſellſchaft noch nicht recht begriffen hat. Von nun an können die Menſchen nur mehr auf ſich ſelber rechnen. Die ungeordnete Ausdehnung dieſes an ſich berechtigten Gefühles verurſacht das Uebel. „Ein ſtarkes Unabhängigkeits„gefühl (self-dependance), ein feſter Entſchluß, ſeine ganze „Wohlfahrt und alle ſeine Fortſchritte ſich ſelbſt und nur ſich „allein zu verdanken, eine barſche und verächtliche Zurückweiſ„ung alles Beiſtandes der Liebe und aller Leitung von Oben „verbreiten ſich reißend ſchnell und nehmen oft Geſtalten an,

[1]) England as it is, 1851, S. 48.

„in der Heilung dieſes um ſich greifenden Uebels kann nur „durch Rückkehr zu einfachen Gewohnheiten, zu größerer Mäſ„ſigung und Weisheit in den Gelüſten, durch ein beſſeres Ver„ſtändniß des Lebenszweckes, durch eine größere Heilighaltung „deſſen, was die wahre Wohlfahrt ausmacht, durch eine kräf„tigere Entfaltung der Willensmacht bei den Individuen, und „durch eine zunehmende Befreiung von der blinden Tyrannei „des Herkommens bewerkſtelligt werden. Damit unſere Arbeit „weniger peinlich werde und weniger lange dauere, genügt es, „daß wir zu einem demüthigeren Leben zurückkehren und uns „mit weniger Ausgaben begnügen. Alle müſſen wir die Ruhe „durch Genügſamkeit erkaufen und das Glück in einer beſchei„deneren Lage ſuchen, die nicht ſo hoch hinaufſtrebt, als die „iſt, nach der unſere Ungeduld bis heute ſich ſehnte. Das iſt „die einzige Münze, um deren Preis wir dieſe koſtbare Perle „erlangen können.“ [1])

Heißt das nicht, man muß England die chriſtlichen Tugenden wieder geben, welche im Stolz des Reichthums ihm verloren gegangen ſind, und ſeine Sitten im Geiſte der Entſagung wieder ſtählen?

Dieſer Stolz des Reichthums unterhält in England ein anderes Uebel, das nicht weniger tief und fruchtbar iſt an Elend: die Trennung des Reichen vom Armen, die nach dem Ausdrucke eines berühmten Staatsmannes zwei Nationen in einer einzigen zu ſein ſcheinen.[2]) Dieſe Trennung, eine neue Thatſache in der Geſchichte der chriſtlichen Geſellſchaften, wird von den ehrwürdigſten, nach Character und politiſcher Stellung verſchiedenartigſten Autoritäten beſtätigt. Tory's und Wigh's ſind hierin einig, letztere jedenfalls ſehr ungern und durch die Augenſcheinlichkeit der Thatſache gezwungen. Johnſton ſchildert das Uebel mit folgenden Worten: „Die Trennung zwiſchen „Reichen und Armen, der Haß der einen Klaſſe gegen die „andere, die Wegwerfung, womit ſie ſich gegenſeitig begegnen,

---

[1]) Edimburg Review, April 1851, S. 324 – 326.

[2]) Sybil ou les Deux Nations, von d'Iſraeli.

„ſtellen eine blutige und nahe Revolution in Ausſicht; beſon„dere Achtung aber verdient, daß, während der Lärm unauf„hörlich Monat für Monat, Woche für Woche, ſogar Tag für „Tag in den Ohren Aller ertönt, die leſen, die Geſellſchaft „in Nichts ihr Verfahren ändert. Das Streben nach Iſolir„ung der Klaſſen, das aus den gewonnenen Zuſtänden und „Gewohnheiten entſpringt, iſt zu ausgeſprochen, als daß es „durch Verſuche, Novellen, Journale und Revuen geändert „werden könnte. Man hat Anſtalten gegründet, um durch „Lectüre wiſſenſchaftliche und literariſche Kenntniſſe zu ver„breiten; man hat zur Unterhaltung der untern Klaſſen Thier„gärten angelegt; man hat geſellſchaftliche Zirkel gegründet, „wo man ſtatt des Vergnügens und des Luxus auf wohlfeile „Weiſe Etwas findet, das den ariſtocratiſchen Zirkeln nähert. „Alle dieſe Anſtrengungen blieben fruchtlos .... Was uns „Noth thut, iſt eine aufrichtige und herzliche Nachgiebigkeit „einerſeits und eine gleichfalls herzliche, aber zugleich achtungs„volle Ergebenheit anderſeits, aber hierin haben wir keine „Fortſchritte gemacht.“ [1])

Wenn die Revue von Edinburg dem ſtrengen aber gerechten Urtheile Johnſtons die gewöhnlichen Anſchauungen des Liberalismus entgegenſetzt, iſt ſie gleichwohl gezwungen, die Thatſache zuzugeben. Das Uebel beſteht, aber es iſt dem high'ſchen Schriftſteller nur vorübergehend; es kommt daher, weil man von beiden Seiten die Anforderungen für die neue Exiſtenz der Geſellſchaft noch nicht recht begriffen hat. Von nun an können die Menſchen nur mehr auf ſich ſelber rechnen. Die ungeordnete Ausdehnung dieſes an ſich berechtigten Gefühles verurſacht das Uebel. „Ein ſtarkes Unabhängigkeits„gefühl (self-dependance), ein feſter Entſchluß, ſeine ganze „Wohlfahrt und alle ſeine Fortſchritte ſich ſelbſt und nur ſich „allein zu verdanken, eine barſche und verächtliche Zurückweiſ„ung alles Beiſtandes der Liebe und aller Leitung von Oben „verbreiten ſich reißend ſchnell und nehmen oft Geſtalten an,

[1]) England as it is, 1851, S. 48.

„in der Heilung dieſes um ſich greifenden Uebels kann nur „durch Rückkehr zu einfachen Gewohnheiten, zu größerer Mäſ„ſigung und Weisheit in den Gelüſten, durch ein beſſeres Ver„ſtändniß des Lebenszweckes, durch eine größere Heilighaltung „deſſen, was die wahre Wohlfahrt ausmacht, durch eine kräf„tigere Entfaltung der Willensmacht bei den Individuen, und „durch eine zunehmende Befreiung von der blinden Tyrannei „des Herkommens bewerkſtelligt werden. Damit unſere Arbeit „weniger peinlich werde und weniger lange dauere, genügt es, „daß wir zu einem demüthigeren Leben zurückkehren und uns „mit weniger Ausgaben begnügen. Alle müſſen wir die Ruhe „durch Genügſamkeit erkaufen und das Glück in einer beſchei„deneren Lage ſuchen, die nicht ſo hoch hinaufſtrebt, als die „iſt, nach der unſere Ungeduld bis heute ſich ſehnte. Das iſt „die einzige Münze, um deren Preis wir dieſe koſtbare Perle „erlangen können.“ [1])

Heißt das nicht, man muß England die chriſtlichen Tugenden wieder geben, welche im Stolz des Reichthums ihm verloren gegangen ſind, und ſeine Sitten im Geiſte der Entſagung wieder ſtählen?

Dieſer Stolz des Reichthums unterhält in England ein anderes Uebel, das nicht weniger tief und fruchtbar iſt an Elend: die Trennung des Reichen vom Armen, die nach dem Ausdrucke eines berühmten Staatsmannes zwei Nationen in einer einzigen zu ſein ſcheinen.[2]) Dieſe Trennung, eine neue Thatſache in der Geſchichte der chriſtlichen Geſellſchaften, wird von den ehrwürdigſten, nach Character und politiſcher Stellung verſchiedenartigſten Autoritäten beſtätigt. Tory's und Wigh's ſind hierin einig, letztere jedenfalls ſehr ungern und durch die Augenſcheinlichkeit der Thatſache gezwungen. Johnſton ſchildert das Uebel mit folgenden Worten: „Die Trennung zwiſchen „Reichen und Armen, der Haß der einen Klaſſe gegen die „andere, die Wegwerfung, womit ſie ſich gegenſeitig begegnen,

[1]) Edimburg Review, April 1851, S. 324 – 326.
[2]) Sybil ou les Deux Nations, von d'Iſraeli.

„ſtellen eine blutige und nahe Revolution in Ausſicht; beſon„dere Achtung aber verdient, daß, während der Lärm unauf„hörlich Monat für Monat, Woche für Woche, ſogar Tag für „Tag in den Ohren Aller ertönt, die leſen, die Geſellſchaft „in Nichts ihr Verfahren ändert. Das Streben nach Iſolir„ung der Klaſſen, das aus den gewonnenen Zuſtänden und „Gewohnheiten entſpringt, iſt zu ausgeſprochen, als daß es „durch Verſuche, Novellen, Journale und Revuen geändert „werden könnte. Man hat Anſtalten gegründet, um durch „Lectüre wiſſenſchaftliche und literariſche Kenntniſſe zu ver„breiten; man hat zur Unterhaltung der untern Klaſſen Thier„gärten angelegt; man hat geſellſchaftliche Zirkel gegründet, „wo man ſtatt des Vergnügens und des Luxus auf wohlfeile „Weiſe Etwas findet, das den ariſtocratiſchen Zirkeln nähert. „Alle dieſe Anſtrengungen blieben fruchtlos .... Was uns „Noth thut, iſt eine aufrichtige und herzliche Nachgiebigkeit „einerſeits und eine gleichfalls herzliche, aber zugleich achtungs„volle Ergebenheit anderſeits, aber hierin haben wir keine „Fortſchritte gemacht.“ [1])

Wenn die Revue von Edinburg dem ſtrengen aber gerechten Urtheile Johnſtons die gewöhnlichen Anſchauungen des Liberalismus entgegenſetzt, iſt ſie gleichwohl gezwungen, die Thatſache zuzugeben. Das Uebel beſteht, aber es iſt dem Nigh'ſchen Schriftſteller nur vorübergehend; es kommt daher, weil man von beiden Seiten die Anforderungen für die neue Exiſtenz der Geſellſchaft noch nicht recht begriffen hat. Von nun an können die Menſchen nur mehr auf ſich ſelber rechnen. Die ungeordnete Ausdehnung dieſes an ſich berechtigten Gefühles verurſacht das Uebel. „Ein ſtarkes Unabhängigkeits„gefühl (self-dependance), ein feſter Entſchluß, ſeine ganze „Wohlfahrt und alle ſeine Fortſchritte ſich ſelbſt und nur ſich „allein zu verdanken, eine barſche und verächtliche Zurückweiſ„ung alles Beiſtandes der Liebe und aller Leitung von Oben „verbreiten ſich reißend ſchnell und nehmen oft Geſtalten an,

[1]) England as it is, 1851, S. 48.

„in der Heilung dieſes um ſich greifenden Uebels kann nur „durch Rückkehr zu einfachen Gewohnheiten, zu größerer Mäſ„ſigung und Weisheit in den Gelüſten, durch ein beſſeres Ver„ſtändniß des Lebenszweckes, durch eine größere Heilighaltung „deſſen, was die wahre Wohlfahrt ausmacht, durch eine kräf„tigere Entfaltung der Willensmacht bei den Individuen, und „durch eine zunehmende Befreiung von der blinden Tyrannei „des Herkommens bewerkſtelligt werden. Damit unſere Arbeit „weniger peinlich werde und weniger lange dauere, genügt es, „daß wir zu einem demüthigeren Leben zurückkehren und uns „mit weniger Ausgaben begnügen. Alle müſſen wir die Ruhe „durch Genügſamkeit erkaufen und das Glück in einer beſchei„deneren Lage ſuchen, die nicht ſo hoch hinaufſtrebt, als die „iſt, nach der unſere Ungeduld bis heute ſich ſehnte. Das iſt „die einzige Münze, um deren Preis wir dieſe koſtbare Perle „erlangen können.“ [1])

Heißt das nicht, man muß England die chriſtlichen Tugenden wieder geben, welche im Stolz des Reichthums ihm verloren gegangen ſind, und ſeine Sitten im Geiſte der Entſagung wieder ſtählen?

Dieſer Stolz des Reichthums unterhält in England ein anderes Uebel, das nicht weniger tief und fruchtbar iſt an Elend: die Trennung des Reichen vom Armen, die nach dem Ausdrucke eines berühmten Staatsmannes zwei Nationen in einer einzigen zu ſein ſcheinen.[2]) Dieſe Trennung, eine neue Thatſache in der Geſchichte der chriſtlichen Geſellſchaften, wird von den ehrwürdigſten, nach Character und politiſcher Stellung verſchiedenartigſten Autoritäten beſtätigt. Tory's und Wigh's ſind hierin einig, letztere jedenfalls ſehr ungern und durch die Augenſcheinlichkeit der Thatſache gezwungen. Johnſton ſchildert das Uebel mit folgenden Worten: „Die Trennung zwiſchen „Reichen und Armen, der Haß der einen Klaſſe gegen die „andere, die Wegwerfung, womit ſie ſich gegenſeitig begegnen,

[1]) Edimburg Review, April 1851, S. 324 – 326.
[2]) Sybil ou les Deux Nations, von d'Iſraeli.

„ſtellen eine blutige und nahe Revolution in Ausſicht; beſon„dere Achtung aber verdient, daß, während der Lärm unauf„hörlich Monat für Monat, Woche für Woche, ſogar Tag für „Tag in den Ohren Aller ertönt, die leſen, die Geſellſchaft „in Nichts ihr Verfahren ändert. Das Streben nach Iſolir„ung der Klaſſen, das aus den gewonnenen Zuſtänden und „Gewohnheiten entſpringt, iſt zu ausgeſprochen, als daß es „durch Verſuche, Novellen, Journale und Revuen geändert „werden könnte. Man hat Anſtalten gegründet, um durch „Lectüre wiſſenſchaftliche und literariſche Kenntniſſe zu ver„breiten; man hat zur Unterhaltung der untern Klaſſen Thier„gärten angelegt; man hat geſellſchaftliche Zirkel gegründet, „wo man ſtatt des Vergnügens und des Luxus auf wohlfeile „Weiſe Etwas findet, das den ariſtocratiſchen Zirkeln nähert. „Alle dieſe Anſtrengungen blieben fruchtlos .... Was uns „Noth thut, iſt eine aufrichtige und herzliche Nachgiebigkeit „einerſeits und eine gleichfalls herzliche, aber zugleich achtungs„volle Ergebenheit anderſeits, aber hierin haben wir keine „Fortſchritte gemacht.“ [1])

Wenn die Revue von Edinburg dem ſtrengen aber gerechten Urtheile Johnſtons die gewöhnlichen Anſchauungen des Liberalismus entgegenſetzt, iſt ſie gleichwohl gezwungen, die Thatſache zuzugeben. Das Uebel beſteht, aber es iſt dem Urgh'ſchen Schriftſteller nur vorübergehend; es kommt daher, weil man von beiden Seiten die Anforderungen für die neue Exiſtenz der Geſellſchaft noch nicht recht begriffen hat. Von nun an können die Menſchen nur mehr auf ſich ſelber rechnen. Die ungeordnete Ausdehnung dieſes an ſich berechtigten Gefühles verurſacht das Uebel. „Ein ſtarkes Unabhängigkeits„gefühl (self-dependance), ein feſter Entſchluß, ſeine ganze „Wohlfahrt und alle ſeine Fortſchritte ſich ſelbſt und nur ſich „allein zu verdanken, eine barſche und verächtliche Zurückweiſ„ung alles Beiſtandes der Liebe und aller Leitung von Oben „verbreiten ſich reißend ſchnell und nehmen oft Geſtalten an,

[1]) England as it is, 1851, S. 48.

wirkte.[1]) Aber gar häufig beſchränkt ſich Alles auf noble Geſtändniſſe und fromme Wünſche. Soll zum Werk gegriffen werden, dann wirft der Wille, der durch den langen Mißbrauch des Reichthums zum Schwächling geworden iſt, die für ihn zu ſchwere Laſt der wahren chriſtlichen Entſagung von ſich.

Was mag dieſe gründliche und ſchon ſo alte Vergeſſenheit der weſentlichen Geſetze des ſittlichen Lebens für eine Folge haben! Angeſichts der vergangenen Größe Englands und des gegenwärtigen Glanzes ſeiner Reichthümer und ſeiner politiſchen Einrichtungen nehmen wir Anſtand, das Wort auszuſprechen, welches die Lage erheiſcht. Ein engliſcher Schriftſteller macht bei Behandlung dieſes Zuſtandes voll Elend und Herabwürdigung der unteren Klaſſen in England die Bemerkung, daß die Barbarei der civiliſirten Völker ohne Vergleich größer iſt, als die Barbarei der erſten Völker.[2]) Dieſe Bemerkung iſt beſonders wahr, wenn ſie England gilt. Durch den Mißbrauch der Civiliſation kehrt es zur Barbarei zurück. Und in der That, welch anderen Namen könnte man der Lage jener Völker geben, unter denen ſich eine große Zahl Menſchen findet, die kaum einen vagen Begriff von Gott haben, die nur ſehr unvollkommen das Gute vom Böſen unterſcheiden können, die nicht mehr die dem menſchlichen Leben gebührende Achtung begreifen, kein Herz mehr haben zu ihren eigenen Kindern, aus Gier nach einem armſeligen Gewinn ſie tödten, oder ſie in die ſchmählichſte Unwiſſenheit und in die entwürdigendſten Laſter verſinken laſſen, in denen ſogar der Tod keinen ernſten Gedanken zu erwecken vermag, die das Gefühl der Scham nicht mehr kennen, und ſich nur mehr zu den rohen Genüſſen der Materie hingezogen fühlen? Solche Menſchen

[2]) Rendu hebt dieſe rückkehrende Bewegung zu den katholiſchen Inſtitutionen hervor. Hindeutungen auf dieſe Rückkehr kann man in verſchiedenen öffentlichen Anordnungen Englands treffen, beſonders auf einem ſehr bezeichnendem Blatte Kay's, Social condition etc., I, S. 420.

[1]) Edinburgh Review, Nr. 183, Jan. 1850, S. 215.

erhabenen und edelmüthigen Seele Pashley's folgenden Angstschrei: „Die menschliche Natur konnte sich in unserm Zeitalter „und in unserem Lande so selbstsüchtig und so sehr alles „christlichen Gefühles baar erweisen, als ob wir uns noch mitten in den sittlichen Finsternissen des Heidenthums befänden. „Ein englischer Dichter, der im neunzehnten Jahrhundert in „die Fußstapfen Virgils und Dante's treten und die Menschen „seiner Zeit und seines Landes unter die in den Tartarus „verdammten Schatten versetzen wollte, könnte uns viele englische Grundbesitzer zeigen, die an den Qualen jener vielen „alten Römer Theil nehmen,

Die auf Schätzen stets ruh'n, entnommen dem Boden der Erde,
Und mit den Ihrigen nie sie getheilt; unzählige sind es. [1])

Eine vorzügliche Ursache der Verkommenheit der untern Klassen in England und des daraus hervorgehenden gränzenlosen Elends, ist der Mangel aller ernsten Wirksamkeit des anglicanischen Klerus und der übrigen häretischen Geistlichen auf diese Klassen. Man kann sich in unsern katholischen Ländern keinen Begriff von der Gleichgültigkeit und Unwissenheit machen, in denen der so reich begüterte Klerus des protestantischen Englands das Volk stecken läßt. Kay beklagt sich in scharfen Ausdrücken über die Unfähigkeit des anglicanischen Klerus, die derselbe im Dienste der Liebe und im Unterricht der Armen an den Tag legt. „Wir haben, sagt er, keinen „Klerus, der den Muth in sich fühlt, jeden Tag ohne Widerwillen die niedrigsten Schlupfwinkel aufzusuchen, keinen Klerus, „mit dem der Arme ohne Befangenheit und Furcht verkehren „könnte, keinen Klerus, den er rückhaltslos seine Leiden an-

---

1850, S. 227—228. — Die Schlüsse Hammons lauten ganz im gleichen Sinne; man sehe Farms servants S. 92. — Ferner sehe man in der Revue d'Edimburg den Artikel On Church and State education, Juli 1850, S. 97.

[1]) Qui divitiis soli incubuere repertis
Nec partem posuere suis, quæ maxima turba est.
Virgil. lib. V

tiefſte Stufe der Entblößung und Erniedrigung herabgeſunken ſind. Ein anderes Mal hat das Elend in Verbindung mit der geiſtigen und materiellen Verſunkenheit, die ſein hervorſtechendſter Zug iſt, ſeine Quelle in den Bedingungen, unter welchen die Arbeit ſtattfindet. Der Dunſtkreis der Werkſtätte, das ſclaviſche Gefeſſeltſein an eine Art peinlicher und einförmiger Arbeit, die Vermiſchung der Alter und des Geſchlechtes, die Anhäufung des Arbeitervolkes in der Nähe der Manufacturen, alle dieſe und noch viele andere Urſachen entnerven gleichmäßig den ſittlichen und phyſiſchen Menſchen und verſetzen den Arbeiter in die Lage jener armſeligen und entarteten Weſen, die unſere großen Manufacturſtädte unglücklicher Weiſe in ſo großer Zahl zu ſehen Gelegenheit haben.

Betrachtet man dieſe verſchiedenen Urſachen des Elends mit einander, ſo laſſen ſie ſich auf vier Hauptpunkte zurückführen; ſie entſpringen entweder 1. aus dem allgemeinen Zuſtand der Geſellſchaft; oder 2. aus den Bedingungen, unter welchen die Induſtrie betrieben wird; oder 3. aus der perſönlichen Beſchaffenheit der Arbeiter; oder 4. aus den vom menſchlichen Leben untrennbaren Zufällen. In dieſer Reihenfolge werden wir ſie unterſuchen. Soweit es die Gränzen unſerer Arbeit geſtatten, wollen wir die Thatſachen einzeln auseinanderſetzen, welche dazu dienen, die Natur des Uebels zu beſtimmen, und in dem Maaße, als wir ſeine Eigenſchaften erkennen und ſeine Quellen entdecken, wird es unſere Aufgabe ſein, die Heilmittel anzudeuten, durch welche es bekämpft werden kann.

Bei den Urſachen des Elends, wie bei den Mitteln, die man ihm entgegenſetzen kann, ſpielt das individuelle Element eine ſehr große Rolle. Unſerer tiefſten Ueberzeugung nach würde die Sittlichkeit des Arbeiters oft hinreichen, das Elend wenigſtens in ſeiner ſchmerzlichſten und demüthigſten Geſtalt von ſich zu verſcheuchen. Ein fleißiger und ordentlicher Arbeiter kann arm, aber ſehr ſelten wird er elend ſein. Selbſt wenn das Elend ſeine Quelle in den äußeren Verhältniſſen ſeinen Grund hat, welche durch die ſociale Ordnung und die induſtrielle Organiſation herbeigeführt werden, ſelbſt dann

kann er, wenn er ſeine ganze ſittliche Kraft bewahrt hat, gegen den Zwang, welchen ihm ſein Lebenslauf aufnöthigt, in einem ſehr ſtarken Maaße ankämpfen. Darf man deswegen Alles der individuellen Thätigkeit überlaſſen, ſo daß die Emancipation der Arbeiter, die ein Princip, wir ſagen lieber eine Errungenſchaft unſerer ſocialen Ordnung iſt, zur nothwendigen Folge hätte, den Mann des Volkes für ſich allein und mit ſeinen alleinigen Kräften gegen die Schwierigkeiten, welche eben aus dieſer Emancipation entſpringen, kämpfen zu laſſen? Unſerer Anſicht nach wäre das ein großer Irrthum. Es wäre eine gefährliche Uebertreibung eines an ſich guten Princips, das aber nicht unabhängig iſt, ſondern mit andern in innigſter Beziehung ſteht, und darum nach Umſtänden Milderungen erleiden muß. Dieſe Uebertreibung würde den Individualismus mit der Freiheit und der wahren Unabhängigkeit der Arbeiterklaſſen vermiſchen. Aus Mangel an Licht und in Folge ihrer untergeordneten Stellung können dieſe Klaſſen eines Schutzes und einer beſonderen Pflegſchaft bedürftig ſein. Es iſt zu wünſchen, daß ſie bei dem regelmäßigen und beſcheidenen Gebrauch ihrer eigenen Kräfte vermittelſt der Aſſociation einerſeits und in der ungezwungen angebotenen und ungezwungen angenommenen Hilfe der höheren Klaſſe andererſeits die Stütze finden, die ihnen unentbehrlich iſt. Wenn ihnen aber in Folge der Mangelhaftigkeit oder Unzulänglichkeit der Sitten dieſe Stütze fehlt, dann kann und muß der Staat eingreifen, um die Ohnmacht der Freiheit zu ergänzen, aber immer nur unter der Bedingung, daß er ſeine Wirkſamkeit der Art einſchränkt, daß er der individuellen Freiheit und Initiative nur das entzieht, was man ihr unmöglich laſſen könnte, ohne den ſchwerſten Mißbräuchen Thür und Thor zu öffnen.

Die Frage über vollſtändige Emancipation der Arbeit und über freie Concurrenz tritt hier unter Verwicklungen und Schwierigkeiten auf, die uns damals nicht begegneten, als wir ſie blos vom Geſichtspunkte der Productivkraft der Arbeit betrachtet haben. Sittlichkeit und Wohlfahrt der Arbeiterklaſſen ſind hier gleichmäßig im Spiele. Unſere Zeit hat keine ernſtere

Aufgabe zu lösen, als diese ist. Mit jedem Schritte, den unsere christlichen Gesellschaften in der Freiheit vorwärts machten, hatten sie ähnliche Schwierigkeiten zu besiegen und haben auch, Dank dem katholischen Geiste, Dank der Macht der Entsagung, welche die katholische Kirche den Völkern mittheilt, diese Schwierigkeiten überwältigt. Wir werden sehen, daß dieser Geist, wenn er von den Gesellschaften allgemein angenommen würde, auch in unsern Tagen noch dieser Aufgabe gewachsen wäre, für deren Lösung unsere sich selbst überlassene Schwachheit ohnmächtig bleibt. Aus diesem Geiste ist die Freiheit entstanden, und wir werden sehen, daß, wenn die Freiheit ihm treu bliebe, sie in ihren eigenen Kräften das Heilmittel gegen die Uebel finden könnte, welche der urplötzlichen und manchmal sehr unüberlegten Ausdehnung, die ihr am Ende des vergangenen Jahrhunderts gegeben wurde, auf dem Fuße folgten. Mag es sich um die unserer Zeit eigenthümlichen Ursachen des Elends, oder um diese Schwierigkeiten und Schwächen handeln, denen das menschliche Leben zu allen Zeiten und in allen Gesellschaften unterworfen ist, in allen Fällen wird sich der katholische Geist als ein solcher zeigen, der den Massen ein wohlhabendes, regelmäßiges und glückliches Leben sichert. Ueberall, wo dieser Geist herrscht, werden Thatkraft und Regelmäßigkeit der individuellen Sitten, allgemeine und ununterbrochene Festhaltung an der Association, das Patronat der Großen und Mächtigen gegenüber den Kleinen und Schwachen das Gebiet des Elendes einschränken, so weit dies bei der Schwachheit unserer Natur möglich ist.

IV. Kapitel.

Von den Ursachen des Elends, welche aus dem allgemeinen Zustande der Gesellschaft hervorgehen.

Diese Ursachen sind eben so verschieden, als tief und ausgebreitet. Sie beziehen sich größtentheils auf Thatsachen, deren Character und Tragweite wir bereits hervorgehoben haben, als wir die Ursachen untersuchten, welche fördernd oder lähmend auf die Productivkraft der Arbeit einwirken. In der That, das erste Erforderniß zur Wohlfahrt der Völker besteht darin, daß ihre Arbeit so fruchtbar als möglich gemacht werde, um ihnen das Nothdürftige zu sichern. Alles also, wodurch die Macht der Arbeit gefördert wird, verringert um eben so viel das Gebiet des Elendes, und Alles, wodurch diese Macht beeinträchtigt wird, erweitert es.

Es gibt keine Thatsache in der sittlichen Ordnung, die nicht ihren Rückschlag in der materiellen Ordnung fände. Alle Irrthümer, alle Verkehrtheiten, alle Schwächen, welche das sociale Leben erschüttern, haben zur letzten Folge das Elend. In der That, haben wir nicht gesehen, wie durch die Schwächung des Willens, durch die Trägheit und Verfinsterung des Geistes, diese traurigen Folgen aus der Mißachtung des Gesetzes vom Opfer, die Arbeit an Kraft verlor, die Production abnahm, und Gesellschaften vom Elend überfluthet wurden, die ehemals zum höchsten Glanze auf geistigem und materiellem Gebiete sich emporschwangen? Haben wir nicht gesehen, wie aus dieser nämlichen Ursache Ersparung und Arbeit zugleich abnahmen, so zwar, daß das Kapital am Ende eben so selten war, als die Arbeit ermüdend?

In einer Gesellschaft, in welcher Verweichlichung, Eitelkeit und Luxusfieber an die Stelle der ruhigen und gesunden Thätigkeit eines unter der Herrschaft des Geistes der Entsagung stehenden Lebens getreten sind, kann die Arbeit noch auf

eine andere Weiſe leiden, durch das Mißverhältniß nämlich der Induſtrien. In der That, liegt nicht eine große Urſache der Krankheit unſerer Zeit in dem Mangel an Gleichgewicht zwiſchen der Manufacturarbeit und der landwirthſchaftlichen Arbeit? Die Aſſociation iſt eine der Hauptkräfte, vielleicht die erſte aller geiſtigen Kräfte, durch welche die Menſchheit der Erfüllung ihrer Beſtimmung entgegengeht. Wer hat ſich nicht in unſern Tagen davon überzeugt, was dieſe Macht hinſichtlich der Ausbreitung des Reichthums und der Hilfsquellen der Maſſen vermag, und wie ſehr die Wohlfahrt der großen Menge in Frage geſtellt wäre, wenn ihm der Individualismus ihre Kraft benähme? Das Nämliche gilt von der Leichtigkeit des Verkehrs und der Macht des Credits, die, wie wir gezeigt haben, gleichmäßig an das, was es Zartes und Tiefes in den perſönlichen Verhältniſſen der Geſellſchaftsglieder gibt, und zugleich an die allgemeinen Antriebe des ſocialen Lebens mit ſehr engen Banden gebunden ſind. Man erſetze die Sicherheit der Beziehungen, den Geiſt der Solidarität und gemeinſchaftlichen Thätigkeit, welche den Völkern aus der Entſagung erwächſt, mit dem Geiſte des Individualismus, wie er aus der nothwendiger Weiſe egoiſtiſchen Vorliebe für die Genüſſe und Größe des Reichthums hervorgeht, und bald wird auf eine Wohlfahrt, die unerſchütterlich ſchien, ein unaufhaltſamer Verfall mit dem Elend der großen Maſſe als letzte Folge hereinbrechen.

Was die bürgerliche und politiſche Freiheit in Verbindung mit der daraus hervorgehenden Achtung vor dem Eigenthume zur Größe und Wohlfahrt der Völker beiträgt, das erzählt uns die Geſchichte der Völker mit lauten Worten. Die Sclaverei iſt für den Menſchen die tiefſte Stufe des Elends; ſie verhängt über ihn alle Qualen der phyſiſchen Entblößung und ſittlichen Verſunkenheit, während ſie zu gleicher Zeit ſeine Kraft erſtickt. Der Verluſt der politiſchen Freiheit erzeugt weniger ſchreckliche Uebel, drückt aber gleichwohl mit einer manchmal ſehr ſchmerzlichen Laſt auf das Loos der Arbeiterklaſſen. Was bei der allgemeinen Sclaverei im römiſchen

Reiche aus der Arbeit geworden, in welche Lage die Arbeiter versetzt wurden, das haben wir im zweiten Buche dieses Werkes gesagt.[1]) So oft man es in den christlichen Gesellschaften versuchte, wieder, soweit es bei den ihrem Wesen nach freien Sitten dieser Gesellschaften möglich war, zu dem heidnischen System der absoluten Macht zurückzukehren, eben so oft sah man alsbald die Arbeit erstarren und die Wohlfahrt der Masse abnehmen. Die Centralisation im System der absoluten Monarchie Ludwigs des Vierzehnten führte schnell dieser Folge entgegen.[2]) Mißbrauch in der Finanzwirthschaft, Uebertreibung der den Arbeitern auferlegten Steuern sind in Gesellschaften, in denen der Absolutismus und die Centralisation herrschen, an der Tagesordnung. Diese Mißbräuche waren eine Haupturſache der Erschöpfung Frankreichs während der ersten Hälfte des letzten Jahrhunderts; sie werden immer in jeder Gesellschaft, in welcher die Freiheit nicht naturgemäß gewährleistet ist, eine vorzügliche Quelle des Elends sein.

Eine absolute Uebervölkerung gilt, wenn sie in einem bestimmten Zeitpunkte als allgemeine Thatsache im socialen Leben angenommen wird, bei vielen Staatsöconomen als die häufigste Ursache des Elendes und namentlich als eine Haupturſache in unserer Zeit. Wir glauben, daß man die Wirksamkeit dieser Ursache namentlich in unserer Zeit oft übertrieben hat. Wenn heutzutage eine Uebervölkerung vorhanden ist, so ist das nur zum Theil, auf gewissen Puncten, in Folge von Umständen, die gewissen Arbeitszweigen eigen sind, und nicht in unbedingter Weise wahr. Meistentheils trägt ein ungeordneter Zustand der Arbeiter, und nicht Uebervölkerung die Schuld. Die Landwirthschaft beschäftigt nicht alle Arme,

[1]) Kapitel V, VIII, X.

[2]) Alle Schriftsteller, welche die Geschichte dieser Zeiten vom socialen Standpunkte aus behandelten, reden hierüber nur eine Sprache. Man sehe besonders Tocqueville Ancien Régime et la Revolution française und Dareste de la Chavanne, Histoire des Classes agricoles.

die bei ihr nutzreiche Verwendung finden könnten; verschiedene Ursachen, die wir im Vorausgehenden angedeutet haben, führen die Arbeit der Manufacturindustrie zu, so daß sich unschwer ein Ueberschuß ergibt. Anderntheils ereignet es sich in Folge von Umwälzungen, die seit einem Jahrhundert im Verfahren der Manufacturarbeit so häufig eintraten, daß gewisse Klassen von Arbeitern eine ziemlich lange Zeit hindurch die Arbeit entbehren und auf Löhne beschränkt sind, die weit unter ihren Bedürfnissen stehen. Aber noch einmal, dieser Mangel an Verwendung der Arbeitskräfte ist nicht allgemein und nur vorübergehend und in keiner Weise ein Zeichen einer allgemeinen Niederlage der Arbeit noch einer Uebervölkerung. Endlich bewirken in Folge der Mängel unserer socialen Zustände die industriellen Krisen eine zeitweise Ueberfülle an Arbeit und haben von Zeit zu Zeit Lohnabminderungen zur Folge, deren Nachwehen sich noch lange Zeit nach der Krise fühlbar machen. Der Arbeiter, durch diese Krisen in Armuth gerathen und genöthigt, zur Zeit der Beschäftigung durch eine seine Kräfte überschreitende Arbeit den Rückstand aus der Zeit der Arbeitslosigkeit zu decken, ist beständig dem Gesetze einer verlängerten Arbeit unterworfen, welche auf eine stetige Ueberfülle der Arbeit hinzudeuten scheint. Außer der Nothwendigkeit, in der vortheilhaften Benützung der Zeit der Beschäftigung einen Ersatz für die verlorne Zeit während der Krise zu finden, muß hier auch noch der Hang des Arbeiters nach materiellen Genüssen in Anschlag gebracht werden, ein Hang, der nach den erlittenen Entbehrungen zur Zeit der Arbeitslosigkeit um so gewaltiger auftritt und dessen Herrschaft so groß ist, daß der Arbeiter, um ihn zu befriedigen, nicht vor der Ermüdung einer übertriebenen Arbeit, nicht vor den traurigen Folgen zurückschreckt, welche diese angestrengte Arbeit für seine Gesundheit unvermeidlich zur Folge hat.

Diese übermäßige Arbeitsdauer ist ein Zeichen und eine der gewichtigsten und allgemein giltigsten Ursachen des Elends bei unsern Arbeiterklassen. Sie schwächt nicht blos physisch den Arbeiter, sondern zerstört in ihm auch die sittliche Kraft

dadurch, daß sie ihn von seiner Familie trennt, raubt sie ihm die Süßigkeit und den heilsamen Einfluß des häuslichen Heerdes, während sie ihn zugleich für die Erfüllung seiner Pflichten als Vater unfähig macht. So an die Arbeit geschmiedet ist der Arbeiter kein freier Mann mehr; er ist ein Sclave und nährt bei all dem Geiste der Unabhängigkeit, welchen die Völker aus freien Institutionen schöpfen, alle Leidenschaften, alle Niedertracht und allen Aufruhr der Sclaverei.

Alle Schriftsteller, welche sich mit dem Zustand unserer Arbeiterbevölkerung befaßt haben, sind auf dem wirklichen Vorhandensein und der Schwere des Uebels bestanden. Léon Faucher schildert es in seinen Studien über England mit den lebhaftesten Farben. „Die industrielle Volksmasse hat „etwas ganz Eigenthümliches an sich; ich meine jene gewisser„massen widernatürliche Verbindung zwischen Elend und Ar„beit, zwischen dem Uebermaaß von Laster und dem Uebermaaß „von Beschäftigung. Im Allgemeinen ist die Bevölkerung nur „arm, wenn sie Mangel an Beschäftigung leidet, und die „Sittlichkeit der einzelnen Stämme hält mit ihrem Fleiße „gleichen Schritt. Die Sittenbücher sind voll von Beweisen, „um diese Wahrheit in klares Licht zu stellen. Ich weiß, daß „die Arbeit das Gesetz für unser Erdendasein ist; gleichwohl „darf die Arbeit eben so wenig übertrieben werden, als das „Vergnügen. Das Uebermaaß der Arbeit bei den Völkern des „Nordens führt ebenso sicher geraden Weges zur Entartung „der Seele und des Leibes, als das süße Nichtsthun bei „den Völkern des Südens. Um diese traurigen Ergebnisse „darzuthun, könnte ich aus den Parlamentsuntersuchungen, „die theils von Seite der Verwaltungsbehörden erhoben, theils „an Ort und Stelle vorgenommen wurden, zahllose Beweise „anführen.

„In einer über die Trunksucht angestellten gerichtlichen „Untersuchung haben mehrere Aerzte die Erklärung abgegeben, „daß die Arbeiter durch eine alles Maaß überschreitende Er„müdung förmlich gezwungen sind, zum Reizmittel starker „Brantweine ihre Zuflucht zu nehmen. Andere behaupten,

„daß dieſe Müdigkeit ein Verlangen nach ſinnlichen Vergnüg-
„ungen erwecke. Da die Weiber die Arbeit der Männer
„theilen, ſo nehmen ſie keinen Anſtand, ſich den nämlichen
„Ausſchweifungen preiszugeben. Es gibt zu Mancheſter Spin-
„nereien, welche täglich ſiebenzehn Stunden Beſchäftigung for-
„dern, und von dieſen ſiebenzehn Stunden ſind fünfzehn und
„eine halbe Stunde der wirklichen Arbeit gewidmet. Was die
„Kinder betrifft, ſo bringen ſie namentlich in Schottland nach
„einer Arbeitswoche den ganzen Sonntag im Bette zu. Man
„weiß nichts mehr von Pflicht und Erziehung in den Fami-
„lien. Um ſich nicht in den Stunden, während welcher die
„Mule-Jenny alle Aufmerkſamkeit beanſprucht, mit den Kin-
„dern beſchäftigen zu müſſen, geben die Mütter denſelben ſtatt
„Milch ein Opiumpräparat; andere laſſen ihre Säuglinge
„unter der Aufſicht ihrer jungen Brüder oder Schweſtern und
„ſo kommt es, daß man in Mancheſter unter vierhundert und
„ſieben eines gewaltthätigen Todes Geſtorbenen hundert und
„zehn Kinder zählte, die durch heißes Waſſer oder durch Feuer
„den Tod fanden. Diejenigen, welche den Unglücksfällen ent-
„rinnen, genießen keinen Unterricht und keine Erziehung. In
„den Kellern von Glasgow findet man Kinder, und es muß
„deren auch in Mancheſter geben, die in einem rein thieriſchen
„Zuſtande leben und nicht einmal einen Namen erhalten
„haben.

„Die übermäßige Arbeit (overworking) iſt eine Krank-
„heit, die von der Grafſchaft Lancaſter aus über England und
„von England aus über Europa ſich verbreitete. Mancheſter
„iſt hievon das Urbild; unglücklicher Weiſe erſtreckt ſich dieſes
„traurige Syſtem auf das ganze Land und bildet einen Theil
„ſeiner Verfaſſung. Die Politik geht in dieſem Stücke mit
„der Induſtrie Hand in Hand. „Die äußerſte Erregtheit, ſagt
„„Farr, die in allen Klaſſen der engliſchen Geſellſchaft in der
„„Trunkenheit ihren Höhepunkt erreicht, iſt nur das Ergebniß
„„des engliſchen Syſtems, das Alles auf die Spitze treibt.““ [1])

[1]) Études sur l'Angleterre, Bd. I, S. 371.

Dieſe übermäßige Arbeitsdauer hat ihren Grund hauptſächlich in der Heftigkeit der Begierden, in dem Fieber des Induſtrialismus, das in England mehr als anderswo regiert. Man darf ſie namentlich nicht auf Rechnung einer etwaigen Uebervölkerung ſchreiben; ſie hat ihren Grund in allen jenen ſchädlichen Einflüſſen, welche in Geſellſchaften vorherrſchend ſind, die dem Mercantilſyſtem huldigen. Faucher hat Recht, wenn er ſagt, daß es in dieſen Geſellſchaften ein allgemeines Uebel gebe, und als wir den Thatbeſtand des engliſchen Elends in ſeinen Hauptzügen darlegten, haben wir geſehen, mit welchen Farben die gewichtigſten Schriftſteller dieſes Landes unſern Augen dasſelbe vorführen. Dieſes Uebel, das aus den Sitten entſpringt, können nur die Sitten heilen, oder wenn nicht heilen, doch wenigſtens mildern. Man hat manchmal verſucht, ihm die Macht der Geſetze entgegenzuhalten, aber die Erfahrung beſtätigte, was die gründlichſten Forſcher vorhergeſehen haben, und lieferte den Beweis, daß das Eingreifen der Autorität da, wo ſie nicht ganz ohne Wirkung bliebe, nur ebenſo große Verlegenheit herbeiführen würde, als das Uebel ſelbſt iſt, dem ſie vorzubeugen ſuchte. Man hat auch den Vorſchlag gemacht, zur wohlwollenden Mithilfe eines aus Biedermännern beſtehenden Rathes ſeine Zuflucht zu nehmen; man hat namentlich die Errichtung von Syndicaten empfohlen, die aus den Arbeitern ſelbſt gebildet werden und die Aufgabe haben ſollten, im Namen der Arbeiter unter andern Fragen, welche ihre Wohlfahrt betreffen, auch über die Arbeitsdauer zu verhandeln.[1]) Dieſe Mittel ſind nicht zu verwerfen; aber noch einmal, wohin führen ſie, wenn ſie nicht in den Sitten ihren Stützpunkt finden? So lange man nicht an die Stelle des Geiſtes des Induſtrialismus den Geiſt des Chriſtenthums, das heißt, die freiwillige Annahme und beſtändige Uebung der Entſagung ſetzt, ſo lange werden aus denſelben Laſtern immer die nämlichen Uebel hervorgehen.

[1]) Man ſehe Duſau: Essai sur la science de la misère sociale, S. 80.

Auch die Sitten, die allgemeinen Strebungen der Gesellschaft, tragen Schuld an den Uebeln, welche aus den Industrie- und Handelskrisen und aus dem Uebermaaß der Concurrenz hervorgehen. Schon als wir von der Production handelten, haben wir gesagt, wie sehr die Nahrungsquellen eines Volkes durch die Unordnungen, welche das Leben der Gesellschaft in diesem Hauptpunkte angreifen, geschmälert werden können. Aber wir hätten nur einen ungenügenden Begriff von den so schweren Krankheiten unseres socialen Körpers und ihren so schrecklichen Folgen, wenn wir uns damit zufrieden stellten, sie nur vom Standpunkte der Productivkraft der Arbeit aus zu untersuchen. Durch die Zerrüttung, welche sie im Leben der Arbeiterbevölkerung hervorbringen, sind sie eine der allgemeinsten und wirksamsten Ursachen des Elends. Wir müssen sie also in ihren Wirkungen auf die Sittlichkeit und die Unterlagen der materiellen Existenz der Arbeiter etwas näher betrachten.

Die Krisen und die daraus hervorgehende Arbeitseinstellung sind um so heftiger und häufiger, je mehr die Gesellschaft den Gewohnheiten des Industrialismus huldigt. Sie wüthen von Zeit zu Zeit auf dem Continent, und alle unsere industriellen Länder wissen, wie viele Leiden dadurch den Arbeiterbevölkerungen verursacht werden. Um aber das Uebel in seiner ganzen Ausdehnung kennen zu lernen, muß man es auf dem classischen Boden des Industrialismus, in England, studiren. Thornton, ein gewandter englischer Staatsöconom bietet uns in Zahlen ein Gemälde des erschütternden Elends das bei der Krise gegen das Jahr 1840 über die Arbeiter in England hereinbrach. „Tausende von Arbeitern, sagt er „waren in die absolute Unmöglichkeit versetzt, sich eine Be„schäftigung zu verschaffen. Man sah sie mitten auf den „Straßen in gezwungenem Müssigange dastehen, oder fand sie „in ihren finstern Wohnungen an einem ärmlichen Feuer nie „dergekauert, mit auf die Brust gesenktem Haupte, umgeben „von blassen und abgemagerten Wesen, die um Brod schrieen

„das ihnen der Vater nicht zu suchen wußte. Andere, etwas „weniger unglücklich, erhielten Arbeit, aber in ganz unregel„mäßiger Weise und mit sehr verminderten Löhnen. Mit „Mühe konnte man von Zeit zu Zeit einen Arbeiter finden, „welcher der allgemeinen Noth gänzlich entgangen wäre und „der nicht wenigstens in einer Beeinträchtigung seiner gewohn„ten Wohlfahrt ihren Druck gefühlt hätte. Unsere Ausdrücke „enthalten keine rednerische Uebertreibung und sind auch nicht „auf Effectmacherei berechnet. Der Gegenstand ist zu ernst, „als daß man mit solchen Kleinlichkeiten sich abgeben könnte. „Wir leihen nur der einfachen Wahrheit bezüglich der Lage „der Manufacturarbeiter in England mäßigen Ausdruck, und „unsere Behauptungen gründen sich, wie wir gleich sehen wer„den, auf die in die kleinsten Einzelnheiten gehenden und „sichersten Beweise.

„Im Monat Januar 1842, als eben das Elend seine „größte Heftigkeit erreichte, glaubten die Commissäre des Ar„menpflegschaftsrathes eine genaue Untersuchung einer in diesen „Districten liegenden Stadt veranstalten zu sollen. Man „wählte Stockport, das sich vor allen in der traurigsten Lage „befand. Die Commissäre schickten zwei ihrer Beistände dorthin „mit der Aufgabe, sich von dem Umfang, der Natur und den „Ursachen des Uebels zu unterrichten.

„Stockport ist einer der ersten Mittelpunkte der Baum„wollenfabrication; fünf Jahre vorher, als die Delegirten der „Armencommission eintrafen, befand sich diese Stadt in einem „wahrhaft blühenden Zustande. Das wöchentliche Einkommen „einer Arbeiterfamilie der untersten Klasse war selten weniger „als ein Pfund Sterling, manchmal überstieg es sogar das „zwei- und Dreifache dieser Summe. Seit jener Zeit bis „zum Jahre 1842 sahen sich aber nicht weniger als zehn Tau„send Arbeiter zur Unthätigkeit verdammt. Von diesen kehr„ten viele, welche von andern Theilen Englands herbeikamen, „wieder in ihre Kirchspiele zurück; andere verließen freiwillig

die bei ihr nutzreiche Verwendung finden könnten; verschiedene Ursachen, die wir im Vorausgehenden angedeutet haben, führen die Arbeit der Manufacturindustrie zu, so daß sich unschwer ein Ueberschuß ergibt. Anderntheils ereignet es sich in Folge von Umwälzungen, die seit einem Jahrhundert im Verfahren der Manufacturarbeit so häufig eintraten, daß gewisse Klassen von Arbeitern eine ziemlich lange Zeit hindurch die Arbeit entbehren und auf Löhne beschränkt sind, die weit unter ihren Bedürfnissen stehen. Aber noch einmal, dieser Mangel an Verwendung der Arbeitskräfte ist nicht allgemein und nur vorübergehend und in keiner Weise ein Zeichen einer allgemeinen Niederlage der Arbeit noch einer Uebervölkerung. Endlich bewirken in Folge der Mängel unserer socialen Zustände die industriellen Krisen eine zeitweise Ueberfülle an Arbeit und haben von Zeit zu Zeit Lohnabminderungen zur Folge, deren Nachwehen sich noch lange Zeit nach der Krise fühlbar machen. Der Arbeiter, durch diese Krisen in Armuth gerathen und genöthigt, zur Zeit der Beschäftigung durch eine seine Kräfte überschreitende Arbeit den Rückstand aus der Zeit der Arbeitslosigkeit zu decken, ist beständig dem Gesetze einer verlängerten Arbeit unterworfen, welche auf eine stetige Ueberfülle der Arbeit hinzudeuten scheint. Außer der Nothwendigkeit, in der vortheilhaften Benützung der Zeit der Beschäftigung einen Ersatz für die verlorne Zeit während der Krise zu finden, muß hier auch noch der Hang des Arbeiters nach materiellen Genüssen in Anschlag gebracht werden, ein Hang, der nach den erlittenen Entbehrungen zur Zeit der Arbeitslosigkeit um so gewaltiger auftritt und dessen Herrschaft so groß ist, daß der Arbeiter, um ihn zu befriedigen, nicht vor der Ermüdung einer übertriebenen Arbeit, nicht vor den traurigen Folgen zurückschreckt, welche diese angestrengte Arbeit für seine Gesundheit unvermeidlich zur Folge hat.

Diese übermäßige Arbeitsdauer ist ein Zeichen und eine der gewichtigsten und allgemein giltigsten Ursachen des Elends bei unsern Arbeiterklassen. Sie schwächt nicht blos physisch den Arbeiter, sondern zerstört in ihm auch die sittliche Kraft;

„als 3000 gehören fortwährend unter diejenigen, welche keine „Steuer zu bezahlen im Stande ſind.[1])

„In vielen Familien hatten die Weiber, wie der Vor„ſtand des Armenbureau berichtet, ſtatt alles Gewandes nur „mehr ein Hemd oder irgend ein zerlumptes Kleid; ſie beſaßen „weder einen wollenen Rock, noch ſonſt etwas, das ſie vor der „ſtrengen Kälte des Winters ſchützen könnte. Der gänzliche „Mangel an Bettzeug war noch allgemeiner; ein wenig Stroh „in einem Winkel des Zimmers oder des Kellers hingeworfen „mit einem einzigen Leintuch oder einem Fetzen Wollenſtoff „als Decke, — das war das Bett einer großen Zahl jener „armen Geſchöpfe. Oft lagen ſechs, ſieben, ja ſogar acht durch „einander auf dem nämlichen Stroh, ohne Unterſchied der Ge„ſchlechter mit einigen alten Säcken oder einem alten Lappen „bedeckt. Die Nahrung dieſer armen Leute beſtand gewöhn„lich in ein wenig Habergrütze oder einigen Kartoffeln, oder „manchmal in ein wenig Brod. „Die Familien, welche ge„wöhnlich Mehl zu kaufen pflegten, verſicherte uns ein Vic„tualienhändler, kaufen jetzt nur mehr Habergrütze; ſie holen „täglich ein oder zwei Pfund Grütze und leben davon.“ Ein „Trödler, der ebenfalls von den Commiſſären vernommen „wurde, ſpricht ſich alſo aus: „Man bietet mir gegenwärtig „Dinge von ſo mittelmäßigem Werthe an, daß man früher „dergleichen in den Kauf zu bringen ſich nicht träumen ließ. „Die armen Leute bringen mir Meſſer, Gabeln, alte Eiſen„ſtücke, alles was ſie bei ſich vorfinden und ſagen mir, daß „ſie ein wenig Geld brauchen, um einige Kartoffel zu kaufen, „was gerade nothwendig iſt, um die nächſte Woche zu errei„chen. Niemals habe ich Kinder ſo armſelig gekleidet geſe„hen; oft kommen Mütter mit ihren Kindern zu mir und „bitten mich, ihnen einige Gegenſtände abzukaufen, damit ſie

[1]) Das durch die Kriſen hervorgerufene Elend iſt der Art, daß die Privatmildthätigkeit eben ſo ohnmächtig iſt, als die öffentliche, demſelben abzuhelfen. Man ſehe über dieſen Punkt die von Porter beigebrachten Zahlen, **Progress of the nation.** London 1847, S. 461.

„„doch ein Stücklein Brod oder einige Kartoffel sich verschaffen „„könnten.“

„In Stockport war die Noth besonderer localer Umstände „halber drückender, aber sie trat in andern Manufacturstädten „ohne merklichen Unterschied gleich schrecklich auf. Sie wü„thete besonders in Lancashire und in den Gegenden von „Yorkshire, wo die Baumwollenmanufactur ihren Hauptmit„telpunkt hat. Man behauptet, daß in Manchester 9,000 „Familien auf einen Wochenlohn von einem Schilling herab„sanken; in Bolton verfielen unter 50 Fabriken, die noch vor „Kurzem 8,124 Arbeiter verwendeten, 30 Fabriken mit 5,061 „Arbeitern in absolute Arbeitslosigkeit, oder hatten höchstens „einige ganz seltene Arbeitstage. Die Wochenlöhne der Piqué„weber sanken um die Hälfte dessen, was sie im Jahre 1838 „betrugen. Jene der Handweber fielen, obgleich sie schon seit „langer Zeit sehr in Abnahme geriethen, von 6 Schilling auf „3 Schilling 7½ D. An der Noth der Arbeiter und der Ver„legenheit der Meister nahmen deren Schützlinge, die Handels„leute und Künstler, reichlichen Antheil. In Bolton sank „der Wochenlohn von zwölf Handwerken um 3,651 Pfund. „Von 150 Zimmerleuten, die früher wöchentlich 25 Schilling „einnahmen, blieben nur 25 vollständig und 15 blos zur Hälfte „beschäftigt; die Zahl der Maurer sank von 140 Arbeitern „mit 34 Schilling Wochenlohn auf 50 Arbeiter mit blos 10 „Schilling 6 D. Wochenlohn. Ebenso schlimm war die Lage „der Webeindustrie in Yorkshire und Wiltshire, der Seiden„industrie in Spitalsfield und Macclesfield, der Spitzenfabri„cation in Nottinghamshire, der Töpfereien in Staffordshire, „der Stahlwaarenfabrication in der nemlichen Grafschaft, wie „in Warwickshire und Sheffield. In letzterer Stadt, wo im „Jahre 1836 kein einziger gesunder Mann ohne Beschäftigung „war, befanden sich im Jahre 1842 tausend Familien, die um „wöchentlich einen Schilling für den Kopf auf Kosten der „Handwerke, denen sie angehörten, unterhalten wurden, wäh„rend mehrere Hunderte die Hilfe ihres Kirchspiels zu bean„spruchen sich genöthigt sahen. In Leeds fielen 4,025 Fami

„lien, das heißt der fünfte Theil der Bevölkerung, der Armen„laſſe zur Laſt. Doch es iſt unnütz, noch mehr Beiſpiele an„zuführen; denn Niemand kann die ſchrecklichen Aufſtände ver„geſſen haben, welche die Grafſchaften von Mittelengland im „Sommer des Jahres 1842 verheerten und von der verzwei„felten Lage der Arbeiter hinlänglich Zeugniß geben. Faſt „überall und faſt in allen Manufacturen waren die Klagen „der Arbeiter über die Schwierigkeit, Arbeit zu bekommen, und „über die gänzliche Unmöglichkeit, einen Lohn zu erhalten, der „zu ihrer Exiſtenz ausreichte, die nämlichen.“ [1])

Dieſe Kriſe von 1842 war wohl eine der furchtbarſten, die jemals unter den arbeitenden Klaſſen wüthete; nicht alle ſind ſo unheilvoll; wenn ſie aber auch die Arbeiter nicht immer in jenen Zuſtand von Noth verſetzen, wie in England im Jahre 1842, ſo beeinträchtigen ſie doch in ſehr ernſter Weiſe ihre Wohlfahrt und reißen ſie meiſtens zu einer Entſittlichung fort, deren Nachwehen ſie ihr ganzes Leben empfinden. Was man ſowohl vom ſittlichen als vom materiellen Standpunkt aus dem Arbeiter am meiſten ſichern ſollte, das ſind feſte Löhne; wenigſtens ſollten die Schwankungen, denen ſie unausbleiblich ausgeſetzt ſind, in engen Schranken gehalten werden. Aber durch die Induſtrie- und Handelskriſen, die beſtändig mit Perioden großer Thätigkeit abwechſeln, ſinken die Löhne plötzlich eben ſo ſchnell und beträchtlich, als ſie ein anderes Mal in die Höhe gehen. Daraus folgt, daß der Arbeiter ſich in Zeiten der Wohlfahrt Gewohnheiten der Behaglichkeit und des Luxus aneignet, welche das Gefühl der Leiden in Zeiten der Arbeitsloſigkeit und der Lohnverminderung nur ſteigern. Sie ſoll überdies dieſer unglückliche Arbeiter, der niemals ſicher ſein kann, ob die Wohlfahrt, deren er ſich heute erfreut, ihm nicht in ſechs Monaten genommen und mit einem tiefen Elend erſetzt iſt, in ſeinem Betragen jenen Geiſt des Gleichmuths, der Regelmäßigkeit, der Vorſicht bewahren, welcher die erſte Grundlage der Wohlfahrt für alle Klaſſen und namentlich für

[1]) Overpopulation and its remedy, S. 31.

„„doch ein Stücklein Brod oder einige Kartoffel ſich verſchaffen „„könnten.“

„In Stockport war die Noth beſonderer localer Umſtände „halber drückender, aber ſie trat in andern Manufacturſtädten „ohne merklichen Unterſchied gleich ſchrecklich auf. Sie wü„thete beſonders in Lancashire und in den Gegenden von „Yorkshire, wo die Baumwollenmanufactur ihren Hauptmit„telpunkt hat. Man behauptet, daß in Mancheſter 9,000 „Familien auf einen Wochenlohn von einem Schilling herab„ſanken; in Bolton verfielen unter 50 Fabriken, die noch vor „Kurzem 8,124 Arbeiter verwendeten, 30 Fabriken mit 5,061 „Arbeitern in abſolute Arbeitsloſigkeit, oder hatten höchſtens „einige ganz ſeltene Arbeitstage. Die Wochenlöhne der Piqué„weber ſanken um die Hälfte deſſen, was ſie im Jahre 1838 „betrugen. Jene der Handweber fielen, obgleich ſie ſchon ſeit „langer Zeit ſehr in Abnahme geriethen, von 6 Schilling auf „3 Schilling 7½ D. An der Noth der Arbeiter und der Ver„legenheit der Meiſter nahmen deren Schützlinge, die Handels„leute und Künſtler, reichlichen Antheil. In Bolton ſank „der Wochenlohn von zwölf Handwerken um 3,651 Pfund. „Von 150 Zimmerleuten, die früher wöchentlich 25 Schilling „einnahmen, blieben nur 25 vollſtändig und 15 blos zur Hälfte „beſchäftigt; die Zahl der Maurer ſank von 140 Arbeitern „mit 34 Schilling Wochenlohn auf 50 Arbeiter mit blos 10 „Schilling 6 D. Wochenlohn. Ebenſo ſchlimm war die Lage „der Webeinduſtrie in Yorkshire und Wiltshire, der Seiden„induſtrie in Spitalsfield und Macclesfield, der Spitzenfabri„cation in Nottinghamshire, der Töpfereien in Staffordshire, „der Stahlwaarenfabrication in der nemlichen Grafſchaft, wie „in Warwickshire und Sheffield. In letzterer Stadt, wo im „Jahre 1836 kein einziger geſunder Mann ohne Beſchäftigung „war, befanden ſich im Jahre 1842 tauſend Familien, die um „wöchentlich einen Schilling für den Kopf auf Koſten der „Handwerke, denen ſie angehörten, unterhalten wurden, wäh„rend mehrere Hunderte die Hilfe ihres Kirchſpiels zu bean„ſpruchen ſich genöthigt ſahen. In Leeds fielen 4,025 Fami-

„lien, das heißt der fünfte Theil der Bevölkerung, der Armen„kasse zur Last. Doch es ist unnütz, noch mehr Beispiele an„zuführen; denn Niemand kann die schrecklichen Aufstände ver„gessen haben, welche die Grafschaften von Mittelengland im „Sommer des Jahres 1842 verheerten und von der verzwei„felten Lage der Arbeiter hinlänglich Zeugniß geben. Fast „überall und fast in allen Manufacturen waren die Klagen „der Arbeiter über die Schwierigkeit, Arbeit zu bekommen, und „über die gänzliche Unmöglichkeit, einen Lohn zu erhalten, der „zu ihrer Existenz ausreichte, die nämlichen.“ [1])

Diese Krise von 1842 war wohl eine der furchtbarsten, die jemals unter den arbeitenden Klassen wüthete; nicht alle sind so unheilvoll; wenn sie aber auch die Arbeiter nicht immer in jenen Zustand von Noth versetzen, wie in England im Jahre 1842, so beeinträchtigen sie doch in sehr ernster Weise ihre Wohlfahrt und reißen sie meistens zu einer Entsittlichung fort, deren Nachwehen sie ihr ganzes Leben empfinden. Was man sowohl vom sittlichen als vom materiellen Standpunkt aus dem Arbeiter am meisten sichern sollte, das sind feste Löhne; wenigstens sollten die Schwankungen, denen sie unausbleiblich ausgesetzt sind, in engen Schranken gehalten werden. Aber durch die Industrie- und Handelskrisen, die beständig mit Perioden großer Thätigkeit abwechseln, sinken die Löhne plötzlich eben so schnell und beträchtlich, als sie ein anderes Mal in die Höhe gehen. Daraus folgt, daß der Arbeiter sich in Zeiten der Wohlfahrt Gewohnheiten der Behaglichkeit und des Luxus aneignet, welche das Gefühl der Leiden in Zeiten der Arbeitslosigkeit und der Lohnverminderung nur steigern. Wie soll überdies dieser unglückliche Arbeiter, der niemals sicher sein kann, ob die Wohlfahrt, deren er sich heute erfreut, ihm nicht in sechs Monaten genommen und mit einem tiefen Elend ersetzt ist, in seinem Betragen jenen Geist des Gleichmuths, der Regelmäßigkeit, der Vorsicht bewahren, welcher die erste Grundlage der Wohlfahrt für alle Klassen und namentlich für

[1]) Overpopulation and its remedy, S. 31.

„die Stadt, und ſuchten allenthalben noch Arbeit; ſie durch-
„wanderten manchmal ganz Lancashire und Yorkshire. Die
„Zurückgebliebenen kämpften hartnäckig gegen die Noth, bevor
„ſie die Hilfe ihres Kirchſpiels in Anſpruch nahmen. Anfangs
„zehrten ſie von den Erſparniſſen beſſerer Tage. Sie ver-
„kauften und verpfändeten ihr Mobiliar und fügten zu dem
„gewonnenen Erlös noch den Lohn hinzu, den ſie ausnahms-
„weiſe ſich zu verſchaffen wußten. „Sie kamen erſt zu uns,
„„ſagt der Vorſtand des Armenbureau zu Stockport, als ihre
„„geringen Erſparniſſe eingezehrt, ihr Hausgeräthe und faſt
„„alles, was ſie an Kleidung und Bettzeug beſaßen, verkauft
„„oder verpfändet war. Sie hofften immer auf weniger un-
„„heilvolle Zeiten; an dieſer Hoffnung hielten ſie feſt und
„„klammerten ſich an, bis ſie ihr Leben dahinſchwinden ſahen,
„„bis die Klagen ihrer von Noth erſchöpften Weiber und das
„„Schreien ihrer dem Hungertod nahen Kinder ihnen keine
„„andere Wahl mehr ließen, als entweder die öffentliche Hilfe
„„in Anſpruch zu nehmen, oder ihre Familie vor Hunger
„„ſterben zu laſſen.“ Viele von dieſen Armen ſtarben vor der
„Zeit in Folge der Entbehrungen, die ſie ſich ſelbſt freiwillig
„auflegten. Trotz dieſes edlen Starkmuths und obgleich ein
„beträchtlicher Theil der Bevölkerung Stockports aus Fremden
„beſtand, die keine Rechte auf die Unterſtützung des Kirchſpiels
„hatten, belief ſich doch die Zahl der Perſonen jeden Standes,
„die Anſprüche auf dieſe Hilfe hatten und ſie zu benützen ge-
„zwungen waren, im December 1841 auf faſt ſieben Tauſend,
„das heißt auf ein Zwölftel der Bevölkerung der Union.
„Dieſer Maſſe von Elenden kann man nur ſehr geringe Hilfe
„gewähren, kaum wöchentlich einen Schilling auf den Kopf.
„Die Armenſteuer wächſt verhältnißmäßig; aber durch die
„Noth der Steuerpflichtigen vermehrt ſich die Zahl der Steuer-
„ausſtände der Art, daß die Einnahmen beſtändig unzureichend
„waren; ſie beliefen ſich nie höher, als auf zwei Dritttheile
„der ausgeworfenen Summe. In der That waren bei 7,464
„der Armenſteuer unterſtellten Häuſer in der Gemeinde
„Stockport zur Zeit des Berichts 1632 unbewohnt und mehr

„lien, das heißt der fünfte Theil der Bevölkerung, der Armen„laſſe zur Laſt. Doch es iſt unnütz, noch mehr Beiſpiele an„zuführen; denn Niemand kann die ſchrecklichen Aufſtände ver„geſſen haben, welche die Grafſchaften von Mittelengland im „Sommer des Jahres 1842 verheerten und von der verzwei„felten Lage der Arbeiter hinlänglich Zeugniß geben. Faſt „überall und faſt in allen Manufacturen waren die Klagen „der Arbeiter über die Schwierigkeit, Arbeit zu bekommen, und „über die gänzliche Unmöglichkeit, einen Lohn zu erhalten, der „zu ihrer Exiſtenz ausreichte, die nämlichen.“ [1])

Dieſe Kriſe von 1842 war wohl eine der furchtbarſten, die jemals unter den arbeitenden Klaſſen wüthete; nicht alle ſind ſo unheilvoll; wenn ſie aber auch die Arbeiter nicht immer in jenen Zuſtand von Noth verſetzen, wie in England im Jahre 1842, ſo beeinträchtigen ſie doch in ſehr ernſter Weiſe ihre Wohlfahrt und reißen ſie meiſtens zu einer Entſittlichung fort, deren Nachwehen ſie ihr ganzes Leben empfinden. Was man ſowohl vom ſittlichen als vom materiellen Standpunkt aus dem Arbeiter am meiſten ſichern ſollte, das ſind feſte Löhne; wenigſtens ſollten die Schwankungen, denen ſie unausbleiblich ausgeſetzt ſind, in engen Schranken gehalten werden. Aber durch die Induſtrie- und Handelskriſen, die beſtändig mit Perioden großer Thätigkeit abwechſeln, ſinken die Löhne plötzlich eben ſo ſchnell und beträchtlich, als ſie ein anderes Mal in die Höhe gehen. Daraus folgt, daß der Arbeiter ſich in Zeiten der Wohlfahrt Gewohnheiten der Behaglichkeit und des Luxus aneignet, welche das Gefühl der Leiden in Zeiten der Arbeitsloſigkeit und der Lohnverminderung nur ſteigern. Wie ſoll überdies dieſer unglückliche Arbeiter, der niemals ſicher ſein kann, ob die Wohlfahrt, deren er ſich heute erfreut, ihm nicht in ſechs Monaten genommen und mit einem tiefen Elend erſetzt iſt, in ſeinem Betragen jenen Geiſt des Gleichmuths, der Regelmäßigkeit, der Vorſicht bewahren, welcher die erſte Grundlage der Wohlfahrt für alle Klaſſen und namentlich für

[1]) Overpopulation and its remedy, S. 31.

„„doch ein Stücklein Brod oder einige Kartoffel sich verschaffen „„könnten.“

„In Stockport war die Noth besonderer localer Umstände „halber drückender, aber sie trat in andern Manufacturstädten „ohne merklichen Unterschied gleich schrecklich auf. Sie wü„thete besonders in Lancashire und in den Gegenden von „Yorkshire, wo die Baumwollenmanufactur ihren Hauptmit„telpunkt hat. Man behauptet, daß in Manchester 9,000 „Familien auf einen Wochenlohn von einem Schilling herab„sanken; in Bolton verfielen unter 50 Fabriken, die noch vor „Kurzem 8,124 Arbeiter verwendeten, 30 Fabriken mit 5,061 „Arbeitern in absolute Arbeitslosigkeit, oder hatten höchstens „einige ganz seltene Arbeitstage. Die Wochenlöhne der Piqué„weber sanken um die Hälfte dessen, was sie im Jahre 1838 „betrugen. Jene der Handweber fielen, obgleich sie schon seit „langer Zeit sehr in Abnahme geriethen, von 6 Schilling auf „3 Schilling 7½ D. An der Noth der Arbeiter und der Ver„legenheit der Meister nahmen deren Schützlinge, die Handels„leute und Künstler, reichlichen Antheil. In Bolton sank „der Wochenlohn von zwölf Handwerken um 3,651 Pfund. „Von 150 Zimmerleuten, die früher wöchentlich 25 Schilling „einnahmen, blieben nur 25 vollständig und 15 blos zur Hälfte „beschäftigt; die Zahl der Maurer sank von 140 Arbeitern „mit 34 Schilling Wochenlohn auf 50 Arbeiter mit blos 10 „Schilling 6 D. Wochenlohn. Ebenso schlimm war die Lage „der Webeindustrie in Yorkshire und Wiltshire, der Seiden„industrie in Spitalsfield und Macclesfield, der Spitzenfabri„cation in Nottinghamshire, der Töpfereien in Staffordshire „der Stahlwaarenfabrication in der nemlichen Grafschaft, wie „in Warwickshire und Sheffield. In letzterer Stadt, wo im „Jahre 1836 kein einziger gesunder Mann ohne Beschäftigung „war, befanden sich im Jahre 1842 tausend Familien, die um „wöchentlich einen Schilling für den Kopf auf Kosten der „Handwerke, denen sie angehörten, unterhalten wurden, wäh„rend mehrere Hunderte die Hilfe ihres Kirchspiels zu bean„spruchen sich genöthigt sahen. In Leeds fielen 4,025 Fami

„lien, das heißt der fünfte Theil der Bevölkerung, der Armen„klasse zur Last. Doch es ist unnütz, noch mehr Beispiele an„zuführen; denn Niemand kann die schrecklichen Aufstände ver„gessen haben, welche die Grafschaften von Mittelengland im „Sommer des Jahres 1842 verheerten und von der verzwei„felten Lage der Arbeiter hinlänglich Zeugniß geben. Fast „überall und fast in allen Manufacturen waren die Klagen „der Arbeiter über die Schwierigkeit, Arbeit zu bekommen, und „über die gänzliche Unmöglichkeit, einen Lohn zu erhalten, der „zu ihrer Existenz ausreichte, die nämlichen.“ [1])

Diese Krise von 1842 war wohl eine der furchtbarsten, die jemals unter den arbeitenden Klassen wüthete; nicht alle sind so unheilvoll; wenn sie aber auch die Arbeiter nicht immer in jenen Zustand von Noth versetzen, wie in England im Jahre 1842, so beeinträchtigen sie doch in sehr ernster Weise ihre Wohlfahrt und reißen sie meistens zu einer Entsittlichung fort, deren Nachwehen sie ihr ganzes Leben empfinden. Was man sowohl vom sittlichen als vom materiellen Standpunkt aus dem Arbeiter am meisten sichern sollte, das sind feste Löhne; wenigstens sollten die Schwankungen, denen sie unausbleiblich ausgesetzt sind, in engen Schranken gehalten werden. Aber durch die Industrie- und Handelskrisen, die beständig mit Perioden großer Thätigkeit abwechseln, sinken die Löhne plötzlich eben so schnell und beträchtlich, als sie ein anderes Mal in die Höhe gehen. Daraus folgt, daß der Arbeiter sich in Zeiten der Wohlfahrt Gewohnheiten der Behaglichkeit und des Luxus aneignet, welche das Gefühl der Leiden in Zeiten der Arbeitslosigkeit und der Lohnverminderung nur steigern. Wie soll überdies dieser unglückliche Arbeiter, der niemals sicher sein kann, ob die Wohlfahrt, deren er sich heute erfreut, ihm nicht in sechs Monaten genommen und mit einem tiefen Elend ersetzt ist, in seinem Betragen jenen Geist des Gleichmuths, der Regelmäßigkeit, der Vorsicht bewahren, welcher die erste Grundlage der Wohlfahrt für alle Klassen und namentlich für

[1]) Overpopulation and its remedy, S. 31.

die untern Klassen bildet. Da der Arbeiter auf Nichts rechnen kann, so findet er auch keinen Geschmack am Sparen; hat er doch nichts Anderes zu gewärtigen, als daß die in Zeiten der Wohlfahrt gemachten kleinen Ersparnisse in Zeiten der Arbeitslosigkeit schnell erschöpft sein werden; er wird theilnahmslos für die Zukunft und lebt nur von einem Tag zum andern. Anderseits wird er auf diesem verhängnißvollen Wege von der Leidenschaft nach Wohlleben gequält, die allenthalben den Fortschritt des Industrialismus begleitet, und die hohen Löhne in Zeiten der Thätigkeit dazu benützen, sich solchen Genüssen hinzugeben, die mit seiner Lage in gar keinem Verhältnisse stehen. Seine Sorglosigkeit und Verderbniß nehmen also im Verhältnisse zu seinen Einnahmsquellen zu, und wenn die schwierigen Zeiten kommen, dann hat er alle sittliche Kraft verloren, deren er bedurfte, um sie mit Ruhe und Würde zu übertragen. Weit entfernt, aus diesen Prüfungen Nutzen zu ziehen, dienen sie vielmehr nur dazu, seine Mnthlosigkeit zu steigern; sie fesseln ihn mehr und mehr einzig an die Genüsse des Augenblicks, die vor einem unsichern und elenden Leben den Vorzug haben. Die Unordnung wird ihnen zur Gewohnheit und da der sittlichen Verkommenheit stets die materielle Noth auf dem Fuße folgt, so sind sie arm und elend in Mitte des Ueberflusses.

Wir sagten weiter oben, daß es nur ein Mittel gegen diese Krisen gebe. Ihre Quelle ist das Reichthumsfieber, das unersättliche Verlangen nach Wohlleben, das sich der Gesellschaften bemächtigt, in denen man Gott vergessen hat. Nur dadurch also, daß man durch Entsagung wieder zu Gott zurückkehrt, kann man die Gesellschaft davor verwahren oder ihr wenigstens ihre unheilvollen Wirkungen ersparen. Ebenso vermag man nur dadurch, daß man den Arbeitern die Gewohnheiten des christlichen Lebens, die alle in der Uebung der Entsagung kurz enthalten sind, wieder zurückgibt, das heißt dadurch, daß man ihnen Rechtschaffenheit, Nüchternheit, Vorsicht ins Herz pflanzt, die Krisen, welche heut zu Tage einen so unheilvollen Einfluß auf das ganze Leben des Arbeiters

ausüben, auf die Verhältniſſe einer manchmal noch ſehr peinlichen, aber doch wenigſtens vorübergehenden Noth einzuſchränken. So in ſich ſelbſt geſchwächt durch die allgemeine Mäßigung der Geſellſchaft, in ihren Wirkungen gehemmt durch die Weisheit und Sittlichkeit der Arbeiterklaſſen würden ſie nicht mehr jenes unheilbare Uebel ſein, deren Verheerungen wir ſo eben geſchildert haben. Die Liebe könnte ſie wenigſtens, wenn nicht heilen, ſo doch mildern. Man würde ſich nicht dazu verurtheilt ſehen, ihnen, wie heut zu Tage, nur faſt immer unfruchtbare Anſtrengungen entgegenzuſetzen, ja die Hartnäckigkeit und Ausbreitung des Uebels würde die Opfer der erfinderiſcheſten und geſchäftigſten Liebe förmlich herausfordern.

Die Kriſen, welche von Zeit zu Zeit die induſtriellen Geſellſchaften verheeren, ſind meiſtentheils die Wirkung einer zügelloſen und unredlichen Concurrenz, welche ſich die Producenten auf Antrieb einer unerſättlichen Habſucht gegenſeitig machen. Durch die Speculationen dieſer ſchlechten Concurrenz haben die induſtriellen Bevölkerungen den Weg aller Ordnung und alles Rechts verloren; dieſe Concurrenz iſt es, welche die Arbeiter durch den Köder großer Löhne der landwirthſchaftlichen Induſtrie entlockt und ſie in dem Augenblick, wo ſie ſelbſt ihren eigenen Ausſchweifungen erliegt, ohne Arbeit und Hilfsmittel läßt. Dieſer ſchlechten Concurrenz müſſen größtentheils jene häufigen Lohnabminderungen zur Laſt gelegt werden, deren Folgen die Arbeiterklaſſen ſo ſchmerzlich empfinden. Um der Wirkung dieſer unordentlichen Concurrenz auf die Löhne zu ſteuern, müßte vor Allem mit Hilfe des chriſtlichen Princips jene gründliche Umgeſtaltung der Sitten eintreten, deren Nothwendigkeit wir vor einem Augenblick hervorgehoben haben. Durch dieſe Umgeſtaltung müſſen die Unternehmer der Induſtrie wiederum das Gefühl ihrer Pflicht gegen diejenigen gewinnen, deren Arme ſie beſchäftigen; ſie müſſen begreifen, daß ihr wohlverſtandenes Intereſſe ebenſowohl als das Intereſſe ihrer Arbeiter jene halsbrecheriſchen Unternehmungen, jene unüberlegte Ausdehnung der Production verdamme, die nur mit einer mehr oder weniger lange dauernden Arbeits-

losigkeit enden können. Hier liegt die Quelle des Uebels und hier muß die Heilung beginnen. Man lasse sich in diesem Stücke nicht täuschen; so lange man das Uebel nicht in seiner Quelle angreift, hat man nichts Ernstliches gethan. Die Maaßregeln, durch welche man zu verschiedenen Malen dasselbe zu bekämpfen versuchte, sind nur Besänftigungsmittel. Sie können es in gewissen Fällen schwächen, aber sie bleiben ohnmächtig, wenn es gilt, dasselbe wegen seiner Heftigkeit wirksam zu bekämpfen.

Gesetzt, die Gesellschaft sei durch den Einfluß des christlichen Geistes auf ihre natürlichen Wege eingelenkt; gesetzt, die Häupter der Industrie besäßen bei aller Maßhaltung in ihren Unternehmungen das Gefühl ihrer Pflichten gegen ihre Untergebenen: dann werden die Schwankungen im Arbeitsangebot und in den Löhnen in so engen Schranken sich bewegen, daß ein gutes Einverständniß zwischen Herrn und Arbeiter letztere vor den traurigen Folgen dieser Schwankungen bewahren wird. Man könnte bei dieser Sachlage viele Maaßregeln erwarten, die den Zweck haben, die Arbeiterklassen über die Thatsachen aufzuklären, die ihre Löhne in die Höhe treiben, oder zum Sinken bringen, und Einrichtungen hoffen, deren Gegenstand es ist, mit Hilfe sicherer und hinlänglich ausgedehnter Untersuchungen das wahrscheinliche Mittel der Löhne zu bestimmen und durch ein Opfer während der Zeit der Thätigkeit die Verlurste in Perioden des Arbeitsnachlasses zu ersetzen.[1]) Zu diesen Einrichtungen könnte man noch nützlich

[1]) Audiganne führt zu diesem Zwecke die von Friedrich Terme, einem Lyoner Schriftsteller, aufgestellten Ideen an. „Wir wünschen, sagt er, daß in „jedem wichtigen Mittelpunkt der französischen Industrie eine beständig „dauernde statistische Commission der Arbeitstarife niedergesetzt werde. Die Mitglieder dieser Wahlcommission würden aus den Betheiligten genommen, so zwar, daß dabei alle Erfordernisse zu einer vollkommenen „Gleichheit unter den Arbeitern, Gewerbsmeistern und Fabricanten vereinigt wären. In dieser Versammlung präsidirte ein Kreisrath oder ein „unentsetzbarer Beamte aus der richterlichen Ordnung. Ihre Aufgabe „bestünde darin, ganz detaillirte Berichte über die Tarife zu erheben, und

hinzufügen die ſchon manchmal gemachten Verſuche zur Organiſation von Beſchäftigungs-Bureaux — bureaux de placement — oder in allgemeinerer Weiſe von Hilfscomité's, welche letztere zum Zwecke haben, den Arbeitern, welchen die Arbeit mangelt, dadurch Hilfe zu leiſten, daß man ihnen beiſteht, ſchnell eine vortheilhafte Verwendung ihrer Arbeitskräfte zu finden.[1]) Wenn dergleichen Inſtitute auf das Princip eines uneigennützigen und wahrhaft liebereichen Patronats gegründet wären, ſo könnten ſie für die Lage des Arbeiters und für ſeine Beziehungen zum Unternehmer des Geſchäfts die glücklichſten Folgen haben. Außerdem könnte auch die Aſſociation der Arbeiter unter ſich, die Aufſtellung eines Syndicats für die verſchiedenen Gewerbe noch ſehr nützliche Reſultate erzielen, wenn einmal der chriſtliche Geiſt die Veranlaſſung und den Hang zu Empörungen, womit ſie der Induſtrialismus erfüllte, aus den Herzen der Arbeiter vertrieben hat. Wir werden uns weiter unten eingehender mit der Einrichtung dieſer Aſſociationen und ihres mächtigen Einfluſſes auf die Wohlfahrt der Arbeiterklaſſe beſchäftigen.

Alles muß man von der Maaßhaltung der Einen und der Liebe der Andern erwarten. Das Patronat allein, wenn es auf der einen Seite edelmüthig geübt und auf der andern Seite freimüthig angenommen wird, kann die Kapitalſchwierigkeiten unſerer Zeit löſen. Nur durch das Zuſammengehen

---

„allmonatlich das ausführliche Ergebniß dieſer Unterſuchungen bekannt zu „geben. Ohne Zweifel könnte ſie die Frage nicht endgültig löſen, aber „ſie benähme ihr wenigſtens jenen zweifelhaften Charakter, der ſo vielen „Klagen Thür und Thor öffnet. Der Seinsgrund der Tarife würde klar „werden und allmälig würden Arbeitgeber und Arbeitnehmer zu einer „einheitlichen Anſchauung gelangen, die nur mehr dem unfreiwilligen „Handelsunglück die ſchmerzliche Rolle ließe, die Rechnungsverſtöße und „die Bangigkeit der induſtriellen Klaſſen zu entſchuldigen.“ Es iſt das nur eine Idee, die der Verbeſſerung fähig iſt; hinlänglich bereift und in ausgedehntem Maaße eingeführt könnte ſie nützliche Wirkung haben. —

(Les populations ouvrières, Bd. II, S. 390.)

[1]) Duſau führt ein Beiſpiel eines ſolchen Inſtituts an, das in Straßburg beſteht. Man ſehe **Essai sur la science de la misére**, S. 86.

der Großen und Kleinen in einem und demſelben Geiſte der Gerechtigkeit, Weisheit und gegenſeitigen Wohlwollens können die Vortheile der Concurrenz bei Production der Reichthümer der Geſellſchaften gewahrt bleiben, ohne daß es nothwendig iſt, ſie um den Preis der Wohlfahrt und ſogar des Lebens der Arbeiter zu erkaufen. Geſchieht dies nicht, dann bietet die Concurrenz nur Anarchie, Ausbeutung der Schwachen durch die Starken, Verderben Aller durch die unerſättliche und faſt immer unfruchtbare Habſucht einiger Weniger. Würden uns die ſittlichen Kräfte fehlen, dann könnten wir nur mehr zur Einſchreitung der Staatsgewalt unſere Zuflucht nehmen, und Jedermann weiß, daß in dieſem Mittel ſo viel Gefahr liege, als im Uebel ſelbſt. Wer aber könnte dieſe Gefahr erkennen und möchte dennoch ſagen, daß es bei dieſer Lage der Dinge beſſer iſt, für alle Fälle dieſes Eingreifen der Staatsgewalt zurückzuweiſen! Viele edle Geiſter, viele der Freiheit aufrichtig ergebene Männer machen ſich heutzutage mit dem Gedanken vertraut, daß ein gemäßigtes Eingreifen des Staates in gewiſſen Fällen nothwendig iſt. Viele behaupten zum Beiſpiel, daß ein Geſetz, welches die Arbeitsſtunden für die Erwachſenen beſchränken würde, wie dies bereits in Anſehung der Kinder und in England in Anſehung der Weiber geſchehen, ſo manchen Mißbräuchen abhelfen würde, denen ſie ſich bei einer aufgeregten Concurrenz unterziehen müſſen. Es bietet das Stoff zu ernſtlichen Betrachtungen. Mag der Schluß lauten, wie er will, ſo viel iſt gewiß, daß durch alles dieſes eine unwiderſprechbare und in der Politik oft ſchon ausgeſprochene Wahrheit beſtättigt wird: ſo oft die ſittliche Kraft eines Volkes abnimmt, iſt es nothwendig, daß die Gewalthaber einen um ſo ſtärkeren Druck auf das Leben dieſes Volkes üben. Die Freiheit, nochmal ſei es geſagt, wird nur durch Tugend erkauft. Die Habſucht des Induſtrialismus vermehrt unausbleiblich die adminiſtrativen Feſſeln, mit denen unſer ſociales Leben leider nur zu ſehr ſchon belaſtet iſt. Man laſſe dieſe Habſucht ohne Zaum und Zügel über die Sitten herrſchen, und ſie wird uns unvermeidlich zur Sclaverei führen.

Und gleichwohl, — es iſt betrübend, dies zu ſagen, aber nichts iſt gewiſſer, — die Anzeichen einer ſittlichen Beſſerung in der Geſellſchaft haben ſich in dieſen letzten Jahren nicht vermehrt, weitentfernt, ſondern vermindert. Namentlich hat jene Eintracht, jenes gegenſeitige Wohlwollen zwiſchen Kleinen und Großen, jener Geiſt der Liebe und der ſchützenden Hilfe der Meiſter gegenüber den Arbeitern durchaus keinen Fortſchritt gemacht. Man bezeichnet im Gegentheile von allen Seiten die Trennung, die Theilnahmsloſigkeit, die immer weiter klaffende Entfernung, in welcher die Einen in Betreff der Andern, die Meiſter in Betreff der Arbeiter leben, als eine Haupturſache des Elendes, das unſere Geſellſchaften verwüſtet. Die heidniſche Ausbeutung der Schwachen durch die Starken droht heutzutage in Folge der überhandnehmenden Laſter des Heidenthums, der Leidenſchaft nach Genüſſen, und des Stolzes der Reichen wieder zu erſtehen. Als wir in allgemeinen Zügen das Elend Englands ſchilderten, haben wir geſagt, bis zu welchem Grade dieſe Trennung und dieſe Feindſeligkeit der Klaſſen gediehen ſei. Wie in der Manufacturinduſtrie, ſo iſt auch in der Landwirthſchaft die ſelbſtſüchtige Ausbeute der Arbeiter an der Tagesordnung. Ehrenvolle aber ſeltene Ausnahmen abgerechnet wird ſie bei Eigenthümern, Pächtern und Induſtriellen mit gleicher Unbeugſamkeit geübt. Man ſieht, wie Eigenthümer an einem und demſelben Tage Hunderte von Familien durch Zerſtörung der kleinen Hütten, die ihnen als Obdach dienten, aus ihrem Beſitzthum vertreiben, ſo daß ſie genöthigt ſind, ohne Zufluchtsſtätte herumzuirren und von da an allen verderblichen Gefahren des Lebens fahrender Arbeiter ſich preiszugeben.[1]) Daher jene Beſorgung der landwirthſchaftlichen Arbeit durch Banden, welche ein Lieferant von Arbeitskräften aufs Geradewohl aufgreift und der Pächter, je nachdem er ihrer bedarf, verwendet, ohne daß irgend ein dauerndes Verhältniß dieſe fahrende Schaar von Elenden an irgend

[1]) Das XIV. Kapitel des Werkes von Pashley, **Pauperism and poor laws**, iſt voll von ſolchen Thatſachen.

einen Herrn bindet (gang-system). Daher auch bei der Manufacturarbeit nicht allein die Kälte des Herrn gegen den Arbeiter, ſondern oft auch die Ausbeutung des Arbeiters durch den Meiſter vermittels eines äußerſt ungerechten und empörenden Verfahrens. Man iſt nicht damit zufrieden, die Kräfte des Arbeiters durch eine maaßloſe Arbeit zu erſchöpfen, und ihn, wenn das Uebermaaß dieſer Arbeit Arbeitsloſigkeit herbeiführt, auf die Straſſe zu ſetzen; der Herr muß auch durch die verhaßteſte aller Berechnungen vom Arbeiter einen guten Theil jenes Lohnes erheben, den er ſich oft auf Koſten ſeiner Geſundheit und ſeines Lebens erworben hat. Man denke an die Schändlichkeiten, welche in England mit dem Namen truck-system bezeichnet werden. „Die Fabrikherren ziehen „aus den Löhnen ihrer Arbeiter Vortheil; ſind dieſe armen „Arbeiter einmal in Schulden gerathen, dann ſind ſie nicht „mehr frei; ſie ſind genöthigt, die Waaren vom Meiſter um „Preiſe zu nehmen, die er beſtimmt, mag nun die Waare beſchaffen ſein, wie ſie will. Man verſichert, daß in mehr als „einem Falle der Ertrag des vom Meiſter errichteten Magazins den Ertrag der Fabrik überſtieg, bei der es angebracht „war, und daß ſo Hunderte und Tauſende von Arbeitern ſich „um den dritten, manchmal auch um einen noch höheren Theil „ihres Lohnes betrogen ſahen.“ [1]) Wenn der Fabrikherr nicht ſelbſt dieſen unedlen Handel treibt, dann finden ſich dafür neben der Fabrik Kaufleute, die das Geſchäft und den Wucher zugleich treiben, und die mit Hilfe von Kaüfen auf Borg den unglücklichen Arbeiter in Bande verſtricken, aus denen er ſich unmöglich herausziehen kann. „Regelmäßig, ſagt Lemire, „ſtehen dieſe Häuſer mit den Fabrikinhabern in ſolchen Beziehungen, daß ſie von dieſen alle erdenklichen Garantien

[1]) Man ſehe Villermé, de l'État des Ouvriers, II, S. 138. Dieſe Mißbräuche ſind in England nichts Neues; von den Zeiten der Königin Anna an war das Parlament genöthigt, Maaßregeln dagegen zu ergreifen. — Man ſehe Nicholls, History of the English poor law, Bd. I, S. 382.

„gegen die Gefahren des Verluſtes erlangen. Mittels dieſer „wahrſcheinlichen Zahlungsſicherheit verkauft der Handelsmann „um fünfzig Procent theuerer, als die wohlhabenden Stände „zahlen. Er betrügt nach Luſt und ungeſcheut an Gewicht „und Qualität. Durch die gebieteriſchen Bedürfniſſe des „Hungers getrieben iſt der dürftige Arbeiter gezwungen, ſich „unter allen Umſtänden darein zu fügen, und ſchätzt ſich ſogar „noch glücklich, um dieſen Preis das zu erhalten, was er ſich „nirgendswo verſchaffen könnte.“ [1])

In Frankreich ſind die Dinge noch nicht ſo weit gediehen; dieſe Ausbeutung, ſagen wir lieber, dieſe Ausplünderung der Arbeiter von Seite der Arbeitsherrn iſt noch etwas Seltenes, die Trennung, die Theilnahmsloſigkeit der höheren Klaſſen in der Induſtrie gegen die unteren Klaſſen ſind weniger allgemein und weniger tiefgehend. Gleichwohl iſt das Uebel nicht ungekannt und konnte von einem Manne, der den Zuſtand der induſtriellen Bevölkerungen in der nächſten Nähe und mit größter Genauigkeit ſtudirt hat, mit folgenden Worten geſchildert werden: „Haben ſich die Arbeitsherren keinen Vorwurf „zu machen? Hat derjenige ein Recht, ſich über die Undank„barkeit, ja ſogar den Haß ſeiner Arbeiter zu beklagen, der „ſich niemals über die Lage, die Geſundheit der Arbeiter oder „ihrer Weiber und Kinder erkundigt? Der, wenn ſie eine „Krankheit befällt, ſie vollſtändig preisgibt und alſogleich mit „andern erſetzt, ohne ihnen ihren Platz oder ihr Geſchäft für „die Zeit aufzubewahren, wann ſie wieder eintreten können? „Der die nächſte beſte Gelegenheit ergreift, einem Greiſe, deſſen „Arm ſchwach, deſſen Hand ungelenkig, deſſen Arbeit langſam „wird, alle Arbeit zu entziehen, und dies gerade in jener Le„bensperiode, in welcher er eines Verdienſtes am meiſten be„dürftig wäre? Wenn der Arbeiter, wenn der Spinner zum „Beiſpiel in einem gewiſſen Alter ſeiner Arbeit nicht mehr „vorſtehen kann, weil ſeine Arbeit nicht mehr die ausbedun„gene Miethe abwerfen und dem Eigenthümer der Fabrik Ver-

[1]) Coup d'oeil sur l'Angleterre, S. 33.

„luſte verurſachen würde, kann er nicht, und das iſt ſeine „Pflicht, ihn zu etwas Anderem verwenden? Gewerbsanſtal„ten, in deren Werkſtätten viele Greiſe ſich befinden, ſind im„mer ein vortheilhaftes Zeugniß für den Arbeitsherrn, wie „diejenigen, in denen ſich keine ſolchen befinden, gegen ihn „zeugen.

„Was ſoll ich noch ſagen von der Theilnahmsloſigkeit „jener Herren, die niemals ein Wort der Ermuthigung für „ihre Arbeiter haben, die ſie niemals außer der Werkſtatt „ſehen, niemals mit ihnen reden, und auf ihre Fragen nur „eine einſilbige, harte oder beleidigende Antwort geben, die „ſogar ihren einfältigen Egoismus ſo weit trieben, daß ſie „mich verſicherten, im Intereſſe des Arbeiters ſelbſt wäre es „gut, wenn er immer mit der Noth zu kämpfen hätte, weil er „dann, das waren ihre Worte, ſeinen Kindern kein böſes Bei„ſpiel gebe, und weil ſein Elend Garantie biete für ein gutes „Betragen? Sie verbanden ſo ein ſchlechtes Urtheil mit einem „ſchlechten Herzen und vergaßen, daß zur Ehre der Menſchheit „die Achtung, Liebe und Hingabe der Arbeiter im Allgemeinen „der Entgelt für den Herrn iſt, der ihnen mit Freundlichkeit „entgegenkommt. . . . Wie darf man gegenüber einer ewigen „Theilnahmsloſigkeit und eines kalten Egoismus noch Intereſſe, „noch Eifer fordern? wie noch Erkenntlichkeit und Liebe und „Anhänglichkeit bei ſo viel Wegwerfung und Härte?“ [1])

Die Mißbräuche beſchränken ſich manchmal nicht mehr auf froſtige Gleichgiltigkeit; ſie gehen weiter und werden überlegte Verführung. Man höre, wie hierüber Leplay ſpricht: „Viele Eigenthümer und Fabrikanten gewahren mit ſolcher „Gleichgiltigkeit die ſittliche Verſunkenheit, daß ſich die noch „nicht ſo weit gekommenen Völker davon keinen Begriff machen „können. Dieſe Gleichgiltigkeit exiſtirt ſogar in manchen „Fabrikſtädten, in denen die Induſtrieherren für das materielle „Wohl der Bevölkerung ſonſt wahrhaft Sorge tragen. Die „öffentliche Meinung verfehlt in dieſem Stücke ihre erhabene

[1]) De l'État physique et moral des ouvriers, Bd. II, S. 57.

„Aufgabe, die ihr bei den freien Völkern zuſteht, und beſitzt „nicht genug Zartgefühl und Energie, um arme Mädchen gegen „moraliſche Qualen der häßlichſten Art zu ſchützen. In eini„gen Manufacturdiſtricten iſt das Uebel bis zu dem Grade „gediehen, daß die directen Triebfedern der Sittenverderbniß „die Induſtrieherrn ſelbſt ſind, das heißt diejenigen, welche „nach göttlichem und menſchlichem Geſetze verpflichtet wären, „die ſociale Ordnung aufrecht zu erhalten. Dieſe Verworfen„heit wird, es kann nicht in Abrede geſtellt werden, öfter durch „die eitle Schwatzhaftigkeit der Schuldigen, als durch die Mißbilligung von Seite der Gutgeſinnten aufgedeckt. An gewiſ„ſen Orten dürften Leute, welche von der Schmach, die dieſe „Unordnungen der franzöſiſchen Civiliſation aufprägen, durch„drungen ſind, nicht einmal ſich dagegen erheben, ohne ſich „lächerlich zu machen.“ [1])

Von der Selbſtſucht und Habgier der Arbeitsherren zurückgeſtoſſen ſperrt ſich der Arbeiter ſeinerſeits in ſeinem Egoismus und in ſeiner Verderbniß ab und ſträubt ſich ſyſtematiſch gegen alle Einflüſſe, die heilſame Wirkungen auf ſein Leben ausüben könnten. „Es genügt meiſtentheils, daß „die Herren des Geſchäfts etwas Beſtimmtes verrichten, und „alsbald beobachtet der Arbeiter das entgegengeſetze Benehmen.“ [2]) Da er Allem, was über ihm ſteht, eine dem unerbittlichen Herrn, unter deſſen Hand er ſeine Exiſtenz friſtet, gleiche Geſinnung zumuthet, ſo nährt er gegen die wohlhabenden Klaſſen und gegen die ganze Geſellſchaft einen unverſöhnlichen Haß. Wenn die Herren ihren Egoismus, ihren Hochmuth, ihre ſündhafte Lüſternheit haben, ſo hat auch er die ſeinigen, und er hält um ſo zäher an ihnen, je mehr das Beiſpiel der Herren ihn hierin ermuthigt. Er ſetzt eine gewiſſe Ehre darein, ſich bei der Befriedigung ſeiner Launen eben ſo frei zu zeigen, wie ſein Herr, und dieſer Hang, der durch die natürliche Verderbniß des menſchlichen Herzens und durch die

[1]) Les Ouvriers européens, monog. XXXII, Anmerkung B.
[2]) Audiganne, les Populations ouvrières, Bd. II, S. 398.

Verſuchungen, unter denen es lebt, nur zu ſehr gefördert wird, ſtürzt ihn in Unordnungrn, in denen der Friede und die Wohlfahrt der Familie unvermeidlich verloren gehen. Um den Arbeitsmann in Mitte der ſchlimmen Verſuchungen, die ihn jeden Augenblick umlauern, im Zaume zu halten, wären die guten Beiſpiele der Herren in Verbindung mit beſtändigen Aneiferungen recht wohl am Platze; ſtatt deſſen aber ſtellt man ihm nur die Berechnungen eines ſtarren Egoismus im Dienſte einer unerſättlichen Genußſucht zur Nachahmung vor.

Gegen alle dieſe Urſachen des Elends, die im allgemeinen Zuſtande der Geſellſchaft und in der innern Beſchaffenheit der Seelen wurzeln, vermögen die Geſetze faſt nichts. Sie mögen gewiſſe Mißbräuche, gewiſſe beſonders gehäſſige Gewohnheiten, wie jenes Syſtem der Naturalienlieferung ſtatt des Lohnes (track-system), in Zaum halten können; auch mag man oft das Mittel finden, ſie in Fällen abzuſtellen, in denen ſie unter der Form von ſpeciellen, leicht beſtimmbaren und greifbaren Thatſachen auftreten; aber was vermögen ſie, wenn es ſich um die perſönlichen Beziehungen des Wohlwollens und des Zuſammenhaltens zwiſchen Patronen und ihren Arbeitern handelt? Man hat hier nur von den Sitten einen Erfolg zu hoffen. Nur durch eine Umgeſtaltung des ſittlichen Lebens gerade in ſeinen Principien vermag man dem Fortſchritt des Uebels Einhalt zu thun. Welche menſchliche Macht könnte ſich nun ſchmeicheln, dieſe Umgeſtaltung hervorzurufen? Seit dreißig Jahren verkündet Jedermann ihre dringendſte Nothwendigkeit; Jedermann ruft nach ihr mit lautem Geſchrei; die Machthaber aller Regierungsformen haben alle Mittel in Bewegung geſetzt, welche die Politik zu bieten vermag; haben ſie verhindert, daß die Geſellſchaft ſich mehr und mehr dem Abgrunde nähert, der ſie zu verſchlingen droht? Die Verkehrtheit der Anſchauungen und Gewohnheiten iſt in dieſem Stücke ſo weit gediehen, daß wir keine Reform, ſondern eine Revolution in den Sitten nothwendig haben. Für dieſe Revolution iſt aber eine höhere Macht erforderlich, als die

Macht des Menſchen. Einzig und allein eine neue und reichlichere Ausgießung des chriſtlichen Liebesgeiſtes und der chriſtlichen Entſagung iſt vermögend, ſie hervorzubringen.

V. Kapitel.

Von den Urſachen des Elends, die aus der Beſchaffenheit der Induſtrie hervorgehen.

Die Natur der Dinge weiſt uns bei dieſem Gegenſtande auf eine Unterſcheidung hin, die wir nicht umgehen dürfen, ohne der klaren Darſtellung zu ſchaden und ohne auf eine gründliche Genauigkeit zu verzichten. Die Arbeit zur Gewinnung von Rohſtoffen und die Verarbeitung derſelben in den Manufacturen einerſeits und die landwirthſchaftliche Arbeit andererſeits haben ihren eigenen Charakter und in Folge dieſes Charakters beſonderen Einfluß auf die Lage der Arbeiter. Wir werden nun bei unſerer gegenwärtigen Unterſuchung über die Urſachen des Elends das nämliche Verfahren einſchlagen, das wir beobachteten, als wir von der Productionskraft der Arbeit handelten, und Induſtrie und Landwirthſchaft jedes einzeln für ſich betrachten. Uebrigens werden wir bei der Unterſuchung über die Thatſache des Elends und ſeiner Urſachen unausgeſetzt die Methode befolgen, die wir uns vom Anfang an zur Richtſchnur genommen haben, und uns auf die Rolle eines Berichterſtatters beſchränken. Es handelt ſich um Vornahme einer Unterſuchung; deshalb werden wir Zeugen ſprechen laſſen, dabei aber Sorge tragen, daß wir die angeſehenſten und glaubwürdigſten auswählen, und ſchließlich werden wir einzig die Conſequenzen hervorheben, welche ſich von ſelbſt aus dieſer Zeugſchaft ergeben. Dieſe Conſequenzen ſind die entſchiedenſte Beſtätigung unſerer Principien, und ſetzen die Nothwendigkeit, dieſelben ungeſäumt in's Leben einzuführen, außer allen Zweifel.

Verſuchungen, unter denen es lebt, nur zu ſehr gefördert wird, ſtürzt ihn in Unordnungrn, in denen der Friede und die Wohlfahrt der Familie unvermeidlich verloren gehen. Um den Arbeitsmann in Mitte der ſchlimmen Verſuchungen, die ihn jeden Augenblick umlauern, im Zaume zu halten, wären die guten Beiſpiele der Herren in Verbindung mit beſtändigen Aneiferungen recht wohl am Platze; ſtatt deſſen aber ſtellt man ihm nur die Berechnungen eines ſtarren Egoismus im Dienſte einer unerſättlichen Genußſucht zur Nachahmung vor.

Gegen alle dieſe Urſachen des Elends, die im allgemeinen Zuſtande der Geſellſchaft und in der innern Beſchaffenheit der Seelen wurzeln, vermögen die Geſetze faſt nichts. Sie mögen gewiſſe Mißbräuche, gewiſſe beſonders gehäſſige Gewohnheiten, wie jenes Syſtem der Naturalienlieferung ſtatt des Lohnes (truck-system), in Zaum halten können; auch mag man oft das Mittel finden, ſie in Fällen abzuſtellen, in denen ſie unter der Form von ſpeciellen, leicht beſtimmbaren und greifbaren Thatſachen auftreten; aber was vermögen ſie, wenn es ſich um die perſönlichen Beziehungen des Wohlwollens und des Zuſammenhaltens zwiſchen Patronen und ihren Arbeitern handelt? Man hat hier nur von den Sitten einen Erfolg zu hoffen. Nur durch eine Umgeſtaltung des ſittlichen Lebens gerade in ſeinen Principien vermag man dem Fortſchritt des Uebels Einhalt zu thun. Welche menſchliche Macht könnte ſich nun ſchmeicheln, dieſe Umgeſtaltung hervorzurufen? Seit dreißig Jahren verkündet Jedermann ihre dringendſte Nothwendigkeit; Jedermann ruft nach ihr mit lautem Geſchrei; die Machthaber aller Regierungsformen haben alle Mittel in Bewegung geſetzt, welche die Politik zu bieten vermag; haben ſie verhindert, daß die Geſellſchaft ſich mehr und mehr dem Abgrunde nähert, der ſie zu verſchlingen droht? Die Verkehrtheit der Anſchauungen und Gewohnheiten iſt in dieſem Stücke ſo weit gediehen, daß wir keine Reform, ſondern eine Revolution in den Sitten nothwendig haben. Für dieſe Revolution iſt aber eine höhere Macht erforderlich, als die

Macht des Menſchen. Einzig und allein eine neue und reichlichere Ausgießung des chriſtlichen Liebesgeiſtes und der chriſtlichen Entſagung iſt vermögend, ſie hervorzubringen.

V. Kapitel.

Von den Urſachen des Elends, die aus der Beſchaffenheit der Induſtrie hervorgehen.

Die Natur der Dinge weiſt uns bei dieſem Gegenſtande auf eine Unterſcheidung hin, die wir nicht umgehen dürfen, ohne der klaren Darſtellung zu ſchaden und ohne auf eine gründliche Genauigkeit zu verzichten. Die Arbeit zur Gewinnung von Rohſtoffen und die Verarbeitung derſelben in den Manufacturen einerſeits und die landwirthſchaftliche Arbeit andererſeits haben ihren eigenen Charakter und in Folge dieſes Charakters beſonderen Einfluß auf die Lage der Arbeiter. Wir werden nun bei unſerer gegenwärtigen Unterſuchung über die Urſachen des Elends das nämliche Verfahren einſchlagen, das wir beobachteten, als wir von der Productionskraft der Arbeit handelten, und Induſtrie und Landwirthſchaft jedes einzeln für ſich betrachten. Uebrigens werden wir bei der Unterſuchung über die Thatſache des Elends und ſeiner Urſachen unausgeſetzt die Methode befolgen, die wir uns vom Anfang an zur Richtſchnur genommen haben, und uns auf die Rolle eines Berichterſtatters beſchränken. Es handelt ſich um Vornahme einer Unterſuchung; deshalb werden wir Zeugen ſprechen laſſen, dabei aber Sorge tragen, daß wir die angeſehenſten und glaubwürdigſten auswählen, und ſchließlich werden wir einzig die Conſequenzen hervorheben, welche ſich von ſelbſt aus dieſer Zeugſchaft ergeben. Dieſe Conſequenzen ſind die entſchiedenſte Beſtätigung unſerer Principien, und ſetzen die Nothwendigkeit, dieſelben ungeſäumt in's Leben einzuführen, außer allen Zweifel.

dige Thatſache bezeichnet worden. In England iſt dieſe Lage ſchon alt und die Bewegung, welche die Landbevölkerug mehr und mehr den Städten zuführt, eine beſtändig andauernde Thatſache. Mac-Culloch ſchildert ſie mit folgenden Worten: „Nahezu ein Dritttheil der Bevölkerung von England und „Wallis iſt in Städten von 10,000 Seelen und darüber zu„ſammengedrängt. Während die gemeinſame Bevölkerung im „Laufe einer Periode von zehn Jahren, die mit dem Jahre „1840 ſchließt, im Verhältniß von 14,4 Procent zunimmt, „ſteigert ſich die Bevölkerung großer Städte im Verhältniſſe von 20,2 Procent. Wenn wir aber die Bevölkerung von „1831 mit der von 1841 zuſammenhalten und die Bevölkerung „der großen Städte abziehen, ſo ergibt ſich ein Zuwachs der „ländlichen Bevölkerung, die minderwichtigen Städte mitein„begriffen, von 11,2 Procent, das heißt um 9 Procent gerin„ger, als das Wachsthum der großen Städte.“ [1])

Eine ähnliche Bewegung brachte den Fortſchritt der Induſtrie in Frankreich hervor. In dem Zeitraum von 1801 bis 1836 kommen auf 38 Departement, in denen der Zuwachs der Bevölkerung die mittlere Verhältnißzahl überſtieg, 30 Departement mit Induſtriebetrieb; auf 35 Departement, in denen der Bevölkerungszuwachs unter der mittleren Verhältnißzahl ſteht, aber größer iſt, als die Hälfte derſelben, kommen 3 Departement mit induſtriellen und 32 mit landwirthſchaftlichem Betrieb; endlich ſind die 13 Departement, in denen der Zuwachs unter der Hälfte des durchſchnittlichen Zuwachſes ſteht, landwirthſchaftliche Departements. Legoyt ſtellt auf Grund amtlicher Erhebungen feſt, daß die einzige zehnjährige Periode von 1836 bis 1846 dem Lande 2,626,300 Einwohner, das heißt, den zwölften Theil der Geſammtbevölkerung Frankreichs entführt habe.[2]) Villermé führt die nämlichen Thatſachen auf

[1]) Statistical account of the British empire. London, 1847, Bd. I, S. 404.

[2]) Man ſehe De l'Émigration des campagnes, von Jules Brame, Deputirten des Nordens, S. 14.

und ſetzt dann hinzu: „Der Zuwachs der Bevölkerung und „die Entwicklung der Fabriken gehen im geraden Verhältniſſe „auseinander hervor. Dieſe Wahrheit würde noch mehr be„ſtätiget, wenn ich gewiſſe, heutzutage ſehr zahlreiche Städte „nennen wollte, die vor vierzig und dreißig Jahren nur un„anſehnliche Marktflecken, ja ſogar einfache Dörfer waren. „Den im erſten Theile dieſes Werkes aufgeführten Beiſpielen „einer übermäßigen Vermehrung der Bevölkerung in mehreren „Fabrikſtädten Frankreichs ſtelle ich im Lande jenſeits des „Kanals die drei großen durch ihre Tuch-, Baumwoll- und „Wollmanufacturen weithin berühmten Städte Leeds, Man„cheſter und Glascow an die Seite, deren Einwohnerzahl ſich „ſeit 1801 in dem enormen Verhältniſſe von 232, 252 und „262 Procent vermehrte.“ [1])

Dieſer Bevölkerungszuwachs der Manufacturſtädte nimmt mehr und mehr beunruhigende Verhältniſſe an. „In den letz„teren Zeiten, ſagt Lavergne, ſind die großen Städte über„mäßig gewachſen, die Landbevölkerung aber hat in beträcht„lichem Verhältniſſe abgenommen.“ [2]) Die franzöſiſche Re*gierung* gerieth ob dieſer Thatſache in Unruhe, und drückt ihre Sorge in einem Erlaſſe an die landwirthſchaftliche Kammer *in folgenden* Worten aus: „Die Regierung richtet ihre Auf„merkſamkeit auf die an gewiſſen Orten ſich mehrende Bevöl„*kerungs*abnahme, die dem Umſtande beigemeſſen werden dürfte, „daß die Bewohner ländlicher Gemeinden nach den großen „Städten und nach den großen induſtriellen Mittelpunkten „maaßlos hinſtrömen. Dieſe Verſetzung der Arbeitskräfte geht „*nicht* ohne großen Nachtheil vor ſich und die Frage verdient „genaue Beachtung.“ [3]) Die Zählung von 1856 hat darge*than*, daß das Uebel im Steigen begriffen iſt. „Dieſe Zähl„ung, ſagt Lavergne, beweiſ't, daß die Bevölkerung in Frank„reich faſt nicht mehr zunimmt. Aber außer dieſem erſten

[1]) De l'état physique et moral des ouvriers, Bd. II, S. 291.
[2]) Journal des Économistes, April 1858, S. 91.
[3]) De l'Émigration des campagnes, von Brame, S. 16.

„Merkmal hat ſie noch ein zweites nicht minder betrübendes: „mit der Abnahme in der geſammten Bevölkerungsbewegung „tritt zugleich eine Ueberſiedelung der Arbeitskräfte zu Tage, „welche die beunruhigendſten Dimenſionen annimmt. In 54 „Departements gegen 26 hat die Bevölkerung, ſtatt zuzuneh„men, abgenommen; 4 blieben mit genauer Noth ſich gleich. „Unter den 54, deren Volkszahl abnahm, haben 30 über je „5000, und von dieſen 30 letzteren 16 über je 10,000 Seelen „verloren; 16 haben viel gewonnen, aber ſtatt ſich deswegen „Glück zu wünſchen, hat man alle Urſache, zu klagen, wenig„ſtens über einige, denn es ſind gerade diejenigen, wo die An„häufung der Bevölkerung bereits Verlegenheiten und Gefahren „verurſachte. An erſter Stelle ſteht das Departement der „Seine, das volkreichſte von allen, das von 1,422,000 auf „1,727,000 anwuchs; das zweite unſerer Departements bezüg„lich der Bevölkerung, das Norddepartement, nahm ebenfalls „zu, obſchon in einem geringeren Maaße, es ſtieg von „1,158,000 auf 1,212,000 Seelen; das dritte das Rhonede„partement von 575,000 auf 626,000. Zwar betrachte ich „Ueberſiedelungen und ſelbſt einen Bevölkerungsnachlaß nicht „immer als an und für ſich unheilvoll, aber wenn man ſie in „ihrer Geſammtheit auffaßt, zeugen ſie von einer ernſtlichen „Störung in den allgemein giltigen Unterlagen der Geſell„ſchaft.[1])

„Die ſtädtiſche Bevölkerung, ſagt Lavergne an einem an„dern Orte, überſteigt mehr und mehr die ländliche, und alle „Zahlen der Statiſtik, wie ſie Legoyt im Journal für „Staatsöconomen zuſammengeſtellt und verglichen hat, „zeigen unzweideutig, daß die erſteren ſich leichter ſchädlichen „Neigungen überlaſſen, als die zweiten; das durchſchnittliche „Leben iſt in Städten kürzer, als auf dem Lande, das Ver„hältniß der Ehen weniger groß, die Zahl der Geburten ge„ringer, das Verhältniß der unehlichen zu den ehlichen Kin„dern beträchtlicher, und die Zahl der todtgebornen Kinder

[1]) L'Agriculture et la Population, S. 322.

„größer.“ [1]) Wir ſagten im zweiten Kapitel dieſes Buches, wie die ſittliche und materielle Lage der Bevölkerung beſchaffen „iſt, welche durch die Manufacturinduſtrie in den Städten zu„ſammengehäuft lebt; es iſt unnütz, dieſes traurige Gemälde zu wiederholen.“ [2]) Wir ſagten damals, daß das Uebel außerordentlich heftig wäre. Die Zeugniſſe, welche wir ſo eben angeführt haben, beſtätigen ſeine Ausdehnung und ſein beſtändiges Umſichgreifen. Unglücklicher Weiſe berechtigt nichts zu dem Gedanken, daß dieſes Umſichgreifen je nachlaſſen werde. Die Bewegung, welche die Landbevölkerung den Städten zuführt, hängt mit tiefen Urſachen zuſammen, die wir im fünfzehnten Kapitel unſeres zweiten Buches auseinandergeſetzt haben. Die Landbevölkerung hat den Geſchmack für Beſtändiges, für ein einfaches und friedliches Leben, das ihm die chriſtlichen Gewohnheiten geben, verloren. Sie iſt allmälig veränderlich und unruhig geworden. Veränderlichkeit in allen Dingen ſcheint ein Hauptmerkmal unſerer Zeit zu ſein, und dieſes Merkmal zeigt ſich niemals ausgeprägter und beunruhigender, als bei der zuſammengeballten Bevölkerung der Großinduſtrie. Dieſes unglückliche Volk iſt gezwungen, nach den Strömungen der Arbeit ſeinen Platz zu wechſeln; von Jedermann in der Geſellſchaft getrennt, der Wohlfahrt und der Vortheile des ſittlichen Lebens, das die Menſchen an Orte knüpft, an denen ſie den größten Theil ihrer Exiſtenz zubrachten, gänzlich be-

[1]) L'Agriculture et la Population, S. 322.

[2]) Léon Faucher faßt die Unordnungen, welche aus der Anhäufung an Induſtrieplätzen entſtehen, in folgende Worte zuſammen: Zerſtörung der „Familie, Sclaverei, Verkrüppelung und Entſittlichung der Kinder, Trunkſucht der Männer, Liederlichkeit der Weiber, allgemeine Abnahme der „Sittlichkeit und des Lebens.“ Études sur l'Angleterre. Bd. I, S. 381.)

„Ambros Clément weiſ't nach, daß der Aufenthalt in Städten, den regelmäßigen Sitzen der Manufacturproduction, die Ausgaben der Arbeiter vermehre, nicht allein, weil die meiſten Conſumtionsgegenſtände „dort theurer ſind, ſondern auch, weil dort mehrere Bedürfniſſe in ihnen „laut werden.“ (Recherches sur les causes de l'indigence, Kap. V.)

raubt, ſuchen ſie nur zu oft um eines äußerſt unſichern Gewinnes, um der geringſten Laune willen den Lebensunterhalt in der Ferne. Auf dieſe Weiſe entziehen ſie ſich jeder dauerhaften Thätigkeit, jeder ernſtlichen Aufſicht von Seite der höheren Stände, und ihre Laſter nehmen bei jenem Sichgehenlaſſen und bei jener tiefen Vergeſſenheit auf ſich ſelbſt, welche eines der gewöhnlichſten Merkmale bei herumirrenden und außer Rand und Band gekommenen Menſchen bildet, ungemein überhand.

Das Patronat wäre gegen dieſe Uebel das vorzüglichſte Mittel, wenn es von den Grundbeſitzern und großen Landwirthen ernſtlich gehandhabt würde; es würde jenen ewigen Ueberſiedelungen der Landleute in die Städte ein Ziel ſetzen. In den Städten ſelbſt iſt das Patronat eben wegen der Veränderlichkeit der Arbeiterbevölkerung und wegen ihres maſſenweiſen Beiſammenlebens an einem und demſelben Orte viel ſchwieriger. Gleichwohl wurde mehr als ein Verſuch gemacht durch Errichtung von Wohnkaſernen (cités ouvrières), Bädern und öffentlichen Waſchgelegenheiten. Die Wohnkaſernen bieten neben dem Vortheile der Wohlfeilheit und Geſundheit von Wohngelaſſen den ſehr ernſten Nachtheil einer ſo beengten Lebensgemeinſchaft unter den Haushaltungen, daß die weſentlichſten Geſetze der Familie dadurch zu tiefſt erſchüttert werden könnten. Dazu kommt, daß dieſes Leben, welches wenigſtens in gewiſſen Dingen eine gemeinſchaftliche Ordnung in ſich ſchließt, dem Geiſte der Unabhängigkeit unſerer Arbeiter ſchnurſtracks entgegenläuft. Wenn die Wohnkaſerne blos für Eheloſe eingerichtet iſt, wie in Marſeille, dann verſchwindet ein Theil der Unannehmlichkeiten, aber es verſchwinden damit auch die größten Vortheile. Die Erbauung von einzeln ſtehenden Wohnungen, für je eine einzige Familie beſtimmt, bietet die Vortheile der Wohnkaſernen ohne ihre Unannehmlichkeiten; man hat damit auch allenthalben vollſtändig Glück gehabt, wo die Induſtrieherrn den Verſuch machten. Mehrere Manufacturbeſitzer gründeten bei ihren Werkſtätten Bäder und Waſcheinrichtungen für die Arbeiter, die ihnen manchmal unentgelt-

lich oder um ſehr geringe Koſten überlaſſen wurden. Dieſe Verſuche wurden in der Regel mit Erfolg gekrönt, und die Haſt, mit welcher die Arbeiter davon Gebrauch machten, beweiſ't zur Genüge, was man vom Patronate erwarten könnte, wenn es von allen Arbeitsherrn mit Hingebung geübt würde.[1])

Dieſe Verbeſſerungen ſind in Städten, mag man auch mit noch ſo gutem Willen daran gehen, wegen Mangel an Bauplätzen und wegen der beträchtlichen Herſtellungskoſten ſchwer auszuführen. Wenn ſie glückten, ſo war das auf dem Lande oder im Weichbild der Städte der Fall. In letzterer Beziehung wurden zu Mühlhauſen günſtige Reſultate erzielt, die von Allen hervorgehoben wurden, welche die große Induſtrieſtadt beſuchten.[2]) Die Anlage von Manufacturen auf

---

[1]) Man ſehe Compte rendu du Congrès de bienfaisance de Bruxelles, Bd. I, S. 97. — Ferner die Annales de la charité, 1858, S. 262.

[2]) In Mühlhauſen (Elſaß) hatte vor 1853 der Arbeiter für ſehr ſchlechte Wohnungen 15—20 Fr. monatlich zu zahlen. Die ſeit 1853 thätige Baugeſellſchaft, welche für ihr Kapital nur 4% Verzinſung nebſt Tilgung will, hat ſeitdem nahe an 1000 Häuſer, zu 2500—3500 Fr. jedes, erbaut. Für die 3 erſten Jahre ſind die Wohnungen grundſteuerfrei; 300,000 Fr. Zuſchuß, welche der Staat unter der Bedingung einer Verwendung von wenigſtens 900,000 Fr. für Arbeiterwohnungen der Geſellſchaft gewährte, hat die Geſellſchaft nicht für Häuſer, ſondern für Herſtellung von Straſſen, Brunnen, Bädern, Anpflanzungen u. ſ. w. verwendet. Die Arbeitercité befindet ſich nördlich von Mühlhauſen, Dornach zu, in geſunder Gegend. Im Mittelpunkt iſt ein großer Platz. Hier ſind in zwei großen Gebäuden die Waſchanſtalt, Bäckerei, Bibliothek u. ſ. w. angelegt. In der Nähe iſt ein Kleinkinderſaal für 2—300 Beſucher. Die zweiſtöckigen Wohnhäuſer (unten Küche und Schlafzimmer des Ehepaares, oben 3 Zimmer) ſtehen theils in Straſſenfront, theils in Mitte des zugehörigen Gartens und ſind in jeder Beziehung geſund, confortabel und praktiſch eingerichtet. Jedes Haus iſt für ſich abgeſchloſſen, jedem der zugehörige Garten umzäunt, wie denn die Geſellſchaft ſtrenge auf die Pflege eines intimen, geſchloſſenen Familienlebens abzielt. Mit Rückſicht auf letzteres ſind die Häuſer nicht ſo groß gebaut, um zu Aftermiethen zu veranlaſſen, und wird auch in den Verkaufsverträgen, ſo weit thunlich und zweckmäßig, der Aufnahme weiterer Inſaſſen über Eine

dem Lande ist ihrer Anlage in den Städten vor Allem schon wegen der Gesundheitsverhältnisse vorzuziehen. Der Arbeiter kann dort bequemer ausruhen; er kann neben seiner Wohnung einen Garten haben, der zugleich ein Erholungsort und eine Einnahmsquelle ist. Die in der Stadt unmöglichen, aber auf dem Lande sehr leicht möglichen Nebenarbeiten bilden für die Arbeiterfamilien eine sehr kostbare Quelle. Die Verlockungen zur Unordnung sind auf dem Lande immer viel geringer und das Familienleben geachteter als in Städten. Dazu kommt, daß das Patronat von Seite der Arbeitsherren bei den Verhältnissen des Landlebens leichter auszuüben ist, als bei jenen

---

Familie hinaus vorzubeugen gesucht. Das eheloſe Leben findet ſich auch inſofern wenig berückſichtigt, als nur eine Wohnung für 17 eheloſe Perſonen von der Geſellſchaft gebaut iſt. Der Familienvater iſt freier, ungenirter Disponent der Wohnung, ſobald er ſeine erſte Miethzinsrate bezahlt hat. Der allmälige Erwerb zu Eigenthum, durch kleine Erhöhung des monatlichen Miethzinſes (auf 18 Fr. für ein Haus zu 2400 Fr., auf 23 Fr. für ein Haus zu 3000 Fr. Koſten), iſt ſehr erleichtert. Am 15. Oktober 1863 waren ſchon 550 Häuſer verkauft. Im Jahre 1865 waren von 700 fertigen Häuſern nahezu 600 verkauft, die übrigen vermiethet. In den öffentlichen Bädern und Waſchanſtalten koſtet das warme Bad, Handtuch inbegriffen, 15 Cent. (4—5 Kr. ſüdd.), das Waſchen, unter Lieferung von warmem Waſſer, für 1 Perſon auf 2 Stunden 5 Cent., für jede weitere Stunde wieder 5 Cent.; die Mange iſt frei. Oft werden an Einem Tage 200 warme Bäder genommen. Die Geſellſchaft iſt mit Erfolg bemüht, die Steinkohlenfeuerung durchzuführen und eine wohlfeile Anſchaffung der Lebensmittel, der Kleidung u. ſ. w. zu erzielen. Aus dieſen Arbeiterhäuſern werden die Kinder fleißig zur Schule geſchickt und die Frauen bleiben zu Hauſe. Soweit die Frauen induſtrielle Arbeiten zu Hauſe treiben wollen, geht man damit um, in den Häuſern Webſtühle aufzuſtellen, getrieben von einer durch das Haus durchgehenden Transmiſſion. — (Schäffle, das geſellſchaftliche Syſtem der menſchlichen Wirthſchaft, S. 329.)

Eine ſehr anziehende Schilderung der Arbeiterhäuſer in Mühlhauſen liefert Reybaut im Journal des Économistes. — Beſondere Erwähnung verdient hier das Familistère von Godin-Lemaire in Guiſe, beſprochen von V. A. Huber in ſeinen ſocialen Fragen. IV. Die latente Aſſociation. A. d. Ü.

des Städtelebens. Dieſe Ueberzeugung von dem Vorzuge des Gewerbebetriebes auf dem Lande vor jenem in der Stadt hat gewiſſe Manufacturinhaber aus Sorge um das Beſte der Arbeiterklaſſen dahin gebracht, daß ſie ihre Werkſtätten mit Vorliebe auf dem Lande errichteten. Léon Faucher führt in dem Kapitel ſeiner Studien über England, in welchem er von der ländlichen Manufactur redet, mehrere Beiſpiele hiefür an. Frankreich weiſ't ebenfalls mehr als eines auf, namentlich im Elſaß;[1]) aber noch einmal ſei es geſagt, der Vorzug der ländlichen Manufactur iſt nur ein wahrer, wenn der Geiſt der Liebe auf Seite der Herrn und der Geiſt der Ordnung auf Seite der Arbeiter die natürlichen Vortheile des Landes vor der Stadt zum Beſten der Sittlichkeit und Geſundheit der Bevölkerung auszubeuten verſtehen. Man beſeitige das wohlwollende Patronat der Arbeitsherrn und den guten Willen der Arbeiter, und bald werden alle Laſter und alles Elend der großen Arbeitermaſſen in den Städten über die ländlichen Arbeiter hereinbrechen. Das Gute kommt nie ohne Anſtrengung zu Stande; Sittlichkeit und Würde des Menſchen werden immer nur um den Preis des Opfers ſeiner ſelbſt errungen; jedoch bei der großen Volksanhäufung in Städten ſind die materiellen Hinderniſſe ſo vielfach und die Verſuchungen ſo groß, daß ein günſtiger Erfolg immer ſehr ſchwer, oft faſt unmöglich wird. Bei dem ländlichen Manufacturbetrieb iſt ein glücklicher Ausgang leichter, aber immer nur unter der Bedingung zu hoffen, daß Niemand guten Willen und Mühe ſpare.

Jedoch nicht blos die Anhäufung einer dichten Bevölkerung in Städten iſt in ſittlicher und phyſiſcher Beziehung nachtheilig; ſchon die einzige Thatſache des Beiſammenſeins einer großen Zahl Arbeiter in großen Werkſtätten iſt eine unvermeidliche Urſache des Elends. Rechnet man dazu noch die entkräftende Wirkung der Manufacturarbeit an ſich ſelbſt, ſo hat man die ganze Urſache, warum jener Theil der Bevölker-

[1]) Man ſehe Audiganne, les Populations ouvrières, Band I, S. 121.

ung, welcher von dieſer Arbeit lebt, regelmäßig ſo tief geſunken iſt. Faucher ſchildert die traurigen Folgen der Manufacturarbeiten für die phyſiſche Seite des Arbeiters in folgender Weiſe: „Die Manufacturarbeit hat ihre nothwendigen Folgen „wie die Feldarbeit. Wenn der Menſch ſich auf die Kultur „des Bodens verlegt, ſo unterliegt er, weil dem Wechſel der „Temperatur ausgeſetzt, manchmal in dieſem Kampf gegen die „Elemente, aber im Allgemeinen muß ſie ihn ſtärken und ab„härten. Ein unter Dach und Fach getriebenes Gewerbe ſtellt „ihm plötzliche und heftige Krankheiten in gewiſſe Ausſicht, „wirkt aber auch entnervend und abſpannend auf ſeine Con„ſtitution. Obwohl man in den Manufacturen eine vollkomm„nere Ventilation angebracht hat, ſo gewöhnt ſich doch der „Körper niemals an dieſe lange Abgeſchloſſenheit von vierzehn „bis fünfzehn Stunden täglich, und wenn die Beſchäftigung „erblich wird, dann wird die Raçe ſchließlich immer ſchwächer. „Dazu kommt noch, daß bei der Manufacturinduſtrie in allen „Arbeitszweigen gewiſſe Verrichtungen vorkommen, welche „direct und unmittelbar auf die Geſundheit der Arbeiter los„ſtürmen. Man hat allerliebſte Schäfergedichte auf das In„nere der Manufakturen verfertigt. Baines und nach ihm „Ure haben behauptet, daß die Arbeit in einer Spinnerei, „ſtatt den Arbeiter zu ermüden, im höchſten Grade unbedeu„tend und leicht ſei. Es iſt wahr, die Manufacturarbeit for„dert im Allgemeinen keinen großen Aufwand von Muscula„turkraft; aber darf man den Arbeiter wegen dieſer Aender„ung in ſeiner Lage beglückwünſchen? Nicht die Größe, ſon„dern die Dauer der Anſtrengung ermüdet den menſchlichen „Leib. Wir müſſen mit den Elementen kämpfen, über den „Widerſtand der Materie triumphiren, mit einem Worte auf „die Natur und auf uns ſelbſt wirken, um unſere Kräfte im „Gleichgewicht zu halten und um ſie zu entwickeln. Aus „Mangel an körperlicher Arbeit überließen ſich die Alten den „anſtrengenden Uebungen der Gymnaſtik, ſie wußten, daß die „Ermüdung zur Geſundheitslehre gehöre, aber unter der Be„dingung von Zwiſchenraümen der Ruhe.

„In der Manufacturarbeit gibt es keinen Augenblick „Ruhe. Statt, wie man ſagte, über die Maſchinen zu herr„ſchen, iſt der Menſch ihr Diener. Der Arbeiter iſt ein „Sclave und gezwungen, ſeine Bewegungen nach denen der „Maſchine, an die er gefeſſelt iſt, einzurichten; er muß vor„wärts gehen, wenn ſie ſich vorwärts bewegt, rückwärts, wenn „ſie rückwärts geht, muß mit ihr in der Schnelligkeit wett„eifern, und darf nicht länger ſtillſtehen, als ſie. Erfahrne „Officiere erklären, daß ein Soldat nicht ohne Nachtheil län„ger als ſechs bis acht Stunden täglich unter den Waffen „bleiben könnte. Wie mag es mit einem Spinner ausſehen, „der alle Tage vierzehn oder ſechszehn Stunden lang nicht „blos ſtehen, ſondern von einer Maſchine zur andern gehen, „und deſſen Aufmerkſamkeit in beſtändiger Spannung, deſſen „Muskelkraft in ſteter Anſtrengung ſich befinden muß? Er „durchläuft auf dieſe Weiſe mit dem Kinde, welches das Ge„ſchäft des Anknüpfens geriſſener Fäden verſieht, nach Greg „in zwölf Stunden acht Meilen (3 Stunden) und nach Lord „Ashley zwanzig Meilen (acht Stunden).'[1])

Die Einwirkung dieſer Arbeit auf die Geſundheit des Menſchen iſt ſo verderblich, daß der Arbeiter darunter mehr leidet, als unter der Entbehrung, zu welcher ihn die arbeitsloſe Zeit verdammt. „Der Arbeitsmangel, ſagt Doctor Twiß, „iſt es nicht immer, der den Arbeiterklaſſen verderblich iſt; oft „iſt es die Arbeit ſelbſt. So gewahrten im Mai des Jahres 1832, als die Arbeit faſt gänzlich eingeſtellt und die Noth ſo heftig und allgemein wurde, daß ſich die Regierung genöthigt „ſah, den arbeitsloſen Arbeitern zu Hülfe zu kommen, in „Paisley die Aerzte im Spital der Fieberkranken zu ihrem „Erſtaunen, daß die Zahl der Fieberfälle wenigſtens um ein „Achtel geringer war, als die mittlere Verhältnißzahl der fünf „vorausgehenden Jahre.“ [2])

---

[1]) Études sur l'Angleterre, Band I, S. 416.

[2]) On certain Tests of a thriving population, by Travers Twiss, London, 1845, S. 78.

Die Arbeiter fühlen dieſe Abnahme recht wohl. Als Beweis hiefür beruft ſich Faucher auf die Ausſagen, welche im Jahre 1833 ein gewiſſer Titus Rowbotham, ein Mechaniker, der 51 Jahre alt, folglich im achtzehnten Jahrhundert geboren war, vor der Manufacturcommiſſion Englands ablegte. Dieſe Ausſagen ſind zu merkwürdig, als daß wir ſie nicht ganz anführen ſollten.

„Als ich im Jahre 1801 nach Mancheſter kam, waren „Arbeiter, wie ich, beſſer genährt, beſſer gekleidet, von beſſeren „Sitten und kräftigerer Leibesbeſchaffenheit. Die Kinder heu„tigen Tages ſind eine viel ſchwächere Raçe, als die ihrer „Eltern; ſie erhalten keine ſo nahrhafte Milch mehr; die „Mütter haben weder Zeit noch Geſchick, ſie ihnen zu bieten; „ſie haben größeren Hang zum Laſter und zur Unſittlichkeit. „Als ich in der Baumwollenmanufactur zu arbeiten anfing, „waren die Arbeiter größtentheils nicht an dieſe Arbeit ge„wöhnt. Man nahm Schreiner, Zimmerleute und ſogar Koh„lenbrenner, um daraus Spinner zu machen. Sie erhielten „hohe Löhne, obgleich ſie nur der ſchlechteſte Theil der Arbei„ter waren, die man andern Handwerken entzog. Bei ihren „Uebergang zur Manufacturinduſtrie brachten dieſe Männer „ihre Weiber mit, die gleich ihnen unter freiem Himmel zu „arbeiten gewohnt waren. Ihre Kinder waren, weil in den „Manufacturen erzogen, ſämmtlich von ſchwächlicher Conſti„tution, und die Kinder dieſer Kinder ſind heutzutage wieder „um Vieles ſchwächer.

„Die Eindrücke jener erſten Zeit ſind noch lebhaft in „meinem Geiſte; das Bild von Leuten, die lebten, als ob ſie „gar nicht ſterben müßten, ſchwebt noch friſch vor meinen „Augen. Die Menſchen, die ich heute ſehe, gleichen ihnen „nicht. Ich ſah drei Arbeitergenerationen. Ich kenne jetzt „Leute, die von meinem Alter und ſogar jünger ſind als ich, „und ihr Leben mit dem Hin- und Herbewegen der Mule„Jenny zubrachten. Ihr Geiſt iſt abgeſtumpft und vertrock„net wie ein Baum. Sie ſind Kindern ähnlich geworden und „nicht mehr dieſelben, wie ich ſie früher kannte. Ich kenne

„mehrere Beispiele von Arbeitern, welche für die Manufactur-„arbeit erzogen wurden; in ihrer Jugend hielt man sie für „talentvoll, und heutzutage ist ihre ganze Einsicht erloschen; „und doch sind diese Leute jünger als ich. Die langen Ar-„beitsstunden, ebenso die Hitze, welche in den Spinnereien „herrscht, haben diese Erschlaffung und Erschöpfung zur Folge. „Die Arbeiter wollen nicht essen, sie wollen lieber trinken; die „Einen genießen Bier, die andern geistige Getränke. Dies „der erste Schritt. Nach und nach ergeben sie sich dem Trunke „und Spiele; ihre Gesundheit wird aufgerieben, ihre Erkennt-„nißkraft geschwächt; überdies geht das, was sie auf diese „Weise durchbringen, an der Nahrung und Kleidung ihrer „Kinder ab.“ [1])

Der Manufacturarbeiter leidet also nicht blos an seiner physischen Natur, sondern auch an seiner sittlichen, und vielleicht an seiner sittlichen mehr noch, als an der physischen. Villermé hat zu wiederholten Malen auf diesen verderblichen Einfluß der großen Werkstätten hingewiesen; bezüglich der Weber von Lille und Roubaix kleidet er ihn in folgende Ausdrücke: „Die Weber, welche in den Dörfern bleiben und zu „Hause arbeiten, haben im Allgemeinen sehr gute Sitten und „Gewohnheiten, während die Arbeiter großer Werkstätten sich „nach Herzenslust in Ausgaben und Schwelgereien stürzen, die „ihre Gesundheit untergraben nnd ihre Zukunft zerstören. Als „ein Beispiel von dem scheußlichen Einflusse der großen Werkstätten „hat man mir zu Roubaix und Turcoing namentlich die Woll-„kämmer bezeichnet, die sich heutzutage durch schlechtes Betra-„gen hervorthnu, und die vor 12 oder 15 Jahren, als sie „noch familiär lebten und alle zu Hause arbeiteten, mehr er-„sparten, als die Spinnmeister, obschon deren Lohn gleichwohl „den ihrigen um das Doppelte überstieg.“ [2])

Sogar in Fabriken, deren Eigenthümer auf die Sittlichkeit ihrer Arbeiter ein scharfes Auge haben, ist das Uebel ein-

[1]) Études etc., Bd. I, S. 369.
[2]) Études I, S. 109.

gedrungen, ſo ſehr liegt es in der Natur der Sache. Faucher liefert uns einen der ſchlagendſten Beweiſe; er iſt dem Zeugniſſe engliſcher Fabrikbeſitzer, der Gebrüder Ashworth, entnommen, die, wie man uns verſicherte, ein großes Gewicht auf die Sittlichkeit ihrer Arbeiter legen und in die Fabriken, welche ſie auf dem Lande zu Turton gründeten, keine übelbeleumundeten Arbeiter aufnehmen. „Trotz der ſtrengen Zucht, welche „in Turton herrſcht, ſagt Faucher, hat man auf eine einzige „Spinnerei in drei und einem halben Jahre vierundzwanzig „uneheliche Geburten gerechnet. Ashworth bemerkt, daß die „Verführung ſelten in der Spinnerei ſelbſt vorkam und daß „die Verführer mit einer einzigen Ausnahme benachbarten „Etabliſſements angehörten; jedoch was liegt an Ort und Na„men? Es muß wohl das Fabrikweſen die Tugend der Ar„beiterinnen verweichlichen, weil ſie mit ſolcher Leichtigkeit „nachgeben.“[1]) Modeſte, dem man gewiß nicht den Vorwurf machen kann, als ob er die durch das Induſtrieweſen erzeugten Uebel vergrößere, hat mit einem einzigen Worte die ſittliche Lage der großen Werkſtätten geſchildert. „Wer einmal „das Perſonal einer großen Manufactur geſehen hat, wird „begreifen und nie vergeſſen, in welchem Grade die Sitten „verdorben ſind.“[2])

An dieſem entnervenden und verpeſtenden Einfluß der großen Induſtrie hat die Theilung der Arbeit eine nicht geringe Schuld. Alle Staatsöconomen haben auf ihre traurigen Folgen hingewieſen. Buret ſchildert ſie mit mehr Nachdruck, als irgend ein Anderer. „Die Theilung der Arbeit iſt an „ſich ein Fortſchritt und eine Wohlthat. Jede entgegengeſetzte „Meinung wäre ſicher eine Thorheit und Ketzerei. Jammer„voller Widerſpruch! Dieſes der Production ſo günſtige, an „guten Reſultaten ſo fruchtbare Princip wird in der Anwend„ung zur unmittelbaren Urſache des Elends und der Verwil„derung unter den Arbeitern. Die Theilung der Arbeit, wie

[1]) Études, I, S. 109.
[2]) Du Paupérisme, S. 106.

„ſie bei der großen Induſtrie ſtattfindet, hat zur unmittelbaren „Folge, die Wirkſamkeit des Arbeiters auf die einer Maſchine „herabzuwürdigen und die Arbeit ihres Werthes und ihrer „Seele zu berauben. Wird die Theilung bis ins Kleinſte „getrieben, dann wird die Arbeit ein Frohndienſt; ſie iſt nicht „mehr eine Beſchäftigung; es gilt kein Gewerbe mehr, ſondern „nur eine phyſiſche, mehr eines Thieres als eines Menſchen „würdige Arbeit. Der Arbeiter kann an ſeinem Werke keinen „Gefallen mehr finden; er ſieht ſie nicht unter ſeinen Händen „wachſen; er ermüdet unaufhörlich und ſchafft nichts.“ [1]) Iſt es noch zu wundern, wenn der Menſch bis zur Maſchine herabgeſunken ſo unſchwer das Gefühl ſeiner Würde verliert und wenn ſein Wille, weil nicht mehr gewohnt, ſich aus eigenem Antrieb in der Arbeit zu üben, ſo ſchwach iſt gegenüber den vielfachen Verſuchungen des Fabriklebens? Für das Leben unausgeſetzten Zwangs und beſtändiger Ermüdung, zu dem er durch die äußerſte Theilung der Arbeit verdammt iſt, braucht er einen Erſatz, und dieſen Erſatz ſucht er ſich, weil durch die Natur ſeiner Beſchäftigung bis zur Stufe der vernunft- und freiheitloſen Thiere erniedrigt, in den Befriedigungen des Thieres.

Die Arbeitstheilung erniedrigt alſo den Arbeiter; ſetzen wir hinzu, daß ſie ihn durch dieſe Erniedrigung zum Sclaven macht. Dieſe Bemerkung machte einer der erſten Staatsöconomen unſerer Zeit. „In dem Maaße, ſagt Tocqueville, „als das Princip der Arbeitstheilung vollſtändig durchgeführt „wird, in demſelben Maaße wird auch der Arbeiter ſchwächer, „beſchränkter, abhängiger. Macht die Kunſt Fortſchritte, ſo „macht der Handwerker Rückſchritte. Je mehr ſich andererſeits herausſtellt, daß die Producte eines Induſtriezweiges um „ſo vollkommener und wohlfeiler ſind, je ausgedehnter der Betrieb und je größer das Kapital iſt, deſto mehr drängen ſich „reiche und aufgeklärte Leute hervor, um Induſtriezweige auszubeuten, welche bisher unwiſſenden und unbemittelten Hand-

[1]) De la Misère des classes laborieuses. Buch III, Kap. V.

„werkern überlaſſen blieben. Die Größe der erforderlichen „Anſtrengungen und die Unermeßlichkeit der zu erzielenden „Reſultate lockt ſie an.

„Während ſo das induſtrielle Wiſſen ohne Aufhören die „Klaſſe der Arbeiter herunterdrückt, erhöht ſie jene der Arbeit„geber um ſo mehr. Während der Arbeiter ſeine ganze Gei„ſteskraft auf die Kenntniß eines einzigen Gegenſtandes ein„ſchränkt, richtet der Arbeitsherr ſeine Blicke tagtäglich auf „ein großes Ganze und ſein Geiſt erweitert ſich in dem Maaße, „als ſich der des Andern einengt. Bald braucht der Zweite „nichts weiter als phyſiſche Kraft ohne alle Geiſtesſtärke; der „Erſte dagegen braucht Verſtand und muß faſt ein Genie ſein, „um günſtigen Erfolg zu erzielen. Der Eine gleicht mehr „und mehr dem Beherrſcher eines weiten Reiches, der Andere „dem Thiere.

„Der Arbeitgeber und Arbeitnehmer haben alſo hierin „mit einander nichts gemein, und gehen jeden Tag mehr aus„einander. Sie halten nur mehr zuſammen wie die zwei „äußerſten Ringe einer langen Kette. Jeder behauptet einen „Platz, der für ihn gemacht iſt, und den er nicht verläßt. Der „Eine befindet ſich in einer beſtändigen, ſtraffen und nothwen„digen Abhängigkeit von Andern und ſcheint zum Gehorchen „wie Jener zum Befehlen geboren zu ſein.“ [1])

Wenn die Entfernung ſo groß iſt; wenn auf der einen Seite Verſtand und Kapital, auf der andern Verwilderung und Armuth ſtehen; wenn alle dieſe Menſchen zu Maſchinen herabgewürdigt vom Feuer menſchlicher Thatkraft nur die unordentlichſte Begierlichkeit und die gefährlichſten Leidenſchaften bewahren; wenn ſie ſich nur noch kräftig fühlen, ſobald es gilt, jenen zu fluchen, die den Ertrag ihrer Erniedrigung und ihrer Leiden einheimſen; wenn andererſeits die Mächtigen der Induſtrie nur jenen Vorzug unter den Menſchen anerkennen, der ſich auf Verſtand und Reichthum gründet, und wenn ſie in Folge deſſen die Maſſen, welche ſie in Bewegung ſetzen, nur

[1]) De la Démocratie en Amérique, II. Thl., Kap. XX.

als Weſen niederen Ranges betrachten, die man zuſammenhalten muß, um ſie ausbeuten zu können; wenn die Reichen ſich mehr und mehr in ihren egoiſtiſchen Genüſſen und in ihrer materiellen Größe abſchließen und getrennt von den Arbeitern leben, wie zwei Stämme in einem und demſelben Volke: iſt man dann dem Heidenthum, in welchem die Sclaverei aus Staats- und philoſophiſchen Gründen gerechtfertigt wurde, nicht bedeutend nahe gerückt?

Wie ſoll man dieſe Uebel abwenden, mit welchen uns die Manufacturinduſtrie bedroht? Noch einmal, die Bemühungen Einzelner und das Eingreifen des Staates vermögen dagegen nichts. Oder will man die fortgeſetzte Theilung der Arbeit durch ein Verbot unterſagen? Das wäre ein eben ſo eitles als ungereimtes Unternehmen; dieſe fortſchreitende Theilung liegt ja in der Natur der Sache; an ſich iſt ſie ein Gut und ein Element des Fortſchritts. Was ſie unheilbringend für die Arbeiter macht, das iſt hauptſächlich die maaßloſe Dauer der getheilten Arbeit. Man gönne dem Arbeiter eine genügende Ruhe und er hat Zeit, ſeine Kräfte zu ſammeln, und gegen die Verwilderung einer rein mechaniſchen Arbeit zu kämpfen; zu gleicher Zeit hauche man den höheren Ständen den Geiſt der Liebe und des Patronats ein, und der Arbeiter wird, weil durch den wohlwollenden Beiſtand der wohlhabenden und gebildeten Stände während ſeiner Mußeſtunden unterſtützt und gekräftigt, die verpeſtenden Einflüſſe der Manufacturarbeit überwinden. Wie ſoll aber die Dauer der Arbeit abgekürzt werden? Das Eingreifen des Staates in dieſe Frage würde zu mehr als einer Unannehmlichkeit und Schwierigkeit führen, und die Unannehmlichkeiten und Schwierigkeiten ſind der Art, daß ähnliche Geſetze gemeiniglich unerfüllt bleiben.[1]) Dieſe Geſetze enthalten ſolche Beſchränkungen der individuellen Freiheit, daß ſie auf einem andern Wege zur Sclaverei führen

[1]) Ueber die Unausführbarkeit des die Arbeit Erwachſener auf 12 Stunden beſchränkenden Geſetzes ſehe man Audiganne, les Populations ouvrières, Band II, S. 294 u. ſ. w.

würden. Die Stände einander nahezubringen, den Großen Liebe und Mäßigung, den Kleinen Ergebung und Achtung einzuflößen, das ist nicht das Werk der Gesetze. Noch einmal, hier bedarf es eines socialen Umschwunges; nicht eines solchen Umschwunges, der alle Leidenschaften aufregt und zu den ungerechtesten Forderungen aufstachelt; sondern eines Umschwunges, der die Ruhe in den Seelen wieder herstellt, der die zügellose Liebe nach Genüssen sammt deren nothwendigen Folge, der Selbstsucht, aus den Sitten vertreibt; eines Umschwunges, der allen Menschen das erhabene Gefühl von der Würde der Menschheit und des höheren Zieles, wornach sie strebt, beibringt. Einen Umschwung, eine Revolution dieser Art hat die katholische Kirche mehr denn einmal in Scene gesetzt, und sie allein ist im Stande, auch jenen Umschwung herbeizuführen, nach welchem heutzutage die Wünsche aller Menschen gerichtet sind, die bei der Kenntniß der Uebel in gegenwärtiger Zeit auch vom Gefühl der Gefahren in der Zukunft lebhaft durchdrungen sind.

Zu den traurigsten Folgen der modernen Industrie für die Einzelnen wie für die ganze Gesellschaft gehört die Verwendung der Weiber und Kinder in den Manufacturen. Die meisten sittlichen und physischen Leiden, mit denen die Arbeiterklassen heimgesucht werden, kommen entweder aus diesem Uebelstande, oder werden durch ihn bedeutend erschwert.

Was die Weiber betrifft, so genügt es, sich ihrer natürlichen Rolle in der Familie zu erinnern, um zu begreifen, wie sehr die Gesellschaft leidet, wenn die Fabrikarbeit sie vom häuslichen Heerde fernhält. Ihnen kommt jene erste Erziehung zu, welche auf das Leben des Menschen einen so entscheidenden Einfluß ausübt. Wie könnte man ohne ihre ununterbrochene Sorge und ohne ihre beständige Hingabe die Kindheit vor der sittlichen Ansteckung bewahren, von welcher sie auf allen Seiten bedroht ist? Wie könnte man ihr jene Grundsätze der Religion, jene Uebungen ernster Frömmigeit einprägen, ohne welche der Mensch immer ein Sclave seiner Leidenschaften bleibt? Nichts vermag besser zu bewirken, daß das Kind die

ſtrengen Pflichten, welche die Religion ihm auferlegt, liebe, als die ſüße Auctorität der Mutter, als die ſüße Macht ihrer Liebe und Ueberredungsgabe. Und welch heilſamen Einfluß übt ſie nicht als Gattin auf ihren Gatten? Dank der Verſchiedenheit und größeren Zartheit ihrer Natur mildert ſie, was der Character des Mannes manchmal Egoiſtiſches und bis zur Rauheit Energiſches an ſich hat. Was die Wohlfahrt und materielle Ordnung des Haushalts betrifft, ſo iſt wieder ſie es, von der Alles abhängt. Was ſoll aus der Reinlichkeit der Wohnung, der Kleidung, aus den unerläßlichen Sorgen um Nahrung in einem Haushalt werden, wenn die Frau täglich zwölf bis vierzehn Stunden abweſend iſt?[1]) „Seitdem man „in das Leben und die Sitten der Arbeiter von Rouen ein„gedrungen iſt, ſagt Audiganne, erfüllt ein Umſtand die Her„zen Aller mit Betrübniß: die Familie iſt nemlich im Allge„meinen ſehr unvollkommen beſtellt; es iſt ſelten jene Einheit „erſichtlich, welche durch die Bande einer gegenſeitigen Zuneig„ung und gemeinſchaftlichen Beſtimmung befeſtigt wird. Jeder „Theil lebt für ſich; die Einigkeit beſteht nur in der mate„riellen Thatſache des Zuſammenwohnens in einem und dem„ſelben Hauſe; das ſittliche Band iſt abhanden gekommen. „Die Frau nimmt nicht die Stellung ein, welche ihr gebührt. „Sie iſt oft keine Lebensgefährtin, ſondern eine Sclavin und „wird mit Rohheit behandelt. Dieſe Herabwürdigung kommt „wohl davon her, daß die Manufacturarbeit die Frauen ihrer „natürlichen Aufgabe als Gattinen und Mütter entkleidet, und

[1]) Die Völker, welche ſich im Abendlande durch Anſtändigkeit und Reinlichkeit der Kleidung am Vortheilhafteſten hervorthun, ſind jene, bei denen die Frauen das Stricken und Nähen geſchäftig handhaben. (Leplay, les Ouvriers européens, S. 39.)

Man mache ſich nicht vergebliche Mühe, der niedere Preis der Fabrikproducte, wie er unter Mitwirkung der Frauen erzielt wird, wird niemals die häuslichen Sorgen erſetzen, denen die Frauen durch die Induſtrie entzogen werden.

„aus ihnen ein einfaches Räderwerk im Mechanismus der in„duſtriellen Production gemacht hat.“ [1])

Iſt das Weib durch die Induſtrie dem natürlichen Berufe ihres Daſeins entrückt, dann verſinkt es in eine um ſo tiefere Entwürdigung, je höher die Würde und je zarter die Aufgabe iſt, zu der es auf der normalen Unterlage ſeines Lebens berufen iſt. Man hat von allen Seiten auf die ſittliche Verſunkenheit und den verpeſtenden Einfluß der meiſten Frauen in den großen Manufacturen hingewieſen. Wir begnügen uns in dieſem Punkte mit einem einzigen Zeugniſſe, dem Villermé's. Es iſt ſchlagend ſchon wegen des Characters und der wiſſenſchaftlichen Bildung ſeines Autor's, mehr noch aber, weil es auf Beobachtungen ſich ſtützt, die an verſchiedenen induſtriellen Hauptpunkten Frankreich's gemacht wurden. „Ihr „vermiſcht, ſagt Villermé zu den Häuptern der großen Indu„ſtrie, in euren Werkſtätten die Geſchlechter, obwohl ihr ſie „regelmäßig ſo leicht trennen könntet. Habt ihr alſo keine „Kenntniß von den frechen Reden, welche dieſe Miſchung her„vorruft, von den daraus entſpringenden Unterweiſungen in „ſchlechten Sitten, ſogar in Gegenwart des unreifen Alters, „von den unwiderſtehlich fortreißenden Leidenſchaften, die ihr „begünſtigt, ſeitdem ſich ihre Stimme hören ließ? Und da, „wo ihr die Geſchlechter trennt, glaubt ihr da Alles gethan zu „haben? Gebietet ihr Wohlanſtändigkeit in den Werkſtätten, „wo ſich die Mädchen aufhalten? Sind nicht die unfläthige „Sprache, die neidiſchen Angriffe auf die Unſchuld von Seite „derjenigen, welche ſie ſchon längſt verloren haben, eben ſo „viele Urſachen der Verderbniß, die ihr ſehet und nicht hin„dert? Führt nicht ſogar bei den Kindern die Vermiſchung „der Geſchlechter zu einer Frechheit im Umgange und ſelbſt bei „den gewöhnlichſten Handlungen des Lebens zu einer Hintan„ſetzung alles Anſtandes, die ſpäter ihre Früchte tragen müſſen?

„Und wenn das Mädchen dem Anblick der Verdorben„heit, der Verführung des Beiſpiels widerſteht, wenn es in

[1]) Les Populations ouvrières de la France, I, S. 68.

„den Gränzen ſeiner Pflicht bleibt, glaubt ihr, daß es auch „die nöthige Kraft gegen das Elend findet? Gibt es nicht „eine Menge von Umſtänden, die mit der Drohung herantre„ten, ſie ohne Arbeit zu laſſen? Und nun des Nöthigſten „beraubt, in die Werkſtätten geworfen, fern von ihrer Mut„ter, ohne Führer, ohne Religion, verſucht vom Luxus, dieſem „Preis der Schmach, den ihre Gefährtinnen entfalten, wie ſollte „ſie nicht der Verführung unterliegen, die ihr von allen Sei„ten zuſetzt? Wohlan, es gibt Manufacturen, die dieſen ge„fährlichen, faſt unvermeidlichen Sturz vorbereiten und dazu „organiſirt zu ſein ſcheinen, ihn herbeizuführen, ohne daß die „Häupter der Etabliſſements jemals daran auch nur gedacht „hätten; oder wenn ſie daran denken, ſo finden ſie es für viel „bequemer, nichts dagegen zu thun. Es ſind das jene Indu„ſtrien, welche einer ziemlich langedauernden Arbeitsloſigkeit „preisgegeben ſind.

„Alle Thatſachen, die ich ſoeben angeführt habe und bei „welchen ich mich auf das Urtheil derjenigen berufe, die Au„genzeugen davon waren, würden zu mehr als einer Betrach„tung Anlaß geben, aber ich eile zum Schluſſe. Jedoch ver„mag ich die Bemerkung nicht zu unterdrücken, daß der Ver„fall der Sitten in den Manufacturdiſtricten ein verhältniß„mäßig ſehr beträchtliches Contingent zur Rekrutirung jener „Klaſſe liefert, die ſich in Paris der Proſtitution preisgibt.“ [1])

Fügen wir zu dieſem erſchütternden Bilde einen einzigen Zug mit näherer Berückſichtigung der einzelnen Umſtände hinzu; nach dem Zeugniſſe Villermés findet man ihn in den verſchiedenen Gegenden, wo die Manufacturinduſtrie Frauen in großer Zahl verwendet. „In Sedan beginnt, wie man „mir ſagte, bei einer großen Zahl junger Arbeiterinnen das „Sittenverderbniß mit dem fünfzehnten Jahre, und hier wie „in vielen andern Manufacturſtädten geben ſie nicht ſo faſt „der Verführung, als den fluchwürdigen Rathſchlägen der Wei„ber nach, mit denen ſie arbeiten. Unaufhörlich gedrängt und

[1]) Les populations ouvrières de la France, Bd. II, S. 51.

„verfolgt von ihren Reden, Spöttereien und Beispielen unter„liegen sie; und der Anprall dieser tagtäglich sich wiederholen„den Angriffe ist so groß, daß das arme Schlachtopfer häufig, „um ihnen ein Ende zu machen, sich beeilt, am folgenden „Tage ihren in der Nacht begangenen Fall einzugestehen.“[1])

Was kann aus den Kindern werden, wenn sie einer solchen Verdorbenheit preisgegeben sind? Und die Zahl dieser Kinder ist, trotz der Gesetze, welche dies zu beschränken suchen,

---

[1]) Les Populations ouvrières de la France, Bd. I, S. 259.

Man mag die ganze Größe des Schadens, welchen diese Sittenverderbniß der Arbeiterinnen in den Manufacturen der Gesellschaft verursacht, aus folgenden Ziffern entnehmen, welche eine Veranschaulichung in Zahlen bieten. Was vor Allem England betrifft, so wurden nach einem Bericht der Manufacturinspectoren vom Jahre 1835 in den Baumwollenfabriken bei einer Gesammtsumme von 182,092 Arbeitern der beiden Geschlechter 94,217 Frauen und Mädchen verwendet; unter diesen waren mehr als 40,000 unter 18 Jahre alt. — In den Leinwandmanufacturen kamen auf 33,283 Arbeiter 2,888 Frauen, von denen die Hälfte noch nicht achtzehn Jahre alt waren. — Man sehe Porter, Progress of the nation, S. 195, 223 und 233. Porter setzt das Verhältniß der beiden Geschlechter in den verschiedenen Industriezweigen auf Grund der in den Jahren 1835 und 1839 gemachten Untersuchungen in folgender Weise fest:

	Baumwolle. Jahr		Wolle. Jahr		Flachs. Jahr		Seide. Jahr	
	1835	1839	1835	1839	1835	1839	1835	1839
Männer.	45,7	43,5	52,5	48,5	31,2	29,6	33,2	31,7
Frauen.	54,3	56,5	47,5	51,5	68,8	70,4	66,8	68,3
	100	100	100	100	100	100	100	100

(Progress of the nation, S. 235.)

In den Vereinigten Staaten rechnete man 1831 in zwölf Staaten der Union 795 Baumwollmanufacturen, in welchen 18,600 Männer, 39,000 Weiber und 4,700 Mädchen beschäftigt waren, 4,760 Handweber nicht mit eingezählt. Auf je hundert Arbeiter kommen also 32,3 Männer und 67,7 Frauen. — Man sehe La Condition physique et morale, von Ducpétiaux, Bd. I, S. 16.

Nach Villermé kommen im Departement des Oberrheins auf 1,000 Arbeiter 779 Frauen in der Spinnerei, 527 in der Weberei und 149 in der Kattundruckerei. — Band I, S. 21.

eine beträchtliche. „Wenn man die aus verschiedenen Quellen „geschöpften Angaben zusammenstellt und mit einander ver„gleicht, so dürfte sich die Zahl der Kinder, die unter sechs„zehn Jahren stehen und in Werkstätten arbeiten, welche dem „Gesetze vom 22. März 1841 unterstellt sind, das heißt in „Manufacturen und Werkstätten mit mechanischem Triebwerk „und unausgesetztem Feuer und in Fabriken mit mehr als „zwanzig Arbeitern, so ziemlich auf hundert Tausend belau„fen.“[1]) Und gleichwohl ist das Uebel in Frankreich geringer, als in England, wo der Industrialismus weit tiefer in die Sitten eingedrungen ist.[2])

Um sich eine genaue Rechenschaft davon zu geben, was der Industrialismus, seinen freien Gelüsten überlassen, aus den Kindern machen würde, muß man auf jenen Zustand der Dinge zurückkehren, der in England den Schutzmaßregeln der Gesetze voranging. Die englischen Documente werfen auf diesen betrübenden Gegenstand ein düsteres Licht. Seit dem Anfange des letzten Jahrhunderts waren die Mißbräuche unerträglich. „In unsern Baumwollenfabriken, sagt Doctor Aikin in seiner Beschreibung der Stadt Manchester, „verwendet man meistentheils Kinder. Aufgezogen in den „Wohlthätigkeitsanstalten werden sie uns schaarenweise zuge„führt. Niemand kennt sie, Niemand bezeugt ihnen das ge„ringste Interesse. In engen Gemächern eingeschlossen, wo „die Luft vom Oel der Lampen und Maschinen verpestet ist,

---

[1]) Les Populations ouvrières, Band II, S. 285.

[2]) Nach Porter ist das Zahlenverhältniß der Kinder, welche in den vier hauptsächlichsten Industriezweigen Englands im Jahre 1839 verwendet waren, folgendes:

	Baumwolle.	Wolle.	Flachs.	Seide.
Unter 9 Jahren:	—	—	—	2,80
Von 9—13 Jahren:	4,75	12,35	4,05	22,60
Von 13—18 Jahren:	37,52	39,59	44,00	34,19
Ueber 18 Jahren:	57,73	48,06	51,95	40,41
	100	100	100	100

(Progress of the nation, S. 235.)

„werden ſie zu einer Arbeit verwendet, die den ganzen Tag „dauert und ſich manchmal bis in die tiefe Nacht hinein er„ſtreckt. Dieſe Umſtände, der Mangel an Reinlichkeit, der „häufige Wechſel der Temperatur, dem ſie beim Ab- und Zu„gehen ausgeſetzt ſind, verurſachen eine Menge von Krankhei„ten und namentlich das in den Werkſtätten häufig vorkom„mende nervöſe Fieber. Wenn dieſe Kinder aus der Lehrzeit „kommen, ſind ſie in der Regel ſchwache und für jede anſtren„gende und anhaltende Arbeit unfähige Geſchöpfe; die Mäd„chen können weder nähen noch ſtricken, und ſind aller Eigen„ſchaften baar, welche zu guten Müttern befähigen.“

„Die Reſultate dieſes Syſtems, ſagt Ducpétiaux, der „obige Stelle des Doctor Aikin anführt, ſcheinen haarſträubend „geweſen zu ſein; aber ſie ſind heutzutage großentheils vergeſ„ſen. Eine einzige Thatſache wird die Unſittlichkeit der Ver„träge beweiſen, welche bei dieſer Gelegenheit ſtattfanden. In „einem Uebereinkommen zwiſchen einem Kirchſpiel Londons „und einem Fabrikanten in Lancashire ſetzte eine Klauſel feſt, „daß dieſer Letztere auf je zwanzig geſunde Kinder ein blöd„ſinniges annahm. Die ſtrenge Arbeit, die körperliche Züch„tigung, die dadurch nothwendig wurde, die Ungeraümigkeit „und Unfläthigkeit der Orte, wo die Lehrlinge beiſammen „waren, erreichten einen ſolchen Grad, daß die Natur ſelbſt „dieſe Schmach rächen zu wollen ſchien; es entwickelten ſich in „den induſtriellen Grafſchaften peſtartige Fieber, die eine er„ſchreckliche Sterblichkeit zur Folge hatten.“ [1])

Mit der Einführung des Dampfes in den Werkſtätten hat ſich das Uebel verallgemeinert und verſchlimmert. Als Robert Peel die Zwölfſtundenbill einbrachte, beſtand die von Kindern in den meiſten Fabriken geforderte Arbeit in Folgendem: „Die Dauer der Arbeit belief ſich täglich mit Ausnahme „des Samſtages und mit Einſchluß einer Stunde für das „Mittageſſen auf 13—16 Stunden. Eine große Zahl derer,

[1]) De la Condition physique et morale des jeunes ouvriers, Band I, S. 5 ꝛc.

„welche dieſer Arbeit unterworfen waren, waren Kinder von „neun, acht, ſieben und ſechs, und vor der deshalb angeſtellten „Unterſuchung unter ſechs, ja ſogar unter fünf Jahren. Dieſe „Kinder blieben ſo lange in der Arbeit, als die Maſchine in „Bewegung war, und während dieſer ganzen Zeit durften ſie „ſich nicht ſetzen oder die Fabrik verlaſſen. Vergebens beklag„ten ſie ſich am Abend über Mattigkeit und Schmerz in den „Gliedern; ihre Wächter und ſelbſt ihre Eltern antworteten „ihnen meiſtentheils nur mit Stößen, als ob die Stöße den „Mangel der Kräfte hätten erſetzen können. Ihre Beine bra„chen zuſammen; aber die Gier nach Gewinn macht erfin„deriſch: man ſteckte ſie in Stiefel von Eiſenblech, um ſie auf„recht zu erhalten.“ [1])

Das Einſchreiten der Staatsgewalt ſteuerte dem, was an dieſen Mißbräuchen am gehäſſigſten war; gleichwohl blieb das Uebel der Art, daß die Unterſuchungscommiſſäre im Jahre 1832, nachdem gewiſſe Uebertreibungen in den Klagen, zu denen dasſelbe Veranlaſſung gab, auf ihren wahren Werth zurückgeführt worden waren, mit folgenden Worten ſchloſſen: „Die Wirkungen der langwierigen Arbeiten bei Kindern ſind „meiſtentheils 1) Schwächung des Körpers, 2) oft unheilbare „Krankheiten, 3) theilweiſe, oft auch gänzliche Unmöglichkeit, „die für Erziehung dargebotenen Quellen zu benützen.“

Als wir im zweiten Kapitel dieſes Buches das Elend in England ſchilderten, zeigten wir, wie groß die Unwiſſenheit und frühzeitige Sittenverderbniß der Kindheit in den induſtriellen Orten ſei. Das Gemälde, das wir davon entwarfen, zeigt zur Genüge, welches die ſittlichen Folgen der Verwendung der Kinder in den Fabriken ſind.

In Frankreich iſt das Uebel weniger ausgebreitet und weniger heftig; gleichwohl bezeichnen die gewichtigſten Männer, beſonders Villermé, der den Zuſtand der Induſtrie vor dem Geſetze von 1841 bezüglich der Arbeit der Kinder genau ſtudirt

[1]) De la Condition physique et morale des jeunes ouvriers, Bd. I, S. 5 ꝛc.

hat, uns dasselbe als eine äußerst gefährliche Wunde der so-
cialen Ordnung.[1]) Modeste, der jüngste von den Schriftstel-
lern, welche die Ursachen des Elendes in Frankreich genau
untersucht haben, entwirft uns davon ein sehr düsteres Ge-
mälde. „Ohne Zweifel, sagt er, haben wir nichts dergleichen,
„was man in London den Kindermarkt nennt, nichts, das der
„beweinenswerthen Geschichte der englischen Bergwerke gleich-
„käme. Und dennoch ist der Zustand der Dinge gewiß ein
„sehr bedenklicher. Bei der Industrie sah man, wie arme
„Mädchen von sieben Jahren mitten im Winter ungestüm
„aus dem Schlafe geweckt und weinend und vor Kälte zitternd
„auf den Armen ihrer Mütter zur Fabrik getragen wurden.
„In der Industrie findet man, mit einem tiefen Seufzer sei
„es geschrieben, jene Werkstätten, wo im Schooße der Entbehr-
„ung und Arbeit ein Volk von jungen Mädchen von der eng-
„lischen Krankheit[2]) befallen und verunstaltet hinsiecht. Die
„Industrie hat das zur Hälfte vollzogene Gesetz vom 22. März
„1841 bezüglich der Arbeit der Kinder in Manufacturen her-
„vorgerufen. Die Kinder von Lille, welche aus Mangel an
„Kleidern nicht zur Schule gehen konnten, gehörten einem
„Fabrikvolke an und die Fabrik nahm sie zum Hohne der
„Schule und trotz ihrer Lumpen auf.

„Kann es sonach eine schlimmere sittliche Lage geben, als
„die dieser Kinder der unglücklichen Klassen! Trotz einer be-
„deutenden und sich stets mehrenden Wendung zum Besseren
„wiederholt sei es zur Ehre derjenigen gesagt, die die Keime
„legen und pflegen, ist die Erziehung bei denselben, wie wir
„gesehen haben, eine beschränkte, spärlich gesäte, unsichere; und
„die meiste Schuld daran trägt, wir wiederholen es, das In-
„dustrieweſen. Je mehr Industrie an einem Orte getrieben

[1]) Außer den zahlreichen Thatsachen, die an verschiedenen Orten des Werkes Villermé's berichtet werden, sehe man besonders das IV. Kapitel des II Bandes.

[2]) Die sogen. englische Krankheit — Rachitis — ist ein chronisches Uebel das namentlich die Kinder befällt und sich durch Krümmung des Rückenmarks und aller Extremitäten äußert. A. d. Ü.

„wird, deſto weniger Kinder ſind in der Schule. . . . In die„ſer Welt des Elends, deſſen Schlupfwinkel wir durchwandern, „ſteht Alles in engſter Berührung, iſt Alles unerbittlich und „unheilvoll. Lagert ſich einmal das Elend auf dieſe heute „und immerdar wie unter einem ungeſunden Schatten verur„theilte Bevölkerung, ſo wuchern jene vergifteten Pflanzen, „die da Unwiſſenheit, geiſtige Erniedrigung, Mißbrauch der „Arbeit, kümmerliches Wachsthum, außerordentliche und heftige „Sterblichkeit heißen, aus dem Boden, verewigen ſich und „pflanzen ſich fort auf eine unvermeidliche, wenn nicht gar „unwiderſtehliche Weiſe. Dies Alles iſt gefährlich; gefährlich „iſt auch jene Unſittlichkeit der Kinder in den Fabriken; ge„fährlich iſt ferner jener Hang der Kinder zu Verbrechen, wel„cher namentlich in letzterer Zeit, den Ziffern nach zu urthei„len, in einem ſo hohen Grade ſich entfaltet hat und eine „der ſchwerſten und am meiſten gerechtfertigten Befürchtungen „der Staatsöconomen und Beamten bildet.“ [1])

All dieſes Elend hat ſeinen Urſprung in der gegenwärtigen Beſchaffenheit der Manufacturinduſtrie; durch die Theilung der Arbeit und Einführung mechaniſcher Triebkräfte wird die Verwendung von Weib und Kind in den großen Werkſtätten möglich und, von materiellem Standpunkte aus betrachtet, vortheilhaft. Aber Nichts in der Welt kann dieſe neuen Zuſtände der Arbeit, die an ſich ein Sieg des Menſchen über die Natur ſind, ändern. Die Entdeckungen des induſtriellen Genie's ſind mehr eine Gelegenheit als eine Urſache des Uebels; die wahre Urſache liegt, wiederholt ſei es geſagt, in den Laſtern der Induſtrieherren und der Arbeiter. Wir haben geſehen, wie die Erſteren, wenn das Geſetz ihrer Habſucht freien Lauf läßt, ohne Schande und Gewiſſensbiſſe die Kräfte der Kinder mißbrauchen. Die Arbeiter ſind nicht weniger ſchuldbar; jene, welche das Leben derſelben in den einzelnen Umſtänden näher beobachtet haben, behaupten, daß gar häufig die Gier, durch den Lohn der Kinder die Einnahmen zu er-

[1]) Du Pauperisme en France, S. 136.

hat, uns dasselbe als eine äußerst gefährliche Wunde der so-
cialen Ordnung.[1]) Modeste, der jüngste von den Schriftstel-
lern, welche die Ursachen des Elendes in Frankreich genau
untersucht haben, entwirft uns davon ein sehr düsteres Ge-
mälde. „Ohne Zweifel, sagt er, haben wir nichts dergleichen,
„was man in London den Kindermarkt nennt, nichts, das der
„beweinenswerthen Geschichte der englischen Bergwerke gleich-
„käme. Und dennoch ist der Zustand der Dinge gewiß ein
„sehr bedenklicher. Bei der Industrie sah man, wie arme
„Mädchen von sieben Jahren mitten im Winter ungestüm
„aus dem Schlafe geweckt und weinend und vor Kälte zitternd
„auf den Armen ihrer Mütter zur Fabrik getragen wurden.
„In der Industrie findet man, mit einem tiefen Seufzer sei
„es geschrieben, jene Werkstätten, wo im Schooße der Entbehr-
„ung und Arbeit ein Volk von jungen Mädchen von der eng-
„lischen Krankheit[2]) befallen und verunstaltet hinsiecht. Die
„Industrie hat das zur Hälfte vollzogene Gesetz vom 22. März
„1841 bezüglich der Arbeit der Kinder in Manufacturen her-
„vorgerufen. Die Kinder von Lille, welche aus Mangel an
„Kleidern nicht zur Schule gehen konnten, gehörten einem
„Fabrikvolke an und die Fabrik nahm sie zum Hohne der
„Schule und trotz ihrer Lumpen auf.

„Kann es sonach eine schlimmere sittliche Lage geben, als
„die dieser Kinder der unglücklichen Klassen! Trotz einer be-
„deutenden und sich stets mehrenden Wendung zum Besseren
„wiederholt sei es zur Ehre derjenigen gesagt, die die Keime
„legen und pflegen, ist die Erziehung bei denselben, wie wir
„gesehen haben, eine beschränkte, spärlich gesäte, unsichere; und
„die meiste Schuld daran trägt, wir wiederholen es, das In-
„dustrieweſen. Je mehr Industrie an einem Orte getrieben

[1]) Außer den zahlreichen Thatsachen, die an verschiedenen Orten des Werkes Villermé's berichtet werden, sehe man besonders das IV. Kapitel des II Bandes.

[2]) Die sogen. englische Krankheit — Rachitis — ist ein chronisches Uebel das namentlich die Kinder befällt und sich durch Krümmung des Rückenmarks und aller Extremitäten äußert. A. d. Ü.

„wird, deſto weniger Kinder ſind in der Schule. . . . In die„ſer Welt des Elends, deſſen Schlupfwinkel wir durchwandern, „ſteht Alles in engſter Berührung, iſt Alles unerbittlich und „unheilvoll. Lagert ſich einmal das Elend auf dieſe heute „und immerdar wie unter einem ungeſunden Schatten verur„theilte Bevölkerung, ſo wuchern jene vergifteten Pflanzen, „die da Unwiſſenheit, geiſtige Erniedrigung, Mißbrauch der „Arbeit, kümmerliches Wachsthum, außerordentliche und heftige „Sterblichkeit heißen, aus dem Boden, verewigen ſich und „pflanzen ſich fort auf eine unvermeidliche, wenn nicht gar „unwiderſtehliche Weiſe. Dies Alles iſt gefährlich; gefährlich „iſt auch jene Unſittlichkeit der Kinder in den Fabriken; ge„fährlich iſt ferner jener Hang der Kinder zu Verbrechen, wel„cher namentlich in letzterer Zeit, den Ziffern nach zu urthei„len, in einem ſo hohen Grade ſich entfaltet hat und eine „der ſchwerſten und am meiſten gerechtfertigten Befürchtungen „der Staatsöconomen und Beamten bildet.“ [1])

All dieſes Elend hat ſeinen Urſprung in der gegenwärtigen Beſchaffenheit der Manufacturinduſtrie; durch die Theilung der Arbeit und Einführung mechaniſcher Triebkräfte wird die Verwendung von Weib und Kind in den großen Werkſtätten möglich und, von materiellem Standpunkte aus betrachtet, vortheilhaft. Aber Nichts in der Welt kann dieſe neuen Zuſtände der Arbeit, die an ſich ein Sieg des Menſchen über die Natur ſind, ändern. Die Entdeckungen des induſtriellen Genie's ſind mehr eine Gelegenheit als eine Urſache des Uebels; die wahre Urſache liegt, wiederholt ſei es geſagt, in den Laſtern der Induſtrieherren und der Arbeiter. Wir haben geſehen, wie die Erſteren, wenn das Geſetz ihrer Habſucht freien Lauf läßt, ohne Schande und Gewiſſensbiſſe die Kräfte der Kinder mißbrauchen. Die Arbeiter ſind nicht weniger ſchuldbar; jene, welche das Leben derſelben in den einzelnen Umſtänden näher beobachtet haben, behaupten, daß gar häufig die Gier, durch den Lohn der Kinder die Einnahmen zu er-

[1]) Du Pauperisme en France, S. 136.

hat, uns dasselbe als eine äußerst gefährliche Wunde der so-
cialen Ordnung.[1]) Modeste, der jüngste von den Schriftstel-
lern, welche die Ursachen des Elendes in Frankreich genau
untersucht haben, entwirft uns davon ein sehr düsteres Ge-
mälde. „Ohne Zweifel, sagt er, haben wir nichts dergleichen,
„was man in London den Kindermarkt nennt, nichts, das der
„beweinenswerthen Geschichte der englischen Bergwerke gleich-
„käme. Und dennoch ist der Zustand der Dinge gewiß ein
„sehr bedenklicher. Bei der Industrie sah man, wie arme
„Mädchen von sieben Jahren mitten im Winter ungestüm
„aus dem Schlafe geweckt und weinend und vor Kälte zitternd
„auf den Armen ihrer Mütter zur Fabrik getragen wurden.
„In der Industrie findet man, mit einem tiefen Seufzer sei
„es geschrieben, jene Werkstätten, wo im Schooße der Entbehr-
„ung und Arbeit ein Volk von jungen Mädchen von der eng-
„lischen Krankheit[2]) befallen und verunstaltet hinsiecht. Die
„Industrie hat das zur Hälfte vollzogene Gesetz vom 22. März
„1841 bezüglich der Arbeit der Kinder in Manufacturen her-
„vorgerufen. Die Kinder von Lille, welche aus Mangel an
„Kleidern nicht zur Schule gehen konnten, gehörten einem
„Fabrikvolke an und die Fabrik nahm sie zum Hohne der
„Schule und trotz ihrer Lumpen auf.

„Kann es sonach eine schlimmere sittliche Lage geben, als
„die dieser Kinder der unglücklichen Klassen! Trotz einer be-
„deutenden und sich stets mehrenden Wendung zum Besseren
„wiederholt sei es zur Ehre derjenigen gesagt, die die Keime
„legen und pflegen, ist die Erziehung bei denselben, wie wir
„gesehen haben, eine beschränkte, spärlich gesäte, unsichere; und
„die meiste Schuld daran trägt, wir wiederholen es, das In-
„dustriewesen. Je mehr Industrie an einem Orte getrieben

---

[1]) Außer den zahlreichen Thatsachen, die an verschiedenen Orten des Werk
Villermé's berichtet werden, sehe man besonders das IV. Kapitel d
II Bandes.

[2]) Die sogen. englische Krankheit — Rachitis — ist ein chronisches Ueb
das namentlich die Kinder befällt und sich durch Krümmung des Rücke
marks und aller Extremitäten äußert. A. d. Ü.

„wird, deſto weniger Kinder ſind in der Schule. . . . In die„ſer Welt des Elends, deſſen Schlupfwinkel wir durchwandern, „ſieht Alles in engſter Berührung, iſt Alles unerbittlich und „unheilvoll. Lagert ſich einmal das Elend auf dieſe heute „und immerdar wie unter einem ungeſunden Schatten verur„theilte Bevölkerung, ſo wuchern jene vergifteten Pflanzen, „die da Unwiſſenheit, geiſtige Erniedrigung, Mißbrauch der „Arbeit, kümmerliches Wachsthum, außerordentliche und heftige „Sterblichkeit heißen, aus dem Boden, verewigen ſich und „pflanzen ſich fort auf eine unvermeidliche, wenn nicht gar „unwiderſtehliche Weiſe. Dies Alles iſt gefährlich; gefährlich „iſt auch jene Unſittlichkeit der Kinder in den Fabriken; ge„fährlich iſt ferner jener Hang der Kinder zu Verbrechen, wel„cher namentlich in letzterer Zeit, den Ziffern nach zu urthei„len, in einem ſo hohen Grade ſich entfaltet hat und eine „der ſchwerſten und am meiſten gerechtfertigten Befürchtungen „der Staatsöconomen und Beamten bildet.“ [1])

All dieſes Elend hat ſeinen Urſprung in der gegenwärtigen Beſchaffenheit der Manufacturinduſtrie; durch die Theilung der Arbeit und Einführung mechaniſcher Triebkräfte wird die Verwendung von Weib und Kind in den großen Werkſtätten möglich und, von materiellem Standpunkte aus betrachtet, vortheilhaft. Aber Nichts in der Welt kann dieſe neuen Zuſtände der Arbeit, die an ſich ein Sieg des Menſchen über die Natur ſind, ändern. Die Entdeckungen des induſtriellen Genie's ſind mehr eine Gelegenheit als eine Urſache des Uebels; die wahre Urſache liegt, wiederholt ſei es geſagt, in den Laſtern der Induſtrieherren und der Arbeiter. Wir haben geſehen, wie die Erſteren, wenn das Geſetz ihrer Habſucht freien Lauf läßt, ohne Schande und Gewiſſensbiſſe die Kräfte der Kinder mißbrauchen. Die Arbeiter ſind nicht weniger ſchuldbar; jene, welche das Leben derſelben in den einzelnen Umſtänden näher beobachtet haben, behaupten, daß gar häufig die Gier, durch den Lohn der Kinder die Einnahmen zu er-

[1]) Du Pauperisme en France, S. 136.

höhen, welche der Verschwendung und Ausschweifung zur Nahrung bestimmt sind, diese Arbeiter antreibt, ihr eigenes Blut der Verwüstung des Fabriklebens preiszugeben.[1]) Es würde also nicht genügen, die Staatsgewalt anzurufen; bei Materien dieser Art, welche die feinsten Fäden der individuellen Freiheit so nahe berühren, vermag sie nur einen ungewissen und beschränkten Einfluß zu üben. Man muß, wie ein gewandter Staatsöconom, den wir bereits mehrmals bei dieser Frage anführten, alle Kräfte der Gesellschaft anrufen; es bedarf der Mitwirkung der Regierung, der Industrieinhaber und Arbeiter.[2])

Die in diesem Punkte eingetretenen Beschränkungen der individuellen Freiheit und des väterlichen Ansehens rechtfertigen sich durch höhere Gründe der sittlichen Ordnung und der socialen Erhaltung. Es gilt als allgemeines Gesetz des socialen Lebens, daß jedesmal, wenn der Sinn für Sittlichkeit abnimmt, das Gesetz seine Herrschaft erweitern müsse, um den Mißbräuchen zu steuern, denen die Gesellschaft unterliegen würde. Wenn die Arbeitsherren und Arbeiter so sehr die Kenntniß dessen verloren haben, was man der Schwachheit und Würde des Kindes und des Weibes schuldig ist, dann muß es Aufgabe des Gesetzes sein, diese Kenntniß ihnen zurückzurufen und eine Vormundschaft in die Hand zu nehmen, deren Pflichten der Familienvater vergißt. Es handelt sich hier nicht darum, zu wissen, ob man mehr oder weniger produciren wird, sondern zu wissen, ob die Menschen, für die man den Reichthum producirt, von ihren ersten Jahren an einem Leben des Thieres preisgegeben sind, und ob man in ihnen jene sittliche Kraft, ohne welche sogar auch in der materiellen Ordnung kein Erfolg möglich ist, ersticken lasse, noch bevor er sich vollständig entfalten konnte.

---

[1]) Man sehe über diesen Punkt das ausführliche Zeugniß Villermé's, Band II, S. 363; ferner im nemlichen Sinne Thornton, Over population, S. 52.

[2]) Ducpétiaux, de la Condition des jeunes ouvrières, Bd. II, S. 261.

So haben die modernen Regierungen nach langem Zaudern ihre Pflicht aufgefaßt. England hat der Arbeit der Kinder und ſpäter auch der Weiber Schranken geſetzt.. Gewiſſe Arbeiten, wie die Grubenarbeiten ſind den Weibern und Knaben unter zehn Jahren durchweg verboten, die höchſte Arbeitsdauer iſt für die Knaben und das weibliche Geſchlecht in den Induſtrien, bei welchen ſie verwendet werden dürfen, auf zehn Stunden täglich feſtgeſetzt; Kindern unter neun Jahren iſt jede Arbeit gänzlich verboten. Aehnliche Maaßregeln wurden in den hauptſächlichſten Staaten Deutſchlands getroffen. In Frankreich hat das Geſetz vom 22. März 1841, das durch jenes vom 22. Februar 1851 betreffs der Lehrzeit ſeine Ergänzung fand, bezüglich der Kinderarbeit die Grundſätze der engliſchen Geſetze angenommen und in mehreren Punkten erweitert. Den Kindern unter dreizehn Jahren iſt jede nächtliche Arbeit unterſagt; die Sonn- und geſetzlichen Feſttage müſſen immer gehalten werden; jedes in eine Manufactur aufgenommene Kind iſt gehalten, bis zum zwölften Jahre eine Schule zu beſuchen.

Welchen Einfluß übten nun in Wirklichkeit dieſe Geſetze in Frankreich? Audiganne ſagt es uns. „Um gerecht zu ſein, „muß man kurz ſagen, daß, wenn man die Dinge ſo nimmt, „wie ſie in Folge der allgemeinen Durchführung des Geſetzes „vom Jahre 1841 geworden ſind, man wohl einige Spuren „dieſes glücklichen Einfluſſes findet; aber dieſe Spuren ſind „nur einzelne Erſcheinungen und gehen nicht tief. Es bleiben „noch verſchiedene Lücken auszufüllen; das Gute muß zu allgemeiner Geltung gebracht, die Anwendung der Regel gleichförmig werden. Der jährliche ſeit mehreren Jahren berechnete Durchſchnitt der Durchführung nimmt nicht zu, ſcheint ſogar ſeit einiger Zeit abzunehmen. Es genügt, an die „Nothwendigkeit der Concurrenz zu denken, um zu erkennen, „daß das Uebel Uebel erzeugen muß. Solange die Durchführung nicht allgemein gehandhabt wird, iſt das Geſetz zum Abkommen verurtheilt . . . Die vorſtehenden Beobachtungen „laſſen ſich im Allgemeinen auch auf die übrigen Schutzgeſetze

„der Arbeit, namentlich auf das Geſetz über die Lehrzeit an„wenden.“ [1]) Modeſte findet ebenfalls, daß das Geſetz von „1841 nur zur Hälfte in Vollzug geſetzt wurde.“ [2]) An Orten, wo das Geſetz ernſtliche Wirkungen hervorbrachte, iſt dies zunächſt der Mitwirkung der Fabrikherren zu danken; ohne oder wider ihren Willen iſt Alles unmöglich.“ [3]) Eine der beſten Wirkungen des Geſetzes beſteht darin, daß die Sorgfalt der Fabrikherrn, in denen durch die Habſucht noch alle liebende Theilnahme für die Arbeiterklaſſen erſtickt iſt, aus dem Schlafe gerüttelt werde. Aber auf diejenigen, die ſich einzig vom ſchmutzigen Intereſſe leiten laſſen, hatte es bisher keinen Einfluß und wird wahrſcheinlich auch keinen gewinnen können. Das Geſetz kann ferner in Ermangelung eines anderen Einfluſſes zur Folge haben, daß es in den Arbeitern das Gefühl für das, was ſie ihrer Familie ſchuldig ſind, wach ruft. Es wirkt alſo dadurch, daß es den Sinn für Sittſamkeit, der zu oft eingeſchläfert worden, wieder erweckt weit mehr, als durch den Zwang, welchen es auferlegt.

Die einzige Macht, welche hier mit voller Kraft wirken könnte, ohne die in unſern Sitten ſo tief eingewurzelten Principien der individuellen Freiheit der Gefahr auszuſetzen, iſt wiederum nur die ſittliche Kraft. Fabrikherrn und Arbeiter müſſen ſich durch den chriſtlichen Geiſt der Mäßigung und des Opfers über die unedlen Berechnungen einer unerſättlichen Habgier und über die rohen Anreizungen der materiellen Gelüſte zu erheben wiſſen. Da, wo höhere Beweggründe des Lebens auf die in Fabriken arbeitenden Klaſſen einen entſchiedenen Einfluß ausüben, gewahrte man eine merkliche Abnahme des Uebels. An mehreren Orten fanden junge Fabrikarbeiterinnen in der liebevollen Wachſamkeit ihrer Arbeitgeber ein

---

[1]) Les Populations ouvrières, Band II, S. 293.

[2]) Du Paupérisme, S. 137. — Ueber die Schwierigkeiten, welche ſich in England der Durchführung des Geſetzes entgegen ſtellten, ſehe man Études sur l'Angleterre, von Léon Faucher, Band II, S. 99.

[3]) Man ſehe Annales de la Charité, Jahrgang 1859, S. 159.

Schutzmittel gegen die Gefahren ihrer Lage. Michel Chevalier erzählte uns vor langer Zeit in seinen Briefen über Nordamerika die Einzelnheiten im Leben der Arbeiterinnen zu Lowell. Leplay berichtet in seinen europäischen Arbeitern ein Beispiel von ähnlichen Maaßregeln, die zu Frankreich in der Metallindustrie getroffen wurden.[1]) Ein anderes sehr beachtenswerthes Beispiel finden wir unter den von Saint-Léger und Delbet in den Arbeitern der beiden Welttheile niedergelegten Beobachtungen. Diese Beobachtungen führen in eine große Spinnerei und Weberei, die am Oria in der Nähe von St. Sebastian liegt. „Weil das Etablissement vom Bereich der Wohnungen etwas entfernt liegt, so schlafen die „Mädchen, welche die Mehrzahl der Personen bilden, in einem „gemeinsamen Schlafsaal. Um fünf Uhr Morgens stehen sie „auf und gehen an die Arbeit, nachdem sie ihrer religiösen „Pflicht Genüge gethan. Im Laufe des Tages haben sie als „Ruhestunden drei Recreationen mit einer Gesammtdauer von „drei Stunden. Während dieser Recreationen, die in besonderm Umfriedungen gehalten werden, beschäftigen sich die „Mädchen unter sich mit Gesängen und Tänzen, die ihre „hauptsächlichste Unterhaltung bilden. Am Abend begibt man „sich um ein halb neun Uhr in den Schlafsaal; um ein halb „zehn Uhr werden alle Lichter ausgelöscht und tritt Stillschweigen ein. Die Tagesordnung gleicht, wie man aus diesen „Andeutungen sieht, so ziemlich der eines Pensionats. Die „Mädchen sind im Allgemeinen gelehrig und unterwerfen sich „sehr gerne der Regel. Frauen, denen Alter und Charakter „ein gewisses Ansehen verschaffen, sind außerdem beauftragt, „über deren genaue Beobachtung zu wachen. Uebrigens sind „die jungen Arbeiterinnen nicht der Verbindung mit ihrer Familie beraubt. Am Samstag um drei Uhr endet die Arbeit „und nach Reinigung der Maschinen und Werkstätten können

[1]) XXXII. Monographie, Anmerkung B.

[2]) IX. Monographie, Anmerkung D.

„ſie ſich um vier Uhr zu ihren Eltern begeben, bei denen ſie „ſo den ganzen Sonntag zubringen.

„Dieſe Einrichtung der Werkſtätten für Mädchen iſt der„jenigen ähnlich, welche in der amerikaniſchen Union und in „einigen franzöſiſchen Diſtricten, wo der religiöſe Geiſt ſich „erhielt, wie zum Beiſpiel in Auvergne, Aufnahme fand. In „Spanien ſind, wie in Frankreich und Amerika, die Reſultate „glänzend; überall ſuchen dieſe Maaßregeln die Erhaltung der „guten Sitten bei den nämlichen Umſtänden, unter denen „anderswo oft eine tiefe ſittliche Verſunkenheit herrſcht. Es „wäre alſo ſehr wünſchenswerth, daß ſie in Frankreich in „einem größeren Umfange angewendet würde; aber es muß „bemerkt werden, daß es, um bei dergleichen Unternehmungen „Glück zu haben, ein Haupterforderniß zu ſein ſcheint, ſich „auf das religiöſe Gefühl zu ſtützen."

Wir haben dieſes Beiſpiel ausführlich berichtet, weil es durch den beſten der Beweiſe, durch die That, zeigt, was man von einer Eintracht zwiſchen Arbeitsherrn und Arbeitern unter dem Einfluſſe des chriſtlichen Gefühles erwarten könnte. Wir erkennen gern, daß ähnliche Einrichtungen nicht überall möglich wären; aber ohne dieſes Ideal des Patronats immer erreichen zu wollen, gibt es denn keine andern Maaßregeln, die nachhaltigen Nutzen abwerfen, und die, wenn ſie auch das Uebel nicht mit der Wurzel auszurotten vermögen, doch wenigſtens ſeine Verheerungen beträchtlich verringern würden? Die verläſſigſten Männer behaupten, daß in den meiſten Fällen die Trennung der Geſchlechter in dem Werkhauſe keine unmögliche Sache iſt.[1]) Maaßregeln bezüglich des Ausganges aus dem Werkhauſe haben ebenfalls ihre Bedeutung und dürfen nicht vernachläſſigt werden. In mehreren Fabriken hat die Liebe der Arbeitsherrn dafür geſorgt. Die Liebe hat ferner jene Abweſenheit der Familienmutter, welche durch die Fabrikarbeit völlig in Anſpruch genommen wird, eine Abweſenheit,

[1]) Man ſehe Villermé, Band II, S. 51. — Ducpétiaux, Band II, S. 58.

die für die Kinder in ſittlicher wie in phyſiſcher Beziehung oft ſo nachtheilig iſt, nicht ohne Heilmittel gelaſſen. Die Krippen, die Freiſäle erſetzen die Familie ſehr unvollſtändig; aber da, wo es durch die Macht der Dinge und auch in Folge menſchlicher Fehler an Sorgfalt der Familie fehlt, werden dieſe Einrichtungen, die an ſich ſelbſt ein Uebel wären, weil ſie eine Lockerung der Familienbande zur Folge haben, ein Gut, und oft ſogar eine Nothwendigkeit.

Das Patronat iſt namentlich in Anſehung der Fabrikkinder unerläßlich. Die häusliche Induſtrie und die kleinen Werkſtätten haben auch ihre Urſachen des Uebels und fordern gleichfalls in Anſehung der Lehrlinge den Schutz des Geſetzgebers und das thätige Eingreifen des Patronats. Das Geſetz vom 22. Februar 1851 über die Lehrzeit hat ſie in ſeine Verfügungen aufgenommen und die Privatwerke des Patronats erfaſſen ſie in ihrer liebenden Thätigkeit. Aber um wie viel mehr erheiſchen nicht die großen Induſtrien dieſes Patronat und dieſen Schutz des Geſetzgebers Angeſichts der größeren Gefahren, mit denen ſie die Jugend bedrohen! Dadurch, daß das Geſetz den Beſuch der Schulen bis zu einem gewiſſen Alter fordert, hat es die Sorge zu ergänzen verſucht, welche gar ſo häufig von den Arbeitsherren und ſogar von den Eltern der jungen Arbeiter vernachläſſigt werden. Aber das Geſetz vermag in einer ſolchen Sache nichts Großes. Alles hängt vom Gefühle der Pflicht bei den Eltern und der Liebe bei den Arbeitsherrn ab. Die Leidenſchaft für materielle Genüſſe, verbunden mit dem Hang zur Unabhängigkeit verleitet den Vater leicht zur Vergeſſenheit deſſen, was er ſeinem Kinde ſchuldet; ſie führt zur Auflöſung der Familie durch die Selbſtſucht. Es bedarf der ganzen Energie des Princips der chriſtlichen Entſagung, um den Geiſt der Familie wieder herzuſtellen, wenn er unglücklicher Weiſe in den Arbeiterfamilien abgenommen hat. Ohne dieſen Geiſt bliebe das Patronat der höheren Klaſſen über die Kinder der Arbeiterklaſſen meiſtentheils fruchtlos. Die katholiſche Liebe hat viel gethan, um dieſes Patronat zu erweitern. Unter ihre nützlichſten Ein-

richtungen gehören die Sonntags- und Abendschulen; die Werke, deren Zweck ist, für Unterhaltung und Unterweisung der jungen Arbeiter während der Festtage zu sorgen; die Gesellschaften des guten Raths und der Beharrlichkeit; namentlich das Werk der Lehrlinge, das sich damit beschäftigt, die jungen Arbeiter zu unterbringen, ihnen wackere und einsichtsvolle Meister und Arbeitsherrn zu suchen; das sie überwacht und auf der Bahn führt, welche sie betreten haben; das durch ihre Vereinigung am Abend und Sonntag für ihre Unternehmung sorgt und ihnen Unterhaltungen ohne Gefahr für die Sitten bietet. Man kann die Tragweite des Guten nicht bemessen, das ein solches Werk hervorbringen müßte, wenn es allgemein eingeführt würde; aber sein Einfluß bleibt immer zwei Bedingungen untergeordnet, auf deren Nothwendigkeit man nicht zu oft hinweisen kann: dem guten Willen der Eltern und dem guten Willen der Arbeitsherrn. Vergebens bemüht man sich, die jungen Arbeiter zu bessern; so lange sie in der Familie und in den Werkstätten nur Beispiele der Rohheit, der Selbstsucht und Sittenlosigkeit sehen, so lange bleiben alle Mühen fruchtlos. Aber diese beiden Bedingungen wird, wir haben es gesagt und wiederholen es unaufhörlich, die Gesellschaft nur wieder finden, wenn die Uebung der christlichen Entsagung an die Stelle des Hungers nach Gewinn und des Hungers nach Genüssen getreten ist.

Die Landwirthschaft steht über der Industrie nicht allein wegen der Zahl der Arme, welche sie beschäftigt und wegen der thatsächlichen Wichtigkeit ihrer Producte, sondern auch wegen der Natur ihrer Arbeiten und wegen des Einflusses, welchen sie auf das Loos der Arbeiter äußert. Es liegt in den landwirthschaftlichen Beschäftigungen etwas Gesundes und Stärkendes, das der Gesundheit der Seele und des Leibes in gleicher Weise zu Gute kömmt. Immer in Gegenwart des großen Schauspiels der Natur, immer im Streite mit den höheren Kräften der physischen Welt, welche den Menschen seine Schwäche fühlen läßt, erschwingt sich der Landwirth leichter zu Gott. Während der Industriearbeiter sieht, wie die Materie

ſich den Befehlen des menſchlichen Geiſtes unabläſſig mit Gelehrigkeit beugt, ſieht der Landwirth, wie der Einfluß der Atmosphäre alle ſeine Anſtrengungen beherrſcht und alle ſeine Berechnungen vereitelt. Jeden Augenblick fühlt er die Gegenwart Gottes ſowohl durch den unmittelbaren Beiſtand, den er von der Natur empfängt, als auch durch den unbeſiegbaren Widerſtand, den ſie ihm entgegenſtellt. In dieſer Schule eignet er ſich zwei Gefühle an, welche die Quelle jeder ſittlichen Kraft ſind: das Gefühl der Demuth und des Mißtrauens auf ſeine eigenen Kräfte und das Gefühl des Vertrauens auf die Güte Gottes und ſeinen unabläſſigen Beiſtand. Während der Induſtriearbeiter ſeine Kräfte in der geräuſchvollen und ungeſunden Atmosphäre der Fabriken verzehrt, vollbringt der Landwirth ſeine Arbeit im Frieden des ländlichen Lebens und unter den belebenden Einflüſſen der freien und reinen Luft des Feldes. Dank der äußern Ruhe ſeines Lebens und der Befreiung von den Verſuchungen, welche den Arbeiter der Stadt umlagern, befindet ſich der landwirthſchaftliche Arbeiter in der größern Möglichkeit ſittlicher Vervollkommnung. Die Einſamkeit, zu der ihn ſeine Arbeiten häufig nöthigen, ladet ihn zur Betrachtung ein und dadurch, daß ſie ihn oft in ſich ſelbſt zurückführt, verſetzt ſie ihn in günſtigere Gelegenheit, ſeine ſittliche Kraft zu ſteigern und ſeinen Willen zu zügeln. Alles in ſeinem Leben führt ihn naturnothwendig zu dem, was die Weisheit unſerer Väter als das Ideal des menſchlichen Lebens betrachtete, zum Beſitz einer geſunden Seele in einem geſunden Leibe. Fügen wir noch mit Villeneuve hinzu, „daß die Landwirthſchaft nicht die Gefahr mit ſich „bringt, ohne Maaß, ohne Schranken und ohne Uebergang „die Arbeiter zu vermehren, die ſie beſchäftigt; es liegt in „ihrer Natur, ſich nur nach und nach zu verbeſſern, und die „Nachfrage nach Arbeitern mit einem nur ſtufenweiſe eintretenden Wachsthum in Einklang zu bringen, ohne daß man „eine plötzliche Unterbrechung der Arbeiten zu fürchten hätte. „Die Erde iſt ein großes Werkhaus, das ſich niemals ſchließen „läßt, wie jene andern Manufacturen, und es iſt genau wahr,

„daß die Fabrikklaſſen von den ſeltenen Unfällen der Land-
„wirthſchaft noch weit mehr zu leiden haben, als die landwirth-
„ſchaftlichen Klaſſen ſelbſt.“

In Folge dieſes moraliſchen und materiellen Vorzugs er-
freut ſich der Landbebauer bei einem Lohne, der im Verhält-
niß zu dem der Arbeiter in Städten bedeutend geringer iſt,
einer in der Wirklichkeit viel größeren Wohlfahrt. Die für
die Wohlfahrt des Menſchen wahrhaft nützlichen Bedürfniſſe
überwiegen bei ihnen die Bedürfniſſe des Luxus, in denen der
Arbeiter der Stadt ſeine Sittlichkeit und Geſundheit gleich-
mäßig aufs Spiel ſetzt. Hierin ſtimmen alle Zeugniſſe über-
ein; wir wollen nur ein einziges anführen; es iſt den Mo-
nographien entnommen, die in den wirthſchaftlichen Budgets
der Arbeiterklaſſen Belgiens enthalten ſind. „Vorausgeſetzt,
„heißt es dort, daß alle Umſtände gleich ſind, iſt die Nahrung
„der Culturarbeiter beſſer, geſünder, reichlicher, als die der
„Arbeiter in der Stadt. Der Arbeiter auf dem Felde kann,
„obgleich ſein Lohn mäßiger iſt, ſich den Genuß des Fleiſches
„mehrmal oder doch wenigſtens ein- und zweimal wöchentlich
„geſtatten, weil er weniger erkünſtelte Bedürfniſſe hat, als der
„Arbeiter in Städten, weil er nüchterner, ordnungsliebender
„iſt, weil Trunkenheit und Ausſchweifung ihm beinahe unbe-
„kannt ſind.“ [1])

Ungeachtet dieſes natürlichen Vorzugs hat die Landwirth-
ſchaft doch auch ihr Elend. Der Gebrauch des Maſchinen-
weſens im Landbau, die Manufactur-Landwirthſchaft, wie
Léon Faucher ſagt, die mit der maaßloſen Ausdehnung des
Landbaues gleichen Schritt hält, erzeugt für der landwirthſchaft-
lichen Arbeiter zahlloſes Elend. Anderſeits iſt die über-
mäßige Zerſtückelung der Landgüter, der Mangel an Gleich-
gewicht zwiſchen Groß-, Mittel- und Kleinbeſitz gleichfalls eine
Urſache vieler Leiden für das Land.

---

[1]) Budget d'une famille d'ouvriers de la commune de Gæs-
beck (Brüſſeler Kreis), vom Grafen Arrivabene, S. 25.

England bietet uns bezüglich der Lage der landwirthschaftlichen Bevölkerung in der neueren Zeit das schlagendste Beispiel der traurigen Wirkungen einer maaßlosen Zusammenlegung des Eigenthums und der Grundstücke. Im zweiten Kapitel dieses Buches haben wir ein Bild der sittlichen und materiellen Versunkenheit bei den Arbeitern auf dem Lande in England entworfen. Durch Zeugnisse, welche bei den englischen Staatsöconomen im größten Ansehen stehen, sind sie uns womöglich noch mehr versunken geschildert worden, als die Arbeiter in den Städten. Verpestete Wohnungen, in denen sich alle Laster und alle Krankheiten breit machen, Kleider, die vor Schmutz und Alter aneckeln, eine schmähliche Unwissenheit; rohe, oft viehische Sitten, widerliche Trunksucht, eine zwar weniger als in der Stadt verbreitete Feilbieterei, die aber dennoch sehr beunruhigende Dimensionen annimmt, zahlreichere Verbrechen bei der landwirthschaftlichen als bei der städtischen Bevölkerung: das sind die Züge, in denen man uns einstimmig die Lage des Landes in England schildert.

Die Landbevölkerung Englands hat einstens eine bessere Lage gekannt. In den katholischen Zeiten des Mittelalters gehörte diese Bevölkerung unter die glücklichsten Europas. Sie zählte eine große Zahl kleiner Grundbesitzer, welche die sicherste Kraft des Landes bildeten und seinen socialen Zuständen vor den meisten andern Ländern den Vorzug gaben. [1])

Ursachen verschiedener Natur, namentlich aber eine mehr und mehr ungleiche Vertheilung des Reichthums, diese Frucht der sittlichen Verkehrtheit und der verderbenbringenden Einflüsse, die in England den Triumph des Protestantismus vorbereiteten, begannen seit der zweiten Hälfte des sechszehnten Jahrhunderts die Zusammenlegungsbewegung der Grundstücke. Diese Bewegung hat heutzutage ihre äußerste Grenze erreicht. Wie in Rom fanden es die großen Gutsherren für vortheilhaft, ihre Besitzungen dadurch zu lichten (to clear), daß sie

[1]) Man sehe hierüber die wohlbegründete Meinung Pashley's, **Pauperism and poor laws**, S. 168.

die Wohnungen der Landleute zerstörten und die Grundstücke in Weideplätze umwandelten. So sehr führen die nämlichen sittlichen Unordnungen im socialen Leben unvermeidlich die nämlichen Lagen herbei. Seit diesem Augenblicke erschien auf dem Lande Englands das Elend. Bis zur Mitte des vergangenen Jahrhunderts ist die Verkoppelungsbewegung der Grundstücke und die Erweiterung des Landbaues in gewissen Schranken geblieben. Der mittlere Grundbesitz behauptete in dieser Epoche noch eine wichtige Stelle in England und sein Einfluß gehörte zu den hauptsächlichsten Ursachen der erstaunlichen Macht, welche sich England gegen das Ende des letzten Jahrhunderts in der Welt errungen hat. Obschon bedeutend verringert, verschwand der mittlere Grundbesitz nie vollständig aus England; er behauptet auch heutzutage noch einen ansehnlichen Platz, und dem in ihm noch liegenden Rest von Leben und Einfluß ist es größtentheils zuzuschreiben, daß England bisher den Gefahren entrann, denen es durch seine Handelsorganisation ausgesetzt ist. Der Geist der Ruhe bei dem Landadel (gentry), die Vorliebe dieses ausgezeichnet sittlichen und conservativen Standes für den Frieden in einer bescheidenen aber gesicherten Lage setzt der fieberhaften Aufregung der industriellen Klassen ein gewisses Gegengewicht entgegen.[1])

Aber dieser Mittelstand im Grundbesitz wird in England immer geringer als auf dem Festlande. Die niederen Stände sind verhältnißmäßig noch seltener. Vorherrschend ist nur der große Grundbesitz und die Großwirthschaft. In der großen

---

[1]) Nach Lavergne rechnet man heutzutage in England 250,000 Grundeigenthümer; unter diesen sind 2,000, die für sich allein ein Drittheil des Bodens und des Gesammteinkommens besitzen, und unter diesen sind wieder 50, welche ein fürstliches Vermögen besitzen. Die andern Glieder der Pairschaft haben einen Grundbesitz, den man auf 250,000 Fr. Rente schätzen darf. Die Grundeigenthümer zweiten Ranges besitzen zwei Drittheile des Bodens; ihr mittlerer Antheil beläuft sich auf ungefähr 80 Hectare und ihr Einkommen von Grund und Boden auf 4000 Francs. (Économie rurale de l'Angleterre, S. 106.)

Cultur nun haben das Verfahren und die Gewohnheiten der Manufacturinduſtrie die Oberhand gewonnen, ſoweit dies wenigſtens bei der Natur der Dinge möglich iſt. Daraus ergab ſich für die landwirthſchaftlichen Klaſſen ein Zuſtand des Leidens und des Elendes, der dem der Induſtrieklaſſen ganz ähnlich iſt. Faucher hebt dieſe ſociale Seite in der Beſchaffenheit der engliſchen Bodenwirthſchaft entſprechend hervor, und faßt ihre Hauptzüge in Folgendem zuſammen:

„England iſt eine große Fabrik, die ſich bald mit dem „Boden, bald mit den Früchten des Bodens beſchäftigt, aber „leider ſtets nur nach einem und dem nämlichen Princip bei „zwei ſo ganz und gar verſchiedenen Dingen. In den Staa„ten des europäiſchen Continents richtet die landwirthſchaft„liche und Manufacturinduſtrie im Allgemeinen ihr Verfahren „nach zwei entgegengeſetzten Principien: die eine concentrirt „die Kapitalien, die Menſchen, die mechaniſche Kraft; die an„dere theilt die Kapitalien, iſolirt die Familien und zieht die „Handarbeit den Maſchinen vor. Die Menſchenracen unter„ſcheiden ſich eben ſo gut, wie die Induſtrien; in phyſiſcher „und ſittlicher Beziehung gleicht ſich nichts weniger, als ein „Bauer und ein Spinnereiarbeiter. In England verſchwinden „dieſe Unterſchiede mehr und mehr. Die Bewohner des Lan„des haben keine Tracht mehr, die ſie unterſcheidet; Arbeiter, „die mit dem Nachlaß der ſtädtiſchen Bevölkerung bekleidet „ſind, ſieht man im ſchwarzen Gewande den Karren ziehen. „Ihre Exiſtenz hat aufgehört, eine ſeßhafte zu ſein; weit ent„fernt, ſich an den Boden zu klammern, der ſie ernährt, ge„wöhnen ſie ſich an das Herumwandern der Manufacturarbei„ter und ziehen, um Arbeit zu ſuchen, von einer Grafſchaft „zur andern.[1]) Sie kennen jenes Gefühl nicht, das an Er„innerung feſſelt, das mit Vorliebe am Kirchthurme ſich an„klammert; nirgends ſind die Beſchäftigungen weniger erblich;

[1]) Unter den Bewohnern jeder Grafſchaft ſteht das Verhältniß der Fremden zu den Eingebornen im mittleren Durchſchnitt wie 1 zu 6 und manchmal auch wie 1 zu 4.

„der Geist der Tradition jagt höheren Regionen nach und „scheint die niederen Klassen vergessen zu haben.

„Selbst in jenen Gegenden Europa's, wo der Boden in „große Landgüter getheilt und Besitzthum einer geringen Zahl „von Grundeigenthümern ist, findet man wenig Taglöhner, die „um Lohn arbeiten und noch andere Existenzmittel haben, „als diesen Lohn. Hier sind Pächter gegen Erlag von Geld „oder Meier die eigentlichen Landbebauer, haben aber beide „in einem gewissen Maaße ihren Antheil an den Früchten des „Bodens. Die Arbeit geschieht mit Familie; die Kleinwirth„schaft oder Mittelwirthschaft fällt sohin mit dem großen „Grundbesitz zusammen. In England hat der Großbesitz „schließlich die Großwirthschaft nach sich gezogen. Die Pacht„höfe sind große Ausbeutungsanstalten, die ihr Leben aus „großen Kapitalien schöpfen und zur Arbeit des Menschen jene „der Maschinen und der Thiere gesellen. Der Pächter hat „zahlreiche Dienstboten und wenn es die Zeit erfordert, stellt „er Legionen von Arbeitern ein. Mit einem Wort, während „bei der Landwirthschaft im übrigen Europa die besoldete Ar„beit Ausnahme und die unabhängige Arbeit Regel ist, ist in „England die besoldete Arbeit Regel und die unabhängige „Arbeit Ausnahme.

„Der wesentliche Grundzug beider Industrietheile ist also „in England ein und derselbe. Pacht und Fabrik beschäftigen „gleichmäßig eine große Zahl Arbeiter, die kein anderes Ein„kommen haben, als den Taglohn, und wie die Stadt so hat „auch das Land seine Proletarier zu ernähren. In schlimmen „Tagen muß diese hin- und herwogende Masse nothwendig „der Gesellschaft zur Last fallen. Die Landwirthschaft ging in „Großbritannien in den Fabrikstand über; man darf sich also „nicht wundern, wenn die landwirthschaftliche Bevölkerung den „Folgen dieser Umgestaltung anheimfällt, die in einer Erhöh„ung aber auch Unsicherheit des Lohnes, in einer Anhäufung „der Bewohner, in Verwendung von Weib und Kind, in

„ſchaarenweiſer ſtatt individueller Arbeit, in Sclaverei und „Sittenloſigkeit der Arbeiter beſteht.“ [1])

Das Empörendſte aber bei den Unternehmungen der Großcultur in England iſt das Syſtem der truppenweiſen Arbeit (gang-system). Wir haben dieſes Syſtem im zweiten Kapitel dieſes Buches als eine der reichſten Quellen des Elends unter den landwirthſchaftlichen Klaſſen in Großbritannien bezeichnet. Léon Faucher beſchreibt es mit folgenden Worten:

„Es gibt Grafſchaften, unter andern die Muſtergrafſchaft „Lincoln, wo die landwirthſchaftlichen Arbeiten in Accord hin„gegeben und von Arbeitertruppen verrichtet werden, die in „jedem Diſtrict unter dem Banner eines Unternehmers ſich „geſchaart haben, wie dies bei den öffentlichen Arbeitern mit „den Zimmerleuten und Maurern der Fall iſt. Will ein „Grundbeſitzer ein Kartoffelfeld ausgäten, eine Wieſe umlegen, „oder Graben auswerfen laſſen, dann wendet er ſich an einen „Unternehmer (Gang-master), mit dem er in Bauſch und Bo„gen über die Arbeit unterhandelt. Hat dieſer die Arbeit „übernommen, dann ſammelt er alle Arbeiter, die er finden „kann, Männer, Weiber und Kinder, und ſendet ſie mit einem „Aufſeher, der ſie zu überwachen und das Geſchäft zu leiten „hat, an Ort und Stelle. Iſt die Entfernung ſehr beträcht„lich, dann transportirt man ſie auf Wägen, und läßt ſie „durcheinander in den Scheunen liegen, bis ſie nach geſchehener „Arbeit wieder nach Hauſe gebracht werden. Mädchen bleiben „auf dieſe Weiſe eine ganze Woche lang von ihrer Familie „entfernt, und da man bei der Auswahl der Arbeiter nicht auf „Sittlichkeit, ſondern meiſtens nur auf ihre Kraft ſieht, ſo „ſind ſie der Anſteckung der ſchlechteſten Geſpräche und der „verderblichſten Beiſpiele ausgeſetzt. Man darf ſich alſo nicht „wundern, wenn man in den Ausſagen eines Aufſehers lieſ't: „Auf 100 Mädchen kommen 70 öffentliche Dirnen.“ [2])

---

[1]) Etudes sur l'Angleterre, Band II, S. 56 ff.
[2]) Ibid., Band II, S. 62.

Was Léon Faucher vor zwanzig Jahren nachweis't, das ist heutzutage noch immer der Fall. Eine englische Correspondenz im Univers, die wir oben anführten, drückte sich am Ende des Jahres 1859 darüber in folgender Weise aus:

„Diese Schnittertruppen lagern auf dem Stroh der „Speicher und Scheunen in wilder Unordnung durcheinander. „Alter, Geschlecht, Verwandtschaft sind in der Finsterniß unter „einander gemengt. Daraus ergibt sich eine unbeschreibliche „Sittenlosigkeit, wobei das Laster durch die Mischung, die „Mischung durch die Blutschande noch an Schrecken gewinnt. „Beim Anblick dieser Versunkenheit kann man sich, sagte mir „einstens ein englischer Edelmann, nicht an den Gedanken „gewöhnen, mit diesen unglücklichen Geschöpfen, welche unser „plattes Land bevölkern, in der andern Welt in nähere Be„rührung zu kommen. Man muß annehmen, daß es für die „Leute unserer Stadt eigene Plätze geben müsse. Ist die „Erndte vorbei, dann gehen Pächter und Schnitter, oder, um „mich besser auszudrücken, Herrn und Arbeiter auseinander, „ohne daß einer um den Andern sich weiter kümmert, ja so„gar oft in der größten Feindschaft, im Innern jenen stillen „Groll nährend, der nur eine Gelegenheit zum Ausbruch ab„paßt, was während der letzten Erndte an mehreren Orten „der Fall war."

Solche Folgen bringt eine übermäßige Centralisation des Landbaues und sein nach dem Muster der Manufacturen eingerichteter Betrieb für die Lage des Volkes auf dem platten Lande mit sich.[1]) Wenn aber das übermäßige Umsichgreifen

[1]) Man hat in England die traurigen Wirkungen der maaßlosen Centralisation des Landbaues und der Vernichtung der Zwergwirthschaften so gut eingesehen, daß mehrere große Grundbesitzer dieses Landes, von wohlwollenden Gesinnungen gegen die Arbeiterklassen durchdrungen, mittels des Systems der Verloosung (allotments) und der Landgenossenschaften (land-societies), davon zurückzukommen bemüht sind. Das Verloosungssystem besteht darin, daß man für die Bauern Strohhütten baut, mit denen man ein cultivirbares Stück Land von gewisser Ausdehnung verbindet. Mit Hilfe der Erträgnisse dieser kleinen Wirthschaft erlangt der

der Ausbeutung das Elend hervorbringt, so kann das entgegengesetzte Extrem, die hartnäckig behauptete Kleinwirthschaft ebenfalls der ländlichen Bevölkerung das Leben erschweren und ihr die normale Unterlage der Entwicklung entziehen. Von daher kommen auf dem Festlande, namentlich in Frankreich, großen Theils die Uebel, unter denen die landwirthschaftlichen Klassen seufzen. Das Elend der Bauern in Frankreich ist, Gott sei Dank! noch weit entfernt von dem Elend der landwirthschaftlichen Arbeiter in England. Was vor Allem die Sittlichkeit anbelangt, so besteht zwischen den Bauern Frankreichs und denen Englands der große Unterschied zwischen einer katholischen Bevölkerung, welche vom Eifer des Klerus und der Liebe der höheren Klassen immer auf einer gewissen sittlichen Höhe erhalten wird, und einer protestantischen Bevölkerung, die, von Seite eines gleichgiltigen Klerus und der höheren Klassen ohne Schutz gelassen, Versuchungen blosgestellt sind, welche durch die neue Beschaffenheit der Arbeit ohne Unterlaß zahlreicher werden. Die Landbevölkerung beider Länder befindet sich auch bezüglich der socialen Beziehungen in einer sehr verschiedenen Lage. In England ist der Pächter regelmäßig ein Edelmann, der mit der Menge Elender, die er auf den Landbau verwendet, nichts gemein hat. Wenn in der Folge Beziehungen eintreten zwischen den beiden Klassen, so sind sie nur Beziehungen des Herrn zum Dienstboten, und dies oft nur durch Mittelspersonen. Mit Ausnahme einer geringen Zahl von Familien, die durch ihr Vermögen und ihre Erziehung höher stehen, sind sich in Frankreich alle Stände nahe und vermischen sich sogar oft im Landleben. Der Pächter und Zwergwirth, oft sogar der Taglöhner, leben in einer

---

Bauer leicht den Miethzins für seine Wohnung, den er oft unmöglich zahlen kann, wenn mit dieser Wohnung nicht auch ein Grundstück verbunden ist. Die Landgenossenschaften haben zum Zweck, den Arbeitern die Gelegenheit zu bieten, sich aus ihren Ersparnissen Grund und Boden anzukaufen, auf dem sie Wohnungen errichten können. Die Landgenossenschaften beschäftigen sich hauptsächlich mit den Arbeitern der Städte, als mit denen des platten Landes.

wahren Gemeinſchaft der Ideen, der Sprache, der Neigungen und Vergnügungen. Die untern Schichten ſind dort demnach weniger geſunken, als in England; außerdem ſind ſie den ſittlichen Leiden, welche dem Armen aus ſeiner Noth im Zuſammenhalt mit dem Luxus der Reichen erwachſen, weniger ausgeſetzt. Nichtsdeſtoweniger entrathen ſie ſchmerzlichſt eine gewiſſe Leitung und eine gewiſſe Erhebung, welche ihnen durch die häufigere Anweſenheit der Grundbeſitzer auf dem Lande, und durch deren unmittelbare Mitwirkung bei den landwirthſchaftlichen Angelegenheiten verſchafft werden könnten.

Im zweiten Buche dieſes Werkes haben wir geſagt, wie die Zerſtückelung des Bodens in immer kleinere Parcellen und die wachſende Abnahme des Landbaues die Productivkraft der landwirthſchaftlichen Arbeit herunterdrücken. Dieſe Abnahme in der Arbeitskraft geſtaltet ſich für den Bauer nothwendig zu einer Abnahme der Einnahmsquellen oder zu einer Steigerung der erforderlichen Anſtrengung, um die nämlichen Erträgniſſe zu erhalten. In Folge dieſer Urſachen vermehren ſich auf unſerm platten Lande die Klaſſen jener armen Grundbeſitzer, deren Daſein ſich in einem beſtändigen Kampfe gegen das Elend aufzehrt und oft unter der Laſt von Wucherzinſen und Hypothekſchulden mit einem vollſtändigen Ruine ſchließt. In Folge von Geſetzen, welche die unendliche Theilung des Bodens begünſtigen, ſieht ſich ein großer Theil der landwirthſchaftlichen Bevölkerung in die Alternative verſetzt, entweder ſich einer immer mehr und mehr ſteigenden Lebensnoth zu unterziehen, weil mit jedem Zuwachs in der Anzahl der Familienglieder auch die Bodenzerſtückelung ins Kleine vorſchreitet; oder aber die Zahl der Kinder zu beſchränken, um ihre Zukunft dadurch zu ſichern, daß der fortgeſetzten Bodentheilung Einhalt geboten wird. Im erſten Falle wächſt das materielle Elend von Geſchlecht zu Geſchlecht, im zweiten Falle tritt das noch weit ſchlimmere moraliſche Elend ein, das ſchließlich immer in irgend einer Weiſe auf jenes erſtere hinauslaüft.

Ebenſo haben wir bei der Abhandlung über die Productivkraft der landwirthſchaftlichen Induſtrie geſagt, wie die Un-

ſtättigkeit des Grundbeſitzes und ſeine durch das Erbſchaftsgeſetz nothwendige Theilung zur Gutsabweſenheit (Abſenteismus) der Grundbeſitzer führen, und das Patronat derſelben über die Landbauer immer ſeltener machen. Wir haben damals hervorgehoben, wie eine gewiſſe Abſtufung (Hierarchie) des Landbaues nothwendig ſei, um der landwirthſchaftlichen Arbeit ihre volle Macht zu ſichern. Dieſe Abſtufung des Grundbebeſitzes und der Bodencultur iſt nicht weniger nothwendig, wenn man die Wohlfahrt der landwirthſchaftlichen Klaſſen ins Auge faßt. Das Gleichgewicht zwiſchen der Groß-, Mittel- und Kleincultur iſt eine jener Bedingungen, ohne welche das landwirthſchaftliche Patronat nicht beſtehen kann. Dieſes Patronat iſt aber für den Arbeiter auf dem Felde eben ſo nothwendig, wie für den Arbeiter der Städte. Dadurch, daß der Landwirth fern von den großen Volksmittelpunkten lebt, wo die Ideen und Kenntniſſe ſich raſcher entwickeln und Gemeingut werden, iſt er mehr der Gefahr ausgeſetzt, der geiſtigen Trägheit zu verfallen, und in eingelernter Fertigkeit und Unwiſſenheit zu verſumpfen. Er bedarf der Erhebung von Seite der höheren Klaſſen, jener Klaſſen, welche den Anſtoß zur allgemeinen Bewegung in der Geſellſchaft erfaſſen und ſittliche Kraft genug beſitzen, um die Bewohner des platten Landes aufzuklären, ohne ſie den Gefahren des Vorurtheils und eines falſchen Lichtes auszuſetzen. Wenn der Bauer ſich ſelbſt überlaſſen wäre, dann könnte es ſich ereignen, daß ſogar ſeine Tugenden in Laſter ſich verkehrten. Seine Einfalt würde leicht zur Rohheit werden; Vorſorge und Sparſamkeit würden leicht in ſchmutzigen Neid ausarten; in Mitte von gefährlichen Arbeiten, denen er unter dem Drucke harter, unabläſſig aufſtachelnder Nothwendigkeit und nie beſiegbarer Entbehrung preisgegeben iſt, würde ſelbſtſüchtiges Intereſſe bald zur Regel ſeines Lebens werden. Dazu kommt noch, daß er fern von der allgemeinen Bewegung der Geſellſchaft und in abgelegenen Gegenden weitab von den Sammelplätzen des Reichthums wohnend häufig in Vergeſſenheit und Verlaſſenheit erliegen oder ſich vor Verzweiflung den ärgſten Ausſchweifungen in die Arme

werfen müßte, wenn er in Zeiten der Mühsal und Noth sich selbst überlassen bliebe, weil er sein Elend nicht kundmachen könnte.

Die äußerste Concentration der Grundstücke und des Landbaues und ihre äußerste Theilung sind für das landwirthschaftliche Patronat in gleicher Weise von Unheil. Im ersten Falle sind die Reichen des platten Landes zu fern von den Armen, zu sehr durch die Natur den Beschäftigungen und Gewohnheiten von ihnen getrennt, als daß sie sich um ihr Schicksal kümmern sollten. Die Verlassenheit, in welcher die Arbeiter der Landwirthschaft in England leben, ist davon ein offenbarer Beweis. Im andern Falle macht die Theilung der Hinterlassenschaften mit der daraus hervorgehenden Beweglichkeit im Besitzthum und der unendlichen Zerstückelung der Landgüter die Einführung des Patronats sehr schwierig, manchmal sogar unmöglich.[1]) Die Uebel, welche bei diesem Thatbestand die übermäßige Zerbröckelung der Güter hervorbringt, sind ohne Zweifel viel geringer, als jene ihrer übermäßigen Concentration; gleichwohl sind sie Uebel und verzögern eine Besserung im Loose der Bauern beträchtlich. Wenn der Grundbesitz bei jedem neuen Familienzuwachs vertheilt wird, wird das landwirthschaftliche Leben den Grundbesitzern unmöglich, und diese flüchten sich dann regelmäßig in die Stadt. Wenn statt der Theilung das Besitzthum veräußert wird, wie können da bei dem häufigen Wechsel in der Person der Eigenthümer die Beziehungen des Patronats Bestand gewinnen und sich erhalten? Ist der Groß- und Mittelbetrieb selten, wie sollen diejenigen, welche sich daranwagen, der ausgebreiteten und schwierigen Aufgabe des Patronats genügen? Jeder wird durch die Macht der Dinge gezwungen, für sich leben; wäre aber der landwirthschaftliche Betrieb nach einem gerechten Gleichgewicht vertheilt, dann würden die Groß- und Mittelwirthschaft ebenso viele Mittelpunkte bilden, um die sich natur-

[1]) Man sehe über diesen Punkt die treffenden Bemerkungen Leplay's, Ouvriers européens, XXVI. Monogr. Anmerk. B.

nothwendig die Kleinwirthe gruppirten. Um aber, wie wir in unſerm zweiten Buche ſagten, dem Hin- und Herwandern des Grundbeſitzes Einhalt zu thun, um die Theilung des Bodens und der Bewirthſchaftung in gerechten Schranken zu halten, um die Beſitzer großen und mittleren Vermögens auf den Landgütern feſtzuhalten, dazu gehört nicht blos der Einfluß der Geſetze, dazu gehört auch der Einfluß der Sitten; die Schwierigkeit wird nicht gelöſ't, außer durch eine aufrichtige Rückkehr zu den Gewohnheiten der chriſtlichen Geſellſchaften. Es bedarf auf Seite der Kleinen wie auf Seite der Großen einer gründlichen Umänderung in den Principien und im Leben. Erſtes Erforderniß zu dieſer Wiederherſtellung des landwirthſchaftlichen Patronats iſt hier wie überall und hier ganz beſonders der Geiſt der Entſagung. Nichts Ernſtliches iſt geſchehen; ſo lange die Entſagung nicht wieder zur Gewohnheit und gewiſſermaſſen zum Naturtrieb unſeres Daſeins geworden iſt. Nur iſt bei der Landwirthſchaft, Dank dem ſittlichen Vorzuge, welchen der Arbeiter auf dem Felde vor dem Arbeiter in der Stadt bewahrt hat, die Aufgabe eine leichtere.

IV. Kapitel.

Von den Urſachen des Elendes, die in der perſönlichen Beſchaffenheit der Arbeiter wurzeln.

Soweit die Urſachen des Elendes in der perſönlichen Beſchaffenheit derjenigen wurzeln, die demſelben unterworfen ſind, laſſen ſie ſich auf nachſtehende Hauptquellen zurückführen: auf Trägheit, Unwiſſenheit, Sorgloſigkeit, Verſchwendung, ſchlechte Aufführung jeder Art, das heißt auf Laſter oder Schwachheiten, auf Sittenloſigkeit oder tadelnswerthe Hingabe an die Lockungen der Eitelkeit, des Stolzes und der Sinnlichkeit, kurz auf mehr oder weniger tiefes, mehr oder minder langes Vergeſſen

des Geſetzes des chriſtlichen Lebens, des Geſetzes der Entſagung, aus welchem die Herrſchaft über die Begierden und Wünſche und eine feſte Ordnung im Leben entſpringt. Dieſe Mängel und Unordnungen jeder Art haben verſchiedene Abſtufungen. Manchmal ſind ſie nur Leichtſinn, augenblickliches Hingeriſſenſein oder Unbeſonnenheit; ein anderes Mal poſitive Sittenloſigkeit, mehr oder minder eingewurzelte Gewohnheit des Laſters, mehr oder minder tiefe ſittliche Fäulniß. Immer aber müſſen die Familien, deren Häupter ſich von jenen Fehlern überraſchen laſſen, oder bei denen ſie laſterhafte Gewohnheit geworden ſind, darunter leiden. In jedem Falle iſt ſchmerzliche Verlegenheit, und wenn die Unordnungen einen gewiſſen Grad erreicht haben, das Elend die unvermeidliche Folge.

Dieſe perſönlichen Urſachen des Elendes ſind vielfach und am wirkſamſten thätig, und auf ſie muß man in den meiſten Fällen die Entbehrungen zurückführen, die auf vielen Arbeiterfamilien ſo drückend laſten. Selbſt dann, wenn ſie nicht aus ſich allein das Elend erzeugen, ſtehen ſie mit den andern Urſachen im Bunde und verſtärken deren Gewalt. Dies iſt in einem ſolchen Grade wahr, daß die andern Urſachen des Elendes gerade dann den größten Theil ihrer Wirkung verlieren würden, wenn die Arbeiterklaſſen im Ernſte ſittlich wären.

Die Männer, welche lange an der Erforſchung der Urſachen des Elendes gearbeitet und über das Leben der Arbeiterklaſſen die genaueſten Beobachtungen angeſtellt haben, ſind in dieſem Punkte nur eine Stimme.

Villermé ſtellt ſich die Frage, ob man das Elend des Arbeiterſtandes der Manufactur zur Laſt legen müſſe, und kommt dann, nachdem er auf die Uebertreibung hingewieſen hat, in die man zuweilen bei Schilderung des Einfluſſes der induſtriellen Arbeit auf die Lage des Arbeiters verfallen iſt, zu folgendem Schluſſe: „Ueberall erwirbt ſich der Menſch, „welcher zur Arbeit verdammt iſt, ſein Brod im Schweiße „ſeines Angeſichtes. Aber auch überall erwächſt aus Faulheit, „Sorgloſigkeit, Schwelgerei und Corruption unausweichlich „das Elend. Die Arbeiter in unſeren Fabriken bekommen

„faſt allgemein, ich möchte ſagen, immer einen höheren Lohn, „als die anderen; aber ſehr gewöhnlich fehlt es bei uns und „im gegenwärtigen Zuſtande den Fabrikarbeitern auch an „Mäßigkeit, Sparſamkeit, Vorſorge und Sittlichkeit, und ſehr „oft ſind ſie nur aus eigener Schuld elend.“ [1])

Hippolyt Paſſy äußert ſich im nemlichen Sinne: „Erfor„ſchet namentlich in Frankreich die Lage der Arbeiterklaſſen; „ihr werdet finden, daß die Arbeitslöhne, der materielle Erwerb, „wenn ſparſam und klug angewendet, im Allgemeinen hinrei„chen würden, um eine gewiſſe Wohlhabenheit zu ſchaffen. „Aber man verſteht ſie nicht zu gebrauchen. Man gibt ſorg„los aus, was der Tag bringt, ohne an morgen zu denken; „ſo gering auch der Antheil des Armen ſein mag, ſo muß „man gleichwohl eingeſtehen, daß es ihm an der Kunſt ge„bricht, ihn auf ſeine wirklichen Bedürfniſſe zu verwenden, „und an der Fähigkeit, in ſeinen Berechnungen die Zukunft „in Anſatz zu bringen, und daß daraus öfter als aus jeder „andern Urſache ſeine Noth entſpringt.“ [2])

Der beſonderen Thatſachen, die ſich zur Begründung dieſer Behauptungen anführen laſſen, gibt es eine Menge. Wir wollen einige Fälle anführen, die ſowohl wegen ihres eigenthümlichen Charakters, als wegen des Anſehens der ſie erzählenden Schriftſteller zu den merkwürdigſten gehören.

Die XIII. Monographie der Arbeiter in beiden Welten bietet uns zu dieſer Behauptung ein beachtenswerthes Muſterbild. Es iſt von einem Pariſer Schneider die Rede. „Dieſer Arbeiter iſt aus Brüſſel gebürtig. Sein Vater war „Schneidermeiſter und beſchäftigte in ſeiner Werkſtätte ſechzehn „bis ſiebenzehn Arbeiter. Nach dem Ausdrucke ſeines Sohnes „verſtand er es, ſich ein Stück Brod für ſeine alten Tage zu „erwerben. Seine Erziehung war die der kleinen Geſchäfts„leute in den großen Städten. Im Alter von 8 Jahren „ſchickte man ihn gegen Erlegung von 1 Fr. und 50 Cent.

[1]) De l'Etat des ouvriers, Bd. II, S. 350.

[2]) Paſſy, von Villermé citirt in Bd. II, S. 47.

„monatlich in eine Penſionsanſtalt, wo er, wie es ſcheint, „nichts lernte, wohl aber einige ſchlechte Verbindungen an„knüpfte. Seine erſte Kommunion, die er im Alter von drei„zehn Jahren ziemlich leichtſinnig beging, übte keinen ſittlichen „Einfluß auf ihn aus. Im Jahre 1834 ging er neunzehn „Jahre alt in die Fremde, um ein abenteuerliches und flat„terhaftes Leben zu beginnen, indem er nach dem Gebrauche „der jungen Arbeiter ſeines Standes von Stadt zu Stadt „wanderte ... Die frühzeitigen Unordnungen ſeiner Jugend „hielten den Arbeiter fern von jedem Lernen. Er iſt deswe„gen wenig unterrichtet, vorzüglich wenn man ihn mit gewiſ„ſen Arbeitern der nemlichen Profeſſion vergleicht. Er kann „nur ſehr unvollkommen ſchreiben und findet keinen Geſchmack „an der Lektüre. Der Arbeiter iſt nicht verheirathet, hat je„doch ſeine Kinder anerkannt, indem er ſie vor den Civilbe„amten und vor den Prieſter brachte, der ſie taufte.

„Die Familie beſteht aus vier Perſonen, dem Arbeiter, „der vierzig Jahre zählt, ſeiner Concubine, die ein und dreißig „Jahre alt iſt, und aus zwei Söhnen, von denen der eine „drei, der andere zwei Jahre zählt.

„Erzogen in der katholiſchen Religion und in religiöſen „Gewohnheiten, die ihm der Wille des Vaters aufbürdete, die „ihn aber fremde Einflüſſe außerhalb der Familie verab„ſcheuen lehrten, unterließ der Arbeiter ſeit langer Zeit jede „Religionsübung und hatte ohne Zweifel nie einen Glauben. „Die Religion iſt in ſeinen Augen nur kindiſche Schwäche bei „Einigen, bei vielen Anderen ein heuchleriſches Mittel, die „Freiheit der Arbeiter in Ketten zu legen und ſie durch den „Aberglauben zu beherrſchen. Seine Kameraden ſcheinen ihm „gleichwie er ſelbſt weit über ſolche Knechtſchaft erhaben zu „ſein. Was er ihre Emancipation nennt, beſteht in einer „kalten Gleichgiltigkeit, die ſich oft in cyniſchen Ausdrücken „äußert, und die er für eine der glücklichſten Folgen der fort„ſchreitenden Aufklärung hält. Alles, was er, und zwar im „Namen der Freiheit allein, zugeben kann, iſt, daß die Uebung „der Religion denjenigen erlaubt ſei, die einigen Werth dar-

„auf legen. Uebrigens ist kein höherer Gedanke an die Stelle „der Religion getreten, die der Arbeiter vergessen hat. Die „Ursache dieses letzten Zuges liegt in seiner großen Unwissen„heit und in seiner tiefen Entsittlichung. Er findet sich nicht „schlechthin bei allen denen, die in der nemlichen Gleichgiltig„keit befangen sind. Eine Art philosophischer Moral, dem „Wiederschein der allgemein von den christlichen Gesellschaften „anerkannten Wahrheiten leitet sie oft noch in der Uebung „einiger Liebesakte und flößt ihnen eine gewisse Uneigennützig„keit ein. Jedoch schöpfen sie nicht die nöthige Kraft daraus, „um über ihre Leidenschaften zu herrschen und sich den Ge„boten eines Sittengesetzes zu unterwerfen.

„Der in dieser Monographie beschriebene Arbeiter führt „außerdem ein sehr ausschweifendes Leben, wie es leider unter „den Arbeitern dieser Profession gewöhnlich ist. Zu den gro„ben Unordnungen der Trunkenheit kommen bei ihnen die „verfeinerten Laster, wie sie in den großen Städten gehegt „werden. Schon im Alter von vierzehn Jahren in den „schlimmen Wandel mehrerer junger Leute seiner Geburtsstadt „eingeweiht und frühzeitig mitten in die lockeren Vergnügun„gen von Paris hineingeworfen, hat er in sich den Geschmack „an zügellosen Ausschweifungen und das unwiderstehliche Be„dürfniß nach ungebundener Freiheit für sein übriges Leben „großgezogen. Diese Neigungen, die bei ihm kein Gegenge„wicht fanden, brachten ihn frühzeitig in Spielhöllen und „schlechte Orte, wo er fortwährend den immer hohen Erwerb „verschwendete, den ihm seine Geschicklichkeit sicherte. Auf „dieser Stufe der Entsittlichung ist der Begriff von Gutem „und Bösem in einem solchen Grade verdüstert, daß er wohl„gefällig seine Ausschweifungen als Streiche einer abenteuer„lichen Jugend erzählt. Obwohl er jederzeit täglich fünf bis „sieben Franken einnahm, wenn er arbeiten mochte, hinterließ „er doch in den Städten, durch die er kam, viele Schulden, „von denen er sagt, er habe sie nicht bezahlen können."

Hier haben wir also eine in den günstigsten Verhältnis„en befindliche Familie. „Der Arbeiter nimmt, um uns der

„Worte der Monographie zu bedienen, durch ſein Talent eine „ſehr hohe Stufe ein, und hat über reiche Hilfsquellen zu „verfügen.“ Die jährliche Geſammteinnahme der Familie wird in dem dieſe Monographie begleitenden Budget auf 3,345 Fr. angeſchlagen. Das Weib, das bei dem Arbeiter lebt, hat trotz der Unrechtmäßigkeit ihrer Stellung gute Eigenſchaften. „Sie „iſt ſanft, unterwürfig und fleißig bei der Arbeit. Sie erfüllt „ohne Murren das Tagwerk, welches ihr der Arbeiter auflegt. „Sie erträgt es ohne Klagen, daß er alle ſeine Abende außer„halb der Familie hinbringt, während ſie daheim allein mit „den ſchlafenden Kindern bis um eilf Uhr an ihrer Arbeit „fortfährt.“ Dieſes Hausweſen beſitzt ſomit alle Anforderungen einer wahren Wohlhabenheit, ausgenommen eine einzige und die wichtigſte, die Sittlichkeit. Und weil dieſe fehlt, findet man bei dem Arbeiter ſtatt der Wohlhabenheit alle Anzeichen des Elendes. „Das Zimmer, welches der Arbeiter be„wohnt, iſt faſt quadratförmig, 4 Meter 60 Centimeter lang „und 4 Meter breit. In der Höhe hat es 2 Meter 40 Cen„timeter. Das Getäfel jedoch, das einen Theil der Decke ein„nimmt, läßt nur eine mittlere Höhe von 1 Meter 98 Cen„timeter übrig. In dieſem Gemache, welches nicht mehr als „36 Kubikmeter mißt, wohnen der Arbeiter, das Weib und „die zwei Kinder beſtändig. Bringt man den Raum des „Möbels und den der Perſonen in Abzug, ſo bleiben kaum „28 Kubikmeter Luft übrig. Der Arbeiter und das Weib „haben mit dem jüngſten Kinde nur ein Bett. Am Fuße „dieſes gemeinſamen Bettes iſt das Bettchen des älteren Kindes. „Wenn man die Sittlichkeit des Arbeiters, ſein Concubinats„verhältniß und dieſes zu enge Zuſammenleben der Kinder „mit den Eltern erwägt, ſo ſind die moraliſchen Verhältniſſe „eben ſo unheilvoll als die ſanitätiſchen. Die Möbel zeugen „von der Fahrläſſigkeit und Unordnung des Arbeiters und „zugleich von der Reinlichkeit des Weibes. Sie können nur „für die äußerſten Bedürfniſſe ausreichen und geſtatten auch „nicht die beſcheidenſte Bequemlichkeit.“ Da endlich, um das Gemälde zu vollenden, Ausgaben zu Verſicherungsanſtalten

für das moraliſche und phyſiſche Wohl der Familie unausweichlich ſind, ſo entziffern ſich die Erſparniſſe im Budget des Arbeiters auf Null.

Wir haben dieſe Monographie als diejenige gewählt, in der die moraliſchen Urſachen des Elendes am deutlichſten zu Tage treten. Mehrere andere würden zum nemlichen Schluſſe führen.[1]) Leo Faucher hat in ſeinen Forſchungen über England wiederholt auf dieſen ſchlimmen Einfluß der Unordnung, Faulheit und Sorgloſigkeit auf Volksklaſſen hingewieſen, die ſonſt alle Bedingungen wahrer Wohlhabenheit beſitzen. Beſonders wies er dieſes nach in Betreff der Arbeiter von Wolverhampton und von Willenhal. Die Schilderung, die er vom Zuſtande dieſer Bevölkerung entwirft, iſt herzzerreißend. In England, dieſem an dergleichen Belegen ſo üppigen Lande, findet ſich in dieſer Beziehung das ſchauderhafteſte Elend. Und dieſes Elend hat keine andere Urſache, als die Liederlichkeit, die den Arbeiter einen Theil der Woche von der Arbeit fern hält, während doch der gewöhnliche Stand des Marktes ſolche ihm ausreichend bietet.[2])

Erwähnen wir auch der Beobachtungen, welche Ducpétiaux in ſeinen hauswirthſchaftlichen Budgets der Arbeiterklaſſen verzeichnet hat. Sie ſind von beſonderem Werthe vorerſt wegen des Scharfblickes und der Erfahrung des Schriftſtellers an dieſen Gegenſtänden, dann auch deßhalb, weil ſie, obwohl an verſchiedenen Orten angeſtellt, immer zum nemlichen Schluſſe führen. In den zwei Provinzen Belgiens, woſelbſt die Induſtrie am ſchwunghafteſten betrieben wird, im Hennegau nämlich und in der Provinz Lüttich, herrſcht in dieſer Beziehung ganz der nemliche Zuſtand. „Die wirthſchaftliche „Lage der Arbeiter im Hennegau iſt im Allgemeinen viel „beſſer, als in den meiſten anderen Provinzen, beſonders „beſſer, als in den flandriſchen. Die Diſtricte, in denen ſich

[1]) Die 19. Monographie in den Arbeitern beider Welten bietet von dieſem Geſichtspunkte aus ein gleiches Muſterbild, das ſtudirt zu werden verdient.

[2]) Études sur l'Angleterre, Bd. II, S. 167 ff.

„Berg- und Hüttenwerke befinden, die den Arbeitern fortwäh-
„rende und gut vertheilte Beſchäftigung bieten, ſind die in
„dieſer Beziehung am meiſten begünſtigten. Und gerade bei
„dieſen ſo begünſtigten Arbeitern halten ſich regelmäßig Ein-
„nahme und Ausgabe die Wage, und ſelbſt da muß ſich die
„Familie mehr oder minder noch empfindliche Entbehrungen
„auflegen. Sparen iſt unbekannt. Aus Mangel an Spar-
„ſamkeit ſchwebt die Familie des Arbeiters immer in einer
„ſchwankenden Lage. Jede Vertheuerung der Lebensmittel,
„jede Flauheit des Arbeitsganges, jede Abminderung der Löhne,
„jede längere oder kürzere Geſchäftsſtockung, jede Krankheit,
„jedes Unwohlſein, jeder unvorgeſehene Unglücksfall, der Tod
„des Vaters oder der Mutter: all das ſind eben ſo viele dro-
„hende Schwerter, die beſtändig über der Familie ſchweben.
„Nun rechne man zu dieſen Urſachen der Noth noch hinzu die
„Sorgloſigkeit, den Mangel an Ordnung, namentlich Trun-
„kenheit und Ausſchweifung, und man wird begreifen, warum ſo
„viele Arbeiter ungeachtet eines verhältnißmäßig hohen Lohnes
„in Noth und Elend leben, oft zum Borgen und zu anderen
„Auskunftsmitteln ihre Zuflucht nehmen und zuletzt um die
„Gunſt betteln, in die Armenliſte eingetragen zu werden.“ [1])
Die Reſultate der Unterſuchung bezüglich der Provinz Lüttich
ſind die nämlichen. „Die Arbeiter ſind im Allgemeinen wenig
„oder gar nicht für die Zukunft beſorgt. Je mehr ſie ver-
„dienen, deſto unwiderſtehlicher iſt der Hang, dieſes Mehr und
„darüber durchzubringen, und zwar ohne die mindeſte Sorge
„für die Zukunft. Unter den vierzehn von den Induſtrie-
„arbeitern beigebrachten Budgets findet ſich ein einziges, das
„nicht bloß gleich aufgeht, ſondern einen jährlichen Ueberſchuß
„von 41 Fr. 60 C. ausweiſ't. Es iſt von einem Arbeiter, der
„wegen ſeiner geordneten Lebensweiſe und ſeiner Sorge für
„die Zukunft in gutem Rufe ſteht.“ [2])

---

[1]) Budgets économiques des classes ouvrières en Belgique, S. 83 und 88.

[2]) Ibid., S. 96.

Anderſeits hat man beobachtet, daß der Arbeiter überall, wo er ein geregeltes Leben führt und ſeine Wünſche weiſe zu beherrſchen verſteht, es ſelbſt bei mittelmäßigem Lohne zu einer erträglichen Exiſtenz brachte. Die Armuth mag dann wohl ſein Loos ſein, nie aber das Elend, außer wenn ihn einer jener Unglücksfälle trifft, die jede menſchliche Vorſorge und Geſchicklichkeit vereiteln. Dasſelbe bemerkt Villermé bezüglich der Arbeiter von Zürich, wo deren ſehr wenige arm ſind, obwohl der Lohn bedeutend tief ſteht. Aber „das ſind eben ein„fache Leute, die ihre Wünſche nicht weiter ausdehnen, als „auf dasjenige, was uns als äußerſtes und unabweisliches „Bedürfniß erſcheint.“ [1])

Derſelbe Schriftſteller hat bei franzöſiſchen Arbeitern das Nämliche beobachtet und zwar unter Umſtänden, denen zufolge dieſe Beobachtung bei dem Gegenſatz der Arbeiterbevölkerung zwar am ſelben Orte, aber mit ganz verſchiedener Moralität nur um ſo augenfälliger und entſchiedener zu Tage tritt. Im zweiten Kapitel dieſes Buches ſchilderten wir nach Villermé und Blanqui die Lage der Spinner von Lille. Neben ihnen bieten die Zwirner ein ganz verſchiedenes Schauſpiel. „Die „Klaſſe der Zwirner oder Zwirndreher, ſagt Villermé, „iſt ſehr bemerkenswerth wegen ihrer Reinlichkeit, ihrer Sitten „und Gewohnheiten und wegen ihrer in der Regel ſehr guten „Aufführung, vorzüglich wenn man ſie mit den Wollarbeitern „vergleicht. Sie bringen es nur auf einen ſehr mäßigen „Lohn. Und doch bewirkt ihre Nüchternheit und Sparſamkeit, „daß ſie im Allgemeinen weniger in Noth ſind, als Arbeiter „anderer Induſtriearten, die mehr erwerben.“ [2])

[1]) De l'État des ouvriers, Bd. I, S. 428—434. — Alle von Villermé erhobenen Einzelnheiten helfen den Satz beſtätigen, daß dieſe Lage der Arbeiter des Cantons Zürich hauptſächlich auf ihren einfachen und geregelten Sitten beruht. Thornton beſtätigt dieſe Angaben Villermé's über die Lage der Schweizer Bauern. Man ſehe Over-population, S. 138.

[2]) De l'État des ouvriers, Bd. II, S. 89. — Aus der von Villermé aufgeſtellten Ueberſicht der Löhne im Norddepartement ergibt ſich, daß ein

Ueber eine andere Thatsache der gleichen Art erstattete Ackersdyck auf dem Wohlthätigkeitscongreß folgenden Bericht. „Ich habe ganz Schweden, und namentlich die nördlichen „Provinzen dieses Landes durchwandert, das dreimal so groß „ist, als Belgien, und ich muß sagen, daß ich keinen einzigen „Dürftigen, keinen einzigen Bettler getroffen habe. Und doch „gehört dieses Volk zu den ärmsten. Es ist das von der Natur „am kargsten ausgestattete Land. Es gibt da kein Korn, son„dern nur ein wenig Hafer und Roggen. Erfreuen sich nichts „desto weniger alle Familien einer gewissen Wohlhabenheit, „so kommt dies daher, weil sie an Sparsamkeit gewöhnt sind, „und der Unterricht in diesem Lande so verbreitet ist, daß „man dort Niemanden findet, der nicht gut lesen und schreiben „könnte. So sehr ist man in diesem Lande, wo es so wenig „Hilfsquellen und wenig Vieh gibt, an Sparsamkeit gewöhnt, so „sehr um alle Bedürfnisse der Zukunft bekümmert, daß es ein „äußerst seltener Fall ist, wenn Jemand in Noth geräth. „Dieß bestätigt die oben schon gemachte Bemerkung, daß die „Hauptursache des Elendes der Familie nicht in der materiellen „Lage, worin sie sich befindet, zu suchen ist.“ [1])

Die glücklichen Folgen der Ordnung, der Thätigkeit, der Einfachheit und strengen Moralität auf die Wohlhabenheit des Arbeiters hat uns Louis Reybaud geschildert in seinen Studien über die Lage der Arbeiter, die von der Seidenzucht leben. Er entwirft uns vom Zustande eines Haushaltes tugendhafter und fleißiger Arbeiter ein Gemälde voll Reiz und Wahrheit, das wir, als die entschiedenste Bestätigung alles dessen, was wir eben in diesem Betreffe gesagt, gerne ausführlich vortragen.

„Unter den Arbeitern von Lyon, sagt Reybaud, gibt es „zwei sehr verschiedene Klassen, die Arbeiter von einst, und die „Arbeiter von jetzt. Der Arbeiter vom alten Schlage, den

Zwirner höchstens 1 Fr. 50 C. verdient, während der Spinner 2 Fr. 50 C. bis 3 Fr. verdient.

[1]) Congrès externationel de bienfaisance de Bruxelles, Bd. I, S. 138.

„man Canut nannte, iſt nahe daran, auszuſterben. Die Zeit „ſpült nach und nach ſeine letzten Trümmer weg. Soviel „man aus den Zeugniſſen von Zeitgenoſſen über ihn erfahren „kann, waren es friedliche, häusliche und rechtſchaffene Leute, „die mit Wenigem ſich zufrieden gaben, mit Politik Nichts „zu thun haben wollten und jeder Regierung unterwürfig „waren, wenn man ſie nur am Sonntage auf die Hügel von „St. Juſt ſpazieren oder in der Ebene von Brotteaux im „Kreiſe ihrer Familie bei einem Stücke Braten und einer „Flaſche Wein ſich gütlich thun ließ. Nicht als ob es ihnen „am Bewußtſein ihrer Würde gefehlt hätte; nur verſtanden „ſie es anders, als die gegenwärtige Generation. Sie waren „vor Allem religiös und bewieſen es im Sturme der Revolu„tion. Man ſah ſie an der Seite Precy's kämpfen und den „Heeren der Republik das Terrain Fuß für Fuß ſtreitig ma„chen. . . . So ward er Arbeiter vom alten Schlag . . . Er „unterſcheidet ſich vom jetzigen Arbeiter in vielen Stücken. „Ich legte großen Werth darauf, einige davon kennen zu ler„nen und auszuforſchen. Leider ſind ſie ſelten. Die Beſchäf„tigung mit Seide nützt durch die Feinheit des Gegenſtandes „das Sehorgan ſchnell ab und kann nicht bis ins vorgerückte „Alter fortgeſetzt werden. Endlich bot ſich eine Gelegenheit, „und ich beeilte mich, ſie zu benützen.

„Einer meiner Freunde hatte mich auf ein Arbeiter-Ehe„paar aufmerkſam gemacht, deſſen Lage rührend und originell „war. Es war ein Mann von 86 und eine Frau von 84 „Jahren, die, ungeachtet der Laſt der Jahre, noch den Schü„zen hin und herwarfen und den Webſtuhl in Gang brachten. „Dieſe zwei alten Leute wohnten im Viertel St. Georg, der „Wiege der Fabrik, auf dem rechten Ufer der Saône, nicht „weit von ihrer Mündung gelegen. Wir begaben uns dort„hin. Das Haus hatte ein ärmliches Ausſehen. Die Woh„nung beſtand aus einem einzigen Gelaſſe, das nach einer „Seite zu ein Erdgeſchoß, nach der anderen ein Halbgeſchoß „bildete. Doch fehlte es weder an Luft, noch an Licht. Die „großrahmigen Fenſterſtöcke ſahen gegen den Fluß. Nach

„dieſer Richtung und im günſtigſten Lichte ſtanden die beiden „Webſtühle, die ſorgfältig zugerichtet und gehalten waren, „deren wurmſtichiges Holzwerk jedoch bezeugte, wie lange ſie „ſchon Dienſte thaten. Gegenüber ſtand ein Alkoven mit dem „Bette, vor dem Vorhänge von blauem Baumwollenzeuge „hingen, in der Ecke ein gußeiſerner Ofen und ein tragbarer „Kochapparat. Obgleich das Zimmer ſehr von Rauch ge„ſchwärzt war, ſo herrſchte doch Ordnung und jene Reinlich„keit, die ein Anzeichen wachſamer und fleißiger Hände iſt.

„Wir knüpften ein Geſpräch an, und der Greis erzählte „mir ſeine Geſchichte. Sie war kurz und wenig durchwoben „mit auffallenden Erlebniſſen. Noch ſehr jung ward er zur „Zeit der erſten Aushebungen unter die Fahnen eingereiht „und hatte unter Cüſtine die unglücklichen Feldzüge am Rhein „mitgemacht. Als er vor Mainz verwundet worden, hatte er „ſeinen Abſchied erhalten, verehelichte ſich kurze Zeit nach „ſeiner Rückkehr und verließ ſeitdem ſein Handwerk nicht „mehr. So hatte er fünf und ſechzig Jahre treu bei ſeinem „Tagewerk mit einer Thätigkeit ausgeharrt, die ſich nie ver„laügnete. Er klagte und wunderte ſich nicht darüber: all „das verſtand ſich bei ihm ganz von ſelbſt. Er hatte Kinder „gehabt und ſie anſtändig ausgeheirathet. Sein ganzer Be„ſitz waren nur noch ſeine zwei Arme, und dieſe Arme hatten „noch die nöthige Kraft, um ihn nicht im Stiche zu laſſen. „Er hoffte feſt, daß es bis zum letzten Augenblicke ſo bleiben „und daß er wie ein Soldat mit den Waffen in der Hand „ſterben werde. Eine ſo ſchöne und ſo einfach ausgedrückte „Geſinnung konnte einen tiefen Eindruck auf mich nicht ver„fehlen, und indem ich mich demſelben hingab, ſprach ich mein „Staunen darüber aus, daß eine ſo humane und an Wohl„thätigkeitsanſtalten ſo reiche Stadt wie Lyon noch nicht dar„auf verfallen ſei, für die Veteranen der Induſtrie ein Haus „zu gründen, in welches ſie ſich zurückziehen könnten. Aber „da hatte ich einen empfindlichen Punkt berührt und ich be„merkte das an der lebhaften Weiſe, womit der Arbeiter aus„rief: „Ein Almoſen, mein Herr, ein Almoſen? Nie? So

„„lange ich arbeiten kann, kein Almoſen! Das iſt eben mein „„Verdruß mit meinen Kindern. Sie ſind wohlhabend und „„möchten mich unterſtützen. Sie wollten, daß meine Alte „„und ich das Handwerk aufgäben. Nein, ich bin beim Hand„„werk geboren und werde dabei ſterben. Ich bin rüſtig und „„ſehe gut. Ich ſchleudere meinen Schützen hin und her wie „„ein Anderer, und will's Gott, ſo thu' ich's noch länger.“ „Gegen einen Mann, der auf ſeine Pflicht ſo verſeſſen, ließ „ſich keine Einwendung machen, ich konnte ihm nur Beifall „ſpenden. . . .

„Und will man wiſſen, wie hoch ſich das Einkommen „dieſer ihrer Stellung nach ſo niedrigen, ihrem Herzen nach „aber ſo edlen Familie belief? Ich habe mir hierüber die „genaueſten Angaben in Ziffern verſchafft. Indem ich dem „Tagwerk der Familie nachging, verhalf mir das Weib zur „Kenntniß der Sache. Der Stoff, den ſie auf dem Webſtuhl „hatten, war ſehr einfach und hatte die geringſte Breite. Er „beſtand aus ausgeſchoſſener, gemiſchter und abgefallener „Seide. Der Preis der Muſter ſtand im Verhältniſſe zum „Preiſe des Stoffes, war folglich ſehr gering. Für ein Me„ter Stoff erhielt die Frau 30, der Mann 35 C. Jedes von „ihnen brachte es bei angeſtrengter zwölfſtündiger Arbeit auf „zwei Meter täglich. Das machte alſo für das Weib 60, für „den Mann 70 C., im Ganzen 1 Fr. 30 C. Das ſind alſo „die Hilfsmittel, auf die jene Unabhängigkeit ſich ſtützte, die „ſich durch Almoſen beleidigt fühlte und welche den Mängeln „des Alters und den Entbehrungen trotzte, die dieſes Paar „ſtolz geheim hielt.“ [1])

Welcher Unterſchied zwiſchen dieſem Arbeiter alten Schlages, der chriſtlich, mit allen Tugenden, welche die Uebung des Chriſtenthums verleiht geſchmückt, arbeitſam, geordnet, häuslich, mit ſeiner niedrigen Lage zufrieden und auf ſeine edle Armuth ſogar ſtolz iſt, und zwiſchen dem Arbeiter neuen Schlages, wie ihn uns alle Nachforſchungen ſchildern, der in

[1]) Journal des Économistes, 15. Mai 1858, S. 187.

Auflehnung und Elend das Joch des Stolzes und der materiellen Begehrungen trägt!

Die letzte Conſequenz und die unvermeidliche Folge der Schwächen und Unordnungen des Arbeiters iſt die Sorgloſigkeit. Sie iſt die unmittelbarſte Urſache ſeiner Verlegenheiten und Leiden. Ein gebildeter, ordentlicher und thätiger Arbeiter würde auch vorſorglich und häuslich ſein; denn ſo wie er die Nothwendigkeit begriffe, an die Zukunft und ihre jedesmal furchtbaren Wechſelfälle zu denken, würde er ſich von der Leidenſchaft losreißen, die ihn dahin bringt, in augenblicklichen Genüſſen die ganze Frucht ſeiner Arbeit zu verzehren. Wenn Leplay die verſchiedenen Gattungen von Arbeitern, auf welche ſich ſeine Forſchungen erſtreckten, mit einander vergleicht, macht er die Bemerkung, „daß der Rang, welchen dieſe verſchiedenen Arbeitergattungen im ſocialen Leben einnehmen, „ſtets ein höherer oder niederer iſt, je nachdem ſich bei ihnen „der Sinn für die Sorge um die Zukunft mehr oder weniger „entwickelt hat.“ Nimmt man die äußerſt ſeltenen Fälle aus, in denen ſchwere Unglücksfälle die Familien des größten Theiles ihrer Hilfsquellen berauben, ſo kann man behaupten, daß die Arbeiter durch Vorſorge und Häuslichkeit dem Elende entrinnen könnten. Ein Theil möchte wohl die Laſt der Armuth tragen müſſen, aber das Elend wäre nur mehr eine Ausnahme.

Als wir im zweiten Buche von der Bildung und Erhaltung des Kapitals handelten, ſtellten wir die Bedingung auf, die bei jeder Vorſorge und Wirthſchaftlichkeit erforderlich iſt. Wir kamen zur Erkenntniß, daß da, wo die Entſagung nicht geübt wird, die Sparſamkeit unmöglich ſei. Wir zeigten durch Belege aus der Geſchichte, daß die Lehre von der Eigenliebe und vom wohlverſtandenen Eigennutze ſelbſt dann keine häusliche Sparſamkeit erzeugen könne, wenn auch Alles günſtigen Erfolg zu verbürgen ſcheint. Die über das Privatleben des Arbeiters angeſtellten Beobachtungen führen zum nämlichen Schluſſe, wie die Beobachtungen an der Hand der Geſchichte. Das leidenſchaftliche Streben nach Wohlhabenheit, welches, der

wirthſchaftliche Senſualismus prediget, tödtet den wirthſchaftlichen Geiſt; die Entwickelung der Bedürfniſſe in's Unendliche iſt eine Quelle unendlichen Elendes. In dem Maaße, in welchem unter den arbeitenden Klaſſen der Geiſt der Entſagung abnimmt und das leidenſchaftliche Streben nach Wohlhabenheit zunimmt, verſchwindet der Geiſt der Mäßigung und Häuslichkeit zuſehens. Dieſe Beobachtung wurde von Männern gemacht, die ihr Leben inmitten der Arbeiter zugebracht haben, namentlich von Chale, einem Steingrubenbeſitzer und Fabrikanten ſpaniſcher Kreide, in der 19. Monographie der Arbeiter in beiden Welten. „Die Zahl jener auserleſenen Na„turen, ſagt er, die es durch Arbeit und Entbehrungen zu „Erſparniſſen bringen, wird unter den Arbeitern um ſo klei„ner, je mehr gewiſſe moraliſche Einflüſſe nachlaſſen. Nur „zu oft vermag die Arbeit allein bei ihnen keine Erſparniß „zuwege zu bringen, ungeachtet gewiſſe Anſtalten ohne Unter„laß zur Sparſamkeit aufmuntern. Alle Menſchenliebe von „Seite Einzelner und ganzer Regierungen vermag keinen „Reichthum zu ſchaffen, wenn deſſen Quelle, die moraliſche „Geſinnung, verſiegt iſt.“ [1])

Unter allen Völkern der Jetztzeit iſt England dasjenige Volk, in welchem die ſtets ſich erweiternden Bedürfniſſe, die Genußſucht und das leidenſchaftliche Jagen nach Wohlhabenheit die ärgſten Verwüſtungen angerichtet hat. Die Folge davon iſt, daß Häuslichkeit und Sparſamkeit aus den engliſchen Sitten immer mehr verſchwindet. Sämmtliche Zeugniſſe der verſchiedenſten Richtungen lauten hierüber ſo übereinſtimmend, daß ihnen der Charakter ſtrengſter Wahrheit nicht abgeſprochen werden kann. Léon Faucher erzählt: „Ich ſtellte an Herrn Aſthon die Frage, „ob die in ſeinen Fabriken beſchäftigten Arbeiter, die doch „einen viel höheren Lohn erhalten, als die Taglöhner und „Feldarbeiter, ſich etwas erſparen können. — „Wo gibt es „„eine Klaſſe in England, antwortete er, die aus ihren Ein„„künften Erſparniſſe macht?“ Wahrhaftig, wir verlangen

[1]) Ouvriers des deux mondes, Bd. II, S. 483.

„von den Arbeitern Tugenden, in denen ihnen die Herren „kein Beiſpiel geben. Man will haben, daß die unteren Klaſ„ſen aus ihrem nothdürftigen Einkommen Erſparniſſe zurück„legen, während die höheren Klaſſen aus ihrem Ueberfluſſe „keine Erſparniß mehr zu erzielen verſtehen.“ [1])

Johnſton, der Verfaſſer des Buches England as it is iſt hierin mit Faucher gleicher Anſicht: „Inmitten einer künſt„lichen Vermehrung aller Mittel der Lebſucht und durch die „von der Regierung entlehnten Summen haben ſich die Ver„mögensverhältniſſe raſch gehoben. Das Reſultat davon war „ein Schimmer von Wohlhabenheit unter den mittleren Klaſ„ſen, wie ſie bis dahin ohne Beiſpiel war. Die beklagens„werthеſte Folge der gänzlichen Aenderung, die in den Sitten „dieſer Klaſſen eintrat, beſteht in einer verderblichen Ver„ſchwendungsſucht, in der Verachtung des zurückgezogenen und „nüchternen Lebens, und in einer höchſt verderblichen Manie, „das Leben der ariſtokratiſchen Klaſſen nachzuäffen. In frü„herer Zeit traten bei der Ausdehnung des Reichthums in „England die Symptome dieſes Uebels nur hie und da und „für Augenblicke hervor. Gegenwärtig greift es wie eine Peſt „um ſich und hat eine vollſtändige Aenderung in den Gewohn„heiten des ſocialen Lebens hervorgebracht.“ [2])

Die in's Einzelne gehenden Studien Leplay's über das Privatleben einiger hervorragender Charaktere unter der Arbeiterklaſſe in England ergeben die nemlichen Reſultate. In der XXII. Monographie der Europäiſchen Arbeiter wird das Budget eines Arbeiters beſprochen, welcher ſich, was Regelmäßigkeit der Arbeit und perſönliche Beſchaffenheit anbelangt, in einer der günſtigſten Lagen befindet. Der Arbeiter und ſeine Frau ſtehen in der Vollkraft der Jahre. Er iſt vier und dreißig, ſie drei und dreißig Jahre alt. In der Familie findet die alte Mutter des Mannes, die zwei und ſechzig Jahre zählt, Aufnahme und langjährige Unterſtützung.

[1]) Études, Bd. I, S. 404.
[2]) England as it is, S. 49.

Das jährliche Einkommen der Familie beträgt 2,497 Fr. „Der „Wechsel von Entbehrung und Wohlleben, dem diese Familie „unterworfen ist, lastet auf ihr weniger hart, als auf der „Mehrzahl der englischen Arbeiter. Diese verhältnißmäßig „günstige Lage ist in erster Linie dem Umstande zu verdanken, „daß beim Messerschmiedhandwerk in London Arbeitslosigkeit „weniger vorkommt, als in der Großindustrie Englands; in „zweiter Linie ist dieselbe dem Umstande zuzuschreiben, daß „diese Familie im Hang nach physischen Genüssen eine bei „den Arbeitern dieses Landes ziemlich seltene Zu„rückhaltung beobachtet. . . . Beide Ehegatten empfehlen „sich durch sehr geregelte Sitten. Sie behandeln ihre alte „Mutter mit Liebe und Hochachtung. Zu Hause ist kein „Brantweingenuß im Brauche, und auch außerhalb des Hauses „trinkt der Mann einen solchen sehr selten.“ Aber diese Familie entbehrt des festen Haltes des Glaubens und der Uebung der Religion. „Alle Glieder der Familie gehören zur angli„kanischen Religion; sie vernachlässigen jedoch ziemlich die „Uebung ihres Cultus und zeigen sich sogar fast aller reli„giösen Gesinnung baar.“ Anderseits ist die Familie im höchsten Grade von jener Liebe zur Bequemlichkeit und von jener leidenschaftlichen Sucht nach Wohlleben, die der wirthschaftliche Sensualismus so gerne zur Triebfeder des Fortschrittes der Arbeiterklassen machen möchte, eingenommen. „Die „Genüsse, wornach diese Familie vorzüglich strebt, bestehen in „reichlicher Nahrung und in einer alle Bequemlichkeit bietenden „Wohnung. Beides treibt sie beständig dazu an, eben so viel „auszugeben, als sie einnehmen. So hatten sie denn, da sie „der Tod eines kränkelnden Bruders einer drückenden Last „enthoben hatte, nichts Eiligeres zu thun, als um monatlich „25 Fr. 25 C. ein ganzes Haus zu miethen, während sie sich „vorher mit einer Wohnung für monatlich 5 Fr. begnügten.“ Die Folge dieser leidenschaftlichen Sucht nach Wohlsein, welcher der Arbeiter allerdings nur in erlaubten Dingen huldigt und wohin er eine gewisse Mäßigung mitbringt, ist diese: „Der „Sinn, auf die Zukunft bedacht zu sein, kömmt fast gänzlich

„abhanden; die Familie hinterlegt faſt nie etwas in der Spar-
„kaſſe. Höchſtens kann die Frau nach Ablauf von Perioden
„der ununterbrochenſten Thätigkeit 60 Fr. zurücklegen, um den
„Entbehrungen zu begegnen, die in Zeiten der Arbeitsloſigkeit
„ſich einſtellen. Ein vorſorglicher Geiſt zeigt ſich bei der Fa-
„milie nur in einem wöchentlichen Beitrage zu einer gegen-
„ſeitigen Hilfsgeſellſchaft.“ Dieſe Beiträge zu einer Verſicher-
ungsgeſellſchaft belaufen ſich nicht über 25 Fr. jährlich. Ge-
ſetzt nun, es treffe dieſe arbeitſame und ordentliche Familie
ein etwas ſchwerer Unfall, ſo iſt ſie eine Beute des Elendes.

Auf die vier Arten engliſcher Arbeiter, die Leplay geſchil-
dert hat, trifft eine einzige Familie, die Erſparniſſe macht,
„Dank den guten Beiſpielen, die beide auf dem Lande erzo-
„gene Eheleute in ihrer Kindheit vor Augen hatten, und zum
„Theil auch Dank dem Einfluſſe des ſogenannten ländlichen
„Clubs (Land society).“ Dieſe Arbeiter gehören durch ihre
Satzungen noch zu jenem alten edlen Schlage von Arbeitern
auf dem Lande, welche durch die Fortſchritte des Induſtrieſy-
ſtems in England immer ſeltener werden. Was die drei an-
deren Arten betrifft, ſo ſtehen ſie auf gleicher Höhe oder etwas
unter der Familie, die wir ſo eben den Hauptzügen nach ge-
ſchildert haben. Sie ſind, um mit Leplay zu reden, „ohne
„Sorge für die Zukunft, wie es bei dem größten Theile der
„engliſchen Arbeiter der Fall iſt; ſie verausgaben immer eben
„ſo viel, als ſie einnehmen, feſt entſchloſſen, mit vollſtändiger
„Reſignation die Entbehrungen zu tragen, welche eine Arbeits-
„ſtockung in der Fabrik mit ſich bringt.“

Uebrigens muß anerkannt werden, daß das Erſparen für
die arbeitenden Klaſſen ſehr oft wegen ihrer ganz geringen
Mittel überaus ſchwer iſt. „Zu demjenigen, ſagt Dufau ſehr
„ſchön, der kaum für heute ausreichende Mittel hat, darf man
„nicht von morgen ſprechen. Er hat nur die Gegenwart im
„Auge, und die Zukunft, ſelbſt die allernächſte, exiſtirt für
„ihn nicht. . . Es iſt lächerlich, denjenigen, die nicht einmal

„das Nothwendige haben, das Ersparen des Ueberflüssigen „zuzumuthen.“ [1])

Wer aber kann die Linie ziehen, die das Nothwendige vom Ueberflusse scheidet? Wer kann sagen, bis zu welchem Grade der Mensch durch moralische Kraft und durch Herrschaft über sich selbst seine Bedürfnisse einzuschränken vermag ohne Schaden für sein Leben und ohne Beeinträchtigung seiner Würde? Haben wir nicht erst jene beiden alten Leute von Lyon bewundern müssen, die in einem mehr als bescheidenen Lohne hinreichende Mittel fanden, um sowohl ihre leibliche Gesundheit als auch ihre Unabhängigkeit zu erhalten? Je mehr bei den arbeitenden Klassen die Begierlichkeit und besonders die Hoffart und Eitelkeit zunimmt, einen desto größeren Raum nehmen die erkünstelten Bedürfnisse in ihrem Leben ein und werden zuletzt für nothwendig gehalten. Der Luxus wird eine um so gefährlichere Gewohnheit, je mehr er sich versteckt und je weniger sich diejenigen, die ihm huldigen, zuletzt desselben bewußt sind.

Der Luxus ist ein allgemeines Uebel in der heutigen Gesellschaft. Selbst diejenigen, die seine Wirkungen am meisten fürchten und beklagen, seufzen oft unter seiner Tyrannei, ohne es zu wissen. Die höheren und mittleren Stände geben täglich vor den Augen der Arbeiterklasse das Beispiel überschwänglichen Aufwandes. Der Unterschied besteht nur darin, daß erstere durch die feinen Künste der Eleganz und Zeitcultur glänzen, während letztere trotz des gleissenden Firnisses die Unbeholfenheit des gemeinen Standes nicht verdecken können. Der Luxus ist wesentlich relativ und läßt sich nicht streng und schlechthin definiren. Das einzige Gepräge, an dem man ihn überall erkennen kann, besteht darin, daß er Ausgaben verursacht, die zu den Einnahmen desjenigen, der sie macht,

[1]) **Essai sur la science de la misère sociale**, S. 43. Weiter oben im vierten Kapitel dieses Buches setzten wir auseinander, wie dem Arbeiter die Schwankungen, denen seine Existenz in Folge der industriellen Krisen ausgesetzt ist, das Sparen erschweren. — Man sehe im nämlichen Sinne Porter, **Progress of the nation**, S. 459 ff.

in keinem Verhältniſſe ſtehen. Will man den Mißbräuchen des Luxus eine Schranke ſetzen, ſo muß man es ſich zur Lebensregel machen, ſeine Wünſche mit ſeinem Stande und ſeinem Einkommen in Einklang zu bringen. Da aber die Wünſche des Menſchen in jedem Dinge naturgemäß in's Unendliche gehen, ſo bedarf es einer unendlichen Kraft, um ſie zu zügeln. Fehlt dieſe Kraft einer Geſellſchaft, und haben die Menſchen als Stütze und Führer nur ihre eigene Kraft, ſo werden ſie unfehlbar mit dem Strome fortgeriſſen. Das iſt der Urſprung der Ausſchweifungen, deren Beute wir heutzutage ſind.

Iſt es nöthig, uns bei dem Unheil aufzuhalten, das der Luxus unter dem Arbeiterſtande anrichtet? Dieſes Unheil iſt augenfällig, und alle diejenigen, welche dem Zuſtande dieſer Klaſſen nur die mindeſte Aufmerkſamkeit geſchenkt haben, ſind hievon überraſcht. Der Luxus iſt verſchieden je nach Ländern und dem Charakter der Bevölkerungen. Der Luxus des Südländers hat eine andere Außenſeite, als der des Nordländers. Im Süden ſtürzen den Arbeiter Putzſucht, Muſik, Schauſpiele und Tanz in's Verderben. Im Norden iſt neben der Sucht nach Kleiderpracht das Laſter der Trunkſucht die Klippe der Arbeiterfamilien. Die Außenſeite des Uebels kann alſo verſchieden ſein, aber das Uebel ſelbſt iſt allgemein. In allen Ländern findet man es im Fortſchritte begriffen. Was wir weiter oben von der Lebensweiſe jener Arbeiter berichtet haben, deren Lage die günſtigſte iſt, beweiſt, daß Leplay nicht übertreibt, wenn er ſagt, daß „der Reiz des Luxus ſogar bei den „vorſichtigſten und ſittlichſten Arbeitern über die Berechnungen „der Klugheit und die Vorſorge für die Zukunft den Sieg „davon trägt.“ [1])

Hier müßte die Reform zunächſt bei den höheren Ständen anfangen, deren ſchädliches Beiſpiel die Arbeiterklaſſen in dieſer Beziehung nur nachahmen. Bei den wohlhabenden Klaſſen wie bei dem Arbeiterſtande öffnet der Luxus oft unter

[1]) Ouvriers européens, XVIII. Monographie, III.

dem Anſcheine des Reichthums dem Elende Thür und Thor; in ſeinem Gefolge macht ſich eine immer zunehmende Selbſtſucht breit und erweitert durch Neid von der einen, durch vornehme Geringſchätzung von der andern Seite die Kluft zwiſchen den höheren Ständen und den niederen Klaſſen; ſo entſteht eine unüberſteigbare Scheidewand. Der Luxus iſt alſo eben ſo gut eine Urſache der Auflöſung der Geſellſchaft, als er eine Urſache des Unterganges für die Individuen iſt. Durch den Luxus kommt man gerade dadurch herunter, daß man ſich mit aller Gewalt emporſchwingen will. Statt daß der Luxus die Völker erhebt, erniedrigt er ſie. Vornehme und Geringe kommen durch den Luxus gleichmäßig um ihre Würde und Unabhängigkeit. Genießen und Großthun iſt der einzige Zweck des Lebens. Die wahre Größe, die ſittliche Größe im Bunde mit der Freiheit, welche erſte Bedingung derſelben iſt, verſchwindet vor der Sucht nach falſcher Größe und nach dem äußeren Glanze, den der Reichthum verleiht. Alsdann iſt Jedermann Sclave des Reichthums und derjenigen, die ihn zu geben vermögen.

Obgleich unſere Geſellſchaft nicht einſieht, welches die wahren Urſachen der Ausſchreitungen des Luxus und welches die Mittel ſind, ſie zu bannen, ſo fühlt ſie nichts deſto weniger die Gefahren, an deren Rand ſie derſelbe gebracht hat. Jedermann befaßt ſich mit der Nothwendigkeit, den Arbeiterklaſſen den Geiſt der Vorſorge für die Zukunft wieder einzuflöſſen, den ſie gegenwärtig ſo wenig beſitzen, und ihnen das Erſparen leichter zu machen. Seit einer gewiſſen Anzahl von Jahren vervielfältigen ſich die Verſuche in dieſer Richtung. Die Bemühungen der Einzelnen auf dieſem Gebiete werden von den öffentlichen Gewalten unterſtützt und Sparanſtalten vermehren ſich zu derſelben Zeit, da der Geiſt der Vorſorge bei den Arbeitern verſchwindet. Das Unvermögen dieſer Anſtalten, die Arbeiter zu häuslicher Sparſamkeit zu bringen, iſt eine zu wiederholten Malen von den competenteſten Männern ausgeſprochene Thatſache. „Nur zu oft, ſagt ein angeſehener „Gewerbsmann, deſſen Namen wir ſchon erwähnt haben, iſt

„bei den Arbeitern die Arbeit allein nicht im Stande, es zu „Erſparniſſen zu bringen, ungeachtet ſie von gewiſſen Anſtal„ten beſtändig zur Sparſamkeit aufgemuntert werden. Alle „Philanthropie Einzelner und der Regierungen iſt unvermö„gend, einen Reichthum zu ſchaffen, wenn deſſen Quelle, die „moraliſche Geſinnung, verſiegt iſt, und alle Anſtalten, die ſie „in's Daſein ruft, haben nur dann einen Erfolg, wenn man „vom Staate unter der Form von Steuern Subventionen be„zieht; darüber iſt gar keine Frage mehr.“ [1]) Villermé äußert „ſich eben ſo,[2]) und Ducpétiaux behauptet, „daß die Betheilig„ung der Arbeiter an Verſorgungsanſtalten, an Spar-, Hilfs„und Unterſtützungskaſſen eine ſeltene Ausnahme bildet.“ [3])

Vermag aber die Thätigkeit der Regierung nichts durch Verſorgungsanſtalten, ſo würde ſie durch Luxusgeſetze noch weniger ausrichten. Sowohl in den alten als in den neueren Zeiten hat man verſchiedene Male mit dieſen Geſetzen es verſucht bald unter der Form directer Verbote, bald dadurch, daß man die Luxusartikel beſteuerte. Heutzutage anerkennt man einſtimmig, daß dieſe Geſetze nutzloſe und gefährliche Hemmniſſe der Freiheit ſind. Sie werden manchmal eine Nothwendigkeit, wenn der Verfall der Sitten, die Verkommenheit der Geiſter und die Erſchlaffung der Willenskraft Alles ergriffen hat, und wenn die Leidenſchaften der Hoffart und Sinnlichkeit, welche in der Luxuswuth ihre Spitze haben, zügellos im ſocialen Leben herrſchen. Alsdann muß die Geſellſchaft in Ermangelung jener ſittlichen Kraft, welche die Ausſchreitungen des Luxus hemmen könnte, zur Gewalt der Staatsbehörde ihre Zuflucht nehmen. Jedoch ſtößt man hier auf Schwierigkeiten und Unmöglichkeiten in Menge. Wie ſoll man den Luxus definiren? Wie ſoll man die Verletzungen des Geſetzes in Dingen conſtatiren, die ſich meiſtens in's innerſte

---

[1]) Chale in der Monographie des Ausladers im Weichbild von Paris. — Ouvriers des deux mondes, Bd. II, S. 483.

[2]) État physique et moral des ouvriers, Bd. II, S. 483.

[3]) Budgets économiques des classes ouvrières, S. 136.

Heiligthum des Privatlebens verlieren? Wie ſoll man dieſen Proteus anfaſſen, der, iſt er unter einer Geſtalt bewältigt, unter einer andern wieder zum Vorſchein kommt? Wie ſoll man dem Luxus der niederen Klaſſen nahekommen, der eben ſo gefährlich, als der Luxus der höheren Stände, aber viel unſcheinbarer und viel enger mit den alltäglichen Verbrauchsartikeln des Lebens verwachſen iſt?[1]) Alle in dieſer Beziehung gemachten Verſuche haben nur dazu gedient, zu beweiſen, wie unmöglich es iſt, die Sitten durch Geſetze zu erſetzen. Die Frage über den Luxus, ſowie alle Fragen, deren Urſprung das Elend iſt, wurzelt weſentlich in den Einflüſſen der ſittlichen Ordnung. Um ſie zu löſen, muß man den Weg zum Gewiſſen finden und den Willen umgeſtalten. Die einzige Macht nun, von der man dieſe Reform erwarten kann, iſt die Macht der religiöſen Ueberzeugung; denn ihr allein iſt es gegeben, in die Seelen einzudringen und ihnen durch die Entſagung eine ernſte Zucht aufzulegen.

Thatſächlich wie principiell liegt die Macht der chriſtlichen Entſagung in Bändigung der Laſter und Leidenſchaften, welche die Hauptquellen des Elendes ſind, aller Welt klar vor Augen. Das Elend wird niemals vollſtändig aus dieſer Welt verſchwinden, weil dieſe Laſter und Leidenſchaften vermöge der natürlichen Schwäche der Menſchheit immer einen gewiſſen Antheil an unſerem Leben haben werden. „Immer wird es, „wie Villermé ſehr treffend ſagt, unter den Arbeitern viele „Dürftige geben, weil die Dürftigkeit der natürliche, der „Reichthum aber der künſtliche Zuſtand des Menſchen iſt, und „weil das Elend und die Laſterhaftigkeit niemals vollſtändig „aus einem Lande ausgerottet werden können.“[2]) Es handelt ſich alſo bezüglich der in der Perſon des Arbeiters gelegenen, ſowie bezüglich aller andern Urſachen des Elendes nicht darum, ihre Wirkung ſchlechthin zu unterdrücken, ſondern dieſe Wirkung in ſo enge Schranken als möglich einzuzwängen. Die chriſtliche

[1]) Roſcher, Syſtem der Volkswirthſchaft, §. 235 ff.

[2]) Etat physique et moral des ouvriers, Bd. I, S. 192.

Entſagung äußert hierin vielleicht mehr als anderswo entſcheidenden Einfluß. Man muß den Verſtand aufklären, dem Willen die rechte Richtung geben und ihn befeſtigen. Beiden Aufgaben vermag die Entſagung allein zu genügen.

Alle Beſtrebungen des chriſtlichen Geiſtes ſind ſchon in ihrem Principe der Verbreitung der Aufklärung günſtig. In der That aber behauptete die katholiſche Kirche immer den erſten Platz in der geiſtigen Bewegung Europa's und man ſah ſie überall unermüdlich an der Verbreitung des Unterrichts unter dem Volke arbeiten. Dieſe Punkte haben wir in unſerem zweiten Buche dargethan. Um aber die Lage des Volkes zu verbeſſern, iſt es nicht genug, Unterricht im Volke zu verbreiten; der Unterricht muß auch ſo geleitet werden, daß er nicht ein Werkzeug mehr wird im Dienſte der Ruchloſigkeit und Sittenloſigkeit, ſondern daß er dazu diene, die Pflichten zu erkennen und zu erfüllen, nicht aber ſie zu vergeſſen und zu verachten. Leider gewahren wir heutzutage an dem Unterrichte nicht immer dieſe Merkmale. Sehr oft fördert er Unſittlichkeit ſtatt Sittlichkeit zu Tage, weil es ſein Streben iſt, das Princip jeder Moralität, das Princip der Entſagung, zu verläugnen oder doch wenigſtens in Vergeſſenheit zu laſſen. Der Paſtor Naville in Genf, ein proteſtantiſcher Schriftſteller und eben ſo gewiſſenhafter als talentvoller und wiſſenſchaftlicher Mann, äußert ſich über dieſen Punkt mit eben ſo viel Kraft als Anſehen: „Unter den Mitteln, die dem Elende vor„beugen ſollen, haben wir auch dem Unterrichte einen Platz „angewieſen. Gleichwohl entſprechen die Erfolge nicht ganz „den Hoffnungen, die man ſich davon gemacht hat . . . Man „muß in der That anerkennen, daß ein übel verſtandener Un„terricht den Intereſſen des materiellen Wohles der Völker „nicht bloß ſehr unvollkommene Dienſte leiſten kann, ſondern „daß er ſogar in gewiſſer Beziehung das Elend vermehren „muß. Dieſes geſchieht dann, wenn er mehr Bedürfniſſe „ſchafft, als er Mittel bieten kann, ſie zu befriedigen; wenn „er durch Aufſtachelung der Eitelkeit und durch übermäßige „Erregung der Einbildungskraft in der Bevölkerung Anſprüche

„und Geſchmacksrichtungen weckt, die ſie von den mechaniſchen „Handwerken abbringen; wenn er ſo geleitet wird, daß er das „Gleichgewicht, das zwiſchen unſeren Fähigkeiten herrſchen ſoll, „aufhebt und ſo Neigungen begünſtigt, die eine Quelle trau„riger Verirrungen werden können.

„Man muß auch zugeben, daß der Unterricht, wenn er „jedes religiöſen und moraliſchen Einfluſſes entkleidet iſt, nur „ſehr wenig zur Hebung des Elendes beizutragen vermag, weil „er nicht darauf abzielt, das Laſter, das eine ſeiner Hauptur„ſachen iſt, auszurotten. So hätten ſicherlich viele ſchöne „Entwürfe, die in Frankreich ſeit 1789 in Sachen des öffent„lichen Unterrichts gemacht wurden, die Wohlfahrt der armen „Klaſſen nicht vermehrt, wenn ſie in Vollzug geſetzt worden „wären. Ein Irrthum iſt es aber, zu glauben, um dem Un„terrichte dieſen heilſamen Einfluß zu ſichern, ſei es genug, „ihm als Anhängſel eine Art mechaniſcher Religion beizugeben, „die darin beſteht, dem Kind einige Gebete herableiern, einen „unverſtändlichen Katechismus auswendig herſagen und einige „äußerliche Religionsgebräuche mitmachen zu laſſen. Bis auf „die letzten Jahre glaubte man das Beiſpiel Englands zu „Gunſten dieſes Syſtems anführen zu können. Seitdem aber „die Bewohner dieſes Landes in Sekten geſpalten ſind, von „denen mehrere den Namen Jeſu Chriſti mißbrauchen, um in „allen Theilen der Welt Zwietracht und Fanatismus auszu„ſäen; ſeitdem neuere Debatten im Parlamente wichtige Ge„ſtändniſſe über die Reſultate des Volksunterrichtes in Groß„britannien veranlaßt haben; ſeitdem Ausſchweifungen jeder „Art den Beweis geliefert haben, daß dort die unteren Klaſſen „einer tiefen Sittenloſigkeit verfallen ſind; ſeitdem eine feier„liche Unterſuchung feſtgeſtellt hat, daß es dort Fabriken gibt, „welche, um ihre monſtröſe Habſucht zu befriedigen, eine „Menge unglücklicher Kinder verunſtalten, verſtümmeln und „verderben, ein Verfahren, mit deſſen Abſcheulichkeit ſich ſelbſt „in der Geſchichte der wildeſten Völker kaum etwas vergleichen läßt: ſeitdem iſt es unmöglich, das Kindiſche und „Gefährliche jenes in hohlen Phraſen und Zeichen beſtehenden

„Unterrichtes, den man ſtupider Weiſe für Religion gehalten „hat, zu verkennen.“ [1])

Die Engländer geſtehen das Vergebliche dieſer Volkserziehung in ihrem Lande ſelbſt zu. Aliſon ſagt in dieſer Beziehung: „Durch die verſchiedenen Unterſuchungen, die man „in den Ausſchüſſen des Parlamentes veranſtaltete, hat es ſich „vollſtändig herausgeſtellt, daß die Erziehung der niederen „Klaſſen keineswegs den Fortſchritt des Verbrechens gehemmt „hat.“ [2]) Wir haben weiter oben im zweiten Kapitel dieſes Buches geſehen, welche Reſultate in England jene Volkserziehung erzielte, bei welcher die Religion blos dem Namen nach betheiligt iſt. In Frankreich hat das Uebel bei weitem nicht jenen Grad erreicht, den man in England gewahrt. Gleichwohl iſt das Vergebliche des Unterrichtes, der nicht entſchieden die Religion zur Grundlage hat, dort gleicher Maſſen eine ausgemachte Sache. „Lange Zeit, ſagt Dufau, hat man bei „uns die Wichtigkeit des Primärunterrichtes, des für die Ar„beiterklaſſen beſtimmten Unterrichtes, übertrieben. In unſe„ren Elementarkenntniſſen, im Leſen, Schreiben und den vier „Rechnungsarten liegt wahrlich nicht die Kraft, die man ihnen „beilegen wollte, den Menſchen ſittlich zu bilden. Man iſt „heutzutage zu vernünftigeren Anſchauungen gelangt und „ſchätzt den Elementarunterricht nach ſeinem wahren Werthe. „Man geſteht ein, daß ſtrenge Sitten, angenehme und friedliche Lebensart bei ganz ungelehrten Völkern zu finden ſind; „man ſtellt nicht einmal in Abrede, daß, ſobald bei einem „Volke, welchem die Grundſätze des Glaubens fehlen, mit „jenem religionsloſen Unterrichte begonnen wird, dieſer oftmals „eher ein Helfershelfer des Schlechten als ein Förderer des „Guten wird. Zieht man die Statiſtiken der Criminaljuſtiz „zu Rathe, ſo gewahrt man in Folge eines traurigen Zuſammentreffens, daß die Zahl der jungen Angeklagten ſeit dreißig „Jahren im nämlichen Verhältniſſe zugenommen hat, als die

[1]) Naville, de la charité légale, Bd. II, S. 269.

[2]) Citirt von Johnſton, in England as it is, S. 32.

„Zahl der Schulen gewachsen ist. Kurz, sagt uns ein acht„ungswerther Gefängnißinspector, Christoph Moreau, die „frechsten, unbotmäßigsten Subjekte, diejenigen, auf welche am „schwersten ein heilsamer Einfluß ausgeübt wird, um sie auf „den Weg der Besserung zu bringen, gehören fast niemals zu „den unwissenden Gefangenen, sondern zu denen, die einen „Unterricht genossen haben.“ [1])

Offenbar ist die Macht ererbter Sitte, die aus fester Ueberzeugung entspringt und durch die Erziehung in der Familie von Geschlecht zu Geschlecht fortgepflanzt wird, sowohl vom Standpunkte der Wohlhabenheit als vom Standpunkte der Moralität aus einem Unterrichte, in welchem religiöse Gleichgiltigkeit herrscht, himmelweit vorzuziehen. Diese traditionelle Erziehung fesselt den Menschen durch die stärksten Bande des Lebens an das Gute, während die andere mit dem Stolze und der Selbstgenügsamkeit alle Quellen des Lasters in ihm zu Tage fördert. Leplay kam durch Vergleichung des moralischen und materiellen Zustandes der verschiedenen Bevölkerungen Europa's zu diesem Schlusse. „Man würde, sagt er, den Zu„stand eines großen Theiles von Europa falsch beurtheilen, „wenn man dem Unterrichte, wie er heutzutage in den öffent„lichen Schulen ertheilt wird, eine zu große Wichtigkeit bei„legte. Bei mehreren vollständig ungelehrten Völkern tritt „heutzutage eine bedeutende Entwicklung in Wohlhabenheit, „Intelligenz und Moralität zu Tage. Oft sogar wird man „bei Familienvätern, die in der Civilisation weit zurück sind, „viel Feinheit, Scharfsinn und moralische Kraft gewahr, und „diese Eigenschaften pflanzen sich durch das Beispiel der alten „Eltern, durch einfache Lebensgewöhnung, kurz durch den blos„sen Einfluß der Tradition ohne Mühewaltung von Geschlecht „zu Geschlecht fort.“ [2])

Die Ueberlieferung hat in der That ein Gepräge von Festigkeit an sich, und darin besteht ihre Gewalt über Herz

[1]) Essai sur la science de la misère, S. 45.
[2]) Les ouvriers européens, S. 42.

und Handlung des Menſchen. Sie beruht auf der Auctorität, auf dem Glauben an eine ſittliche Ordnung, welcher ſich der Menſch fügen muß, und die er nicht ſeinen Leidenſchaften zu Lieb willkürlich ändern darf. Mag ſie noch ſo einfach und unvollkommen ſein, ſie iſt von größerer Wirkung auf die Moralität des Menſchen und folglich auf ſein materielles Wohl, als die unbeſtimmten Begriffe und die zielloſen Sehnſüchteleien einer verſchwommenen Religioſität. Der Menſch braucht eine ernſte, zuverläſſige Zucht, die ſeinen Stolz zügelt und die ungeordneten Auswüchſe ſeiner verdorbenen Triebe zurückhält. Unterricht ohne Religion befördert den Stolz; ſtatt den Leidenſchaften einen Zaum anzulegen, überreizt er ſie, weil er dadurch, daß er das Reich der Kenntniſſe erweitert, auch das Reich der Wünſche erweitert. Gerade wenn die allgemeine Lage des ſocialen Lebens darauf abzielt, jede Exiſtenz für ſich geſondert hinzuſtellen und den Menſchen ſeinen individuellen Kräften zu überlaſſen, indem ſie ihn mehr und mehr emancipirt und die äußeren Bande der Einrichtungen und Gewohnheiten zerbricht, die gleichſam die Form ſind, nach der ſich ſein Leben bildet, gerade dann iſt die Auctorität der religiöſen Grundſätze nothwendig, um den Menſchen zu ſtützen, zu leiten, zurecht zu richten und zu zügeln. Je freier der Menſch iſt und je mehr er durch die ſocialen Einrichtungen der Herrſchaft ſeines eigenen Willens überlaſſen iſt, deſto tugendhafter muß er ſein. Um aber tugendhaft zu ſein, muß der Menſch ſich entſagen können. Der Menſch aber, wir haben es geſehen, entſagt ſich ſelbſt nur dann, wenn der Glaube an Gott und an das zukünftige Leben ihm einen Beweggrund an die Hand gibt, der mächtig genug iſt, in jedem Augenblicke des Lebens dieſes heldenmüthige Opfer ſeiner ſelbſt zu vollbringen. Ergibt ſich die Wahrheit dieſer Behauptung ſchon aus der Betrachtung des Menſchen nach den allgemeinen Zügen ſeines moraliſchen Seins, um wie viel ſchlagender wird ſie dann nicht, wenn man ihn in den Handlungen ſeines täglichen Lebens betrachtet? Sind nicht alle Thatſachen, die wir vom Leben der Arbeiter berichtet haben, eine eclatante Beſtä-

tigung davon? Um dieſe Darlegung zu vollenden, müſſen wir noch an einigen Beiſpielen zeigen, was aus den Familien der Arbeiterklaſſe werden kann, wenn ſie aufrichtig und ſtreng religiös ſind. Das wird gewiſſermaſſen die Gegenprobe zu all dem ſein, was wir ſo eben über den traurigen Einfluß ſagten, welchen die Laſter und Leidenſchaften, die die Religion verdammt, auf die Lage des Arbeiters ausüben. Wir entnehmen unſere Beiſpiele aus Werken, die das Leben des Arbeiters mit all ſeinen Beſonderheiten am wahrſten darſtellen, nemlich aus den Europäiſchen Arbeitern von Leplay und aus den Arbeitern beider Welten, nach dem Vorgange Leplay's herausgegeben von der internationalen Geſellſchaft für Armenpflege (société internationale d'économie charitable). Wir wollen unſere Darſtellung mit jenen Familien beginnen, bei welchen ſich der Einfluß der Religion nur unvollkommen fühlen läßt, weil eben der Cult ſelbſt, dem ſie zugethan ſind, auf einer niedrigeren Stufe ſteht: alſo mit den proteſtantiſchen Familien. Wir werden ſehen, daß die Religion ſogar da, wo ſie ihrer wirkſamſten Mittel beraubt iſt, doch noch einen beträchtlichen und ſehr heilſamen Einfluß auf die Sitten ausübt. Die Familien, welche in treuem Gehorſame gegen den Glauben und die Zucht der katholiſchen Kirche leben, werden uns zeigen, was der religiöſe Einfluß, wenn er ſeine volle Kraft entfalten kann, auf den moraliſchen und materiellen Zuſtand des Arbeiters vermag.

Die XVIII. Monographie der Europäiſchen Arbeiter bietet uns ein von unſerm Standpunkte aus beſonders bemerkenswerthes Beiſpiel in einem Genfer Uhrmacher. „Beide „Ehegatten bekennen ſich zur reformirten Religion Calvin's. „Sie haben einen merkwürdigen religiöſen Eifer und betheili„gen ſich fleißig am Gottesdienſte, beſonders die Frau. . . . „Die Beſuche des Seelſorgers, die derſelbe in allen Familien „in nicht langen Zwiſchenraümen, oder doch wenigſtens ein„mal jährlich macht, ſind von heilſamem Einfluſſe auf die „Reinhaltung der Wohnungen und im Allgemeinen auch auf „die Moralität der Arbeiterbevölkerung."

Jedoch hat dieſe Familie trotz ihrer tiefen Gläubigkeit einen zu großen Hang nach Unterhaltungen und eine zu große Liebe zum Luxus, worunter ihre Wohlfahrt leidet. „Das Hauptvergnügen des Mannes beſteht im Beſuche einer „Geſellſchaft, die ſich cars publics nennt, und unentgeltlichen „Eintritt geſtattet, in der jedoch die Gäſte gewöhnlich einige „Getränke zu ſich nehmen. Seltener beſucht er in Begleitung „einiger Freunde ein Kaffeehaus. In der ſchönen Jahreszeit „ergötzt er ſich in Begleitung ſeiner Frau durch einen Spa„ziergang in den herrlichen Anlagen des Burgfriedens von „Genf. Ein Theil dieſes Vergnügens beſteht darin, den Klei„derſtaat zur Schau zu tragen. Beide Ehegatten gehen jähr„lich ein- oder zweimal in's Theater. Die Frau findet in der „Blumenpflege eine angenehme Zerſtreuung. Eine andere „ihrer Lieblingsunterhaltungen beſteht in der Leſung eines „frommen Buches, öfter aber in Unterhaltungsbüchern, wie „ſie in den zahlreichen Privatbibliotheken der Stadt ausgelie„hen werden. Romane und Reiſebeſchreibungen ſind am mei„ſten geſucht. Familientafeln und Familienfeſte, Geſchenke an „die Verwandten gelegenheitlich der jährlichen Hauptfamilien„feſte machen den Kreis der Familienfreuden und Unterhalt„ungen voll. Betrachtet man den merklichen Aufwand, wel„cher in der Familie auf die Anſchaffung von Luxusgegen„ſtänden namentlich auf Möbel und Kleider gemacht wird, ſo „erſieht man, daß der Beſitz dieſer Gegenſtände auf die Arbei„ter in den Städten einen ſehr lebhaften Reiz ausübt.“ Die Neigung zum Luxus wird uns in dieſer Monographie als ſehr in den Vordergrund tretend bei den proteſtantiſchen Arbeitern in Genf geſchildert. Daher kommt es, daß die Erſparniſſe, welche die jungen Arbeiter vor ihrer Verheirathung machen, abnehmen, ſobald ſie eine Familie gegründet haben. „Oft hören „ſie ganz auf, wenn das Streben nach Luxus gewiſſe Grenzen „überſchreitet und wenn die Zahl der Kinder ſchnell wächſt.“ Die Familie, von welcher in dieſer Monographie die Rede iſt, legt bei einem Einkommen von 1540 Fr. nur 80 Fr. zu„rück. Mit einem Worte, man findet bei dieſer Familie Ord-

nung, eine gewiſſe Haltung und höheres Streben; aber es fehlt ihrer Religiöſität ein gewiſſer Ernſt und ächte Solidität; in ihrem Leben und Thun findet eben das Geſetz der Entſagung keine Stelle, eine Tugend, die der Proteſtantismus nicht einzuflößen vermag, und die dennoch nothwendig iſt, um die Wohlfahrt der Familie durch häusliche Sparſamkeit vollkommen zu ſichern.

Die Familie, mit welcher ſich die IX. Monographie beſchäftigt, gehört gleichfalls zu den proteſtantiſchen Arbeitern von Genf, und bietet die nemlichen Züge dar. „Dieſe Familie „legt einen großen religiöſen Eifer an den Tag, der durch „fleißige Theilnahme am Gottesdienſte und beſonders durch „fromme Lectüre genährt wird, worin faſt allein die Erholung „des Hausvaters beſteht. Der hohe Grad religiöſer Geſinnung „tritt im ganzen Thun und Laſſen der Familie zu Tage, „und nimmt ſie ſo in Anſpruch, daß ihre materielle Lage immer etwas gedrückt, manchmal geradezu dürftig erſcheint. „Dieß verleiht dem Familienvater ein beſonderes Gepräge und „gibt ihm einen rührenden Zug von Ergebung. Die größte „Sorge dieſer Eltern beſteht darin, ihrem einzigen Sohne eine „vollſtändige geiſtige und ſittliche Bildung zu ſichern. Zu „dieſem Behufe legen ſie ſich die ſchwerſten Opfer auf. Während dieſe Familie nach ihrem ſittlichen Werthe einen Platz „in der vorderſten Reihe der europäiſchen Arbeiter einnimmt, „haften an ihr, was die Sorge für die Zukunft anbelangt, „die unter den Arbeiterklaſſen herrſchend gewordenen Mängel. „Jedoch läßt ſich nicht läugnen, daß die väterliche Liebe, die „im Vereine mit dem religiöſen Geiſte alle anderen Gefühle „in dieſer Familie beherrſcht, den Ausgaben des Haushaltes „eine Richtung gibt, wodurch für die Zukunft wohl vorgeſorgt „ſein kann, wenn der Sohn wirklich der Sorgfalt entſpricht, „die man an ihn verſchwendet.“

In der XV. Monographie der Arbeiter in beiden Welten ſchildert uns Robert eine proteſtantiſche Arbeiterfamilie von Herimoncourt im Departement des Doubs, die ihre Religion fleißig ausübt. „Sie können, ſagt er, weder leſen,

„noch ſchreiben. Frühzeitig ſich ſelbſt überlaſſen war ihre „Erziehung ſehr mangelhaft geworden. Aber gehoben durch „ungeheuchelte Gottesfurcht vermochten ſie ſchwere Tage mit „Ergebung und Muth zu ertragen. Beide Eheleute lieben „ſich innig und widmen ſich der Arbeit mit allen Kräften, die „ihnen noch zu Gebote ſtehen, ohne einen andern Wunſch zu „hegen, als die Erhaltung ihrer Geſundheit und das Glück „ihrer Kinder. Die Beſchäftigung des Arbeiters erſtreckt ſich „zwar nur auf einen ſehr untergeordneten Zweig; aber ſein „tadelloſes Leben und die Energie, womit er es durch Geduld „und Häuslichkeit zu einem unbeweglichen Beſitzthum brachte, „erwerben ihm die verdiente Achtung von Seite ſeiner Mit„bürger und Kameraden. Sein unerſchütterlicher Entſchluß „zu ſparen, ſo gering auch ſein Lohn ſein mag, brachte es zu „Stande, ſein winziges Erbtheil in einem mehr als dreifach „ſo viel werthen Grundbeſitz zu verwandeln.“

Robert, der Verfaſſer dieſer Monographie, macht über die Arbeiter von Herimoncourt folgende Bemerkungen: „Erforſcht „man dieſe Arbeiterbevölkerung aufmerkſam nach ihrem Stre„ben und ihrer Geſinnung, ſo unterſcheidet man ſogleich zwei „Gruppen von Individuen, die eine gute Aufführung im „Hüttenwerk pflegen. Die erſte beſteht aus Arbeitern, die eine „feſte evangeliſche Ueberzeugung haben. Ihr Betragen iſt mu„ſterhaft; ſie betreten kein Wirthshaus, ſind angenehm und „liebenswürdig im Umgange und können den Anderen zur „Nachahmung vorgeſtellt werden. In ihren Beziehungen zu „ihren Kameraden und zu Allen, die mit ihnen in Berührung „kommen, ſind ſie brüderlich und liebreich. In der Familie „ſowohl als in der Werkſtätte zeigen ſie allzeit gleiche Pflicht„treue und wiſſen zu gehorchen. Begreiflich iſt es, daß ſolche „Leute für die Fabrikherrn unſchätzbar ſind. Die zweite „Grupppe iſt aus Arbeitern zuſammengeſetzt, die fleißig arbei„ten, ſparſam und nüchtern ſind (aber nüchtern aus Sparſam„keit). Die Liebe zum Gewinn iſt ihre einzige Triebfeder. „Mehrere von ihnen ſind in ihrem Privatleben durchaus nicht „tadellos. Außer dieſen zwei Gruppen kann man den Reſt

„wieder in zwei Klaſſen theilen. Die erſte bildet ſich aus „Individuen, die leidlich ihren Weg gehen, jedoch von Zeit „zu Zeit an ihre Pflicht erinnert werden müſſen, kurz, aus „Individuen, die angeſpornt zu werden brauchen. Die zweite „nicht zahlreiche Klaſſe begreift jene, die ſich ihren böſen Neig„ungen überlaſſen, das Wirthshaus über Alles lieben und un„ordentliche Menſchen ſind ſowohl in der Familie als in der „Werkſtätte.“ Der Contraſt iſt hier in die Augen fallend und ſehr lehrreich.

In der XXXI. Monographie der Europäiſchen Arbeiter hebt Leplay in der Familie eines Gießers im Departement der Nièvre wiederholt hervor, wie Religiöſität und materielle Wohlfahrt mit einander Hand in Hand gehen.

„Beide Gatten bekennen ſich zur römiſch-katholiſchen Re„ligion und erfüllen regelmäßig ihre religiöſen Pflichten. Sie „haben ſich ſowohl vor als nach der Verehelichung immer „durch ausgezeichnetes ſittliches Betragen hervorgethan. Sie „ſind arbeitſam und ſorgfältig in der Erziehung ihrer Kinder. „Die Frau, ausgezeichnet verſtändig und feſten Charakters, hat „im Hausweſen die Vorhand. Vorzüglich in Folge dieſes „Einfluſſes weiſ't die Abrechnung jedes Jahr eine Erſparniß „auf. Dieſe wird regelmäßig jedes Jahr zu einem Kapitale „abmaſſirt, das auf Intereſſen ausliegt und eines Tages auf „Erwerbung eines kleinen Grundbeſitzes verwendet werden „ſoll. Dieſes ausdauernde Streben iſt in Verbindung mit der „religiöſen Geſinnung und den Rathſchlägen des Arbeitsherrn „die Grundlage aller Tugenden der Familie.

„Die Nahrung der Familie iſt kräftig und reichlich. „Eine beſſere Küche iſt durch die Natur des Handwerks „ſelbſt geboten, das täglich von dem Arbeiter einen beträcht„lichen Aufwand von Muskelkraft erfordert. Im Gegenſatze „zu dem Brauche in Großbritannien hindert dieſe Nothwen„wendigkeit eines verhältnißmäßig höheren Aufwandes in den „meiſten Hammerwerkdiſtricten den franzöſiſchen Gießer nicht, „jedes Jahr eine bedeutende Erſparniß zu machen, weil ſich „die Familie die nothwendigen Lebensmittel durch geſchickte

„Berechnung und Eintheilung wohlfeil zu verſchaffen, und „manche durch eigene Betriebſamkeit zu bereiten verſteht. „Außerdem iſt der Arbeiter, welcher durch den Einfluß der „Frau in Schranken gehalten wird, der Herrſchaft phyſiſcher „Bedürfniſſe nicht ſo vollſtändig unterworfen, wie der engliſche „Arbeiter. So weiß zum Beiſpiel die Familie, die ſich in den „Jahren des Ueberfluſſes einen Vorrath von Wein zum Ver„brauche einlegt, in den Jahren der Theuerung vollſtändig „auf den Genuß dieſes Getränkes zu verzichten.“

So iſt der Arbeiter beſchaffen, der aus der Religion die Kraft ſchöpft, ſeine Begierden zu beherrſchen und ſein Leben zu regeln. Der franzöſiſche Arbeiter iſt katholiſch, und bleibt unwillkürlich ſelbſt dann katholiſch in ſeinen Lebensgewohnheiten und übt inſtinctmäßig das Geſetz der Entſagung, wenn er auf das Religiöſe wenig Gewicht zu legen ſcheint.[1]) Der engliſche Arbeiter iſt proteſtantiſch und in Folge dieſer Religon, die ſich der Seele nicht zu bemächtigen weiß, ein Spielball ſeiner unordentlichen Neigungen. Daher der auffallende Unterſchied, auf welchen Leplay hinweiſ't, und den wir ſchon anderwärts gelegentlich angedeutet haben.

In Betreff einer Familie wandernder Schnitter aus der Gegend von Soiſſons, die nunmehr einigen Grundbeſitz hat und anbaut, macht Leplay gleich in-

---

[1]) Villermé, deſſen Beobachtungen ſich auf die Arbeiter der verſchiedenen Gegenden Frankreichs erſtrecken, conſtatirt dieſen wichtigen Einfluß der Religion auf das Volk. „Es iſt nicht wahr, ſagt er, daß, wie Viele be„haupten, die Religion überall in Frankreich nur ein leerer Name ſei, und „daß ſie, ſelbſt auf dem Lande, ihre Herrſchaft eingebüßt habe. Das mag „in Paris und deſſen Umgegend in einem leider nur zu ausgedehnten „Umkreiſe der Fall ſein. Auch von einigen anderen großen Städten und „ihrer Nachbarſchaft mag das gelten. Aber unſere ſüdlichen Departe„ments, die Bretagne, die Vendée, die meiſten anderen und ſelbſt die Fa„brikſtädte Sedan, Nimes, Lodève, Saint-Etienne, Tarare, ꝛc. haben eine „ſehr tiefe religiöſe Geſinnung bewahrt; und bei dieſer religiöſen Geſinn„ung haben die dortigen Arbeiter auch beſſere Sitten.“ (Tableau de l'état physique et moral des ouvriers, Bd. II, S. 69.)

tereſſante Bemerkungen (XXX. Monographie der Europäiſchen Arbeiter). „Die Familie bekennt ſich zur römiſch-„katholiſchen Religion. Die Liebe zur Arbeit und das Stre-„ben nach Erſparniß, wodurch ſich dieſe Familie ſo ehrenvoll „auszeichnet, arten bei ihr nicht, wie unter gleichen Umſtänden „anderwärts oft geſchieht, in ſchmutzige Habſucht oder noch „ſchlimmere Fehler aus. Im Allgemeinen folgen dieſe Fami-„lien, die in dieſer Gegend noch ſo ziemlich auf der unterſten „Stufe des Grundbeſitzes ſtehen, dem Einfluſſe der Religion. „Fleiß und Sparſamkeit, wodurch ſie ſich auszeichnen, wiſſen „ſich bei ihnen recht wohl mit den edleren menſchlichen Reg-„ungen, namentlich mit dem Geiſte chriſtlicher Liebe zu paaren.“ Die Ziffern des Budgets dieſer Familie ſagen mehr, als alle Worte. Bei einem Einkommen von 977 Fr. erübrigt die Familie eine Erſparniß von 183 Fr.

In der III. Monographie der Arbeiter in beiden Welten finden wir ein, faſt möchte man ſagen, vollkommenes Muſter einer Familie, die bei mittelmäßigen Vermögensverhält-niſſen durch Uebung der chriſtlichen Tugenden zufrieden und glücklich iſt. Wegen ihres beſonderen Intereſſes für uns wollen wir ihre Verhältniſſe ausführlicher ſchildern, als wir es bei den Anderen thaten. Dieſe Familie, wohnhaft in der Gemeinde Cauterets in den Oberpyrenäen, beſteht aus vierzehn Perſonen, und lebt nach Art der alten landwirthſchaftlichen Gemeinden, die in dieſem Lande bis zur Stunde dem Einfluſſe des Civilcoder widerſtanden haben. „Auf dem von Geſchlecht „zu Geſchlecht ungetheilt erhaltenen Familiengut leben alle „Mitglieder, die keinen geſonderten Hausſtand gründen woll-„ten, in vollſtändiger Lebensgemeinſchaft zuſammen. Das „Gut geht immer auf das älteſte Kind, ſei es Sohn oder „Tochter, über. Der Familienname wird gewiſſenhaft erhal-„ten. Nach alter Gewohnheit muß denſelben auch der Schwie-„gerſohn führen, der die Erbtochter des Hauſes ehlicht.“ Wie wir anderwärts ſchon ſagten, bedarf es, um eine ſolche Ge-noſſenſchaft zu regieren, gleicher Maſſen einer Geſchicklichkeit und einer Charakterfeſtigkeit, wie ſie nur aus der Macht der

religiösen Ueberzeugung entspringen können. Die Familie, von der wir handeln, besitzt diese Ueberzeugungstreue und den hieraus sich ergebenden sicheren Takt im höchsten Grade.

„Wie die ganze Familie in der römisch-katholischen Re„ligion erzogen ist, ist sie auch pünktlich in Uebung derselben. „Die Kinder werden im Katechismus unter der Leitung des „Pfarrers andauernd unterrichtet. Sie werden erst mit vier„zehn Jahren zur Communion gelassen. Während des Win„ters wird jeden Abend das Gebet gemeinschaftlich und laut „gebetet. Alle Mitglieder der Familie gehen um Ostern zur „heiligen Communion; mehrere davon, besonders die Frauen, „auch an allen hohen Festtagen. Die Sonntagsruhe wird „gewissenhaft beobachtet. Jedoch gewährt die Geistlichkeit alle „zur Einärntung des Futters und Getreides nöthigen Dispen„sen. Das Familienhaupt und dessen Schwager, Johann D..., „sind der Bruderschaft vom heiligen Laurentius einverleibt, die „sich besonders bei den Processionen am Gottesdienste bethei„liget. Die Hausfrau und ihre Tante, Marie D..., sind „in derselben Bruderschaft. Den Eltern und Anverwandten „wird ein frommes Andenken bewahrt. Beträchtliche Summen „werden darauf verwendet, Messen für sie lesen zu lassen.

„Diesen Gebräuchen stehen lobenswerthe Sitten zur Seite. „Der Hausherr und die Hausfrau haben über alle Mitglieder „der Familie eine Gewalt und ein Ansehen, wie sie zur Leit„ung der Arbeiter und zur Aufrechthaltung der innern Ord„nung unerläßlich sind. Da die Kinder sehen, wie die Mit„glieder der Genossenschaft unter allen Umständen ihren Vor„gesetzten gehorchen, so gewöhnen sie sich schon in frühester „Jugend daran, gegen die Häupter der Gesellschaft jene Achtung „zu hegen, ohne welche im Staate keine Beständigkeit herrschen „kann. Zu gleicher Zeit trägt aber die innige Zuneigung, „wie sie sich im Familenleben entwickelt, dazu bei, den Ernst „dieser Gewalt zu mildern. Mit den Kindern wird milde „verfahren, und man läßt sich ihre Erziehung große Opfer „kosten. Mag die Arbeit für die Erwachsenen auch dringend „sein, so dürfen die Kleinen doch in aller Freiheit sich ihren

„Kinderspielen hingeben. Die jungen Leute sind in ihren „Sitten musterhaft, obgleich sie nicht frühzeitig heirathen. „Diejenigen Familienglieder, die sich nicht verheirathen und „ihren Vermögensantheil bei der Genossenschaft belassen, wer„den mit großer Aufmerksamkeit behandelt. Selbst der Dienst„bote wird in Wohnung, Nahrung und Kleidung ganz wie „ein Mitglied der Familie behandelt. Seine Lage, die offen„bar eine Folge alter Gewohnheit ist, bildet einen auffallenden „Gegensatz zu jener, in welcher die Dienstboten jetzt in den „meisten Klassen der französischen Gesellschaft sich befinden. „Die religiösen Bestrebungen des Landes, die auf einem ange„stammten Glauben ruhen, erhalten sich ungeachtet der Be„rührung mit den Fremden durch den Einfluß der Geistlich„keit in diesen Gegenden aufrecht. Bringt die Familie eines „ihrer Kinder in den geistlichen Stand, so ist dieses das „größte Glück, das sie sich wünschen kann. In der That ver„zichtet der junge Priester immer zu Gunsten des Aeltesten „auf sein Erbtheil. So trägt er dazu bei, den unversehrten „Bestand des Familienvermögens während einer neuen Gene„ration zu sichern. Durch sein Ansehen beschwichtigt er oft „Zwistigkeiten, die in der Gemeinschaft sich erheben wollen.

„Als Eigenthümerin eines angenehmen Wohnsitzes, wegen „ihrer genügsamen Lebensweise eines ehrlichen Wohlstandes „sich erfreuend, durch ihre vielen Sprößlinge und den ergie„bigen Landbau der Macht des Staates von Nutzen, denjeni„gen ihrer Glieder, die aus der Gemeinschaft ausscheiden „wollten, jeder Zeit zu glücklicher Selbstständigkeit verhelfend, „— genießt die Familie im ganzen Lande verdientes Ansehen."

In dieser Familie, welcher als Folge und als Lohn ihrer Tugenden gesicherte Wohlhabenheit und allgemeine Achtung zu Theil geworden sind, gehen Genügsamkeit und Arbeitsamkeit Hand in Hand.

„Die zwei jüngsten Kinder ausgenommen, besorgen alle „Glieder der Familie gemeinsam Anbau und Abärntung der „Felder und einige besondere Geschäfte, wie das Abschlachten „der Schweine, die Schafschur und die Zubereitung des Strohes

„zum Decken der Scheunen. Die Kinder haben wenig zu ar
„beiten. Die zwei Töchter, vierzehn und zwölf Jahre al
„verwenden einen großen Theil des Tages auf die Schule un
„auf den Religionsunterricht. Die zwei jüngſten Kinde
„neun und ſieben Jahre alt, obliegen das ganze Jahr hin
„durch dieſem doppelten Unterrichte. Niemals verwendet ma
„ſie zu Arbeiten, die ihre Kräfte überſteigen könnten. Ihr
„Hauptbeſchäftigungen ſind Spinnen, Stricken, Schafhüten un
„Sammeln von Schweinefutter. Das iſt für ſie eher ein
„Unterhaltung als eine Arbeit.

„Tiſch und Nahrung der Familie ſind ſo eingerichtet, da
„ſie zur Erhaltung der Arbeitskraft gut hinreichen, und doc
„dabei den Geſetzen der ſtrengſten Häuslichkeit genügt wird
„Nie ſieht man dabei Ueberflüſſiges, ſelbſt nicht an den Haupt
„feſten des Jahres. Die weſentlichen Beſtandtheile dabei ſin
„Mehlſpeiſen, Fett und Schweinefleiſch, Butter, Salz un
„einiges Gemüſe. Durch ihre Arbeitſamkeit und Genügſam
„keit, ihre durchgehende Ordnung und Vorſorge für die Zu
„kunft erzielt die Familie eine jährliche Erſparniß von 735 Fr
„bei einem Jahreseinkommen von 4,243 Fr., wovon fünfzeh
„Perſonen leben müſſen.“

Die Erholungen der Familie tragen das Merkmal ein
facher und frommer Glaübigkeit, wie ſie aus Sittenreinhei
und muthvoller Ausdauer bei den Mühſalen des Lebens her
vorzugehen pflegt.

„Die aus fünfzehn Perſonen beſtehende Familie findet i
„ihrem Zuſammenleben und in den Genüſſen und Pflichten
„die ein ſolches Beſitzthum mit ſich bringt, Anläſſe genug z
„Unterhaltung, und man denkt ſelten daran, ſolche auswärt
„zu ſuchen. Die hauptſächlichen Umſtände, die für die Famil
„einen angenehmen Wechſel im Alltagsleben herbeiführen, ſin
„die Feierlichkeiten in der Kirche, denen die Mitglieder a
„Sonn- und Feſttagen abwechſelnd beiwohnen; ferner Mah
„zeiten mit Schlachtfleiſch und Wein, die von der Familie a
„jenen Tagen veranſtaltet werden, an welchen ſie, entwed
„allein oder mit Hilfe der Nachbarn gewiſſe Arbeiten ferti

„bringt; endlich gehören darunter die Ausflüge auf die Märkte „von Lourde und von Argelès, um Vieh zu verkaufen oder „zu kaufen. Während der Wintertage spinnen die weiblichen „Mitglieder, die bei den häuslichen Arbeiten nicht mitzuhelfen „brauchen, gerne in Gesellschaft mit ihren Nachbarinnen im „Badgebäude von Cauterets. Eine besondere Freude für sie ist „es an den Winterabenden, um den häuslichen Herd sitzend „den schönen Geschichten zu lauschen, die der Hausvater er„zählt, um sie länger zur Arbeit munter zu erhalten. Die „Männer enthalten sich des Tabakrauchens und geistiger Ge„tränke gänzlich. Nur drei- oder viermal im Jahre verzehren „sie eine mäßige Quantität Kaffee in den Wirthshäusern von „Cauterets, Lourdes und Argelès."

Das ist gewiß eine glückliche Familie. Ihr Glück beruht auf wahrer und sicherer Grundlage, weil es mit der Erfüllung der wesentlichen Pflichten des Lebens unzertrennlich verbunden ist. Das ist ein Glück, wie die Ausübung christlicher Entsagung allein es dem Menschen erringt, weil die Entsagung allein dadurch, daß sie die Menschen zu Gott erhebt, die Seele mit edler Ruhe und Einfalt schmücken, die Last des Lebens erleichtern und vermöge des Opfergeistes selbst die schwersten Pflichten mit Liebe zu umfassen lehren kann. Gerne möchte man allen Arbeitern ein solches Leben oder doch etwas Aehnliches wünschen. Gerne möchte man sie Alle in Mitte der verschiedenartigen Verhältnisse, welche die äußeren Umstände für sie herbeiführen, im Besitze dieser Wohlhabenheit und dieses Glückes sehen, die beide in Arbeitsamkeit, Sorge für die Zukunft, Einfachheit des Geschmackes, in Liebe zum Familienleben und seinen reinen Freuden ihren Grund haben. Aber dazu müßten sie Alle die sanften und starken Tugenden des Christen besitzen, die so Viele von ihnen beim vergiftenden Hauche des Materialismus und der Gottlosigkeit eingebüßt haben.[1])

[1]) Während sich diese Zeilen unter der Presse befanden, ließ die Société internationale des études pratiques d'économie sociale den dritten Band des Werkes die Arbeiter in beiden Welten er-

Aus den zahlreichen Beiſpielen von entgegengeſetzter Richtung, die wir eben nach den glaubwürdigſten Auctoritäten angeführt haben, kann man erſehen, ob wir mit Recht am Anfange dieſes Kapitels die Behauptung aufſtellten, daß unter allen Urſachen, die auf die Lage der Arbeiterklaſſen von Einfluß ſind, die perſönlichen Geſinnungen der Menſchen, ihre Tugenden und ihre Laſter, zu den wichtigſten gehören. Dieſe Geſinnungen zum Beſſeren umzuändern, und wieder chriſtlichen Geiſt und chriſtliche Sitten in die Volksklaſſen hineinzubringen, in denen beides ſeit langer Zeit ſehr abgenommen hat oder ganz verloren gegangen iſt, das iſt ein ſchwieriges und langwieriges Werk. Und doch können ſie nur ſo wieder zur Einſicht, fleißiger Arbeit, Ordnung, Vorſorge für die Zukunft und Sparſamkeit, das heißt mit einem Worte zu Tugenden gebracht werden, ohne die es für ſie weder Glück noch Wohlhabenheit gibt, mit denen ſie aber ſogar in den ungünſtigſten materiellen Verhältniſſen ein erträgliches Daſein erringen können. Um bei den gegenwärtigen ſittlichen Zuſtänden dieſen chriſtlichen Geiſt und dieſes chriſtliche Leben wieder in unſere Volksklaſſen zurück zu führen oder bei denjenigen zu erhalten, die dieſelben noch nicht ganz verloren haben, dazu bedarf es nichts Geringeres, als das einträchtige Zuſammenwirken aller Klaſſen der Geſellſchaft, eines Zuſammenwirkens, das durch den Apoſtolat des Klerus getragen, belebt und geleitet werden muß. Wie ſoll heutzutage der Arbeiter die Verſuchungen überwinden, die von allen Seiten auf ihn einſtürmen? Wie ſoll er dem faſt unwiderſtehlichen Strome von Eitelkeit, Verweichlichung und Laſterhaftigkeit Widerſtand leiſten, der alle Klaſſen mit ſich fortreißt? Nur dadurch, daß Alle diejenigen aus den Arbeiterklaſſen, die noch gerne arbeiten und ehr

ſcheinen. In demſelben findet man eines der ſchlagendſten Beiſpiele davon was eine chriſtliche Lebensweiſe für die Wohlfahrt der Arbeiterfamilie vermag. Dieſes Beiſpiel iſt uns in der Monographie eines Arbeiters geboten, der Bauer und Seifenſieder der Niederprovence iſt. (Nr. XXI Wir wollen die Hauptzüge dieſer intereſſanten Monographie zu Ende dieſes Bandes in der Anmerkung B wieder geben.

chriſtlich leben oder dieſes wenigſtens aufrichtig wünſchen, ſich in Aſſociationen einen und ſo einander gegenſeitig ſtützen. Ferner dadurch, daß die Arbeiterklaſſen Hilfe und Unterſtützung in der werkthätigen Liebe jener Stände finden, denen die Vorſehung höhere Einſicht und mehr ſittliche Kraft verliehen hat und die durch materielle Wohlhabenheit gegen die Gefahren des Lebens mehr geſichert ſind. Das verleiht dieſen Ständen eine Würde und ein Anſehen, wodurch die Maſſen von vorneherein geneigter werden, ihrem Impulſe zu folgen. Aſſociation der Arbeiter unter ſich und hilfreicher Schutz von Seite der beſſeren Stände, das ſind immer die letzten Schlüſſe, zu denen man beim Forſchen nach den Heilmitteln gegen das Elend hingedrängt wird.

VII. Kapitel.

Von den zufälligen Urſachen des Elends.

Zahlreich und verſchiedenartig ſind die Zufälle, die ſtörend in das menſchliche Leben eingreifen und denjenigen, der mühſam von ſeiner Arbeit lebt, ſeiner Hilfsmittel berauben. Ihr trauriger Einfluß auf die Lage der Arbeiterklaſſen macht ſich jeden Augenblick geltend, trifft heute dieſen, morgen jenen, und hat überall das Elend in ſeinem Gefolge. Manchmal jedoch treffen ſie ganze Bevölkerungen in Maſſe und verbreiten auf geraume Zeit Leiden, oft ſogar Noth über große Länderſtriche. So groß indeß ihre Wirkungen ſind, ſo läßt ſich doch nur wenig hierüber ſagen, da ihnen der menſchliche Wille nicht vorzubeugen und ihre Kraft nur in geringem Maaße zu ſchwächen vermag. Es wird genug ſein, zu zeigen, daß Vorſorge für die Zukunft und chriſtliche Liebe die einzigen Mittel ſind, die ihre Härte mildern können.

Als Zufälle, deren Folgen eine ganze Bevölkerung treffen, sind vor Allen die Störungen der natürlichen Ordnung zu betrachten, in denen das Menschengeschlecht zu allen Zeiten das Walten einer höheren Macht erblickt hat, welche die Menschen für irgend ein großes Verbrechen in auffallenderer Weise als gewöhnlich züchtiget. Unter dem Eindrucke des Schreckens, welchen solche Ereignisse einflößen, nannte man sie Geißeln. Zu dieser Klasse von Thatsachen gehören Seuchen, Ueberschwemmungen, unfruchtbare Jahre und die Folgen hievon, nemlich Hungersnoth und Theuerung. In Bezug auf diesen letzten Fall hat man beobachtet, daß die Natur eine fruchtbare Triebkraft besitzt, die den Schaden schnell ersetzt und den Ausfall in kurzer Zeit deckt. Grundbesitzer und Ackerbauern verdoppeln ihre Anstrengungen, um die Erde zu zwingen, dasjenige wieder herauszugeben, was sie vorübergehend vorenthalten, so daß man gewöhnlich auf unfruchtbare Jahre Zeiten großen Ueberflusses folgen sieht. Wenn aber die Leiden, die von dieser Ursache herkommen, sich rasch zu heilen pflegen, so gilt dieß doch mehr von der Landwirthschaft. Das Elend, welches ein unfruchtbares Jahr in den industriellen Kreisen anrichtet, dauert länger und ist schwerer zu beseitigen.

Gegen die Uebel, die aus diesen Geißeln entspringen, vermögen die gewöhnlichen Mittel menschlicher Klugheit und Kraft wenig auszurichten. Sie können dieselben etwas lindern, können jedoch ihren Wirkungen weder zuvorkommen, noch sie gänzlich aufhalten. Gleichwohl sind Vorsorge und Sparsamkeit hiebei von großem Behelfe. Sie können diesen Calamitäten die Spitze abbrechen. Dank ihrer heilsamen Wirkung mag dann Armuth und sogar äußerste Armuth eintreten, selten jedoch wird es zu jenem Elende und jener Noth kommen, die entweder das Leben des Menschen selbst bedrohen, oder, wenn sie ihm dieses auch lassen, seiner Kraft und seiner Zukunft einen unheilbaren Schlag versetzen. Die glücklichsten Combinationen des Geistes der Vorsorge, diejenigen, die in vielen Fällen den durch die Zufälle des Lebens verursachten Uebeln in reichlichem Maaße abzuhelfen vermögen, die Anstal-

ten gegenseitiger Versicherung, sind hierin ohnmächtig. Was vermag die Gegenseitigkeit, wenn Alle getroffen sind und gleichmäßig Hilfe in Anspruch nehmen? Da muß man an die Liebe appelliren. Durch Opfer und Thätigkeit vermochte man mehr als einmal Linderung für Nothzustände aufzubringen, die durch ihre Größe und Ausdehnung aller Anstrengungen zu spotten schienen. Aber diese Aufgabe ist unermeßlich und geht oft sogar über die Kräfte des glühendsten und erleuchtetsten Eifers. Wenn die Klassen, die zu leiden haben, nicht für sich selbst in ihrer eigenen sittlichen Kraft, in ihrer Genügsamkeit und Sparsamkeit während der Zeit des Glückes Mittel gefunden haben, das äußerste Elend von sich abzuwehren, so wird die Liebe nicht im Stande sein, ihnen dasselbe zu ersparen.

Die Zufälle, welche nur die Einzelnen treffen, haben zwar nicht diese schrecklichen Folgen für die Gesellschaft, stürzen aber die Familien, über die sie hereinbrechen, oftmals in die grausamste Noth. In welch äußerstes Elend sehen sich nicht die Arbeiterfamilien versetzt, deren Haupter frühzeitig vom Tode weggerafft werden? Sobald sie denjenigen verlieren, dessen Arbeit für ihre Bedürfnisse sorgte, gerathen sie plötzlich im schnellsten Wechsel aus einer gemächlichen und unabhängigen Lage in das tiefste Elend und in die größte Abhängigkeit. Krankheiten und Verwundungen, die bei den industriellen Arbeiten so oft vorkommen, stürzen ebenfalls die Arbeiter in Noth, doch nur auf eine Zeit lang. Physische und moralische Krankheiten, womit gewisse Glieder der Familie von Geburt an behaftet sein können, Altersschwäche mit Abnahme der Kräfte oder gänzlicher Arbeitsunfähigkeit, die gewöhnlich daraus entspringen: das Alles sind wiederum Quellen des Elendes, die, wenn gleich nur auf Einzelne sich erstreckend, nichts desto weniger große Verlegenheiten im Leben der Arbeiterklassen verbreiten und sie harten Prüfungen aussetzen. Da sind wenigstens Thätigkeit, Vorsorge, Ordnung, Häuslichkeit, kurz alle Tugenden des Arbeiters nicht ohnmächtig, wie sie es dann sind, wenn Geißeln hereinbrechen, die ihre Verheerungen über

die ganze Gesellschaft ausdehnen. Der fleißige und häusliche Arbeiter findet gewöhnlich in der Sparsamkeit, wenn sie beharrlich geübt und mit Verständniß betrieben wird, reiche Mittel. Diese Mittel der Sparsamkeit bewahren ihn wohl nicht vor allen schlimmen Folgen, welche leider die Zufälle und Gebrechen des Lebens mit sich bringen. Sie verhelfen ihm aber dazu, sich über dem Abgrunde des Elendes zu erhalten, in welchem diejenigen bei dem geringsten Unfalle schnell versinken, welche das ihnen zu Zeiten des Glückes an die Hand gegebene Mittel für die Zukunft nicht nützlich zu machen wußten. Das Uebrige wird die Liebe thun. Da sie nur zu vollenden braucht, was die Häuslichkeit des Arbeiters größtentheils schon gethan hat, so enthält ihre Aufgabe nichts, was über menschliches Vermögen hinausgeht, und ihr Einwirken auf das Loos des Arbeiters muß von entscheidender Wirkung sein.

Würden in einer Gesellschaft die Massen, soweit es die menschliche Schwäche verträgt, die Tugenden des christlichen Lebens üben, und wäre die Liebe allgemein thätig, so stehen wir nicht an, zu behaupten, daß jene Zufälle und Gebrechen und alle jene Unfälle, die der natürliche Lauf der Dinge mit sich bringt, und denen der menschliche Wille sich beugen muß, ohne sie je beherrschen zu können, nur sehr selten die Noth und das Elend mit sich bringen würden. Ihre Einwirkung auf das menschliche Leben würde nichts Anderes, als jene Wechselfälle und Schwierigkeiten, die von unserem Dasein unzertrennlich sind, zur Folge haben. Gott wollte uns das Leben nicht so leicht machen. Zur Strafe für die Sünde unseres Stammvaters hat er unser Leben unaufhörlichen Störungen und Ungewißheiten Preis gegeben. Jeden Augenblick können Krankheiten, Gebrechen und selbst der Tod sammt allen Leiden, die damit verbunden sind, über uns hereinbrechen. Da sie uns beständig bedrohen, so zwingen sie uns ohne Aufhören, daran zu denken, daß wir ein höheres Endziel haben, als diese Erde. Die Entbehrungen und Wechselfälle, die aus ihnen in der materiellen Ordnung sich ergeben,

tragen dazu bei, jenem Geſetze der Entſagung und Buße, welches die geſammte moraliſche Ordnung beherrſcht und überall in der materiellen Ordnung ſeinen Wiederſchein hat, treu zu bleiben. Indem ſie uns Schwierigkeiten ſchaffen, bieten ſie uns Gelegenheiten, durch Entfaltung unſerer perſönlichen Kraft Angeſichts des Unglückes und durch eifrige Hilfe bei der Noth unſerer Brüder die Tugenden an den Tag zu legen, welche die Größe des Menſchen ausmachen. Wo immer aber dieſe Tugenden ſich finden, wo immer ihre Quelle, die Entſagung, über die Seelen herrſcht, da werden die Zufälle des menſchlichen Lebens ihre härteſte Seite verlieren. Durch die ſittliche Kraft derjenigen, die durch ihre Lage mehr den Schlägen des Schickſals ausgeſetzt ſind, und durch die liebevolle Hilfe derjenigen, deren Leben ſich mehr der Gunſt des Glückes erfreut, durch die Vereinigung dieſer doppelten Kraft, von denen die eine ohne die andere erfolglos bliebe, kann der Menſch den Anprall jener feindlichen Mächte aushalten, die jeden Augenblick ſein Daſein ſtören. Kann er dem Mühſal und dem Kampf nicht ausweichen, ſo wird er doch dem Elende entrinnen.

VIII. Kapitel.

Von der Aſſociation als dem Mittel für die Arbeiterklaſſen, ihr Loos durch ihre eigene Kraft zu verbeſſern.

Das Bewußtſein von den Gefahren, welche aus dem Individualismus hervorgehen, und von der Nothwendigkeit der Aſſociation wird Tag für Tag ſtärker. Der chriſtliche Geiſt, der unſere Geſellſchaften auch dann in Bewegung ſetzt, wenn ſie um ſeine Gegenwart nicht wiſſen, iſt ein Geiſt gemeinſamer Thätigkeit, gegenſeitiger Hilfeleiſtung, kurz ein Geiſt der Aſſociation. Der gemeine Mann fühlt ſich unbehaglic

in der ſelbſtſüchtigen Einſamkeit, in welche ihn der revolutionäre Rationalismus verwieſen hat. Dadurch, daß man die Individualität maaßlos zu ſteigern ſuchte, hat man das Individuum nur geſchwächt und erniedrigt. In unſerer Zeit wird der Arbeiter durch einen oft blinden, oft auch ſelbſtgewollten, jedenfalls aber unwiderſtehlichen Trieb zu jener Macht der Aſſociation zurückgeführt, unter deren Schatten er in den herrlichen Jahrhunderten der chriſtlichen Zeit Schutz für ſeine Freiheit, Kraft für ſeine ſittliche Haltung und Bürgſchaft für ſeine Exiſtenz fand gegen die Wechſelfälle des Elendes, die immer furchtbar ſind und niemals ausbleiben.

Die Aſſociation beſitzt in der That eine beſondere Wirkungskraft zur Beſſerung der Menſchen, zur Erhöhung ihrer Würde und ihrer Wohlfahrt dadurch, daß ſie ihre Tugenden ſteigert. In der Aſſociation wird der Menſch angetrieben, unter den Augen von Seinesgleichen alle Kraft zu entfalten, die Gott zu ſeiner Selbſtbeherrſchung und zur Thätigkeit nach außen in ihn gelegt hat. Der Wetteifer ſpornt ihn an, die Ehre hebt und trägt ihn. Das Bewußtſein ſeiner Verantwortlichkeit den Mitaſſociirten gegenüber verſtärkt in ihm das Gefühl der Verantwortlichkeit für alle Handlungen ſeines Lebens im Innerſten ſeines Gewiſſens. Im Verein mit ſeinen Brüdern iſt ſich der Menſch der Würde ſeiner Natur und deſſen, was dieſe Würde von ihm verlangt, beſſer bewußt. Allein iſt er allen Anwandlungen ſeiner verdorbenen Natur leichter zugänglich; auf andere Menſchen geſtützt fühlt er ſich auch gegen ſich ſelbſt ſtärker. Solidarität, gegenſeitige Hilfeleiſtung, gemeinſame Thätigkeit, das iſt das natürliche Geſetz des menſchlichen Lebens, und je mehr dieſes Geſetz bethätiget wird, deſto mehr Kraft werden alle guten Triebe unſerer Natur erlangen, und deſto leichter werden alle ihre böſen Neigungen gebändiget. Arbeitſamkeit, Mäßigkeit, Ordnung, Sparſamkeit, alle dieſe für die Wohlfahrt des Arbeiters unerläßlichen Bedingungen, werden durch die Aſſociation erhalten, befeſtigt und entwickelt, und immer beſſert ſich die Lage der Arbeiterklaſſen um ſo mehr, je mehr ſie ſich für die Aſſociation

tauglich machen und je treuer ſie in Verwirklichung derſelben ſind.

Der revolutionäre Geiſt, d. h. der Geiſt des Haſſes gegen Alles, was im Chriſtenthume wurzelt, ſtrengt ſich an, durch die Macht des Individualismus die Macht der Aſſociation zu erſetzen. Er ſieht nur zwei Dinge in der Societät: Staat und Individuum. Das Individuum ſoll ſich durch ſeine Kraft allein emporſchwingen und gegen die ſchlimmen Wechſelfälle des Lebens ſchützen. Wird es von ſeiner eigenen Kraft im Stiche gelaſſen und bedarf es von außen her Hilfe zu ſeiner Leitung und Erhaltung, ſo muß es dieſelbe vom Staate fordern. „Es gibt keine Corporationen mehr im Staate, ſprach „der Berichterſtatter der conſtituirenden Verſammlung im Jahre „1791, es gibt nur mehr das beſondere Intereſſe des Indi„viduums und das Intereſſe der Geſammtheit. Niemand darf „den Bürgern ein zwiſchen beiden in der Mitte liegendes In„tereſſe beibringen oder ſie durch einen Corporationsgeiſt vom „Staate trennen ... Die Nation muß für diejenigen, die Ar„beit brauchen, ſolche ſchaffen und den Schwachen helfen.“ Aus dieſer individualiſtiſchen Doctrin, die auf einen Staat hinauslaüft, der Alles kann und für Alles ſorgt, ſind die meiſten von jenen Einrichtungen entſprungen, wodurch man in den Arbeiterbevölkerungen den Geiſt der Ordnung und der Sparſamkeit wieder zu wecken ſucht, ſei es, daß man dem Arbeiter das Anlegen ſeiner Erſparniſſe erleichtert, ſei es, daß man ihm durch gegenſeitige Verſicherungsvereine, die ſich auf ein beſtimmtes, ſtreng abgegrenztes Ziel beſchränken, eine Hilfsquelle gegen die Zufälle des Lebens und die Schwäche des Alters bietet. In dieſem letzten Falle ſucht ſich der Individualismus, weil er ſeine Ohnmacht wohl fühlt, mit den Formen der Aſſociation zu decken. Im Grunde bleiben jedoch die Triebfedern dieſelben; es ſind die Triebfedern des individuellen Intereſſes. Dieſe Gemeinſamkeit der Intereſſen, die aus der Gegenſeitigkeit entſpringt, berührt nur die Oberfläche des menſchlichen Daſeins und vermag keinen entſcheidenden Einfluß auf das Leben auszuüben.

Glücklicher Weiſe konnte keine dieſer Einrichtungen ſich die Gunſt des Volkes vollkommen erwerben oder einen nennenswerthen Umſchwung in der Lebensweiſe des Arbeiters bewirken. Die Verſorgungskaſſen für alte Leute zählen im Verhältniſſe zur Maſſe der Arbeiterbevölkerung nur eine unbedeutende Zahl von Einzahlern. Das müſſen auch diejenigen zugeben, welche auf dieſe Aſſociationen die größten Hoffnungen bauten. Die Sparkaſſen werden vorzüglich durch jene Einzahlungen erhalten, welche die privilegirten Arbeiter machen, d. h. diejenigen, deren Lohn oder Gewinn Verhältniſſe ermöglicht, die über das gewöhnliche Niveau hinausragen. Was die Arbeiterklaſſe im Allgemeinen anbelangt, ſo kann man ſagen, daß ſie ſich wenig dabei betheiligt. „Die Theilnahme „der Arbeiter an den Anſtalten zur Vorſorge für die Zukunft, „an den Spar-, Hilfs- und Verſorgungskaſſen, bildet eine ſel„tene Ausnahme.“ Dieſe Anſtalten ſind an und für ſich gut, und es wäre zu wünſchen, daß ihr Nutzen von denjenigen beſſer eingeſehen werde, in deren Intereſſe ſie geſchaffen wurden. Aber ihre Organiſation iſt der Art, daß ſich der Arbeiter ihnen gegenüber gleichgiltig, oft ſogar mißtrauiſch verhält. Vereine zu gegenſeitiger Hilfe ziehen den Arbeiter um ſo mehr an, je mehr ſie den Charakter der Aſſociation an ſich tragen, und je inniger das Band iſt, womit ſie ſowohl durch ihren Zweck als durch die Art ihrer Verwaltung die Menſchen gegenſeitig umſchlingen.

Soll der Arbeiter Anhänglichkeit zu einer Aſſociation gewinnen, ſoll er ſo zu ſagen ihr Thun und Weſen annehmen und ſie zu ſeiner Sache machen, ſo daß durch dieſe innige Vereinigung ihm alle heilſamen Einflüſſe derſelben zu Theil werden, dann muß er an der Aſſociation vor Allem eine Wirklichkeit, ein ſichtbares und handgreifliches Weſen finden, deſſen Ehre ſeine Ehre, deſſen Gedeihen ſein eigenes Gedeihen, deſſen Erniedrigung und Schwächung ſeine eigene Erniedrigung und Schwächung iſt. Welche Wirkung kann auch eine Inſtitution auf den Arbeiter ausüben, deren ganze Thätigkeit darin beſteht, jährliche Einzahlungen in Empfang zu nehmen,

deren Nutzen der Arbeiter erst in seinen letzten Lebenstagen, also in einer fernen und ungewissen Zukunft, in Form einer Alterspension oder auch in Form einer Unterstützung bei Unglücksfällen erfährt, die er am liebsten so entfernt als möglich sich vorstellt? Welchen Einfluß soll eine Solidarität auf den Arbeiter haben, die eine solche Institution durch die Gegenseitigkeit unter ihren Mitgliedern herstellt, wenn sie in allen anderen Beziehungen einander fremd bleiben? Wird er in ihnen etwas Anderes, als Glieder einer rein abstracten Rechnung sehen, mit welcher er sich um so weniger wird befreunden können, da diejenigen, welche den größten Vortheil dabei haben, aus seinem Schaden Gewinn zu haben scheinen? Wie aber, wenn es statt einer Privatassociation der Staat über sich nimmt, die Einlagen zu sammeln und die Vertheilung der Unterstützungen zu leiten? Dann ist die Association dem Arbeiter nur noch weiter in die Ferne gerückt und erscheint seinem kurzsichtigen Geiste, der nur das zu sehen und zu erfassen pflegt, was er unmittelbar berührt, vollends als etwas Nebelhaftes und Ungreifbares. Alles Vertrauen verschwindet, jede Zuneigung wird unmöglich, und eine so aufgefaßte Association hat Nichts an sich, was wirksam genug wäre, den Arbeiter dahin zu bringen, daß er die Genüsse des Augenblickes einer gesicherten Zukunft zum Opfer bringe.

Eine Association darf sich ferner nicht auf die Triebfedern des materiellen Nutzens beschränken, sondern muß schon durch ihren Zweck die höheren Triebe des Arbeiters wecken, sich an alle edleren Gefühle wenden und die Uebung der socialen Tugenden gerade nach ihrer hochherzigsten und uneigennützigsten Seite befördern. Associationen, deren Endziel bloß der Nutzen ist, entnerven den moralischen Sinn des Menschen und drücken ihn zur Materie herab, anstatt ihn zu bessern. Mehr als einen Beleg hiefür haben die cooperativen Genossenschaften geliefert.[1]) Die Association wird nur dann eine civilisatorische

[1]) Die cooperativen Genossenschaften haben nur einen materiellen Zweck; sie wollen dem Arbeiter seine Verbrauchsartikel wohlfeiler verschaffen und

Kraft beſitzen, wenn ſie auf dem Princip der chriſtlichen Bruderliebe ruht. Dieſe Liebe allein öffnet die Herzen, umſchlingt

---

ihn der Ausbeutung der Zwiſchenhändler entziehen. Sie ſind bei den Arbeitern ſehr beliebt, weil ſie ihren Mitgliedern einen unmittelbaren Vortheil bieten, der für Alle handgreiflich iſt. Werden ſie mit Aſſociationen in Verbindung gebracht, deren Ziel ein höheres iſt, ſo können ſie große Dienſte leiſten.

Das merkwürdigſte Muſter derartiger Geſellſchaften iſt die Genoſſenſchaft der Pioniers von Rochdale. Sie wurde von dreißig bis vierzig Flanellwebern im Jahre 1844 gegründet und begann mit einem Kapitale von acht und zwanzig Pfund Sterling (etwa 180 Thlr.), um welche Summe ein ſehr ärmlicher, kleiner, aber reinlicher Laden eingerichtet und mit einem entſprechenden Beſtand einiger der nothwendigſten Lebensbedürfniſſe (Kartoffeln, Oel, Seife, Butter, Brod, Kohlen) ausgeſtattet war. Als am Abende des 21. Decembers 1844, eines ächt nordengliſch finſtern, rauhen, naſſen, ſchmutzigen Wintertages, dieſer Laden eröffnet werden ſollte, füllten ſich die benachbarten Straſſen mit dichten Haufen von Neugierigen, unter denen nur Wenige mit Wohlwollen und Vertrauen, die Meiſten mit Mitleid oder Spott der Dinge warteten, die da kommen ſollten. Gellende Spottlieder, deren Refrain meiſt war: „die „tollen alten Weiber wollen ihren Kramladen eröffnen," wechſelten mit dem ſchallendſten Gelächter. So wenig ermuthigend war der Eindruck, den die ganze Sache machte, daß ſelbſt der Vorſtand des Vereins ſich erſt bei völliger Dunkelheit heranwagte und an den Hallſern hinſchleichend unbemerkt in den Laden ſchlüpfte, deſſen endliche Fenſtererleuchtung mit allgemeinem Jubel und Gelächter und dem Chorus: „Die tollen Weiber „haben eröffnet!" begrüßt wurde. Die Einnahme des erſten Tages konnte auf ein und ein halbes Dutzend Schillinge berechnet werden. Blickt man aber von dieſem beſcheidenſten, kläglichen, ja lächerlichen Anfang um etwa 15 Jahre weiter, ſo zählt die Genoſſenſchaft der Rochdaler Pioniers im Jahre 1859 drei Tauſend Theilnehmer, beſitzt ein Kapital von dreißig Tauſend Pfund, verkauft jedes Jahr bis zur ungeheueren Summe von hundert Tauſend Pfund und vertheilt zehn Tauſend Pfund als Gewinnſte. Noch etliche Jahre ſpäter zählt die Genoſſenſchaft (auf Grund der Hauptzahlen des Rechnungsjahres 1865) mit ihren verſchiedenen Zweigvereinen über 6000 Mitglieder, meiſt Familienväter, alle unter auf dieſem Wege mehr oder weniger gehobenen verbeſſerten Zuſtänden und beſitzt ein Geſammtcapital von mehr als anderthalb Millionen Thaler. Die Pioniers von Rochdale ſind jetzt im Beſitze von vielem unbeweglichen Gut. Sie haben ihr eigenes Schlachthaus, ihre Bäckerei, Schneider- und Schuſter-Werkſtätten, endlich große Locale für ihre

ſie mit feſten Banden und hebt ſie durch gemeinſame Anſtrengung zum ewigen Vorbilde aller Vollkommenheit empor. Eine Aſſociation ohne Opfergeiſt und Liebe ſprengt den Zauberbann nicht, worin der Eigennutz die Menſchen gefangen hält, und verleiht auch keine Kraft, um irgend eines der Laſter auszurotten, die der Individualismus nährt und entwickelt.

Ein eben ſo nothwendiges Erforderniß zum Erfolge einer Aſſociation, wie die ſchon erwähnten, iſt dieſes, daß ihre Mitglieder, wie ſie von der Liebe zur Freiheit und vom Bewußtſein perſönlicher Verantwortlichkeit beſeelt ſein müſſen, von eben ſo großer Ehrfurcht vor der Auctorität durchdrungen ſeien. An Sinn für Freiheit und am Bewußtſein, welch' einen Werth für das gemeinſame Wohl die Thätigkeit des Einzelnen hat, iſt unter unſeren Arbeitern kein Mangel. Dieſer Sinn iſt bei ihnen heutzutage mehr als je entwickelt. Demnach kann man behaupten, daß keine Aſſociation unter ihnen Wurzel faſſen kann, wenn nicht Selbſtregierung ihr erſtes Geſetz iſt. Nur dann lebt ſich der Arbeiter in die Aſſociation hinein, wenn ſie ihren Urſprung in ſeinem freien Willen hat und wenn ſie der getreue Wiederſchein ſeiner Gedanken und Neigungen iſt. Alle Verſuche, denen dieſes Erforderniß fehlt, ſind mißglückt. Neben dieſem Gefühle aber und gleichſam als Gegengewicht muß die Mitglieder aufrichtige Ehrfurcht vor der Auctorität durchdringen und ſie müſſen die Nothwendigkeit einer ernſten Zucht begreifen. Nachdem nun aber der Arbeiter vermöge des chriſtlichen Gefühles das Bewußtſein der Menſchenwürde in ſich trägt, wird die Auctorität nur dann eine Macht über ihn haben, wenn ſie aus ſeiner freien Zuſtimmung

---

Büreaux, ihre Verſammlungen und feſtlichen Zuſammenkünfte, für ihre Bibliotheken und Leſeſäle.

Die Mühlenaſſociation von Leeds (Leeds cooperative floor mill), im Jahre 1847 mit eben ſo geringfügigen Mitteln gegründet, hat eben ſo glänzende Reſultate aufzuweiſen. Sie zählte im Jahre 1858 dreitauſend Mitglieder und verkaufte jährlich um ſechzig Tauſend Pfund Sterling. (Man ſehe das Journal des Économistes, November 1858, S. 174.)

hervorgeht. Iſt aber einmal durch den freien Willen derjenigen, die geleitet werden ſollen, eine Auctorität aufgeſtellt, ſo müſſen ihre Anordnungen getreu befolgt und ihre Befehle pünktlich vollzogen werden. Nichts iſt ſchwieriger, als die Befeſtigung einer Auctorität, die ihre Gewalt über Gleiche geltend machen und unmittelbar ihre Untergebenen leiten muß. Eine ſolche Auctorität ſoll mit väterlichem Anſehen geübt werden, während ihr doch die natürliche Ueberlegenheit des väterlichen Anſehens über die Kinder abgeht. Es verſteht ſich, daß eine ſolche Gewalt nur in ſo weit reſpectirt wird, als die unter ihrer Botmäßigkeit ſtehenden Genoſſen ſich ſelbſt derartig beherrſchen, daß ſie in ihrem Innern jede Neigung zur Auflehnung und alle ungeordneten Anwandlungen ſchrankenloſer Unabhängigkeit niederkämpfen, und ſich der Einſicht nicht verſchließen, daß die Wohlthaten der Aſſociation nur durch Darangabe eines Theiles ihrer Unabhängigkeit geſichert werden können.

Welches werden nun die Einflüſſe ſein, deren Gewalt ſo auf die Sitten der Arbeiter einwirkt, daß ſie zu gleicher Zeit ſtark genug ſind, um das Gefühl ihrer rechtmäßigen Wichtigkeit ungeſchwächt zu erhalten; und biegſam genug, um dieſes Gefühl aus Liebe zur Auctorität durch ſteten Gehorſam zu mäßigen? Nur der Geiſt des Chriſtenthums kann den Einzelnen ſo hoch erheben, und ihm dennoch durch freie Einwilligung in den Schranken des Gehorſams gegen die Vorgeſetzten erhalten. Dieſer Geiſt allein verleiht hiedurch der Vereinigung individueller Kräfte zum Leben in der Aſſociation ihre volle Wirkſamkeit. Wir haben im Vorausgehenden bereits näher dargelegt, wie die katholiſche Kirche den Geſellſchaften der Jetztzeit die weſentlichen Bedingungen der Aſſociation ſchon gegeben und wie ſie durch die Aſſociation die Entwicklung und Macht der Arbeit hervorgerufen hat. Der Einfluß des chriſtlichen Geiſtes wird noch deutlicher, und ſeine Wohlthaten werden noch augenfälliger, wenn es ſich darum handelt, durch die Aſſociation die Lage der Arbeiter zu verbeſſern. Offenkundi-

gen Beweis hievon liefern die Bruderſchaften, in welche ſich die Handwerker im Mittelalter zuſammenthaten.

Bruderſchaft und Corporation waren innig verbunden. Die Bruderſchaft bildete in Wahrheit das innerſte Heiligthum der Handwerksverbindung. Meiſtentheils geht die Corporation, die eigentlich ein mehr bürgerliches und politiſches Gepräge hat, aus der Bruderſchaft hervor, welche in der Herrſchaft des Glaubens und der werkthätigen Liebe ihren Urſprung hat. Zur Zeit, als die Handwerksinnungen in der höchſten Blüthe ſtanden, ſind die Bruderſchafts- und die Handwerksſtatuten ein und dasſelbe. Wenn die Handwerke öffentlich erſcheinen, ſo ziehen ſie unter ihrer Bruderſchaftsfahne einher. So treten ſie in Paris bei den öffentlichen Proceſſionen und bei den Feſtlichkeiten auf, die den Einzug der Königinnen verherrlichen.

In der Bruderſchaft nahm Alles aus der inneren Glaubensfülle Urſprung und Leben, und deßhalb waren nicht bloß die Pflichten, ſondern auch die Vergnügungen in das Gewand der Religion gekleidet. „Die Bruderſchaftsſtatuten, ſagt Le„paſſeur, umfaßten ſowohl den Menſchen, als den Chriſten. „Sie tragen Sorge für ſein Glück, und in der Gefahr rufen „ſie Gott um Beiſtand an, verordnen Gebete und Meſſen für „das Heil ſeiner Seele und für jenes ſeiner Verwandten, „Freunde und Wohlthäter; ſie regeln ſeine Feſte und beſchäf„tigen ſich ſogar mit den Einzelnheiten ſeines innerſten Le„bens. Die Verbrüderung ſetzte ſich ein Ziel, welches ſie im„mer nur unvollkommen zu erreichen vermochte: ſie wollte alle „Glieder eines Handwerkes zu Einer Familie verſchmelzen, die „durch das Band des Glaubens, und unter dem Schutze des „nemlichen Heiligen in Freude und oftmaligen heiteren Zu„ſammenkünften unzertrennlich zuſammen ſtehen ſollte. . . . „Ein Heiliger und eine Kapelle waren ſo zu ſagen der Eckſtein, „der für jede Bruderſchaft nothwendig war. Jeder wählte „denjenigen Heiligen, der für ſein Gewerbe am meiſten paßte. „Das Bildniß des Heiligen prangte regelmäßig auf den Stan„darten der Bruderſchaft; die Kapelle war ihm geweiht, und

„jede Zunft ſetzte ihre Ehre darein, ſeine Statue zu bereichern „und ſeinen Altar würdig zu ſchmücken. Der Anläſſe, welche „die Handwerker in ihrer Kapelle verſammelten, waren viele: „bald wurde zu Ehren des Schutzheiligen eine Meſſe geleſen, „bald eine Vermählung gefeiert, oder die Beerdigung eines „Bruderſchaftsmitgliedes, oder auch eines nahen Verwandten „desſelben gehalten. Man hielt es für eine Pflicht, dieſen „Feierlichkeiten, die eigentlich den Gegenſtand der Bruder„ſchaften bildeten, beizuwohnen; wurde ſie ja zum Zwecke des „gegenſeitigen Beiſtandes im religiöſen Leben, und um ſich die „Theilnahme am gemeinſchaftlichen Gebete zu ſichern, veran„ſtaltet. Dieſe Vortheile Jemandem verweigern wollen, das „wäre Gottloſigkeit und Mangel an Glauben geweſen. Be„ſondere Ehre erwies man den Verſtorbenen. In gewiſſen „Innungen mußte bei der Leichenfeier des Vaters, der Mutter „oder des erwachſenen Kindes eines Mitbruders die Hälfte der „Arbeiter in jeder Werkſtätte jede Arbeit einſtellen, und der „Zunftmeiſter war verantwortlich für den Vollzug dieſes „Statutes.“ [1])

Die gegenſeitige Gebetshilfe und die geiſtliche Lebensgemeinſchaft hatten die gegenſeitige Hilfe in allen Nöthen des zeitlichen Lebens zur natürlichen Folge. Die Liebe war ja wie der fromme Glaube die entſcheidende Urſache zur Errichtung der Bruderſchaften geweſen. Bei den Arbeiterverbindungen im Süden Frankreichs war die chriſtliche Liebe in ſolchem Grade Hauptzweck, daß man ihnen den Namen caritat gab. „Beſonders am Bruderſchaftsfeſte übte man dieſe Liebe. Hatte „man nach Meſſe und Veſper die Kerzen und Fahnen abge„legt, über das abgelaufene Jahr Rechnung geſtellt und die „neuen Handwerksvorſtände gewählt, ſo ging's an das feſtliche „Mahl. Aber man weihte die Tafelfreuden doch wenigſtens „durch Wohlthätigkeiten ein. Bevor ſich die Tuchmacher von „Paris an ihrem Bruderſchaftsfeſte zum Mahle niederſetzten, „ſchickten ſie den Armen im Hotel-Dieu und den Gefangenen

[1]) Histoire des classes ouvrières en France, Bd. I, S. 468 ff.

„von Chatelet Brod, Wein und Fleisch, jedem von den „Franciskaner- und Dominicanermönchen aber ein Brod. „Während des Mahles vertheilte man unentgeltlich Brod an „alle Armen, die vor der Thüre erschienen. Auch am Tage „darauf verwendete man die Ueberreste des Mahles zu milden „Gaben; das Fleisch gab man den Nonnen von Val-Pro- „fonde, das Brod und den Wein den Haupthospitälern und „den Leprosenhäusern innerhalb des Weichbildes von Paris... „Die Goldschmide von Paris hatten ihr eigenes Spital. Im „Jahre 1399 hatte die Communität in der Strasse Deux- „Portes das Haus eines Mitgliedes gekauft und es zum „Zunfthause hergerichtet. Da war Alles beisammen: Kapelle, „Krankensaal, Versammlungssaal und Wohnungen für die „Beamten der Corporation. . . Zum Patron hatten sie den „heil. Eligius. . . Der Papst Johann XXII. verschmähte es „nicht, zu Gunsten des Spitals und der Kapelle des heil. Eligius eine Bulle zu erlassen.“ [1])

In den Bruderschaften hatte der Grundsatz gegenseitiger Liebe die glücklichste und ausgedehnteste Anwendung gefunden. „Was wechselseitige Unterstützung anbelangt, sagt Laurent, so „bilden die Vorschriften der Gewerke einen bewunderungswür- „digen und vollständigen Codex der Gegenseitigkeit. „Das „„Drittel der Strafgelder, die erhoben werden und den Hand- „werksmeistern zukommen, sagen die Statuten der Köche im „„Buche des Stephan Boileau, diene zum Unterhalte der armen „„alten Leute des Handwerkes, die erwerbsunfähig oder alters- „„schwach werden.“ Zwar findet sich im Verzeichnisse der „Gewerke nur unter den Statuten der Köche ein solcher Ar- „tikel; gleichwohl haben fast alle Corporationen die gegenseitige „Liebe geübt. Wenn bei der Zunft der Kupferstecher von „Paris ein Arbeiter erkrankte, so ließen seine Kameraden „einen Zettel herumgehen, der seine Arbeitsunfähigkeit consta- „tirte, und auf Vorzeigen dieses Zettels gab jedes Mitglied „fünfzig Centimes. Arbeiter, welche alt und schwach geworden,

[1]) Histoire des classes ouvrières en France, Bd. I, S. 485.

„durften von Werkſtätte zu Werkſtätte gehen, und unter dem „Titel gute Arme den Beiſtand ihrer Mitbrüder anrufen. „Jeder gab dem guten Armen gewöhnlich fünfzehn Centimes „monatlich.“ [1]) Laurent citirt viele Texte von Handwerksſtatuten in der Stadt Bordeaux, die es beſtätigen, daß bei allen Handwerken die Gegenſeitigkeit geübt wurde. „Das Gebet „und das Almoſen an die Armen der Gemeinde, welches man „das allgemeine Almoſen oder die Handwerksliebe nannte, „nahmen gewiß eine wichtige Stelle in der Bruderſchaft ein: „aber die Hilfe, welche bloß den dürftigen Gliedern der Bru„derſchaft zu Theil wurde, ihren Greiſen, Kranken und Wai„ſen, den Hilfloſen ihres Standes, dieſe Unterſtützung, „welche man das Handwerksalmoſen nannte und welche „von den Fonds der Kaſſe, die durch die fortlaufende Abzüge „vom Lohne ihrer Mitglieder erhalten wurde, zum Voraus „erhoben worden war, nahm eine noch viel bedeutendere Stelle „ein. Das Elend eines Mitbruders wirkſam erleichtern, wenn „dieſes Elend nicht die Folge eines unordentlichen Betragens „geweſen, das war das erſte Geſetz der Verbindung. „Wenn „„einer der Mitbrüder erwerbsunfähig würde, ſagen faſt „„einmüthig die Statuten, dann wird ihm ſo viel zuge„„wieſen werden, als den Mitbrüdern gutdünken wird.““ [2])

Laurent ſchließt aus zahlreichen Texten, die er anführt, daß den Mitgliedern der mittelalterlichen Bruderſchaften die meiſte Zeit hindurch alle die verſchiedenen Vortheile zugeſichert waren, die jetzt den Gegenſtand unſerer Verbindungen zu gegenſeitiger Unterſtützung bilden. Ueberdieß zeigt er, „daß man „beſonders auf dem Lande ſehr viele Bruderſchaften findet, „deren Bildung wie die der anderen der Genehmheißung des „Biſchofes unterlag,“ und welche allen Bewohnern der Gemeinde

[1]) Le Paupérisme et les Associations de prévoyance, S. 151.

[2]) Le Paupérisme, etc., S. 157. — Die nämlichen Thatſachen ſehe man bei Lewaſſeur, Histoire des classes ouvrières, I, S. 198, 221, 486; — Cellier, Histoire des classes laborieuses, S. 111; — Mounier, Histoire de l'assistance, S. 270.

ohne Rückſicht auf Geſchlecht und Rang den Eintritt geſtatteten, indem ſie ſich der Linderung der Armuth und der gegenſeitigen Unterſtützung widmeten. Dieſe beiden Arten von Bruderſchaften, welche einerſeits an die Handwerksaſſociationen zu gegenſeitiger Unterſtützung, anderſeits an die von Individuen jeder Erwerbsart gebildeten Vereine erinnern, machen die Analogie zwiſchen der Inſtitution des Mittelalters und jener der Neuzeit noch augenfälliger.[1])

Die Verbrüderungen, die dem Einfluſſe des Chriſtenthums ihre Entſtehung verdanken, haben dieſen Geiſt der wechſelſeitigen Hilfe immer bewahrt. Diejenigen von dieſen Inſtitutionen, welche die Verwüſtungen des revolutionären Geiſtes überlebt haben, geben uns noch das Beiſpiel der Bruderliebe und gegenſeitigen Hilfe, üben dieſe Tugenden nach den ſicherſten Regeln und befaſſen ſich mit allen moraliſchen und materiellen Leiden, die das Leben des Arbeiters trüben können. Laurent liefert uns hievon ein merkwürdiges Beiſpiel in den Statuten und Satzungen der Bruderſchaft des glorreichen heil. Johannes des Taüfers, welche in der Collegiatkirche der Stadt Cardilhac errichtet iſt.

---

[1]) Du Paupérisme, etc., S. 160. — Laurent führt die Satzungen einer im vierzehnten Jahrhunderte zu Conventry gegründeten Geſellſchaft an, welche ſchon durch ihren altdeutſchen Namen Gild das nahe Verhältniß zwiſchen den Handwerkszünften des Mittelalters und den Vereinen zu gegenſeitiger Hilfe in der Neuzeit ausdrückt. Es iſt das die Sct. Katharinen-Gild, deren Statuten ſo lauten:

„Wenn ein Mitglied durch Feuersbrunſt, Ueberſchwemmung, Diebſtahl „oder andere Unfälle einen Schaden erleidet, ſo borgt ihm der Verein un„verzinslich.

„Wird ein Mitglied krank oder altersſchwach, ſo empfängt es einen „ſtandesgemäßen Unterhalt.

„Wer wegen Treubruches, Todtſchlages, Spieles u. ſ. f. in üblem Rufe „ſteht, kann nicht als Mitglied aufgenommen werden.

„Führt ſich ein Mitglied übel auf, ſo wird es zuerſt ermahnt, und „dann, wenn es ſich nicht beſſert, ausgeſtoſſen.

„Diejenigen, welche arm ſterben und kein Leichenbegängniß beſtreiten „können, werden auf Koſten des Vereines beerdigt.“ (S. 107.)

Dieſe Bruderſchaft, gegründet im Jahre 1609, iſt ein echter Verein zu gegenſeitiger Hilfe, und iſt jetzt noch im Geiſte ſeiner urſprünglichen Errichtung thätig.[1]) Ebenſo hat Leplay in den Corporationen von Süddeutſchland gefunden, daß der Grundſatz der Hilfeleiſtung in ſeiner ganzen Ausdehnung an den jungen Arbeitern bethätigt wird, die zur Vervollkommnung ihres Handwerkes in die Fremde wandern, ſowie an jenen Arbeitern, die wegen Krankheit nichts verdienen können.[2])

Als die Bruderſchaften und Corporationen zur Zeit ihrer größten Macht den Arbeiterklaſſen den höchſten Aufſchwung und den größten Schutz verliehen, waren ſie im Beſitze wahrer Autonomie. Auch hierin bekundete ſich der Einfluß des Geiſtes des Chriſtenthums, deſſen Streben immer auf die Entwicklung des Sinnes für Freiheit, perſönliche Würde und vernünftige Unabhängigkeit gerichtet war. Hervorgegangen aus der freiwilligen Aſſociation der Arbeiter bewahrten die Handwerkszünfte unter Leitung der Auctorität die freie Ordnung ihrer Intereſſen bis zu dem Augenblicke, in welchem der adminiſtrative Deſpotismus ihnen wie allen lebendigen Kräften der Geſellſchaft das Joch auflegte, das ſie endlich zur Ohnmacht herabdrückte. Bis zu Ende des vierzehnten Jahrhunderts berathen die Handwerker ihre Statuten ſelbſt und beſtimmen ihre Faſſung vorbehaltlich der Approbation durch die adminiſtrativen Gewalten. Die Handwerkszunft hatte von den erſten Zeiten ihrer Organiſation Innungsvorſteher oder Sachverſtändige, deren Aufgabe es war, den Anordnungen der Genoſſenſchaft Achtung zu verſchaffen und ihre Intereſſen zu wahren. Im Süden, wo ſich die Erinnerungen an die Römerherrſchaft ungeſchwächt erhalten haben, nennt man ſie Conſuln, ein Name, der vom republicaniſchen Charakter der Inſtitution lautes Zeugniß ablegt. „Es waren in der That, „ſagt Levaſſeur, echte Obrigkeiten, gewählte Conſuln, die bei „den zwiſchen Handwerkern eintretenden Differenzen in Arbeit

[1]) Du Pauperism, etc., S. 165.

[2]) Man ſehe Ouvriers européens, XI. Monog., Anmerkg. A.

„oder Handel ungefähr in der nemlichen Weise entschieden, „wie es heutzutage ein Collegium von Sachverständigen, und „in gewissen Fällen die Handelsgerichte und die Friedensrichter „thun würden. Der Handwerker hielt sich in Sachen seines „Gewerbes an Seinesgleichen.“ [1]) Daher stammte im Mittelalter jene feste Anhänglichkeit des Handwerkers an sein Handwerk, das ihm in Wahrheit für seine eigene Sache galt und deßhalb in ihm das Gefühl der eigenen Stärke und Selbstständigkeit nährte, ein Gefühl, das berechtigt und heilsam ist, wenn es von der Liebe und Ehrfurcht vor der Auctorität in Schranken gehalten wird, das aber eben so ungerecht und schädlich werden kann, wenn ihm der revolutionäre Hochmuth alle Zügel hat schießen lassen.

Die Verbrüderungen fesselten den Arbeiter auch durch den Reiz an sich, den sie über sein Leben ausgossen, sowie durch die Zerstreuungen und durch die Ruhepunkte, mit denen sie das Einerlei seines mühe- und arbeitsvollen Lebens angenehm unterbrachen. Die Feier des Fronleichnams, das Fest des Patrons, die allgemeinen Prozessionen, der Einzug des Königs oder der Königin: all' das veranlaßte die herrlichsten Feste für die Verbrüderung, und bei diesen Festen entfaltete dieselbe ihre ganze Pracht und Herrlichkeit. Dazu kamen minder feierliche und öfter wiederkehrende Gelegenheiten, das Hochzeitsfest oder die Leichenfeier eines Bruderschaftsmitgliedes, oder auch eines nahen Verwandten eines Mitgliedes, und Gottesdienste zur Ehre des Patrons. Alles dieses verschaffte dem Arbeiter ebenfalls einige Tage der Ruhe und Freude, oder veranlaßte ihn zu heilsamer Einkehr in sich und zum Nachdenken über die ernste Seite des Lebens. [2])

---

[1]) Histoire des classes ouvrières, I, S. 197, 219 und 489.— Man sehe im nämlichen Sinne Lafarelle, Plan d'une réorganisation des classes industrielles, S. 375, und Laurent, Du Paupérisme, S. 158.

[2]) Man sehe das V. Kapitel des IV. Buches in Histoire des classes ouvrières, von Levasseur.

„Unmöglich kann man, ſagt Levaſſeur, die wichtigen „Dienſte verkennen, welche die Corporationen im Mittelalter „leiſteten: ſie hüteten und ſchützten das aufkeimende Gewerbs„leben und lehrten das Volk, wie es ſich ſelbſt regieren müſſe. „Sie thaten noch mehr: ſie verſchafften den reichen Handwer„kern Ehren und Würden, den armen Geldunterſtützungen, „allen aber die Freuden kameradſchaftlichen Zuſammengehörens „bei ihren Feſten und feierlichen Mahlzeiten. Sie waren „neben dem Chriſtenthume und dem Gemeindeweſen im gan„zen Mittelalter die große Angelegenheit der geringen Leute, „die Quelle ihrer Freuden und das Intereſſe ihres ganzen „Lebens.“ [1])

Aber bei allen menſchlichen Dingen weiß ſich zuletzt der Mißbrauch auch in die wohlthätigen Anſtalten einzuſchleichen. Die Feſte der Verbrüderungen vermehrten ſich übermäßig und arteten endlich bei dem allgemeinen Sittenverfalle im fünfzehnten und ſechzehnten Jahrhunderte in wahre Orgien aus. Deßhalb beklagte ſich das Concil von Sens im Jahre 1524, „daß die Bruderſchaften nur dazu errichtet zu ſein ſcheinen, „um an denſelben ausſchließlich jede Art von Schwelgerei und „Unmäßigkeit üben zu können; und daß ihre Mitglieder, an„ſtatt am Feſte der von ihnen erwählten Patrone dem Gottes„dienſte beizuwohnen, dasſelbe bei ausſchweifenden Gelagen „zubringen und das zu frommen Zwecken beſtimmte Geld zu „ſo unheiligem und verbrecheriſchem Gebrauche verwenden.“ Die Arbeiter beeilten ſich in ihrem Leichtſinne, ſolche Gelegenheiten recht eifrig zur Befriedigung ihres Hanges zur Trägheit und zum Vergnügen zu benützen. Oft waren die Werkſtätten geſchloſſen und Alle, Meiſter und Geſellen, traf der doppelte Nachtheil nutzloſer, weil zu oft unterbrochener Arbeit, und immer wiederkehrender Verſchwendung. Das waren ohne Zweifel Mißbräuche und Uebelſtände. Aber dieſe Mißbräuche konnten entfernt werden, und im Ganzen genommen überwogen die Vortheile die Uebelſtände.

---

[1]) Histoire des classes ouvrières, Bd. II, S. 435.

Aber nicht bloß unter den Handwerkern hatte der Geiſt des Chriſtenthums die Aſſociation zur Blüthe gebracht uud durch die Aſſociation Allen ein Leben der Wohlhabenheit und des Glückes verſchafft; durch die Vereinigungen der Theilbauern (parsonniers) verbreitete er dieſe Wohlthat auch auf dem Lande. Man hat weiter oben geſehen, wie friedlich, glücklich, würdig und geſichert das Leben derjenigen von dieſen Gemeinſchaften war, welche dem revolutionären Individualismus widerſtanden haben. „In dieſen Gemeinſchaften, ſagt Guy-Coquille vor drei Jahrhunderten, bringt man die Kinder ſchon „in Rechnung, die noch nichts thun können, in der Hoffnung, „daß ſie es ſpäter können werden; man bringt diejenigen in „Rechnung, die in der Vollkraft des Alters ſtehen, weil ſie „etwas thun; und man bringt die Alten in Rechnung wegen „ihres erfahrenen Rathes und wegen der Erinnerung an ihre „Thätigkeit.“ Im Schooße dieſer Gemeinſchaften war die gegenſeitige Sicherheit durch die Thätigkeit und Häuslichkeit Aller auf das Vortheilhafteſte verwirklicht, weil ſie dazu ohne Unterlaß durch die Intereſſen und die Liebe zur Familie angeſpornt wurden. In ſeiner intereſſanten Studie über die Genoſſenſchaft von Jault ſtellt Dupin dieſer Ackerbauerfamilie, welcher die Aſſociation ueben der Wohlhabenheit eine bemerkenswerthe ſittliche Größe verliehen hat, andere Ackerbauern gegenüber, die von Gariots, welche unter der individualiſtiſchen Herrſchaft der modernen Geſetze für ſich allein kleine Grundbeſitzungen ausbeuten, die von der Zerſtückelung eines ehemals von ihren Vätern gemeinſchaftlich ausgebeuteten Hofes herrühren. „Zu Jault, ſagt er, herrſchte Wohlſtand, Frohſinn und „Geſundheit; in Gariots Trübſeligkeit und Armuth.“ Das iſt der Unterſchied zwiſchen dem individualiſtiſchen Leben und dem Leben der Aſſociation, zwiſchen der Zeit, in welcher der rationaliſtiſche Stolz herrſcht, und jener, in welcher der Geiſt der Liebe und der chriſtlichen Aſſociation regiert. Vergeſſen wir aber nicht, daß die Aſſociation nur bei einer Sittlichkeit möglich iſt, die tief chriſtlich iſt. Wir haben geſehen, wie die Bruderſchaften ausarteten, als die ſinnliche Lebensweiſe des

fünfzehnten und ſechzehnten Jahrhunderts einriß. Was wäre aus den Gemeinſchaften der Theilbauern ohne jene erprobte Sittlichkeit geworden, welche nur aus der Uebung der Vorſchriften des Katholicismus allein erwachſen kann? Bei dem engen Verbande, in welchem alle ihre Mitglieder leben, hätte eine Schwächung der Sittlichkeit raſch eine Verderbtheit herbeigeführt, die bis in den innerſten Kern hineingedrungen wäre, weil ſie die Ehrfurcht vor den heiligen Geſetzen der Familie in ihnen zerſtört haben würde.

Damit heutzutage die Aſſociation den ſo mächtigen und wohlthätigen Einfluß wieder erlange, den ſie einſt auf das Volk ausübte, muß ſie wieder zu den Traditionen des Glaubens, der Bruderſchaften und der chriſtlichen Freiheit zurückgeführt werden, welche die Seele der alten Verbrüderungen waren. Man muß von dieſen alten bedeutenden Inſtitutionen Alles herüber nehmen, was fortwährendes Bedürfniß der menſchlichen Natur, d. h. Alles, was weſentlich katholiſch iſt, und man muß Alles bei Seite laſſen, was nur zufällig und Zeiten und Formen des ſocialen Lebens eigenthümlich war, die für immer verſchwunden ſind. Heutzutage ſchwankt man zwiſchen zwei Klippen: entweder bietet man den Arbeiterklaſſen nur Bilder einer halben und oberflächlichen Aſſociation, Verbindungen ohne Leben und ohne Wirkung auf das Leben; oder man verleitet ſie zu einer Art von Aſſociation, worin die Familien, die Individuen und das Eigenthum untergehen würden, das heißt zu Verbrüderungen, die jeden ſelbſtſtändigen Willen, jedes Gefühl von Verantwortlichkeit und jeden Sinn für Freiheit vernichten würden. Leider läßt ſich das Volk, getrieben durch das Gefühl von der Nothwendigkeit der Aſſociation und zu gleicher Zeit von der Nichtigkeit der Verbindungen, welche ihm die Staatsgewalten und die Theoretiker des Rationalismus bieten, zu tiefſt überzeugt, nur zu oft für die trügeriſchen Vorſpiegelungen der communiſtiſchen Aſſociation gewinnen. Die Gegenſeitigkeit, welche die Solidarität zwiſchen allen Vereinsgenoſſen dadurch verwirklicht, daß ſie Freiheit und Eigenthum zum Ausgangspunkte nimmt, iſt die einzige Art

von Aſſociation, die ein wirkſames Heilmittel für die Uebel der Arbeiter enthält, weil ſie zu den Mitteln des Einen die Mittel Aller fügt, ohne, wie es der Communismus thut, durch die Erſchütterung der Grundlagen des ſocialen Gebäudes die weſentlichen Lebensbedingungen eines Jeden zu gefährden.

Die Gegenſeitigkeit, aber die wirkliche, lebendige, thätige Gegenſeitigkeit, die den ganzen Menſchen mit ſeinen moraliſchen Intereſſen eben ſo wohl, als mit ſeinen materiellen umfaßt; die Gegenſeitigkeit, wie ſie der chriſtliche Sinn des Mittelalters erfaßt und geübt hatte: dieß iſt das Princip, welches heutzutage alle diejenigen vereinigen muß, die den Communismus und den Individualismus als die größten Gefahren erkennen, von denen eine Geſellſchaft bedroht werden kann.

Seit fünfzig Jahren hat man es mit der gegenſeitigen Hilfeleiſtung unter allen Formen verſucht, aber nur dann das Volk für dieſelbe gewinnen können, wenn ſie einige von jenen Charakterzügen an ſich hatte, die wir ſoeben bezeichneten. Am meiſten verbreitet ſind die Vereine zu gegenſeitiger Sicherung in England. Bei einer jüngſt angeſtellten Nachforſchung hat man gefunden, daß 33,232 Aſſociationen mit 3'032,000 Mitgliedern beſtehen, die über eine Einnahme von 125 Millionen Francs und über ein angeſammeltes Kapital von 285 Millionen verfügen. Von dieſen Vereinen ſind 14,000 ordnungsmäßig einregiſtrirt und genießen die Vortheile geſetzlichen Beſtandes; ſie zählen 1'600,000 Mitglieder und beſitzen eine Jahreseinnahme von 70 Millionen Fr., und ein Kapital von 160 Millionen. Aber dieſe Vereine ſind gewöhnlich mehr als bloße Verſicherungsgeſellſchaften, es ſind wahrhaft brüderliche Aſſociationen, Vereine von Freunden (friendly-societies). Unter dem Schutze des engliſchen Geſetzes, welches den Arbeitern die Freiheit der Coalition geſtattet, bilden dieſe Vereine großartige und mächtige Organiſationen, die ſich ſelbſt zu regieren und einen weitreichenden Einfluß zu üben wiſſen. Sie umfaſſen die wichtigſten Intereſſen der Arbeiterklaſſen und greifen entſcheidend in die Regelung jener Fragen ein, welche von der größten Bedeutung für die Lage der Arbeiter ſind,

namentlich in die Differenzen, welche zwiſchen Arbeiter und Arbeitsherrn über Lohn und Arbeitsdauer entſtehen. Wohl verſteht es hier eine reelle und thätige Aſſociation, den Arbeiter an der fühlbarſten Seite zu faſſen. Leider aber iſt ſie nur zu oft auch das Mittel, die Leidenſchaften des Arbeiters zu entwickeln, ſeine maaßloſen Anſprüche zu ermuthigen und jene Kämpfe zwiſchen Arbeit und Kapital zu organiſiren, in welchen gewöhnlich die Arbeit die härteſten Stöße auszuhalten hat. Bis jetzt hat einerſeits die Klugheit und Mäßigung der Arbeitsherren, anderſeits der geſunde Sinn der Arbeiter ſowie das Anſehen der Vereinsvorſtände bei ihren Mitgenoſſen und das gute Einvernehmen, welches ſie zwiſchen ſich und den Arbeitsherren aufrecht zu erhalten wußten, dieſe Aſſociationen verhindert, jene Unordnungen zur Reife zu bringen, welche unfehlbar in ſolchen Ländern zu Tage getreten wären, in denen das Volk in ſeiner Leidenſchaft raſcher und der praktiſche Sinn der Maſſen nicht ſo ausgebildet iſt. Wenn aber die Vereine auch das Unheil nicht anrichten, welches man hätte fürchten können, ſo bringen ſie gewiß auch nicht das Gute zu Stande, welches man von einer Aſſociation mit Recht erwarten kann. So lange ſich ferner dieſe Aſſociationen rein auf den Kreis der materiellen Intereſſen beſchränken, werden ſie Nichts dazu beitragen, um die Arbeiterklaſſen in England der ſchauderhaften Immoralität zu entreißen, welche die Hauptquelle ihres Elendes iſt. Man muß ſogar befürchten, ſie möchten im Volke gehäſſige Leidenſchaften und revolutionäre Gelüſte großziehen, die England in furchtbare Kataſtrophen ſtürzen würden. Bekannt iſt außerdem, zu welchen grauelhaften Mißbräuchen die burial-clubs (Leichenvereine) Anlaß geben, die eine der verbreitetſten Formen der gegenſeitigen Hilfe in England bilden.[1]) Dieß iſt ein weiterer Beleg für die Wahrheit der Behauptung,

[1]) Man vergleiche über dieſe Mißbräuche, namentlich über den Kindermord, der ſehr häufig von den Eltern an den eigenen Kindern verübt wird, um die von den Leichenvereinen gewährleiſtete Prämie zu erlangen, Kay, Social condition of the people, Bd. I, S. 433—447.

daß der Materialismus nicht im Stande iſt, eine für die arbeitenden Klaſſen wahrhaft nützliche Gegenſeitigkeit zu begründen.

In den übrigen Ländern, namentlich in Frankreich und Belgien, haben ſich die Vereine zu gegenſeitiger Hilfeleiſtung bei weitem nicht derartig ausgebreitet. Im Jahre 1858 zählte Frankreich 3860 Vereine mit 506,980 Mitgliedern, worunter 58,066 Ehrenmitglieder, und einem Reſervekapitale von 20'755,450 Fr.[1]) Belgien zählte im Jahre 1851 199 Vereine mit 68,297 Mitgliedern, die ein Kapital von 1 Million 120,000 Fr. beſaßen.[2]) Es iſt nicht übertrieben, wenn man heutzutage mit Einſchluß der nicht autoriſirten Geſellſchaften, deren Statiſtik ſich nicht genau herſtellen ließ, die Zahl der Mitglieder der Vereine zu gegenſeitiger Hilfeleiſtung in Belgien auf mehr als 100,000 veranſchlagt. Hier muß man bemerken, daß die Vereinsfreiheit in Belgien viel größer iſt, als in Frankreich, daß dort die alte Sitte mehr Einfluß bewahrt hat, ſo wie auch die Aſſociation dort häufiger den Charakter der chriſtlichen Liebe und Brüderlichkeit trägt, wodurch ſie den Arbeiter an ſich feſſelt.

Man kann heutzutage bei mehreren Handwerken Beiſpiele von Aſſociationen finden, welchen die alten Traditionen zu Grunde liegen, jedoch ſo, daß ſie ſich den Arbeiterverhältniſſen der Neuzeit angepaßt haben. Sie haben auf das Leben des Arbeiters einen ſehr beträchtlichen, meiſt ſehr heilſamen Einfluß. Wir wollen nur von einer ſprechen, der ſogenannten Geſellenzunft, einer alten Inſtitution, die ſogar weiter hinauf reichen dürfte, als die Corporationen der Bürgerſchaft. Sie gab mehr als einmal Anlaß zu ernſten Mißbräuchen durch das Geheimniß, in welches ſie ſich hüllte, durch Beobachtung eines manchmal gottesläſterlichen Myſticismus, durch die Ausſchweifungen und Klagen, die ſie manchmal verurſachte, und durch den widerſpenſtigen Geiſt, den ihre Mitglieder oft

[1]) Man ſehe Laurent, Du Paupérisme, S. 234.
[2]) Ibid, S. 228.

gegen ihre Arbeitsherren an den Tag legten. Ungeachtet dieſer Mißbräuche beſaß dieſe Genoſſenſchaft einen Fond von moraliſcher Kraft, der ſowohl die ſittliche als die materielle Lage des Arbeiters hätte verbeſſern können, wenn die bewegende Urſache ächt religiös geweſen wäre, und wenn ſie an die Stelle des Myſterienſchwindels bei der geheimen Aufnahme die Controle der Oeffentlichkeit hätte treten laſſen. Immer haben die Arbeiter für dieſe Inſtitution eine beſondere Vorliebe gehabt. Nachdem ſie im ſiebenzehnten Jahrhunderte durch einen Ausſpruch der kirchlichen Behörde, dem ſich die meiſten Mitglieder gläubig unterwarfen, geächtet worden war, kommt ſie mit Beginn des achtzehnten Jahrhunderts wieder zum Vorſchein. Noch heutzutage iſt ſie bei einer großen Zahl von Zünften tief eingewurzelt. Leplay gibt uns in der Monographie eines Zimmergeſellen von Paris ſehr intereſſante Einzelnheiten über die gegenwärtige Organiſation dieſes Geſellenbundes. [1])

Dieſe Details zeigen uns, welche Macht der Katholicismus über Herz und Sitte des Arbeiters bewahrt hat. Sie berechtigen uns zu dem Glauben, daß es nicht unmöglich wäre, dieſen Inſtitutionen, wenn man ſich an die freie Ueberzeugung des Arbeiters wenden und durch Ueberredung auf ihn zu wirken ſuchte, den Geiſt der chriſtlichen Liebe und Entſagung wieder einzuhauchen; das würde ihnen ihren Erfolg ſichern und die Gefahren beſeitigen. Alle dieſe Gewohnheiten und Uebungen, Reſte katholiſcher Einwirkung, die ſo tief in's mittelalterliche Volk eingedrungen war, ſind heutzutage Grund- und Eckſteine zur Wiederherſtellung des großen Gebäudes der Arbeiteraſſociationen nach dem vom Geiſte des Katholicismus entworfenen Plane.

So wie die Geſellenverbindungen heute ſind, üben ſie einen ſehr heilſamen Einfluß auf ihre Mitglieder. In Ermangelung von Ueberzeugungen, die ſtark genug wären, das ganze Leben des Arbeiters zu umfaſſen und zu beherrſchen,

[1]) Siehe Anmerkung C am Ende dieſes Bandes.

und ihn durch ſeine tiefinnerſten Gefühle, nemlich durch die religiöſen Gefühle, an die Inſtitution zu knüpfen, müſſen ſogar die Fehler dieſer Geſellſchaften, z. B. ihre Myſterien, dazu dienen, den Arbeiter zu feſſeln und ihn über das gewöhnliche Niveau zu erheben. „Die ſittlichen Pflichten des Geſellenbun„des (compagnonnage), ſagt Leplay, verleihen dem Arbeiter „eine gewiſſe Selbſtbeherrſchung und gewöhnen ihn daran, den „Werth ſeiner Handlungen zu ſchätzen. Eben ſo gehört der „Glaube an die Traditionen des Bundes, die Unterwerfung „unter die von Seinesgleichen gepflogene Aufſicht, die Ehr„furcht für die Uebungen und Geheimniſſe der Geſellſchaft, der „der Mutter gewidmete Cultus einer höheren Ordnung „an, von welcher man bei den vereinzelt ſtehenden Arbeitern „keine Spur findet. Dieſes Ganze von Gewohnheiten und „Traditionen, welches die Genoſſen gerne bis zum Tempelbau „Salomons zurück führen; die eigenthümlichen Namen, die „ſie annehmen; ihre Aufnahmweiſe und überhaupt alle ihre Ceremonien haben eine poetiſche Färbung, die im modernen „Leben nur zu oft fehlt, die aber geeignet iſt, das Zartgefühl „des Herzens und das Bewußtſein der perſönlichen Würde zu „entwickeln.“ Gebt den Volksklaſſen den tiefen Glauben wieder, den ihre Väter hatten, und der Geſellenbund wird den Arbeiter durch ſolche Einflüſſe anziehen und feſſeln, von denen die Geſellſchaft Nichts zu fürchten braucht. Die alten Traditionen der katholiſchen Kirche; die ſo eminent volksthümliche Poeſie ihrer Ceremonien; das eben ſo volksthümliche Leben ihrer meiſten Heiligen; die Erinnerung an die Wohlthaten, welche ſie über das Volk ausgeſchüttet, und an die Hilfe, welche ſie ihm bei jedem Ringen nach wahrer Freiheit angedeihen ließ: all dieſes wird das Herz des Arbeiters ſo ausfüllen, und alle edleren und tieferen Neigungen ſeiner Natur ſo befriedigen, daß er, beſonders in einer Zeit, in welcher ſich die Intelligenz immer mehr unter allen Klaſſen verbreitet, leicht die myſteriöſen und oft kindiſchen Uebungen, ſowie die ſonderbaren Gebräuche des Bundes, wie er jetzt iſt, entbehren lernt.

Leplay faßt ſein Urtheil über die Wirkungen des Geſellenbundes auf das Leben der Arbeiter in folgende Worte zuſammen: „Alle, welche die Corporation der Zimmergeſellen in „Paris ohne Vorurtheil ſtudiren, werden unmittelbar den „nemlichen Eindruck davon haben, den wir erfuhren. Sie „werden es beſtätigt finden, daß dieſe Corporation von feſten „Traditionen getragen jener Kategorie von Arbeitern und der „ganzen Geſellſchaft Garantien bietet, die man heutzutage ver„gebens unter der Herrſchaft der Iſolirung ſucht, in welcher „die übrigen Pariſer Arbeiter größtentheils leben. Vielleicht „darf man ſogar in Wahrheit behaupten, daß dieſe Aſſociation „mit ihren Geheimbräuchen auf die Wohlfahrt und Sittlichkeit „der Zimmergeſellen noch wirkſameren Einfluß übt, als ihn „die Vereine zu gegenſeitiger Hilfeleiſtung unter dem Schutze „der Werkmeiſter und der Staatsgewalt zu üben vermögen.“[1])

Der Geſellenbund hat den großen Vortheil, daß er die Gegenſeitigkeit nicht nach dem individuellen Intereſſe bemißt, wie die Vereine zu gegenſeitiger Hilfeleiſtung, ſondern er gründet ſie auf die Unterwerfung unter das Geſetz des brüderlichen Beiſtandes. Iſt der Geſelle wahrhaft von dem Geiſte des Vereines durchdrungen, ſo iſt die Liebe die Seele ſeines Handelns; jene Liebe zu denjenigen, mit welchen er

---

[1]) Delbet und Hébert, letzterer Fabrikherr, äußern ſich in der Monographie eines Shawlwebers von Paris (Ouvrier tisseur en châles de Paris) in ganz gleichem Sinne.

„Aus den Ausſprüchen mehrerer Fabrikherren in Paris, ſagen ſie, geht hervor, daß diejenigen von ihren Arbeitern, welche dem Geſellenbunde angehören, ſich gewöhnlich durch ordentlichere Aufführung und größeren Fleiß bei der Arbeit auszeichnen. Man bemerkt an ihnen auch ein lebhafteres Gefühl perſönlicher Würde und mehr Anſtändigkeit in ihrem Verhältniſſe zu den Meiſtern. Da ſie im Allgemeinen länger in ein und derſelben Werkſtätte bleiben, verlangen ſie nur ſelten eine Abſchlagszahlung auf einen Shawl, ehe er fertig iſt. Auch bringen ſie nur ſelten Streitſachen vor den Rath der Unparteiiſchen, und, ſtatt in dieſer Beziehung die Ränkeſucht vieler Arbeiter an den Tag zu legen, wenden ſie ſich nur in denjenigen Fällen an das Gericht, in welchen das Recht offenbar auf ihrer Seite zu ſein ſcheint.“

durch gemeinſame Arbeit jeden Augenblick ſeines Daſeins in Verbindung ſteht; jene lebensvolle Liebe, deren Ziel ein bekanntes und geliebtes Weſen iſt, welches Hingebung mit Hingebung, wie Wohlthat mit Wohlthat zu vergelten weiß. Liebe iſt wahre Gegenſeitigkeit. Jene Gegenſeitigkeit, wie unſere Zeit ſie organiſirt hat, nahm ſich die Liebe der chriſtlichen Zeiten zum Muſter. Aber ſie brachte nur ein entſtelltes Bild zum Vorſchein und das Original ſteht unendlich hoch über dem Abbilde. So eben hörten wir Leplay die Ueberzeugung ausſprechen, daß der gegenſeitige Beiſtand des Geſellenbundes ein weit beſſeres Mittel iſt, die Lage der Maſſen zu verbeſſern, als die gegenſeitige Verſicherung. Die nemliche Ueberzeugung findet man auch in einer anderen Monographie der Arbeiter in beiden Welten, deren Verfaſſer uns durch Thatſachen zeigen, wie die Liebe der katholiſchen Zeiten eine Gegenſeitigkeit in den beſten Verhältniſſen zu ſchaffen wußte. [1])

„Die herkömmlichen Arten gegenſeitiger Hilfeleiſtung, „heißt es in dieſer Monographie, wie ſie in ein und derſelben „Gemeinde im Baskenlande beſtehen, bieten uns einen der „merkwürdigſten Züge der früheren Sitten. Obgleich verſchiedene Urſachen an dieſem Herkommen gerüttelt und geändert „haben, ſo hat ſich dasſelbe doch vollſtändig genug erhalten, „um es gewiſſermaſſen als Beitrag zur Sicherung der Familien betrachten zu können.

„Im Dorfe Ainhoa zum Beiſpiel bethätigen die Bewohner die gegenſeitige Hilfeleiſtung in ſchwierigen Verhältniſſen „alſo: Iſt ein Haus abgebrannt, ſo hilft Jeder dem Eigenthümer zum Wiederaufbau. Verliert eine Familie durch einen „ſchweren Unfall eine ihrer Stützen, ſo reichen Alle dieſer „Familie eine Unterſtützung in Geld. Hat eine Viehſeuche „eine Heerde aufgerieben, ſo helfen alle Schafzüchter dem Eigenthümer dadurch, daß ſie ihm einige Lämmer geben. Auch „bei weniger ſchlimmen Zufällen offenbart ſich der nemliche

[1]) IV. Monographie. — Paysan du labour (Niederpyrenäen) von Sain Léger und Delbet. Anmerkung B.

„Geiſt. Muß ein Conſcribirter zur Armee einrücken, ſo wird „unter den Jünglingen und Jungfrauen eine Sammlung zu „ſeinen Gunſten veranſtaltet. Kurz das Almoſen, wie es „unter den Basken der Brauch iſt, kann mit vollem Rechte „als zu dem Bereich der hier in Rede ſtehenden Hilfeleiſtung „zählend betrachtet werden. Im Allgemeinen gilt dieſes Al„moſen nicht den Bettlern von Profeſſion, ſondern denjeni„gen, die beim Mangel eigener Mittel augenblickliche Hilfe „nöthig haben. Innerhalb ſolcher Schranken iſt das Betteln „bei den Basken keine Schande. Dieſes Herkommen, wovon „wir einige Beiſpiele anführten, bildet im Ganzen betrachtet „wahrhaft ein Syſtem gegenſeitiger Hilfeleiſtung gegen die „hauptſächlichen Unglücksfälle, die eine Familie treffen können.

„In der modernen Geſellſchaft hat das Princip der Iſo„lirung des Individuums die Oberhand gewonnen. In Län„dern, deren ſich der neue Geiſt vollſtändig bemächtigt hat, „fehlt demnach das weſentlichſte Erforderniß zu ſolchen Geſell„ſchaften, von denen wir eben reden, und ſind nicht einmal „mehr möglich. Das Gefühl gegenſeitiger Verpflichtung zur „Hilfe wurde von dem ganz entgegengeſetzten Gefühle der in„dividuellen Rechte verdrängt, das den Menſchen in einen „ſolchen beſtändigen Zwieſpalt mit Allen, die ihn umgeben, „verſetzt, daß die Ordnung der geſelligen Beziehungen eine „ganz andere ſein muß. Wohl werden energiſche und kluge „Naturen bei dieſer neuen Ordnung der Dinge in der Orga„niſation der gegenſeitigen Verſicherungs- und Hilfsgeſellſchaf„ten ihre Intereſſen für die Zukunft zu wahren wiſſen. Daß „aber dieſe neuen Einrichtungen die alte Weiſe der Hilfeleiſtung für die weniger begabten Individuen des Volkes nicht zu „erſetzen vermögen, wird Niemand läugnen können. Im Ge„gentheile zeigen die ſo eben angeführten Beiſpiele, daß die „alte ſociale Organiſation unter all dieſen Verhältniſſen ſogar „den Aermſten in wirkſamer Weiſe materielle Sicherung ge„währte. Beſonders beachtenswerth iſt bei dieſer Organiſation „der Umſtand, daß das Ehrgefühl desjenigen, der Hilfe ſuchen „mußte, keinen Eintrag erlitt, weil die Hilfe gegenſeitig war.“

Die Veränderungen, die unſere Sitten und Gebräuche erfahren haben, mögen eine neue Weiſe der gegenſeitigen Hilfeleiſtung bedingen: aber ſie dürfen das Princip der chriſtlichen Bruderliebe nicht außer Acht laſſen, ohne die weſentlichen Bedingungen der ſocialen Ordnung zu gefährden. Wir geben gerne zu, daß die regelrechten, ſcharfſinnig ausgedachten Berechnungen der modernen Gegenſeitigkeitsverſicherung die Verpflichtung zu wechſelſeitiger Hilfe in ihrem Vollzuge erleichtern und mehr ſichern; es wäre aber eine arge Täuſchung, wenn man, wie Mehrere geſagt, glauben würde, daß man durch Gegenſeitigkeit allein die Lage der Maſſen verbeſſern könne, weil dadurch ihre Sittlichkeit gehoben und ihre Neigungen geläutert würden. Dieſe Gegenſeitigkeit läßt die Menſchen in ihrer Abgeſchloſſenheit von einander; bringt ſie aber dieſelben einander nahe, ſo erhält hiedurch ihr Hang zu Auflehnung und Sinnlichkeit meiſtens nur willkommenen Anlaß, um deſto zügelloſer und gefährlicher auszubrechen. Unſer ſtolzes und egoiſtiſches Jahrhundert hat in der Gegenſeitigkeit ein Mittel geſucht, um die Liebe entbehrlich zu machen. Die Liebe nähert die Menſchen einander und vereinigt ſie durch Entſagung, freiwillige Erniedrigung, durch das Vergeſſen auf ſich ſelbſt zum Beſten Anderer; der Stolz aber will von dieſen Tugenden nichts wiſſen, und der Egoismus iſt ihrer unfähig. Die Gegenſeitigkeit ſtrebt nach Annäherung und Vereinigung der Menſchen durch das Intereſſe des Einzelnen. Das iſt eine armſelige und unfruchtbare Nachäffung der chriſtlichen Liebe. Sie hat an ſich keine ſociale Kraft, und ihre rein materiellen Reſultate könnten für die Maſſen nur dann im Ernſte nützlich ausfallen, wenn ſie Hilfsmittel für jene höheren Kräfte abgeben wollten, unter deren Herrſchaft der Geiſt der Aſſociation ſich in der chriſtlichen Geſellſchaft entfaltet hat.

Will man wiſſen, was das chriſtliche Princip der Liebe in Verbindung mit dem modernen Verſicherungsweſen zu leiſten vermag, ſo beachte man, was in der Genoſſenſchaft der Laſttrager (facchini) von Genua geſchieht, die unter dem Namen Caravane bekannt iſt. „Dieſe Zunft beſteht ganz aus Ber-

„gamasken (Einwohner von Bergamo), robuſten und wohlge-
„bauten Leuten, die recht weiſe Statuten und Bräuche haben.
„Es beſteht unter ihnen ein Corps von Alten, welche über die
„Sitten und die Treue eines Jeden wachen. Daher gelten
„die Laſtträger der Caravane in Genua für Ehrenmänner.
„Sie führen ſich gut auf und ſind ſo ehrlich, daß Jedermann
„ſich ihrer im Hafen zum Transporte der koſtbarſten Gegen-
„ſtände bedient, ohne ſie begleiten zu laſſen. Man weiß von
„ihnen, daß ſie unfähig ſind, den geringſten Gegenſtand weg-
„zunehmen. Sie haben ihre Sparkaſſe für die Zeit, in der
„die jungen Leute ſich verehelichen. Für ihre Greiſe, Kran-
„ken, Waiſen und Wittwen haben ſie ihre Hilfskaſſe. Sie
„haben Fonds zur Ausſteuer für die Jungfrauen, zur Feier
„der religiöſen Vereinsfeſte, zu den Meſſen der Kapläne, zum
„Schmuck der Altäre, zur Beſtreitung des Lichtes und der Be-
„gräbnißkoſten. Man begegnet im Vereine keinem Bettler.
„Endlich haben ſie Fonds zur Beſtreitung von Medicin, Arzt,
„Chirurgen u. ſ. w. Ihr Verein iſt ſo brüderlich, ſo innig und
„zugleich ſo ehrenhaft, daß man nie glauben würde, was die
„Liebe zur Religion und zu ſeines Gleichen Alles über das
„Volk vermag, wenn man es nicht geſehen hätte. Man hat
„es verſucht, ſie zu trennen, indem man Jedem einzeln einen
„fixen Lohn von 70 Fr. monatlich anbot, ohne dieſen Zweck
„zu erreichen. Es ſcheint, daß man nicht Einen zu nennen
„im Stande iſt, der ſich an den Unruhen von 48 und 49 be-
„theiligt hätte.“ [1])

---

[1]) La Civiltà cattolica, citirt vom Cardinal Baluffi. Man ſehe La divinité de l'église manifesté par sa charité, Band I, S. 367.

Laurent führt viele Beiſpiele von Vereinen an, die auf dem Principe der katholiſchen Liebe fußen und in denen die moderne Gegenſeitigkeit zur Anwendung kommt. Unter anderen die Vereine vom heiligen Franz Xaver. Er führt auch einen Auszug aus dem Concil von Avignon im Jahre 1849 an, welches den Avignoner Verein zu gegenſeitiger Unterſtützung unter dem Schutze des heiligen Vincenz von Paul allgemein anempfiehlt. Das Concil drückt ſich ſo aus: „Es iſt der glü-

Die Liebe muß nicht bloß von den Großen gegen die Kleinen, ſondern auch, was in der That ſehr oft geſchieht, von den Kleinen unter einander geübt werden. Man muß darauf hinarbeiten, unſeren Geſellſchaften jene Bruderliebe und jene liebevolle Hilfeleiſtung der Armen unter einander wieder einzuflößen, wovon uns die Sitten des Baskenlandes ſo eben ein edles nnd rührendes Beiſpiel vor Augen ſtellten. Dieſe Liebe muß ſich aber nicht bloß auf die Bedürfniſſe des materiellen Lebens, ſondern auch auf die Bedürfniſſe des moraliſchen Lebens erſtrecken. So wird der ächte Geiſt des Vereinsweſens unter unſeren Volksklaſſen wieder erſtehen. Trotz Allem, was man ſeit einem Jahrhundert aufgeboten hat, das Gefühl der Liebe im Herzen des Volkes zu erſticken, indem man die Keime der Begierlichkeit und des Egoismus verſchwenderiſch ausſtreute, hat man es doch nicht zu Stande gebracht, die Gewohnheit der gegenſeitigen Hilfeleiſtung und der brüderlichen Liebe aus ſeinen Sitten auszumerzen, weil ſie durch das Chriſtenthum den Leuten gewiſſermaſſen angeboren waren. So oft man ſich bei den Maſſen an das Gefühl der Liebe wendet, wird man über den ſchnellen und thätigen Anklang erſtaunt

---

„hende Wunſch dieſer Synode, daß man in jeder Pfarrei der Provinz, „ſogar in den Landpfarreien, eine ähnliche Verbrüderung in's Leben „rufe. Man muß, ſagt die Synode ferner, ein Doppeltes erreichen: die „Ehre, die darin liegt, daß man durch eigene Arbeit ſein Brod verdient; „und die Hilfe, die man im Unglücke empfängt. Den Dürftigen muß „man ſo viel als möglich zum Beitritt und zur Theilnahme an dieſer „Wohlthat bewegen." (Le Paupérisme et les Associations de prévoyance. S. 287.)

Dieſer Theil unſeres Werkes befand ſich ſchon unter der Preſſe, als Ribbe, Advocat zu Aix in der Provence, in der XXIV. Monographie der Arbeiter in beiden Welten ſeinen Bericht über die Organiſation des gegenſeitigen Unterſtützungsvereins zu Marſeille erſcheinen ließ. In der Anmerkung D zu Ende dieſes Bandes werden wir dieſen ausgezeichneten Bericht mittheilen, der unſere Anſichten über die Arbeiteraſſociation neuerdings beſtätiget und ein merkwürdiges Beiſpiel von der Macht der religiöſen Ueberzeugung auf die Organiſation einer derartigen Aſſociation bietet.

ſein, den man findet. Diejenigen, welche heutzutage die Sitten des Volkes näher erforſchten, haben das mehr als einmal bezeugt. Die Leute aus der armen Volksklaſſe ſind hilfreich gegen einander; ſelbſt da, wo der religiöſe Glaube faſt erloſchen ſcheint, bietet ihr Leben häufig Beiſpiele von liebevoller Entſagung, wie man ſie in den höheren Klaſſen nur ſelten findet.[1])

Die Liebe der Arbeiter unter einander wird den chriſtlichen Arbeiterbund erzeugen, der von allen Formen der Aſſociation den Neigungen des Arbeiters am meiſten entſpricht und den mächtigſten Einfluß auf ſeine Geſittung hat. Um aber für dieſe Inſtitution die günſtigſten Bedingungen des Gedeihens zu ſchaffen, muß die Liebe der höheren Klaſſen zu den niederen mittelſt des Patronates letzteren jene Klugheit und Mäßigung und jenes wahre Verſtändniß des allgemeinen Intereſſes der Arbeiter einflößen, das ſie ſich ſelbſt überlaſſen vielleicht nicht immer in hinreichendem Maße beſäßen. Das Patronat der Arbeitsherrn über die Arbeiterverbindungen hat für die Würde des Arbeiters nichts Anſtößiges, wenn es im Gefühle der chriſtlichen Liebe ausgeübt wird. Die chriſtliche Liebe ehrt im Menſchen, dem ſie ihre Stütze bietet, das erhabenſte Gebilde der menſchlichen Natur, die in der Perſon Chriſti ſogar bis zur Würde der göttlichen Natur erhoben iſt. Noch mehr, ſie achtet in ihm eben ſo ſorgfältig ſeine Freiheit, wie ſeine Würde, denn die Freiheit iſt die erſte Bedingung aller Verdienſte und aller Fortſchritte des Chriſten. Das Selbſtgefühl ſo weit treiben, daß man das Patronat auch in dieſem Sinne zurückweiſen wollte, das wäre nichts Anderes, als jene zügelloſe Leidenſchaft eiferſüchtiger Unabhängigkeit, die aus dem Geiſte des Stolzes und des Individualismus hervorgeht und leider ſeit einem Jahrhundert in den Reihen des Volkes nur zu ſehr um ſich gegriffen hat. Statt dieſen Geiſt zu unterſtützen und durch

[1]) Man ſehe Laurent, du Paupérisme et des Associations de prévoyance, S. 116. — Abbé Müllois, la charité et la Misère a Paris, II, S. 190; III, S. 5.

eine egoiſtiſche Gegenſeitigkeit zu nähren, muß man dahin trachten, dieſe jede ächte Geſelligkeit untergrabenden Triebe durch den Geiſt der chriſtlichen Unterordnung zu verdrängen, gemäß welcher die Kleinen die natürlichen Vorgeſetzten der Geſellſchaft anerkennen, ohne irgendwie ihre wahre Würde oder Freiheit preiszugeben.

Das Patronat der höheren Klaſſen, beſonders der Fabrikherrn, muß alſo der Arbeiteraſſociation als Ergänzung dienen. Die Erfahrung beweiſt, daß man ſtets eines glücklichen Erfolges ſich erfreute, ſo oft man es in den Schranken aufrichtiger Theilnahme an der Arbeiterwelt unternahm.[1]) Soll das Patronat alle ſeine Früchte tragen, ſo muß es die Autonomie der Arbeiteraſſociationen unangetaſtet laſſen. Der Arbeiter beanſprucht das Recht, ſeine Intereſſen ſelbſt zu regeln; und dieſer Anſpruch iſt natürlich und rechtmäßig. Die Aufgabe des Patronats beſteht nicht darin, die Arbeitervereine zu regieren. Seine Sache kann nur ſein, Anleitung zu geben, zu rathen, ſeine Auctorität auf dem Wege der Ueberzeugung geltend zu machen, nicht aber zu herrſchen und zu zwingen. Der Arbeitsherr, welcher ſein Patronat ausüben will, muß im Geiſte chriſtlichen Wohlwollens Allen Alles ſein; er muß zu denjenigen, auf welche er wirken will, herabzuſteigen wiſſen; er muß vor ihnen nicht als ihr Herr, ſondern als ihr Genoſſe erſcheinen. Tritt das Patronat in dieſer Geſtalt auf, ſo mag man anfangs mißtrauiſch gegen dasſelbe ſein, ja es von ſich weiſen: es wird zuletzt doch triumphiren. Es iſt ſo ſehr in der Natur der Dinge begründet, daß der Arbeiter unfehlbar durch die That ſeine Vortheile anerkennen muß. Gehen die Arbeitsherrn in ihren Beziehungen zu den Arbeitern von dieſem Standpunkte des Wohlwollens aus, ſo wird ſicher auch die Inſtitu-

[1]) Man ſehe als Beiſpiel Anmerkung D. zur XV. Monographie in les Ouvriers des deux mondes; — ferner les Populations ouvrières, etc., Band I, S. 134. Ebenſo laſſen ſich anführen die Verſicherungsgeſellſchaften bei den Grubenarbeitern im Hennegau; man ſehe Laurent, Du Paupérisme, S. 229.

tion der Syndicate ſich wieder verwirklichen laſſen, wovon man ſich mit Recht ſehr glückliche Erfolge verſpricht. Jede große Arbeiteraſſociation würde ihre Syndicatskanzlei haben; durch Vermittlung dieſer Kanzlei würden die Patrone und Arbeiter in ſtändige Beziehung treten und ihre bezüglichen Intereſſen, namentlich die Tariffragen, in freundſchaftlicher Weiſe verfechten. Faſt immer, — das darf man hoffen, — würden die Anwälte zuletzt bei Streitigkeiten, die ſonſt mit den ärgſten Zwiſtigkeiten endeten, einen billigen Ausgleich vermitteln.[1])

Es kann für die Aſſociationen, welche von den Arbeitern behufs gegenſeitiger Hilfeleiſtung gebildet werden, noch eine andere Art von Patronat geben: Das Patronat des Staates. Der Staat kann den Vereinen unter der Bedingung, daß ſie ſich nach gewiſſen allgemeinen, durch das Geſetz vorgezeichneten Regeln richten, die Vortheile der bürgerlichen Exiſtenz zuſichern. Jedenfalls darf aber dieſes Patronat nur indirect ſein und nur die Befähigung fördern; es bindend machen, oder an ſolche Bedingungen knüpfen, daß ſich in Folge derſelben die Alles abſorbirende Thätigkeit der adminiſtrativen Centraliſation auch auf die Arbeitervereine erſtrecken müßte: das hieße gerade das Aſſociationsprincip ſelber auf das Schwerſte gefährden. Der Arbeiter will ſich die Einwirkung des Staates gerne gefallen laſſen, wenn er ſich dieſelbe aus eigenem Antriebe auferlegt, indem er frei den dargebotenen Schutz annimmt: ſo oft man ihm denſelben aber als Pflicht zumuthet, wird er ihn jedesmal von ſich weiſen.[2])

Dieſes richtige Maaß von Freiheit und Auctorität, dieſe enge und heilſame Verbindung der Arbeiteraſſociation, deren Zweck die materielle Unterſtützung und Entwicklung der Arbeit iſt, in Verbindung mit der religiöſen Bruderſchaft, die den geiſtlichen Bedürfniſſen und der ſittlichen Vervollkommnung

---

[1]) Man ſehe über die Syndicate Béchard, de l'État du Paupérisme en France, S. 295.

[2]) Man ſehe über dieſen Punkt die ganz richtigen Bemerkungen von Laymaire im Journal des Économistes, December 1860, S. 395.

der Arbeiter entſpricht, findet ſich in den freien Corporationen der Künſte und Gewerbe verwirklicht, die in Rom durch ein Motu proprio Sr. Heiligkeit Pius IX. vom 14. Mai 1852 wieder hergeſtellt wurden. Der heilige Vater beabſichtigte nicht, die alten Corporationen mit ihrer privilegirten Organiſation wieder herzuſtellen. Er ſprach ſich hierüber in den Beweggründen, die dem Motu proprio vorausgehen, klar aus; er will die Corporationen nur ſo wieder in's Leben rufen, daß er ſie mit den Principien der freien Arbeit in Einklang bringt, die ſich unwiderruflich eine Stelle im Leben der Neuzeit erobert haben. Die Organiſation der römiſchen Univerſitäten für Künſte und Gewerbe beſchreibt Mounier folgender Maſſen:

„In Rom verſteht man unter Univerſität, Collegium, „Schule oder Corporation eines Handwerks vor Allem eine „Bruderſchaft, deren Zweck die Ehre Gottes und ſeiner Heili„gen iſt Sie beſitzt deßhalb eine Kirche und eine Kapelle, „die ſie auf ihre Koſten unterhält. Sie ernennt einen Kaplan „und läßt Meſſen leſen für die Mitglieder und Wohlthäter, „die ſchon geſtorben ſind, ſowie für jene Meiſter, Geſellen und „Lehrlinge, welche ſterben. Alle hohen Feſte, beſonders jene „der heiligen Jungfrau und der Heiligen, unter deren Schutz „ſie geſtellt iſt, feiert ſie mit großer Pracht. Sie beruft Pre„diger und wohnt beſonderen frommen Uebungen, ſowie den „Chriſtenlehren bei, vorzüglich um ſich auf Oſtern vorzuberei„ten. Die Mitglieder, welche in Dürftigkeit gerathen, unter„ſtützt ſie mit Almoſen und allen möglichen Mitteln. Den„jenigen, die krank ſind, hilft ſie, beſucht dieſelben und ermahnt „ſie zum Empfange der Sakramente. Sie beſtimmt und ſchützt „die Rechte der Wittwen, erzieht die Waiſen und ſchafft „ihnen eine Unterkunft; endlich reicht ſie ſolchen Mädchen, die „es verdienen, eine Ausſteuer.

„Die Ausgaben beſtreitet dieſe Bruderſchaft dadurch, daß „ſie von denjenigen, welche ſich ihr einverleiben wollen, eine „unbedeutende Geldleiſtung und einige Pfund Wachs verlangt; „daß alle ihre Mitglieder einen ihrem Grade angemeſſenen

„Monatsbeitrag zu entrichten haben; daß ſie beim Herannahen „der geiſtlichen Uebungen und der Feſte im Hauſe der Mit„glieder und in der Kirche Sammlungen veranſtaltet; dadurch „endlich, daß ſie die Erträgniſſe der Schankungen und Ver„mächtniſſe, die ihrer Kirche gemacht wurden, hiezu verwendet; „das bildet im Verlaufe der Zeit ihre Haupteinnahme.

„Indem Pius IX. die Wiederherſtellung der Corporationen „der Künſte und Gewerbe gutheißt, verpflichtet er Niemanden „zum Eintritte. Gemäß des Motu proprio von 1852 kann von „Leuten, die nicht zur Corporation gehören, jedes Gewerbe „ausgeübt werden. Eine Ausnahme bilden nur ſolche Gewerbe, „die, weil ſie zu nahe die Geſundheit, Treue und Glauben und „die öffentliche Sicherheit berühren, auch beſondere Bürgſchaft „nothwendig machen.

„In Rom hat nicht der Souverain den Mitgliedern der „verſchiedenen Profeſſionen dieſe Statuten auferlegt. Sie ſelbſt „haben den Souverain gebeten, den Regeln, die ſie ſich ſelbſt „ſeit langer Zeit freiwillig und einſtimmig auflegten, Geſetzes„kraft zu verleihen. Nach einer von Männern, die im bür„gerlichen und religiöſen Rechte wohl bewandert ſind, ange„ſtellten ſtrengen Unterſuchung anerkennt der Souverain, daß „die verlangten Statuten der Vernunft, den Verhältniſſen und „den Rechtsgrundſätzen angemeſſen ſind, und daß ſie auch die „Gottesfurcht und die Liebe fördern werden. Er kann ſie da„rum nicht verwerfen. Dieſe Ideen ſind in mehreren päpſt„lichen Bullen ausgeſprochen, die jene Statuten beſtätigen, und „die Meiſter und Arbeiter, an die ſie gerichtet ſind, mit den „herrlichſten Lobſprüchen überhäufen.[1])

„Warum, ſetzt Mounier bei, ſollten ſich fromme Vereine „von der Gattung der römiſchen Kunſt- und Gewerbecorpora„tionen nicht unter den Kindern von gleichem Alter, die in „unſeren Fabriken arbeiten, ſowie unter den Männern und „Frauen gleichen Standes errichten laſſen? Warum ſollte ſich „durch die Verbindung dieſer einzelnen Aſſociationen mit ihren

[1]) De l'Action du clergé, Bd. II, S. 210.

„Meiſtern und Werkführern nicht in jedem Etabliſſement eine „Corporation bilden laſſen? Wenn dann dieſe Etabliſſements „zuſammen wirkten: welche Kirchen, welche Hoſpize könnten „ſie nicht bauen, nach den Baumonumenten zu urtheilen, die „von den römiſchen Corporationen aufgeführt worden ſind.“[1])

All dieſes wird möglich ſeiu, wenn der Geiſt der chriſtlichen Entſagung den Geiſt der Empörung und Iſolirung, worin die induſtriellen Klaſſen leben, erſtickt hat. Der rechtmäßige Einfluß, die wahre Ehre und Kraft und das wahre Gedeihen der Arbeiterbevölkerung gehen einzig nur aus der Aſſociation hervor. Um in unſeren Geſellſchaften die volksthümliche Aſſociation wieder herzuſtellen, muß man ſich an diejenige Macht wenden, welche die ganze Lehre und die ganze Kraft des Opfers beſitzt, nemlich an die katholiſche Kirche.

Die Aufgabe iſt nicht ſo ſchwierig, als man glauben möchte. Trotz der zerſtörenden Einflüſſe der Religionsloſigkeit haben die Arbeiter das Gefühl für die Wohlthaten der Aſſociation und für ihre Nothwendigkeit bewahrt. Nur mit Widerwillen haben ſie die Auflöſung der Corporationen mit angeſehen. „Der Tag, an welchem die Arbeit die volle Freiheit

---

[1]) Die Aſſociation ließe ſich auch auf dem Lande verwirklichen. Graf von Melun nennt in ſeinem Berichte über die Lage der Vereine zu gegenſeitiger Hilfe als eine der Gegenſeitigkeitsformen, die am meiſten auf dem Lande reuſſirt haben, die Arbeitervereine in den Departements Côte d'Or und Saône-Loire. Auf den erſten Anblick möchte es ſcheinen, daß die Geringfügigkeit der Einlagen und beſonders der Mangel der Schadloshaltung in Geld während der Krankheit weit hinter dem Ziele zurückhalten, welches die Vereine zu gegenſeitiger Hilfe verfolgen. Aber die Dienſtleiſtung iſt oft mehr werth, als die Vergütung in Geld. Der Kranke iſt bei der Arbeit vertreten. Sein Weinberg und ſein Acker, die ohne Anbau und ohne Ernte zu bleiben drohen, werden durch ſeine Genoſſen beſtellt. So haben i. J. 1857 die Winzergeſellſchaften im Departement Côte d'Or mit 2333 Arbeitstagen ausgeholfen. Dieß gibt, den Arbeitstag nach dem Mittelpreis zu 3 Francs gerechnet, eine Summe von 7000 Fr. Dadurch war den Kranken der Verluſt ihrer Weinleſe und ihrer Ernte erſpart. — Man ſehe Annales de la charité, Jahrgang 1858, S. 323.

„erlangte, ſagt Du Callier, wurde nicht wie einer von jenen „Tagen begrüßt, die in der Geſchichte der Befreiung eines „Volkes Epoche machen. Die Gewerbefreiheit wurde von den „Handwerkern im Allgemeinen nur mit Widerwillen ange„nommen; denn in ihren Augen war dieſe Freiheit nicht nur „die Anarchie, ſie war die Iſolirung.“ [1]) Beſeitiget die Schranken, in welche die engherzige Politik des Rationalismus die katholiſche Liebe einzwängt; laßt ſie in voller Freiheit ihre wohlthätige Macht über die Welt entfalten: und Finſterniſſe und Schwierigkeiten werden vor ihren belebenden Strahlen verſchwinden. Die Liebe iſt die eigentliche Kraft und gewiſſermaſſen die Würze der Freiheit. Sie iſt ebenſo erfinderiſch, als ſtark. Gebt ihr volle Freiheit zum Handeln: ihr werdet ſehen, wie ſie in das verworrene Getriebe des modernen Induſtrielebens eindringt, und auf eben ſo einfache als überraſchende Weiſe in kurzer Zeit Schwierigkeiten löſ't, die uns Anfangs faſt unüberſteiglich ſchienen.

Die Liebe, daran kann man nicht oft genug erinnern, vermag aber nichts, wenn ſie nicht frei iſt. Durch die moraliſche Einwirkung müſſen die Maſſen wieder zu den natürlichen Unterlagen des ſocialen Lebens zurückgeführt werden. Der Staat miſche ſich nicht weiter ein, als um der Freiheit die Mittel zum Handeln zu ſichern, die ſie braucht, und um durch allgemeine Vorkehrungen die Mißbräuche zu hindern, welche die weſentliche Ordnung der Geſellſchaft gefährden könnten. Aber er verzichte darauf, die Kräfte zu bevormunden, die gerade das Leben der Geſellſchaft ausmachen. Unter dem Vorwande, ſie im Zaume zu halten, würde er ſie erſticken. So mißtrauiſch die Maſſen gegen die öffentlichen Gewalten ſind und ſo ſehr ſie ſich gegen eine Propaganda ſträuben, die ſich auf die Gewalt ſtützt; eben ſo zugänglich ſind ſie für eine Propaganda, die ſich an ihre freie Ueberzeugung wendet und ſelbſt von Herzen zu ihrem Herzen ſpricht. Da die Liebe weſentlich eine freie Macht iſt, die ſich zum Herzen wendet und

[1]) Histoire des classes laborieuses, S. 319.

ſich nur durch rein ſittliche Einwirkungen bethätigt, ſo hat ſie bald das Vertrauen des Arbeiters gewonnen. Ihre Anfänge werden, wie es bei ihr gewöhnlich iſt, beſcheiden ſein: einige Aſſociationen aus dem Geiſte des Opfers hervorgegangen werden ohne andere Anſprüche, als das geiſtliche Wohl ihrer Mitglieder, eine geringe Anzahl Arbeiter und eine geringe Anzahl Meiſter durch ein und dieſelbe Eingebung der Gottesfurcht und der Liebe in Gruppen zuſammen führen. Allmälig und unmerklich wird es in weiteren Kreiſen bekannt werden, wie viel Gutes dadurch geſtiftet, wie viel Uebles vermieden, wie viel Troſt geſpendet wurde. Durch die Macht des Beiſpiels und durch die ſanfte, unwiderſtehliche Gewalt des demüthigen und uneigennützigen Opfers werden die Vorurtheile fallen, die Sympathien geweckt und weiter verbreitet werden. Jene, die von Natur aus einen ſolchen Hang zur Aſſociation haben, werden im Werke der katholiſchen Liebe das Ideal erkennen, dem ſie in der Verblendung der revolutionären Leidenſchaft vergeblich nachjagten. Sie werden einſehen, daß ſie in der von der katholiſchen Liebe beſeelten Aſſociation die Bürgſchaft ihrer Unabhängigkeit und das ſicherſte Schutzmittel gegen die Gefahren der Freiheit zu ſuchen haben. So wird ſich die Erneuerung der Volksklaſſen durch die Aſſociation auf dem Wege der Freiheit vollziehen, wie ſie ſich einſtmals mittels des Privilegiums vollzogen hat, weil damals das Privilegium das gemeinſame Geſetz der Geſellſchaft und ſogar die Schutzwehr der Freiheit war. Das Werk der Liebe, anfangs unanſehnlich und ſchwach, wird alsbald die Verhältniſſe einer großen ſocialen Thatſache angenommen haben, das Senfkörnlein wird ein großer Baum geworden ſein, in deſſen Schatten die der modernen Geſellſchaft entronnenen Generationen ruhen werden.

IX. Kapitel.

Vom Patronate über die Arbeiterklaſſen.

Heutzutage iſt keine Inſtitution nothwendiger, als das Patronat; und doch erfährt unter den Publiciſten, die bei der Menge am meiſten Gehör finden, keine mehr Widerſpruch, ja wir können ſagen, größere Abneigung, als dieſe. Wenn man ſie hört, ſo wäre das Patronat nichts Anderes, als Sclaverei; es wäre unvereinbar mit den Grundſätzen von Freiheit und Gleichheit, die nunmehr das Geſetz unſerer Geſellſchaft ſind. Die Verſuche, die ſo viele den Intereſſen der Arbeiterklaſſen aufrichtig ergebene Männer machen, um es zu organiſiren und volksthümlich herzuſtellen, wären nur eine letzte Kraftanſtrengung, um ariſtokratiſche Einflüſſe, gegen welche der Geiſt der modernen Geſellſchaft einen unbeſiegbaren Widerwillen hegt, in die Jetztzeit einzuführen. Alle Verirrungen und Gebrechen der Zeit haben in der Abneigung der revolutionären Schulen gegen das Patronat ihre theilweiſe Urſache. Der Geiſt der Gleichmacherei, welcher den unſerem Jahrhundert eigenthümlichen Hochmuth kennzeichnet, betrachtet das Patronat als ein die Würde des Menſchen entehrendes Joch; die egoiſtiſche und individualiſtiſche Richtung, die alle ſocialen Verhältniſſe auf die ſtricteſte Gerechtigkeit, mit Ausſchluß aller Liebe, gründen möchte, ſieht in demſelben eine der Freiheit und Unabhängigkeit der Arbeiter zugefügte Beleidigung. Eben ſo fürchtet die Gewinnſucht auf Seite der Induſtriehaüpter die Hemmniſſe, die das Patronat in ſeiner hie und da unvermeidlichen Strenge unter der Herrſchaft der freien Concurrenz dem Unternehmungsgeiſte ſetzen könnte. So verkennen Arbeitgeber und Arbeitnehmer gleicher Weiſe ihr wahres Intereſſe und verbinden ſich gegen das Patronat, welchem der aufrühreriſche Geiſt der Einen und die Habſucht der Andern oft unbeſiegbare Hinderniſſe in den Weg legen.

Der Stolz mag ſich ſträuben wie er will: die Thatſachen ſind ſtärker, als er. So lange es Menſchen gibt, wird es neben den Mächtigen und Reichen Kleine und Arme geben. Der Wille der Einzelnen iſt zu ſchwach, die Verſchlingungen des ſocialen Lebens ſind zu zahlreich und die Zufälle des Privatlebens zu häufig, als daß die Armuth, oft ſogar das Elend nicht ihren reichen Antheil hätten. Die Schwierigkeiten des Lebens ſtellen ſich für die große Zahl unter verſchiedenen Geſichtspunkten dar und die Armuth nimmt nach Zeit und Ort verſchiedene Geſtalten an; aber ſie bleibt im Grunde eine allgemeine Thatſache. Vergebens ſchreiten Gleichheit und Freiheit in den auf die Wahrheit gegründeten Geſellſchaften beſtändig vorwärts: immer findet man unter den freien und rechtlich gleichen Menſchen Reiche und Arme, Gelehrte und Unwiſſende, Starke und Schwache, Große und Kleine. Die Beziehungen zwiſchen Reichen und Armen ſind nicht überall die nemlichen; aber überall findet man ſie neben einander, und überall bedürfen die Armen, weil ſittlich und materiell zurückſtehend, die Hilfe jener Klaſſen, die ihnen an Intelligenz und Reichthum doppelt überlegen ſind. Und dieſe Hilfe darf nicht eine bloß augenblickliche, ſondern muß eine fortdauernde ſein und das Leben der Armen in all ſeinen Phaſen und Mühen umfaſſen. Sie müſſen, unbeſchadet der vollen, wirklichen und rechtlichen Freiheit, immerfort durch die Rathſchläge und Ermunterungen der höheren Klaſſen geleitet und geſtützt werden in Mitte der Schwierigkeiten dieſes Lebens. Die Hilfeleiſtung ſo verſtanden, das iſt das Patronat.

Dieſe Nothwendigkeit entſpricht einem allgemeinen Geſetze in der ſittlichen Ordnung. Die Beſchaffenheit der Menſchen iſt derartig, daß ſie in ſolidariſchem Verbande ein gemeinſames Leben führen müſſen. Das ganze menſchliche Leben beruht auf dieſem Principe. Mag man thun, was man immer will, mag man die ſocialen Beziehungen anders geſtalten: nie wird man dieſes Fundamentalgeſetz abzuſchaffen im Stande ſein. In der Familie hat das Princip der Solidarität ſeinen vollkommenſten Ausdruck. Bildet aber die geſammte Menſch-

heit nicht auch eine Familie? Hat man es nicht heutzutage lauter als je verkündet, daß alle Menſchen Brüder ſind? Und gibt es unter Brüdern Starke und Schwache, Glückliche und Nothleidende, müſſen dann nicht die Starken und Glücklichen den Schwachen und Nothleidenden die Hand reichen? Die Vorſehung hat gewollt, daß überall die Einen wie die Anderen ſich vorfinden, um ſie Alle miteinander durch das ſtärkſte Band zu verbinden, durch das Band der gegenſeitigen Liebe und Hilfe. Man irrt, wenn man glauben wollte, daß das Helfen nur Sache des Reichen und des Mächtigen ſei. Man bedarf oft eines Geringeren, als man ſelbſt iſt, und der Reiche hat eben ſo gut die Belehrungen des Armen nöthig, als der Arme den Rath und Beiſtand des Reichen braucht. Die Fortſchritte in bürgerlicher Freiheit und politiſcher Gleichheit werden, weit entfernt, an dieſer providentiellen Ordnung etwas zu ändern, dieſelbe nur klarer und vollkommener ausgeſtalten. Ruhen die Beziehungen zwiſchen Reich und Arm auf der beiderſeits freien Zuſtimmung, dann gelangt die wahre Solidarität, welche die Menſchen durch gegenſeitige Opferwilligkeit und Liebe miteinander aufs Innigſte vereinigt, zur vollen Herrſchaft. Weit entfernt, daß das Patronat die Freiheit und Gleichheit beeinträchtige, krönt es ſie vielmehr dadurch, daß es die Gemeinſchaft zwiſchen Reich und Arm unter jenen Bedingungen verwirklicht, unter denen ſie allein beſtehen kann, ohne die natürliche Ordnung des menſchlichen Lebens umzuſtürzen. Durch das Patronat und durch die beſtändigen innigen Beziehungen, die es zwiſchen Reich und Arm herſtellt, bildet ſich eine gewiſſe Gemeinſamkeit der Ideen, Gefühle und Anſchauungen, die ohne dasſelbe unmöglich wäre. Der Reiche lernt vom Armen jene oft richtigere Auffaſſung der menſchlichen Beſtimmung und jene muthvollere Feſtigkeit im Unglücke, die letzterer aus ſeiner harten Lage gewinnt. Vom Reichen hingegen kann der Arme jene geiſtige Erhabenheit und Auszeichnung, jene vorſichtige Lebensart, jene Weisheit in Schonung der Hilfsmittel und ein gewiſſes Verſtändniß der allgemeinen Intereſſen lernen: lauter Vortheile, auf welche der ganz der Handarbeit hinge-

gebene Arbeiter aus ſich ſelbſt nicht gerathen würde. Bei dieſem wahrhaft chriſtlichen und liebevollen Patronate empfängt Jeder eben ſo viel, als er gibt, und Keiner kann ſich für entwürdigt oder verkürzt halten, weil er das natürliche Geſetz der menſchlichen Geſellſchaften ausübt, welches darin beſteht, daß Einer für den Andern und Einer durch den Andern lebt.

Das Patronat iſt eine Nothwendigkeit im ſocialen Leben, und alle diejenigen, die ſich den gegenwärtigen Zuſtand der Arbeiterklaſſen ohne Vourtheil angeſchaut, erklären, daß dieſe Nothwendigkeit heutzutage gebieteriſcher iſt, als je. Villermé ſagt in den Schlußſätzen zu ſeinem Gemälde des phyſiſchen und moraliſchen Zuſtandes der Arbeiter: „Es „wäre Zeit, daß die Arbeitgeber, ſtatt den Arbeiter vollſtändig ſich ſelbſt zu überlaſſen und bloß deſſen Lage auszubeuten, auf einen edleren und menſchlicheren Gedanken kämen, „daß ſie ein Patronat ausübten, welches ihnen wenigſtens „eben ſo viel nützte, als ihr Egoismus. Wird dieſes Patronat richtig aufgefaßt und angewendet, ſo vermag es zur Verbeſſerung des Looſes und der Sittlichkeit der Arbeiter am „wirkſamſten beizutragen.“ [1]) Für Leplay iſt dieſe Nothwendigkeit der Wiederherſtellung des Patronates zum leitenden Gedanken in ſeinen herrlichen Studien über die europäiſchen Arbeiter geworden. „Das Patronat, ſagt er, macht „faſt ebenſo, wie die Familie, und mehr noch, als die Aſſociation, eines der weſentlichen Elemente jeder Geſellſchaft aus. „Ueberall iſt er das vorzüglichſte Kennzeichen der ſocialen „Harmonie und des Fortſchrittes der Civiliſation.“ [2])

---

[1]) Tableaux de l'état physique et moral des ouvriers, Bd. II, S. 372. — Man ſehe im nemlichen Sinne l'Étude sur les causes de la misère, von Cherbuliez, Kap. VII; — ferner Traité de la bienfaisance publique, von Gérando, Bd. IV, S. 457. „Die Abſichten der Vorſehung, ſagt Gérando, weiſen auf die Errichtung dieſes Patronates hin, die Religion rathet dazu, die Umſtände unſeres Jahrhunderts verlangen es, das Intereſſe der Zukunft befiehlt es.“

[2]) Les Ouvriers européens, S. 290.

Es gibt keine Geſellſchaft ohne Patronat. Aber die Bedingungen des Patronates ſind nach den verſchiedenen Zeitaltern der Geſellſchaften ſehr verſchieden. Es kann die größte Mannigfaltigkeit herrſchen von der härteſten Knechtſchaft bis zur vollſten Freiheit. Seine normalen Bedingungen ſind das freie Patronat. Das erzwungene Patronat über Sclaven iſt ein Mißbrauch, eine Corruption der Principien, auf welchen jedes billige und nützliche Patronat ruhen muß. Am Anfange, während der patriarchaliſchen Zeit, beim Uebergange des Familienlebens in das bürgerliche Leben ſtehen die Arbeiter demjenigen, der ſie verwendet, in einer Art Abhängigkeit gegenüber, die mit der Unterwürfigkeit des Sohnes unter den Vater Aehnlichkeit hat. Das iſt nicht die Freiheit, iſt aber auch nicht die Knechtſchaft mit jenen Folgen, die das Recht ſolcher Perioden damit verknüpft, in welchen der Stolz und die Gelüſte der Mächtigen die natürlichen Verhältniſſe unter den Menſchen verſchoben haben. Während der erſten Zeiten der Menſchheit, im Familienzuſtande, iſt die Freiheit das Geſetz Aller. Frühzeitig aber kommen die Leidenſchaften zu Tage, welche dieſe naturgemäße Ordnung zerſtören müſſen, und ehe noch die Geſellſchaften den Uebergang vom häuslichen in den öffentlichen Zuſtand vollbracht, iſt das Patronat ſchon in Sclaverei ausgeartet. Der Arbeitsherr tritt an die Stelle des Vaters. Im patriarchaliſchen Zuſtande iſt die bürgerliche Gemeinſamkeit Geſetz. Alle Glieder machen ſich das Eigenthum der Familie gemeinſam zu Nutzen unter dem Patronate des Hauptes, welches Vaterſtelle vertritt und kraft väterlicher Autorität und im Geiſte derſelben den Stamm regiert. Das Haupt vertheilt die Erträgniſſe der gemeinſamen Arbeit unter alle Glieder des Stammes oder Klans, nnd läßt ſich bei dieſer Vertheilung gleichmäßig vom Geſetze der Gerechtigkeit und der Liebe leiten, die beide in ſolcher Verbindung das Patronat ausmachen. In dem Maaße aber, in welchem ſich der Stamm ausbreitet, läßt das Band der Familie nach. Die Zuneigung zum eigenen Geblüte, die unter den Gliedern des Stammes das Geſetz der Liebe aufrecht hielt, macht einem ſtärker hervor-

tretenden Gefühle des Eigennutzes Platz. Mit dem Reichthum wächst der Luxus und mit diesem die Lüsternheit. Die Anforderungen der sich im Besitze der Macht befindlichen Lüsternheit werden das gemeinsame Stammeseigenthum zum Eigenthum des Hauptes machen in Kraft der nemlichen Umwälzung, die an die Stelle des Vaters den Herrn und an die Stelle der hierarchischen Abhängigkeit die knechtische Unterwerfung gesetzt hat. Je mehr sich die Arbeit entwickelt, desto mehr Einfluß gewinnt das Kapital. Da es noch sehr schwer hält, ein solches zu gründen, so verschafft es seinem Besitzer eine bedeutende Ueberlegenheit über diejenigen, die nur mehr ihre Arme besitzen. Unter dem Drucke der Noth wird sich der Mensch leicht zu einer Beschränkung seiner Freiheit demjenigen gegenüber verstehen, der vermöge des Kapitals seine Subsistenz sichert. Haben sich die Bande des Blutes geschwächt und hat die Entwicklung der Arbeit zur Verwendung von Arbeitern getrieben, die dem Stamme fremd sind, so wird einerseits die Noth, anderseits die Habgier bald die Sclaverei erzeugt haben. Diese Knechtschaft ist entweder eine persönliche oder die der Scholle, je nachdem derjenige, welcher ihr verfällt, bei der Benützung des gemeinsamen Eigenthums mehr an die Cultur des Bodens gebunden oder nach der Natur seiner Arbeit mehr davon frei war. Sodann kommen Kriege und Eroberungen, beides nur andere Folgen der Herrschbegier und Habsucht und andere Quellen der Knechtschaft. Statt unter diesen neuen Verhältnissen die Billigkeit und Liebe, die gleichmäßig das vollbrachte Tagwerk der Arbeiter, wie das Bedürfniß eines Jeden in Betracht ziehen, zum Maaßstabe bei der Vertheilung der Erträgnisse zu nehmen, gilt als einziges Gesetz ausschließlich der Eigennutz des Herrn, der das höchste Maaß der Arbeit zu den möglichst geringen Kosten haben will. Gleichwohl behält bei der Einfachheit und Reinheit der patriarchalischen Sitten die Herrschaft des Arbeitgebers einen Grundzug von Mäßigung und Billigkeit, der sie noch dem Patronate annähert. Rechtlich haben wir also sclavische Abhängigkeit. Die pflichtmäßige Solidarität zwischen Sclave und Herrn ist an die Stelle der

freien Solidarität der urſprünglichen Familie getreten. Dieſe pflichtmäßige Solidarität kann bei gewiſſen Zuſtänden der Geſellſchaft eine Art Nothwendigkeit ſein. Sie vermindert die Freiheit, ohne ſie zu zerſtören; ſie macht den Menſchen zum Sclaven, aber ohne ihm ſeine Perſönlichkeit zu rauben und ohne ihn zur Sache herabzuwürdigen. In der That wird der Sclave bei dieſer Form der Sclaverei für ein Glied der Familie angeſehen und als ſolches behandelt. Je mehr die Herrſchbegier und die Genußſucht, der Stolz und die Sinnlichkeit um ſich greift, deſto drückender wird die Sclaverei, welche die natürliche Folge davon iſt. Die letzten Spuren des Patronates verſchwinden mit den letzten Einflüſſen der Tugenden, welche die Seele desſelben waren, und hat die Corruption dadurch, daß das Geſetz der Entſagung in Vergeſſenheit gerathen, Alles ergriffen, dann hat die Knechtſchaft rechtlich und factiſch ihren Gipfelpunkt erreicht. So war es in den alten Geſellſchaften. So würde es auch in den modernen Geſellſchaften gehen, wenn der Geiſt des Stolzes und der Sinnlichkeit über den Geiſt der Entſagung und der Opferwilligkeit die Oberhand gewänne. Da, wo es keine Opferwilligkeit mehr gibt, kann es keine Freiheit geben. Ohne den Geiſt der Entſagung wäre das Patronat für die Arbeitgeber nur ein Mittel, die Arbeiter ſchneller und vollſtändiger zu unterjochen. Allerdings ſtößt man heutzutage unter den Gewohnheiten des Induſtrialismus auf Anzeichen, welche zu der Behauptung berechtigen, daß dieſe Gefahr kein bloßes Hirngeſpinnſt iſt.[1])

---

[1]) Die Organiſation der Arbeit, wie ſie die Socialiſten träumen, iſt nichts Anderes, als das Patronat des Staates mit der Knechtſchaft als Folge. Wenn Sismondi ein pflichtmäßiges Patronat der Herren über die Arbeiter aufſtellt, ſo daß dieſe den Beſitzern der Manufacturen zur Laſt fielen, in welche ſie durch die Concurrenz geführt wurden: ſtellt er dann nicht das Princip der Knechtſchaft auf, da ja der Herr zur Ernährung des Arbeiters nicht verbunden ſein kann, ohne das Recht zu beſitzen, daß er ihm eine Arbeit auflege, die ihn für ſeine Opfer entſchädigt? Kurz, was ſind die unwürdigen Ausbeutungen des Truckſyſtems (Ausbeutung der Arbeiter von Seite des Unternehmers durch Lieferung von Kleidung,

Um die Gesellschaft aus der Sclaverei wieder zur Freiheit zurück zu führen, muß die Sclaverei durch die Macht der Sittlichkeit thatsächlich zum Patronate sich zurück wenden, und aus diesem pflichtmäßigen Patronate wird durch eine Bewegung, welche zu der in den alten Zeiten vollzogenen im umgekehrten Verhältnisse steht, die Freiheit entspringen. Auf diesem Wege hat die katholische Kirche die modernen Völker zur bürgerlichen Freiheit geführt. Sie will, daß der Herr im Sclaven immer den Menschen sehe und in ihm die Rechte der menschlichen Persönlichkeit achte. Zugleich mindert sie die Nothwendigkeit der Sclaverei und erleichtert ihren Uebergang in das einfache Patronat dadurch, daß sie dem Sclaven gleichzeitig mit dem Gefühle seiner Würde auch das Gefühl seiner Pflichten und die Kraft einflößt, sie zu erfüllen. Angespornt von dem katholischen Geiste und gekräftigt durch die Tugenden, die er in dem Herrn, wie in den Sclaven entfaltet, wird an die Stelle der Sclaverei das pflichtmäßige Patronat treten, bis dieses durch eine langsam aber ununterbrochen fortgesetzte Emancipationsbewegung zum gänzlich freien Patronate wird, wie es heutzutage der Westen Europa's verwirklicht. Der Arbeiter wird alsdann gänzlich Herr seiner selbst und vollkommen frei in seinen Bewegungen. Frei eingegangene Verbindlichkeiten sind an die Stelle der erzwungenen Verbindlichkeiten getreten. Der frei gewordene Arbeiter wird die Stütze, die ihm das Patronat lieh, durch die Genossenschaft zu ersetzen trachten. So wird er der Isolirung entkommen, in welche er durch die Freiheit geräth, und durch welche er, würde er nicht zur Association seine Zuflucht nehmen, aus dem Uebel der Abhängigkeit in das vielleicht noch größere Uebel des Individualismus stürzen würde. Die Autorität wird die durch die Arbeiter frei gebildete Association durch das Privilegium sanctioniren, und das Collectivpatronat der privilegirten Associa-

---

Wohnung, Lebensmittel ꝛc. an dieselben) und anderer derartiger Mißbräuche anders, als eine Wiederherstellung der Sklaverei unter dem Vorwande des Patronates?

tion wird mit ſeinem obligatoriſchen und excluſiven Charakter einen der Uebergangspunkte vom Patronate der erzwungenen Verbindlichkeiten zum gänzlich ſelbſtgewollten und freien Patronate unſeres Zeitalters der Freiheit und Gleichheit bilden.

Dieſer Uebergang wird noch auf einem anderen Wege, nemlich durch dauernde freiwillige Verbindlichkeiten bewerkſtelligt werden. Auf dieſem Principe beruhte ehemals die Organiſation der Arbeit in Europa. Bei dieſer Einrichtung arbeiten die Handwerker oder Pächter gewöhnlich ihr ganzes Leben auf Rechnung desſelben Meiſters oder bebauen ihr ganzes Leben dieſelben Grundſtücke, ſei es nach Herkommen, oder in Folge von andauernden Verträgen. Jedenfalls verpflichtet die moraliſche Verbindlichkeit oder der geſchriebene Vertrag, der eine andauernde Geſchäftsverbindung herſtellt, eben ſo gut den Patron wie den Arbeiter. Leplay, der hierüber die intereſſanteſten Forſchungen angeſtellt hat, zeigt uns, daß dieſe Einrichtung heutzutage noch in einem großen Theile Europa's bei den Völkern in Uebung iſt, bei welchen die Vorſorge für die Zukunft und die hiezu erforderlichen moraliſchen Eigenſchaften noch nicht in ſolchem Grade vorhanden und ſo allgemein ſind, daß man gewiſſe Schutzeinrichtungen entbehren könnte, welche den Uebergang vom gegenwärtigen Zuſtande zur freien Selbſtregierung begünſtigen, wornach dieſe Völker unabläſſig zu ſtreben ſcheinen. Dieſe Einrichtungen, eine Frucht der Erfahrung und der Nothwendigkeit, ſtellen überall, wo ſie in angemeſſener Weiſe thätig ſind, den Einklang her zwiſchen der für beſonders hervorragende Perſönlichkeiten nothwendigen Freiheit und der Protection, welcher die in Bezug auf Moralität, Intelligenz und Energie tiefer ſtehenden Klaſſen nicht entbehren können. Dieſe Inſtitutionen haben mehr die Ueberlieferung und die Sitte, als das geſchriebene Geſetz zur Grundlage. Bei ſolcher Socialordnung ſind die Bedingungen, welche das Wohl und die Sicherheit der Bevölkerungen feſtigen, nicht mehr formell durch ein Geſetz geboten, ſondern die Familien nehmen dankbar jene Ordnungen an, die ſich überlieferungsweiſe fortgeerbt und von Geſchlecht zu Geſchlecht nach

der allgemeinen Tendenz der Gewohnheiten und Geſetze, vorzüglich aber durch die wohlwollende Sorgfalt der Grundbeſitzer und der Induſtriechefs, erhalten hat.

Dieſe Art Patronat wird durch die fortſchreitende Sittlichkeit mehr und mehr entbehrlich, je mehr ſich ohnedieß bei der durch die großen Entdeckungen eintretenden Aenderung aller Arbeitsverhältniſſe ſeine Ausübung erſchwert. Alsdann wird für das Patronat eine neue Aera anbrechen, in welcher die ſchon während der vorausgegangenen Epoche erworbene Freiheit mehr Boden behaupten muß.

Das Patronat liegt im Geiſte der chriſtlichen Genoſſenſchaften, und überall, wo dieſe Genoſſenſchaften ihrem Urſprunge treu bleiben, ſchreitet ſeine Entwicklung gleichzeitig mit jener der Freiheit voran. Thatſächlich beſteht das Geſetz der Solidarität durch die chriſtliche Liebe überall; nur die Form kann ſich ändern. Je mehr die Herrſchaft des Rechtes zuſammen ſchrumpft, deſto weiter dehnt ſich die Herrſchaft der Liebe aus. Auch ermuntert die Kirche, ſeitdem ſie den Sclaven zum Freien gemacht, durch ihr Beiſpiel die Grundbeſitzer und die Reichen jeder Art, den Befreiten in Schutz zu nehmen. Jedermann kennt den alten Spruch: „Unter dem „Krummſtab iſt gut leben.“ Die Mildthätigkeit der Kirche gegen das Volk, das von ſeiner Hände Arbeit lebt, und der liebevolle Schutz, den ſie in ihrer Eigenſchaft als Grundeigenthümerin ohne Aufhören demſelben angedeihen ließ, ſind Thatſachen, die von der Gelehrſamkeit unſerer Tage zweifellos feſtgeſtellt ſind. Guizot, Montalembert, Macaulay, Hurter, Cibrario, Guérard ſind einſtimmig in dieſem Punkte. Vor nicht ſehr langer Zeit faßte ein Proteſtant, als Schriftſteller und Staatsmann gleich berühmt, ſein Urtheil bezüglich des Patronats der kirchlichen Grundeigenthümer über die ländlichen Arbeiter in folgenden Worten zuſammen: „Die Grundholden der „Kirche waren in beſſerer Lage, als die gegenwärtigen Grund„beſitzer. Das würde uns ſchon der geſunde Verſtand ſagen, „wenn es auch die Geſchichte nicht bezeugt. Die Mönche be„ſaſſen Nichts zu eigen. Sie konnten Güter weder aufhäufen,

„noch veräußern, noch vererben. Ihr Leben, ihre Einkünfte „und ihr Verbrauch waren gemeinſchaftlich. Das Kloſter als „ſolches ſtarb nicht. Bei einem ſolchen Grundeigenthümer „hatte der Pächter weder einen eigennützigen Vormund, noch „einen habgierigen Gläubiger, noch verderbliche Prozeſſe zu „fürchten. . . . In allen Gegenden war das Kloſter die Zu„fluchtsſtätte derjenigen, die Rath oder Schutz bedurften. Es „barg in ſeiner Mitte Leute, die von keiner Sorge um ihre „Perſon geängſtigt wurden, und die Erfahrung genug beſaßen, „um die Unwiſſenden zu belehren, Reichthum genug, um den „Armen zu helfen, und oftmals Macht genug, um die Unter„drückten in Schutz zu nehmen.“ [1])

In jenen Gegenden, wo der Adel dem Reize des Hoflebens nicht nachgab und ſeine chriſtlichen Gewohnheiten treu bewahrte, knüpfte dieſes Patronat die feſteſten Bande zwiſchen den Grundeigenthümern und den frei gewordenen Landbebauern. Dieſes Patronat fand ſich in der Bretagne, man könnte dasſelbe auch in England finden. Selbſt als der Proteſtantismus herein gebrochen war, wußte die engliſche Ariſtokratie, Dank ihrem eminent politiſchen Geiſte und dem Einfluſſe der Ueberlieferung auf den nationalen Charakter, im bürgerlichen Leben großentheils die Gewohnheiten beizubehalten, die ihr die katholiſche Kirche im religiöſen Leben beigebracht hatte. Die Haupturſachen von England's Größe und Wohlſtand im verfloſſenen Jahrhunderte ſind in dieſer Billigkeit der Großen gegen das Volk und in der ehrfurchtsvollen Anhänglichkeit des Volkes gegen die Großen zu ſuchen. [2]) Mit der Zeit mußte der Induſtrialismus an die Stelle dieſes Verhältniſſes der Liebe von der einen, der Hingebung und des Vertrauens von der anderen Seite die Gleichgiltigkeit von Seite der Reichen und den Haß von Seite der Armen ſetzen. Aber dieſer Mißſtand ſollte

---

[1]) Sybil, S. 56. Paris 1845.

[2]) Man ſehe: De l'avenir politique de l'Angleterre, vom Grafen Montalembert, VI. Ce qu'il reste d'aristocratie en Angleterre.

erſt dann zu Tage treten, als der Proteſtantismus den Geiſt der Entſagung und gegenſeitigen Hilfeleiſtung, der in die alten Sitten tief eingedrungen war, in der engliſchen Geſellſchaft ſchwächte, und dadurch alles dasjenige auseinander geriſſen und getrennt hatte, was durch die katholiſche Kirche vereinigt geweſen war.

Bei ſeinen Forſchungen über den gegenwärtigen Stand der Arbeiterbevölkerungen Frankreichs fand Leplay noch zahlreiche Spuren des alten chriſtlichen Patronates. Die Bretagne bot ihm merkwürdige Beiſpiele. Der bretoniſche Arbeiter, ſagt Leplay, und namentlich der den untern Schichten angehörende, erfreut ſich fortwährend des Schutzes eines wohlwollenden Patronates, das nicht von einem Großgrundbeſitzer ausgeht, ſondern von den Induſtriehaüptern, oder von den kleinen Grundbeſitzern, mit denen ihn ſein Intereſſe allmälig in Beziehung bringt. Dieſer Schutz, der im Bewußtſein chriſtlicher Brüderlichkeit wurzelt, hat bei den Induſtriechefs oder bei den Grundeigenthümern kein Verlangen zu herrſchen, und bei den Arbeitern keine Abhängigkeit zur Folge.“ [1]) Ein Patronat der nemlichen Art mit gleich günſtigen Reſultaten bemerkte Leplay bei den Bevölkerungen von Béarn und Morvan. [2]) Bei Schilderung der Gewohnheiten chriſtlicher Bruderliebe unter den Bevölkerungen von Béarn und Morvan macht der ausgezeichnete Schriftſteller Bemerkungen, die das alte chriſtliche Patronat treffend kennzeichnen. „Dieſe Gewohnheiten, ſagt er, ſind keine ausſchließliche Eigenthümlichkeit von Béarn; da man faſt in allen Theilen Frankreichs Spuren davon antrifft, ſo iſt man, wie es ſcheint, zu der Annahme berechtiget, daß ſie einen Beſtandtheil der alten Geſellſchaft gebildet haben. Auch fand man beim Beginn dieſes Jahrhunderts in Frankreich ein Beiſpiel, das heutzutage nur im Norden und im Orient zu treffen iſt, nemlich das eines Grundeigenthümers, deſſen Patronat ſich über

[1]) Les ouvriers européens, XXIX. Monogr., §. 13.
[2]) Ibid. XXVI. und XXVII. Monogr.

„einen ganzen Diſtrict erſtreckte, und der allen denjenigen, die „Rath und Hilfe nöthig hatten, eine jener patriarchaliſchen „Wohnungen offen hielt, die man aus einem Gefühle öffent„licher Dankbarkeit gewöhnlich Haus des lieben Gottes „nannte. Was man an dieſen ehrwürdigen Patronen, an die „ſich mehrere Leſer dieſer Zeilen werden erinnern können, zu„meiſt bewundern muß, iſt dieſes, daß dieſelben, während ſie „das Glück ihrer Umgebung ausmachten, an ſich gar keine auf„fallende Mühe wahrnehmen ließen, und ohne vorgefaßtes „Syſtem und mit einer Einfachheit zu Werke gingen, wie ſie „ſolchen Handlungen eigen iſt, die ihr Urheber als die natür„liche Folge ſeiner Stellung anſieht.“ [1])

Wird der chriſtliche Geiſt in einem Volke ſchwächer, ſo gewahrt man als unvermeidliche Folge, daß das Patronat nachläßt. Sobald im achtzehnten Jahrhundert der Philoſophismus in die höheren Klaſſen Frankreichs eindringt, lockern ſich die Bande des Patronates und reißen manchmal ganz. Nun wird die Sucht der Gutsabweſenheit (Abſenteismus) allgemein und ſteckt ſelbſt die kirchlichen Grundbeſitzer an, ſo zwar, „daß der franzöſiſche Bauer, wie Tocqueville bemerkt, „einſamer lebte, als irgend Jemand in der Welt.“ Dieſer Geiſt der Religionsloſigkeit und des Individualismus iſt heute noch das größte Hinderniß für das Patronat. Gerne führen wir hiefür einen ehrenwerthen Induſtriellen an, Chale, den ſchon oben genannten Grubenbeſitzer und Fabrikanten ſpaniſcher Kreide zu Port-Marly. Da er mitten unter den Arbeitern lebt, ſo vermag er die Urſachen und die Ausdehnung des Uebels mehr als irgend Jemand anzugeben. „Das gegenwär„tige Elend, ſagt Chale, geht leider weit zurück und iſt dem „Umſtande zuzuſchreiben, daß die höheren Stände während des „ganzen achtzehnten Jahrhunderts ihren Untergebenen das

[1]) Als recht merkwürdigen Beleg für die Fortdauer des alten Patronates und ſeines wohlthätigen Einfluſſes bis auf unſere Tage vergleiche man die Auszüge der XXI. Monogr. des Ouvriers des deux mondes, Note B, zu Ende dieſes Bandes.

„Beiſpiel des Skepticismus und der Sittenloſigkeit gaben. Die „Arbeiter ſetzen nur fort, was ſie von ihren Patronen lern„ten, bis zu der noch in die Gegenwart hereinreichenden Epoche, „wo endlich ſchwere Heimſuchungen allen Einſichtigen die Er„kenntniß der Gefahr beibrachten, welche in dem ſeit der un„ſeligen Regierung Ludwig XIV. den Geiſtern gegebenen Rich„tung lag. Vielleicht darf man behaupten, daß jene traurig„en Einflüſſe, die ſich ſeit zwei Jahrhunderten im Weichbilde „von Paris geltend machen, bereits durch entgegengeſetzte Ein„flüſſe aufgewogen werden, die täglich ſich mehr ausbreiten. „Nur noch einige Anſtrengung, und die Sache der Civiliſation „wird einen entſcheidenden Sieg über die unerwartete Ueber„handnahme einer Barbarei davon tragen, die namenlos und „ohne Vorgang iſt. Die Induſtriechefs müſſen durch freien „Entſchluß der Parteien Religion und Sittlichkeit wieder unter „ſich in Blüthe bringen; ſie müſſen die Gewohnheiten des „Patronates und, was die Grundlage jeder Geſellſchaft iſt, „das heilſame Princip beſtändiger Verbindung wieder in „Uebung bringen.“ [1]) In England erheben ſich die gleichen Klagen; aus der Trennung der Klaſſen erwächſt für die engliſche Geſellſchaft eine große Gefahr. D'Iſraeli, Johnſton, Pashley, Kay, Schriftſteller aller Parteien und aller Stände, haben hierüber die gleiche Anſicht. Sie beklagen den Abgang des Patronats und fordern deſſen Wiederſtellung mit allem Ernſte.

In erſter Reihe müſſen unter den Hinderniſſen, welche die Wiederherſtellung des Patronats erſchweren, die ſchlimmen moraliſchen Dispoſitionen der Arbeiter und der Arbeitsherren genannt werden, wie wir weiter oben ſchon andeuteten. Da treffen wir auf der einen wie auf der andern Seite einen zu geringen Geiſt der Mäßigung, zu wenig geſundes Verſtändniß von perſönlicher Würde, gegenſeitiger Hilfeleiſtung und Hingebung, kurz zu wenig von jenem geſelligen Geiſte, wie ihn die katholiſche Kirche unter allen Klaſſen verbreitet hatte. Der

[1]) Les Ouvriers des deux mondes, XIX. Monogr, Note G.

Philoſophismus des achtzehnten Jahrhunderts hat ihn gefälſcht, ja in vielen Fällen faſt gänzlich vertilgt. Hierüber muß man diejenigen hören, welche die Sitten der induſtriellen Klaſſen in der Nähe beobachtet haben. Der ehrenwerthe Fabrikant, den wir eben anführten, äußert ſich ſo: „Es iſt gewiß, daß „die modernen Staatswirthſchaftslehren einen ſchlimmen Rück„ſchlag auf die Beziehungen zwiſchen Arbeitsherren und Ar„beitern übten und in trauriger Weiſe dazu beitrugen, die „moraliſchen Bande, die ehemals dieſelben einten, zu zerreiſſen „oder doch zu lockern. Das alte Patronat ſtellte bis auf einen „gewiſſen Grad das Bild der Familie dar. Der Patron hielt „ſich gegenüber dem Arbeiter, wie der Arbeiter gegenüber dem „Patrone für verpflichtet. Hieraus entſprang eine Gegenſei„tigkeit von Anhänglichkeit und Dienſtleiſtung, die auf die „moraliſchen Ideen von hierarchiſcher Ordnung und Pflicht „gegründet war. Es fehlte dem Arbeiter in ſchwierigen Zeiten „nicht an Hilfe. Der Lohn wurde nicht, wie heutzutage, wegen „des geringſten Arbeitsverſäumniſſes beſchnitten. Man trug „Glück und Unglück gemeinſam. Der Arbeiter hatte, beſon„ders bei den Kleingewerben, einen Platz am häuslichen „Heerde; man behandelte ihn nach den Grundſätzen der chriſt„lichen Brüderlichkeit. Man wußte auch Nichts von jenen „plötzlichen Lohnerhöhungen, deren Folge die iſt, daß jede vor„ausſichtliche Berechnung der Unternehmer durchkreuzt und ihr „Vermögen beſchädigt wird. Der Lohn war endlich nicht „jenem für die Arbeiter ſo nachtheiligen Schaukelzuſtande von „Steigen und Fallen unterworfen. Ich beſtreite keineswegs „die abſolute Genauigkeit der ſtaatswirthſchaftlichen Formeln, „wenn man dabei die moraliſche Natur des Menſchen völlig „außer Anſatz läßt. Nach dieſen Formeln iſt die Arbeit eine „Waare, wie jede andere Waare, deren Preis ſich nach der „gewöhnlichen Regel von Nachfrage und Angebot richten muß. „Man ſieht jedoch auf den erſten Blick, wie viel Falſches und „Gefährliches unter einem anderen Geſichtspunkte in dieſen „Grundſätzen liegt, wenn ſie von den moraliſchen und reli„giöſen Ideen losgetrennt ſind. Dieſe Grundſätze erzeugen

„den tiefſten Antagonismus und verdrängen die moraliſchen „Gefühle aus den Beziehungen des praktiſchen Lebens. Dieſe „wirthſchaftlichen Grundſätze haben ſich raſch verbreitet. Alle „Wege waren ihnen gebahnt, um zu den Geiſtern Zutritt zu „haben. Sie fanden letztere im Allgemeinen jeder religiöſen „Geſinnung baar und ledig, ungeduldig über jeden moraliſchen „Zwang und in jenem Zuſtande von Weichlichkeit und Feig„heit, welcher das Grundübel der kranken Geſellſchaften iſt; dieſe „Grundſätze waren überaus bequem und handſam; ſie paßten „vortrefflich zu den Berechnungen des Egoismus. Bald wur„den ſie deshalb die gewöhnlichſte Richtſchnur des Handelns.[1])“ In demſelben Sinne und nicht weniger kräftig drückt ſich Leplay aus. „Wir hatten im Verlaufe dieſer Studien oft „Gelegenheit, die ſchlimmen Folgen zu beſtätigen, welche die „Abnahme des religiöſen Geiſtes und die Zunahme des Luxus „bei den Häuptern der Pariſer Induſtrie nach ſich gezogen „hat. Dieſen neuen Sitten muß man das ſtufenweiſe Erlö„ſchen der Gefühle für Patronat und Solidarität und, wenn „man ſo ſagen darf, des Familiengeiſtes vorzüglich zuſchreiben, „der im Anfange dieſes Jahrhunderts den Grundzug der Pa„riſer Werkſtätte ausmachte.“[2])

Iſt aber auf Seite der Arbeitsherrn gefehlt worden, ſo haben die Arbeiter ihrerſeits auch gefehlt. Was Audiganne von den Lyoner Arbeitern ſagt, gilt leider von einem großen Theile der Arbeiterklaſſen eben ſo gut: „Die Schwäche des „ſittlichen Gefühles wird in Lyon leider durch die Schwäche „des religiöſen Gefühles genährt. Die religiöſen Gewohnhei„ten haben viel mehr Boden verloren, als das Familienleben, „und wenn man auch äußere religiöſe Uebungen noch beibe„hält, ſo geht man doch nur gewohnheitsmäßig auf dem alten „Wege fort, ohne daß das Herz von ſolchen Acten etwas weiß.

---

[1]) Les Ouvriers des deux mondes, XIX, Note D.

[2]) Les ouvriers européens, XXXVI. Mongr. Note B. Villermé und Audiganne fällen gleiche Urtheile über die Geſinnung einer großen Zahl von Fabricanten.

„Es muß eine große öffentliche Calamität hereinbrechen, um „die religiösen Ideen in diesen sorglosen Seelen wieder auf„zuwecken. In gewöhnlichen Zeiten blickt der Lyoner Arbei„ter mißtrauisch auf den Klerus und geht ihm aus dem Wege. „Weißt du, was er fürchtet? Er meint, mit dem, was man „ihm auf der Kanzel predigt, könnte man beabsichtigen, ihn „für das Joch gefügiger zu machen.“ Der Stolz also, der in eine störrige und blinde Sucht nach Unabhängigkeit ausgeartet ist, hält die Arbeiter von ihren Herren ferne und läßt ihnen das Patronat als Knechtschaft erscheinen. Diese Ansprüche und Befürchtungen des Arbeiters sind Ursache davon, „daß „man zwischen Meistern und Gesellen nicht jene freundschaftliche „Zuneigung herrschen sieht, die doch, wie man glauben möchte, „aus der Aehnlichkeit ihrer Lage entspringen sollte. Der „Meister findet oft im Gesellen einen ungefügigen Mitarbei„ter, dessen närrische und veränderliche Launen er sich wegen „der übernommenen Verbindlichkeiten gefallen lassen muß. „Wirft man einen Blick in das Innere dieser kleinen Welt, „der Lyoner Werkstätte, so muß man über die gewöhnlichen „Wechsel der Rollen staunen. Der Arbeitsherr scheint zu ge„horchen. Auf einen zu barschen Herrn treffen leicht zwanzig „störrige Gesellen.“ [1])

Die Hindernisse haben noch eine andere Ursache, und es darf nicht alle Schuld auf Rechnung der menschlichen Fehler und Leidenschaften geschrieben werden. Die Hindernisse haben auch in der allgemeinen Lage der Gesellschaft und in der Gewalt der Dinge ihren Grund. Die neue Beschaffenheit der Industrie, ihr beständiges Schwanken, die Beweglichkeit der auf sie angewiesenen Massen, eine Beweglichkeit, die in der durch die neue Betriebsart ermöglichten Leichtigkeit ihren Grund hat, womit man die industriellen Kräfte auf jene Plätze werfen kann, wo sie am vortheilhaftesten angewendet werden können: alle diese Ursachen lockern die Bande zwischen Herr und

[1]) Les Populations ouvrières de la France, 13. Region, Kap. I, Nr. 11.

Arbeiter und ſchaden dem Geiſte des Patronates, der ein Geiſt der Stabilität, der Conſequenz und Tradition iſt. Außerdem verleidet die Concurrenz dem Arbeitsherrn oft das Patronat durch die Schwierigkeit, die Verpflichtungen zu tragen, die es mit ſich bringt, Angeſichts von Rivalen, die keine dieſer Verpflichtungen auf ſich nehmen. Die ſchlechte Concurrenz, die Concurrenz, die in Zeiten regen induſtriellen Lebens Maſſen von Arbeitern in den Werkſtätten zuſammenhäuft, um ſie ohne Weiteres hilflos auf die Straſſe zu ſetzen, ſobald die Abſatzkanäle verſiegen; jene Concurrenz, die ihren Geſchäftskreis maaßlos ausweitet, ohne nach etwas Anderem, als nach dem augenblicklichen Gewinne zu fragen; jene Concurrenz, die, um durch ſchmachvolle Mittel ſich unerlaubte Vortheile zu verſchaffen, Alles, ſelbſt die allgemeine Noth benützt: dieſe Concurrenz zwingt oft die ehrenhafteſten Fabrikherren, die von der größten Liebe für ihre Arbeiter beſeelt ſind, von der Ausübung ihrer Pflichten des Patronats abzuſtehen, wenn ſie ſich nicht ſelbſt ruiniren wollen. Um dieſes Hinderniß zu entfernen, müßte man den Mißbrauch der Concurrenz einſchränken. Wir ſagten aber weiter oben, daß dieſes ein langſames und ſchwieriges Werk iſt, bei dem man von den Geſetzen wenig, Alles aber von den Sitten erwarten muß. Uebrigens darf man ſich die Schwierigkeiten, die aus der Concurrenz entſtehen, auch nicht übergroß vorſtellen. Hat das Patronat ſeine Beſchwerden, ſo hat es auch ſeine Vortheile. Wir werden weiter unten auseinanderſetzen, wie der Arbeitsherr oft in der angeſtrengteren Thätigkeit ſeiner Arbeiter einen Erſatz für ſeine Opfer findet.

Die Sache des Patronats liegt ganz und gar im Bereiche der Freiheit. Nur durch die Freiheit können die Hinderniſſe überwunden werden, und nur auf dem Principe der Freiheit kann heutzutage das Werk des Patronats aufgeführt werden. Ein geſetzliches oder ein Staatspatronat würde, wenn es ſich mit allen Arten von Elend und Mangel, denen das Patronat Abhilfe oder Erleichterung zu bringen berufen iſt, befaſſen wollte, nichts Anderes ſein, als die allgemeine Knechtſchaft des Socialismus. Das Zwangspatronat, wie es mehrmals aufge-

ſtellt war, erfordert nur eine mittelmäßige Sittlichkeit. In der ſittlichen Schwäche derjenigen, denen es aufgedrungen wird, beruht gerade ſeine Lebensfrage. Sichert auch die Abhängigkeit der Maſſen die äußere Ordnung, ſo kann ſie auf der andern Seite doch nie ihre Intelligenz ſteigern noch ihre ſittliche Kraft erhöhen. In unterjochten Maſſen findet ſich weder für das Gute noch für das Böſe eine Spannkraft vor. Die guten Eigenſchaften bei ihnen ſind ſo zu ſagen nur paſſiv. Die Freiheit hat zwar mehr Gefahren, aber auch mehr Verdienſte und Hilfsquellen in ihrem Gefolge. Sie iſt heutzutage das einzige Geſetz für alle ſocialen Beziehungen und die Grundbedingung des Erfolges für alle ſocialen Werke. Soll das Patronat ſein Glück machen, ſo muß es freiwillig dargeboten und freiwillig angenommen werden. Wo nicht, dann wird es beim Geiſte unſerer Zeiten auf unbeſiegbaren Widerſpruch ſtoſſen. Wir beklagen uns nicht über dieſes Geſetz, es kann uns Schwierigkeiten bereiten; hat man aber Muth genug, den Kampf mit dieſen Schwierigkeiten aufzunehmen, ſo werden ſie die Quelle einer Größe und ſittlichen Kraft, wie man ſie unter der Herrſchaft des Zwanges vergebens ſuchen würde.

Welches ſind aber, außer der Freiheit aller Parteien, die Bedingungen, von denen die Wirkſamkeit des Patronates abhängt? Cherbuliez, ein Publiciſt, der die Nothwendigkeit des Patronates ins hellſte Licht geſetzt und beachtenswerthe Winke über ſeine Organiſation gegeben hat, faßt dieſe Bedingungen ſo zuſammen: „Die Thätigkeit des Patronates muß drei „Charakterzüge haben, welche ſie beſonders auszeichnen und „ihre ganze Wirkſamkeit erklären. Sie muß local, perſönlich „und beſtändig ſein.“ [1]) In der That, ein Patronat, das nicht local und perſönlich wäre, würde gerade das einbüßen, was ihm hauptſächlich Anſehen verſchafft, nemlich den Einfluß, welchen die Liebe im Bunde mit überlegener Einſicht und großem Vermögen demjenigen zubringt, der ſie zu üben verſteht. Das Patronat iſt Sache der Ueberzeugung und des

[1]) Études sur les causes de la misère, Kap. VIII.

Vertrauens. Im Patronate muß Seele mit Seele und Ueberzeugung mit Ueberzeugung ſich berühren. Errichtet das Patronat auf dem Principe der Centraliſation; laßt es in großartigen Verhältniſſen und nach tiefdurchdachten Regeln durch Delegirte einer Autorität ausüben, welche darüber zu wachen hat, daß im ganzen Werke alles in regelrechter Thätigkeit ſei: alſogleich wird die Inſtitution ohne Leben ſein; ſie iſt nur mehr ein Mechanismus, von dem ſich der Arbeiter ſcheu abwendet, weil er überall adminiſtrative Knechtſchaft darin wittert. Welchen Einfluß kann außerdem dieſer Mechanismus, mag er auch noch ſo klug ausgedacht ſein, auf die ſo verſchiedenartigen Neigungen und ſo mannigfaltigen Verhältniſſe derjenigen ausüben, für welche das Patronat da iſt? Um auf den Mann aus dem Volke zu wirken, muß man ſeine empfindliche Seite zu treffen und mit ſicherem Takte den Augenblick zu ergreifen wiſſen, in welchem er den Vorſtellungen und Rathſchlägen am zugänglichſten iſt, das heißt, man muß zur gelegenen Zeit zu tadeln, aufzumuntern und zu tröſten verſtehen. All das iſt eine eminent perſönliche Sache, und nur aus einem ganz innigen Verhältniſſe kann einerſeits dieſe liebevolle Sorgfalt, andererſeits jene vertrauensvolle Hingebung erwachſen, worauf der ganze Erfolg des Werkes ruht. Nur in der Länge und aus einem geraume Zeit währenden Verhältniſſe kann die zum Patronate erforderliche Intimität entſpringen. Die Thätigkeit muß deßhalb eine fortdauernde ſein. Dieß iſt auch deßhalb nothwendig, damit der vom Patrone erworbene Einfluß ſeine Früchte bringe. Denn die meiſte Zeit ſieht es das Patronat geradezu auf eine Beſſerung des Lebens ab, und dieſe Beſſerung iſt nicht das Werk eines Augenblickes.

Man wird begreifen, wie viel Selbſtverläugnung zu einem ſolchen Werke beiderſeits nothwendig iſt. Derjenige, für welchen das Patronat gehört, muß gewiſſermaſſen ſeinen eigenen Willen verläugnen; er muß ſeinen Verſtand beugen vor einem höheren Verſtande und einer ſicherern Vernunft, als die ſeinige; er muß das für die Eigenliebe ſelbſt der Demüthigſten

ſo harte Geſtändniß machen, daß er ſittlich tiefer ſtehe und ein Anderer ihm überlegen ſei. Der Patron ſeinerſeits hat nicht geringere Opfer zu bringen. Er muß die Dienſtbarkeit des Patronats hinnehmen, die ihm ſeine Mußezeit raubt, und ihn in beſtändige Berührung mit oftmals groben, manchmal ſogar ſehr laſterhaften Leuten bringen wird. Er muß ſich mit ſeiner Intelligenz zu dieſen beſchränkten und gewöhnlich in ihre Vorurtheile und ihre Unwiſſenheit feſtgerannten Leuten herablaſſen. Auf beiden Seiten wird Opfer und Entſagung erfordert, und der Patron muß ſich in vielen Fällen gänzlich ſelbſt verläugnen. Derjenige, der mit Erfolg das Patronat ausüben will, muß aller Leichtfertigkeit des Lebens entſagen; muß Mäßigung und Einfachheit ſich zur beſtändigen Lebensregel machen; muß in allen ſeinen Handlungen jene Tugenden leuchten laſſen, die er den Anderen einprägen will, und muß durch ſeinen ganzen Wandel dazu beitragen, ſeinen Worten Anſehen und Nachdruck zu geben. Iſt es nöthig, beizufügen, daß alle dieſe Erforderniſſe des Patronats nichts Anderes ſind, als die Regeln des chriſtlichen Lebens ſelbſt, wie es durch die Entſagung Leben und Geſtalt gewinnt?

Ueben die höheren Stände muthig dieſe ſtrengen Pflichten, dann werden ſie die unberechenbaren Uebel wieder gut machen, die ihr Unglaube, ihre Lüſternheit und ihre Laſter jeder Art ſeit einem Jahrhundert über unſere Geſellſchaften gebracht haben; ſo werden ſie die furchtbare Schuld wieder abtragen, die ſie gegen das Volk begingen, als ihre Beiſpiele und Lehren ihm mit ſeinem Glauben zugleich die einzige ſichere Quelle ſeines Glückes raubten. Was die arbeitende Klaſſe betrifft, ſo bietet ſie dem Patronate mehr Mittel, als Viele glauben, und iſt, obgleich es manchmal den Anſchein vom Gegentheile hat, mehr bereit als man glauben möchte, nicht nur das Patronat anzunehmen, ſondern es ſogar zu ſuchen. Ungeachtet der verderblichen Aufreizungen, denen ſie ſo oft ausgeſetzt, und der Verlaſſenheit, der ſie ſo oft preisgegeben war, hat die arbeitende Klaſſe doch noch viel ſittlichen Gehalt. Selbſt da, wo der religiöſe Glaube abgenommen hat, iſt noch

ein gewiſſer moraliſcher Sinn, eine gewiſſe höhere Richtung des Geſchmackes, ein gewiſſer Adel des Herzens übrig, lauter Dinge, die von den Einwirkungen des Chriſtenthums herkommen, denen ſich dieſe Klaſſen ſo lange Zeit hingaben. Es wäre leicht, jene ſittlichen Reſte durch ein erleuchtetes und opferwilliges Patronat zu neuem Leben zu erwecken. Auf die meiſten Schwierigkeiten würde dieſes Unternehmen bei den Fabrikarbeitern ſtoſſen. Doch darf man glauben, daß die chriſtliche Entſagung auch da ihre Wirkung nicht verfehlen würde. Dieſe gute ſittliche Dispoſition des Volkes bezeugen uns Alle, die ſeinen Zuſtand und ſeine Gewohnheiten in der Nähe ſich angeſchaut haben. Leplay in ſeinen europäiſchen Arbeitern, Reybaud in ſeinen Studien über die Lage der Seidenarbeiter, Abbé Millois in ſeinen Unterſuchungen über die Anſtalten der chriſtlichen Liebe in Paris, und die Verfaſſer der Monographien in den Arbeitern beider Welten liefern uns hiefür zahlreiche Belege. Wir wollen nur eines von dieſen Zeugniſſen anführen, nemlich jenes des ehrenwerthen Fabrikherrn, den wir ſchon früher nannten. Man vergeſſe nicht, daß ſich die Beobachtungen Chales auf die Arbeiter im Weichbilde von Paris beziehen, welche die ſchädlichen Einflüſſe des letzten Jahrhunderts mehr als alle Anderen erfahren haben. „Ich halte die Arbeiter für „mehr, als man im Allgemeinen glaubt, geneigt, wieder zur „Uebung der Religion und zum guten alten Patronate zurück„zukehren. Es gibt Viele unter ihnen, die an dem Wechſel „der Werkſtätte keine Freude haben, welche das ruhige Leben „einer ununterbrochenen Arbeit viel mehr wünſchen, als die „augenblickliche Erhöhung eines veränderlichen Lohnes, und „die mit Freuden den Namen Patron hören, wenn ſie gerech„tes Wohlwollen gegen ſich antreffen. Man findet unter der „Verdorbenheit, die ich angedeutet habe, auch noch die Keime „des Guten. Bei der täglichen Berührung mit ihnen gelangt „man zu der tiefen Ueberzeugung, daß ſie gerne bereit ſind, „diejenigen zu lieben, die es gut mit ihnen meinen, und daß „man ſich in Allem leicht mit ihnen thut, wenn ſie gewiß ſind,

„daß man ſie liebt.“ [1]) Die chriſtliche Liebe treibt uns an, den Nächſten zu lieben; die Selbſtverläugnung, welche die Seele der Liebe iſt, gibt uns die Kraft, ihn auch dann zu lieben, wenn er an ſich gar nicht liebenswürdig iſt. Gebt den höheren Klaſſen den Geiſt der Selbſtverläugnung und der Liebe wieder, und jene Solidarität zwiſchen ihnen und den Arbeiterklaſſen, die im Intereſſe der Einen wie der Anderen gelegen iſt, wird in kurzer Zeit wieder hergeſtellt ſein.

Außer dieſen allgemeinen hat das Patronat noch beſondere Bedingungen, je nach der Natur der Arbeiten, welchen ſich die Arbeiterbevölkerungen widmen. Bei der Induſtrie iſt das Patronat unſtreitig am ſchwerſten in Ausübung zu bringen, und doch am nothwendigſten. Die Pflicht, es auszuüben, liegt naturgemäß den Fabrikherrn ob. Dieſes Patronat muß hauptſächlich zwei Punkte ins Auge faſſen und zu heilen ſuchen: die Lockerung der Familienbande bei einem Theile der Arbeiterbevölkerung, und die durch das Zuſammenleben der Geſchlechter und Lebensalter in den großen Werkſtätten verurſachte Entſittlichung. Auch müſſen die Induſtriechefs ſich Mühe geben, die ſittlichen und phyſiſchen Uebel, welche der Aufenthalt in den Werkſtätten mit ſich bringt, dadurch zu mindern, daß ſie für die intellectuelle und ſittliche Fortbildung der Arbeiter Sorge tragen, und emſig Mittel an die Hand geben, daß dieſelben die von der Fabrik nur zu ſpärlich freigelaſſenen Augenblicke der Ruhe nützlich anwenden. Wie man mit Recht bemerkt hat, beſonders bezüglich der zwei erſten Punkte, „haben „die Fabrikherrn vorzüglich deßhalb ihre männlichen und erwachſenen Arbeiter theilweiſe durch Weiber und Kinder erſetzt und ihre Arbeiter zu Hunderten in gemeinſchaftliche „Werkſtätten zuſammen gethan, um ſich eine vortheilhafte „Stellung auf dem Felde der Concurrenz zu ſichern.“ [2]) Sie ſind daher moraliſch dazu verpflichtet, Alles zur Behebung jener Uebel aufzubieten, die eine Folge der von ihnen herbei-

[1]) Ouvriers des deux mondes, XIX. Monogr., Note D.

[2]) Cherbuliez, Études sur les causes de la misère, Kap. X.

geführten Zuſtände ſind. Bei Betrachtung der Urſachen des Elendes haben wir geſagt, wie viele Hinderniſſe durch die übermäßig lange Arbeitszeit, durch die äußerſte Anhäufung der Arbeiterbevölkerung und durch den ſchlimmen Einfluß der mechaniſchen Arbeit auf ihr phyſiſches und ſittliches Sein für alle, auch die angeſtrengteſten Verſuche entſpringen, dieſe Klaſſen aus der Verſunkenheit herauszureißen, in der ſie nur zu oft verkümmern. Durch dieſe Thatſachen befindet ſich das Patronat im Gebiete der Induſtrie in der ſchwierigſten Lage. Um dasſelbe mit Erfolg auszuüben, muß man im höchſten Grade mit Eifer, der unternehmend macht, und mit einer Ausdauer ausgerüſtet ſein, kraft welcher man trotz allen Widerſtandes, aller Täuſchungen und aller Verdrüßlichkeiten fortfährt. Wir werden ſogleich ſehen, daß dieſer Muth glücklicher Weiſe noch bei mehr als Einem Fabrikherrn vorhanden iſt.

In nicht ſo ſchwieriger Lage erſcheint das Patronat auf landwirthſchaftlichem Gebiete. Keine der allgemeinen Urſachen, welche die Thätigkeit des Patrons bei der Großinduſtrie hemmen, findet ſich im landwirthſchaftlichen Leben. Im Gegentheile macht die freie Natur den Arbeiter für alle guten Eindrücke empfänglich und kommt mit ihren heilſamen Einflüſſen den liebevollen Bemühungen der höheren Klaſſen zu Hilfe. Man braucht hier nur eine gewiſſe Trägheit, eine gewiſſe Erſtarrung in der Gewohnheit zu beſiegen. Auch muß man die Unwiſſenheit und einer gewiſſen Einfältigkeit begegnen, die manchmal in Rohheit ausartet. Doch iſt dieſe Aufgabe verhältnißmäßig leicht, wenn man das natürliche Anſehen in Betracht zieht, welches der Grundeigenthümer über ſeine Pächter und alle diejenigen, die in ſeinem Dienſte ſtehen, behauptet, und wenn man erwägt, wie ſehr der unmittelbare und beſtändige Verkehr des Pachtherrn mit ſeinen ländlichen Arbeitern Alles erleichtert. Nur in Folge der ſtrafbarſten Nachläſſigkeit oder der verwerflichſten Selbſtſucht konnte das Patronat bei ſolchen Verhältniſſen in Verfall gerathen oder zuweilen ganz verſchwinden.

Eine gleich nothwendige Bedingung für das induſtrielle wie für das landwirthſchaftliche Patronat iſt eine gewiſſe Stabilität des Beſitzes. Die Gewohnheiten des Patronates bilden ſich nicht an einem Tage, ſelbſt nicht während einer Generation, wie ſich auch das Vertrauen zwiſchen Patron und Arbeiter nicht mit einem Male befeſtigt. Hier ſpielt die Tradition eine große Rolle. Die Autorität, die auf Vertrauen, Zuneigung und gänzlich freier und ſelbſtgewollter Hingebung beruht, wie ſie zum Weſen des Patronats gehört, gründet ſich hauptſächlich auf Tradition. Wer ſchon den Vater in ſeiner Werkſtätte oder auf ſeinen Ländereien das Patronat ausüben ſah; wer ſchon von früheſter Kindheit an Zeuge der Theilnahme war, die man im väterlichen Hauſe für dieſe armen Arbeiter, für ihre Bedrängniſſe, Leiden und ihr Elend hegte; wer anderſeits oftmals wahrnehmen konnte, wie viel Zuneigung, Dankbarkeit und aufrichtige Anhänglichkeit das liebevolle Patronat des Herrn im Allgemeinen lohnten; wer die Kunſt des Patronates ſowie den Geiſt der Entſagung, der deſſen Seele iſt, an den Beiſpielen am häuslichen Herde erlernte; wem die Ausübung des Patronates eine angeſtammte Ehrenſache iſt: der wird einen Eifer und eine Geſchicklichkeit zum Werke des Patronates mitbringen, wie ſie jenen niemals in gleichem Grade eigen ſind, die ſolche Obliegenheiten und Lehren in der Familie nicht hatten. Alles alſo, was in Sitte und Geſetz die Stabilität des Eigenthumes aufrecht erhalten kann, iſt für den Erfolg des Patronats ungemein vortheilhaft, ja gewiſſer Maſſen nothwendig. Nicht minder wichtig iſt die Vertheilung des Eigenthums. Soll das Patronat ſeine volle Wirkung haben, dann müſſen die Beſitzthümer hierarchiſch gegliedert ſein. Von den Großbeſitzern muß Beiſpiel und Anſtoß ausgehen, und die mittleren Grundbeſitzer müſſen in beträchtlicher Zahl vorhanden ſein, um die kleinen Grundbeſitzer zu ermuntern und mit den ihnen ſo nothwendigen Rathſchlägen zu unterſtützen. Gerade der mittlere Grundbeſitz, die gentry, einſt ſo volksthümlich auf dem Lande in England, bildete durch das Patronat, welches er auf dem Lande übte, und durch das er die

Einflüſſe, die er ſelbſt vom Großbeſitze empfing, unter das Volk verbreitete, das hauptſächlichſte Element der britanniſchen Macht im vorigen Jahrhundert. Soll aber der Großgrundbeſitz eine Wohlthat ſein, ſo muß er chriſtlich ſein, und die religiöſe Ueberzeugung muß den Beſitzern das richtige Bewußtſein ihrer Pflichten und ihrer Stellung verſchaffen. Ein ſenſualiſtiſcher Großgrundbeſitz war immer eine Geißel für die Geſellſchaften; weit entfernt, den Arbeitern zu helfen oder ſie zu heben, zertritt und erdrückt er dieſelben. Schlagende Belege hiefür ſind der römiſche Grundbeſitz und der engliſche Grundbeſitz mit den Beſtrebungen, die er heutzutage verfolgt.

Das Patronat ſteht aber nicht bloß denjenigen zu, die durch ihre Stellung und ihre Geſchäfte in direktem und täglichem Verkehre mit den arbeitenden Klaſſen ſtehen. Es kann und ſoll von Allen geübt werden, welche die erforderliche Einſicht, Weisheit und Muße haben, es wirkſam zu machen. Alle Arten von Vorzügen, welche die Menſchen auszeichnen, ſind Schätze, die man nicht vergraben darf, ſondern an welchen Jeder diejenigen Theil nehmen laſſen ſoll, die ſie nicht haben. Den Schwachen mit Rath und That zu helfen, iſt Schuldigkeit für alle Chriſten. Auch ſolche, die der Induſtrie und der Landwirthſchaft ferne ſtehen, können ſich blos aus chriſtlicher Liebe den leidenden Klaſſen nähern, und es können ſich zwiſchen ihnen und den Arbeitern dauernde Beziehungen geſtalten. Zu einer Zeit, in welcher ſo viele Induſtrielle und Grundbeſitzer die Pflichten des Patronates vernachläſſigen, müſſen Alle, die ſich der ſocialen Pflichten der höheren Klaſſen bewußt geworden ſind, denſelben ſich widmen. In der That ſind mehrere der ſegenreichſten Schöpfungen des Patronates auf dieſe Weiſe entſtanden.

Der Kirche beſonders muß bei dieſem Werk der ſocialen Reſtauration eine wichtige Rolle zufallen. Die Kirche hat insbeſonders die Miſſion, die Kleinen und Schwachen zu ſtützen, zu führen und zu ſtärken. Sie hat ſich ihnen zu allen Zeiten liebevoll zugewendet und ihnen einen Schutz gewährt, in dem ſie immer ihre ſicherſte Zuflucht und ihre Hauptſtärke

fanden. In Mitte der Verwirrung und Auflöſung, die der Triumph der individualiſtiſchen Beſtrebungen über unſer ſociales Leben gebracht hat, ſteht die Kirche allein in feſter Organiſation da; ſie allein iſt heutzutage im Stande, die Ordnung durch die Freiheit wieder herzuſtellen. Und iſt das nicht die Lebensfrage unſerer Zeit? Durch die Freiheit muß man die Welt wieder zur Ordnung und hierarchiſchen Gliederung zurück führen. Die Kirche nur wendet ſich immer an die Freiheit und an die völlig ſelbſtgewollte Unterwerfung der Gewiſſen. Diejenigen, welche ſie für ihren Glauben gewonnen hat, unterwirft ſie der Autorität einer ganz geiſtigen Hierarchie, die ſich auf die freie Anhänglichkeit der Gewiſſen ſtützt. Die Entſagung, die das erſte Geſetz katholiſcher Zucht iſt, vereinigt durch einen Akt der Selbſtverlaügnung, welcher der Akt der Freiheit mit Auszeichnung iſt, alle Willenskräfte zu einem und demſelben Centrum. Eine Macht, deren Autorität die Entſagung zur Grundlage hat, verſteht es am beſten, die Freiheit zu zügeln. Die Kirche iſt deßhalb mit Auszeichnung die organiſatoriſche Kraft für die Freiheit und ihr fällt bei der Wiederherſtellung des Patronats durch die Freiheit die Hauptrolle zu. Vermöge des durch den Impuls und unter Leitung der Kirche bewirkten Fortſchrittes und kraft des in der Menſchheit vermehrten Geiſtes der Entſagung iſt das Individuum mehr Herr über ſich ſelbſt geworden und hat in ſeiner Individualität Wachsthum und Feſtigkeit gewonnen. Während jedoch die Macht der freien Verfügung über ſich ſelbſt zunimmt, muß es lernen, von ſeiner Freiheit nur dazu Gebrauch zu machen, um ſeine Stellung in der allgemeinen Ordnung und in der Solidarität des ſocialen Lebens beſſer zu behaupten. Dieſer doppelte Fortſchritt wird ſich unter der Einwirkung der Entſagung gleichzeitig vollziehen. Die nemliche Kraft, welche die Freiheit des Einzelnen wahrt, trägt auch Maaß und Geſetz in ſich, ſo daß die Freiheit unter der Herrſchaft der Entſagung von ſelbſt zur Organiſation und Disciplin angeſpornt wird. Durch die Aſſociation und das Patronat gelangt die Freiheit zur Organiſation. Wir ſagten aber, daß das freie Patronat

eine der Grundbedingungen für das Gelingen der Arbeiterassociationen ist. Es verschafft den Arbeiterassociationen Reife der Ueberlegung und Stätigkeit im Handeln, was sie beides ohne dasselbe vielleicht in unzureichendem Maaße hätten. Patronat in Verbindung mit Association ist gegenwärtig die Form jener Disciplin, die der Freiheit unentbehrlich ist und ohne welche sie so viele und schmerzliche Proben zu bestehen hat. Das Princip dieser Disciplin ist gerade auch das Princip der katholischen Disciplin, nemlich das Princip der Entsagung; und das Hauptcentrum, um welches sich das Patronat bilden muß, ist die katholische Kirche.

Daß die Kirche dieses Geschick und die Macht für das Patronat besitzt, ist wahrlich heutzutage eben so offenkundig, als es jemals war. Man halte Umschau über die Schöpfungen des Patronats, die jetzt Dienste leisten, und man wird sich überzeugen, daß die meisten und gerade die wichtigsten dieser Schöpfungen den Eingebungen der katholischen Liebe ihr Dasein verdanken. Es ließen sich hiebei zu Gunsten der socialen Thätigkeit der Kirche Zeugnisse anführen, die nicht der geringste Verdacht von Parteilichkeit trifft.

Alle Einrichtungen der katholischen Kirche sind wunderbar dazu geeignet, ihre Einwirkung auf das Volk zu erleichtern. Ihre Festtage, die zugleich Ruhetage sind, bilden eines der Hauptmittel, ja, man darf sagen, eine der nothwendigsten Bedingungen, um das Patronat auszuüben. Wie könnte die christliche Liebe zum Beispiel an den Fabrikarbeiter kommen, der täglich zwölf, manchmal sogar vierzehn Stunden an die Maschine gebunden ist, wenn ihm nicht der Sonntag einen Augenblick der Ruhe und Muße sicherte? Treffend hat ein frommer Schriftsteller, der die große Frage des Sonntags eben so erhaben als anziehend behandelte, gesagt:

„Das Gesetz der heiligen Ruhe hebt alle sieben Tage die „angestrengtesten Bewegungen der menschlichen Thätigkeit auf, „bringt den Arbeitslauf plötzlich zum Stillstande, unterbricht „die Reihenfolge der Geschäfte und nöthigt die zähesten Be„gierlichkeiten, zu bestimmter Stunde abzulassen. Ueberlaßt der

„Menſchen der Tyrannei ſeiner Begierden und gebt ihn ſchutz-
„los den Begierden ſeiner Herren preis, ſo werden dieſe
„Begierden im Bunde mit einander unter tauſend ſchönen
„Vorwänden die Mühſal des Lohnarbeiters erſchweren. Sie
„werden ihm eine Dienſtbarkeit auflegen, die ſeine geiſtigen
„Kräfte umſtrickt und ihn dadurch, daß ſie ihn bloß mit ſeinen
„materiellen Bedürfniſſen beſchäftigt, blos für den thieriſchen
„Inſtinkt ein Gefühl läßt. So tief wird ein Volk, welches
„den Sonntag heilig hält, niemals herabſinken. Der Sonntag
„nimmt dem Menſchen das Joch des Menſchen ab; er führt
„ihn aus dem Hauſe der Knechtſchaft heraus und ladet ihn
„ein, im Tempel die Freiheit der Kinder Gottes zu genießen.
„Hier ſchöpft der Gläubige, frei von allem Zwange und irdi-
„ſchen Intereſſe, aus den Quellen des Heilandes Kraft, Friede
„und Freude, er tritt in engſte Verbindung mit Allem, was
„wahr, rein und heilig iſt. In dieſer beſeligenden Vereinigung
„lernt er Sanftmuth, Liebe, Ehrfurcht, Opferwilligkeit und
„Ergebung; er lernt den Werth der Zeit und der Pflicht, die
„Nothwendigkeit des Opfers und die Gewißheit der Belohnung
„kennen.“ [1])

Der Haupttheil bei dieſem Sonntagspatronate iſt Sache des Prieſters. Doch ergeht auch an die Liebe der Laien der Ruf, das Werk zu vollenden, deſſen weſentliche Grundlage der Prieſter durch Gebet und Predigt legt. In den Mußeſtunden des Sonntags bilden ſich jene geſelligen Zirkel, in denen die Arbeiter oft nebſt der Zerſtreuung, der ſie nach den harten und fortwährenden Arbeiten der Woche ſo ſehr bedürfen, Belehrung, Rath und Ermunterung finden, wodurch ſie vor ſittlicher Erſchlaffung und vor Verdummung bewahrt werden, in die man bei ſchwerer Handarbeit und oft ganz mechaniſcher Beſchäftigung ſo leicht geräth. Bei dieſen Sonntagscirkeln knüpfen ſich dauernde Beziehungen der höheren zu den niedern Klaſſen an. Da entſteht jenes wechſelſeitige Vertrauen, jenes herzliche Wohlwollen und jene ehrfurchtsvolle Zutraulichkeit,

[1]) Le Septième Jour, von Abbé Méthivier.

ohne die es kein wahres Patronat gibt.[1]) Die Bruderſchaften, im Geiſte der Kirche gelegen und in ihrem Leben immer vorhanden, ſind gleichfalls mächtige Hilfsmittel für das Patronat. Wir haben ſchon anderswo geſagt, welche Rolle ſie einſt im Leben der Arbeiterklaſſen ſpielten. Vermöge ihrer brüderlichen und ächt demokratiſchen Organiſation und vermöge der Einheit, zu der ſie alle Klaſſen in derſelben Geſinnung des Mitleides und der gegenſeitigen Hilfeleiſtung zuſammen ſchließen, ſind ſie für die Zukunft zu einer nicht zu unterſchätzenden Rolle berufen. Sie bilden einen der hauptſächlichen Wege, auf denen ſich die Klaſſen, die heutzutage in einer ſo beklagenswerthen Abgeſchloſſenheit von einander leben, wieder näherrücken und durch das ſtärkſte Band, das der Religion, wieder an einander ſchließen werden.

Unter den katholiſchen Inſtitutionen findet ſich eine, die in allen Kämpfen, welche die Kirche zu beſtehen hatte, die größte Rolle geſpielt, und an allen Fortſchritten und allen ſocialen Veränderungen, die ſich unter dem Impulſe des katholiſchen Geiſtes vollzogen, den größten Antheil genommen hat, wir meinen das Mönchthum. Die Wiedergeburt der religiöſen Orden iſt eines der Anzeichen der ſich vorbereitenden ſocialen Regeneration; ſie haben den Beruf, ſich an dem Hauptwerke des Patronates der Arbeiterklaſſen in ausgezeichneter Weiſe zu betheiligen.

Die religiöſen Orden hatten auf das Volk immer einen beſonderen Einfluß. Dieſer Einfluß liegt in der Natur ihrer Inſtitution ſelbſt. Der Geiſt der Entſagung und des Opfers, der das Princip des religiöſen Lebens und die gemeinſame Regel aller Orden iſt, hat bei den Volksklaſſen immer Alles

[1]) Ueber die Wichtigkeit der Sonntagsheiligung für den Erfolg des Patronats ſehe man eine neuerſchienene Schrift: Le troisième Commandement (das dritte Gebot) von Charles de Riancey, ein ſchönes und rührendes Andenken an einen Mann, der ſein ganzes Leben auf die Vertheidigung der Freiheit der Kirche und auf die Uebung des Patronates für die Arbeiterklaſſen verwendete, und über deſſen frühzeitigen Tod die katholiſche Liebe und die katholiſche Wiſſenſchaft noch lange trauern werden.

vermocht. In der That beruht alle Größe auf dem Opfer, und das Volk, deſſen Leben in Allem das Gepräge des Opfers und der Buße trägt, begreift es beſſer, als die höheren Klaſſen, wie viel Heroismus und ſittliche Schönheit in der Selbſtverläugnung des Ordensmannes liegt. Tritt dieſe Selbſtverläugnung in einer glühenden Liebe zu Tage, die immer bereit iſt, für jedes Elend Hilfe zu ſchaffen, ſo paart ſich die Bewunderung natürlicher Weiſe mit Liebe und Dankbarkeit, und man begreift, wie das Volk immer von aufrichtiger und tiefer Zuneigung gegen die religiöſen Orden durchdrungen ſein mußte. Wo das Volk eine feindliche Stellung gegen die Orden nahm, gab es fremden Aufhetzungen nach und ſtand unter dem Einfluſſe von Leidenſchaften, die von außen in ihm angefacht wurden. Aus ſich ſelbſt war es immer voll Ehrfurcht und Liebe gegen die Religioſen.

Dieſe Vorliebe des Volkes für die Ordensleute entſpringt alſo aus jenen Gefühlen, welche eine unwiderſtehliche Herrſchaft über das menſchliche Herz ausüben. Aber die religiöſen Orden erobern die Sympathien des Volkes noch durch andere Dinge: in ihrer Einrichtung ſind die Grundſätze der Brüderlichkeit, der Freiheit, ſowie ernſter und geſunder Demokratie weit mehr verwirklicht, als es im bürgerlichen Leben geſchehen kann. Hierin ſind ſie für das Volk ein Ideal, zu dem es ſeine Blicke und Hoffnungen gerne hinwendet. Beſonders zugänglich aber werden dem Volke die religiöſen Orden durch die Armuth und Einfachheit ihres Lebens. Der Arbeiter nähert ſich vertrauensvoll einem Manne, der demüthig und arm iſt wie er ſelbſt, der oft aus ſeinem Stande hervorgegangen iſt, und der, wenn er den höheren Ständen angehörte, ſich durch Demuth und freiwillige, vollſtändige Verzichtleiſtung auf alle Güter, Ehren und Freuden dieſes Lebens zu Seinesgleichen gemacht hat. Niemand verſteht es, ſo zum Volke zu ſprechen, wie der Ordensmann; Niemand hat gleich ihm die Gabe, es dadurch emporzuheben, daß er ſich zu ihm herabläßt. Bei ſeiner Herablaſſung bewahrt, ja vermehrt der Ordensmann Alles, was den Menſchen wahrhaft groß macht; mit der Einfalt des Herzens,

die Allen Alles wird, verbindet er die Kenntniß des Erhabenſten, was es gibt, die Kenntniß von Gott und vom Menſchen; die Demuth und Beſcheidenheit der äußeren Erſcheinung wird durch die wahre nnd koſtbare Auszeichnung geadelt, welche aus der Tugend in ihrer Verbindung mit höherer Einſicht entſpringt; in der Armuth ſpiegelt ſich bei ihm die Würde des Opfers und des Gedankens an Gott, der ihm immer gegenwärtig iſt und zu dem er immer betet. Wo fände man alſo alle Bedingungen des Patronates beſſer vereinigt? Die Ueberlegenheit des Geiſtes und Charakters, die ſicherſte Wiſſenſchaft des Lebens, die tiefſte Kenntniß des menſchlichen Herzens, verbunden mit jener Liebe, die den Geringſten und Aermſten dieſe Wiſſenſchaft und alle dieſe Vorzüge vollſtändig und von ganzem Herzen zum Geſchenke macht?

Dieß iſt aber nicht Alles. Die religiöſen Orden ſind der vollendetſte Ausdruck des Aſſociationsgeiſtes, der überall in der katholiſchen Kirche verbreitet iſt. Nun haben wir ſchon wiederholt geſagt, daß die Aſſociation wohl das mächtigſte Mittel immer war und heutzutage mehr als je iſt, das Patronat über die Arbeiterklaſſen auszuüben. Jene Orden, die in den Zeiten großer Volksausdehnung entſtanden ſind, und die durch ihre Regeln und ihre Einrichtung beſtimmt ſind, das fruchtbarſte Apoſtolat unter dem Volke zu üben, beſitzen in den dritten Orden unvergleichlich mächtige Mittelpunkte für Aſſociation und Patronat. Noch mehr, als in den Bruderſchaften, begegnen ſich hier alle Klaſſen auf dem Boden chriſtlicher Gleichheit; alle finden ſich durch die Bande der Brüderlichkeit und chriſtlichen Liebe aufs innigſte miteinander verbunden; da empfangen ſie auch alle unmittelbar die belebenden Einflüſſe des Patronats durch die innige und beſtändige Communication mit den Orden, unter deren Leitung die Bruderſchaften errichtet wurden. Die dritten Orden können durch die Natur ihrer Regeln, die die Pflichten des geiſtlichen Lebens mit den äußerlichen Pflichten des Lebens in der Welt zu verſchmelzen verſtanden, allen Verbindungen ſich anpaſſen; ſie eignen ſich eben ſo wohl für die freien Künſte, als für die

vermocht. In der That beruht alle Größe auf dem Opfer, und das Volk, deſſen Leben in Allem das Gepräge des Opfers und der Buße trägt, begreift es beſſer, als die höheren Klaſſen, wie viel Heroismus und ſittliche Schönheit in der Selbſtverläugnung des Ordensmannes liegt. Tritt dieſe Selbſtverläugnung in einer glühenden Liebe zu Tage, die immer bereit iſt, für jedes Elend Hilfe zu ſchaffen, ſo paart ſich die Bewunderung natürlicher Weiſe mit Liebe und Dankbarkeit, und man begreift, wie das Volk immer von aufrichtiger und tiefer Zuneigung gegen die religiöſen Orden durchdrungen ſein mußte. Wo das Volk eine feindliche Stellung gegen die Orden nahm, gab es fremden Aufhetzungen nach und ſtand unter dem Einfluſſe von Leidenſchaften, die von außen in ihm angefacht wurden. Aus ſich ſelbſt war es immer voll Ehrfurcht und Liebe gegen die Religioſen.

Dieſe Vorliebe des Volkes für die Ordensleute entſpringt alſo aus jenen Gefühlen, welche eine unwiderſtehliche Herrſchaft über das menſchliche Herz ausüben. Aber die religiöſen Orden erobern die Sympathien des Volkes noch durch andere Dinge: in ihrer Einrichtung ſind die Grundſätze der Brüderlichkeit, der Freiheit, ſowie ernſter und geſunder Demokratie weit mehr verwirklicht, als es im bürgerlichen Leben geſchehen kann. Hierin ſind ſie für das Volk ein Ideal, zu dem es ſeine Blicke und Hoffnungen gerne hinwendet. Beſonders zugänglich aber werden dem Volke die religiöſen Orden durch die Armuth und Einfachheit ihres Lebens. Der Arbeiter nähert ſich vertrauensvoll einem Manne, der demüthig und arm iſt wie er ſelbſt, der oft aus ſeinem Stande hervorgegangen iſt, und der, wenn er den höheren Ständen angehörte, ſich durch Demuth und freiwillige, vollſtändige Verzichtleiſtung auf alle Güter, Ehren und Freuden dieſes Lebens zu Seinesgleichen gemacht hat. Niemand verſteht es, ſo zum Volke zu ſprechen, wie der Ordensmann; Niemand hat gleich ihm die Gabe, es dadurch emporzuheben, daß er ſich zu ihm herabläßt. Bei ſeiner Herablaſſung bewahrt, ja vermehrt der Ordensmann Alles, was den Menſchen wahrhaft groß macht; mit der Einfalt des Herzens,

die Allen Alles wird, verbindet er die Kenntniß des Erhabenſten, was es gibt, die Kenntniß von Gott und vom Menſchen; die Demuth und Beſcheidenheit der äußeren Erſcheinung wird durch die wahre nnd koſtbare Auszeichnung geadelt, welche aus der Tugend in ihrer Verbindung mit höherer Einſicht entſpringt; in der Armuth ſpiegelt ſich bei ihm die Würde des Opfers und des Gedankens an Gott, der ihm immer gegenwärtig iſt und zu dem er immer betet. Wo fände man alſo alle Bedingungen des Patronates beſſer vereinigt? Die Ueberlegenheit des Geiſtes und Charakters, die ſicherſte Wiſſenſchaft des Lebens, die tiefſte Kenntniß des menſchlichen Herzens, verbunden mit jener Liebe, die den Geringſten und Aermſten dieſe Wiſſenſchaft und alle dieſe Vorzüge vollſtändig und von ganzem Herzen zum Geſchenke macht?

Dieß iſt aber nicht Alles. Die religiöſen Orden ſind der vollendetſte Ausdruck des Aſſociationsgeiſtes, der überall in der katholiſchen Kirche verbreitet iſt. Nun haben wir ſchon wiederholt geſagt, daß die Aſſociation wohl das mächtigſte Mittel immer war und heutzutage mehr als je iſt, das Patronat über die Arbeiterklaſſen auszuüben. Jene Orden, die in den Zeiten großer Volksausdehnung entſtanden ſind, und die durch ihre Regeln und ihre Einrichtung beſtimmt ſind, das fruchtbarſte Apoſtolat unter dem Volke zu üben, beſitzen in den dritten Orden unvergleichlich mächtige Mittelpunkte für Aſſociation und Patronat. Noch mehr, als in den Bruderſchaften, begegnen ſich hier alle Klaſſen auf dem Boden chriſtlicher Gleichheit; alle finden ſich durch die Bande der Brüderlichkeit und chriſtlichen Liebe aufs innigſte miteinander verbunden; da empfangen ſie auch alle unmittelbar die belebenden Einflüſſe des Patronats durch die innige und beſtändige Communication mit den Orden, unter deren Leitung die Bruderſchaften errichtet wurden. Die dritten Orden können durch die Natur ihrer Regeln, die die Pflichten des geiſtlichen Lebens mit den äußerlichen Pflichten des Lebens in der Welt zu verſchmelzen verſtanden, allen Verbindungen ſich anpaſſen; ſie eignen ſich eben ſo wohl für die freien Künſte, als für die

induſtriellen und Handelskreiſe; ſie können die Arbeiter in der Werkſtätte und in der Fabrik eben ſo wohl vereinigen, als die Arbeiter in der Landwirthſchaft. Durch den feſten Zuſammenhalt nach Innen und die Anziehungskraft nach Außen, die auf der Macht ihrer Einrichtung ruhen, können dieſe Orden unter den großen Arbeiterhaufen zu Mittelpunkten einer Thätigkeit werden, welche zur Bewahrung der Sittlichkeit und zur Verbreitung der Wahrheit ausgezeichnet wirkſam iſt. Würden die Arbeitsherren mit ihnen Hand in Hand wirken, ſo würden ſie zum Kampfe gegen die Barbarei der entarteten Civiliſation, die in den Werkſtätten der Großinduſtrie ſo furchtbare Fortſchritte macht, die beſten Waffen liefern.

Zu all' dem kömmt noch, daß die religiöſen Orden dem Patronate das zu geben vermögen, was ihm heutzutage am meiſten mangelt: die Macht der Dauer und der Tradition. Die religiöſen Orden pflanzen den Gedanken des Heiligen, der ihr Stifter iſt, durch die Reihe der Jahrhunderte fort. Wie ſie zu verſchiedenen Zeiten entſtanden ſind, ſpiegelt ſich in der Mannigfaltigkeit ihrer Einrichtung die Mannigfaltigkeit ihrer ſocialen Bedürfniſſe ab. Sie entſprechen allen Charaktern und allen Verhältniſſen. Doch bleiben ſie in dieſer Mannigfaltigkeit immer ſich ſelbſt treu, und das Auge des Volkes erblickt unabänderlich dieſelben Züge. Da begegnet ihm der nämliche Habit, die nämliche Sprache, die nämlichen Gewohnheiten, der nämliche Geiſt. Mitten in der unaufhaltſamen Bewegung, die heutzutage Alles ändert und fortreißt, bei dem fortwährenden Wechſel aller Verhältniſſe, alles Eigenthums und aller Unternehmungen führt die Wirkſamkeit der religiöſen Orden den Geiſt der Beharrlichkeit und der Tradition ein, ohne die jedes große Werk, am meiſten aber das Patronat, unmöglich iſt. Der Mann aus dem Volke findet die Orden heute noch ſo, wie ſie waren, als ſein Vater Rath und Hilfe bei ihnen ſuchte. Von der Wiege an wächſt Ehrfurcht, Liebe und Vertrauen zu ihnen mit ihm auf; er hängt an ihnen mit der Innigkeit, die ihn an ſeine Familie bindet; Ehre, Liebe und Dankbarkeit knüpfen ihn an dieſelben. Bei ihnen findet er das wahre

Patronat, nemlich jene ſanfte und zugleich ſtarke Gewalt, worin ſich das Anſehen des Vaters mit brüderlicher Theilnahme paart, eine Gewalt, die ſich aber nur mit der Zeit bildet, wenn man ſich durch lange Uebung hat kennen und auf einander verlaſſen gelernt. Ohne dieſe Macht wird man auf das Volk immer nur einen oberflächlichen Einfluß ausüben, der es zu keiner Beſſerung der Sitten bringt. Mag man auch thun, was man will, ſo wird ſich der Grundbeſitz und die Induſtrie bei den gegenwärtigen Zeitverhältniſſen nicht die Hälfte jener Macht aneignen können.

Es werden gegenwärtig edle Kräfte und großmüthige Opfer zur Wiederherſtellung des Patronates aufgeboten. In unſerer Abſicht liegt es nicht, hier ein Gemälde davon zu entwerfen; die Schranken, die wir uns gezogen haben, vertragen es nicht. Bei Auseinanderſetzung der Urſachen des Elendes haben wir nacheinander die hauptſächlichſten Maaßregeln des Schutzes und der Liebe angedeutet, welche ergriffen werden könnten, um die Lage der Arbeiter zu verbeſſern. Wir wollen nur an einigen beſonders hervorſtechenden Thatſachen zeigen, daß man die Hoffnung auf die Wiederherſtellung des Patronates nicht aufgeben darf. Dieſe Thatſachen zeigen uns zugleich, welchen Weg man einſchlagen muß. Zuerſt wollen wir von dem Patronate der Induſtriehaupter über ihre Arbeiter handeln; dann aber ſehen, wie die chriſtliche Liebe außerhalb des Bereiches der Induſtrie das Patronat zu organiſiren verſucht hat.

Was das Patronat bei der Induſtrie anbelangt, ſo findet man in vielen Fabriken eine Summe von Maaßregeln, welche den Wohlſtand des Arbeiters zum Ziele haben. Dieſe Maaßregeln können wohl zur Beſſerung der Sitten beitragen, aber ſie haben hierauf keinen unmittelbaren Bezug. Die Dinge, auf welche die Sorgfalt der Arbeitsherren gewöhnlich gerichtet iſt, ſind: Sparkaſſen, Penſionskaſſen, gegenſeitige Verſicherungsgeſellſchaften, Vorſchüſſe an dürftige Arbeiter, wohlfeilerer Verkauf der Vorräthe, Cooperativgeſellſchaften zur Anſchaffung von Conſumgegenſtänden, Erbauung wohlfeilerer Wohnungen, Lüftung der Werkſtätten, Vorſorganſtalten gegen Unglücks-

fälle.[1]) Die Maaßregeln ſind gewiß gut, und die Urheber derſelben muß man loben. Aber ſie machen für ſich allein das Patronat, wie wir es verſtehen, d. h. jene allgemeine, fortwährende, perſönliche Einwirkung auf das Leben des Arbeiters, nicht aus; dieſe Einwirkung allein vermag einen ernſten Einfluß auf die ſittliche Stimmung des Arbeiters hervorzubringen und durch dieſen Einfluß ſeine materielle Lage zu verbeſſern, indem ſie ſeine Sitten läutert. Beiſpiele eines ſolchen Patronates trifft man wegen der Schwierigkeiten, die es bereitet, und wegen der Selbſtverläugnung, die es verlangt, äußerſt ſelten. So ſchwer es aber hält, daſſelbe zu verwirklichen, ſo iſt es doch nicht unmöglich; viele Arbeitsherrn üben es wenigſtens in gewiſſen Punkten. Wir wollen nur zwei Beiſpiele anführen, die nach unſerem Dafürhalten beſonders der Idee entſprechen, die wir uns von der Art und Weiſe bilden, wie die Arbeitsherren die chriſtliche Liebe gegen die Arbeiter ausüben ſollten.

In den Hammerwerken von Denain und Anzin konnten wir Anfänge und Verſuche eines Patronates, in dem ſich der Geiſt der Religion ganz und gar mit den Forderungen des induſtriellen Lebens, ſowie mit den jetzigen Bedingungen der ſocialen Beziehungen und mit den gegenwärtigen Anforderungen der Arbeiterklaſſen verträgt, mit eigenen Augen genau beobachten. Waternau, einer der Eigenthümer und Director dieſer Werke, gründete ſein Patronatswerk auf die ungehinderte Thätigkeit der Religion. Er war überzeugt, daß die Religion allein die Sitten der Arbeiter und dadurch auch ihre Lage verbeſſern könne. Er war ferner überzeugt, daß

[1]) Die verſchiedenen Werke, die von der Lage der Arbeiterklaſſen handeln, namentlich les Ouvriers européens, von Leplay, les Ouvriers des deux mondes, les Populations ouvrières de la France, von Audiganne, bieten zahlreiche Beiſpiele von ſolchen Mitteln, die die Arbeitsherrn in den hauptſächlichſten Mittelpunkten der Induſtrie ergriffen haben. Man ſehe hierüber den Bericht des Vicomte Anatole Lamercier in den Annales de la charité, Jahrg. 1858, S. 257.

man bei dem Arbeiter nur mittelſt ſeiner ungezwungenen Hingabe Etwas durchſetzen könne und daß, wenn auch der Arbeiter geleitet und durch eine wohlwollende Bevormundung in Schranken gehalten zu werden braucht, er dieſer Bevormundung nur nach ſeinem freien Willen unterſtellt werden dürfe und überzeugt ſein müſſe, er folge dadurch, daß er dem Antriebe ſeiner Führer gehorcht, nur ſeinem eigenen Willen. Auf dieſen Grundſätzen beruht das ganze Patronat in den Hammerwerken von Denain.

Die Ausübung dieſes Patronates in Denain geſchieht vermittelſt der barmherzigen Schweſtern. Es ſind deren ſiebenzehn daſelbſt. Sie haben eine Kinderbewahranſtalt, einen Arbeitsſaal, eine Abtheilung für Mädchen, eine ſolche für Knaben und eine ſolche für Erwachſene. Die Schweſtern beſuchen die Arbeiterfamilien beſonders in Krankheitsfällen. Durch dieſe Beſuche gewinnen ſie auf die Arbeiter, beſonders auf die Frauen, einen recht bedeutenden und heilſamen Einfluß. Ihre Auctorität iſt ganz den Sittengeſetzen entſprechend, ganz auf Liebe und Ueberzeugung gegründet, aber darum nur deſto wirkſamer. Ueber die jungen Mädchen üben die Schweſtern das Sonntagspatronat. Um dieſelben zu beſchäftigen, haben ſie Spiele eingerichtet, die ſittlich anregend und lehrreich ſind. Die Mädchen verlegen ſich ohne Zwang und mit beſonderer Liebe darauf. Als einen Sittenzug, der den Einfluß des Patronats der Schweſtern bezeugt, erzählt man, daß ein Ballſal, der am Sonntage beim Thore des Werkes geöffnet war, leer blieb. Am Sonntage kommt ein Geiſtlicher der Pfarrei, bringt das heil. Meßopfer in der Kapelle des Werkes dar und hält eine Predigt. Nachmittag iſt geſungene Veſper. Faſt alle Arbeiter wohnen der Meſſe am Sonntage bei. Samſtag Abends und Sonntags werden in der Kapelle die Beichten der Arbeiter gehört. Die Zahl derjenigen, welche die Pflichten der Religion erfüllen, wächſt beſtändig von Jahr zu Jahr. Auch die Polizeiberichte weiſen eine beträchtliche und nachhaltige Beſſerung in der Haltung und in den Sitten der Arbeiter nach.

Der Director duldet keinen Arbeiter im Gewerke, der im Concubinate lebt. Kommt eine ärgernißgebende Unordnung in einem Arbeitshauſe vor, ſo wird der Schuldige vom Director gewarnt, und, wenn die Ermahnungen nicht fruchten, entlaſſen. Die Bemühungen des Directors ſind auch darauf gerichtet, die Trunkſucht auszurotten, eines von jenen Laſtern, welche in der Bevölkerung des Nordens die größten Verheerungen anrichten. Er hat es ſich zum Geſetze gemacht, den Arbeitern, die in dieſem Punkte nicht tadelfrei ſind, keine Gratification und kein Avancement zu gewähren. Kommt es vor, daß ein Werkmeiſter dieſer unſeligen Gewohnheit nachgibt, ſo wird er degradirt und in den Rang eines einfachen Arbeiters verſetzt. Verboten iſt es, ein Getränke in die Werkſtätte zu bringen, wie es auch dem Arbeiter verboten iſt, die Werkſtätte während der Arbeitsſtunden zu verlaſſen. Es iſt eine Schenke vorhanden, wo der Arbeiter während einer zwölfſtündigen Tagesarbeit drei Litres Bier trinken kann. Anfangs ſtieg das Trinkquantum bei einer gewiſſen Zahl bedeutend über das genannte Maaß. Als der Director aus den Wirthsrechnungen die Ueberzeugung geſchöpft hatte, daß die ordentlichen Arbeiter jene Grenze nicht überſchritten, ja ſogar ſelten erreichten, nahm er ſie als allgemeine Regel. Jedoch ließ er, getreu ſeinem Syſteme, in allen Anforderungen ſich nach der freien Ueberzeugung des Arbeiters zu richten, in der Werkſtätte einen ſtatiſtiſchen Auszug aus den Wirthsrechnungen aufhängen, woraus hervorging, daß der Durchſchnittsverbrauch jedes Arbeiters die Grenze nicht überſchritt, die er von nun an abſolut zur Regel machte. Dieſe Ziffern genügten, um alles Murren zu unterdrücken, und die Maaßregel kam ohne Schwierigkeit zum großen Nutzen für den Haushalt des Arbeiters zur Ausführung. Bei der großen Hitze im Sommer bietet die Anſtalt den Arbeitern ein aus Wein und gashaltigem Waſſer bereitetes Getränk, wovon der Liter 10 Centimes koſtet. Zu gewöhnlicher Zeit reicht man ihnen ein geſundes und angenehmes Getränke, bereitet aus einem Decoct von Süßholz, mit einer geringen Doſis Säure. Die barmherzigen Schweſtern

haben die Apotheke und das Diſpenſatorium [1]) über ſich. Die Arbeiter bezeigen ſich recht dankbar für die Sorgfalt, die die Schweſtern auf ſie verwenden. Dieſe Sorgfalt iſt ein Hauptmittel, durch das es die Schweſtern zu jenem moraliſchen Einfluſſe auf den Arbeiter bringen, worin der Zweck ihrer Miſſion beruht. Die Schweſtern leiten auch den Verſchleiß der Vorräthe, welche die Direction des Werkes den Arbeitern um den Ankaufspreis liefert: ſie wachen darüber, daß alle Producte von beſter Qualität ſeien. Der Geiſt der Gerechtigkeit und die chriſtliche Liebe der Schweſtern iſt für den Arbeiter Bürgſchaft gegen jede Uebervortheilung, welcher derſelbe beim Privatkaufe in Bezug auf Qualität und Quantität der Waaren ſo oft preisgegeben iſt. Der durch die Hände der Schweſtern gehende Verkauf begreift, mit Ausnahme von Fleiſch und Brod, alle Gegenſtände in ſich, die zum Verbrauche des Arbeiterhaushaltes gehören. Uebrigens ſteht es den Arbeitern völlig frei, die von der Verwaltung ihnen gebotenen Erleichterungen zu benützen, oder bei den Detailhändlern der Gemeinde einzukaufen. Man vermeidet es ſogar, ihnen in dieſer Beziehung einen Rath zu geben. Die Waaren werden mit Anweiſungen auf den Lohn bezahlt. Dieſe Anweiſungen werden unter Control des Directors ausgelöſt, der mittels ſtrenger Buchführung darüber wacht, daß der Verbrauch der Haushaltungen nicht über das wahrhaft Nützliche hinausgehe, ſowie darüber, daß die Bedürfniſſe nicht den Charakter der Verſchwendung annehmen. Unter der Leitung der Schweſtern ſtehen auch Sparküchen. Um fünf und zwanzig Centimes können ſich die Arbeiter ein Liter Bouillon, hundert und achtzig bis zweihundert Gramm Fleiſch und eine reichliche Portion Gemüſe kaufen. Unter den verſchiedenen Anſtalten zum Wohle des Arbeiters in den Werken von Denain muß man auch die

[1]) Diſpenſatorium, Pharmacopoë, iſt dasjenige Apothekerbuch, in welchem die geſetzlichen Vorſchriften über die vorräthig zu haltenden Medicamente, über Bereitung gewiſſer Präparate u. ſ. w. enthalten ſind. Anm. d. Ü.

Errichtung wohlfeiler Wohnungen in der Nachbarſchaft des Hüttenwerkes nennen. Auf ſolche Weiſe wird im Hammerwerke von Denain das Patronat gehandhabt. Die Sorge für das Wohlergehen des Arbeiters hat dort eben ſo gut ihren Platz, wie anderswo; aber die Sorge für ſeine ſittliche Vervollkommnung überragt alles Andere, und dieſer Gedanke hält, belebt und befruchtet Alles.

Als Werk eines Patronates, das aus einem religiöſen Gedanken entſprungen iſt und durch einen eben ſo unermüdlichen als umſichtigen Eifer erhalten wird, müſſen wir in erſter Reihe auch die Fabrik des Herrn von Hemptinne zu Gent anführen. Die Annalen der chriſtlichen Liebe brachten hierüber eingehende und außerſt intereſſante Berichte, die wir theilweiſe wieder geben. Nach der materiellen Seite bietet das Patronat des Herrn von Hemptinne eine Kaſſe gegenſeitiger Vorſorge, die Auszahlung eines über die normalen Anſätze hinausgehenden Lohnes, ein Syſtem von Prämien, das zur Arbeit ſpornt, indem es Intereſſe dafür erweckt, und Verminderung der Arbeitsſtunden. Die ſittliche Seite ſeines Werkes faßt Herr von Hemptinne ſelbſt in folgende Punkte zuſammen: 1) „Sehr große Strenge in Betreff der Sittlichkeit „ſowohl in als außerhalb der Anſtalt und augenblickliche Entlaſſung eines jeden Arbeiters, der ſich ſchlecht aufführt. „2) Ausrottung des Blaumontagmachens, ſowie des Putzens „und Reinigens am Sonntage und überhaupt jeder Arbeit an „dieſem Tage, wenn ſie nicht unumgänglich nothwendig iſt. „3) Auszahlung am Samſtag Morgens, ſtatt am Sonntag „nach dem Putzen oder am Samſtag Abends. Die Wahl „dieſes Zeitpunktes iſt ſehr wichtig, weil die Verſuchung zu „Trinkgelagen ſehr groß iſt, wenn man Nichts mehr zu thun „hat, und weil die Hauswirthin am Samſtag Nachmittag die „nöthigen Einkäufe machen kann, was ſie ſonſt am Sonntage „thun mußte. 4) Trennung der Geſchlechter und einige Minuten Zwiſchenzeit beim Herausgehen derſelben. 5) Eine „Bibliothek guter Bücher. 6) Eine Sonntagsſchule für Kinder „und Jünglinge von zwölf bis zu achtzehn Jahren. Für

„Spiele, gymnaſtiſche Uebungen, Springen, beſtimmte ich einen „großen Hofraum, damit ſie ſich ſo den ganzen Sonntag un„terhalten können und vom Wirthshauſe und den Tanzplätzen „ferne gehalten werden. Ich zwinge ſie nicht, dort zu bleiben. „Von ſechzig, welche die Schule beſuchen, bleiben vierzig den „ganzen Tag in dieſem Hofe. Ein Muſiklehrer gibt ihnen „Unterricht im Singen, unter der Leitung eines Anderen ma„chen ſie gymnaſtiſche Uebungen. 7) Während des Feierns „beim Frühſtück und Veſperbrod müſſen die Arbeiter im Hofe „zuſammen kommen, wo ſie ſich mit verſchiedenen Spielen er„luſtigen. Während ſie ſpielen, plaudern ſie nicht unter ein„ander, und die Geſpräche ſind gewöhnlich ſchlecht.“ Bei dieſer Darſtellung ſeines Patronates hat Herr von Hemptinne einen weſentlichen Zug vergeſſen, den wir ſelbſt anzuführen uns verpflichtet fühlen. Das iſt die unermüdliche Liebe des Herrn zu ſeinen Arbeitern; die väterliche Güte, mit welcher er ſich um ihr ſittliches und materielles Elend bis in's Kleinſte annimmt; die unerſchütterliche Geduld, mit der er ſie anhört; die unverdroſſene Hingebung, womit er ihnen Rathſchläge ertheilt, indem er nach Umſtänden ſie bald aufmuntert, dann tröſtet oder auch tadelt. Darin liegt die wahre Stärke des Patronates, aber leider ſind die meiſten Arbeitsherren am wenigſten geneigt, dasſelbe ſo auszuüben.

Um das Patronat, wie es von Hemptinne geübt wird, zu kennzeichnen, wollen wir eine Thatſache beifügen, deren Gewicht darin liegt, daß ſie durch das Zeugniß eines Practikers darthut, daß das Patronat, weit entfernt, eine pure Laſt zu ſein, in Wirklichkeit ein Gewinn für diejenigen iſt, die es ausüben. Hemptinne ſpricht ſich darüber in folgender Weiſe aus: „Ich bezahle den Arbeitern, die auf den Tag arbeiten, „mehr Lohn. Für die Arbeiter auf das Stück beſchaffe ich „das beſte Rohmaterial, was ihre Arbeit erleichtert und wobei „ſie folglich mehr Gewinn haben. Trotz dieſes höheren Loh„nes bin ich überzeugt, daß mich meine Producte nicht höher „zu ſtehen kommen, als dies bei meinen Collegen der Fall iſt, „die ſich die Arbeiter nach Belieben auswählen können und auf

„welche die Arbeiter auch mehr Rückſicht haben, aus Furcht, ent-
„laſſen zu werden. Wir haben die Arbeitsſtunden herabgeſetzt,
„welche ſich jetzt nur auf zwei und ſiebenzig Stunden wirklicher
„Arbeit für die Woche belaufen, mit Einſchluß der Zeit für Putzen
„und Reinigen, während es bei allen meinen Genoſſen, vier
„ausgenommen, bei der Summe von ein und achtzig Stunden ſein
„Verbleiben hat. Obgleich ich die Arbeitsſtunden herabſetzte, zahlte
„ich den gleichen Lohn für Arbeiter auf den Tag. Die Arbei-
„ter auf das Stück haben durch ihre Thätigkeit die Zeit ſo
„hereingebracht, daß ich jetzt eben ſo viel producire, als vor-
„her in ein und achtzig Stunden.“ [1])

Unter den Werken des Patronates auf induſtriellem Ge-
biete verdient noch eines beſondere Erwähnung wegen des
Charakters ſtrenger, jedoch ganz väterlicher Bevormundung und
Auctorität, wodurch es ſich auszeichnet. Wir haben ſchon ein
Werk dieſer Art im Baskerlande namhaft gemacht. Dort ſahen
wir Mädchen unter vormundſchaftlicher Zucht, deren Grund-
lage die Ausübung der Religion bildet, in einer Spinnerei
in der Gegend von Sct. Sebaſtian beſchäftigt. Wir zeigten,
daß dieſes Patronat vom materiellen Standpunkte aus eben
ſo gut, als vom ſittlichen, die beſten Garantien bietet. Rey-
baud beſchreibt in ſeinen Studien über die Lage der
Seidenweber [2]) ein Patronat von ganz ähnlicher Beſchaffen-
heit. Das Werk verdient hier um ſo mehr Aufmerkſamkeit,
als es mit gleichem Erfolge in mehrern Manufacturen ausge-
führt worden iſt. Reybaud macht deren drei namhaft: Juju-
rieux im Departement Ain, Tarare in dem der Rhone und
Séauve im Departement der obern Loire. Wir wollen be-
ſonders bei der Manufactur von Jujurieux verweilen, über
die uns Reybaud genaue Aufſchlüſſe ertheilt.

„Das Dorf Jujurieux war ſehr arm, als vor einem
„halben Jahrhundert ein gewiſſer Bonnet den Wanderſtab

[1]) Siehe Annales de la Charité, Jahrgang 1849, S. 496.

[2]) Études sur la condition des ouvriers en soie.

„ergriff, um ſich zuerſt als Arbeiter, dann als Fabrikant in „Lyon niederzulaſſen. Das Glück eines Mannes iſt das „der ganzen Gemeinde geworden. Ein Sohn ihrer Pflege „zeigte ſich Bonnet weder vergeßlich noch undankbar gegen „ſeine Geburtsſtätte. Sobald es ihm möglich war, errichtete „er daſelbſt Werkſtätten und verband mit den Hilfsquellen des „Bodens jene der Induſtrie; er ſchuf jene umfangreiche An„ſtalt, in der ſich alle Behandlungsarten der Seide vom Seiden„gehäuſe (Cocon) bis zum Seidenſtoff beiſammenfinden, und „in der aus dem mit unendlicher Sorgfalt zubereiteten Material „jene prächtigen Taffe und jene ſchwarzen Atlaſſe bereitet „werden, die ſein Haus weithin berühmt gemacht haben.

„Zu dieſer Arbeit, bei welcher in Folge einer bewegenden „Kraft von Außen die Geſchicklichkeit größeren Werth hat, als „die Stärke, reichen Frauenhände ſattſam hin. Dieſe aus„ſchließliche Verwendung von Frauen hat es möglich gemacht, „daß zu Jujurieux eine Regel eingeführt werden konnte, die „ſich durch ihre Strenge jener von religiöſen Genoſſenſchaften „ſo ziemlich nähert. Man legt daſelbſt keine Gelübde ab, man „knüpft keine ewigen Bande; aber die Arbeiterinnen ſind ge„halten, innerhalb der Dauer ihrer Dienſtzeit eine Lebens„weiſe zu führen, die ſie von der Außenwelt abſondert und „ſie, ob ſie nun wollen oder nicht, vor den Gefahren des „Falles bewahrt. Den Schweſtern iſt die Führung des Haus„haltes anvertraut. Es ſteht ihnen nicht blos die Leitung der „Seelen zu, auch ein Theil des Rechnungsgeſchäftes iſt ihnen „übertragen. Sie ſind die Wirthſchafterinnen, die Kranken„wärterinnen der Anſtalt; ſie beſtimmen die einzelnen Aus„gaben und können je nach ihrer Anordnung und Geſchicklich„keit auf das jährliche Erträgniß einen ſehr fühlbaren Ein„fluß ausüben. Dieſe verſchiedenartige Macht iſt nicht ohne „Gefahr; ſie ſetzt einen unveränderlichen Geiſt der Leitung und „eine vollkommene Harmonie ſowohl zwiſchen dem Eigenthümer „und den Schweſtern, als zwiſchen den Schweſtern und den „mit dem techniſchen Theile der Arbeit betrauten Untermeiſtern, „große Gewiſſenhaftigkeit und eine genau abgegränzte Theilung

„der Rollen voraus. Der Unternehmer muß ſeine Anſtalt „für etwas Anderes als für ein bloßes induſtrielles Geſchäft „anſehen und ihrerſeits dürfen die Schweſtern die Pflichten „ihrer religiöſen Aufgabe nicht übertreiben.

„In Jujurieux haben gegenſeitige Zugeſtändniſſe einen „beſtändigen Frieden aufrecht erhalten. Der Gründer fand „im Klerus die Stütze, welche ſein edler Sinn ſo wohl ver„diente; gleiche Gefühle führten zu gleichen Anſchauungen. „Vielleicht verdankt es die Anſtalt dieſem Umſtande, daß ſie „den Verwirrungen entgangen iſt, welche ein ſolches Regiment „im Keime birgt; der Haushalt wurde natürlicher und Reib„ungen leichter gemildert. Es iſt wahr, in keiner Manufactur „wurde die religiöſe Gewiſſenhaftigkeit weiter getrieben. Man „nimmt in Jujurieux nur junge Mädchen oder kinderloſe „Wittwen auf; hier werden wenig äußere Bande oder Ver„pflichtungen, namentlich keine ſolchen geduldet, die mit den „Regeln des Hauſes unverträglich ſind. Wenn die Arbeite„rinnen ausgehen, was nur in gewiſſen Fällen vorkommt, ſo „begleitet ſie eine Schweſter; ſie gehen nur in Begleitung der „Schweſtern ſpazieren. Die Pfarrkirche hätte ein Berührungs„punkt mit der Welt ſein können: aber es wurde im Innern „der Anſtalt eine Kapelle geweiht, zu der die Gläubigen der „Außenwelt keinen Zutritt haben. Was die Arbeiter betrifft, „welche zu einer Einzelnarbeit in die Säle gerufen werden, „ſo werden ſie mit der größten Sorgfalt ausgewählt, und „halten ſich daſelbſt nur ſehr kurze Zeit auf; unter Strafe „der Entlaſſung iſt ihnen hiebei Stillſchweigen auferlegt.

„Die Abſchließung von der Außenwelt iſt alſo ſo voll„ſtändig als möglich, und die Zeit theilt ſich in Arbeit, Ueb„ungen der Frömmigkeit und Erholung. Um eine ſo ſtrenge „Disciplin handhaben zu können, dazu würde der Zwang nicht „ausreichen; es muß ſich der Eifer dazu geſellen und die Oberin „darf nichts verabſäumen, um ihn unter den Arbeiterinnen, „über welche ſie geſetzt iſt, kräftig hervortreten zu laſſen. Bald „iſt es eine Miſſion, welche den Eifer wieder anfacht, wenn „er erkalten will, und ihm eine unvermuthete Nahrung bietet;

„bald iſt es eine Generalcommunion, welcher das Haupt der „Diöceſe anwohnt und die durch ihre Pracht und Feierlichkeit „einen tiefen Eindruck in den Herzen zurückläßt. Ein Beſuch „Bonnets iſt für die Genoſſenſchaft immer ein Feſttag; der „Name dieſes edlen Mannes iſt in aller Mund, und die „Furcht, ſeines Tadels ſich ſchuldig zu machen, wirkt auf dieſe „jungen Mädchen wie ein um ſo mächtigerer Zaum, je ſelte„ner er angewendet wird. Zur Stütze eines ſolchen Regiments „mußte man, das ſieht Jeder ein, eine gewiſſe Vorſicht in der „Aufnahme beobachten. Sie wird erſt nach einer Probezeit „rechtskräftig, die länger oder kürzer ausfällt, je nachdem das „Betragen der Leute beſchaffen iſt. Der Eintritt findet zwi„ſchen dem dreizehnten und fünfzehnten Jahre in einem Alter „ſtatt, in dem der Körper zur Arbeit fähig und die Seele für „alle Einflüſſe empfänglich iſt.

„Die Arbeiterinnen von Jujurieux ſind in vollem Sinne „des Wortes Penſionärinnen, die Nahrung, Wohnung und „Unterhalt von der Anſtalt empfangen. Statt des Lohnes „erhalten ſie eine Gage von 40 bis 80 Francs jährlich. Unter „dieſen Arbeiterinnen gibt es wenige, die nicht Erſparungen „bereits gemacht haben oder wenigſtens daran ſind, ſolche zu „machen. Die Kaſſe Bonnets belief ſich vor etlichen Mona„ten auf 165,000 Fr., welche die Summe der an den Gagen „gemachten Erſparungen darſtellten und unter dem Titel eines „Depoſitums in ſeinen Händen blieben. Verläßt eine Arbei„terin aus irgend einem Grunde das Haus, dann wird ihr „Rechnung geſtellt und die ſie treffende Summe ſammt Zinſen „ausgehändigt. Faſt immer iſt Gründung eines eigenen Heer„des Urſache des Austrittes; die Landwirthe in der Nachbar„ſchaft, die Handwerker nehmen gerne ihre Frauen aus der „Fabrik von Jujurieux; außer der Mitgift haben ſie dabei „Gewißheit von Brauchbarkeit und Tugendhaftigkeit ihrer „Frauen, die hoch anzuſchlagen und eine höchſt ſelten trügende „Gewähr für ein häusliches Glück iſt. Die Schweſtern bieten „bei dergleichen Verehelichungen hilfreiche Hand und der Stif„ter nimmt daran ein ſehr lebhaftes Intereſſe. Er verheirathet

„ſeine Arbeiterinnen gern und verſchafft ihnen nach Bedürfniß „Gelegenheit zur Verehelichung; manchmal ordnet er den Ver„trag und nimmt perſönlich an der Feier Theil. Es iſt das „eine große Ehre für die Verlobten und ein Freudenfeſt für „das Haus. Dann öffnet man die Kapelle, man verſchwendet „Blumen und Kerzen auf dem Altar; die Orgel ertönt „durch den weiten Raum in feierlicher Weiſe und begleitet „feſtliche Geſänge; kein Feſt vermag größeren Eindruck auf die „Herzen zu machen. Für die Schweſtern entfernt ſich ein Fa„milienglied; für die Mädchen iſt es eine lachende Ausſicht in „die Zukunft; auch ſie werden einſtens ihren Ehrentag haben „und werden deshalb nur um ſo mehr angeeifert, ſeine An„kunft durch Ehrbarkeit und Arbeitſamkeit zu beſchleunigen."

Nachdem Reybaud die Anſtalten von Tarare und Séauve beſchrieben hat, ſchließt er mit folgenden Worten:

„Das ſind die drei Anſtalten, die durch ihre beſondere „Beſchaffenheit und den ſie leitenden Geiſt die öffentliche Auf„merkſamkeit verdienen. Hier iſt mit klaren Zügen die reli„giöſe Schwungkraft in ihrer Anwendung auf die Induſtrie „erſichtlich. Bezüglich der materiellen Reſultate iſt es ſchwer, „eine genaue Abſchätzung zu geben. In Jujurieux ſcheint es, „ſind die Erträgniſſe mehr indirecter Natur, und beſtehen we„niger in einem bei dem Product zu erzielenden Gewinne, als „in dem Vortheile, beſſer behandelte, brauchbarere und geſuch„tere Seidenwaaren zu haben. Was man ſo auf die Herſtel„lung der Stoffe ausgegeben, ergibt ſich wieder reichlich aus „dem Ertrag derſelben. Wenn man Alles in Rechnung bringt, „ſo findet ſich, daß der tägliche Lohn jeder Arbeiterin mit Ein„ſchluß der Unkoſten und Belohnungen ſich auf 75 bis 80 „Centimes belaufe. Aber dieſe laufende und ſich ſtets wieder„holende Ausgabe iſt nur ein Theil der Rechnung; es gibt „auch eine andere, eine ſtändige Ausgabe, die Ausgabe für das „Etabliſſement. Dieſe Ausgabe belaüft ſich für eine dieſer „Fabriken wenigſtens auf eine Million, die im Verhältniſſe „von 10 Procent getilgt eine jährliche Laſt von 10,000 Fr. „ergibt, und mit dem Ertrag der Arbeit beſtritten werden

„muß. Auf dieſen Etabliſſements ruht eine andere, zwar nur „zeitweilige, aber doch ſehr ernſte Laſt, nemlich die Laſt un„ausgeſetzter Beſchäftigung. Wenn eine Kriſe im Anzuge iſt, „ſo kann man anderswo in der Arbeit Stillſtand eintreten „laſſen, man kann Arbeiter verabſchieden, die Production nach „ihrer Nachfrage regeln; hier kann man das nicht. Man hat „Penſionärinnen zu ernähren, Arme zu beſchäftigen, die man „nicht fortſchaffen kann, man hat Verbindungen eingegangen, „Verträge zu halten. Jeden Tag wird neu eingegangenes „Geld in Producte verwandelt, ſelbſt wenn die Waare ſich „nicht leicht in Geld umſetzen ließe. Wenn der Artikel, in „welchem man arbeitet, einer Werthabminderung unterworfen „iſt, dann verſchlimmert ſich die Lage um ſo viel mehr und „würde in die Länge unheilbar werden. Darum gibt es bei „dergleichen Unternehmungen nur Producte, deren Werth ſich „nicht ändert, und die ohne Nachtheil die unfehlbare Rückkehr „des Glückes abwarten können. Dann tritt die Zeit ſchöner „Vergeltung ein, und man bleibt Herr eines Gebietes, um „das man tapfer gekämpft hat.

„Die materiellen Verhältniſſe dieſer Anſtalten, ſeien ſie „auch noch ſo beſchwerlich, müſſen alſo ſchließlich auf eine „vortheilhafte Abgleichung hinauslaufen. Der weſentliche „Punkt beſteht darin, daß man mit tüchtigem Kraftaufwand „und mit ausdauerndem Willen eintritt. Was die ſittlichen „Verhältniſſe betrifft, ſo ſind ſie der Art, daß ſie allen An„forderungen derjenigen entſprechen, die mit der Sorge um „die Seelen ſich beſchäftigen, namentlich in einem Alter, in „dem die Ueberwachung eine Pflicht iſt, und in dem ſich der „Wille ſo leicht gleich auf den erſten Eindruck entſcheidet. „Dieſe Mädchen des Landes, welche von ihren Eltern der „Willkür ihres Geſchickes in dem Wirrwar großer Städte „preisgegeben werden, finden hier wenigſtens eine Zufluchts„ſtätte, wo die Lehrzeit ohne Gefahr, ruhig, ſicher, und fern „von jener Verkehrtheit hingebracht werden kann, der wenige „von ihnen entkamen, und zu der faſt unfehlbar bald die Un„erfahrenheit, bald der Stachel der Eitelkeit, noch öfter die

„Rathſchläge des Elendes die Wege bahnten. Hier werden ſie „behütet gegen Andere und gegen ſich ſelbſt, nur gute Wünſche „und heilſame Beſchäftigungen finden hier Platz.“ [1])

Die Unternehmungen der Wohlthätigkeit außerhalb des induſtriellen Patronates ſind zahlreich und verſchieden; wir beſchränken uns darauf, in Kürze diejenigen zu bezeichnen, welche am beſten die Idee des Patronats verwirklicht haben. Das Patronat über die jungen Arbeiter und Arbeiterinnen war eine der Hauptbeſchäftigungen der Wohlthätigkeit, wie es auch ein Hauptbedürfniß unſerer Geſellſchaft iſt. Man brachte es mit vollem Erfolge in Mitte von Paris, alſo unter den ſchwierigſten Bedingungen durch zwei Genoſſenſchaften zu Stande: nämlich durch die Genoſſenſchaft der Freunde der Kindheit, und durch das Werk der Lehrlinge und jungen Arbeiterinnen. Die Genoſſenſchaft der Freunde der Kindheit hat zum Zweck, den jungen armen Knaben der Stadt Paris zu Hilfe zu kommen; ſie ſammelt dieſelben um ſich, bietet ihnen ein Aſyl, eine ihrer ſocialen Stellung paſſende Erziehung, macht aus ihnen rechtſchaffene Leute, arbeitſame Handwerker, Chriſten. Die Genoſſenſchaft verſammelt um ſich die Kinder ohne Familie, und ſolche, die von ihrer Familie die Befriedigung der phyſiſchen und ſittlichen Bedürfniſſe nicht erwarten können; ſie nimmt es auf ſich, ihnen Erziehung und Unterricht zu geben, und ſie zu dieſem Zwecke in Erziehungshäuſern unterzubringen. An Kinder, die eines Beiſtandes bedürfen, die aber ohne Gefahr am häuslichen Heerde bleiben können, vertheilt die Genoſſenſchaft jedes Monat eine Unterſtützung im Wohnhauſe. Alle Kinder, welche die Genoſſenſchaft unterſtützt, ſtehen unter ihrer

[1]) Journal des Économistes, Juli 1858, S. 18. — Die XX. Monographie der Arbeiter in beiden Welten bietet uns ein ſehr beachtenswerthes Beiſpiel von einem religiöſen Patronat, das mit vollſtändigem Erfolg bei den Spitzenklöpplerinnen der Haut-Loire in Anwendung kam. Am Ende dieſes Bandes werden wir das Nähere über dieſes Patronat anführen.

wirklichen Aufſicht und ihrem unmittelbaren Patronate. Iſt die Lehrzeit gekommen, ſo unterbringt ſie dieſelben bei Meiſtern, woſelbſt ſich die Mitglieder des Rathes, die ſich in dieſe Sorge theilen, oft einfinden, um ihr Betragen ſich erkundigen, nach Bedürfniß ihre Anſprüche und Klagen entgegennehmen. Es iſt das wahrhaft ein Patronat der ſchwierigſten, aber auch der nützlichſten und wirkſamſten Art über die jungen Arbeiter der großen Städte. Wie ein Mitglied dieſer Genoſſenſchaft, das zu ihrer Gründung und Organiſation am meiſten beigetragen hat, bemerkt, „hat man alsbald die Wichtigkeit erkannt, „dieſe Kinder ſchon frühzeitig an die Schwierigkeiten und Ge„fahren der ihnen offenſtehenden Laufbahn zu gewöhnen; die „Genoſſenſchaft hat ſich alſo entſchloſſen, ſie in den volkreich„ſten und ausſchließlich mit Induſtrie beſchäftigten Vierteln zu „vertheilen, ohne dadurch ihren ſittigenden Einfluß und ihre „leitende Auctorität, worauf ſie wie auf eine unzertrennliche „Schutzwache für dieſelben zur rechten Zeit eiferſüchtig iſt, „aufs Spiel geſetzt zu glauben.“ [1])

Jeden Sonntag verſammelt man die Lehrlinge in einem Hauſe, das die Genoſſenſchaft zu dieſem Zwecke gemiethet hat. Man kleidet ſie, man nährt ſie; hier eſſen ſie mit einander, hier lernen ſie Reinlichkeit und genießen die für die Arbeit nöthige Erholung; man führt ſie miteinander in die Meſſe, ſpendet ihnen unter genauen Belehrungen Lob und Tadel. Iſt die Lehrzeit beendigt, dann ſetzen ſich freie, regelmäßige, von einem Gedanken kindlicher Dankbarkeit und brüderlicher Hilfe begünſtigte Beziehungen zwiſchen dem Werke und den aus ihm hervorgegangenen Männern fort. Eine vorzüglich beachtenswerthe Thatſache, die von der praktiſche Wichtigkeit des Werkes und ſeiner Wirkſamkeit mehr als jedes andere vollgültiges Zeugniß gibt, beſteht darin, daß eine große Zahl ſchätzbarer Handwerker mit Vorliebe an die Vorſtandſchaft des Werkes ſich wendet, um ſich Lehrjungen zu verſchaffen. Dieſe Handwerker

[1]) Bericht von Wilſon, dem Vorſtande der Commiſſion über die Lehrzeit, vom 20. Februar 1858.

geben deutlich zu erkennen, wie ſehr ſie die Knaben der Genoſſenſchaften vorziehen, ſelbſt wenn ſie aus ihrem Unmuthe, hiebei läſtige Bedingungen eingehen zu müſſen, kein Hehl machen. Die Meiſter ſind nicht gleichgiltig gegen den ſittigenden Einfluß, den eine Wohlthätigkeitsgenoſſenſchaft auf die ihnen anvertrauten Knaben ausüben kann; aber auch für gewinnſüchtige Geiſter richtet ſich das Maaß dieſes Einfluſſes gewöhnlich nach dem Ertrag, der daraus ſich ergibt, und dies entſcheidet zu Gunſten des Werkes.[1])

Das Werk für Lehrmädchen thut für die jungen Mädchen das nämliche, was die Freunde der Kindheit für die Knaben thun; es nimmt die jungen Mädchen beim Austritt aus den Schulen, Werkſtätten, Fabriken auf, wählt ihnen Meiſterinnen, durch welche ſie angeleitet werden, auf ehrliche Weiſe ihr Brod zu verdienen, gibt einem jeden eine Beſchützerin, die ſie beſucht, überwacht und niemals aus dem Auge verliert, verſammelt ſie am Sonntage in einem Schweſterhauſe, wo ſie eine Schule, einen religiöſen Unterricht und Erholung finden.[2])

Die Geſellſchaft des hl. Franz Xaver wendet ſich an die Erwachſenen. Jeder Verein, deren das Werk mehrere zählt, hat zwei geſonderte Abtheilungen, und zwar ein Bureau, das aus Männern gebildet wird, die zu den höheren Klaſſen der Geſellſchaft gehören; im Bureau befindet ſich immer ein Prieſter, welcher der Leiter des Vereines iſt; dann Arbeiter, die ſich vereinigen, um ſich gegenſeitig in Krankheitsfällen zu unterſtützen, und um ſittlichen und religiöſen oder einfach gemeinnützigen Unterricht zu empfangen. Jeden Monat legen ſie eine kleine Umlage, manchmal zehn Sous, manchmal einen Franc in die Kaſſe. Wird Jemand aus ihnen krank, ſo empfängt er neben den Beſuchen des Arztes und unentgeltlicher

[1]) Man ſehe den Bericht von Wilſon.

[2]) Man ſehe den Bericht des Grafen von Melun über das Patronat der jungen Arbeiterinnen der Stadt Paris. (Annales de la charité, 1851, S. 95.)

Medizin noch eine Unterſtützung; kommt es zum Sterben, dann wird er auf Koſten der Geſellſchaft begraben. Es bilden ſich unter den Arbeitern der Genoſſenſchaft die beſten Beziehungen; ſie kennen ſich, lieben ſich, helfen ſich gegenſeitig in Krankheiten aus, beſuchen ſich und begleiten in großer Menge den Leichnam des verſtorbenen Genoſſen zu ſeiner letzten Ruheſtätte. Die Verſammlungen finden am Sonntag Abends ſtatt; ſie beginnen mit der kleinen Veſper, welche von den Arbeitern geſungen wird. Iſt die Veſper geendet, ſo legt der Kaſſier über den Stand der Kaſſe Rechenſchaft ab; dann hält der leitende Prieſter eine den Bedürfniſſen der Arbeiter entſprechende religiöſe Unterweiſung; nach ihm treten verſchiedene Redner aus dem Laien- und geiſtlichen Stande auf. Unter ihnen trifft man eine große Zahl von bekannten und geſchätzten, manchmal ſogar auf dem Gebiete der Wiſſenſchaft und freien Künſte berühmten Namen. Nach den Rednern kommt der Präſident, und gibt den Arbeitern ſeine väterlichen Ermahnungen, empfiehlt ihnen die Beobachtung der Regel, Eifer in den Verſammlungen; er ſpricht zu ihnen mit der Liebe eines Vaters; er lobt, er zankt manchmal, er ermahnt immer zum Guten; die Arbeiter, ſagt ein frommer Prediger, welcher alle Werke der Wohlthätigkeit in unmittelbarer Nähe beobachtet hat, „ſind lebhaft gerührt, wenn ſie ſehen, wie ein gelehrter, in der Welt hochgeſtellter Mann ihnen Religion und „Liebe predigt.“ [1])

Auf dieſe Weiſe wußte die Geſellſchaft vom heiligen Franz Xaver Patronat und Aſſociation glücklich mit einander zu verbinden. Das Werk der heiligen Familie iſt auf das nämliche Princip gegründet, nur verlangt es weniger gegenſeitigen Beiſtand durch Umlagen von den Mitgliedern, was in Anbetracht der Armuth auf Seite der meiſten Theilnehmenden unmöglich wäre. Statt nur Männer aufzunehmen, nimmt die heilige Familie alle Familienglieder in ihren Schoos auf. „Alle vierzehn Tage einmal verſammelt man alle Armen einer

[1]) Abbé Mallois, Manuel de la charité, S. 175.

„Pfarrei oder eines Viertels in einer Kirche oder Kapelle; „hier finden ſich ein Väter, Mütter, alte Eltern und kleine „Kinder; hier ſieht man, wie beim Feſtmahl im Evangelium, „Preßhafte, Blinde, Schwache, Bettler. Es beginnt die Meſſe; „die Männer ſind auf der einen Seite, die Weiber auf der „andern. Mitten unter ihnen, in ihre Reihen vertheilt, edle „Frauen, die nur am Schleier erkenntlich ſind, und die beim „Nachhauſegehen mit dieſen armen Leuten verkehren. Nach „der Meſſe hält der Director aus dem Prieſterſtande eine den „Bedürfniſſen und der Faſſungskraft ſeiner Zuhörer angemeſ„ſene Belehrung. Nach dem Prieſter kommt der Director aus „dem Laienſtande; er iſt ein weltlicher, manchmal eine hervor„ragende Stellung einnehmender Mann. Er iſt Vater der „Familie, der zu ſeinen Kindern ſpricht; er ſpricht auch im „wahren Sinne des Wortes als Vater. Man thut Alles, um „dieſe armen Leute in ihren eigenen Augen zu erheben. Es „iſt bewundernswerth, mit welcher Achtung man ſie behandelt, „um ihnen zu lehren, wie ſie ſich ſelbſt achten und nichts ſich „erlauben ſollen, was ihnen die Achtung gutgeſinnter Leute „entziehen könnte.“ [1])

Die Freunde der Kindheit nehmen das Kind des Volkes in ſeinen erſten Jahren in Schutz; iſt es herangewachſen, und vermag es ſich durch ſeine Arbeit in der regelmäßigen Lage eines Arbeiters zu erhalten, dann folgt ihm die Geſellſchaft des heiligen Franz Xaver und wird ihm Stütze in den Prüfungen des Lebens; wenn der Arbeiter unglücklicherweiſe in Armuth fällt, nimmt ſich die heilige Familie ſeiner an, tröſtet ihn in ſeinen Leiden und rettet ihn aus dem tiefſten Elend; noch mehr, er findet in dem bewunderungswürdigen Patronat des Vereines vom heiligen Vincenz von Paul mit der Hilfe, die er in ſeiner Entblößung bedarf, Rath, Leitung, Ermuthigung, mit einem Worte in den klein-

[1]) Abbé Mallois, la charité et la misère à Paris, Band I, S. 50.

ſten Einzelnheiten des Lebens jenen unmittelbaren und perſönlichen Beiſtand, den eine hingebende uud ſtets mit einer wahren Achtung für den Armen verbundene Liebe, dieſe Krone des Patronats, einflößt. Dies Werk des Patronats iſt ſicher ſo vollſtändig, als man es außerhalb der Werkſtätten und Fabriken nur verwirklichen kann.

Wir könnten noch viele andere Werke des im nemlichen Geiſte aufgefaßten, und nur in einigen Einzelnheiten der Organiſation abweichenden Patronats anführen, begnügen uns aber, noch eines einzigen zu erwähnen, das beſonders deswegen beachtenswerth iſt, weil es ſich zur Hauptaufgabe gemacht hat, alle Klaſſen durch gegenſeitige Liebe einander näher zu bringen. Dieſes Werk gründete zu Marſeille P. Tiſſier aus der Geſellſchaft Jeſu, der auch ſeitdem der oberſte Leiter derſelben iſt. Es umfaßt drei verſchiedene, aber innigſt miteinander verbundene Beſtandtheile: vor Allen den katholiſchen Zirkel, welcher nach dem Muſter des katholiſchen, für die Sache der Kirche ſo förderlichen Zirkels in der Straſſe Grenelle zu Paris organiſirt iſt. Dieſer Zirkel zählt ungefähr 500 Mitglieder, die den höheren Ständen der Geſellſchaft angehören. Sodann das Werk des heiligen Aloyſius von Gonzaga, ebenfalls aus ungefähr 500 Mitgliedern beſtehend, die aus den Angeſtellten und Handlungsbedienſteten genommen ſind. Endlich das Werk des heiligen Joſeph, drei bis viertauſend Arbeiter umfaſſend, welche man jeden Sonntag verſammelt, um ihnen unter dem Patronat der Mitglieder des Zirkels nützliche Unterhaltungen und Belehrungen zu bieten. Dieſe drei Werke ſind durch das Band der chriſtlichen Brüderlichkeit und gegenſeitiger Dienſtfertigkeit innigſt mit einander verbunden. Das Werk in ſeiner Geſammtheit bildet eine wahre chriſtliche Gegenſeitigkeit für alle phyſiſchen und moraliſchen Bedürfniſſe des menſchlichen Lebens. Ein einziger Zug wird genügen, um dieſen Charakter des Werkes in klares Licht zu ſetzen. Es iſt Vorſchrift, daß, wenn eines ſeiner Mitglieder ſtirbt, Deputationen jeder der drei Genoſſenſchaften ſeiner Leichenfeier beiwohnen. So begleitet der Mann aus dem Volke die Leiche

des Hochgeſtellten in ſeiner unter den Freunden des Verſtorbenen ihm angewieſenen Stelle; und der Hochgeſtellte begleitet ſeinerſeits die Leiche des Arbeiters und ſchließt ſich ſeinen Verwandten und Arbeitsgefährten bei dem letzten Liebesdienſt an, der ihm noch erwieſen wird. Dieſe Gemeinſchaft des Gebetes Angeſichts des Grabes gibt von der liebereichen Innigkeit, womit ſie ſich im Leben anhingen, lautes Zeugniß. Der eminent ſociale Charakter eines ſo aufgefaßten Werkes iſt für Alle in die Augen ſpringend und ſein Nutzen in unſerer Zeit der Zwietracht und Zerſetzung läßt ſich nicht verkennen.

Möchte der Geiſt des Chriſtenthums wiederum von der Geſellſchaft Beſitz ergreifen; möchte mit ihm und durch ihn die Liebe wieder eine herrſchende Gewohnheit unſeres Lebens werden und das Patronat, ſei es durch ſolche Werke, wie wir ſie eben beſchrieben haben, oder durch andere nach dem nämlichen Princip gebildete, die heutzutage ſo tief erſchütterte ſociale Harmonie wieder herſtellen, — und das Gebiet des Elends wird ſich ſo ſehr vermindern, als es bei der Unvollkommenheit des menſchlichen Elends nur immer möglich iſt.

Siebentes Buch.

Von der Liebe.

I. Kapitel.

Aufgabe der Liebe in der chriſtlichen Geſellſchaft.

In jeder geſellſchaftlichen Ordnung, in der nicht Sclaverei das Loos der Maſſen iſt, erſcheint unſtreitig die Liebe als eine Nothwendigkeit. Was wäre wohl ohne ſie jene zahlloſe Schaar von Unglücklichen, welche durch die Schwäche ihres Willens, die Zufälle des Lebens, die Revolutionen oder ungünſtige Arbeitsverhältniſſe ihrer Lebensmittel beraubt werden? Ja ſelbſt in jenen Staaten, wo die Grundſätze der Gerechtigkeit mit aller Strenge geachtet ſind, wo die Kleinen und Schwachen ſich des gleichheitlichen Schutzes der Geſetze erfreuen, raümt die Gewalt der Umſtände und der menſchlichen Schwäche der Armuth immerhin noch einen großen Platz ein und ſelbſt das Elend findet einen noch immer beträchtlichen Spielraum. Alle unſere bisherigen Betrachtungen über die Lage der arbeitenden Klaſſen haben uns, wenn auch auf verſchiedenen Wegen, immer zu ein und demſelben Reſultate geführt, welches alſo lautet: die Armuth iſt in der Welt eine allgemeine und ſtetige Thatſache. Daraus folgt, daß die Liebe nothwendiger Weiſe alle Schichten einer regelmäßig geordneten Geſellſchaft durchdringen müſſe, daß ohne Liebe die Vertheilung des Reichthums unvollkommen und mangelhaft bliebe, weil ſonſt ein großer Theil der Geſellſchaft in materieller Ordnung jenes Nothwendigen beraubt ſein würde, auf dem die Erreichung unſerer irdiſchen Beſtimmung beruht.

Die Liebe folgt alſo mit Nothwendigkeit aus der Freiheit und durch eine natürliche Harmonie der Dinge wird durch jene Macht, durch welche der Menſchheit die Freiheit geſchenkt

wird, ihr auch die Liebe mitgetheilt; ja die Liebe iſt im eigentlichen Sinne des Wortes ihrem innerſten Weſen nach Entſagung; denn ſich ſelbſt entſagen heißt nichts anderes, als ſich ſelbſt aus Liebe an einen Anderen hingeben; dieſe Hingabe nun ſeiner ſelbſt aus Liebe, iſt Liebe in der vollſten Bedeutung des Wortes. Dieſe Hingabe ſeiner ſelbſt, dieſe Entſagung ſeiner ſelbſt ſind aber vorzugsweiſe Acte der Freiheit in ihrer höchſten und tiefſten Bedeutung und die ausdrucksſamſte Offenbarung ihrer Macht. Der Menſch iſt zur Selbſtentſagung berufen, weil er frei iſt, und er kann weder im individuellen noch im ſocialen Leben frei bleiben, es ſei denn, daß er ſich ſelbſt entſagt. Die Freiheit und die Liebe ſind ſomit zwei Kräfte, von denen keine ohne die andere beſtehen kann. Die Freiheit ohne Liebe hört bald auf, Freiheit zu ſein. Eine wohlthuende und befruchtende Macht, ſo lange ſie von der Liebe beſeelt und geleitet iſt, wird die Freiheit, wenn ſie ſich von der Liebe trennt, eine zerſtörende und vernichtende Macht. Im Dienſte der Leidenſchaften des Einzelnen führt ſie reißend ſchnell zum Triumph des Rechtes des Stärkeren, das heißt zur Freiheit der Mächtigen mittels Unterdrückung der Schwachen.

Durch die Liebe wird das große Geſetz unſeres ſocialen Lebens, das Geſetz der Solidarität (Zuſammengehörigkeit), zur Wirklichkeit. Die Zuſammengehörigkeit mittels der Entſagung, das iſt das Werk der Liebe, und dieſes Werk iſt die Erfüllung der Abſichten der ſchöpferiſchen Macht, welche der Menſchheit das Geſetz zugleich mit dem Daſein gegeben hat.

Die Liebe hat immer ein doppeltes Ziel, ein geiſtiges und ein ſociales, und auch hier wie überall führt die Vollkommenheit im Reiche des Geiſtes von ſelbſt die Vollkommenheit im Reiche der irdiſchen Intereſſen herbei. Das geiſtige Ziel der Liebe beſteht darin, daß der Menſch nach immer engerer Vereinigung mit Gott durch das Opfer ſtrebe; daß er ſeinem Schöpfer immer ähnlicher werde, deſſen Haupteigenſchaften in Güte und Barmherzigkeit beſtehen. Das ſociale Ziel beſteht darin, daß ſich alle Glieder der großen Menſchenfamilie auf das Innigſte miteinander verbinden und unter ſich durch

gleiche Vertheilung der Güter und Laſten des Lebens das Geſetz der Gerechtigkeit zu erfüllen; darin, daß dieſe gleiche Vertheilung nicht durch ein unſeliges Geſetz, welches der Tugend und dem Verdienſte keinen Platz mehr geſtattet, ſondern durch einen Akt der Freiheit erreicht werde, welcher dem Menſchen die Größe eines freiwillig gebrachten Opfers läßt und doch zugleich die Vortheile einer regelmäßig geordneten Geſellſchaft zuſichert. Die Liebe führt durch das Opfer Alles im menſchlichen Leben zur Einheit zurück. Sie hat ihre Quelle in der Vereinigung der Seele mit Gott. Dadurch, daß der Menſch ſich durch Selbſtentſagung mit Gott eint, tritt er gewiſſer Maſſen in eine Gemeinſchaft mit der göttlichen Liebe. An der Quelle der Alliebe ſchöpft er eine Macht der Liebe und Selbſtverlaügnung, welche ſich in vollen Strömen auf ſeines Gleichen ergießt. Er hängt an ihnen mit einer Liebe, welche gewiſſermaſſen der Wiederſchein jener unendlichen Liebe iſt, womit der Schöpfer ſein Geſchöpf umfangen hält; er wird für jene, welche Gott in ſeine Nähe geſetzt hat, im gewiſſen Sinne eine zweite Vorſehung mit der Aufgabe, durch Mitwirkung der menſchlichen Freiheit das Werk zu vollenden, welches in ſeinen weſentlichen Grundgeſetzen von der abſoluten Vorſehung Gottes in's Daſein gerufen wurde.

Durch die Liebe tragen wir Einer des Andern Laſten; entſagen wir unſerm Ueberfluß, um das Nothwendigſte denen zu reichen, welche es nicht beſitzen; laſſen wir unſere weniger glücklichen Mitbrüder Theil haben an allen Vorzügen, welche die Vorſehung uns beſcheert hat; und indem wir, um ihnen beizuſpringen, der Gemächlichkeit und Süßigkeit eines mühelosen und im Ueberfluſſe ſich bewegenden Lebens entſagen, unterwerfen wir uns freiwillig dem Geſetze der Vollkommenheit auf dem Wege der Entſagung und dem Geſetze der Sühne auf dem Wege der Leiden, einem Geſetze, das ſich auf das ganze Menſchengeſchlecht erſtreckt. Dieſem Geſetze der Zuſammengehörigkeit im Leiden und Büßen vermag der Menſch in keiner Weiſe zu entrinnen. Er hat nur die Wahl zwiſchen der freiwillig übernommenen Sühne der Entſagung und zwiſchen der er-

zwungenen Sühne, welche die Natur der Dinge auferlegt, ſo oft er ſich dem Geſetze der freiwilligen Sühne zu entziehen verſucht. Wenn die Reichen und Mächtigen ſich in ihren Egoismus abſchließen und bei den Leiden, welche auf der großen Menge laſten, jede Zuſammengehörigkeit mit den Anderen weit von ſich weiſen zu dürfen wähnen, dann erleidet die Geſellſchaft eine ſchmerzliche Erſchütterung, und ihren Rückprall empfinden die Reichen in Mitte der Ruhe, welche ſie ſich geſichert zu haben glauben, unabweisbar. Mag dem ſein, wie ihm wolle; ſchon dadurch, daß ihre Exiſtenz an jene der Geſellſchaft geknüpft iſt, müſſen ſie mit Allem mitleiden, was letztere in ihren Maſſen erduldet. Die privilegirten Klaſſen des Heidenthums haben hierin eine erniedrigende und ſchmerzliche Erfahrung gemacht und auch unſere Tage wiſſen genug davon zu erzählen, welche Verwirrung, welche Gefahren, welche Schrecken die Lüſternheit der Maſſen in das Leben der Reichen bringen kann, wenn durch die Sorgloſigkeit und Habgier der Mächtigen das Elend mit den Laſtern der Armen wachſen konnte, ja manchmal ſogar die ſchuldbarſten Neigungen derſelben von ihnen ermuthigt und mißbraucht wurden.

Das Eigenthum mit ſeiner unzertrennlichen Begleiterin, der Ungleichheit der Lebensverhältniſſe, hat ſeinen letzten Grund in dieſem Geſetze der Vervollkommnung mittels Selbſtentſagung, welch letztere wiederum der letzte Grund iſt unſerer ganzen menſchlichen Lebenseinrichtung. Die Armuth iſt das Loos der gefallenen Menſchheit; wir alle ſind zur Strafe für das Vergehen unſeres Stammvaters dazu verurtheilt, unſer Brod im Schweiße unſeres Angeſichtes zu eſſen. Es liegt in der Armuth eine Tugend der Sühne, welche ihr zu gleicher Zeit den Charakter einer Wohlthat und einer Züchtigung verleiht. „Die Armuth, ſagt einer der einflußreichſten Schrift„ſteller unſerer Zeit, iſt gut, — gut für den, der ſie unter„ſtützt, noch beſſer für den, der ſie erträgt. Sie iſt die Nähr„mutter feurigen Muthes, die Schirmfrau großer Tugenden; „ſie unterhält zwiſchen Menſchen und Menſchen, Menſchen und „Himmel jenen beſtändigen Verkehr mit Dienſtleiſtungen, Lie-

„beserweiſen, Gehorſam und Vertrauen, welcher als mächtiges „Band ſich um die Menſchheit ſchlingt und den einzigen Troſt „der Seele in ihren unſäglichen Leiden bildet, unter denen „leibliches Elend und Hunger noch die kleinſten und am „ſchnellſten vergeſſenen ſind.“ [1]) Dieſe Wohlthat der Armuth wollte Gott Keinem von uns vorenthalten. Jenen, welchen er nicht die wirkliche Armuth aufbürdet, bietet er die freiwillige Armuth und die freie Entblößung durch liebevolle Entſagung an. Durch eines jener Geheimniſſe, deren nur der Urheber der Dinge fähig iſt, hat Gott die ganze Menſchheit zugleich arm und reich gemacht. Geſetzt, das von Gott über die ſchuldbaren Menſchen geſprochene Urtheil wäre buchſtäblich in Erfüllung gegangen; geſetzt, alle Menſchen wären wirklich arm, unheilbar arm: was wäre dann aus der Herrſchaft des Menſchen über die ſichtbare Welt geworden, aus jener Herrſchaft, welche Gott ſelbſt durch den Segen, den er über Adam und ſein Geſchlecht im irdiſchen Paradies geſprochen, geheiligt hat? Wohl hätte dieſe Herrſchaft dem Menſchen genommen werden können und es wäre dieſes nur ein Act der Gerechtigkeit geweſen, weil jener durch ſeinen Fehltritt den Tod verdient hat; allein Gott hat in ſeiner Barmherzigkeit das Mittel gefunden, dem Menſchen die verdiente Züchtigung aufzulegen, ohne ihn ſeiner hohen irdiſchen Beſtimmung, wozu ihn ſein ſchöpferiſcher Wille berufen hat, zu berauben. Gerade durch den Reichthum und die Reichen offenbart ſich die Herrſchaft des Menſchen über die ſichtbare Welt; gerade ſie iſt der Grund, warum es in der Ordnung der Vorſehung Reiche und Reichthum gibt.

---

[1]) Louis Veuillot, Petite Philosophie, S. 203. — Selbſt Montesquieu anerkennt dieſen heilſamen Einfluß der Armuth auf die Sitten: „Es gibt, ſagt er, zwei Arten armer Völker: diejenigen, welche der Druck „der Regierung zu ſolchen gemacht hat; ſie ſind faſt zu jeder Thatkraft „unfähig, weil ihre Armuth einen Beſtandtheil ihrer Sclaverei bildet; die „andern ſind nur arm, weil ſie die Bequemlichkeit des Lebens entweder „verſchmähten oder nicht kannten, und dieſe können Großes vollbringen, „weil dieſe Armuth einen Theil ihrer Freiheit bildet.“ (Esprit des Lois, Buch XX, Kap. 3.)

Die Menſchheit iſt reich aus der Hand des Schöpfers hervorgegangen; aber ſie hat ſich durch die Sünde arm gemacht. Nun iſt ſie nur mehr in einigen ihrer Glieder reich, und ſelbſt dieſe können dem allgemeinen Geſetze nicht entgehen, durch welches Entbehrungen und Leiden zum Gemeingut Aller geworden ſind. Gerade durch ſeine Zuſammengehörigkeit mit den Armen, durch ſeine freiwillige oder gezwungene Antheilnahme an den Schickſalen der Armuth hat der Reiche Theil an dieſer allgemeinen Sühne. Der Reiche befindet ſich demnach in den normalen Verhältniſſen ſeines Daſeins und das Eigenthum iſt nur dann in den Augen Aller gerechtfertigt und rechtlich wie thatſächlich unantaſtbar, wenn der Reiche durch die Gemeinſchaft, welche das wirkliche Almoſen zwiſchen ihm und dem Armen herſtellt, den Urtheilsſpruch des höchſten Richters an ſich ſelbſt vollzieht. So fügt er ſich in die Ordnung der Gerechtigkeit ein und ſo iſt ihm geſtattet, jene Ruhe und jenen Frieden zu genießen, welchen, wie Platon ſagt, der Schuldige nur in der Unterwerfung unter die Züchtigung finden kann.

Die Liebe ſetzt mithin zwiſchen dem Reichen und Armen eine wirkliche Gemeinſchaft. Dieſe Liebesgemeinſchaft iſt eine Nothwendigkeit. Ohne ſie wäre das Eigenthum eine widernatürliche Einrichtung, wäre es der unerträglichſte aller Mißbräuche, die ſchreiendſte aller Ungerechtigkeiten. Alle Angriffe, denen das Princip des Eigenthums ausgeſetzt iſt, und alle Syſteme, welche darauf ausgehen, an die Stelle des Eigenthumsrechtes die Herrſchaft der Gütergemeinſchaft zu ſetzen, haben ihren Grund in der falſchen Anwendung des Princips der Gemeinſamkeit; an Stelle der Gemeinſamkeit aus Freiheit, welche Liebe iſt, wähnt man eine Gemeinſamkeit durch Machtſpruch des Geſetzes zu ſetzen, was Communismus iſt. Und in der That, man hat nur die Wahl zwiſchen beiden; denn niemals wird die Menſchheit jenes Eigenthum als berechtigt anerkennen, welches in ſelbſtſüchtiger Weiſe nur dazu gebraucht wird, einzig dem Nutzen des Eigenthümers zu dienen und deſſen Genüſſen zu fröhnen. So oft das Eigenthum ſich auf

dieſes Princip der Selbſtſucht ſtützt, ſo oft es die Eigenthümer nur zu ihrem Vortheil allein verwenden, eben ſo oft ſieht die Geſellſchaft den Communismus ſein Haupt erheben, der um ſo entſchiedener in ſeinen Lehren, um ſo trotziger in ſeinen Anſprüchen auftritt, je häßlicher der Mißbrauch iſt, den die Eigenthümer von ihrem Eigenthume machen.

Wie hätte des Alterthums größter und edelſter Geiſt, der göttliche Platon, anders auf den Communismus kommen können, als weil er einerſeits die Nothwendigkeit der Gemeinſchaft fühlte, und andererſeits die Unmöglichkeit einſah, ſie anders als durch ein Geſetz in eine Geſellſchaft einzuführen, welche von der Selbſtentſagung keine Kenntniß hatte, von der Liebe keine haben konnte? Gleichwohl iſt in Mitte dieſer heidniſchen Finſterniß der durchdringende Verſtand des Ariſtoteles, durch die Verirrungen ſeines Lehrers erleuchtet, hier der ſocialen Wahrheit ſo nahe gekommen, als dies außerhalb des Chriſtenthums nur immer möglich war. Nachdem Ariſtoteles gegenüber Platon die Gefahren der Gütergemeinſchaft aufgedeckt hatte, ſpricht er ſeine Anſicht über das Eigenthum, wie folgt, aus: „Ich ziehe der Gütergemeinſchaft das beſtehende Syſtem, „wie es durch die öffentlichen Sitten vervollkommnet iſt und „ſich auf gute Geſetze ſtützt, weit vor. Es vereinigt in ſich „die Vortheile der beiden andern, nämlich der Gemeinſchaft und „des ausſchließlichen Beſitzes. Das Eigenthum wird dabei „gewiſſermaſſen gemeinſam und bleibt doch Beſitz des Einzel„nen; die Unternehmungen, weil von einander getrennt, geben „keine Veranlaſſung mehr zu Klagen; ja ſie werden um ſo „beſſeren Fortgang haben, weil ſich jeder dabei wie an einem „perſönlichen Intereſſe betheiligt und die Tugend der Bürger „ſeinen Gebrauch nach dem Sprichworte regelt: „Freunde ha„„ben Alles gemeinſam.“ Selbſt heutzutage findet man in „manchen Städten Spuren dieſes Syſtems, was wohl beweiſ't, „daß es nicht unmöglich iſt, und namentlich nicht unmöglich „in wohleingerichteten Staaten, wo es theilweiſe beſteht und „gewiß leicht vervollſtändigt werden könnte. Obwohl die dor„tigen Bürger Alles perſönlich beſitzen, ſo überlaßen ſie oder

„leihen ihren Freunden gewiſſe Gegenſtände zum gemeinſamen „Gebrauche. So gebraucht zu Lacedämon Jeder die Sclaven, „Pferde und Hunde eines Anderen, als ob ſie ſein eigen wä„ren; und dieſe Gemeinſchaft erſtreckt ſich ſogar auf die Reiſe„bedürfniſſe, wenn man draußen von der Noth übereilt wird. „Es iſt daher offenbar vorzuziehen, daß das Eigenthum ein „perſönliches ſei und daß nur der Gebrauch es gemeinſam „mache.“ [1]) Ariſtoteles geht noch weiter, er erkennt auch, daß das Princip des Eigenthums dem menſchlichen Leben den Stempel der Größe aufdrückt, indem es die Uebung der größten Tugenden hervorbringt. „Es liegt, ſagt er, ein großer „Reiz darin, ſich Freunden, Gäſten, Gefährten verbindlich zu „machen, aber nur das individuelle Eigenthum macht uns „dieſes Glückes theilhaftig. Es wird zerſtört, ſobald man jene „überſchwengliche Staatseinheit herzuſtellen ſich beſtrebt. Denn „in dieſer Republik (Platon's communiſtiſcher Republik) kann „ſich der Bürger niemals freigebig erweiſen, niemals eine „edelmüthige Handlung vollbringen, weil dieſe Tugend nur

---

[1]) *Ὃν δὲ νῦν τρόπον ἔχει, καὶ ἐπικοσμηθὲν ἥδεσι καὶ τάξει νόμων ὀρθῶν, οὐ μικρὸν ἂν διενέγκαι· ἔξει γὰρ τὸ ἐξ ἀμφοτέρων ἀγαθόν. λέγω δὲ τὸ ἐξ ἀμφοτέρων, τὸ ἐκ τοῦ κοινὰς εἶναι τὰς κτήσεις, καὶ τὸ ἐκ τοῦ ἰδίας. δεῖ γὰρ πῶς μὲν εἶναι κοινάς, ὅλως δ' ἰδίας. αἱ μὲν γὰρ ἐπιμέλειαι διῃρημέναι τὰ ἐγκλήματα πρὸς ἀλλήλους οὐ ποιήσουσιν, μᾶλλον δ' ἐπιδωσοῦσιν ὡς πρὸς ἴδιου ἑκαστου προσεδρεύοντος. δι' ἀρετὴν δ' ἔσται πρὸς τὸ χρῆσθαι κατὰ τὴν παροιμίαν: κοινὰ τὰ φίλων.*

Ἔστι δὲ καὶ νῦν τὸν τρόπον τοῦτον ἐκ ἐνίαις πόλεσι οὕτως ὑπογεγραμμένον, ὡς οὐκ ὂν ἀδύνατον, καὶ μάλιστα ἐν ταῖς καλῶς οἰκουμέναις τὰ μὲν ἔστι τὰ δὲ γένοιτ' ἄν· ἰδίαν γὰρ ἕκαστος τὴν κτῆσιν ἔχων τὰ μὲν χρήσιμα ποιεῖ τοῖς φίλοις, τοῖς δὲ χρῆται κοινοῖς· οἷον καὶ ἐν Λακεδαίμονι τοῖς δὲ δούλοις χρῶνται τοῖς ἀλλήλων, ὡς εἰπεῖν, ἰδίοις, ἔτι δ' ἵπποις καὶ κυσίν, κἂν δεηθῶσιν ἐφοδίων ἐν τοῖς αγροῖς κατὰ τὴν χώραν. φανερὸν τοίνυν, ὅτι βέλτιον εἶναι μὲν ἰδίας τὰς κτήσεις, τῇ δὲ χρήσει ποιεῖν κοινάς· ὅπως δὲ γίνωνται τοιοῦτοι, τοῦ νομοθέτου τοῦτ' ἔργον ἴδιόν ἐστιν.

Aristot. Polit., II, II, §. 4—7.

„in der Hingabe deſſen beſteht, was man beſitzt.“ [1]) Hier haben wir alſo die ſociale Aufgabe der klar erkannten Liebe. Es iſt wahr, Ariſtoteles belobt in der nämlichen Stelle die Selbſtliebe; aber wie hätte er, in Mitte des ſelbſtſüchtigen Heidenthums und fern von den Unterweiſungen des Chriſtenthums, wie hätte er ſogar bei all ſeinem Verſtande die wechſelſeitige Hilfe, wie ſie bei vollſtändiger Selbſtverläugnung möglich iſt, begreifen ſollen. Es iſt viel, daß Ariſtoteles dieſes Vorgefühl der Liebe und ihrer Nothwendigkeit im ſocialen Leben begreifen konnte; um einen vollſtändigen Begriff davon zu geben, fehlte ihm nicht weniger, als die Lehre des Evangeliums von der Selbſtentſagung.

Die Lehren der Kirchenlehrer über die Pflichten des Eigenthums zeugen von einer Kühnheit und Strenge, die manchmal unſere Schwachheit in Staunen ſetzen. Wenn man indeſſen ſich die Sache genau betrachtet, ſo wird man ſehen, daß ſie nur mit der Kraft der beredteſten Ueberzeugung jene an ſich ſehr wahren Principien wieder geben, deren gebieteriſche Nothwendigkeit ſie aus der Lage der heidniſchen Geſellſchaft erſahen und deren Wahrheit und Weisheit auch wir in unſeren Tagen, in denen Individualismus und Genußſucht die Welt überfluthen, begreifen können. „Die Erde iſt allen „Menſchen gemeinſchaftlich gegeben worden, ſagt der heilige „Ambroſius. Glauben wir ja nicht, daß wir das als Eigen„thum beſitzen, was wir über das Maaß des Nothwendigen „hinaus gewaltſamer Weiſe der Gemeinſchaft entzogen haben.“ [2])

---

[1]) *Ἀλλὰ μὴν καὶ τὸ χαρίσασθαι καὶ βοηθῆσαι φίλοις ἢ ξένοις ἢ ἑταίροις ἥδιστον· ὃ γίνεται τῆς κτήσεως ἰδίας οὔσης· ταῦτά τε δὴ οὐ συμβαίνει τοῖς λίαν ἓν ποιοῦσι τὴν πόλιν· .... οὔτε γὰρ ἔσται φανερὸς ἐλευθέριος ὤν, οὔτε πράξει πρᾶξιν ἐλευθέριον οὐδεμίαν· ἐν γὰρ τῇ χρήσει τῶν κτημάτων τὸ τῆς ἐλευθεριότητος ἔργον ἐστίν.* Aristot. Politic., II, II, §. 7.

[2]) Communem enim ad usum fructus terrarum a Domino Deo datus est omnibus. Alienæ nobis divitiæ sunt, quia præter naturam sunt, neque nobiscum nascuntur, neque nobiscum transeunt.

S. Ambrosius, Expositio Evang. sec. Luc. Lib. VII.

Der heilige Baſilius ſeinerſeits ſagt: „Der Reiche beſitzt nichts „für ſich ſelbſt. Die Güter ſind ihm nicht dazu anvertraut, „daß er ſie genieße, ſondern daß er ſie verwalte . . . Verſtehe „wohl, warum du dieſe Reichthümer empfangen haſt. Du biſt „der Diener des beſten Gottes, der gemeinſchaftliche Verwalter „für deine mit dir dienenden Gefährten. Nicht Alles, was „du beſitzeſt, iſt beſtimmt worden zur Stillung deines Hungers. „Verwalte alſo jene Güter, welche in deine Hände gelegt ſind, „als ſolche, die einem Andern gehören.“ [1]) Der heilige Augu„ſtin drückt ſich nicht weniger kräftig aus: „Der Ueberfluß der „Reichen iſt das Nothwendige der Armen. Ueberfluß beſitzen „heißt alſo fremdes Gut beſitzen.“ [2]) Der heilige Gregor der Große führt die nämliche Sprache: „Man muß jenen, welche „von ihren Gütern mittheilen, ſagen, ſie ſollen es mit Demuth „thun, und feſt überzeugt ſein, daß ſie nur an Gottes Statt „zeitliche Güter vertheilen, die nicht ihnen gehören. Jene „aber, welche einem Andern weder etwas nehmen, noch auch „etwas geben, muß man aufmerkſam machen, daß die Erde, „woher auch ſie ſtammen, Allen gemeinſchaftlich gehört, und daß „ſie an Alle ihre Güter in gleicher Weiſe verſchwendet. . . . „Möchten ja jene ſich nicht für unſchuldig halten, die für ſich „allein die Güter verwenden, welche Gott für Alle in gleicher „Weiſe beſtimmt hat. Wenn wir den Armen das Nothwendige „geben, geben wir ihnen nur das, was ihnen gehört, und „keineswegs das Unſrige; ſtatt ein Werk der Barmherzigkeit „zu verrichten, zahlen wir eher eine Schuld der Gerechtigkeit

---

[1]) Non communis meminit naturæ, nec quæ supererant, putavit egentibus distribui oportere . . . . Agnosce, o homo, eum qui dedit. Fac memineris Tui ipsius, tu quis, quid item dispenses, a quo acceperis, qua item gratia tam multis sis prælatus. Dei optimi minister es, tuorum dispensator conservorum. Ne putes, omnia ventri tuo præparari: quæ in manibus habes ut aliena existima.
S. Basilius, Homilia in ditescentes super illud: Destruam.

[2]) Superflua divitum necessaria sunt pauperum. Res alienæ possidentur, cum superflua possidentur. S. Augustinus, Enarratio in Psalm. 147, c. XII.

„ab, weßhalb auch die heiligen Schriftſteller dem Almoſen den „Namen der Gerechtigkeit beilegen.“ [1])

Wenn die heiligen Väter eine ſolche Sprache führen, ſo iſt wohl zu beachten, daß ſie ſich an das Gewiſſen der Chriſten wenden, daß ſie ſich auf die Freiheit berufen, daß ſie eine freiwillig gebrachte Gabe hervorrufen wollen, denn ſie predigen nur Liebe, und die Liebe kann nichts Anderes ſein, als Entſagung ſeiner ſelbſt zu Gunſten eines Andern, das heißt ein weſentlich freier und über allen geſetzlichen Zwang erhabener Act. Wenn ſie von Gerechtigkeit reden, ſo verſtehen ſie die Gerechtigkeit der geiſtigen Ordnung, nicht jene, welche von der weltlichen Gewalt aufgeſtellt und geſchützt iſt. Sie verletzen alſo keineswegs das Eigenthumsrecht; im Gegentheile, ſie befeſtigen dasſelbe und machen es unangreifbar von Seite der dasſelbe bekriegenden Leidenſchaften, weil es nach ihrer Lehre eine für Alle gewinnbringende Einrichtung wird: gewinnbringend für den Reichen durch die Tugend des Opfers, gewinnbringend für den Armen durch die Hilfe der Liebe. Würden nur dieſe Lehren von Allen angenommen, ſo würde die Geſellſchaft von zwei Seiten her Frieden haben, die ſich auszuſchließen ſcheinen und ihr gleichwohl beide gleich nothwendig ſind, von Seite des Eigenthums und der Gemeinſchaft.

Durch eine naturnothwendige Folge des Fortſchrittes in der bürgerlichen Freiheit hat das Eigenthum in der Perſon

[1]) Admonendi sunt igitur, qui jam, quæ possident, misericorditer tribuunt, ut a cœlesti Domino dispensatores se positos subsidiorum temporalium agnoscant; et tanto humiliter præbeant, quanto et aliena esse intelligunt, quæ dispensant . . . Admonendi sunt, qui nec aliena appetunt, nec sua largiuntur ut sciant sollicite, quod ea, de qua sumti sunt, cunctis hominibus terra communis est, et idcirco alimenta quoque omnibus communiter profert. Incassum ergo se innocentes putant, qui commune Dei munus sibi privatum vindicant. Nam cum quælibet necessaria indigentibus ministramus, sua illis reddimus, non nostra largimur; justitiæ debitum potius solvimus, quam misericordiæ opera implemus.

S. Gregorius M., Liber regulae pastoralis, Thl. III, Kap. 21 und 22.

des Einzelnen ſeinen Mittelpunkt und macht ſich in ihm frei; die Rechte, welche die Freiheit des Eigenthümers ausmachen, werden unabhängiger und die Gemeinſchaft im Gebrauche, wie ſie in Zeiten des Uebergangs von der Sclaverei zur Freiheit geſetzlich geordnet und begünſtigt worden, macht der Eigenthumserwerbung des Einzelnen mit ihren ſtrengſten juridiſchen Folgen Platz. Dies iſt der unvermeidliche Lauf der Dinge in Geſellſchaften, in denen die Einflüſſe des Chriſtenthums den Menſchen in den Beſitz aller ſeiner Rechte dadurch wieder eingeſetzt haben, daß ſie der menſchlichen Perſönlichkeit ihren geſetzmäßigen Einfluß wieder zurückſtellten. Da aber Eigenthum und Gemeinſchaftlichkeit zwei Principien ſind, die nicht von einander getrennt werden könnten, ohne daß die weſentliche Ordnung des ſocialen Lebens erſchüttert würde, und da die Gemeinſchaftlichkeit ſich mit dem Eigenbeſitz nur durch die Liebe verſöhnen kann, ſo folgt daraus, daß in jeder Geſellſchaft, in welcher das individuelle Eigenthum ſeine Rechte zur Geltung bringt, auch die Liebe in gleichem Maaße ihren Einfluß geltend machen müſſe. Da die Liebe ihren Daſeinsgrund in der Freiheit hat und ihre ganze Kraft aus der Freiheit ſchöpft, ſo tritt die Gemeinſchaftlichkeit, welche durch ſie in's ſociale Leben eingeführt wird, keinem Fortſchritte hinderlich in den Weg, welchen das Eigenthumsrecht durch Erweiterung der perſönlichen Freiheit bewerkſtelligt. Aber wenn dieſe Macht der freigewollten Gemeinſchaftlichkeit in der Geſellſchaft fehlt, dann wird man die erzwungene Gemeinſchaftlichkeit des Geſetzes unter der einen oder andern Geſtalt ſich entpuppen ſehen, und Knechtſchaft wird zu gleicher Zeit und gerade deswegen herbeigeführt, weil das Eigenthum mit Gewalt in ſeinen geſetzlichen Rechten verkürzt iſt.[1]) Das iſt wohl nicht mehr

[1]) Iſt die geſetzliche Wohlthätigkeit etwas Anderes, als eine Form des Communismus? Die Erweiterung des Außerbeſitzſetzungsrechtes um des öffentlichen Nutzens willen, die wachſende Einmiſchung des Staates bei Unternehmungen, denen die Privatinduſtrie unter Aufſicht des Staates genügen ſollte, ſind das nicht Zeichen des Fortſchrittes, welchen der communiſtiſche Geiſt in der Geſellſchaft macht?

Sclaverei des Einzelnen gegenüber dem Einzelnen, das ist aber Sclaverei Aller gegenüber dem Staate. Aber was liegt an der Form, wenn die Angriffe auf die Freiheit ihrem Wesen nach dieselben sind? Nur das Christenthum vermag durch die Macht der Entsagung die Gesellschaften von dieser Gefahr zu bewahren. Durch eine doppelte Thätigkeit dieser nämlichen Kraft, und zwar dadurch, daß das Christenthum den eigenen Werth des Einzelnen erhöht, indem es ihn zum Herrn seiner selbst macht, und daß er in Folge davon seine Unabhängigkeit sichert und seine Rechte befestigt, gibt es ihm zu gleicher Zeit durch die Uebung der Selbstverläugnung jene Tugenden, welche einerseits die ungeordnete Erweiterung seiner freigewordenen Individualität verhindern, und anderseits jenes gerechte Maaß von Eigeninteresse und Opfer, von Eigenthum und Gemeinsinn, von individueller Thätigkeit und gesellschaftlichem Zusammenwirken, worauf allein die Harmonie jeder freien Gesellschaft beruht, in die Gesellschaft einführen.

Unsere heißesten Wünsche sollen darum dahin gehen, daß die Liebe sich ausbreite und vermehre, die Liebe, welche da jene Macht ist, durch die allein uns die Freiheit bewahrt werden kann. Hüten wir uns vor den ebenso gefährlichen als unvernünftigen Vorurtheilen, welche der aus unbotmäßigem Hochmuth herstammende Gleichmachungsgeist ringsum verbreitet. Weisen wir jene Lehren von uns, welche die Liebe in die Acht erklären, weil sie in ihr nichts Anderes erblicken wollen, als Erniedrigung und Knechtschaft. Vergessen wir nicht, daß diese Lehren, von der Unbotmäßigkeit des Hochmuthes und von der Habsucht des Materialismus eingegeben alle auf die eine oder andere Weise, auf geraden oder krummen Wegen bewußt oder unbewußt unvermeidlich auf den Communismus hinauslaufen; vergessen wir nicht, daß sie die Rechte der Gleichheit nur darum so hoch betonen, um diejenigen, welche sie als gleich ausrufen, unter ein und dasselbe Joch, unter das Joch des Staates zu beugen, welcher Alleinherr über Alle und Alles geworden ist.

Statt die Gleichheit zu zerstören, stellt die Liebe sie auf den sichersten Grundlagen her. Die Liebe läßt die Großen herabsteigen zu den Niedrigen und erhebt zu gleicher Zeit die Kleinen zur Höhe der Großen. Dies ist die Wirkung, welche der Geist der Entsagung, wenn er die Sitten ganz durchdrungen hat, auf die gesellschaftlichen Zustände ausübt. Im Christenthum ist der Mensch nur groß durch seine Entsagungen. Der Reiche fühlt sich um so größer, je tiefer er sich durch die Liebe zum Armen herabläßt; und der Arme, der seine Armuth mit christlichem Sinne hinnimmt, der aus seinen Leiden den Stoff zu freiwilligem Opfer macht, sieht sich selbst nach dem Urtheile der Reichen, auf die höchste Stufe der Menschenwürde erhoben. Läßt uns nicht die christliche Religion in dem Armen Jesum selbst erkennen? Und sagt sie uns nicht durch den Mund ihrer größten Lehrer, daß die Reichen nur um der Armen willen einen Platz in der Kirche haben, deren Leib sie in Wahrheit bilden? Kann eine Liebe, die solche Gefühle einhaucht, den Armen erniedrigen und die Gleichheit zerstören? Ohne Uebertreibung kann man behaupten, daß die Gleichheit in unsern heutigen Staaten ihren Ursprung nur in der christlichen Liebe hat.

Jeder Fortschritt, der bezüglich der Lage der Massen in unsern Gesellschaften gemacht wurde, hat seine Triebkraft in der Liebe. Heutzutage möchte man die Liebe gern im Namen des Rechtes verbannen und sieht dabei nicht ein, daß die Rechte der Freiheit und Gleichheit, auf die man so stolz und eifersüchtig ist, ihre Quelle und Gewähr in der Liebe haben. Das Recht zieht die Gränze, innerhalb welcher die einzelnen Kräfte sich zu halten haben, bestimmt den Kreis, innerhalb dessen sie thätig sein können. Das Recht ist ein Erhaltungs- und Sicherungsprincip, aber nicht an und für sich ein Princip des Fortschritts. Dagegen ist die Liebe das Princip alles Fortschritts in der socialen Ordnung, weil durch sie der Mensch dem ewigen Urbild aller Vollkommenheit näher kommt. Die Liebe gibt der ganzen Gesellschaft Schwung und Kraft; sie ist die erste und wahrhaft bestimmende Ursache des Fortschritts,

den das menſchliche Recht dann durch ſeine Verjährungen heiligt und deſſen Beſitz es der Geſellſchaft dadurch ſichert, daß ſie ihn unter die Hut der bürgerlichen Auctorität ſtellt. Endlich gibt das Recht eine wahre und dauerhafte Sicherheit nur in dem Maaße, als es ſeine Stütze in den Sitten findet. Die Geſetze ändern ſich mit den Sitten. Dieſer Geiſt der Gleichheit aber, der mit unſern Sitten ganz verwachſen iſt, iſt nichts anders als der Geiſt der chriſtlichen Liebe. Man laſſe die Liebe aus unſern Sitten verſchwinden, und auch die Gleichheit wird mit ihr von dannen ziehen. Hat nicht der Geiſt der Liebe die Herren dazu beſtimmt, ihren Sclaven die Freiheit zu ſchenken, und zu gleicher Zeit durch die Sorgfalt, welche er für das Wohl der Sclaven den Mächtigen einflößte, und durch das Gefühl für Pflicht und Menſchenwürde, welche er den Sclaven einhauchte, die Befreiung derſelben vorbereitet. Und was würde in unſern Tagen, in denen die Freiheit Aller durch die ſtrengſten Rechtsvorſchriften geſichert iſt, trotzdem aus der Freiheit der arbeitenden Klaſſen werden, wenn die ſelbſtſüchtigen und lüſternen Leidenſchaften des Induſtrieſyſtems an die Stelle jener von der chriſtlichen Liebe eingeflößten Gefühle treten würde? Das, was wir bei Behandlung der Urſachen des menſchlichen Elends über die Wirthſchaft in den Werkſtätten der Großinduſtrie, über die Verwendung der Frauen und Kinder in dieſen Werkſtätten, über die Ausbeutung der Arbeiter durch habgierige und ſelbſtſüchtige Manufacturiſten, über die unglücklichen Folgen des induſtriellen Fortſchritts in Bezug auf allgemeine Bildung in den Ländern, in welchen der Proteſtantismus die Liebe erſtickt hat, geſagt haben: alle dieſe Mißbräuche, alle dieſe Nichtswürdigkeiten, dargethan durch die glaubwürdigſten Zeugen, ſind eine hinreichende Antwort auf dieſe Frage.

Ohne Liebe gibt es in der Geſellſchaft nur Spaltungen, Eiferſüchteleien, Verachtung und Ausbeutung der Niedrigen durch die Großen, Haß und Feindſeligkeit der Armen gegen die Reichen, kurz ewigen Kampf Aller gegen Alle, um Güter zu erobern, welche für die unerſättliche Gier des Menſchen im-

mer zu ſpärlich vorhanden ſind. Die Liebe allein vermag dieſe Gier zu erſticken, indem ſie an Stelle der Leidenſchaft nach Genüſſen und Herrſchaft die Leidenſchaft des Opfers und der Selbſtverläugnung ſetzt. Durch die Liebe ſtellt ſich der Wille von ſelbſt frei und ungezwungen unter das Geſetz der Gerechtigkeit in der wahren Ordnung des menſchlichen Lebens; Dank der Liebe wächſt die ſociale Harmonie auf der Grundlage der Freiheit empor. Vergeblich würde man ſich abmühen, dieſe Harmonie auf geſetzlichem Zwang aufzubauen. Gott, der die Menſchen frei geſchaffen, hat auch gewollt, daß Alles, was tief mit dem Leben ſelbſt und mit der Vollkommenheit der menſchlichen Geſellſchaften zuſammenhängt, ganz in das Machtgebiet der Freiheit falle. Das Geſetz mit ſeinem bürgerlichen Zwange, der es eben charakteriſirt, hat ſeine nothwendige Stellung in unſerer ſocialen Exiſtenz, aber auch die Freiheit hat die ihrige, und zwar eine nicht weniger nothwendige, ja ſogar ausgedehntere und wichtigere Stellung. So oft man mittels geſetzlichen Zwanges das erzwecken wollte, was Gott der Freiheit vorbehalten, ſo oft iſt man mit dieſer Verkehrung der natürlichen Ordnung der Dinge dahin gekommen, Alles in der Geſellſchaft zu erniedrigen und zu lähmen.

Die Liebe bringt mittels der Freiheit in Alles Bewegung, Einheit und Harmonie. Wenn die Liebe vom Reichen auf den Armen herunterſteigt, dann ſteigt ſie auch vom Armen zum Reichen empor. Wenn der Arme chriſtlich iſt, gibt er dem Reichen Unterweiſung, die Armuth muthig zu ertragen, ſich gegenüber dem Glücke Anderer ergeben zu zeigen bei einem unglücklichen Looſe, zu erkennen, daß die Tugend auch mitten unter den Erniedrigungen des Elends Hoheit und Würde verleihe; und aus dieſem Unterrichte gewinnt der Reiche eine genaue Kenntniß vom Leben, von ſeinem Endziele und ſeinen Pflichten. Der Arme liebt den Reichen, der ihm Liebe erweiſ't, weil er in ihm einen Diener erblickt, deſſen Beruf es iſt, die Gaben der Vorſehung zu vertheilen, und er liebt ihn um ſo mehr, je freier und unabhängiger der Dienſt desſelben iſt, und je mehr eine ganz uneigennützige Zuneigung und Liebe die

Triebfeder ſeines Handelns iſt. Anderſeits liebt der wahrhaft chriſtliche Reiche den Armen als das lebendige Bild Gottes auf der Erde, er erblickt in ihm Jeſum Chriſtum ſelbſt, der in den Leiden der Armen ſeine blutige Sühne fortgeſetzt, durch welche er die Menſchheit erlöſ't hat. Und während die Liebe den Armen an den Reichen knüpft, verbindet ſie auch die Armen gegenſeitig mit einander. Die mit chriſtlichem Sinne hingenommene Armuth öffnet das Herz: durch die fortwährenden Entſagungen, welche ſie auferlegt, lehrt ſie den Werth und die Nothwendigkeit der gegenſeitigen brüderlichen Unterſtützung am beſten begreifen: durch das Opfer bringt ſie den Menſchen ſeinem Schöpfer näher und läßt ihn immer tiefer in jene unendliche Barmherzigkeit und Liebe Gottes gegen ſein Geſchöpf eindringen, welche die Quelle aller Liebe unter den Menſchen iſt. Mit vollem Recht hat man behaupten können: „die vor„züglichſten Wohlthäter der Armen ſind die Armen „ſelbſt.“ Alle, Arme und Reiche, werden durch die Liebe beſſer, größer, durch eine gemeinſame Kraft hingehoben zum Urbilde aller Ordnung und Vollkommenheit. Die Liebe iſt ganz und gar Freiheit, Gleichheit und Brüderlichkeit. Ohne ſie immer und überall nur Krieg Aller gegen Alle; mit ihr allüberall Friede und Harmonie. Man kann ſagen, daß die Liebe der Brennpunkt der ganzen chriſtlichen Weltordnung iſt. Die Liebe iſt der Charakter, wodurch ſich die Geſellſchaften, welche dem Chriſtenthume gehorchen, von denen unterſcheiden, welche das chriſtliche Geſetz von ſich weiſen. Wurde nicht zu den Chriſten das Wort geſprochen: „daran wird man Euch „erkennen, daß ihr einander liebet.“

II. Kapitel.

Von den Bedingungen, unter denen ſich die Liebe wirkſam erweiſ't.

Die Bedingungen erforſchen, unter denen ſich die Liebe wirkſam erweiſ't, heißt fragen, auf welche Weiſe das Princip, in welchem das Weſen der Liebe beſteht, auf die Beziehungen zwiſchen Reichen und Armen ſeine Anwendung findet, ſo zwar, daß die Liebe nicht blos dem Elend dadurch abzuhelfen vermag, daß ſie dem Armen das ihm abgehende Nothwendige beſorgt, ſondern daß ſie ganz beſonders dem Elend dadurch zuvorkommen kann, daß ſie es in ſeiner Wurzel angreift. Die Liebe iſt ihrem Weſen nach eine im Geiſte gegenſeitiger Zuneigung und gegenſeitigen Opfers dargebotene und angenommene Hingabe ſeiner ſelbſt und deſſen, was man beſitzt. Ihre Quelle und hauptſächlichſtes Erforderniß iſt alſo eine moraliſche Kraft, die mächtig genug auf den Willen wirkt, um den Menſchen zu beſtimmen, das Wohl eines Andern ſeinem Eigenwohl vorzuziehen. Aber dieſe Kraft muß ſich in ihrer Thätigkeit nach den natürlichen und berechtigten Neigungen des Menſchen und nach den Anforderungen ſeines ſocialen Lebens richten. Daraus ergeben ſich beſondere Bedingungen für die Wirkſamkeit der Liebe, die ſich in folgender Weiſe beſtimmen laſſen.

Weil das Elend meiſtentheils aus den Laſtern und Unvollkommenheiten des Armen entſpringt, ſo müſſen dieſe Laſter und Unvollkommenheiten von der Liebe vor Allem bekämpft werden. Ohne Zweifel gibt es Fälle, in welchen ſtärkere Ereigniſſe als der Wille des Menſchen das Unglück über ihn hereinbrechen laſſen, ohne daß man ihm eine Schuld beimeſſen könnte; in einem ſolchen Falle hat die Liebe nichts anders zu thun, als die Hilfe zu bieten, welcher die Noth des Armen bedarf und dieſe Hilfe mit dem Troſt und der Ermuthigung zu begleiten, welche das Unglück ertragen helfen. Aber dieſe

Fälle ſind nicht ſehr zahlreich und das Elend, deſſen Urſprung die Unglücksfälle des Lebens ſind, wäre ſicherlich ſehr unbedeutend, wenn die Familien, welche von ihm heimgeſucht werden, ſich niemals in ihrem Benehmen von der durch das Sittengeſetz und die menſchliche Klugheit gezogenen Regel entfernt hätten. Aber in den Fällen, in welchen das Elend aus einer Schuld des Menſchen ſich herſchreibt, und das iſt am häufigſten der Fall, muß die Liebe ihr Augenmerk hauptſächlich auf die Gewohnheiten des Armen richten. Mit dem Geiſte der Arbeit muß ſie ihm auch die Weisheit geben, welche für gute Verwendung der Arbeitsfrüchte ſichere Gewähr iſt. Außerdem würde ihre Hilfe, ſtatt dem Elend abzuhelfen, es nur ermuthigen und verewigen, indem ſie den Armen die Mittel bietet, in ihren laſterhaften Gewohnheiten zu beharren, ohne ihre traurigen Folgen zu verſpüren. Erſte Bedingung der Wirkſamkeit der Liebe iſt alſo, die *ſittliche Umgeſtaltung* des Armen zu bewirken.

Um aber dieſe Umgeſtaltung zu bewirken, dazu iſt erforderlich, daß derjenige, welcher Liebe erweiſ't, mit dem Armen in einen wahrhaft innigen Verkehr trete. Er muß eine in's Einzelne gehende Erkenntniß ſeiner Lage und ſeiner Bedürfniſſe, ſeiner moraliſchen wie ſeiner materiellen Bedürfniſſe, erlangen; er muß gewiſſermaſſen ein Familienmitglied des Armen werden. Nicht in der materiellen Gabe beſteht die Liebe, das iſt nur ein winziges Theilchen von ihr; und wäre dieſe Gabe nicht vom ſittlichen Einfluß begleitet, ſo wäre ſie oft mehr ſchädlich als nützlich. Was die Liebe ausmacht, das iſt die Hingabe des Menſchen ſelbſt mit all ſeiner geiſtigen und ſittlichen Ueberlegenheit. Durch dieſe Hingabe ſeiner ſelbſt wird die wahre Gemeinſchaft zwiſchen dem Reichen und Armen zur Wirklichkeit; denn der große Vortheil, welchen der Erſte genießt, beſteht nicht in jenem Vorzuge bezüglich der materiellen Güter und der ſie begleitenden Genüſſe, welche nach Allem nur die geringſte Seite des Lebens bilden; ſondern in der Ueberlegenheit bezüglich der Kenntniſſe und der Sittlichkeit, dieſer Früchte jener ſorgfältigeren Erziehung, welche der Reich-

thum möglich macht. Die materielle Gabe, mag ſie auch noch ſo nothwendig ſein, hat nur in ſofern einen Werth, als ſie die Wege bahnt, um einen vollſtändigeren Einfluß auf den Armen zu gewinnen. Derjenige, der Wohlthaten ſpendet, muß nicht bloß Einfluß, ſondern auch Auctorität gewinnen. Die ſchwächere Einſicht und der oft ſchwache Wille des Armen müſſen von einer höheren Erkenntniß und einem ſtärkeren Willen geführt, getragen und im Zaume gehalten werden. Um aber dieſe gründliche und tiefgehende Kenntniß vom Leben des Armen zu beſitzen; um über ihn jene Auctorität ſo voll von Vertrauen und Ueberzeugung zu gewinnen, das iſt nicht das Werk eines Augenblickes, das iſt nicht ein Geſchäft, das ohne Mühe abgemacht werden kann. So verſtanden fordert die Liebe wahrhaft das Opfer des ganzen Menſchen, und nur wenn ſie ſo verſtanden wird, vollzieht ſie ihre ſociale Aufgabe.

Wenn die Liebe in ihrer Ausübung einer gewiſſen Auctorität bedarf, ſo kann das nur eine ſittliche ſein; ſie muß aus freiem Antrieb angenommen und darf niemals aufgedrungen werden; ſie muß in allen Fällen die Unabhängigkeit und Würde des Armen achten. Eine Liebe, welche ſie mißachten würde, wäre keine Liebe mehr; es wäre auf Seite des Reichen ein ebenſo ungerechter als übermüthig frecher Deſpotismus und auf Seite des Armen nur ein ſchmählicher Schacher mit all dem, was des Menſchen Ehre und Stärke ausmacht. Ueberdieß übt die Liebe nur dann, wenn ſie Achtung hat vor dem Armen, auf dieſen eine wahre Macht aus, weil ſie nur unter dieſer Bedingung ſein Herz aufſchließt und an ſich feſſelt. Die Liebe iſt gehalten, die Freiheit, die Neigungen, in einem gewiſſen Maaße ſogar den Geſchmack des Armen zu achten; ſie muß namentlich vor der tiefſten und erhabenſten Anhänglichkeit des Menſchen, vor der Anhänglichkeit an die Familie, hohe Achtung haben. Das Familienleben iſt eines jener mächtigen Schutzmittel gegen alle Unordnung, gegen alle Schwäche und gegen alle Herabwürdigung. Aus der Entfernung von der Familie eine Bedingung der Liebe machen, das hieße nicht blos auf die heiligſten Rechte des Menſchen einen Angriff wagen,

das hieße auch den Zweck der Liebe verfehlen, der hauptsächlich ein Zweck sittlicher Vervollkommnung ist.

Die Liebe, welche auf das freie und edelmüthige Opfer seiner selbst gegründet ist, darf keine Sparsamkeit kennen. Jedoch muß eine weise Vorsicht die Gaben regeln und beschränken. Man muß hier die rechte Mitte einhalten zwischen Verschwendung der Gaben, wie sie von einem unüberlegten Mitleid hervorgerufen wird, und jener engherzigen und kalten Berechnung beim Almosen, wie sie von Manchem für nothwendig gehalten wird, um einem Mißbrauch der Liebe von Seite unwürdiger Armen aus dem Wege zu gehen. Mag die Liebe streng sein gegen die lasterhaften und für wohlmeinende Rathschläge verschlossenen Armen; mag sie in dieser Strenge ein Mittel suchen, sich eher Gehör zu verschaffen, das ist oft nothwendig; aber diese Strenge soll nie angewendet werden, außer es sind die andern Wege fruchtlos eingeschlagen worden; sie soll niemals das Gefühl der Barmherzigkeit zum Schweigen bringen, ohne die es keine Liebe gibt; und sie soll alsbald wieder aufhören, wenn sie nicht mehr nothwendig ist, oder wenn man die Ueberzeugung von ihrer Fruchtlosigkeit gewonnen hat. In jedem Falle ist ein Unglücklicher zu unterstützen, und Niemand weiß, ob sich dieses Herz über kurz oder lang durch die Fortdauer der Liebe nicht rühren läßt, und ob die Wohlthat am Ende doch ihre Früchte trägt im geistigen wie im materiellen Leben.

Solche Gesinnungen muß derjenige haben, der Liebe üben will; aber nicht minder nothwendig sind auch die Gesinnungen des Armen, welcher der Gegenstand der Liebe ist. Wenn der Arme bei der dargebotenen Hilfeleistung des Reichen starr bleibt in seinem Hochmuthe und sich in seine Selbstsucht zurückzieht; wenn er in dem, der seiner Dürftigkeit zu Hilfe kommt, nur einen Günstling des Glückes sieht, dessen unverdientes Glück nur seine Eifersucht erhöht, wenn er diese Hilfe nur als eine nothwendige, aber ungeduldig ertragene Demüthigung ansieht: wäre da die Wohlthat der Liebe für ihn nicht verloren? Es ist also nothwendig, daß die Wohlthat hinge-

nommen werde, wie ſie dargereicht wird, daß auf beiden Seiten ein gleicher Geiſt der Abtödtung und brüderlichen Zuneigung walte. Der Arme muß Selbſtverläugnung beſitzen, um ohne Murren den Gegenſatz zwiſchen der Wohlfahrt der höheren Klaſſen und ſeinem Elende, zwiſchen ihrem Glücke und ſeinen Leiden zu ertragen; er muß ferner Selbſtverläugnung beſitzen, um die Rathſchläge des Reichen anzunehmen, um Glauben in die Ueberlegenheit ſeiner Erkenntniß zu haben, und ſich mit einer vertrauensvollen Hingabe ſeiner Führung zu überlaſſen. Der Arme muß Liebe haben gegen den Reichen, und dieſe Liebe muß ihm die Opfer begreifen laſſen, welche dieſer für ihn bringt. Dadurch, daß er dem Reichen Liebe mit Liebe vergilt, ſchließt ſich der Arme an ihn an; er entſpricht um ſo mehr ſeiner Sorgfalt, er iſt um ſo empfänglicher für ſeine Belehrungen, je beſſer er durch ſeine eigene gute Verfaſſung die Gefühle zu ſchätzen weiß, von welchen jener beſeelt iſt.

Alle dieſe Bedingungen, die wir ſoeben aufgezählt haben, ſetzen eine andere voraus, ohne welche ſie nichtig wären: die Freiheit der Liebe. Wer Liebe ſagt, ſagt zu gleicher Zeit und nothwendiger Weiſe Freiheit; dies ergibt ſich, wenn man die Liebe in ihrem innerſten Weſen betrachtet. In der That, dieſe Hingabe ſeiner ſelbſt und deſſen, was man beſitzt, die durch den Geiſt des Opfers und brüderlicher Zuneigung die rechte Weihe erhält, kann ſie etwas Anderes ſein, als ein freier Act? Und würde dieſer nicht ſeinen weſentlichen Charakter und damit ſeine Tugendhaftigkeit verlieren, wenn der geſetzliche Zwang an Stelle der freien Bewegung des Willens unter dem einzigen Einfluſſe des Gewiſſens treten würde; wenn auf die eine oder die andere Weiſe das Geſetz der Liebe ihre Gränzen zöge und ihre Handlungsweiſe regelte? Man kann von den wohlhabenden Klaſſen geſetzliche Steuern erheben und, was man ſo von den Reichen genommen hat, unter dem Titel eines Zuſchuſſes zu den Lebensmitteln unter die Armen vertheilen; aber nichts wird in dieſer vom Staatsoberhaupt nach genau feſtgeſetzten und gleichmäßigen Regeln vorgenommenen Ver-

theilung der Liebe gleichen. Die hauptſächlichſte Kraft der Liebe, der ſittliche Einfluß, hat bei dergleichen Einrichtungen keinen Platz; alle beſonderen Bedingungen der Wirkſamkeit der Liebe, die wir ſoeben aufgezählt haben, werden dadurch mißkannt und tief verletzt.

Die Liebe muß ſich an das Gewiſſen wenden, um die Sitten des Armen umzugeſtalten; welchen Einfluß auf die Gewiſſen hat nun derjenige, welcher im Namen des Geſetzes ſpricht? Das Geſetz beherrſcht die äußeren Acte, aber es iſt ihm nicht gegeben, in das Heiligthum des Gewiſſens einzudringen. Der letzte Grund des Geſetzes iſt der materielle Zwang; beruft ſich das Geſetz nicht auf den Zwang, ſo iſt es ohne Kraft, es iſt nichts mehr, denn es hat ſeiner Natur nach nicht die Aufgabe, in geiſtiger Ordnung zu ſprechen. Nun verſchließt aber die Seelen nichts mehr der Ueberzeugung, als das Eingreifen des Zwanges. Wie will man das Vertrauen des Armen gewinnen, wenn hinter den Ermahnungen immer die Ruthe des Geſetzes droht? Die Liebe muß ſich auf eine Auctorität ſtützen, aber dieſe Auctorität muß überdies zur geiſtigen Ordnung gehören und ihre Stärke aus der ungezwungenen Uebereinſtimmung der Gewiſſen ſchöpfen. Ohne dieſe freie und unumſchränkte Uebereinſtimmung der Willen gibt es keine ernſtliche Sittlichkeit; man bezweckt höchſtens Heuchelei, aber niemals wahre Umkehr der Sitten. Handelt man überdies nach der ſtrengen Regel des Rechtes, dann nehmen alle Handlungen den Charakter geſetzlicher Verbindung an und man hat keinen Menſchen vor ſich, über den die Wohlthat, welche ihm erwieſen wird, an ſich eine gewiſſe Auctorität verſchafft, ſondern einen Gläubiger, der im übermüthigen Tone verlangt, was das Geſetz ihm zuſpricht. Wenn nun die Armen auf Unterſtützung wie auf ein Recht rechnen können, ſo wird dies nicht nur nicht dazu dienen, ihre Sitten zu verbeſſern, ſondern zur Vermehrung ihrer Laſter beitragen. Wo bleibt da der ſittliche Einfluß der Liebe? Hat ſie mit dem Verluſt der Freiheit nicht auch ihre ganze Macht zur Erfüllung ihrer ſocialen Miſſion verloren?

Während der geſetzliche Zwang der Liebe jeden wirkſamen Einfluß auf die Sitten benimmt, trocknet er auch die Quellen aus, aus denen ſie ſich nährt. Die Liebe iſt nach ihrer Zuneigung thätig: iſt die Zuneigung nicht frei, zu den Gegenſtänden ihrer Vorliebe zu gelangen, dann geht ſie in ſich ſelbſt zurück und erſtickt unter der Laſt des Zwanges, der ſie leiten will. Man verſuche es, die Eingebungen der Liebe den Regeln des Geſetzes zu unterwerfen, ihr mit Gewalt das Werk vorzuzeichnen, das ſie zu vollbringen hat, und je mehr man ſich Mühe gibt, ihre Thätigkeit in Gang zu bringen, deſto mehr wird ſie ſich den Augen entziehen und ihre Schätze verſchließen.

Freiheit hinſichtlich der Gabe an und für ſich, Freiheit hinſichtlich der Art zu geben, dies iſt die Bedingung, ohne welche es keine wahre Liebe gibt. Selbſt wenn die Liebe in der Geſtalt einer Inſtitution auftritt, muß ſie noch frei bleiben. Wie alle zum ſocialen Leben nothwendigen Kräfte, muß ſich auch die Liebe, um im vollen Beſitz ihrer Macht zu ſein, auf die Ueberlieferung ſtützen und den Charakter beſtändiger Dauer annehmen können. Ihre Werke, welche den allgemeinen und beſtändigen Bedürfniſſen der Geſellſchaft entſprechen, haben ein Recht darauf, daß ihnen durch den Schutz der öffentlichen Macht eine von dem beſchränkten Leben und dem beweglichen Willen der Individuen unabhängige Dauer geſichert werde. Damit aber die Liebeswerke nach dieſen Bedingungen gegründet werden, damit ſie in ihrer Thätigkeit ihre ganze Wirkſamkeit bewahren, muß das Princip der Freiheit in ihnen zur Anwendung kommen, muß es frei ſtehen, ſie zu gründen, und freiſtehen, die Regeln für Verwaltung dieſer Stiftungen aufzuſtellen, ſo zwar, daß die Schöpfung, obwohl unter dem Schutze und der Oberaufſicht der Staatsgewalt ſtehend, bei der Zueignung ihrer Hilfe jene Unumſchränktheit und Unabhängigkeit bewahren kann, die zur Erfüllung der Aufgabe der Liebe unumgänglich nothwendig ſind.

III. Kapitel.

Der Rationalismus und Materialismus wiſſen nichts von Liebe.

Wie ſollten der Materialismus und Rationalismus nicht der Liebe widerſtreben, da die Liebe weſentlich aus der Entſagung hervorgeht, und erſterer durch die Hoffart des Geiſtes, letzterer durch die Lüſternheit der Sinne den geraden Gegenſatz zur Entſagung bilden? Der Stolz concentrirt den Menſchen in ſich ſelbſt; ſtatt ihn zu vermögen, ſeines Gleichen zu dienen, wie es die Liebe fordert, bewirkt er, daß er ſich von ihnen bedienen läßt, als ob ſie nur ſein Eigenthum und Werkzeuge ſeiner egoiſtiſchen Größe wären. Und wie ließe der Materialismus dem Opfer Platz, nachdem er des Menſchen Beſtimmung in den Genuß ſetzt? Die Begierlichkeit des Menſchen iſt unendlich, und ſeine Genußmittel beſchränkt; ſeien ſeine Beſitzungen auch noch ſo ausgedehnt, ſein Vermögen noch ſo übergroß, immerhin ſind ſie für ſeine Habſucht zu ſpärlich; wie ſollte er ſich alſo dazu entſchließen, ſie mit einem Andern zu theilen? Uebrigens iſt der Genuß ausſchließlich perſönlich, und der Menſch, der ihn zu ſeinem Ziele macht, kann, wenn er conſequent ſein will, auf Niemand Andern achten, als auf ſich ſelbſt. Warum ſollte er ſich in ſeiner Ruhe einen Abbruch thun? warum ſich den Sorgen, Verdrießlichkeiten und Beſchwerden der Liebe unterwerfen? warum ſeinem Widerwillen Trotz bieten und ſich im Umgang mit dem Elend beſudeln, da er doch ungeſtört in ſich alle Süßigkeiten und Zerſtreuungen genießen kann, welche der Reichthum bietet Offenbar iſt die Liebe für einen Menſchen, der den Materialismus zur Richtſchnur ſeines Lebens genommen, nur ein Unſinn; ſie iſt gegen ſeine Natur.

Es iſt eine Erfahrung aller Zeiten, daß da, wo der Rationalismus und Materialismus herrſchten, nicht blos die Liebe abnahm und verſchwand, ſondern auch die Armuth verachtet

und der Arme zum Sclaven wurde. „Alles, ſagt Roſcher, in „der helleniſchen Welt hatte ſich in den Rationalismus ver„wandelt und dieſer ſeinerſeits gipfelt in dem Gegenſatz zwi„ſchen Reichen und Armen.“ [1]) Dieſer Krieg zwiſchen Reichen und Armen iſt eine hervorſtechende Thatſache in der Geſchichte der alten Geſellſchaften. Man weiß, welchen Platz er vom Anfang an in der römiſchen Geſchichte behauptet und er findet ſich der Hauptſache nach wieder in allen Erſchütterungen, durch welche die Städte Griechenlands beunruhigt wurden. Der Egoismus wird ſogar in den Schriften der heidniſchen Weiſen ohne Scham zur Schau getragen. „Zum Gaſtmahl lade „deinen Freund ein, ſagt Heſiod, namentlich jenen, der dir am „nächſten wohnt. Wenn dir dann ein Unglück zuſtößt, dann „werden deine Nachbarn in größter Eile dir zu Hilfe eilen. „Liebe den, der dich liebt, hilf dem, der dir hilft, gib dem nicht, „der dir nichts gibt.“ [2]) „Erbärmliche Armuth, ruft Theognis „aus, warum belaſteſt du mich mit deinem Gewicht, und er„niedrigſt dadurch meinen Körper und Geiſt zugleich, und „warum drängſt du mir wider meinen Willen deine entehren„den Rathſchläge auf?“ [3]) Platon will durchaus nicht, daß es Bettler in ſeinem Staate gebe. „Wenn Jemand ſich zu „betteln erfrecht, ſagt er, und durch vieles Bitten ſeinen Le„bensunterhalt ſammelt, den ſollen die Markaufſeher (Agora„nomen) vom öffentlichen Platze, die Stadtaufſeher (Aſtyno„men) aus der Stadt, die Landwirthe (Agronomen) vom „flachen Lande verjagen, damit das Land auf einmal von die„ſer Thiergattung gereinigt ſei.“ [4]) Niemals wollte man im Alterthume dulden, daß der Reiche ſich ſo weit erniedrigen, und keinen Armen mehr verachten ſollte. [5])

Nur nach einem viele Jahrhunderte andauernden Kampfe gelang es dem Chriſtenthum, über dieſe Hintanſetzung und

[1]) Die Grundlagen der Nationalöconomie. Bd. II.
[2]) Opera et Dies, V. 340–355.
[3]) V. 649–652.
[4]) Leges etc., Buch IX, 936, C.
[5]) Quintilian, Declam., 301.

Verachtung des Armen, die aus der Herrschaft des Stolzes und der sinnlichen Lüsternheit im Heidenthume folgten, zu triumphiren. Die Geschichte dieses Kampfes, von der Hand eines Meisters geschrieben, bietet uns einen vollkommen überzeugenden und in Rücksicht auf unsere gegenwärtige Lage jenen äußerst nothwendigen Unterricht, den nur die Vergangenheit uns geben kann.[1]) So oft in unserer modernen Welt der Geist der christlichen Entsagung an Macht verliert, so oft erhebt der Geist und die Härte des Heidenthums gegenüber den Armen sein Haupt wieder. Besonders klar zeigt sich diese Rückkehr der modernen Welt zum heidnischen Egoismus am Anfange der Reformation. In der Mitte des sechszehnten Jahrhunderts beruft sich in England die Staatsregierung unter Eduard VI. wiederholt vergebens auf die Liebe und ergreift umsonst Maaßregeln, um ihre Ausübung zu erleichtern. „Ohne Erfolg, sagt Pashley, wendet man sich an die „religiösen Gefühle und an das Ansehen des Klerus, um das „Volk zu bestimmen, die Pflicht der christlichen Liebe zu er„füllen.“[2]) Gleiche Stimmung der Geister findet sich in Frankreich zur nämlichen Epoche. Das Edict Heinrichs II. vom 13. Februar 1551 gibt uns dafür einen Beweis: „Die „Almosensammlungen, heißt es dort, die man wöchentlich in „jeder Pfarre erheben wollte, sind so unbedeutend und ist die „Liebe der meisten unserer wohlhabenden Insassen und der „Bewohner unserer Stadt so erkaltet, daß es schwer, ja un„möglich ist, das Almosen für die genannten Armen, das man „wöchentlich unter sie vertheilte, ferner zu erheben, eine Sache, „die uns viel Leidwesen und großen Verdruß verursacht.“ Als die Bettler in Folge von Unglücksfällen der Zeit sich mehrten, nahm man gerade in jenem Zeitpunkte, in welchem die Liebe immer mehr schwand, seine Zuflucht zur äußersten Strenge. Der Bettel ward verboten. „Den Weibern, sagt das Edict

[1]) Man sehe La charité chrétienne dans les premiers siècles de l'église von Graf Franz von Champagny.

[2]) Pauperism, S. 186.

„vom 9. Juli 1847, unter Strafe der Peitſche oder der Ver-
„bannung aus der Gerichtsbarkeit und der Grafſchaft von
„Paris, den Männern unter der Gefahr, auf die Galeeren
„geſchickt zu werden.“ [1])

So ſtreng jedoch dieſe Geſetzgebung ſein mag, ſo iſt ſie doch nichts in Vergleich zu den Strafen und zu der Behandlung, welche in England zur nemlichen Zeit gegen die Bettler im Schwunge waren. Naville faßt die engliſche Geſetzgebung bezüglich dieſes Gegenſtandes in folgende Sätze zuſammen: „Ein unter Heinrich VIII. im Jahre 1530 erlaſſenes Geſetz
„verurtheilt die preſthaften Bettler zu Ketten oder zu Peitſchen-
„hieben; die geſunden Bettler ſollen an das hinterſte Ende
„eines Karrens gebunden und bis aufs Blut gepeitſcht werden.
„Im Jahre 1535 verſchärfte man dieſe Peinen dahin, daß
„den Armen im erſten Wiederbetretungsfall das rechte Ohr
„abgeſchnitten, und im zweiten das Todesurtheil über ſie geſpro-
„chen werden ſollte. Dieſes Geſetz ſchien noch zu milde und im
„Jahre 1547 beſchloß das Parlament unter Eduard VI., daß
„jeder geſunde Arme, der drei Tage lang unthätig bliebe, mit
„glühendem Eiſen auf der Bruſt gebrandmarkt werden und
„zwei Jahre lang als Sclave der Perſon dienen ſollte, die ihn
„angezeigt hatte. Dieſer Sclave durfte nur mit den ſchofelſten
„Speiſen genährt werden und war unter den ſchimpflichſten
„Mißhandlungen zu den ſchwerſten Arbeiten gezwungen. Ent-
„ſprang er und blieb zwölf Tage abweſend, dann wurde er,
„ſobald man ſeiner wieder habhaft wurde, mit glühendem Eiſen
„an Wange und Stirne gebrandmarkt und für den Reſt ſeiner
„Tage zum Dienen gezwungen. Er konnte an andere Herrn
„verkauft oder vermiethet werden, denen dann der erſte Beſitzer

[1]) Bemerkenswerth iſt, daß in Frankreich der erſte Erlaß gegen die Bettler, jener des Königs Johann vom Monat Februar 1350, mit der Ausbreitung der großen Sittenverderbniß des vierzehnten Jahrhunderts zuſammenfällt. Nach der Beſtimmung dieſes Mandates wurde der Bettler im Wiederbetretungsfalle am Schandpfahle ausgeſtellt, an der Stirne mit glühendem Eiſen gebrandmarkt und verbannt.

„alle ſeine Rechte abtrat. Im Jahre 1572 verdammt das „Geſetz den Bettler zu grauſamen Peitſchenhieben und zur „Durchlöcherung des Ohrenknorpels mit einem glühenden „Eiſen! Machte er ſich des Rückfalles ſchuldig, und war er „älter als achtzehn Jahre, dann wurde er zum Tode verur„theilt, wenn nicht eine von Liebe beſeelte Perſon ſich entſchloß, „ihn auf ein Jahr in ihren Dienſt zu nehmen.“ [1])

Dieſe grauſamen Strafen werden allmälig milder; die Sitten würden ſich heutzutage dagegen empören; aber die Liebe, die wahre chriſtliche Liebe, die im Armen einen Bruder ſieht und ihm mit leidenſchaftlicher Sorgfalt Hilfe bringt, dieſe Liebe iſt aus England verſchwunden, ſeitdem der Proteſtantismus daſelbſt die Macht der Entſagung beeinträchtigte und ſeitdem er durch die freie Forſchung die Herrſchaft der individuellen Vernunft und durch Mißachtung der kirchlichen Gebote über Abtödtung die Herrſchaft der ſinnlichen Genüſſe an ihre Stelle geſetzt hat. Es gibt in England viel Edelmuth; dieſe ariſtocratiſche Tugend haben die höheren Klaſſen Englands noch bewahrt. Dieſer Edelmuth hat ſeine Quelle in einem Gefühle natürlichen Mitleids mit dem Unglück verbunden mit einem Gefühle deſſen, was ein Menſch höheren Standes der Geſellſchaft ſchuldig iſt; aber an dieſem letzten Gefühl haben das Verlangen nach perſönlicher Größe und der ariſtocratiſche Hochmuth den größten Antheil, und die Prahlerei nimmt meiſtentheils einen größeren Platz ein, als die Liebe. Die glaubwürdigſten Männer, welche England in nächſter Nähe

---

[1]) De la charité légale, Bd. I, S. 281. Naville hat die Verfügungen dieſer Geſetzgebung aus engliſchen Schriftſtellern, wie aus Burn, Ruggles, Morton, Eden und andern zuſammengetragen. Die neueſten Geſchichtſchreiber des Pauperismus berichten in gleicher Weiſe von dieſen grauſamen Verfügungen der engliſchen Geſetze. Man ſehe namentlich Bashley Pauperism, Kap. V.; Nicholls A History of the english poor law, Theil I, Kap. III. und IV. — In der Einleitung zur Acte Eduard VI. vom Jahre 1547 werden die Bettler Feinde der öffentlichen Sache genannt, „unprofitable members or rather enemies of the common wealth.“ — Nicholls I, S. 131.

beobachtet haben, heben dieſen Mangel wahrer Liebe im vereinigten Königreiche hervor.[1]) Seit der Reformation galt der Arme in England immer als Feind; der Abgrund von Luxus und Egoismus, welcher in England den Reichen vom Armen trennt, erweitert und höhlt ſich unaufhaltſam aus. Als wir vom Elend in England handelten, haben wir mit Nachdruck auf dieſe Thatſache und ihre beweinenswerthen Folgen hingewieſen. Möge hier noch das Zeugniß Cochin's über die offenkundige Abnahme der Liebe im Vaterlande Heinrich VIII. und der Eliſabeth einen Platz finden: „Die Geſchichte der Wohlthätigkeitsgeſetzgebung und des Pauperismus „in England beweiſ't zum Ueberfluß, daß man in dieſem „großen Lande den Armen nährt, aber nicht beſſert; man „fürchtet den Armen, aber liebt ihn nicht; ich getraute mich „nicht zu ſagen, daß man, ſtatt ihm Gutes zu thun, ihm den „Krieg erklärt, wenn das nicht einer der hervorragendſten „Staatsöconomen, welche dieſen Gegenſtand behandelten, Charles Weſton in ſeinen Bemerkungen zu den Armengeſetzen (1802), vor mir an einer Stelle geſagt hätte, welche „das Gepräge ausdrucksvoller und ſchmerzerfüllter Beredſamkeit „aus jedem Worte blicken läßt: „So haben wir endlich, ſagt „„er, nach einem hundert und vierzig Jahre langen Kriege „„einen vollſtändigen Sieg errungen und unſere Feinde zu „„Kriegsgefangenen gemacht; aber, gleich als ſtünden wir am „„Ende eines Bürgerkrieges, ſo zeigt ſich jetzt, daß wir unſere „„Hilfsquellen erſchöpft, unſer Land entvölkert, ſeine Sitten „„verſchlechtert, ſeine Thatkraft gelähmt und dafür eine troſtloſe Wüſte, die nur an gefährlichen Pflanzen, giftigen Thieren, anſteckenden Elementen fruchtbar iſt, erobert haben; ein „„Gebiet, das uns einzig laſterhafte, verſunkene, gegen alle „„Sorge abgeſtumpfte Weſen gibt, die uns weder Ehre noch

[1]) Dieſer Ausdrucksweiſe bedient ſich Cochin in ſeiner Studie über den Stand des Pauperismus in England (Annales de la charité 1854, S. 140.) - Man ſehe im nämlichen Sinne Lemire, Coup d'oeil sur l'Angleterre, Kap. VII.

„„Vortheil einbringen, die ein Hemmschuh für unsere Kraft-
„„entwicklung, ein Bleigewicht für unsere Industrie, ein
„„Schandflecken für unsere Sitten, eine ansteckende Seuche der
„„gefährlichsten Art für unsere Wohlfahrt bilden, und uns
„„ausschließlich auf Mittel sinnen heißen, wie eine so unheil-
„„volle Beute wieder abgeschüttelt werden könne.““[1])

In der That, die Armen, welche man noch in unsern Tagen in die Arbeitshäuser Englands einsperrt, sind Kriegsgefangene. „Während der letzten zehn Jahre, sagt Pashley, „habe ich viele Gefängnisse und Irrenhäuser nicht blos in „England, sondern auch in Frankreich und Deutschland be-„sucht. Ein einziges englisches Arbeitshaus enthält mehr „Mißbräuche, die eine Beseitigung gebieterisch erheischen und „das Princip ihrer Einrichtung verdammen, als ich deren in „den schlechtesten Gefängnissen und Irrenhäusern getroffen „habe. Das Arbeitshaus, wie es heutzutage besteht, ist ein „Schimpf und eine Schande für England. Etwas Aehnliches „findet man auf dem ganzen Festlande nicht mehr.“[2]) Fest darauf bestehend, daß das Arbeitshaus recht wohl einer Verbesserung fähig ist, und daß es eine nützliche Einrichtung werden kann und gegenwärtig auch zum Theil geworden ist, bezeugt Nicholls, der sie mit eigenen Augen sah, die nämlichen Mißbräuche und Abscheulichkeiten. „Es gab, sagt er, vor nicht gar langer „Zeit Höhlen von Müssiggängern, schlechten Leuten, Tauge-„nichtsen, unter denen sich eine gewisse Zahl von Schwächlin-„gen und Blödsinnigen und einige unverschuldeter Weise in „Armuth gefallene Unglückliche befanden; Jünglinge und „Greise, Weiber und Männer, alle lebten ohne Ordnung, ohne „Zucht, ohne Unterschied durcheinander... Das waren Heerde „der Ansteckung, eine Art Pesthäuser (a sort of pest-house), „wo die sittlichen, socialen und physischen Krankheiten Entsteh-„ung und Nahrung fanden und von wo aus sie ihr Gift auf „die benachbarten Bezirke verbreiteten.“[3])

[1]) Annales de la Charité, 1854, S. 170.
[2]) Pauperism, S. 364.
[3]) History of the English poor law, II, S. 108.

Frankreich ist aus besonderer Gnade Gottes und Dank den Sitten, welche es aus dem katholischen Einflusse erhielt, dieser für den Armen so schimpflichen Verachtung, und diesem das protestantische England so sehr entehrenden Kriege so ziemlich fremd geblieben. Aber so oft der katholische Geist in Frankreich unter dem Einflusse gottloser und revolutionärer Principien auf Augenblicke erlahmte, eben so oft erhob der Haß gegen den Armen sein freches Haupt und ebenso oft waffneten sich die Gesetze mit all ihrer Strenge gegen ihn. „Im Jahre 1767, sagt Tocqueville, wollte der Herzog von „Choiseul den Bettel in Frankreich mit einem Schlage ver„nichten. Aus den Berichten der Aufseher ist ersichtlich, mit „welcher Strenge er sich an die Sache machte. Die Landrei„ter hatten den Auftrag, alle Bettler festzunehmen, die sich im „Königreiche vorfanden; man versichert, daß mehr als fünfzig „Tausend auf diese Weise ergriffen wurden. Die arbeitsfähi„gen Landstreicher mußten auf die Galeeren geschickt werden; „für die übrigen öffnete man, um sie unterzubringen, mehr „denn vierzig Bettelhaüser; es wäre besser gewesen, man hätte „die Herzen der Reichen geöffnet.“ [1]) Als der Herzog von Choiseul in dieser Weise gegen die Armen verfuhr, schrieb Dupaty, ein philanthropischer Beamter und Freund Voltaire's und Condorcet's in seinen Briefen über Italien: „Die Armen „sind überall eine Mittelgattung zwischen den Reichen und „den Thieren, ja stehen den letzteren wohl noch näher.“ Der Convent näherte sich in seiner Strenge gegen die Bettler den Grausamkeiten des englischen Gesetzes. Nach dem Wortlaut des Decretes vom 24. Vendémiaire [2]) im Jahre II der Republik wurde jeder seßhafte Bettler, der zum drittenmale als rückfällig betroffen wurde, zur Verbannung verurtheilt; jeder in das Strafhaus verbrachte Bettler, der nach einer einjährigen Haft kein Domicil nachweisen konnte, wurde ebenfalls zur Verbann-

[1]) L'ancien Régime, S. 202.

[2]) Vendémiaire ist der erste Monat des franz. Republikjahres und umfaßt die Tage vom 22. September bis 21. Oktober. A. d. Ü.

ung verurtheilt. Der hiefür bestimmte Ort war Fort-Dauphin in Madagascar.

Diese so strengen Gesetze gegen die Bettler haben ihren Grund in einem System, nämlich in der Abschaffung des Bettels durch das Gesetz; und dieses System hat hinwieder seinen Grund in der Scheu des Sensualismus vor der Noth des Armen und in der Empörung des rationalistischen Stolzes gegen das Gesetz der Armuth, welches Gott dem Menschen zur Strafe für die erste Sünde auferlegt hat. Mag man gegen den Bettel, wenn er mit jenen besondern und streng bestimmten Eigenschaften auftritt, die ihn der Gesellschaft gefährlich machen, so zwar, daß der Bettler nicht blos mehr ein Armer, sondern, weil im Zustande der Feindseligkeit gegen die sociale Ordnung, ein Straffälliger, mag man gegen diesen, sage ich, strenge Maaßregeln ergreifen; Niemand wird hier einen Widerspruch einlegen. Aber den einfachen Bettel, das heißt die Handlung eines Menschen, der seinen glücklicheren Bruder im Namen Gottes um das ihm abgehende Nothwendigste bittet, zum Verbrechen stempeln, das ist eine Verletzung des Naturrechtes und ein Beweis von einer tiefen Vergessenheit des Gesetzes vom christlichen Leben. [1])

---

[1]) Duchâtel, der ehemalige Minister des Innern unter der Regierung des Königs Louis-Philipp, ein berühmter Staatsmann und wahrheitsliebender Geist, der sich nicht leicht zu Uebertreibungen und Schwärmereien hinreissen läßt, beleuchtet mit einem Tone, der Ueberzeugung und Unwillen zugleich athmet, die ganze Ungerechtigkeit bei Unterdrückung des reinen und einfachen Bettels. „Ein unglücklicher Familienvater hat kein Brod; alle „Quellen sind erschöpft, oder Krankheiten machen ihn zur Arbeit unfähig; „oder er kann keine Arbeit bekommen. Aber die Liebe vergißt ihn und „sucht ihn nicht auf in seinem unbekannten Schlupfwinkel, wo er sein „Elend verbirgt. Um dem Tode zu entrinnen, um seine Familie zu er„nähren, wagt er zu betteln. Was wird ihm widerfahren, wenn die „Gesetze vollzogen werden? Die Abwandlung vor dem Zuchtpolizeigericht „und der Verlust seiner Freiheit. Welches Verbrechen hat er denn be„gangen? er hat keine Lebensmittel und das Leben macht bei ihm wie bei „allen andern Menschen seine Ansprüche geltend; hierin besteht sein Verbre„chen. Weßwegen wollt ihr ihn mit euren Gesetzen und Arresten strafen?

Iſt man nicht ſo weit gegangen, daß man dem Reichen es wehrte, Almoſen zu geben? und traf nicht das ſtrafende Geſetz Jeden, der ſich gegen den Armen barmherzig erwies und ſtrafte man nicht auf dieſe Weiſe die Erfüllung einer der erſten Pflichten der ganzen chriſtlichen Sittenlehre? Es iſt wahr, dieſe der natürlichen Gerechtigkeit und dem geſunden Sinne zuwiderlaufenden Geſetze konnten niemals in ihrer vollen Strenge angewendet werden; aber ſie ſind ein Beweis mehr dafür, daß der chriſtliche Sinn der Liebe erloſchen iſt, und treten namentlich in Zeiten, in denen dieſes Gefühl durch die Ueberhandnahme des Rationalismus und Materialismus ſchwer beeinträchtigt wird, an das Licht des Tages.[1])

„Weil er nicht reich, oder weil er ein Menſch iſt? Wollt ihr ihn leben „lehren ohne zu eſſen, oder ihm weiß machen, er befinde ſich ohne Geld „im Wohlſtand? Setzen wir den Fall, ich gebe das auf einen Augen„blick zu, daß alle Bettler arbeitsfähig ſeien und Verwendung finden kön„nen. Seit wann ſtrafen die Geſetze den Müſſiggang? Das Geſetz muß „gleich ſein für Alle: wenn es den Müſſiggang ſtraft, dann muß es ihn „mit ſeinen Strafen verfolgen bei denen, die Etwas beſitzen eben ſo gut, „als bei denen, die nichts beſitzen . . . Und die Lüge, und den Betrug, „wollen wir ſie dulden? Aber die Lüge des Bettlers, ſo lange ſie nicht „in Prellerei ausartet, gehört die unter das Geſetz? Traget euer Prin„cip auf die höheren Klaſſen der Geſellſchaft über und ſehet dann, welche „Verwirrungen ihr anſtiftet. Straft ihr die Lüge eines Stellenreiters, „der, um einen leeren Platz zu bekommen, ſich mit Dienſten brüſtet, die „er nie geleiſtet, Unglücksfälle vorſchützt, die ihn nie getroffen? Gibt es „denn zwei Gerechtigkeiten in der Welt? Gibt es ein beſonderes Geſetz „für die Armen, als wären ſie ein von einem Sieger unterjochtes Volk?... „Die Freiheit zu betteln muß dem Armen gelaſſen werden, wie dem Ar„beiter die Freiheit des Gewerbebetriebes und wie allen Gliedern der Ge„ſellſchaft die Freiheit der Perſon. Die Regeln der natürlichen Gerechtig„keit dulden nicht, daß der Bettel unter den Verbrechen des Strafgeſetz„buches eine Rolle ſpiele." De la charité, S. 265.

[1]) Man ſehe die verſchiedenen über dieſen Punkt erlaſſenen Geſetze im Buche Naville's De la charité légale, I, 291. — Als in der Mitte des vierzehnten Jahrhunderts das chriſtliche Gefühl abnahm, trat dieſe Verfügung in der Geſetzgebung Frankreich's und England's auf. In Frankreich wurde ſie unter dem Deſpotismus Ludwig XIV. erneuert, trat mit all ihrer Grauſamkeit auf während der Revolutionsperiode im Geſetze vom

Iſt es überdieß nicht wahr, daß ſelbſt die gelindeſte Unterdrückung des Bettels, wenn man ihm nämlich keine andere Strafe als die Arbeit auflegt, ſchließlich doch nur zu Armenhäuſern führen muß, das heißt zu einer wahren Gefangenſchaft, die oft viel grauſamer iſt, als die über jene verfügte Gefangenſchaft, welche wegen der ſtrafwürdigſten Vergehen vom Gerichte verhängt wird? In den Armenhäuſern wird der Arme im vollen Sinne des Wortes als ein Beſiegter behandelt, und man kann daſelbſt, wie in den Arbeitshäuſern, jeden Tag jene Verachtung und Feindſeligkeit gegen die Armuth ſich äußern ſehen, wie ſie den Geſellſchaften eigen iſt, welche eine Beute des Stolzes und der Sinnlichkeit geworden ſind. [1])

---

24. Vendémire im II. Jahre der Republik. In England trat ſie gegen die Mitte des ſechszehnten Jahrhunderts zur Zeit der Reform von Neuem in Kraft.

[1]) Es gibt Staatsöconomen, die von aufrichtig chriſtlicher Geſinnung beſeelt ſich über den wahren Charakter der Armenhäuſer und über die Möglichkeit, aus ihnen Wohlthätigkeitsanſtalten zu machen, vielfach täuſchen. Der Gedanke, die äußere Ordnung der Geſellſchaft auf adminiſtrativem Wege zu ſichern, dieſer Gedanke, der den rationaliſtiſchen Vorurtheilen unſerer Zeit entſpringt, führt dieſe Schriftſteller irre, und ſtellt ihnen die Unterdrückung des Bettels mit allen ihren Folgen, von denen die Armenhäuſer eine der verhaßteſten iſt, als nothwendig geboten vor die Seele. Die Gewalt der Dinge gewinnt hier über die guten Abſichten die Oberhand und die Armenhäuſer bleiben immer Orte ſittlicher und materieller Anſteckung, mit Recht von allen denen verworfen, welche das chriſtliche Gefühl für die Rechte des Armen und für die ihm ſchuldige Achtung bewahrt haben. „Hier, ſagt Naville, breitet das Laſter alle ſeine Scheußlichkeiten aus; hier „hat die Vermiſchung ſchwacher Greiſe mit ausgeſchämten Landſtreichern „für einen noch edlen Dürftigen den entehrendſten Zug; hier gährt die „Verderbniß mit der vollſten Kraft und verewigt ſich mit größter Rühriger„keit; hier macht die Frechheit, der individuellen Frechheit zum Trotz, die „ſtrengſten und drückendſten Maaßregeln nothwendig. Aber einen Dürf„tigen in ein Armenhaus ſchaffen, das heißt ihm nicht blos die Familie, „Ehre, Freiheit und alles edle Gefühl rauben, das heißt ihn gewiſſermaſ„ſen zum Tod verurtheilen; denn es iſt ſchließlich eine ausgemachte Sache, „daß die Sterblichkeit um Vieles jene übertrifft, der die nämlichen Indi„viduen ausgeſetzt geweſen wären, wenn man ſie nicht daſelbſt eingeſpeert „hätte." (De la charité légale, II, S. 7.)

Man begnügt sich nicht damit, die Liebe durch den, dem Armen erklärten Krieg thatsächlich zu verdrängen, man verdrängt sie auch im Princip durch entstellende oder gänzlich un-

---

„Wenn man begreifen will, sagt Dechâtel, was der Aufenthalt in Ar-„menhäusern zu bedeuten habe, so muß man jene Denkschrift um Rath „fragen, welche Doctor Villermé unter dem 29. November 1824 in der „Academie der Wissenschaften vorlegte. Man wird daraus ersehen, daß „im Armenhause zu Saint-Denis jährlich nahezu ein Armer unter dreien „starb. In den andern Armenhäusern verhielt sich die Sterblichkeit wie „1 zu 6. Im Armenhause zu Saint-Denis leben zu müssen, das kam „so ziemlich einer Verurtheilung zum Tode gleich." (De la Charité, S. 406.)

Die Schilderung, welche Martin Doisy in seinem Dictionnaire d'Économie charitable von den Armenhäusern entwirft, dürfte genügen, um deren Einrichtung in ihrem wahren Werthe erscheinen zu lassen: „Das Armenhaus hält die Mitte zwischen Gefängniß und Spital „(Hospitium). Sein Zweck ist, den Bettlern ein Obdach zu bieten, sie „zur Arbeit zu zwingen, ihre Faulheit und ihre Laster zu bessern, aus „ihnen sittliche, arbeitsame und nützliche Bürger statt verkehrte und ge-„fährliche Taugenichtse zu machen, ein Schreckmittel zu sein den Indivi-„duen, die unter dem Einflusse einer schlechten Erziehung oder schlechter „Beispiele mit Nichtsthun ihre Tage hinbringen. Das Armenhaus ist „also eine Art sittlichen Siechenhauses." Weiter unten fügt der Autor hinzu: „Der Bettel ist im Strafgesetzbuch unter den Verbrechen aufge-„führt; die Bettler sind Uebelthäter wie die andern und Gefangene von „besonderer Natur. Die Armenhäuser sind die nothwendige Sanction „des Systems, welches die freiwillig arbeitslosen Bettler straft und sie „unter Anwendung von Gewalt zur Arbeit vermögen will. Aber durch „das Gesetz und durch die gezwungenen Strengheiten der Armenhäuser „wird es den Müssiggängern niemals einen Geschmack an Arbeit beibringen „und den Bettel abstellen. Könnt ihr viele Bettler anführen, welche durch „das Arbeits- oder Armenhaus zur Arbeit vermocht wurden? Diese „Reform der Sitten kann nur das Werk der dem Armen von freien „Stücken gewidmeten und von ihm von freien Stücken angenommenen „Liebe sein. Von der thätigen und umsichtigen Liebe, von dem Schutz „der Wohlhabenden gegen die Armen muß man die Ausrottung des „Bettels erwarten, und nicht von dem Strafgesetz, das hier nur eingrei-„fen kann zum Nachtheil der heiligsten Gesetze der Freiheit und Würde „des Menschen, so wie sie die christliche Gesellschaft versteht. Der Bettel „hat seine Nachtheile, wer wollte das läugnen? Aber wo ist in aller „Welt eine Freiheit, die nicht auch die ihrigen hat? Daraus ein Verbre-„chen zu machen, weil er unbequem ist, weil der Anblick des Armen den

wahre Lehren. Man hat mit der Theorie von der beſchränkten Wohlthätigkeit den Anfang gemacht, und manche Schriftſteller, die vor keiner Ungeheuerlichkeit zurückbeben, ſind durch den unwiderſtehlichen Drang der Logik dahin gekommen, daß ſie die Wohlthätigkeit als unvereinbar mit der Würde der durch den Rationalismus mündig gewordenen und erneuerten Menſchheit ächteten.

Das Syſtem der beſchränkten Wohlthätigkeit ging aus den Nützlichkeitslehren des Malthus hervor. Damit iſt nicht geſagt, als ob Malthus mit Vorbedacht zu dieſer ſelbſtſüchtigen Utilitätswohlthätigkeit, die mit der wahren Wohlthätigkeit nichts gemein hat, den Boden legen und ihre Regeln vorſchreiben wollte. Malthus hat in dieſem wie in vielen andern Punkten die Grundſätze nur ausgeſprochen, ohne klar, zu ſeiner Ehre ſei es geſagt, deren Tragweite zu durchſchauen. An mehreren Stellen ſeines Buches über die Bevölkerung hält er im Augenblicke, in welchem er die Regeln der beſchränkten Wohlthätigkeit gibt, zaghaft inne und weicht aus, beherrſcht von dem Gefühle für chriſtliche Wohlthätigkeit, der ſich auch der ausgeprägteſte Utilitätsmann, wenn er einmal unter dem ſelbſt ſchwachen Einfluſſe des Chriſtenthums geſtanden iſt, nicht gänzlich entziehen kann. „Bei einem Gegenſtande dieſer „Art, ſagt er, dürfen die allgemeinen Principien nicht über „die gerechten Schranken hinaus verfolgt werden, obgleich es „immerhin nothwendig iſt, ſie nicht aus dem Auge zu verlie„ren. Es kann viele Fälle geben, in denen die einem Indi„viduum zu ſeinem Troſte erwieſene Wohlthat das Uebel weit „überragt, welches daraus durch eine entferntere Folge hervor„gehen kann ... Ein entſchieden laſterhafter Beiſtand iſt jener, „der in ſyſtematiſcher Weiſe geleiſtet wird, welcher eine ſichere „und beſtimmte Hilfe bietet, ſo daß der Arme, welches auch „ſein Betragen ſein mag, mit voller Zuverſicht darauf rechnen

„Stolz des Rationaliſten demüthigt und das Zartgefühl des Senſualiſten „kränkt, das iſt ein klarer Beweis für die Abnahme des chriſtlichen Gei„ſtes in der Geſellſchaft.

„kann.“ [1]) Fragt man aber den Malthus um die Fälle, in denen die Hilfe im Elende jede andere Rückſicht überragen muß, ſo antwortet er, „das ſind die Fälle, in denen derjenige, „der Hilfe bedarf, ſich ſein Unglück nicht ſelbſt in Folge ge„wohnter Faulheit oder Unvorſichtigkeit zugezogen hat.“ Man weiß, was das Wort Vorſicht in der Bevölkerungslehre des Malthus zu bedeuten habe. Offenbar geht hier die Utilitätslehre einen guten Schritt weiter und die Logik macht durch Aufſtellung des Syſtems von der beſchränkten Wohlthätigkeit ihre vollen Rechte geltend. [2])

Die Theorie von der beſchränkten Wohlthätigkeit wurde mit allen ihren Conſequenzen von den Schülern des Malthus entwickelt, und bildet einen der Hauptpunkte in der Lehre der Malthuſianer. Naville charakteriſirt ſie in folgenden Worten: „Nach den Anhängern der beſchränkten Wohlthätigkeit ver„mehrt das Almoſen, das man unter die Armen austheilt, nur „deren Zahl; faſt alle Wohlthätigkeitsanſtalten müſſen abge„ſchafft werden, weil ſie den Leuten, die von ihrer Arbeit „leben, Veranlaſſung zur Faulheit werden könnten. Man muß „ſich namentlich hüten, Unterſtützungen zu vertheilen, die für „die Empfänger und Andere gar leicht eine Ermuthigung zur „Unvorſichtigkeit und Verſchwendung werden könnten. So „darf ein Almoſen niemals in das Haus eines Saufers gege„ben werden, niemals werde es Leuten gereicht, die nur deß-

[1]) Essai sur le principe de population, Buch IV. Kap. XIII.

[2]) Die nämliche Zaghaftigkeit bezüglich der Wohlthätigkeit findet man häufig in den Schriften von Staatsöconomen, welche in dieſem Punkte der Lehre des Malthus folgen. Namentlich zeigt ſie ſich in einem neueren Werke: die Geſetze der Arbeit und Bevölkerung von Puynode. Die Wohlthätigkeit hat ihrer Natur nach ſo viel Herrſchaft über den Menſchen, daß man nicht offen mit ihr zu brechen wagt. Auf der andern Seite aber iſt ſie ihrer Natur nach mit den Berechnungen des Utilitätsegoismus ſo unvereinbar, daß der Verſuch, ſie mit der Lehre vom Intereſſe in Einklang zu bringen, unmöglich iſt, ohne ſich nicht in offenbarſten Widerſpruch zu verlieren, oder wenigſtens ohne nicht im Ungewiſſen herumzutappen und ohne auf die Ehre, einen Beweis führen zu können, zu verzichten.

„wegen in Armuth ſtecken, weil ſie eine zahlreiche Familie „haben. Endlich, um die ganze Lehre von der beſchränkten „Wohlthätigkeit in ein klares und allgemeines Princip zuſam„menzufaſſen: Man ſoll nur in Uebeln und Unglücksfällen, „welche von der menſchlichen Klugheit nicht abgewendet werden „können, freiwillige Hilfe leiſten.“ Wenn die Anhänger dieſes „Syſtems conſequent ſind, und unglücklicherweiſe ſind ſie es manchmal, dann verweigern ſie auch Hilfe ſolchen Leuten, die durch ihr vorgerücktes Alter verhindert ſind, ſich ſelbſt zu helfen, weil das Alter ein gemeinſames Unglück iſt, das man hätte vorherſehen ſollen. Die Familie des unklugen und verſchwenderiſchen Armen bleibt ihrem Elend überlaſſen, denn wenn man ſie unterſtützt, ermuthigt man das Familienhaupt in ſeinen Laſtern. Einen Vater in der Verantwortlichkeit, die ihm von der Natur auferlegt iſt, zu Hilfe zu kommen, wäre ein ſchädliches Beiſpiel, das andere Familienhäupter nur zur Verſchwendung ermuthigen würde. „Und man bilde ſich ja „nicht ein, ſagt Naville, daß die himmelſchreiende Grauſamkeit „eines ſolchen Verfahrens in den Augen eines wahren An„hängers der beſchränkten Liebe ein Grund ſei, ſie zu ver„dammen. Er geht den Conſequenzen ſeines Syſtems nicht „aus dem Wege. Will man dafür einen Beweis? Er tadelt „die Inſtitute, in denen arme Kinder erzogen werden; und „warum? weil dieſe Kinder daſelbſt beſſer genährt, gekleidet, „gepflegt werden, als dies bei ihren Eltern der Fall wäre, und „weil ſie in Folge deſſen in geringerer Anzahl ſterben.“ [1])

Jetzt ſage man noch, daß Naville zu ſtreng verfährt, wenn er uns zeigt, daß dieſes Syſtem ſich auf ein Princip ſtütze, „durch welches man in der Moral das Nützliche als Regel

[1]) De la charité légale, von Naville, Diener des heiligen Evangeliums (Prediger) zu Genf, Bd. II, S. 219 und 263. Naville hat dieſe Skizze über die einſchränkende Wohlthätigkeet nach einem Artikel der Revue von Weſtminſter, Juli 1824, Wohlthätigkeitsanſtalten, neuerdings abgedruckt in der Britanniſchen Revue, April 1826, entworfen. Die Revue von Weſtminſter iſt bekanntlich das Organ des ſtaatswirthſchaftlichen Materialismus in England.

„des Anſtandes aufſtellen wollte, ein Princip, das aus dem „ſchmutzigen Materialismus und Senſualismus ſeine Abſtam„mung herleitet, und welches vom Gewiſſen des Menſchenge„ſchlechtes Lügen geſtraft wird.“ [1]) Fürwahr wir ſind wieder„um zum Heidenthum zurückgekehrt, — zu jener Zeit, in der die Armen, Schwachen, Kranken unerbittlich der Größe jenes ſocialen Alls, das man Staat nannte, geopfert wurden; in der man die Götter als einverſtanden mit den unerbittlichen Anforderungen der Ordnung und Harmonie im Staate betrachtete und in der, um mit Platon zu reden, „Aesculap ſich „weigerte, das Leben von Menſchen zu verlängern, denen er „keine kräftige Geſundheit mehr geben konnte, weil dieſe Men„ſchen dem Staate nicht mehr nützlich ſein konnten;“ [2]) in der Ariſtoteles fand, „daß es ſchicklich ſei, durch ein Geſetz zu ver„bieten, ſich jemals ſolcher Kinder ſorglich anzunehmen, die „mißgeſtaltet zur Welt kommen;“ in der dieſer unglückliche Geiſt die Abtreibung der Leibesfrucht als ein Mittel empfahl, „den Staat vor den Unannehmlichkeiten einer überſchüſſigen „Bevölkerung zu bewahren.“ [3])

Der Socialismus ſollte uns in Sachen der Wohlthätigkeit wie in allen übrigen Stücken das letzte Wort der rationaliſtiſchen Lehre ſprechen, und Proudhon, der conſequenteſte und unerſchütterlichſte unter allen Socialiſten, ſollte dieſes Wort mit mehr Klarheit und größerem Freimuth ausſprechen, als je ein Anderer. Proudhon, der mit einer Kühnheit im Ausdrucke, wie kein Rationaliſt vor ihm, das Princip der Herrſchaft des Menſchen durch ſich ſelbſt aufſtellt und ſich für einen Feind Gottes erklärt, ward durch ſeine Lehren nothwendiger Weiſe dahin geführt worden, jedes Princip der Entſagung und jeden Gedanken an Wohlthätigkeit zu verwerfen. Wer Wohlthätigkeit ſagt, ſagt Entſagung, und wer von Entſagung ſpricht, ſpricht von der oberſten Macht eines ſchöpferi-

[1]) De la charité légale, S. 364.
[2]) De Repub., St. 407, D.
[3]) Polit., IV, XIV, 10.

ſchen Weſens, das als Schöpfer volles Recht beſitzt, von ſeinem Geſchöpfe Entſagung zu fordern. Wenn der Menſch aus ſeiner eigenen Machtvollkommenheit, aus ſeinem eigenen Recht exiſtirt, iſt die Wohlthätigkeit ein Unſinn. Denn dann trägt der Menſch die Quelle ſeines Rechtes in ſich ſelbſt, und dieſes Recht iſt ganz in jedem Menſchen einzig darum, weil er Menſch iſt. Es beruht demnach Alles auf der Gleichheit des Rechts, durch das Recht müſſen alle ſocialen Vortheile Gemeingut Aller werden; die Gerechtigkeit iſt Alles, die Wohlthätigkeit iſt Nichts. Die Wohlthätigkeit iſt in dieſem Syſtem zum wenigſten überflüſſig, und ſo ſcheint ſie Proudhon manchmal auffaſſen zu wollen; denn wenn es ſich um Wohlthätigkeit handelt, läßt Proudhon, ſo frech er ſonſt gegen Gott auftritt, eine gewiſſe Verlegenheit, dieſe Tugend, welche trotz Allem der Menſch inſtinktmäßig als die erſte anerkennt, und für die ſicherſte und der Quelle aller Größe und Vollkommenheit am meiſten nährende Naturgabe hält, auszumerzen, überall durchblicken.

Nach Proudhon trägt der Menſch in ſich das Princip der innewohnenden Gerechtigkeit; dieſes Princip verwirklicht durch die Hochhaltung unſerer eigenen Würde in der Würde eines Andern in allen ſocialen Beziehungen die Ordnung, Gleichheit und das Glück Aller: „Da die Gerechtigkeit ein „Product des Bewußtſeins iſt, ſo iſt in letzter Inſtanz jeder „als Richter des Guten und Böſen ſich ſelbſt und Andern „gegenüber eingeſetzt. Dies iſt das menſchliche Recht, „deſſen Grundſatz die Freiheit iſt; daher gleichfalls ein gan„zes Syſtem von Verknüpfungen, wechſelſeitiger Bürgſchaft „und gegenſeitiger Dienſtleiſtung . . . Aber wie groß auch die „Verſchiedenheit der Sitten ſein mag, es bleibt immer ein ge„meinſchaftlicher Boden unangetaſtet; derſelbe macht das Weſen „des Geſchöpfes aus, an welchem die Abänderungen ſich an„ſetzen, die es von Außen empfängt. Die Unverſehrtheit dieſes „Weſens gibt dem Geſchöpfe ſeinen Werth; wir wollen das„ſelbe die Würde nennen . . . Die Würde hat zur Maxime „oder Leitungsregel die körperliche und geiſtige Glückſeligkeit . . „Im Subjecte, welcher Art es auch ſein möge, Individuum

„oder Gruppe, ist die Regel der Sitte das Wohl des Sub„jectes, was man die Maxime der Glückseligkeit nennt. Aber „Individuum und Gruppe können nicht von einander getrennt „werden. So kann es vorkommen, daß das Interesse des „Individuums und das der Gruppe, trotz des sympathischen „Bandes, das beide vereinigt, verschieden, ja selbst entgegen„gesetzt sind. Zur Lösung dieses Widerspruches ist der einzige „Weg, das Interesse des Individuums oder der kleineren Zahl „dem Interesse der größeren, die persönliche Würde der gesell„schaftlichen Würde aufzuopfern. Diese Unterordnung soll die „Gerechtigkeit vorstellen.“[1]) Wie aber kann vom Gesichtspunkte der individuellen Würde aus noch die Gerechtigkeit, das heißt die Würde des collectiven Geschöpfes, vertheidigt werden? Die Gerechtigkeit muß eine Kraft der Seele des Individuums und zugleich ein Verhältniß der Unterwürfigkeit sein, wodurch das Individuum mit der Gesellschaft verbunden wird. „Die „Realität der Gerechtigkeit wird erfaßt und festgehalten durch „ein Vermögen des individuellen Ich's, das, ohne aus seinem „Innern herauszugehen, seine Würde in der Person seines „Nächsten mit derselben Lebhaftigkeit, wie in seiner eigenen „Person, fühlt und sich so, ohne seine Individualität aufzu„geben, dem Collectivwesen identisch und adäquat weiß . . . „Was den helfenden Beistand betrifft, welcher als eine jedem „Recht vorhergehende Pflicht die Gerechtigkeit ausmachen soll, „so ist diese Tugend ein guter Rath, aber keine Vorschrift, „wie die Casuisten sagen; vortrefflich an sich selbst, wie die „Mildthätigkeit, von der sie abstammt, aber der Gerechtigkeit „so fremd, daß diese vielmehr jene aufzuheben strebt, „indem sie dieselbe unnütz macht. Die Gerechtigkeit ist „das Gefühl unserer Würde im Nächsten. Nun ist es eine „Eigenschaft unserer Würde, daß sie sich fremdem Beistand „entziehen will und folglich wünscht, daß der Nächste sich auch

[1]) De la Justice dans la Révolution et dans l'Église, tome I, p. 58, 59, 63 et 64: nach der deutschen Uebersetzung von Pfau, I. Theil, S. 56, 61 und 62.

„dem unſrigen entziehe, und was mehr iſt, daß er ſich desſel„ben enthalte.“ [1])

Hier kann Proudhon nicht umhin, wollte er anders nicht mit den natürlichſten Ueberzeugungen und Neigungen des Menſchen in Widerſpruch treten, der Wohlthätigkeit den Tribut der Anerkennung zu zollen; er erklärt ſie als an ſich ganz vortrefflich, das heißt mit andern Worten, er vermochte und wagte nicht das Gefühl zu verdammen, aus dem ſie entſpringt. Im nämlichen Augenblicke aber ſchließt er ſie als unnütz aus dem Staate, deſſen Ideal er entwirft, wieder aus. Wenn man das Glück Aller durch eine auf die Gerechtigkeit gegründete Geſellſchaft ſichern und den allgemeinen Reichthum verwirklichen will, zu was nützt dann die Liebe? Und das iſt in der That die Forderung Proudhon's. „Die Theorie der „menſchlichen Gerechtigkeit, in welcher ſich die Gegenſeitigkeit „der Achtung in Gegenſeitigkeit der Leiſtung verwandelt, hat „die mehr und mehr Herr werdende Gleichheit in allen Din„gen zur Folge. Sie allein bewirkt die Stetigkeit im Staate, „die Einigung in den Familien, die Erziehung und den „Wohlſtand für Alle, und das Elend nirgends.“ [2]) Proudhon verwirft das Princip des Beiſtandes, das heißt der vom Staate organiſirten und überwachten Wohlthätigkeit und hier wird von denen, die ſeinen Vorderſätzen nicht huldigen, mehr als Einer ſeiner Folgerung beipflichten. Aber die Worte, mit welchen er die Hilfeleiſtung verdammt, haben eine größere Tragweite und ſind offenbar gegen das Princip der Wohlthätigkeit ſelbſt gerichtet, in ſofern ſie ihren Seinsgrund und ihre oberſte Richtſchnur in der Exiſtenz einer göttlichen Vorſehung hat. „Was einen ſchmerzlichen Eindruck macht bei „dieſer Organiſation der providentiellen Wohlthätigkeit, „das iſt jene unaufhörliche Spürerei, die ſich nach den wahren

[1]) De la Justice dans la Révolution et dans l'Église, tome I, p. 75, 175, 176. Deutſche Ueberſetzung von Pfau, Bd. I, S. 74, 183.

[2]) Ibid., tome I, p. 181, 282. Deutſche Ueberſetzung von Pfau, Bd. I, S. 302.

„Bedürfnissen des Armen in solch beleidigender Weise er„kundiget, daß alle diejenigen die Flucht ergreifen, welche die „Wohlthätigkeit mit ihrem glühenden Eisen noch nicht ge„brandmarkt hat . . . Keine Achtung gegen den Menschen in „diesem System; die Religion der Vorsehung hat sie getödtet.“ [1]) Einige Zeilen weiter oben stellte Proudhon die Wohlthätigkeitsöconomie als „einen Kreuzzug im Namen Gottes gegen „die Arbeit und die Gerechtigkeit“ dar.

Proudhon will, daß das allgemeine Glück durch die Gegenseitigkeit und Gleichmäßigkeit der Dienste, das heißt durch die Arbeit, welche unter dem Gesetze der Gemeinschaftlichkeit verrichtet wird, verwirklicht werde, ein Gesetz, das Proudhon vergeblich läugnet, zu dem ihn aber die Gleichheitslehre der immanenten Gerechtigkeit unwiderstehlich nöthigt. In diesem System „hat die Arbeit nichts mehr mit der Liebe zu schaffen; „sie verlangt nach der Gerechtigkeit und nach der Wissen„schaft.“ [2]) Dieß ist eine freie Erklärung des Krieges an die Wohlthätigkeit. Wäre es in der That nicht der offenbarste Widerspruch, noch von einer Wohlthätigkeit zu reden, wenn

---

[1]) De la Justice dans la Révolution et dans l'Église, tome II, p. 264. Pfau's deutsche Uebersetzung, S. 285.

Es ist unmöglich, sich über den wahren Sinn dieser Worte zu täuschen, wenn man beachtet, daß sie durch ein Citat aus dem Besucher der Armen von Gérando hervorgerufen wurden, in welchem dieser achtbare Publicist die Verhaltungsregeln für die Armenbesucher aufstellt und die sociale Mission der Wohlthätigkeit in folgenden Worten schildert: „Die „Absicht der Vorsehung ist offenbar: sie wollte, daß das Unglück in dei„ner Pflege stehe, unter dem Schutze der Wohlhabenheit. Nicht Almosen, „sondern Mildthätigkeit will der Rathschluß der Vorsehung; sie ist der „Beruf des Bemittelten und die Ergänzung, welche die Harmonie der „moralischen Welt vervollständigt.“ (Pfau, l. c. 286.)

[2]) De la Justice, etc. tome II, p. 206; Pfau's deutsche Uebersetzung, II. Band, S. 225. — Proudhon spricht dieses Anathem gegen das Vorhaben der Socialisten aus, die ihre Lehren an das Princip der christlichen Wohlthätigkeit knüpfen wollen. Der Sinn kann also nicht zweifelhaft sein.

man im Namen der emancipirten menſchlichen Vernunft die Vorſehung ſammt dem Geſetze der Entſagung läugnet? Wie ſollte der Feind Gottes nicht auch ein Feind der Wohlthätigkeit ſein?

IV. Kapitel.

Verſuch der Lehren, welche das Princip der Entſagung verwerfen, um die Wohlthätigkeit zu erſetzen.

Mag man immerhin das Princip der Entſagung als mit der Freiheit und Würde des Menſchen unverträglich verwerfen und keine andere Oberhohheit anerkennen wollen, als die der menſchlichen Vernunft, noch ein anderes Ziel, als die Genüſſe dieſer Welt im Bunde mit dem Eigenintereſſe; — ſtets bleibt eine Schwierigkeit, der keine Geſellſchaft entrinnen kann und gegen die man ſich mit aller Nothwendigkeit vorſehen muß: die Armuth und das Elend einer großen Menge. Eine ſociale Lehre, die ſich Angeſichts dieſer Schwierigkeit für ohnmächtig erklärte, wäre damit auch ſchon des Irrthums überwieſen. Demnach bieten alle Schulen über dieſen Punkt eine Löſung. Einige ſtellen die Nothwendigkeit des Beiſtandes in Abrede, weil ſie das Elend abzuſchaffen und Allen mittels der Regeln der Gerechtigkeit den Beſitz des Nothwendigen zu ſichern beanſpruchen. Dies iſt im Allgemeinen der Gedanke der Socialiſten. Proudhon hat das letzte Wort dieſer Schule geſprochen. Wir haben im vorausgehenden Kapitel dieſe Lehre zur Genüge beleuchtet und werden hier nicht wieder darauf zurückkommen. In dieſem Kapitel beſchränken wir uns darauf, einfach über die zur Gewinnung eines Erſatzes für die Wohlthätigkeit gemachten Verſuche auf Seite derjenigen zu berichten, welche das ſociale Moment der katholiſchen Wahrheit für Nichts achten und dabei

die Fundamentalgeſetze unſerer ſocialen Ordnung als unbeſtreitbar hinſtellen wollen.

Zuerſt begegnen uns jene, welche in dem Luxusaufwand der reichen Klaſſen das Mittel finden möchten, dem Elend der dürftigen Klaſſen abzuhelfen. So befremdend auch dieſe Meinung erſcheinen mag, ſo hat ſie doch die Logik auf ihrer Seite. In der That, wenn man ſich zur Lehre des Stolzes und Genuſſes bekennt, dann iſt es ganz natürlich, daß man bei der Anwendung dieſer Principien auf das Leben das Problem vom Elende zu löſen ſucht. Während man durch die Sucht nach Wohlleben und durch das Verlangen, ſich in der Meinung der Menſchen Geltung zu verſchaffen, auf Erweiterung der Arbeit hindrängt, fordert man von der Leidenſchaft des Luxus, denen das Nothwendige zu bieten, welche es bei dem regelmäßigen Gang der Arbeit nicht zu erſtreben vermögen. Der Luxus entſpringt aus dem Stolz und der Sinnlichkeit zugleich. Durch ſeinen äußeren Glanz bietet er dem Stolz des Menſchen Genugthuung, während er durch ſeine Zärtlichkeiten den Sinnen ſchmeichelt. Die Leidenſchaft für Luxus iſt in einer Geſellſchaft, welche das Geſetz der Entſagung abgeſchüttelt hat, nothwendig der mächtigſte Hebel für den Willen. Wenn man, um dem Elend zu Hilfe zu kommen, an den Luxus appellirt, dann iſt der Wille Aller ſo gelehrig, als er widerſpenſtig wäre, wenn man an die Entſagung appelliren würde.

Um dieſe Tugend des Luxus als Heilmittel gegen das Elend zu rechtfertigen, hat man ein ganzes Lehrgebäude errichtet, deſſen Hauptinhalt in Folgendem beſteht: das beſte Almoſen, das man dem Armen geben kann, ſagt man, iſt das Almoſen der Arbeit. Die Arbeit ſittiget, während ſie zu gleicher Zeit die materiellen Bedürfniſſe befriedigt. Nun aber ſchafft der Luxusaufwand eine Nachfrage nach Producten, welcher eine Nachfrage nach Arbeit auf dem Fuße folgt. Erhöht man die Ausgaben auf Luxusgegenſtände, ſo erhöht man damit auch die Maſſe der Löhne, welche den bedrängten Klaſſen zufließen. Man bietet ihnen folglich Lebensmittel, während

man ihnen Arbeit ſchafft, die ſie vor den Laſtern des Müſſig-ganges bewahrt. Der Luxus erzeugt alſo Hilfe, ohne daß man zur Entſagung ſeine Zuflucht zu nehmen braucht, und verſchafft ſie den Bedrängten, ohne ihren Stolz zu demüthigen, weil er ſie dieſe Hilfe unter der Form des Lohnes gewinnen läßt, ſtatt ſie ihnen unter der Form des Beiſtandes zu bieten.

Bei dieſer Theorie des Beiſtandes vermittelſt des Luxus vergißt man vor Allem Eines: daß nämlich der Luxus das Kapital, dieſe einzig wahre Quelle aller Löhne, zu vergeuden ſtrebt. Die Leidenſchaft des Luxus iſt ihrer Natur nach unerſättlich. Hat man ihn einmal unter dem Vorwande der Hilfeleiſtung ermuthigt, dann verſchlingt er bald jenen ganzen ſocialen Reichthum, der den Arbeiter dadurch nährt, daß er die Arbeit im Schwung erhält. Wie will man ferner unter der Form von Arbeit jenen Hilfe bringen, welche durch ihr Alter, ihre Kränklichkeit oder andere Unglücksfälle des Lebens außer Stand ſind, zu arbeiten? Ereignet es ſich denn nicht häufig in unſeren induſtriellen Geſellſchaften, daß Arbeitsloſigkeit, ja ſelbſt auch Nachlaß der productiven Thätigkeit ganze Klaſſen von Arbeitern in Armuth, manchmal ſogar in wahres Elend verſetzen? Welche Hilfe ſoll der Aufwand einiger Reichen, deren Zahl im Vergleich zur Maſſe der Arbeiterklaſſen immer ſehr gering iſt, gegen dieſes Elend bringen? Die Luxusinduſtrien allein werden ſeinen Einfluß verſpüren, auf die großen Induſtrien wird die der Arbeit durch die Verſchwendung der Reichen gegebene ſchwache Bewegung nur eine indirecte und faſt unmerkliche Wirkung hervorbringen.

Wenn aber der Luxus nichts vermag zur materiellen Linderung des Elendes, ſo übt er auf die ſittliche Beſchaffenheit der Arbeiterklaſſen einen wahrhaft unheilvollen Einfluß aus. Entflammt nicht jenes Luxusgepränge, das allen ſeinen Glanz und alle ſeine Freuden entfaltet, während das Elend mit den empfindlichſten Schmerzen auf der Arbeiterklaſſe laſtet, den Zorn und Haß im Herzen dieſer Armen? Eine ſchöne Lehre für die niedern Klaſſen und ein bewunderungswürdiges Heilmittel gegen das Elend — dieſe Leidenſchaft nach den Ge-

nüſſen des Lebens, deren letzte und Alles niederſchlagende Kundgebung der Luxus iſt! Wird man ihnen wohl durch ſolche Lehren jenen Geiſt der Ordnung und Mäßigung, jene Sparſamkeit, jene Hingabe an die peinliche Arbeit, die allein wirkſam gegen das Elend ſchützen, einzuflößen vermögen?

Ueberall, wo die Abnahme der Entſagung, mit dem Stolz und der ſinnlichen Lüſternheit im Gefolge, der Liebe ihre Fruchtbarkeit geraubt hat, muß man, da das Elend fortbeſteht, wenn die Liebe verſchwindet, im Zwang des Geſetzes ein Mittel finden, um die freien Opfer des Almoſens zu erſetzen. Daher das Syſtem der geſetzlichen Wohlthätigkeit, ein Name, der auf das Genaueſte für die Sache paßt, welche er ausdrückt, weil in dieſem Syſtem die Liebe in eine geſetzliche Pflichtleiſtung umgewandelt iſt. Der Staat erkennt, daß er den Armen die nöthige Hilfe zur Vervollſtändigung ihrer Lebensmittel ſchuldig iſt, und verſchafft ihnen dieſe Hilfe mittels einer Steuer, die man gewöhnlich mit dem Namen Armenſteuer bezeichnet. Wie man auf den erſten Augenblick ſieht, liegt in dieſer Armenſteuer etwas, das ſehr nahe an Communismus gränzt; es iſt das ein Communismus im Kleinen. In der That, iſt ein Geſetz, das von dem Einkommen des Reichen das dem Armen Nothdürftige abzieht, nicht ein communiſtiſches Geſetz? So ſehr iſt es wahr, daß man ſich nicht dem Geſetze der Gütergemeinſchaft auf der Grundlage der Liebe entziehen kann, ohne auf irgend eine Weiſe der Herrſchaft der Gütergemeinſchaft auf der Grundlage geſetzlichen Zwanges zu verfallen. [1])

Bei allen Geſellſchaften, die den Geiſt der Entſagung entſtellten, oder ganz erlöſchen ließen, behauptet die geſetzliche Wohlthätigkeit einen Platz unter den Inſtitutionen. Im Al-

[1]) Leplay, der ſich nach unſerer Anſicht der Armenſteuer viel zu günſtig zeigt, gibt zu, daß die durch die Geſetze Eliſabeths eingeführte Armenſteuer im buchſtäblichen Sinne verſtanden „den Armenklaſſen ein wahres Recht „auf Arbeit und Unterſtützung einraümt." — Les ouvriers européens, XXII. Monographie, Anmerkung A.

terthume ſind Griechenland und Rom hiefür ein Beweis. Oder war der den Bürgern für ihre Anweſenheit bei den Volksverſammlungen und Gerichtsverhandlungen ausgeſetzte Lohn und namentlich die Schauſpielſteuer nicht eine wahre Armentaxe? Für die Zeiten vor dem Peloponneſiſchen Kriege konnte man noch zweifeln, ob dieſe Spenden des Staates das Gepräge geſetzlicher Unterſtützung an ſich trügen; aber nach dieſem Kriege trat dieſe Eigenſchaft immer merklicher hervor und man konnte ganz genau wahrnehmen, wie die Armenſteuer in dem Maaße an Ausdehnung gewann, je mehr die Sitten in der griechiſchen Geſellſchaft ſich verſchlechterten und der Geiſt der Entſagung abhanden kam. Die nämlichen Beobachtungen laſſen ſich in Rom machen und wurden auch von allen Schriftſtellern, welche den ſocialen Zuſtand der Königin der Welt beſchrieben haben, hervorgehoben. Die Kornvertheilungen an das Volk um einen geringeren Preis, die ſchon bis in ziemlich ferne Zeiten hinaufreichen, ſind eine wahre Armenſteuer. Das Uebel wächſt mit dem Sittenverderbniß und es kommt ein Augenblick, in dem die Beraubung kaum hinreicht, um dem nimmerſatten Volke des entarteten Rom den nöthigen Unterhalt zu bieten. Die geſetzliche Armenpflege nimmt verſchiedene Formen an: nicht blos Vertheilungen von Staatswegen, ſondern große Würdenträger müſſen von dem Ertrag ihres Raubes in den Provinzen dem Volke auch noch Spenden und Spiele bieten. Am Ende der Republik iſt dieſe Armenſteuer bereits ein furchtbares Uebel, dem Cäſar vergeblich abzuhelfen ſucht. Nach ihm verſucht es Auguſtus ohne beſſeren Erfolg. Das Uebel wächſt unter dem Deſpotismus der Kaiſer, welche aus den unentgeltlichen Vertheilungen von Lebensmitteln an das Volk eine der Hauptſorgen ihrer Regierung machen, zu einer ſchrecklichen Größe an. Unter Aurelian ſtellt an dieſe Vertheilungen auch der Luxus ſeine Anforderungen; an Stelle des Kornes tritt das feinſte Mehl und an Stelle des Brodes das Fleiſch. Man ſaugte die Provinzen aus, um das müſſige Leben des Volkes der Hauptſtädte zu ernähren. Und ſo müſſen dieſe Spenden des Staates an das Volk unter die Zahl

der Haupturſachen gezählt werden, welche den Untergang des Reiches herbeiführten.

In neuerer Zeit waren die meiſten proteſtantiſchen Geſellſchaften in irgend einer Weiſe gezwungen, das Princip der geſetzlichen Armenpflege mehr oder weniger in Anwendung zu bringen.[1]) In England wurde das Princip in ſeiner ganzen Strenge durchgeführt und hier trug es alle ſeine Früchte; hier muß man es alſo hauptſächlich ſtudiren.

Die Abnahme der Wohlthätigkeit in den Sitten zur Zeit des Eintretens der Reformation, und die Zerſtörung aller katholiſchen Anſtalten, welche für die Bedürfniſſe der Armen ſorgten, durch Heinrich VIII. waren die Urſachen, wodurch die öffentliche Gewalt gezwungen wurde, der Nation von Geſetzes wegen das Almoſen aufzuzwingen. Die vollſtändige Emancipation der Arbeiter, die in England ſpäter eintrat, als auf dem Feſtlande, die Concentration der Grundſtücke, die Umgeſtaltung der Arbeit durch Umwandlung des Ackerlandes in Weideland bei einer großen Zahl von Domänen, die langwierigen Unruhen des Krieges zwiſchen den beiden Roſen, alle dieſe Urſachen zuſammen erhöhten das Elend, während die Wohlthätigkeit ihre Macht verlor. Die Wohlfahrt des vierzehnten Jahrhunderts hatte in den Geſellſchaften von damals, namentlich in der engliſchen Geſellſchaft, die zu aller Zeit für die Verführung der materiellen Güter zugänglicher war, Stolz und Genußſucht großgezogen, die mit der Wohlthätigkeit unverträglich ſind. Die Staatsgewalten riefen zuerſt die Wohlthätigkeit an; aber dieſer Ruf blieb fruchtlos; man mußte zum Zwang ſeine Zuflucht nehmen. Sofort folgte Unterdrückung der Klöſter und Einziehung der Kirchengüter, welche das Eingreifen der Obrigkeit in der Armenpflege mehr und mehr nothwendig machte. Denn während durch dieſe Maaßregeln die Zahl der Armen zunahm, indem die Religioſen aus ihren

[1]) Man ſehe über dieſen Punkt Naville, de la charité légale, Bd. I, S. 57 ff. — Mounier Histoire de l'assistance, S. 551 ff. — Leplay, les Ouvriers européens, S. 283 b. und 284 a.

Wohnungen vertrieben wurden, verſtopften ſie zugleich die Quellen der Wohlfahrt, indem die Kirchengüter in den Beſitz von Leuten übergingen, die ſie zu Werkzeugen des Luxus und perſönlicher Größe mißbrauchten, ſtatt ſie, wie die Religioſen gethan, großen Theils zum Beſten der Armen zu verwenden. „Vergebens, ſagt Pashley, rief man das religiöſe „Gefühl und das kirchliche Anſehen an, um das Volk zur „Uebung der chriſtlichen Wohlthätigkeit zu vermögen. Die „Reformation hatte der Kirche vor der Thronbeſteigung der „Königin Maria eines großen Theils ihrer Güter beraubt; „die grundbeſitzenden Laien, mochten ſie unter einem katholiſchen oder proteſtantiſchen Herrſcher leben, verſtanden ihre „Obliegenheiten nicht, wie ſie von den kirchlichen Beſitzern der „Zehenten oder anderer Güter verſtanden wurden .... Die „Unterdrückung der Klöſter und die Confiscation des kirchlichen „Eigenthums durch Heinrich VIII. hatte die Nothwendigkeit, „für die Bedürfniſſe der Armen zu ſorgen, zwar nicht zur „Reife gebracht, aber doch ſicherlich geſteigert.“[1])

[1]) Pauperism, S. 186 und 210. — Der nämliche Geſchichtſchreiber entwirft (S. 172 bis 177) ein Gemälde des Elendes, welches der Unterdrückung der Klöſter auf dem Fuße folgte, und dieſes Gemälde iſt um ſo bezeichnender, da Pashley zu beweiſen ſich bemüht, daß man nicht der Kloſteraufhebung dieſe Uebel zuſchreiben dürfe. — Cherbuliez behauptet bezüglich der Schweiz das nämliche Auftreten des Pauperismus und der geſetzlichen Armenpflege gleichzeitig mit dem Proteſtantismus.

„Die Geſchichte der Einführung der Armenpflege in der Schweiz geht bis auf 350 Jahre, d. h. bis auf die Zeit der Reformation zurück. Bis dahin war der Pauperismus völlig unbekannt, theils wegen der Organiſation der Geſellſchaft von damals, da ſie in Gruppen abgetheilt war, wie ſie es leider heutzutage nicht mehr iſt, theils weil die Kirche den Armen Schutz zu bieten pflegte und gleichwohl verhinderte, daß ſie in Armuth und Noth geriethen. Die Kirche verabreichte damals unermeßliche Spenden, aber dieſe Spenden konnten ihrer Natur nach nicht die natürliche Folge haben, welche ihnen heute anklebt, nämlich das Elend zu vergrößern. Zu jener Zeit bekannte ſich ein Theil der Schweiz zu den Grundſätzen der Reformation und die Folge davon war die Säculariſation der Kirchengüter. Und merkwürdiger Weiſe war die Folge dieſer Thatſache genau die nämliche wie in England. Beide Thatſachen begleiten ſich gegenſeitig.

Aus dieſer Nothwendigkeit entſprangen Maaßregeln, die Anfangs nur officielle Einladungen zum Almoſen waren, aber unmerklich durch die Anforderungen der Lage den Charakter des Zwanges annahmen und ſchließlich im ſtrengſten Sinn des Wortes eine Armentaxe feſtſetzten. So wurde in der berühmten Acte der Königin Eliſabeth (43, c. II), dieſer charta magna der Armenpflege in England, das Princip aufgeſtellt, daß jedes Kirchſpiel verpflichtet ſein ſoll, ſeine Armen zu nähren, indem es ihnen vermittelſt einer auf alle Bewohner, auf den Prediger oder Vikar, auf den Grundbeſitzer oder Pächter vertheilten Taxe Arbeit bietet. Aus der Durchführung dieſer Acte, deren Princip eine Ausdehnung annahm, welche bei der logiſchen Gewalt der Dinge unvermeidlich war, entſtanden alle großen Schwierigkeiten, mit welchen England noch heutzutage in ſo ſchmerzlichem Kampfe ſich abringt.

Die geſetzliche Armenpflege iſt eine widernatürliche Einrichtung, denn ſie ſtützt ſich auf den Zwang, während doch die Freiheit zum Weſen der Liebe gehört. Kann nun eine Einrichtung, welche von der Natur der Dinge Lügen geſtraft wird, etwas anderes als Verlegenheiten und Bitterkeiten erzeugen? Die geſetzliche Armenpflege trägt in ſich die Strafe für das Vergeſſen der chriſtlichen Wohlthätigkeit, wodurch ſie nothwendig geworden iſt. England macht davon die traurigſte Erfahrung.

Die Nachtheile der Armenſteuer ſind zahllos. Vor Allem ſchwächt ſie, ja oft erſtickt ſie die private Wohlthätigkeit. Da man den Staat für verpflichtet hält, das Elend zu unterſtützen, ſo glaubt man ſich aller Sorge in dieſer Beziehung

---

Die gleichen Urſachen brachten in dieſen beiden Theilen Europa's die gleichen Wirkungen hervor. Das Statut vom Jahre 43 der Herrſchaft Eliſabeths, welches die Armenſteuer in England einführte, hat ein Seitenſtück in einem Act der ſchweizeriſchen Tagſatzung, der bis in die Mitte des ſechszehnten Jahrhunderts zurückgeht und verordnet, daß in's Künftige alle Staaten, aus denen der Bund beſteht, mit ihren Armen belaſtet ſein ſollten." (Congrès international de bienfaisance de Bruxelles, Bd. I, S. 322.)

überhoben. „In England, ſagt Naville, nimmt das freiwillige „Almoſen in dem Maaße ab, als die Armenſteuer zunimmt; „die engliſchen Pächter ſind als die härteſten Menſchen gebrand„markt; ebenſo hat man mit Recht bemerkt, ſagt Mac-Farland, „daß die Geſetzgeber des Landes niemals einen größeren Feh„ler gemacht haben, denn damals, als ſie die Armen aus der „Hand Gottes geriſſen haben.“[1]) Dieſe Abnahme der Wohlthätigkeit iſt um ſo trauriger, als die Armenſteuer den Armen im Verhältniß zu den Gaben der freien Wohlthätigkeit nur ſehr geringe Hilfe zu bieten vermag. Die Steuer kann von den Bürgern nur eine ſehr beſchränkte Summe von Opfern fordern, außerdem wird ſie unerträglich; die Wohlthätigkeit dagegen, deren Triebfeder die Entſagung und das Opfer bilden, iſt wie die Liebe, von der ſie herleitet, in ihrer Macht unendlich. Selbſt in den engen Gränzen, in denen ſie ſich zu bewegen genöthigt iſt, bleibt die Armenſteuer immer eine Qual, die der Steuerpflichtige mit Ungeduld trägt. Statt des Verdienſtes und der geiſtigen Freuden, welche mit der freiwilligen Gabe verbunden ſind, läßt ſie dem Menſchen nur das ſtets bittere Gefühl des geſetzlichen Zwanges; ſtatt der Würde des Opfers verhängt ſie über ihn nur die Sclaverei der Steuer.

Der geſetzlichen Armenpflege fehlt nicht blos Fruchtbarkeit und Würde, ſondern auch Wirkſamkeit. Wie ſollte das von der Staatsgewalt auf Koſten einer geſetzlichen Verbindlichkeit geſpendete Almoſen zwiſchen Armen unterſcheiden können, die einer Unterſtützung würdig ſind, und zwiſchen ſolchen, die es nicht ſind? Naville behauptet auf Grund der ſicherſten Documente, „daß in England die Hilfe, welche man einem recht„ſchaffenen Armen angedeihen läßt, die nämliche ſei, welche „auch einem durch eigene Schuld verarmten und unwürdigen „Nothleidenden zufließt. Es iſt, fährt der gelehrte und gewiſ„ſenhafte Publiciſt fort, nicht genug, daß das Syſtem der ge„ſetzlichen Armenpflege jeden Unterſchied des Verdienſtes aus„ſchließt. Man kann hinzufügen, daß es ganz zum Vortheil

[1]) De la charité légale, Bd. I, S. 122.

„von verwegenen und tobenden Menſchen eingerichtet iſt, die „durch ihre Uebertreibungen die Vertheiler des Almoſens in „Schrecken ſetzen und durch ihren Ungeſtüm ermüden, während „der ſchüchterne und beſcheidene, aber würdige Arme nothwen„dig geopfert wird.“ [1])

Im Syſtem der geſetzlichen Armenpflege betrachtet der Arme das Almoſen, welches er empfängt, als ein Recht und von dieſem Augenblicke an kann derjenige, welcher dasſelbe ſpendet, keinen ſittlichen Einfluß mehr auf ihn ausüben. Um den Armen zu ſittigen, muß man mit ihm väterlich umgehen, die Gabe muß vom Herzen kommen und zum Herzen ſprechen. Verſucht ihr es aber, im Syſtem der geſetzlichen Armenpflege ſo zu verfahren, dann dient die Güte, die ihr dem Armen erweiſ't, nur dazu, ſeine Bedürfniſſe zu vermehren; da er die Taxe als Etwas betrachtet, das man ihm geſetzlich ſchuldet, ſo benützt er die Milde des Verwalters, der die Unterſtützungen austheilt, um ſich von dem Budget des Almoſens den größtmöglichen Antheil zu verſchaffen. In dieſem Syſtem ſind Mildthätigkeit und wahre Liebe eine Gefahr, weil ſie die Unterſtützungen vermehren und die Armenſteuer für die Steuerpflichtigen zu einer unerträglichen Laſt machen. In dem Bericht der Unterſuchungscommiſſion von 1834 bezüglich des Armengeſetzes fügen die Commiſſäre ihrem Gutachten, daß nämlich der Mißbrauch der Armentaxe großentheils davon herrühre, weil die mit der Vertheilung derſelben betrauten Beamten ſich von den damals allgemein herrſchenden Gefühlen des Wohlwollens gegen den Armen leiten ließen, die Bemerkung bei, „daß unter dem Einfluſſe ſolcher Anſchauungen ſogar die guten „Abſichten ſchädlich ſind, und daß es kein gefährlicheres Inſti„tut gebe, als das eines öffentlichen Verwalters, der in ſeiner „Handlungsweiſe von Gefühlen mitleidigen Wohlwollens ge„tragen und geleitet mit einer unumſchränkten Macht beglei„tet iſt und nicht alle Folgen des Gebrauches einſieht, welchen

[1]) De la charité légale, Bd. I, S. 86.

„er davon macht.“ [1]) Und ſolche Worte wurden von den Repräſentanten eines chriſtlichen Volkes geſprochen! In dem Parlament einer Nation, die ſo viele Jahrhunderte hindurch von der katholiſchen Liebe Kenntniß hatte und ſie übte, wird die Pflicht der Armenunterſtützung ſo entſtellt! Welchen ſittigenden Einfluß ſoll da jene geſetzliche Armenpflege, für welche Mitleid mit dem Armen ein Fehler iſt, noch auf den Armen ausüben?

Statt die ſittigende Umkehr des Armen zu bewirken, verderbt, entwürdigt und erniedrigt ihn nur die geſetzliche Armenpflege. Dadurch, daß der Dürftige unter der Herrſchaft der Armenſteuer die Unterſtützung als ein Recht betrachtet, wird ſie für ihn ein bequemes Mittel, ſich gegen die Folgen der Trägheit, Unvorſichtigkeit und Verſchwendung zu ſchützen, und ein Grund, in ſeinen ſchlimmen Gewohnheiten zu verharren. Lord Caſtlereagh ſprach im Jahre 1817 im engliſchen Parlament folgende inhaltſchwere Worte: „Das gegenwärtig in „Geltung ſtehende Syſtem führt nicht blos zu einer Laſtener„ſchwerung, welcher das Land in die Länge nicht gewachſen „iſt, ſondern es zerſtört ſogar den wahren Reichthum des „Armen, das Vermögen, ſich anzuſtrengen, um ſich durch ſich „ſelbſt den Lebensunterhalt zu verſchaffen. Denn wenn die „Geldunterſtützung mit ſo großer Leichtigkeit errungen werden „kann, wie heutzutage, und wenn das ganze Streben einer „Klaſſe von wenig gebildeten Menſchen darauf hinausgeht, die „Mittel zu finden, um der Arbeit aus dem Wege gehen zu „können, dann muß daraus ein großes nationales Unglück „folgen.“ Einige Jahre ſpäter ſagte Scarlett, daß die Armenſteuer, wie ſie in England zur Anwendung kam, „alle Wirk„ungen einer für das Elend, die Trägheit und Unſittlichkeit aus„geſetzten Prämie an ſich hatte; daß das Armengeſetz den Ar„beiter gegen die Folgen ſeiner Unvorſichtigkeit ſicher ſtelle, „und daß, wenn es unaufhaltſam ſeine traurigen Folgen ent„faltet, alle Arbeit, die auf den britanniſchen Boden verwendet

[1]) Nicholls, History of the poor-law, Bd. II, S. 254.

„werden könnte, unzureichend wäre, um eine arme, stets sich „mehrende Bevölkerung zu ernähren.“ [1]) Naville, der nach den großen Untersuchungen schrieb, welche der Reform von 1834 vorausgingen, stellt die nämlichen Thatsachen auf: „Ueberall, wo die Taxe eingeführt ist, beklagt man sich über „den Müssiggang, — die Trägheit der Armen. In England „verschmähen sie es oft, die Arbeitsgelegenheit zu benützen, „welche sich ihnen darbietet. Sie nehmen nicht einmal die „Grundstücke an, welche man ihnen sogar ohne Miethzins „überlassen wollte. „Warum, sagen sie, sollen wir uns zu „„todt arbeiten, um unsere Existenz zu sichern, da wir sie ohne „„Ermüden vom Kirchspiele uns verschaffen können?“ In „Berkshire gibt es Arbeiter, die acht oder neun Schilling wö„chentlich erhalten könnten, wenn sie auf Rechnung von Land„wirthen arbeiten wollten, die es aber vorziehen, für sechs „Schilling zum Unterhalt der Strassen sich verwenden zu las„sen, weil sie hier täglich anderthalb Stunden weniger beschäf„tigt sind und oft gar nichts zu thun haben. Die Zahl der „Personen, welche Unterstützung forderten, wurde in einem „Kirchspiele von Schottland mit einem Male um das Doppelte „größer, blos weil man den Vorschlag gemacht hatte, die Ar„mensteuer einzuführen. . . . Die gesetzliche Unterstützung er„stickt bei denen, welche sie beanspruchen, alles Ehrgefühl. Hat „man einmal daran Theil genommen, dann ist es selten, daß „man je wieder sich durch sich selbst zu erhalten sucht. In „einem Berichte vom Jahre 1818 hat die Ständeversammlung „von Schottland anerkannt, daß das Schamgefühl, durch wel„ches die Thätigkeit angespornt und eine Schranke gesetzt wer„den soll, zum Kirchspiel seine Zuflucht zu nehmen, mit dem „Fortschritt der Armentaxe abnehme und manchmal ganz er„lösche . . . Die Verbrechen mehren sich in dem Maaße, „als das System der gesetzlichen Armenpflege sich erweitert „und tiefere Wurzeln schlägt. In der Sitzung vom 20. Juni „1834 bezeichnet der Lord-Kanzler Brougham vor der Kammer

[1]) Nicholls, Bd. II, S. 180 und 221.

„der Lords das engliſche Armengeſetz als die wirkſamſte Urſache „der ſittlichen Verſchlechterung des Volkes und der Vermehrung „der Verbrechen. Schwächung der häuslichen Bande und der „familiären Zuneigung geht mit dieſem Zuſtand der Entwür„digung Hand in Hand oder folgt ihm auf dem Fuße. In „England kann man die Dürftigen nicht überzeugen, daß die „Sorge um ihre Kinder an erſter Stelle ihnen obliege; auf „Alles, was man ihnen in dieſem Stücke ſagt, antworten ſie: „„Unſere Kinder gehören nicht uns, ſie gehören dem Kirch„„ſpiel.“ Die Provinzialjournale dieſes Landes ſind voll von „Namen flüchtiger Eltern, die ihre Familie dem Staate zur „Laſt fallen laſſen; manchmal dauert dieſes ſündhafte Preis„geben nur einige Zeit und wiederholt ſich in Folge einer Be„rechnung, welche die beiden Gatten im Einverſtändniß mit „einander zu machen ſcheinen. Die Kirchſpiele von Schottland, „in denen die Armenſteuer eingeführt iſt, bieten nach dem, „was Chalmers vor der Unterſuchungscommiſſion des Parla„ments erklärt hat, die nämlichen Thatſachen; er hat zugleich „betheuert, daß er kein ähnliches Beiſpiel in jenen Landestheilen kenne, in denen die geſetzliche Armenpflege noch nicht „eingeführt iſt. Die Vaterſchaft iſt in England häufig ein „Gegenſtand der Speculation; man läßt dort abſichtlich ſchmu„tzige, unglückliche Kinder in einem erbarmungswürdigen Zu„ſtande ſchmachten, weil man damit von dem Kirchſpiele reich„lichere Unterſtützung zu erlangen hofft. Durch die geſetzliche „Armenpflege iſt mit den übrigen Familienbanden auch das „der Kindſchaft zerriſſen. Die Kinder verlaſſen ſich bezüglich „der Unterſtützung ihrer alten und ſchwachen Eltern auf die „Gemeinde und weigern ſich, für ſie Opfer zu bringen. Aller „Scham baar widerſetzen ſie ſich nicht, wenn man ihre Eltern „in Armenhäuſer ſteckt, ein Loos, um das ſich dieſe Unglück„lichen manchmal ſelbſt bewerben, ſo verabſcheuungswürdig iſt „das Betragen, welches die Kinder, um ihrer los zu werden, „ihnen gegenüber beobachten.“ [1])

[1]) De la charité légale, Bd. I, S. 68, 71, 79 bis 84. — Alle von Naville angeführten Thatſachen ſind engliſchen Schriften oder Documenten

Wenn man dieſe ungeheuerlichen Mißbräuche abſtellen wollte, ſo konnte man kein anderes Mittel finden, als den vom Kirchſpiel unterſtützten Armen die Arbeit in den Beſchäftigungshaüſern (work-houses) aufzunöthigen; das heißt, man mußte, um den traurigen Folgen der geſetzlichen Wohlthätigkeit Einhalt zu gebieten, an Stelle der Wohlthätigkeit die Strafe treten laſſen. Die geſetzliche Armenpflege außer den Werkhaüſern erzeugt das Elend, ſtatt demſelben abzuhelfen, nach dem engliſchen Ausdrucke pauperiſirt ſie das Volk. „Die Verwaltung der Unterſtützungen, ſagt Nicholls auf „Grund des Berichtes der Unterſuchungscommiſſäre über das „Armengeſetz vom Jahre 1834, fordert als erſte Bedingung, „daß die dem Armen bereitete Lage in Wirklichkeit oder dem „Scheine nach nicht ebenſo gut ſei, wie die der unabhängigen „Arbeiter der unterſten Klaſſen. In allen Kirchſpielen, wo „es gelang, den Pauperismus zu vermindern, iſt es eine aus„gemachte Sache, daß man dieſes Ergebniß nur dadurch er„zielte, daß man den Armen in eine Lage brachte, die tiefer „ſtand, als die der ſelbſtſtändigen Arbeiter. Die Commiſſäre „ſchließen daraus, daß „alle Hilfe, welche geſunden Armen „„oder ihren Familien anders, als in wohlgeordneten Werk„„haüſern geſpendet wird, als ungeſetzlich zu erklären ſei.“ „Ein wohlverwaltetes Werkhaus, ſetzen die Commiſſäre bei, „„trifft für alle Fälle Vorkehrung und ſcheint das einzige „„Mittel zu ſein, die Abſichten des Statuts der Königin Eli„„ſabeth zu verwirklichen, welches verlangt, daß jeder geſunde „„Arme zur Arbeit verwendet werde.““[1]) Der Erlaß von 1834 wurde in dieſem Sinne durchgeführt. Man reorganiſirte das Werkhaus, um daraus die verhaßteſten Mißbräuche zu beſeitigen, und führte eine ſolche Strenge in der Leitung und Handhabung der Zucht ein, daß ſie Sclavenhaüſern nicht

entnommen. Die tiefe Rechtlichkeit dieſes Ehrenmannes bürgt für deren Wahrheit, während ſeine Eigenſchaft als proteſtantiſcher Prediger jeden Gedanken an unfreiwillige Parteilichkeit gegen ein Wohlthätigkeitsſyſtem ausſchließt, das in England eine Frucht des Proteſtantismus war.

[1]) History of the English poor-law, Bd. II, S. 257.

unähnlich waren. Nichts fand Gnade vor den Commissären; sogar die Bande der Familie wurden nicht geachtet: der Gatte wurde von seiner Frau, die Kinder von ihren Eltern getrennt. Mit Macht erhob sich das öffentliche Gefühl gegen diese Grausamkeiten. Da besonders gehässige Sachen in gewissen Arbeitshäusern zu Tage traten, nahm sich auch das Parlament der Frage an; die öffentliche Meinung sprach sich immer mehr gegen die Strenge der Verwaltung aus, und die Commission zur Durchführung des Armengesetzes, die zu unpopulär wurde, als daß sie in ihrer Stellung erhalten werden konnte, wurde durch eine neue Commission ersetzt.[1]) Wenn ihr aber das Regiment im Arbeitshause mildert, namentlich wenn ihr den Armen die Unterstützung bietet, abgesehen von der Forderung, daß sie dort wohnen, und hierin besteht das einzige Mittel, die Gesetze der Familie und in vielen Fällen die strengsten Gesetze der Menschlichkeit nicht zu verletzen, dann verfallt ihr allen Mißbräuchen der Armentaxe und seid gezwungen, die Last einer Steuer zu tragen, die sich ohne Maaß und Ziel erhöht.

Wenn aber die gesetzliche Wohlthätigkeit den Armen in ihre Kerker einsperrt, so nimmt sie ihm nicht blos die Freiheit; durch die Verordnungen über die Unterstützung nach Wohnorten beraubt sie die Dürftigen, welche von da an nur mehr in ihren Wohnorten eine Hilfe finden können, des größten Theils ihrer individuellen Freiheit. Pashley, ein hervorragen-

[1]) Ueber die Thatsachen, welche diesen Wechsel in der Verwaltung der Armentaxe herbeiführten, sehe man Nicholls, Bd. II, S. 394. — Nicholls, der Mitglied der ersten Commission war, bemüht sich vergebens, die Verdammung des Verfahrens dieser Commission als eine unüberlegte Ansicht hinzustellen; die Thatsachen, wie er sie selbst erzählt, und der allgemeine Geist seines Buches beweisen zur Genüge, daß diese Verdammung eine durchaus gerechte war. Pashley legt gleichfalls dem Institut des Arbeitshauses, dessen Wirkungen und Bestrebungen so oft wider alles Recht liefen, und der Strenge, mit welcher man es verwalten ließ, die Verringerung bei, welche sich in der Bewegung der Armentaxe nach der Reform von 1834 fühlbar machte. (Pauperism, S. 272.)

der Staatswirthſchaftslehrer in England, hat über den Pauperismus ein von uns oft angeführtes Buch geſchrieben, deſſen Hauptaufgabe darin beſteht, die gehäſſigen Mißbräuche des engliſchen Geſetzes in dieſer Materie aufzudecken und zu bekämpfen. Am Ausgange des achtzehnten Jahrhunderts beklagt ſich Pitt, daß durch das Geſetz der Heimathberechtigung (settlement) die Arbeitskraft gehemmt werde und das Land verarme, indem der Arbeiter gehindert ſei, ſich dahin zu begeben, wo er ſeine Arme am Beſten verwerthen könnte. Huskiſſon erklärte 1818 im Parlament, daß „das Heimathsrechtsgeſetz die „grauſamſte und unmenſchlichſte Beeinträchtigung der Arbeits„freiheit des Armen zur Folge habe.“ Einige Jahre ſpäter ſprach Scarlett ein gleich ſtrenges Urtheil darüber aus: „Nie„mals, ſagte er, hat je ein drückenderes und unpolitiſcheres „Geſetz beſtanden; es macht aus der Armuth ein Verbrechen „und ſtraft es mit Verbannung; es iſt zugleich grauſam und „ungerecht und der Geſellſchaft ebenſo ſchädlich, als den Indi„viduen.“ [1]) Pashley ſagt mit nicht geringerer Entrüſtung: „Die meiſten Uebel, welche das Armengeſetz über unſer Land „verbreitete, haben ihren Urſprung in dem ungefähr zwei Jahre „nach der Reſtauration Karls II. erlaſſenen Statut. Dieſes „Statut raümt den Beamten die willkürliche Gewalt ein, den „Armen von ſeinem Aufenthaltsort wegzuführen und ihn an „den Ort ſeines Heimathsrechtes (of his settlement) zu ver„bringen . . . Weil dieſe unglücklichen Armen zufällig keine „Arbeit haben, die ihnen regelmäßigen Lebensunterhalt bietet, „ſind ſie an den einzigen Ort gefeſſelt, den ſie auf der Welt „kennen, an den Ort, wo ſie ihre Jugend hinbrachten, wo „ſich alle ihre Beziehungen finden, wo alle ihre Freunde ſind. „Man zwingt ſie, einen Ort zu verlaſſen, wo ihnen die Arbeit „regelmäßig ein Auskommen bot, und an einen Ort zu gehen, „wo ſie auf unbeſtimmte Zeit dem Kirchſpiel zur Laſt fallen „müſſen. Man verbringt ſie in oft weitentlegene Kirchſpiele, „denen ſie blos darum beigegeben ſind, weil dort zufällig ihr

[1]) Nicholls, Bd. II, S. 201 und 223.

„Vater oder Großvater oder einer ihrer väterlichen und müt-
„terlichen Verwandten geboren ist, oder weil sie vor fünfzig
„oder sechzig Jahren an diesem Orte die letzte Nacht in einem
„Dienste oder ein Lehrjahr zubrachten und dadurch das Hei-
„mathsrecht erlangt haben .... Indem man auf diese Weise
„das Arbeitsrecht des Menschen auf ein einziges Kirchspiel
„einschränkte, brachte man, soviel es wenigstens in unserer
„Zeit möglich ist, die Fesseln wieder zur Anwendung, durch
„welche der Mensch an die durch seine Arbeit befruchtete Erd-
„scholle gekettet wird. Durch das Statut Karls II. legte man
„dem Arbeiter Fesseln an; man verweigert ihm die freie Aus-
„übung seines Erwerbszweiges, man macht ihn zum Sclaven
„der Scholle (adscriptus glebae). Frei dem Namen nach
„wird der Mensch in Wahrheit Leibeigener des Bodens und
„der landwirthschaftliche Arbeiter behauptet seit zwei Jahrhun-
„derten in der politischen und socialen Organisation Englands
„eine Stellung, die kaum besser ist, als diejenige, welche ihm
„im größten Theile Europa's während der Herrschaft des Le-
„hensrechtes zu Theil ward. Es ist wahr, die Namen Leib-
„eigene oder Hörige sind nicht mehr gebräuchlich, aber der
„Geist der Leibeigenschaft und Hörigkeit hat sich in der Gesetz-
„gebung Karls II. erhalten.“ [1])

Dies ist nach den besten Autoren jenes Heimathberech-
tigungs- und Ausweisungsgesetz (settlement and
removal), gegen das die gewichtigsten Männer Englands seit
mehr als vierzig Jahren vergeblich ihre Stimme erheben. Um
den Armen von der Sclaverei des Heimathsrechtes zu befreien,
müßte man die Erhebung und folglich die Verwaltung der
Armensteuer zu einem Mittelpunkt vereinen, eine Reform, die
nicht vorgenommen werden könnte, ohne einen Schritt mehr
zu jener Sclaverei der Verwaltungscentralisation zu machen,
vor welcher sich die Engländer mit soviel Recht fürchten, und
der man in Sachen der Armenpflege keinen Vorzug einraümen
dürfte, ohne die wahren Grundzüge der Wohlthätigkeit mehr

[1]) Pauperism and poor laws, S. 225, 229, 233 und 316.

und mehr zu verkennen. So wahr ist es, daß die gesetzliche Wohlthätigkeit, man mag ihr eine Einrichtung geben, welche man will, die Herabwürdigung und Erniedrigung des Armen und gleichzeitig auch den Untergang der Gesellschaft zur Folge hat.

England hat im Jahre 1834 eine große Anstrengung gemacht, um sich den Mißbräuchen der Armentaxe zu entziehen; aber dieser Versuch glückte nur zur Hälfte und die geringe Erleichterung, welche dadurch dem Steuerpflichtigen zu Nutzen kam, wurde nur unter der Bedingung errungen, daß man offener mit dem naturgemäßen Gange der Wohlthätigkeit brach. Wir haben es schon gesagt, die gesetzliche Armenpflege ist mit dem wahren Geiste der Wohlthätigkeit, welcher ein Geist der Liebe und Barmherzigkeit ist, unverträglich. So oft man es versuchte, die gesetzliche Armenpflege mit den Zügen von Menschlichkeit und dem Edelmuth der christlichen Wohlthätigkeit zu schmücken, wurde sie für den Steuerpflichtigen durch den Zuwachs der Armen und durch ihren Müssiggang eine unerträgliche Last. Gegen das Ende des achtzehnten Jahrhunderts (1783) waren die unter dem Namen Gilbertsacte bekannten Parlamentsbeschlüsse und das im Jahre 1795 eingeführte Kostgeldsystem, das nur Folge und Ergänzung der Gilbertsacte war, im Grunde nichts anders, als eine Rückkehr zu den natürlichen Grundlagen der Wohlthätigkeit. Statt Almosen zu geben unter Bedingungen, die, um die Armenklassen zurückzuschrecken, das Almosen zur Strafe machten, faßte man den Entschluß, den Armen nach ihren Bedürfnissen Almosen zu spenden. Da man aber der staatlichen Armenunterstützung niemals ihren Charakter gesetzlichen Zwanges nehmen kann, so folgte daraus, daß das Almosen sich in eine Lohnergänzung umgestaltete; der Arbeiter verlangte es vom Kirchspiele je nach der Zahl seiner Kinder und auch nach dem Verhältniß seiner scheinbar gezwungenen, in Wirklichkeit aber oft freiwilligen Arbeitslosigkeit. Diese Umgestaltung in der Handhabung der Armentaxe wurde in der Praxis schon lange begonnen, bevor sie gesetzlich sanctionirt war, und man kann

seit der Mitte des achtzehnten Jahrhunderts ihre Folgen genau beobachten. „Die auf die Armen verwendeten Unterstützungs„summen, welche im Jahre 1750 blos auf 689,971 Pfund „stiegen, erhöhten sich im Jahre 1776 auf 1,530,800 Pfund; „von 1783 bis 1785 belaüft sich ihre durchschnittliche Höhe „auf 2,004,239 Pfund; — im Jahre 1801 erreicht sie 4,017,871 „Pfund. Angestellte Beobachtungen während der zweiten „Hälfte des achtzehnten Jahrhunderts ergeben, daß in dieser „Zeitperiode die Zunahme des Nationalreichthums durch die „Zunahme des Pauperismus überstiegen wurde." [1])

Die Reform von 1834 war eine Reaction gegen diese Mißbraüche, die zu dem Grade anwuchsen, daß im Jahre 1833 die Taxe bis zu 6,790,799 Pfund stieg. Außer den Maaßregeln, deren Zweck war, den Verwaltungsdienst zu regeln und die Oberaufsicht der Regierung über die mit der Vertheilung der Unterstützungen betrauten Beamten einzuführen, war die Reform von 1834 bemüht, die Grundregel des Statuts der Königin Elisabeth, wornach eine Unterstützung nur mittels der Arbeit dem Armen gespendet werden sollte, wieder in den Vordergrund treten zu lassen. Man kam überein, daß außer den Fällen der Unmöglichkeit die Unterstützungen nach Heimathsorten unterdrückt und von nun an nur in den Beschäftigungshaüsern verabreicht werden solle; anderseits machte man, wie wir gesehen haben, den Aufenthalt im Beschäftigungshause so peinlich als möglich, um es dem Armen zu verleiden, daselbst den Müssiggang um den Preis der Freiheit zu suchen. Man bezeichnete dieses System mit dem Namen Werkhausprüfung (work-house test). Diese erdrückende und unmenschliche Maaßregel, die noch heutzutage von denjenigen gelobt wird, welche sie zuerst erdacht und angewendet haben, und die nach ihrem Dafürhalten das einzige wirksame Heilmittel ist gegen den Mißbrauch der Armentaxe, konnte, zur Ehre Englands sei es gesagt, nicht über den Widerstand des öffentlichen Gefühles triumphiren. Daß es das einzige

[1]) Pashley, S. 247.

Mittel sei, den Mißbrauch der gesetzlichen Armenpflege zu hintertreiben, das beweisen die Thatsachen; aber die Thatsachen beweisen auch, daß es die vollständigste Verneinung des Princips der Wohlthätigkeit sei. Die öffentliche Meinung Englands hat diese Kriegserklärung gegen die Armen unter dem Vorwand der Wohlthätigkeit nicht genehmigt und lieber die Unannehmlichkeiten der Armentaxe auf sich genommen, als sich zum Mitschuldigen jener verhaßten Schändung des Princips des Christenthums zu machen. Es lebt noch, Dank der göttlichen Barmherzigkeit, in den öffentlichen Sitten Englands zu viel christliches Gefühl, als daß man dort ohne Schauder einem ähnlichen Schauspiele zusehen könnte.

Während der ersten Jahre, welche auf die Reform von 1834 folgten, wurde durch die strenge Durchführung der Werkhausprobe die Summe der Unterstützungen um ein Merkliches geringer; sie sank im Jahre 1837, als das Viertel Korn 52 Schill. 3 dl. kostete, auf 4,044,741 Pfund; aber im Jahre 1850, als das Viertel Korn durchschnittlich 42 Schil. 7 dl. kostete, stieg sie wieder auf 5,395,022 Pfund. In den letzteren Jahren nahm der Betrag der Taxe ab, namentlich wenn man die Vermehrung der Bevölkerung in Berechnung zieht. Die Ausgabe von 1850 entzifferte eine Summe von 6 Schil. 1 dl. auf den Kopf, während von der im Jahre 1859 ausgegebenen Summe zu 5,558,689 Pf. nur 5 Sch. 8¼ dl. auf den Kopf trifft. [1]) Zweifelsohne bleibt die Taxe auch bei dieser Verringerung noch immer eine sehr schwere Last, nicht so fast wegen des pecuniären Opfers, das sie erheischt, als wegen ihrer beweinenswerthen Folgen auf dem Gebiete der Sitte. „Es läßt sich nicht bestreiten, sagt Pashley, daß die Acte, durch welche das Armengesetz umgeändert wurde, einfach die Ver„waltungsmißbräuche beseitigt habe; ebenso ist es unbestreit„bar, daß diese Mißbräuche wirklich verschwunden sind und „verschwinden mußten, sobald die Controle der Centralgewalt „nach den Regeln des neuen Systems gehandhabt wurde.

[1]) Report of the poor-law board, 1859—60.

„Aber alle Uebel, welche an dem Weſen unſeres Armengeſetzes „haften, beſtehen fort, oder wurden wenigſtens durch die Acte „von 1834 nur ganz unbedeutend gemindert. Wir ſind gegen„wärtig überzeugt, daß während jener langen Periode von „1834 bis 1852 die Commiſſäre für das Armengeſetz und nach „ihnen die Bureaupräſidenten des Armengeſetzes nach einander „beauftragt wurden, eine Siſiphusarbeit zu vollbringen; der „Stein, den ſie fortzuwälzen verurtheilt waren, wird immer „ſchwerer, je mehr ſie von Jahr zu Jahr ihre Arbeit ver„doppeln.“ [1])

Die Mißbräuche und Gefahren der geſetzlichen Armenpflege ſind heutzutage allgemein anerkannt. Aber unter denen, welche das Princip derſelben verwerfen, gibt es mehrere, welche an Stelle der freien, vom Pflichtgefühl des chriſtlichen Lebens eingegebenen Wohlthätigkeit die officielle Wohlthätigkeit ſetzen möchten. Dieſe anerkennt nicht das Recht des Armen auf Unterſtützung, ſchließt aber das verſchiedenartige Eingreifen des Staates in die Verwaltung der Beiträge in ſich. Nach einem ſehr bezeichnenden Ausdruck Carns's hat ſie ihren Stützpunkt in der Verwaltung, ſtatt im Gewiſſen. Dieſes Syſtem iſt von einem feindſeligen, oder wenigſtens mißtrauiſchen Gedanken gegen die Kirche durchdrungen. An Stelle der Kirche, welche durch das Gewiſſen vertreten wird, ſetzt man den Staat, der heutzutage in der Anſchauungsweiſe einer großen Zahl keinen andern Grund hat, als die rationelle, von jeder höheren Macht emancipirte Souverainetät des Menſchen. Die Lehre, durch welche die Verwaltung der Wohlthätigkeit dem Staate zugeſprochen wird, kann mehr oder weniger gemildert ſein. Einige gehen ſo weit, daß ſie der Privatwohlthätigkeit jede unabhängige Handlung unterſagen und die Wohlthätigkeit als Monopol des Staates hinſtellen; Andere, und ihrer ſind die meiſten, behaupten, daß man, ohne die private und freie Wohlthätigkeit geradezu auszuſchließen, ihre Thätigkeit in ſehr enge Schranken einzwängen müſſe, daß man ihr keine

[1]) Pauperism, S. 274.

andere Aufgabe zuerkennen dürfe, „als ſich von Tag zu Tag „mit dem zufälligen Elend zu beſchäftigen, die Armen zu be„ſuchen, ihnen Almoſen zu ſpenden; daß, wollte ſie einen „weiteren Umfang gewinnen und ihre Thätigkeit auf die Zu„kunft ausdehnen, ſie ſich in irgend einer Weiſe mit der ge„ſetzlichen Verwaltung ins Benehmen ſetze und ſich ihr unter„ordne. Sie glauben, daß ſogar die Geſellſchaft ſelbſt die „Leitung der Wohlthätigkeit und Armenpflege als einen öffent„lichen Dienſt ſich gefallen laſſen müſſe; daß ſie die öffent„liche Wohlthätigkeit durch Ausdehnung auf alle Bedürfniſſe „organiſiren, und zu dieſem Zweck die Hilfsquellen der indi„viduellen Wohlthätigkeit verwerthen müſſe; daß die Kirchen „und Genoſſenſchaften die Helferinnen der vom Staate einge„ſetzten Organiſation ſein ſollen; daß dieſe ihm den geiſtigen „und ſittlichen Beſtand zu leiſten haben, deſſen er zu Aufrecht„haltung und Entwickelung ſeines Syſtems bedarf, und daß „er ſie dazu zwingen könne, wenn nicht durch Repreſſiv-, ſo „doch durch Präventivmaaßregeln, unter andern durch die „Verweigerung der bürgerlichen Rechte.“ [1]) Entweder verweigert die officielle Armenpflege der Privatwohlthätigkeit alles Recht, oder ſucht ſie wenigſtens auf indirecten Wegen zu lähmen und zu vernichten. In beiden Fällen verfolgt die officielle Armenpflege einen und denſelben Zweck: ſie will die freie, vom Geiſte der Religion eingehauchte Wohlthätgkeit beſeitigen und iſt beſtrebt, die ſogenannte Säculariſation der Wohlthätigkeit herbeizuführen.

Und dennoch iſt dieſe officielle Armenpflege, ſo anſpruchsvoll und weitgreifend ſie auch ſein mag, nicht im Stande, die freie Wohlthätigkeit zu erſetzen; und wenn ſie auch nicht alle Inconvenienzen der geſetzlichen Armenpflege im Gefolge hat, ſo hat ſie deren doch genug, um ſich das Verwerfungsurtheil von Seite aller derer zuzuziehen, welche ſich aufrichtig mit

[1]) Mit dieſen Worten charakteriſirt Ducpétiaux die officielle Armenpflege in der vortrefflichen Schrift, in welcher er ihre Behauptungen widerlegt. Man ſehe la Question de la charité, S. 13.

diesen Fragen beschäftigten, vorausgesetzt, daß ihr Geist nicht von den Vorurtheilen des Rationalismus verdunkelt war.

Welchen Einfluß könnte auch die officielle Armenpflege auf den Armen haben, sie, die nur im Namen des Staates spricht und nicht die geringste Sendung hat und haben kann, um im Namen Gottes zu sprechen, der einzigen Autorität, welche von dem Gewissen anerkannt wird? Wie könnte sie ferner mit dem Armen jene Beziehungen der Innigkeit und des gegenseitigen Vertrauens anknüpfen, ohne die sich eine Wirksamkeit der Wohlthätigkeit nicht einmal denken läßt? Der Armenpfleger hat zuviel zu thun, als daß er die Armen öfter einzeln besuchen könnte; wenn Jemand aus Auftrag der Pflegschaft zu ihnen kommt, dann ist es nur ein Bediensteter, dem in der Regel Alles abgeht, was moralischen Einfluß gewährt und Vertrauen erwirbt. Seltene Fälle ausgenommen betreiben diese angestellten Subalternen ihr Geschäft äußerst handwerksmäßig. So geübt ist die Armenpflege bezüglich der sittlichen Umwandlung des Armen, was doch immer die Hauptsache der Armenpflege sein muß, vollständig unfruchtbar. Baron von Watterille, ein Mann, der im Dienste der officiellen Armenpflege wohl am meisten Begabung des Geistes und Hingabe entfaltete, schildert die sittliche Ohnmacht dieser nachgeäfften Wohlthätigkeit mit folgenden Worten: „Seit der sechzig „Jahre, als die Verwaltung des öffentlichen Beistandes nach „Wohnorten ihre Thätigkeit ausübt, gab es nicht einen einzi„gen Armen, der durch die Anstrengungen und den Beistand „dieser so beschaffenen Wohlthätigkeit dem Elende entrissen „worden und seine Bedürfnisse fortan selber zu befriedigen im „Stande gewesen wäre. Im Gegentheil macht sie oft sogar „den Pauperismus erblich.“ [1])

Die officielle Armenpflege ist also ebenso ohnmächtig, als die gesetzliche; noch mehr, ihr Princip führt, wenn es consequent durchgeführt wird, fast unvermeidlich zur gesetzlichen

[1]) Rapport sur l'administration des bureaux de bienfaisance, S. 18.

Armenpflege. Naville zeigt auf das deutlichſte, wie die Säculariſation der Armenpflege durch die obrigkeitliche Organiſation der Unterſtützungen naturnothwendig zur geſetzlichen Armenpflege führt. Wir bedienen uns der Worte Naville's in dieſer Frage um ſo lieber, weil er kein katholiſcher Prieſter, ſondern ein proteſtantiſcher Prediger war, und weil man folglich keinen Grund hat, ihn nicht zu hören, was man gewöhnlich gegen den katholiſchen Klerus bei dieſem Gegenſtande vorbringt. „Wird bei der Almoſenverwaltung die weltliche Gewalt an „die Stelle der kirchlichen geſetzt, ſo führt das zur Armentaxe. „Der geſetzliche Geſchäftsführer iſt der natürliche Vertheiler „des geſetzlich erhobenen Armengeldes, der kirchliche Geſchäftsführer „vertheilt die Gaben der freiwilligen Wohlthätigkeit. Dieſer „letztere übt in der That einen Dienſt, der ganz auf Vertrauen „beruht. Seine Gegenwart erweckt keinen Gedanken des „Zwanges im Geiſte des gebenden Reichen und ebenſowenig „einen Gedanken des Rechtes auf Unterſtützung im Geiſte des „empfangenden Armen. Er ſelbſt darf nach der Natur ſeines „Berufes nicht im Geringſten daran denken, geſetzliche Maaß„regeln bei der Ausübung ſeines Amtes zu veranlaſſen. Die „Uebung der Wohlthätigkeit iſt für ihn eine beſondere Ver„bindlichkeit, eine Pflicht ſeines Berufes; die Erziehung, welche „er empfangen hat, das Andenken an die Verpflichtungen, „welche er eingegangen hat, die Ideen, mit denen er ſich tag„täglich beſchäftigen muß, müſſen ihn hiezu außerordentlich „geſchickt machen. Seine Verrichtungen, welche ihn mit den „innerſten Geheimniſſen der Familien vertraut machen, laſſen „ihn die Urſachen erkennen, in Folge deren ſo viele Perſonen, „denen er Beiſtand zu leiſten berufen iſt, in Armuth ſtürzten, „laſſen ihn die Beſchaffenheit und Ausdehnung der Hilfe er„meſſen, welche ihnen zu leiſten iſt, laſſen ihn das Elend ent„decken, das ſich aus ehrenwerther Schamhaftigkeit für andere „Augen oft in den Schleier eines undurchdringlichen Geheim„niſſes einhüllt, — und bieten ihm dadurch eine überaus „große Sicherheit des Urtheils bei Vertheilung des ihm an„vertrauten Almoſens. Man ſetze an Stelle eines Dieners

„der Religion einen bürgerlichen Beamten, — und alle dieſe „Vortheile verſchwinden. Schon durch die Ideenverwandtſchaft „allein wird dadurch in den Geiſtern eine Richtung im Sinne „der geſetzlichen Armenpflege erweckt, eine Richtung, welche „durch das adminiſtrative Formenweſen, zu dem man nothwen„diger Weiſe wird greifen müſſen, nur noch verſtärkt wird. „Iſt dieſe Richtung einmal vorherrſchend geworden, dann iſt „es ſehr wahrſcheinlich, daß man allmälig und unmerklich in „das Syſtem der Taxe verſinken werde. Dies iſt um ſo glaub„licher, weil man durch Zwang die Beiträge ergänzen muß, „welche das öffentliche Vertrauen nicht freiwillig abläßt. Die „Thatſachen beſtätigen dieſe Beweisführung. Faſt überall ging „der Einführung der Taxe die Einführung der Verwaltungs„formen und die Aufſtellung von bürgerlichen Beamten im „Werke der Almoſenvertheilung voran oder folgte ihr auf dem „Fuße nach.“ [1]) Naville beweiſ't durch beſtimmte und aus„führliche Beiſpiele, daß dieß in England der Fall iſt.

Gerando, ein Schriftſteller, dem man nicht leicht zur Laſt legen kann, daß er der officiellen Armenpflege ſyſtematiſch Op„poſition mache, bemerkt ebenfalls, daß die Säculariſation der Wohlthätigkeit regelmäßig das Princip der geſetzlichen Armen„pflege im Gefolge habe. „Als die Geſetzgebung Europa's ſä„culariſirt wurde, begann man, die Wohlthätgkeitsfragen unter „einem neuen Geſichtspunkte zu betrachten. Man fragte ſich, „ob es nicht auch eine unmittelbare, wenn gleich ſtillſchwei„gende Verbindlichkeit der Geſellſchaft gegen ihre Glieder gebe, „in Kraft deren ſie gehalten iſt, denjenigen zu Hilfe zu kom„men, welche vom Unglück betroffen werden. Grotius war der „Erſte, der dieſe gewichtige Frage ſtellte und ihr die unum„wundenſte Löſung gab; er ſchauderte ſelbſt vor den Schluß„folgerungen ſeiner eigenen Grundſätze zurück. Nach ihm „„haben diejenigen, welche das Eigenthum der Güter aufſtell„„ten, dies unter der ſtillſchweigenden Beſchränkung gethan, „„daß die natürliche Folge des Eigenthums, nämlich Ausſchluß

[1]) De la charité légale, Bd. II, S. 104.

„„eines jeden Andern, als des Eigenthümers, vom Gebrauch „„der beſeſſenen Sache, in dem Augenblicke aufhören ſollte, „„als man es nicht behaupten könnte, ohne das Gut des „„Nächſten in Anſpruch zu nehmen.“ Ohne ſo weit zu gehen, „unterwirft der berühmte Verfaſſer des Geiſtes der Geſetze „den Staat einer ſo ausgedehnten Verbindlichkeit, daß ſie der „individuellen Wohlthätigkeit keinen Platz mehr ließe. „Der „„Staat, ſagt er, ſchuldet allen Bürgern ein geſichertes Aus„„kommen, die Nahrung, eine anſtändige Kleidung und eine „„Lebensweiſe, die der Geſundheit nicht entgegengeſetzt iſt.“ „Necker, ein berühmter Beamter, der auch unter den modernen „Staatsöconomen und Sittenlehrern eine hervorragende Stelle „behauptet, nimmt keinen Anſtand, neben den Satzungen, „welche die gegenſeitigen Rechte der Bürger beſtimmen, auch „die Pflichten der ganzen Geſellſchaft gegen die vom Unglücke „Betroffenen aufzuführen. In dem berühmten Berichte an die „conſtituirende Verſammlung (wohl die merkwürdigſte Arbeit „dieſer Verſammlung und das koſtbarſte Denkmal der Geſchichte „unſeres öffentlichen Rechtes bezüglich der Armenpflege) ſtellte „das Bettelcomité der conſtituirenden Verſammlung durch den „Mund des ausgezeichneten Herzogs von Liancourt als Princip „auf, daß die Geſellſchaft allen ihren Gliedern Aus„kommen und Arbeit ſchuldet; zu dieſer Doctrin bekann„ten ſich im Allgemeinen die Schriftſteller, welche ſich in der „zweiten Hälfte des letzten Jahrhunderts mit ſo lobenswerthem „Eifer bemühten, die Wiſſenſchaft der Philanthropie zu ſchaf„fen.“[1]) So weit geht alſo jene Philanthropie, die von dem rationaliſtiſchen Princip ihren Ausgang nimmt und in Sachen der Wohlthätigkeit keinen andern Antrieb erkennen will, als die weltliche Gewalt, und keine andere Leitung, als die amtlichen Vorſchriften.

Die Thätigkeit des Staates iſt nicht frei von Gefahr, es ſei denn, daß ſie nur einen rein präventiven Charakter annimmt. Innerhalb dieſer Gränze iſt ſie nützlich, weil ſie der

[1]) De la Bienfaisance publique, Bd. I, S. 501.

Privatwohlthätigkeit jene Ergänzung bietet, deren dieſe bedarf, um in ihrer vollen Macht auftreten zu können. Einheit der Kräfte und ununterbrochenes Handeln ſind für die Liebe, wie für alle anderen Mächte der ſittlichen Ordnung die Unterlagen vollſtändiger Wirkſamkeit. Die Wohlthätigkeit findet darum ihren Höhepunkt in der auf dem Wege der Aſſociation geübten Armenpflege. Durch die unter der Herrſchaft des religiöſen Gefühles gebildete Aſſociation gewinnt die Wohlthätigkeit alle Vortheile einer regelmäßigen Organiſation, ohne irgend einen Vortheil der Freiheit zu verlieren. Durch die in der Aſſociation herrſchende Harmonie wird die Vertheilung des Almoſens geregelt; die gegenſeitige Ueberwachung hält unüberlegte Bevorzugung und individuelle Irrthümer ferne; durch das Zuſammenwirken von Einſicht und wechſelſeitigen Rathſchlägen gewinnt die Wohlthätigkeit mehr an innerem Gehalt und größerer Sicherheit. Anderſeits entſprechen die Wohlthätigkeitsſtiftungen einem Bedürfniſſe des ſocialen Lebens; weil das Elend ſich in ſeinen Hauptformen in der Geſellſchaft verewigt, müſſen auch die dagegen gerichteten Heilmittel den Charakter beſtändiger Dauer an ſich tragen. Nur ſo wird die Wohlthätigkeit allem Elend, unter deſſen Joch auch die beſtorganiſirten Geſellſchaften immer zu leiden haben, wirkſam abzuhelfen vermögen. Der Staat aber trete nur auf, um durch die bürgerliche Exiſtenz den dauernden Beſtand der unter der freien Eingebung der Privatwohlthätigkeit gegründeten Anſtalten zu ſichern; er verſichere ſich, daß die Bedingungen der Stiftungen, zu denen man ſeine Mithilfe anruft, nichts enthalten, was den Regeln der öffentlichen Ordnung widerſtreitet; er übe über die Verwaltung dieſer Stiftungen eine ſolche Wachſamkeit aus, welche den Mißbräuchen vorbeugt und die Beobachtung der weſentlichen Regeln der Stiftung ſichert, ohne der freien Thätigkeit jener zu nahe zu treten, welche die Perſon der Stifter gegenüber den Armen zu repräſentiren und die Werke fortzuſetzen haben, die ihnen ihre Wohlthätigkeit eingab. Unter ſolchen Bedingungen iſt die Dazwiſchenkunft des Staates eine Wohlthat, weil er einzig nur der Freiheit

Vorſchub leiſtet. Im andern Falle würden wir in die geſetzliche oder in die officielle Armenpflege zurückfallen, welche nur ein ohnmächtiges und gefährliches Zerrbild der wahren Wohlthätigkeit ſind und nur dazu dienen, die Nothwendigkeit des unter Eingebung des Geiſtes chriſtlicher Entſagung freiwillig geſpendeten Almoſens in klareres Licht zu ſtellen.

V. Kapitel.

Der Geiſt der chriſtlichen Entſagung enthält alle Bedingungen für ein gedeihliches Wirken der Liebe.

Iſt es nothwendig, nachzuweiſen, daß die katholiſche Kirche durch die Entſagung aller Anſprüche, welche an die wahre Nächſtenliebe geſtellt werden, genügt? Steht der Beweis für dieſe Wahrheit nicht lebendig vor unſern Augen? Die große Ueberlegenheit der katholiſchen Kirche und ihre Fruchtbarkeit in den Werken der Liebe gehören unter jene Thatſachen der Geſchichte, die am wenigſten beſtritten werden. Faſſen wir gleichwohl in wenigen Worten die Gründe dieſes Vorzuges zuſammen, nicht ſo faſt, um unſere Ueberzeugung zu erhärten, als vielmehr, um unſere Reihenfolge der Principien zu vervollſtändigen. Alle Welt iſt hierüber einer Anſicht und die Gegner der Kirche mehr als jemand Anderer. Die Mühe, welche ſie ſich geben um, wie ſie ſagen, dem Ueberfluthen der Kirche in Sachen der werkthätigen Liebe Einhalt zu gebieten, iſt ein Beweis ihrer hohen Meinung, die ſie von der Macht dieſer Liebe hegen.

Die werkthätige Liebe, mit andern Worten die Wohlthätigkeit oder Nächſtenliebe, ging aus dem Chriſtenthume hervor; alles, was die Welt an Liebe beſitzt, hat ſie aus dem Unterricht der Kirche überkommen; dieſe allein beſitzt das Geheimniß davon. Als wir im zweiten Kapitel dieſes Buches die Bedingungen, von denen die Wirkſamkeit der Liebe abhängt,

aufſtellten, haben wir damit nur die Regeln der chriſtlichen Nächſtenliebe ſelbſt gegeben. Gehen wir nochmal auf dieſe Bedingungen zurück und rufen wir uns die Principien der katholiſchen Lehre und ihrer Moral ins Gedächtniß, und es wird ſich daraus klar ergeben, daß die Vollkommenheit der Liebe eine Frucht der Entſagung iſt, dieſer Seele der Kirche und aller ihrer Inſtitutionen.

Die Liebe zum Mitmenſchen kann nur in der Entſagung ihren Urſprung haben. Mag ſie eine Geſtalt annehmen, welche ſie will, immer ſchließt ſie ein Opfer in ſich: ein Opfer auf ſittlichem oder ein Opfer auf materiellem Gebiete und meiſtentheils beide miteinander. Die chriſtliche Religion iſt die Religion des Opfers und eben darum hat ſie heutzutage ſo wüthige Anfälle auszuhalten; ſie iſt auch und eben deßwegen die Religion der Liebe. Das Eine iſt ſie nicht ohne das Andere; denn Entſagung iſt in des Wortes vollſter Bedeutung Hingabe ſeiner ſelbſt an Gott durch den Antrieb der Liebe; und es iſt für den Menſchen, wenn er einmal ſeine Neigungen an Gott gefeſſelt hat, geradezu unmöglich, dieſelben nicht auch auf ſeine Brüder überzutragen. Und er trägt ſie auch wirklich über, geſteigert durch jene gewaltige Ausdehnungskraft, welche der entſagende Menſch aus der innigen Vereinigung mit ſeinem Gotte ſchöpft. Dieſe Zuneigung hat etwas von der Liebe Gottes gegen ſeine Geſchöpfe an ſich, denn dadurch, daß ſich der Menſch durch Entſagung ſeiner ſelbſt beraubt, läßt er ſich vom göttlichen Leben durchdringen. Inſoweit es die menſchliche Schwachheit geſtattet, iſt ſeine Liebe zum Nächſten die Liebe Gottes ſelbſt und ſchöpft an der Quelle aller Liebe eine wahrhaft unbegränzte Ausdehnungskraft.

Dieſe Macht der Liebe offenbart ſich nicht blos durch den glühenden Eifer in Uebung der Liebeswerke, ſondern auch durch die dabei entfaltete Einſicht und Klugheit, und erzeugt nicht blos eine überaus thätige, ſondern auch eine möglichſt umfaſſende Liebe. Um wirkſam zu ſein, darf ſich die Liebe zum Nebenmenſchen nicht auf die materielle Gabe beſchränken; ſie muß den Menſchen tröſten, aufrecht erhalten, wieder aufrichten,

umwandeln. Das iſt Almoſen im wahrhaft chriſtlichen Sinne. Die erſten Güter ſind für den Chriſten die Güter der Seele, und hauptſächlich dieſe Güter muß die Liebe denen ſpenden, an welche ſie ſich wendet. Es iſt aber eine mühevolle und oft undankbare Aufgabe, in das Leben des Armen einzudringen, ſein phyſiſches und moraliſches Elend gerade von der abſtoßendſten Seite zu unterſuchen, nach den Urſachen dieſer Uebel zu forſchen und Heilmittel dafür zu ſuchen. Unſäglicher Ueberdruß, der nur durch Beſiegung des lebhafteſten Widerſträubens der Natur überwunden werden kann, macht ſich hier geltend. Aber gerade deßwegen, weil die ſo verſtandene Nächſtenliebe ein der Natur widerſtrebendes Werk iſt, macht ſich die chriſtliche Entſagung mit Vorliebe daran: ſie fügt ſich mit Haſt und Freudigkeit allen Anforderungen, und da ein Werk um ſo verdienſtlicher iſt, je mehr Arbeit es erfordert, ſo iſt ihr auch kein Umſtand zu geringfügig, durch welchen die Aufgabe der Liebe wohl erſchwert, das Werk der Liebe aber um ſo wirkſamer und nachhaltiger wird.

Der Chriſt ſieht Gott in den Armen und er liebt ſie in Gott und wie Gott ſelbſt ſie liebt. Immer von dieſem Gedanken beſeelt übt er die Nächſtenliebe mit einer Sorgfalt und Aengſtlichkeit aus, die mit dem hohen Werthe, welchen der Arme in ſeinen Augen beſitzt, im Verhältniſſe ſteht. Er hat in vollſter Wahrheit Kenntniß vom Armen und von ſeinen Bedürfniſſen. Dies ſagt uns Boſſuet in ſeiner bewunderungswürdigen Rede über die erhabene Würde der Armen in der Kirche: „Es genügt nicht, ihr Chriſten, blos die Augen des „Fleiſches über dem Armen zu öffnen, man muß ihn auch mit „den Augen des Geiſtes betrachten. Jene, welche ihn mit „körperlichen Augen anſehen, ſehen in ihm nur Niedriges und „Verächtliches. Jene aber, die ihr inneres Auge, ich will „ſagen, das Auge der vom Glauben geleiteten Vernunft, öff„nen, entdecken im Armen Jeſus Chriſtus; ſie ſehen in ihm „das Bild ſeiner Armuth, den Mitbürger ſeines Reiches, den „Erben ſeiner Verheißungen, den Ausſpender ſeiner Gnaden, „das wahre Kind ſeiner Kirche, das vorzüglichſte Glied ſeines

„myſtiſchen Leibes. Das bewegt ſie, ihm mit einer liebevollen „Haſt beizuſpringen. Doch begnügen ſie ſich nicht damit, dem „Armen in ſeiner Noth zu Hilfe zu eilen; in dieſer Weiſe „unterſtützt die Armen auch jener, der keine Kenntniß von „den Armen hat. Wer ihnen, entweder von ihrer drückenden „Hilfloſigkeit bewogen oder durch ein natürliches Mitleiden „gerührt einiges Almoſen ſpendet, der lindert das Elend des „Armen; nichts deſto weniger aber iſt es wahr, daß er keine „Kenntniß vom Armen hat. Nur jener verſteht in Wahrheit „das Geheimniß der Liebe, welcher die Armen als die erſten „Kinder der Kirche betrachtet, der dieſe Eigenſchaft in ihnen „ehrt und ſich für verpflichtet hält, ihnen zu dienen.[1])"

So verſtand auch die Kirche ſeit den älteſten Zeiten das Almoſen. „Der Dienſt, welchen du dem Armen ſchuldig biſt, „ſagt der heil. Auguſtin, beſteht darin, daß du einen Theil „jener auf ſeinen Schultern ruhenden Laſt trägſt.[2])" Der Reiche muß alſo in einer Art Freundſchaft mit dem Armen leben, und der Arme ſeinerſeits muß in Folge dieſer Freundſchaft um ſo mehr zur Erkenntniß gelangen, daß er ernſtlich an ſeiner ſittlichen Vervollkommnung arbeiten müſſe. Mehr als alle Staatsökonomen unſerer Zeit zu thun vermöchten, ladet die Kirche die Armen eifrigſt zur Arbeit ein. „Und „du, o Jugend der Kirche, ſagen die Apoſtoliſchen Conſtitutio„nen, arbeite mit Eifer daran, deine Bedürfniſſe zu befriedigen „und obliege in aller Heiligkeit deiner Arbeit. Gott haſſet „die Müſſiggänger ... Jene alſo, welche arm ſind in Folge „ihrer üblen Aufführung, in Folge der Trunkſucht und Be„rauſchung, verdienen keine Hilfe; ſie ſind nicht einmal wür„dig, Glieder der Kirche zu ſein.[3])" Der heilige Ambroſius drückt ſich im nämlichen Sinne aus: „Es kommen oft geſunde „Bettler, Landſtreicher, die nur darauf bedacht ſind, die Schätze

[1]) **Sermons choisis**, herausgegeben von Sylveſter Sacy, S. 438.

[2]) Si enim dederis indigenti, minuis illi non habenti onus ipsius, quod erat non habere. St. August. **Sermo** CLXIV. N. 9.

[3]) **Constitut. Apostol.** II. 4, 63.

„der wahrhaft Armen zu beſteuern, und ſich zu dieſem Zwecke „jeder Art von Verſtellung bedienen. Möchte man doch wahre „Arme wegen dieſer Schelmereien nicht fallen laſſen, und wenn „man auch nicht immer dem Ungeſtüm ausweichen kann, doch „wenigſtens es vermeiden, der Unverſchämtheit zu viel zu „geben.[1])" „Theile falſchen Dürftigen, ſagt der hl. Hieronymus, nicht das Beſitzthum Jeſu Chriſti mit, das den wahren „Armen gehört.[2])" Wie Monnier in ſeiner Geſchichte der Wohlthätigkeit während der erſten Jahrhunderte der Kirche hervorhebt, gibt das Inſtitut der Diaconen Zeugniß von der Sorgfalt, welche die Biſchöfe auf die Vertheilung des Almoſens verwendeten. „Von heiligem Eifer beſeelt, „beſuchte der Diacon die Armen, verſchaffte ſich Gewißheit „über deren Bedürfniſſe, und überwachte ſo den thatſächlichen „Beſtand der Armuth und die nützliche Verwendung der „geſpendeten Hilfe.[3])"

Wenn aber die Kirche ihr Almoſen mit Umſicht und Klugheit vertheilt, ſo ſpricht ſie damit nicht der beſchränkten Wohlthätigkeit das Wort. Die Kirche beſitzt den Geiſt der Liebe und des Opfers und hat jenes Syſtem eines neidiſchen und faſt gehäſſigen Beiſtandes, wornach die Nützlichkeitsſchule aus der Wohlthätigkeit ein Werkzeug des Krieges gegen den Armen und die Armuth machen möchte, immer gründlich bekämpft. „Die Liebe, ſagt der hl. Ambroſius, wiegt das Ver„dienſt nicht mit zu großer Strenge ab; vor Allem kommt ſie

---

[1]) Veniunt validi, veniunt nullam causam nisi vagandi habentes, et volunt subsidia evacuare pauperum, exinanire sumptum: nec exiguo contenti, majora quærunt, ambitu vestium captantes petitionis suffragium et natalium simulatione licitantes incrementa quæstuum. His si quis facile deferat fidem, cito exhaurit pauperum alemoniis profutura compendia. Modus largiendi adsit, ut nec illi inanes secedant neque transcribatur vita pauperum in spolia fraudulentorum. S. Ambrosius De Offic. min. II, 15, 16.

[2]) Tu consideres, ne Christi substantiam imprudenter effundas, id est, ne immoderato judicio rem pauperum tribuas non pauperibus. S. Hieronym. ad Paulinum. Ep. 49.

[3]) Histoire de l' assistance, S. 168.

„den Bedrängten zu Hilfe.[1])“ Der heil. Johannes Chryſoſtomus äußert ſich im nämlichen Sinne: „Wenn ein Armer „vor deiner Thüre um Brod bittet, und du wirfſt ihm ſeine „Trägheit vor, dann bedenkſt du nicht, daß du auch ein Müſſig„gänger biſt und Gott dich dennoch mit Gutthaten überhäuft... „Wenn wir uns ſo ſorgfältig um die Rechtsanſprüche unſerer „Dienſtgenoſſen kümmern, dann wird Gott mit uns ein Glei„ches thun; denn wornach wir richten, darnach werden wir „auch von ihm gerichtet werden.[2])“ Eine weiſe, aber immer mit Barmherzigkeit gepaarte und durch ſie gemilderte Umſicht iſt die Richtſchnur der chriſtlichen Liebe, und das iſt auch die Regel der wahren Liebe, der dem Armen helfenden und der Geſellſchaft nicht ſchädlichen Liebe.

Was die katholiſche Liebe während der erſten Jahrhunderte geweſen, das war ſie gleicher Maſſen im Mittelalter. Die ſo oft erhobenen Klagen gegen das Almoſen der Klöſter ſind im Allgemeinen Nichts, als hohle Declamationen. Wenn Mißbräuche vorkommen, ſo geſchah das in Zeiten, in denen die vom Reichthum corrumpirten Klöſter den wahren Geiſt des religiöſen Lebens verloren hatten. Während der Zeit des Verfalls konnte ſich Trägheit und gewerbsmäßige Handhabung in die Ausübung der Liebe einſchleichen, wie ſie ſich in das ganze Leben einer nur zu großen Zahl von Mönchen eingeſchlichen haben. Aber das war ein Mißbrauch, gegen welchen die Regeln und Sitten der Klöſter in Zeiten ſtrenger Obſervanz ſtets ihre Stimme erhoben. Pashley, ein proteſtantiſcher Staatsökonom, hat über dieſen Gegenſtand beachtenswerthe Worte geſchrieben: „Wir ſehen, daß in den verſchie-

[1]) Caritas non tam acerbe inficiatur meritum; ante omnia' indigentibus fert opem. S. Ambros. Homil. XXI. in I. Cor. V, 6.

[2]) Si vero pauper egens pane accedat, mille illum maledictis, opprobriis, criminibus oneras, otiositatem exprobras, nec cogitas, te quoque otiosum esse, et tamen Deum tibi munera et dona praebere. Ne enim eorum, qui beneficiis afficiuntur rationem haberemus, audi, quid dicat: Esurientem me vidistis et aluistis.
S. J. Chrysostomus Homil. XXXV. in Matth. c. III. Homil. in illud: Ne vidua. c. XVI.

„denen Theilen Europa's jedes Kloſter ſein Armenhaus „oder ſein Almoſenhaus hat, das im Innern des Kloſter„raumes ſich befand, oder mit ſeinen Gebäuden zuſammenhing. „Jedes Kloſter hatte auch einen über das Almoſen geſetzten „Dignitar, der Eleemoſynar oder Almoſenier genannt „wurde; ſeine Pflichten ſind von den Schriftſtellern des Mit„telalters mit ſo großer Genauigkeit feſtgeſtellt worden, als „man es in unſern Tagen von einem Schriftſtück des Bureau „der Armengeſetze nur erwarten könnte. Er war nicht „gehalten, den Arbeitshauseid in Anwendung zu bringen „oder die Unterſtützung den einzelnen Wohnungsorten aufzu„bürden, ſondern er war verpflichtet, die Kranken und Ge„brechlichen in ihren Wohnungen zu beſuchen und ihnen Hilfe „zu bringen.[1])“ In unſern Tagen befolgt die chriſtliche Liebe keine andere Richtſchnur. Ihre Werke ſind der lebendige Beweis für ihre Weisheit wie für ihre Macht. Jedermann kennt die Geſellſchaft des hl. Vincenz von Paul; man leſe ein kleines Buch, das ein Meiſterwerk in Sachen der Wohlthätigkeit iſt und als Handbuch der Mitglieder dieſer Geſellſchaft dient: Leſe- und Unterweiſungsbuch für die Mitglieder der Wohlthätigkeitsvereine, von einem Mitglied des Vereins vom hl. Vincenz von Paul;[2]) und man ſage, ob die Wohlthätigkeit jemals beſſer verſtanden wurde, ſei es nun vom Geſichtspunkte der Armenpflege oder vom Geſichtspunkte der geſellſchaftlichen Intereſſen aus!

---

[1]) Paupèrism, S. 156. — Pashley citirt zur Erhärtung ſeiner aufgeſtellten Sätze in der Anmerkung folgenden Text: Eleemosynarius aut per se requirat aut per veraces homines et fideles homines cum multa sollicitudine perquiri faciat, ubi aegri et debiles jaceant, qui non habeant, unde se sustinere valeant, et ingressus domum blande consoletur aegrum, et afferat ei, quod melius habet et sibi intelligit esse necessarium.“ etc. (Lanfrancus, in Decretis pro ordine S. Benedicti, c VIII.)

[2]) Lectures et conseils à l'usage des membres des sociétés charitables, par un membre de la Société de Saint-Vincent de Paul.

Es genügt nicht, daß die Wohlthätigkeit einsichtsvoll und barmherzig sei, sie muß auch auf den Armen eine gewisse Autorität ausüben und diese Autorität muß vom Armen mit einer vertrauensvollen Hingabe und Ehrerbietung angenommen werden. Ohne diese beiderseitige Gesinnung bleibt die Wohlthätigkeit in Erfüllung ihrer Aufgabe der Sittenverbesserung ohnmächtig. Die christliche Religion verwirklicht durch ihren Unterricht diese zweifache Gesinnung auf das Wunderbarste. Der Arme, welcher mit christlicher Ergebung seine Armuth erträgt, ist demüthig. Er wird also mit Ehrerbietung die Rathschläge und Ermahnungen jener hinnehmen, welche von Gott eine höhere Stellung in dieser Welt erhalten haben. Die Armuth ist ihm ein Gottesgeschenk, dessen Werth ihm nicht verborgen ist; er weiß, denn das Evangelium hat Sorge getragen, es ihm auf allen Seiten zu sagen, daß seine Lage bezüglich der geistigen Ordnung besser ist, als die des Reichen. Er wird also kein solches Mißtrauen und keine solche Eifersucht zur Schau tragen, welche in Gesellschaften, denen alles Verständniß der Entsagung abhanden gekommen ist, den Armen gegen den Reichen aufwiegeln. Er ist um so zutraulicher gegen den Reichen, je mehr er weiß, daß der Reiche zu ihm kommt beseelt von einer wahrhaft brüderlichen Zuneigung. Während der Reiche in den Armen die Glieder Jesu Christi sieht, sehen die Armen in dem Reichen den Diener der Güte Gottes, einen Menschen, dem Gott den Vorzug in Reichthum und Erkenntniß gegeben und damit die Pflicht auferlegt hat, die mit Glücksgütern und Kenntniß minder Bedachten zu unterstützen, aufzuklären und zu führen. In den christlichen Gesellschaften schlingen gegenseitige Achtung, Liebe und Vertrauen ein gemeinsames Band um die Reichen und Armen; daraus folgt, daß bei dieser glücklichen Wechselbeziehung das Ansehen in seinem wahrsten Sinne, das Ansehen, welches sich auf die Ueberzeugung und freie Anhänglichkeit derer, die geleitet werden, stützt, auf der höchsten Stufe der Vollkommenheit verwirklicht wird.

Die Liebe, so wie man sie unter Christen versteht, hat noch eine andere zu ihrer Wirksamkeit ebenso nothwendige

Eigenſchaft, nämlich die Achtung gegen den Armen. Ueber dieſe Achtung des Chriſten gegen den Armen höre man Boſſuet: „Die Kirche iſt in ihrem erſten Plane nur für die Armen „gebaut; ſie ſind die wahren Bürger dieſer glücklichen Stadt, „welche von der heiligen Schrift Stadt Gottes genannt wird.... „Die Reichen, ich nehme keinen Anſtand, es zu ſagen, die in „ihrer Eigenſchaft als Reiche zu der Welt gehören, indem ſie „ſo zu ſagen mit ihrem Stempel bezeichnet ſind, ſind darin „nur geduldet; nur den Armen nnd Dürftigen, die das Mal„zeichen der Kinder Gottes an ſich tragen, kommt es zu, darin „aufgenommen zu werden.... Dieſe Lehre muß uns anleiten, „die Armen und Nothleidenden zu achten als ſolche, welche „die Aelteren in der Familie Jeſu Chriſti ſind, und welche „vom himmliſchen Vater auserwählt wurden, die Bürger ſeiner „Kirche zu ſein; die, weil mit ſeinen ſicherſten Malzeichen „gezeichnet, auch ſeine koſtbarſten Glieder ſind..... Es iſt „eine beweinenswürdige Blindheit, die Armen nicht zu ehren, „denen Gott ſelbſt durch jene Gnade der Bevorzugung, welche „er ihnen in ſeiner Kirche einräumt, ſo viel Ehre erwieſen „hat. Chriſten, achtet ſie und ehret ihren Stand! Der heil. „Paulus gibt uns davon ein Beiſpiel. In ſeinem Briefe an „die Römer redet er von einem Almoſen, das er den Gläubigen „zu Jeruſalem zu bringen im Begriffe ſei und drückt ſich in „folgender Weiſe aus: „Ich beſchwöre Euch, meine Brüder, „„durch unſern Herrn Jeſus Chriſtus und durch die Liebe des „„heiligen Geiſtes, daß ihr mir durch Eure Gebete bei Gott „„helfet, damit die Heiligen, die in Jeruſalem ſind, das Ge„„ſchenk, welches ich ihnen zu überbringen habe, gerne annehmen.[1])“ „Was will der heilige Apoſtel ſagen? und bedarf „es ſo vieler Vorſicht, um einem Almoſen bereitwillige Auf„nahme zu verſchaffen? Was ihn auf dieſe Weiſe zu ſprechen „nöthigt, das iſt die hohe Würde der Armen. Er betrachtet

[1]) Obsecro vos, fratres, per Dominum nostrum Jesum Christum et per charitatem sancti Spiritus, ut adjuvetis me in orationibus vestris pro me ad Deum, ut.... obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis. S. Paul. ad Roman. XV. 30, 31.

„ſie nicht blos als Unglückliche, denen er Hilfe bringen ſoll;
„ſondern er bedenkt, daß ſie in ihrem Elende die vornehmſten
„Glieder Jeſu Chriſti und die Erſtgebornen der Kirche ſind.
„In dieſer ruhmwürdigen Eigenſchaft betrachtet er ſie als Per-
„ſonen, denen er, wenn ich mich ſo ausdrücken darf, den Hof
„macht .... Betrachte ernſtlich in der Liebe unſeres Herrn,
„daß, wenn die Ehren der Welt dich über die Armen erheben,
„das Malzeichen Jeſu Chriſti, das ſie zu tragen gewürdigt
„werden, ſie über dich erhebt. Diene ihnen alſo und ehre
„dadurch das geheimnißvolle Walten der göttlichen Vorſeh-
„ung, welche ihnen den erſten Rang in der Kirche mit einem
„ſo großen Vorrechte einräumt, daß die Reichen darin nur
„Aufnahme finden, um ihnen zu dienen.[1])"

Wird in einer Geſellſchaft die Armuth ſo geehrt und der Arme ſo geachtet, dann hat man keine ſolchen Demüthigungen, keinen ſolchen Angriff auf die Würde und Freiheit zu fürchten, wovon die Armenpflege der den Materialismus und Rationalismus huldigenden Geſellſchaften ſo viele Beiſpiele liefern. Wird auch gegenüber dem Armen eine manchmal nothwendige Autorität und Strenge nicht umgangen werden können, ſo iſt die Liebe gegen ihn doch voll der Rückſicht und ſogar voll der Zuvorkommenheit. Sie denkt ſtets auf Mittel und Wege, um durch die Spendung einer Gabe und durch das damit verbundene Wohlwollen das Herbe in der Lage deſſen zu verſüßen, der ſie empfängt. Das iſt niemals chriſtliche Liebe, wenn die Familiengeſetze mißkannt und dasjenige getrennt wird, was von Gott vereinigt wurde; das iſt nicht chriſtliche Liebe, wenn die Unſchuld der Kindheit und die Würde des Alters in den der Armuth geöffneten Zufluchtsſtätten der unreinen Berührung mit dem Laſter und Verbrechen ausgeſetzt werden. Und auch das iſt nicht mehr chriſtliche Liebe, wenn man den Bettel zum Verbrechen ſtempelt und den heiligſten Rechten der Freiheit Eintrag thut. Dadurch, daß die Kirche die Arbeit heiligt und ſie zur großen Pflicht des Lebens

[1]) Sermon sur l'éminente dignité des pauvres, Erſter Punkt.

macht, ſetzt ſie dem Umſichgreifen des Bettels die ſicherſte Schranke. Wenn ſie ſich aber auch alle Mühe gibt, ihn in Schranken zu halten und zu vermindern, ſo iſt ſie gleichwohl himmelweit entfernt, ihn zu ächten. Denn der Arme hat in der chriſtlichen Geſellſchaft ſeine Aufgabe und der Bettel iſt nichts anders, als das öffentliche Bekenntniß der Armuth. Der Anblick der Armen ruft den Glücklichen dieſer Welt das auf allen Kindern Adams laſtende Verdammungsurtheil ins Gedächtniß, gibt ihnen zu verſtehen, daß die Menſchheit der Armuth geweiht ſei und daß, wenn auch nicht Alle in Wirklichkeit arm ſind, ſie es doch im Geiſte ſein ſollen. Der Anblick der Armuth erniedrigt den Stolz des Menſchen, läßt ihn die Eitelkeit der Anſtrengungen fühlen, durch welche er ſich an die Stelle Gottes ſetzen und in freieſter Unabhängigkeit über ſich ſelbſt und alle Dinge der Welt verfügen möchte. Das will aber nicht ſagen, als ob die Kirche jede Art von Bettel ermuthige oder nur dulde. Sie ſtraft mit ihrem nachdruckſamſten Tadel jene unwürdigen und lügenhaften Bettler, welche durch ihre Ränke die den wahren Armen vermeinten Unterſtützungen ſich widerrechtlich zueignen. Von ihnen ſagt der heilige Baſilius: „Wer „Landſtreichern und Taugenichtſen gibt, der wirft ſein Geld „den Hunden vor.“ Aber die Kirche hat ſich niemals herbeigelaſſen, den rechtſchaffenen Bettler zu verdammen, weit entfernt, ſie hat ihn geheiligt, und aus ihm durch Gutheißung der Bettelorden eine kirchliche Inſtitution gemacht.

Die Bettelorden ſind eine der ſtärkſten Kraftäußerungen der katholiſchen Kirche und eine der herrlichſten Schöpfungen des chriſtlichen Opfergeiſtes. Sie treten genau in jenen Zeitpunkten auf, in denen die Geſellſchaft von ihrem Wohlſtand berauſcht das Joch des göttlichen Geſetzes ungeduldig trägt und Gefahr läuft, durch eine Rückkehr zu den Ideen und Leidenſchaften des Heidenthums alle Früchte der Civiliſation, wie ſie aus dem Chriſtenthume hervorgegangen, zu verlieren. Im dreizehnten Jahrhundert retteten der heilige Dominicus und Franz von Aſſiſi dadurch, daß ſie die Armuth bis zum Wahnſinn predigten und übten, die chriſtliche Geſellſchaft aus

einer der größten Gefahren, welche ihr jemals gedroht haben. Indem dieſe Bettler durch ihre Erniedrigung und Armuth über die Sitten des neuerſtehenden Heidenthums triumphirten, haben ſie zu all jener herrlichen Entfaltung der geiſtigen und materiellen Macht, wodurch das Jahrhundert des heiligen Ludwig zum größten Jahrhundert der Geſchichte wurde, den mächtigſten Anſtoß gegeben. Sie treten heutzutage wieder auf, dieſe heldenmüthigen Bettler, zum großen Staunen der Ruchloſigkeit unſerer Zeit, die mit der ſtrengen Lehre des Chriſtenthumes für immer fertig geworden zu ſein wähnte. Heute wie vor ſechshundert Jahren ſind ſie berufen, die moderne Geſellſchaft aus den Gefahren ihres Wohlſtandes zu retten. Unter Pius IX. wie unter Innocenz III. rüſtet ſie die Kirche mit all ihrer Macht aus und pflegt ſie mit aller möglichen Vorliebe. Und damit ſich bezüglich ihrer Lehre über die Armen und die Armuth kein Zweifel erhebe, verſetzt die Kirche in einem Augenblicke, in dem ſich die Welt vor der allgebietenden Macht des Reichthums zu beugen ſcheint und keinen andern Kultus kennt, als den irdiſchen Wohlergehens, einen armen Benedict Laber unter die Zahl ihrer Heiligen.

Die Achtung und Liebe zu dem Armen hat auch jene verſchiedenen Orden geſchaffen, die zur Hebung des verſchiedenſten Elendes beſtimmt ſind. Alle Entſagungen ſind miteinander auf das Innigſte verwoben. Diejenigen, welche mittelſt des Opfers der Jungfräulichkeit ihr Leben Gott weihen, weihen es eben dadurch auch ihren Brüdern und werden die vollendetſten Diener der Liebe. Durch den Cölibat des Klerus und der religiöſen Orden hat die Kirche Diener der Armen geſchaffen, wie wir ſie bei Geſellſchaften, in denen die Menſchen dieſes Opfer über ihren Kräften fanden, niemals zu Geſicht bekommen. Es iſt eine beſtändige Erfahrung, daß man, um die Armen zu lieben und ihnen zu dienen, arm ſein müſſe wenn nicht in der Wirklichkeit, doch wenigſtens dem Herzen nach. Nur die Armen geben den Armen. Dieſe Prieſter und Religioſen, die ſich aus Liebe zu Chriſtus arm machen, ſind von Liebe zu den Armen entflammt und werden von ihnen

wiedergeliebt, verſtehen ſie und werden von ihnen verſtanden, wie es die Weltmenſchen nicht vermögen, und wenn ſie im Geiſte auch noch ſo ſehr von den Glücksgütern ſich losgeſchält haben. Aus ihrer Armuth wiſſeu ſie unerſchöpfliche Schätze von Almoſen zu gewinnen. Dieſe Menſchen, welche vom wirthſchaftlichen Materialismus ſo oft als Müſſiggänger verſchrieen werden, vollbringen durch die Werke der Wohlthätigkeit die mühevollſte Arbeit, während ſie unter allen Arbeitern am ſchlechteſten belohnt werden. Sie ſtellen dem Armen ein von allen Sorgen um Familie und Reichthnm freies Leben zur Verfügung. Aus den höheren und niederen Ständen hervorgegangen, von Allen wegen ihres Charakters gleichmäßig geehrt, ſind ſie die natürlichen Vermittler zwiſchen den Armen und Reichen; ihrer Vermittlung hauptſächlich haben es die katholiſchen Geſellſchaften zu verdanken, daß ſie von jener tiefen Spaltung zwiſchen den Klaſſen und von jener am Lebensmark der von der Kirche getrennten Geſellſchaften nagenden Feindſeligkeit der Kleinen gegen die Großen befreit blieben. Dazu kommt noch, daß der Klerus und die religiöſen Orden durch ihre Predigten und Beiſpiele auf alle Klaſſen die Tugenden verbreiten, welche die Arbeit fruchtbar machen und die beſte Verwendung der Arbeitsfrüchte ſichern. Denn während die Kirche der Armuth hohe Ehre zollt, geht ihre ganze Thätigkeit dahin, das Gebiet derſelben einzuengen. Die Kirche empfiehlt nur die freiwillige Armuth, die Armuth des Herzens; die thatſächliche Armuth iſt nur in ſo fern verdienſtlich, als ſie ſich durch freie Annahme zur Würde der freiwilligen Armuth erhebt. In dem Maaße aber, als das Bereich der freiwilligen Armuth wächst und ihr Princip, die Entſagung, im Bereiche der Sitten vorherrſchend wird, vervollkommnet ſich auch die materielle Ordnung, verbreitet ſich der Wohlſtand und verſchwindet das Elend. Auf dieſen Schluß laſſen ſich alle in dieſer Schrift aufgeführten und beſprochenen Thatſachen zurückführen. Es genügt, hier daran zu erinnern, um klar zu zeigen, daß die Kirche durch die Ehre, welche ſie der Armuth erweiſt und durch das Verdienſt, welches ſie ihr

zuſchreibt, nicht, wie Einige behauptet haben, darauf ausgeht, das Elend in der Geſellſchaft zu verewigen.

Der katholiſche Geiſt und die Inſtitutionen der Kirche genügen noch einer anderen Anforderung, die zu einer regelmäßigen Entfaltung der wohlthätigen Liebe unerläßlich iſt. Die Liebe muß immer frei ſein; ſie unter den Arm der Staatsgewalt ſtellen, heißt ſie tödten. Bei aller Freiheit aber muß ſie ſich durch Aſſociation kräftigen, gliedern und ihren Werken den Charakter der Beſtändigkeit geben; den Grund hiefür haben wir weiter oben angegeben. Die Kirche allein aber iſt im Stande, die Wohlthätigkeit zu organiſiren. In der That, die Kirche iſt eine Macht der geiſtigen Ordnung; wenn ſie ſpricht und handelt, dann wendet ſie ſich an das Gewiſſen, dann ruft ſie die Sanction der geiſtigen Ordnung an. Die Staatsgewalt kann ihr hilfeleiſtend zur Seite ſtehen, um ihr den Beſitz der Güter zu ſichern, die dazu dienen, die Werke der Wohlthätigkeit zu verewigen; wenn aber dieſe Werke unter der Leitung der Kirche ſtehen, und unter ihrer eigenen Initiative ausgeübt werden, dann ſind ſie ſtets nur Werke der freien Liebe. Die Kirche kann niemals davon Umgang nehmen, als Bedingung ihres Almoſens ſtets den Gehorſam gegen ihre Geſetze, das heißt die Uebung der Gebote, welche die Unterlage zur Regelmäßigkeit des Lebens und zur Fruchtbarkeit der Arbeit ſind, zu fordern. Die Kirche ſucht vor Allem das Heil der Seelen; das iſt der Hauptzielpunkt ihrer Wohlthätigkeit und die materielle Hilfe iſt für ſie vor Allem ein Mittel, ihren geiſtigen Einflüſſen Jene gefügig zu machen, an welche ſie dieſe Hilfe ſpendet. Da ſie keine bürgerliche Macht iſt, ſo hat man von ihr nichts im Namen des Rechtes zu fordern; und niemals wird ſie ſich zur Ausſpendung von Wohlthaten herbeilaſſen, wenn ſie bei ihrer Vertheilung nicht eine unumſchränkte Unabhängigkeit bewahren kann. Sie wird ſich nicht dazu herbeilaſſen, weil ſie es nicht könnte, ohne ihrer erſten Pflicht untreu zu werden, die darin beſteht, die Menſchen durch Wohlthaten für das Geſetz Jeſu Chriſti zu gewinnen; ſie wird ſich nicht dazu herbeilaſſen, weil nach ihrer Ueberzeugung die

wiedergeliebt, verſtehen ſie und werden von ihnen verſtanden, wie es die Weltmenſchen nicht vermögen, und wenn ſie im Geiſte auch noch ſo ſehr von den Glücksgütern ſich losgeſchält haben. Aus ihrer Armuth wiſſeu ſie unerſchöpfliche Schätze von Almoſen zu gewinnen. Dieſe Menſchen, welche vom wirthſchaftlichen Materialismus ſo oft als Müſſiggänger verſchrieen werden, vollbringen durch die Werke der Wohlthätigkeit die mühevollſte Arbeit, während ſie unter allen Arbeitern am ſchlechteſten belohnt werden. Sie ſtellen dem Armen ein von allen Sorgen um Familie und Reichthum freies Leben zur Verfügung. Aus den höheren und niederen Ständen hervorgegangen, von Allen wegen ihres Charakters gleichmäßig geehrt, ſind ſie die natürlichen Vermittler zwiſchen den Armen und Reichen; ihrer Vermittlung hauptſächlich haben es die katholiſchen Geſellſchaften zu verdanken, daß ſie von jener tiefen Spaltung zwiſchen den Klaſſen und von jener am Lebensmark der von der Kirche getrennten Geſellſchaften nagenden Feindſeligkeit der Kleinen gegen die Großen befreit blieben. Dazu kommt noch, daß der Klerus und die religiöſen Orden durch ihre Predigten und Beiſpiele auf alle Klaſſen die Tugenden verbreiten, welche die Arbeit fruchtbar machen und die beſte Verwendung der Arbeitsfrüchte ſichern. Denn während die Kirche der Armuth hohe Ehre zollt, geht ihre ganze Thätigkeit dahin, das Gebiet derſelben einzuengen. Die Kirche empfiehlt nur die freiwillige Armuth, die Armuth des Herzens; die thatſächliche Armuth iſt nur in ſo fern verdienſtlich, als ſie ſich durch freie Annahme zur Würde der freiwilligen Armuth erhebt. In dem Maaße aber, als das Bereich der freiwilligen Armuth wächst und ihr Princip, die Entſagung, im Bereiche der Sitten vorherrſchend wird, vervollkommnet ſich auch die materielle Ordnung, verbreitet ſich der Wohlſtand und verſchwindet das Elend. Auf dieſen Schluß laſſen ſich alle in dieſer Schrift aufgeführten und beſprochenen Thatſachen zurückführen. Es genügt, hier daran zu erinnern, um klar zu zeigen, daß die Kirche durch die Ehre, welche ſie der Armuth erweiſt und durch das Verdienſt, welches ſie ihr

zuſchreibt, nicht, wie Einige behauptet haben, darauf ausgeht, das Elend in der Geſellſchaft zu verewigen.

Der katholiſche Geiſt und die Inſtitutionen der Kirche genügen noch einer anderen Anforderung, die zu einer regelmäßigen Entfaltung der wohlthätigen Liebe unerläßlich iſt. Die Liebe muß immer frei ſein; ſie unter den Arm der Staatsgewalt ſtellen, heißt ſie tödten. Bei aller Freiheit aber muß ſie ſich durch Aſſociation kräftigen, gliedern und ihren Werken den Charakter der Beſtändigkeit geben; den Grund hiefür haben wir weiter oben angegeben. Die Kirche allein aber iſt im Stande, die Wohlthätigkeit zu organiſiren. In der That, die Kirche iſt eine Macht der geiſtigen Ordnung; wenn ſie ſpricht und handelt, dann wendet ſie ſich an das Gewiſſen, dann ruft ſie die Sanction der geiſtigen Ordnung an. Die Staatsgewalt kann ihr hilfeleiſtend zur Seite ſtehen, um ihr den Beſitz der Güter zu ſichern, die dazu dienen, die Werke der Wohlthätigkeit zu verewigen; wenn aber dieſe Werke unter der Leitung der Kirche ſtehen, und unter ihrer eigenen Initiative ausgeübt werden, dann ſind ſie ſtets nur Werke der freien Liebe. Die Kirche kann niemals davon Umgang nehmen, als Bedingung ihres Almoſens ſtets den Gehorſam gegen ihre Geſetze, das heißt die Uebung der Gebote, welche die Unterlage zur Regelmäßigkeit des Lebens und zur Fruchtbarkeit der Arbeit ſind, zu fordern. Die Kirche ſucht vor Allem das Heil der Seelen; das iſt der Hauptzielpunkt ihrer Wohlthätigkeit und die materielle Hilfe iſt für ſie vor Allem ein Mittel, ihren geiſtigen Einflüſſen Jene gefügig zu machen, an welche ſie dieſe Hilfe ſpendet. Da ſie keine bürgerliche Macht iſt, ſo hat man von ihr nichts im Namen des Rechtes zu fordern; und niemals wird ſie ſich zur Ausſpendung von Wohlthaten herbeilaſſen, wenn ſie bei ihrer Vertheilung nicht eine unumſchränkte Unabhängigkeit bewahren kann. Sie wird ſich nicht dazu herbeilaſſen, weil ſie es nicht könnte, ohne ihrer erſten Pflicht untreu zu werden, die darin beſteht, die Menſchen durch Wohlthaten für das Geſetz Jeſu Chriſti zu gewinnen; ſie wird ſich nicht dazu herbeilaſſen, weil nach ihrer Ueberzeugung die

für die Armen bestimmten Gaben für Gott selbst bestimmt sind, und weil sie, falls dieselben unwürdigen Armen zuflössen, dasjenige mißbrauchen würde, was der heilige Hieronymus „das Besitzthum Christi" nannte. Der Arme, welcher Anspruch auf ihre Gaben macht, wird also immer von dem Bewußtsein durchdrungen sein, daß er sie nur unter der Bedingung erhält, wenn er sich ihrer würdig macht, und diese Ueberzeugung ist eine sichere Gewähr für die sittliche Wirksamkeit der Wohlthätigkeit.

Aber durch diese Freiheit wird die Organisationsmacht der Kirche nicht im Geringsten beeinträchtigt. Sie besitzt das Verständniß der Association und der hierarchischen Vertheilung der Aemter im höchsten Grade. In allen ihren Institutionen hat sie immer mit dem sichersten Tact der Autorität und Freiheit ihre Stellung angewiesen. Sie besitzt noch viel besser, als die Staatsgewalt, das Gefühl der Pflicht und Verantwortlichkeit, und wenn es sich treffen sollte, daß in Folge jener menschlichen Schwachheit, mit der man immer rechnen muß, diejenigen, welche in ihrem Dienste stehen, ihrer Pflicht vergessen, so hat sie in mehr als einem feierlichen Augenblicke bewiesen, daß sie im Gefühle ihrer Pflichten die Kraft zu finden weiß, Reformen vorzunehmen. Man kann sagen, daß die Kirche in Sachen der Organisation Beweise geliefert habe. Wir haben von ihr fast alle unsere großen Institutionen erhalten und alle Tage sehen wir, wie sie vor unseren Augen überall, wo man ihr dazu die Freiheit läßt, namentlich in Sachen der Liebeswerke, mit einer staunenswerthen Weisheit und einem wunderbaren Erfolge Stiftungen macht und sie organisirt.

Weil die katholische Kirche allein in seiner ganzen Reinheit das Princip der Entsagung bewahrt hat, weil sie allein es in aller Strenge übt, ist sie hinsichtlich der Wohlthätigkeitswerke ohne Nebenbuhlerin. Die Nächstenliebe ist die Seele der katholischen Kirche. Alle Stände, aus denen sie besteht, Klerus, Religiosen, Laien, verlegen sich darauf mit gleichem Eifer, weil alle gleichmäßig von der Liebe zur Entsagung

begeiſtert ſind. Seit achtzehnhundert Jahren beſtättigen Alle das Wort ihres Meiſters, der die Nächſtenliebe zum unterſcheidenden Merkmal des Chriſten gemacht hat. Ein berühmter Schriftſteller konnte mit Wahrheit ſagen, daß aus der Liebe zum Mitmenſchen die Göttlichkeit der kathol. Kirche erkannt wird.

Kurzer Inhalt und Schluß.

Eine feierliche und entſcheidende Kriſis zieht gegenwärtig über ganz Europa hin. Wird es chriſtlich bleiben, oder zum Heidenthum zurückkehren? Wird es unter dem Beiſtande des Chriſtenthums eine Periode neuen Fortſchrittes und bisher ungeſehenen Glanzes beginnen, oder ſich durch das Heidenthum entkräften und in langen Zuckungen und ſchmerzlicher Erniedrigung zu Grunde gehen? Mit jedem Schritte, den wir auf dem uns vorgeſteckten Felde vorwärts machten, trat dieſe ſchreckliche Frage vor uns hin. Stets wurden wir bei Löſung der unbedeutendſten unter den ſocialen Fragen, der Fragen vom materiellen Intereſſe, durch die unwiderſtehliche Gewalt der Logik zu den erhabenſten Principien der moraliſchen Ordnung und zu den größten Schwierigkeiten des ſocialen Lebens hingeführt. Mag der Utilitätsgeiſt unſerer Zeit noch ſo ſehr ſich bemühen, nur Alles auf die Fragen des materiellen Intereſſes zurückzuführen: hinter den Intereſſen ſtehen immer wieder die Principien. Man gibt vor, nichts Anderes zu ſuchen, als Wohlſtand, und man begegnet unausweichlich der Frage von der Beſtimmung des Menſchen.

Welches iſt das Geſetz des Menſchen? das Geſetz des Opfers oder das Geſetz des Genuſſes? erfüllt der Menſch durch eine zügelloſe Freiheit und durch unbegränzte Erweiterung ſeiner Bedürfniſſe ſeine Beſtimmung, oder im Gegentheil durch

Selbstentsagung und Abtödtung? Dies ist die Frage aller Zeiten; aber heutzutage tritt sie mit einer ungewöhnlichen Dringlichkeit an uns heran. Wir alle fühlen, daß unser Loos und das Loos der ganzen Gesellschaft davon abhängt. Namentlich durch die Unordnungen und Gefahren, in denen sich das materielle Leben befindet, offenbart sich der Ernst der Lage auch den Unaufmerksamsten und Widerspenstigsten. Denn da das materielle Leben immer dem sittlichen Leben untergeordnet ist, so zieht jede Gesetzesverletzung auf dem sittlichen Gebiete eine Störung und Strafe in der materiellen Ordnung nach sich. Hier ist die Existenz Aller und jedes Tages auf dem Spiele; selbst diejenigen, welche sich um die Dinge der sittlichen Ordnung blutwenig kümmern, gerathen in Aufregung, weil sie sich in ihrem Wohlstande bedroht wissen. Während also die Leidenschaft nach Genuß den Reichthum zum Hauptinteresse der Gesellschaft macht, werden die Menschen von der Furcht, diese Genüsse durch das Uebermaaß der daraus folgenden Begierden in Frage gestellt zu sehen, zum Forschen nach den ersten Principien hingedrängt, auf denen das ganze Gebäude ihres Wohlstandes beruht.

So ist die Frage vom Reichthum durch die Ungunst der Zeit zur großen Tagesfrage geworden. Die Menschen wollten nur dem Reichthum Glauben schenken. Auf seine Macht bauend setzten sie in ihn alle ihre Hoffnungen und warfen das zu schwer drückende Joch der christlichen Sittenlehren weit von sich. Die Blinden, die seit so langer Zeit nicht sahen, daß sie mit Hintansetzung des höchsten Zieles der Menschheit auch diese materiellen Güter in Gefahr brachten, für welche sie zu leben sich brüsten! Man fängt an, eine Ahnung von der Gefahr zu haben. Es scheint, daß die Vorsehung unsere Gesellschaft von ihren Fehlern gerade durch ihre Fehler retten und ihr in den Folgen ihrer Verirrungen einen Beweis für die Wahrheit liefern will, der mehr als jeder andere sich für ihre Schwachheit eignet. Dies der Gedanke, der unserer Arbeit zu Grunde liegt. Als Gegenstück zur Lehre von der Entsagung mit ihren praktischen Folgen, der Demuth, Abtödtung

und Verachtung des Reichthums behandelten wir die Lehre von der absoluten Souverainetät des Menschen über sich selbst und die Welt mit der daraus unvermeidlich folgenden Leidenschaft nach Herrschaft und Genuß mittels des Reichthums, und zeigten stets auf Thatsachen gestützt, daß auf Seite der Entsagung Leben, Wohlstand und Fortschritt, auf der entgegengesetzten Seite Erniedrigung, Verfall, Elend und Tod sich findet.

Der Mensch kann sein Ziel nur durch das Opfer erreichen; seine ganze Bestimmung als Individuum und als Glied der Gesellschaft erfüllt er unter der Herrschaft des Gesetzes der Entsagung. Das Gesetz der Entsagung ist nicht blos ein Princip des geistigen und rein inneren Lebens des Menschen; es muß unser ganzes Dasein durchdringen und beherrschen. Es ist das Princip jeder speculativen wie jeder praktischen Philosophie. Die Erschütterungen, welche seit einem Jahrhundert unsere politische Welt heimsuchen und die vorzüglichsten Grundlagen der Gesellschaft den schmählichsten Angriffen aussetzen, haben uns wider unsern Willen auf dieses erste Gesetz jeder sittlichen Ordnung zurückgeführt. Durch die Macht der Ereignisse findet Gott wieder seinen Platz in der Politik, aus der man ihn mit so vieler Anstrengung zu verbannen suchte; und er findet seinen Platz wieder durch die immer klarer werdende Nothwendigkeit des Opfers, wenn anders den Gesellschaften Ordnung, Friede und Fortschritt gesichert werden soll.

Das geschaffene Wesen kann keinen andern Zweck haben, als seinen Schöpfer; für ihn ist es gemacht und kann nur in ihm seine Glückseligkeit finden. Das schöpferische Wesen ist der Mittelpunkt, nach welchem alle Geschöpfe hinstreben, sowohl die unter dem Gesetze der Nothwendigkeit stehenden, folglich jeglicher Freiheit entbehrenden, als auch die durch die Freiheit freien Geschöpfe. Aber das freie Geschöpf bildet dadurch, daß es mit Persönlichkeit begabt ist, auch an sich selbst einen Mittelpunkt von Thätigkeit und eigenem Interesse. Es kann die Dinge, welche Gott für dasselbe geschaffen hat,

unter der Bedingung mit ſich in Beziehung bringen, daß es ſich ſelbſt mit allen den Gaben, die ihm zugetheilt worden, wieder auf ſeinen Schöpfer zurückführt. Aber die Freiheit des Geſchöpfes iſt nothwendiger Weiſe unvollkommen und theilweiſe immer ſchwach. Sich im Beſitze einer gewiſſen eigenen Macht fühlend und fähig, Alles, was es mit den Augen des Geiſtes oder den Augen des Leibes erreicht, zu ſich heranzuziehen, verſucht das Geſchöpf nicht ſelten, ſich dadurch zu vergrößern, daß es unabhängig von Gott für ſich ſelbſt und durch ſich ſelbſt lebt. Daher der Stolz, das Hauptlaſter der geſchaffenen Freiheit, wodurch der Menſch ſich in ſeiner Selbſtſucht abſchließt und Gott aus der Welt zu verbannen ſucht, um dann ſelbſt nach Gutdünken darin allein herrſchen zu können; und daher die Nothwendigkeit der Entſagung, das heißt, der freien Hingabe ſeiner ſelbſt an Gott aus Liebe, welche die Triebfeder der Freiheit iſt. Dadurch, daß das Geſchöpf den ungeregelten Hang, der es antreibt, ſich in ſich ſelbſt abzuſchließen, zum Opfer bringt, ſchließt es ſich an Gott an und findet in ihm die volle Macht und zugleich die Regel des Lebens. Durch das Princip der Entſagung ſuchen wir alſo das Geſetz der freien Weſen an ihrer Quelle ſelbſt, im ſchöpferiſchen Act, der ſie in das Daſein rief. Das iſt das höchſte und allgemeinſte Geſetz der geiſtigen Ordnung, weil es alle Beziehungen des freien Geſchöpfes zum Schöpfer in ſich ſchließt. Während das Princip der Entſagung die weſentlichen Beziehungen der Dinge in ihrem letzten Grunde umfaßt, iſt es zugleich die metaphyſiſche und die praktiſche Wahrheit, die Regel des Verſtandes und die Regel des Willens.

Obgleich an ſich immer das nämliche, geſtattet das Geſetz der Entſagung in ſeiner Anwendung doch eine verſchiedene Auffaſſung. Das moraliſche Leben des Menſchen kann ohne die Entſagung nicht begriffen werden; jedoch iſt die Entſagung des Menſchen im Stande der Unſchuld eine andere, als eine im Stande des gefallenen Menſchen. Vor dem Falle iſt die Entſagung ein Geſetz voll Liebe, deſſen Ertragung durch Liebe leicht wird. Nach dem Falle wird dieſes Geſetz durch

die Strafe, welche damit in Verbindung tritt, ſchwerer. Es iſt eine Laſt, deren die Menſchheit nicht aus ſich ſelbſt Herr werden kann; um nicht davon erdrückt zu werden, bedarf ſie der unmittelbaren Hülfe Gottes und dieſe Hülfe iſt ihr durch die Erlöſung zugekommen. Ueberdieß ſteht das Geſetz der Entſagung, obgleich es unbedingt und jedem Menſchen gemeinſam iſt, in ſeiner Anwendung immer in einem gewiſſen Verhältniſſe zum Maaß der Kräfte eines jeden Einzelnen. Ohne die Entſagung gibt es keine Tugend; aber die Tugend hat, wie alle Dinge, Abſtufungen. In den heroiſchen Seelen erweckt die Entſagung heroiſche Tugenden; in den gewöhnlichen Seelen erzeugt ſie gewöhnliche Tugenden. Für die große Menge beſteht die Entſagung einfach in der Anſtrengung, die man immer machen muß, um ſeinen Willen unter die Beobachtung der Gebote des Geſetzes zu beugen. Das iſt die Tugend in ihrem einfachſten Ausdrucke, aber es iſt gleichwohl Tugend, weil von der Entſagung beſeelt. Die reine Vernunfttugend, die auf die Herrſchaft des Menſchen über ſich ſelbſt durch ſeine eigene Kraft beruht, iſt nur ein Traum, der von der Geſchichte der Wiſſenſchaft wie von der Geſchichte der Thatſachen beſtändig Lügen geſtraft wird.

Daraus aber, daß jede Tugend ihre Quelle in der Entſagung hat, dürfen wir nicht ſchließen, als ob man jede Thätigkeit des eigenen Intereſſes aus dem Leben verbannen müſſe. Verbleibt das Eigenintereſſe mittels der Gerechtigkeit und Liebe innerhalb ſeiner gerechten Schranken, dann nimmt es ſeinen natürlichen Platz und ſeine nothwendige Rolle im menſchlichen Leben ein. Es entſpricht dem Princip der Individualität des Menſchen und zählt zu jenen Beweggründen, durch welche die menſchliche Freiheit zur Erreichung der ſocialen Zwecke von der Vorſehung angehalten wird. Wenn man unſere Beſtimmung in ihrer Geſammtheit ins Auge faßt und alle nothwendigen Elemente zu unſerer vollkommenen Glückſeligkeit in Berechnung zieht, ſo entdeckt man bald, daß die Opfer der Entſagung zum perſönlichen Vortheil deſſen ausſchlagen, der ſie bringt; ſo daß Entſagung, Glück und Eigenintereſſe, weit entfernt,

unvereinbarliche Dinge zu ſein, im Gegentheile bezüglich des Menſchen nothwendig zuſammenhängende Dinge ſind.

Die ganze Beſtimmung des Menſchen läßt ſich in zwei Worte zuſammenfaſſen: ſie beſteht darin, ſich durch die Entſagung zu Gott zu erheben. Dies iſt der Zweck und das Mittel. Das Ideal der Menſchheit iſt in Gott; in dem Maaße, als der Menſch ſich durch die freie Anſtrengung ſeines Willens dieſem Ideale nähert, ſchreitet er in der Erreichung ſeines Endzieles voran, er macht einen Fortſchritt. Der Fortſchritt und der Verfall, die Macht zu wachſen und abzunehmen, ſind die Folgen der Freiheit. Der Mißbrauch, welchen der Menſch von ſeiner Freiheit macht, hat nothwendig ſeine Verſchlechterung und den Verluſt ſeines Glückes zur Folge und Strafe; denn durch dieſen Mißbrauch ſeiner Freiheit entfernt ſich der Menſch von ſeinem Ziele, außer welchem er keine Größe und keine Glückſeligkeit finden kann. Wenn auch der Menſch durch ſeine Fehler fallen kann, dann muß er ſich auch durch ſeine Verdienſte wieder erheben können; ſo fordert es die Gerechtigkeit. Gott wollte dem Menſchen keine Beſtimmung zuweiſen, bei welcher er ſelbſt Nichts zu thun hätte. Im Guten und Böſen ſteht es in des Menſchen Hand, ſich ſelbſt ſein Loos zu ſchaffen, ſein Leben dadurch zu ſchmälern, daß er ſich durch Selbſtſucht von Gott entfernt, oder die Macht ſeines Lebens dadurch ins Unendliche zu ſteigern, daß er durch das Opfer immer höher und höher zum göttlichen Mittelpunkt emporſteigt, in dem jedes Leben ſeine Quelle hat und ſeine Nahrung ſchöpft. Das iſt die menſchliche Freiheit in ihrer Wahrheit und Vollkommenheit. Ueberall in der Welt, wo du die Freiheit findeſt, findeſt du den Fortſchritt und wo umgekehrt die Freiheit fehlt, findeſt du nur Unbeweglichkeit.

Gott ſelbſt hat Sorge getragen, dem Menſchen das Geſetz des Fortſchrittes vorzuſchreiben. Er hat ihm durch den Erſtlingsſegen, welchen er über ihn im Augenblicke ausgoß, als er ihn in den Garten der Wonne verſetzte, die nothwendige Gnade gegeben, denſelben zu bewerkſtelligen: „Wachſet und

„mehret Euch, erfüllet die Erde und unterwerfet sie Eurer Herrschaft.“ Dadurch, daß der Mensch alle seine Kräfte durch eine stets innigere Vereinigung mit Gott erweitert, vervollkommnet er sich. Er vollendet in einem gewissen Sinne an sich selbst und durch seine freie Mitwirkung das Werk Gottes, er nähert sich ohne Unterlaß dem Urbild der Vollkommenheit, das in Gott seinen Sitz hat. Da der Abstand, welcher den Schöpfer vom Geschöpfe trennt, unendlich ist, so kann sich der Mensch immer der Vollkommenheit nähern, ohne sie jemals zu erreichen, so daß die Bahn seines Fortschrittes im wahren Sinne des Wortes unbegränzt ist. Damit aber dieser Fortschritt ein unbegränzter sei, dazu sind strenge Bedingungen und unübersteigliche Schranken gesetzt. Der Mensch verwirklicht ihn nur dadurch, daß er sich dem Typus seiner Vollkommenheit nähert, und dieser Typus ist etwas Bestimmtes und Bündiges, er ist die menschliche Natur in ihrer Wesenheit und folglich Unveränderlichkeit. Der Fortschritt kann nichts Anderes sein, als ein Act, durch den sich das freie Geschöpf zur Vollkommenheit seiner Natur erhebt. Nur dadurch also, daß der Mensch in seiner Natur bleibt und sich der wesentlichen Bedingungen seiner Existenz fügt, kann er auf dem Wege des Fortschrittes vorangehen; behaupten wollen, daß der Mensch berufen ist, auf dem Wege des Fortschritts seine Natur in eine höhere Natur umzugestalten, das hieße jenes Gesetz selbst läugnen und seine Anwendung unmöglich machen; denn dadurch benähme man dem Fortschritt jedwedes bestimmte Ziel, während man zugleich dem Wesen, das zur Verwirklichung des Fortschritts berufen ist, jede Realität und Individualität entziehen würde.

Der Fortschritt, zu dem Gott die Menschheit einladet, geschieht zugleich im Individuum und in der Gesellschaft. Die sittliche Vervollkommnung des Individuums ist der Ausgangspunkt, aber auch der Höhepunkt alles Fortschrittes. Nach der Sprache der heiligen Lehre, der einzigen, welche mit Genauigkeit diese erhabenen Wahrheiten ausdrückt, ist das Wohl des Einzelnen die höchste Vollkommenheit, nach welcher die Mensch-

heit auf dieſer Erde ſtrebt. Und dadurch, daß die menſchliche Freiheit von der göttlichen Vorſehung geleitet dieſe Vollkommenheit anſtrebt, verwirklicht ſie auf ſocialem Gebiete das Ideal von Einheit und Harmonie, welches Gott dem Geſammtleben des menſchlichen Geſchlechtes als Endzweck geſetzt hat. Durch den Fortſchritt hebt und vergrößert ſich die Geſellſchaft wie das Individuum auf allen Wegen, welche von der Vorſehung ihrer Thätigkeit angewieſen wurden; von Zeit zu Zeit verwirklicht ſie jene Ordnung der Gerechtigkeit und Liebe, in welche ſie von Gott verſetzt wurde, in den Beziehungen aller ihrer Glieder mit größerer Vollſtändigkeit. Und da im gegenwärtigen Leben die ſittliche Ordnung unauflösbar an die materielle geknüpft iſt, ſo begleitet der materielle Fortſchritt als Zugabe und Folge den geiſtigen. Durch den Fortſchritt, der auf dem geiſtigen Gebiete ſich geltend macht, gewinnt die Geſellſchaft an materieller Größe; der materielle Wohlſtand gibt ihr das Mittel an die Hand, ihre Errungenſchaften auf geiſtigem Gebiete zu verfolgen, zu erweitern und zu befeſtigen. Der materielle Fortſchritt hat ſeinen Seinsgrund nicht in ſich ſelbſt; dieſer kann nur im Fortſchritt der geiſtigen Ordnung gefunden werden; er hat nur in ſofern geſetzmäßige Berechtigung, als er zum geiſtigen Fortſchritt verhilflich iſt; und nur durch eine ganz befremdende und unheilvolle Verkehrung aller unter den chriſtlichen Geſellſchaften angenommenen Ideen war es möglich, ihn zum Ausgangspunkt und zur Quelle alles Fortſchrittes zu machen und die ganze Größe und Macht der Menſchheit in die unendliche Entwicklung aller Bedürfniſſe und der ſie befriedigenden Reichthümer zu ſetzen.

Seitdem der Menſch ſich durch die erſte Sünde gegen Gott empört hat, hielt er ſich nur mit Mühe und unter beſtändigem Kampfe gegen ſich ſelbſt in jener Vereinigung mit Gott aufrecht, welche die Hauptunterlage alles ſeines Fortſchrittes iſt. Nicht ſelten wird ſeine Freiheit in Mitte der Prüfungen dieſes Kampfes ſchwach; daher Umkehr und Zeiten des Stillſtandes auf der Fortſchrittsbahn der Menſchheit, wodurch ſie von ihrem Ziele entfernt und auf Augenblicke an

den Rand des Verderbens gebracht wird. Die Vorsehung Gottes unterstützt den Menschen in seinen beständigen Bemühungen um Verwirklichung der Fortschritte, zu denen sie selbst ihn beruft. Ohne der Freiheit Gewalt anzuthun, lenkt diese Vorsehung, deren unumschränkte Thätigkeit die ganze Bewegung der menschlichen Dinge umfaßt, den Lauf der Ereignisse auf eine solche Weise, daß die Gesellschaft der Menschen, ohngeachtet der oft wiederholten Niederlagen und Fälle und umgeben von allen den Ruinen, die sich dadurch auf ihrem Wege häufen, in ihrem gemeinschaftlichen Leben dem Urbild der Vollkommenheit, welches ihr der schöpferische Wille vorgesteckt hat, mehr und mehr nahe kommt.

Der Fortschritt vollzieht sich durch einen besonderen Segen und durch einen allgemeinen Anstoß von Seite Gottes. Diesem Segen muß der Mensch aus freiem Antrieb entsprechen und alle Fähigkeiten seines Seins in ihrer Einheit nach der Richtung dieses Anstoßes hin entfalten. So verwirklicht er die harmonische Entwicklung aller seiner Kräfte, und das ist Fortschritt und Civilisation. Aber der Mensch kann durch einen sündhaften Gebrauch seiner Freiheit in einem gewissen Maaße diese Einheit seines Seins zerreißen; und während er dann in Folge der ihm von Gott gegebenen Fähigkeit zum Wachsthum seine Verstandeskraft entfaltet, läßt er die vornehmste Kraft seines Seins, den Willen, auf Abwege gerathen und jämmerlich verkümmern. Durch die Entfaltung des Erkennungsvermögens erweitert sich die Herrschaft der Menschheit über die Welt und die ganze äußere und glänzende Seite der Civilisation ist im Fortschritt begriffen; was aber die wesentlichen Dinge des Lebens anbelangt, nämlich Alles das, was auf Sittlichkeit Bezug hat und von der Geradheit und Kraft des Willens abhängt, das ist in Abnahme und Verfall gerathen. Und da in unserm Leben Alles auf den Willen ankommt und er die Hauptsache ist, so endet schließlich diese ganze Civilisation mit all ihrem Glanze bei dem unvermeidlichen Lauf der Dinge über kurz oder lang mit einem allgemeinen Ruin.

Nur mit der Hilfe von oben überſteht der Menſch die Verſuchungen, welche ſeinen Willen umdraüen. Um uns davon zu überzeugen, wollte uns Gott im Alterthume das Schauſpiel von Geſellſchaften bieten, die der alleinigen Kraft des Menſchen überlaſſen waren. Damit dieſem Unterrichte nichts fehlte, wurden jene Geſellſchaften mit den glänzendſten Naturanlagen ausgerüſtet; und ſiehe da, dieſe ganze wunderbare Civiliſation, die Frucht all jener hohen Gaben, verſinkt unter der Laſt einer Verderbniß, welche durch die Errungenſchaften des Geiſtes nur noch mehr genährt und gekräftigt wurde, in den Abgrund. Hierauf erſcheint Gott in der Welt, um die Menſchheit von ihrem Falle wieder aufzurichten. Durch die Erlöſung gibt er ihr die übernatürliche Hilfe, wodurch ſie gegen ſich ſelbſt gekräftigt und unterſtützt wird, ohngeachtet aller Prüfungen des irdiſchen Lebens die hohe Beſtimmung zu erreichen, welche ihr vom Anfang an vorbereitet war. Durch den Fall der alten Welt war der auf die alleinige Macht ſeiner Vernunft pochende Menſch ſeiner Ohnmacht überführt. Seine Leiterin, die Vorſehung, hat ihn Demuth durch Demüthigung gelehrt. Gott ruft nun auf den Schauplatz der Welt barbariſche und unwiſſende Nationen, welche ſich der Kirche unterwerfen und Dank dem übernatürlichen, von Seite der Kirche gebotenen Beiſtande eine Laufbahn des Fortſchritts durchwandern werden, wovon das Alterthum keine Ahnung hatte.

Das Werk der Erlöſung erneuert und ſetzt ſich in der Welt ſeit achtzehnhundert Jahren ohne Unterbrechung fort. Der Menſch verirrt ſich unabläſſig und Gott führt ihn unabläſſig wieder zurück; der Menſch beſteht hartnäckig darauf, ſich zu Grunde zu richten, und Gott beſteht hartnäckig darauf, ihn zu retten. Manchmal rettet uns Gott dadurch, daß er ſich uns zeigt, manchmal dadurch, daß er ſich vor uns verbirgt. Von Zeit zu Zeit erregt ſein Geiſt, der weht, wo und wann es ihm gefällt, in den Seelen eine jener großen Bewegungen chriſtlichen Heldenthums, wodurch die Welt entzückt und durch Opfer zur Wahrheit und Gerechtigkeit zurückgeführt wird. Ein anderes Mal überläßt er die Menſchen ſich ſelbſt

zur Beute und dann bestimmt sie das Gefühl ihrer Erniedrigung und Ohnmacht Angesichts der einstigen Größe und Macht in Tagen, wo sie der Geist Gottes durchwehte, das Joch wieder zu ergreifen, gegen das sich ihr Stolz empört hatte. Ist das nicht die Strafe, welche von Gott unserer Zeit auferlegt wurde? Die Ungerechtigkeit, obschon man sie tadelt, dennoch triumphiren und die Gerechtigkeit in dem Augenblicke untergehen lassen, in dem man ihr das Wort redet und nach ihr verlangt: könnte es für eine Gesellschaft, die so sehr auf ihre Kraft baut und über sich selbst so vertrauensselig ist, noch eine eindringlichere Lehre und eine schmerzlichere Demüthigung geben?

Durch dieses Verhalten rettet Gott die Menschheit, indem er über die einzelnen Gesellschaften die Folgen ihrer Verkehrtheiten hereinbrechen läßt. Unablässig führt er die Menschheit zur Erfüllung seiner Absichten, ohne ihrer Freiheit Gewalt anzuthun. Das ist der Gang der Civilisation während des ganzen Laufes der Geschichte. Die unumschränkt freie Thätigkeit Gottes und die freie Thätigkeit des Menschen treten allenthalben in den Vordergrund. Die gegen das göttliche Gesetz treulosen und gegen die barmherzigen, zur Vollkommenheit auffordernden Antriebe Gottes widerspenstigen Gesellschaften gehen in Nichts unter, und der Contrast ihrer einstigen Größe mit ihrem Verfalle ist einer der erhabensten Mahnrufe Gottes an den Menschen. Andere Gesellschaften nehmen den Platz dieser unter der Last ihrer Fehler erlegenen Gesellschaften ein. Treten diese neuen Gesellschaften die überkommene Macht ihrer Vorfahrer an, ohne damit auch das Vermächtniß ihrer Schwachheiten anzunehmen, dann greifen sie das Werk der Civilisation auf der Stufe auf, wohin es jene gebracht haben, und können, so lange sie den göttlichen Eingebungen treu bleiben, neue Fortschritte zu den bereits errungenen hinzufügen. Sich gegenseitig beerbend können die einzelnen Gesellschaften, aus denen die Menschheit besteht, unter Leitung der Vorsehung, aber immer mit Freiheit und der daraus folgenden Verantwortlichkeit, Fortschritte machen, wodurch sich die Menschheit

von Jahrhundert zu Jahrhundert immer mehr dem Ideal von Vollkommenheit nähern kann, das ihren Bemühungen von Gott als Endziel gesetzt wurde.

So verstanden hat der Fortschritt nichts mit jenem ersten Dogma der humanistischen Schule, mit jener nothwendigen, starren Abwicklung (Evolution) der menschlichen Bestimmung gemein. Alles hängt hier von der Freiheit ab, und der Fortschritt der Gesellschaften steht nur im Verhältniß zu ihren Verdiensten. Wenn man uns fragt, was schließlich aus dem Fortschritt auf dieser Erde werden wird, so antworten wir: dasjenige wird daraus werden, was Gott und der Menschheit gefällt; denn nichts geschieht in dieser Welt, außer durch die Freiheit des Menschen unter der Leitung der göttlichen Vorsehung. Die Menschheit kann mit der Schmach und dem Schmerz eines schrecklichen Verfalles endigen, wie sie eben so gut ihre irdische Laufbahn in Glanz und Herrlichkeit durchwandeln kann; das aber vorauszusehen, was eintreffen wird, steht für unser schwaches Auge zu hoch. Wir haben die nöthige Kenntniß von den Dingen, um unserer Pflicht in der Gegenwart gewiß zu sein, mehr braucht es nicht. Was die Zukunft anbelangt, so hat sich Gott ihr Geheimniß vorbehalten. Im Augenblicke, als Christus die Erde verläßt, um in die Glorie seines Vaters einzugehen, stellen die um die Zukunft bekümmerten Jünger an ihn die Frage: „Herr, wirst du das Reich Israel „bald wieder herstellen?“ Jesus antwortete darauf: „Euch „steht es nicht zu, die Zeit und den Augenblick zu kennen, „welche der Vater in seiner Macht bestimmt hat; aber ihr „werdet die Kraft des heiligen Geistes empfangen, der über „Euch herabkommt, und Ihr werdet meine Zeugen sein in „Jerusalem und in ganz Judäa, in Samaria und an den „äußersten Enden der Erde.“ Uns steht es also zu, die Zeugen Christi zu sein, das heißt, sein Zeichen, das Kreuz, zu tragen, und seine Lehre, die Entsagung, zu üben; Gottes Sache ist es, die Zukunft nach den Rathschlüssen seiner Gerechtigkeit und Barmherzigkeit zu bestellen. Wir wissen nur Eines, weil die Geschichte es uns auf allen Blättern zuruft:

daß der Fortschritt jedesmal nur durch Opfer möglich ist und daß wir nur durch Entsagung in der uns von Gott angewiesenen Zeit und Stellung die Menschheit der Erfüllung ihrer Bestimmung entgegenführen können.

Seit dem Falle vermag der Mensch nichts, außer durch Anstrengung und unter der Bedingung der Selbstüberwindung. Zur Strafe seines Fehlers hat ihn Gott zum peinlichen Leben verurtheilt. Alles ist ihm Hinderniß, in der Welt und in sich selbst, und nur durch den Sieg über die Hindernisse, die ihn von allen Seiten umdrängen, öffnet er der Civilisation den Weg und ermöglicht den Fortschritt. Die den Fortschritt in Bewegung setzende Kraft ist also jene Kraft, welche den Menschen bestimmt, an die Schwierigkeiten sich zu wagen und sie zu überwinden. Diese Kraft ist der Geist der Entsagung. Das Verlangen, sich durch die Entsagung Gott zu nahen, setzt den Christen über die Schwierigkeiten hinweg; es läßt ihn Plage suchen, wie Andere Vergnügen suchen; es schafft in ihm ein leidenschaftliches Verlangen nach Entsagung, das nichts Anderes ist, als das Verlangen, Gott zu besitzen, ein Verlangen, unendlich in seiner Stärke und Dauer, wie sein Object selbst. Unter der Herrschaft dieses Verlangens machten sich die Menschen von Zeit zu Zeit mit hoher Begeisterung an die schmerzlichsten, und eben darum wichtigsten Werke der Zeit; und daher der unwiderstehliche und unerklärliche Anstoß, der sich dadurch auf die ganze Gesellschaft fortpflanzte.

Während aber die Tugend der Entsagung das erzeugende Princip alles Fortschrittes ist, ist sie auch das erhaltende Princip aller Civilisation. Die Uebung der Entsagung verleiht dem Menschen die Kraft, seinen Wohlstand gefahrlos zu übertragen. Sie schützt die Gesellschaft vor einer der schwersten Gefahren, denen sie entgegengehen kann, — vor der Verweichlichung des Muthes und der stolzen Berauschung des Geistes, die immer im Gefolge großer Errungenschaften auftreten. Diese Gefahr ist so ernstlich, daß die alten Gesellschaften, welche die Tugend der Entsagung nur in sehr unvoll-

kommenem Grade beſaßen, ihr ſchließlich alle erlagen. Unter der Herrſchaft des Chriſtenthums dagegen ſehen wir die europäiſche Geſellſchaft alle Kriſen überleben. Trägt ſie ja, Dank dem geiſtigen Einfluſſe der Kirche, jene Macht der Entſagung in ſich, welche ohne Aufhören aus ſich ſelbſt entſteht, und durch welche die Hinderniſſe, weil neue Willensanſtrengungen wachrufend, zu Ausgangspunkten neuen Fortſchritts werden. Das iſt die Quelle jener langen und wunderbaren Entfaltung der moraliſchen und materiellen Macht, wovon uns die gegenwärtige Welt ein ſo glänzendes Schauſpiel bietet. Und weil wir der Ueberzeugung ſind, daß dieſe Macht des Opfers unter uns nicht erloſchen iſt, weil wir ſie immer im Schooße unſerer Geſellſchaften leben ſehen, darum verzweifeln wir nicht an unſerer Zeit. Weil wir in der chriſtlichen Bewegung unſerer Tage und in den Prüfungen, denen Gott ſeine Kirche ausſetzt, die Vorboten irgend einer großen Ausgießung des Entſagungsgeiſtes entdecken, darum haben wir in Mitte aller Erniedrigung und aller Sittenverderbniß des erſtehenden Heidenthums immerhin feſtes Vertrauen in die Zukunft der chriſtlichen Civiliſation.

Welche Anwendung findet nun dieſes Geſetz des Fortſchrittes durch Entſagung auf dem materiellen Gebiete? Die Antwort auf dieſe Frage kann nichts Anderes ſein, als eine Aufzählung der günſtigen Reſultate des chriſtlichen Princips anf dem materiellen Gebiete. Da die materielle Ordnung nur für die moraliſche vorhanden iſt; da, um recht genau zu reden, die moraliſche Ordnung in der materiellen lebt und in ihr alle ihre Macht entfaltet, ſo finden wir in der materiellen Ordnung alle großen Geſetze unſeres moraliſchen Lebens allüberall unausweichlich wieder vor.

Wir erfüllen unſere Beſtimmung durch die Freiheit. Auf materiellem wie auf moraliſchem Gebiete ſchaffen wir uns ſelbſt unſer Loos. Vermittelſt des Princips der Verantwortlichkeit haben wir alle guten oder ſchlimmen Folgen unſerer Acte zu tragen; Macht, Größe, Wohlfahrt des Lebens, inſofern ſie vom Beſitz des Reichthums abhängen, ſind die Frucht unſerer

Hingabe an die Arbeit und unſerer Mäßigung beim Gebrauche des Reichthums, wie Erniedrigung und Elend die Folge von Laſtern ſind, welche uns von der Arbeit abwendig machen und zum Mißbrauch des Reichthums verleiten. Bei dieſen Erfolgen oder Unfällen, bei dieſer Wohlfahrt oder ſchmerzlichen Erfahrung iſt unſer Loos immer an das Loos Jener gebunden, welche mit uns leben und arbeiten. Nichts von dem, was im Guten oder Böſen die Geſellſchaft, deren Glieder wir ſind, berührt, bleibt uns fremd; ebenſo empfindet auch die Geſellſchaft in verſchiedenen Graden, je nach der Wichtigkeit der Rolle, die wir in ihr auszufüllen haben, die Folgen aller unſerer Acte, unſerer Laſter wie unſerer Tugenden. Und was von einzelnen Geſellſchaften gilt, das gilt von der Menſchheit im großen Ganzen; denn alle Menſchen und alle Geſellſchaften ſind in der materiellen wie in der moraliſchen Ordnung durch das Band der Solidarität mit einander auf das Innigſte verbunden. Wenn die Entſagung das bewegende und regelnde Princip der menſchlichen Thätigkeit iſt, ſo bildet die Solidarität die vorzüglichſte Grundlage jeder Anwendung und Entwicklung der menſchlichen Fähigkeiten. Außerhalb der Geſellſchaft mit ihrer engen Gemeinſchaft der Intereſſen und Thätigkeiten und ihrer hierarchiſchen Gliederung vermag der Menſch Nichts. Die Entſagung bei gemeinſamer Haftbarkeit und Freiheit Aller —, das iſt das Geſetz des menſchlichen Lebens, und dieſes Geſetz finden wir nothwendig in allen Thatſachen, welche in der materiellen Ordnung den Hauptrang einnehmen.

Unter dieſen Thatſachen behauptet das Eigenthum durch ſeinen Einfluß auf Alles, was mit der Production und Vertheilung des Reichthums zuſammenhängt, den erſten Platz. Das Eigenthum ſteht mit der Freiheit im innigſten Zuſammenhange; es geht aus der Freiheit hervor und folgt ihr in allen ihren Wandlungen von Fortſchritt und Verfall. Durch das Eigenthum erſtarkt die menſchliche Individualität in ſich ſelbſt, aber auf der andern Seite verwirklicht auch das Eigenthum durch die Ungleichheit der Lage und durch die ſocialen Verbindlichkeiten, welche der Reichthum dem Eigenthume auferl-

legt, die Solidarität und bietet Allen, den Reichen wie den Armen, Gelegenheit, die Entsagung zu üben und sich durch das freiwillige Opfer zur höchsten Vollkommenheit der sittlich-geistigen Ordnung zu erheben. Dies gilt wenigstens vom christlichen Eigenthum. Der Freiheit entstammend sichert das Eigenthum die energische Entwicklung aller individuellen Kräfte durch den Impuls des Eigeninteresses, während es zu gleicher Zeit alle Stufen der Gesellschaft in engster Gemeinschaft der Liebe mit einander vereinigt.

Gott hat dem Menschen, als er ihn zum peinlichen und armen Leben verurtheilte, nur eine ganz väterliche Strafe auferlegt. Durch diese Strafe demüthigte er ihn für seine Empörung, zu gleicher Zeit aber läßt er ihm alle Größe, mit der er im Stande der Unschuld geschmückt war. Noch mehr, diese Größe wächst sogar noch durch die Pein, welche Gott dabei zur Bedingung gemacht hat. Jede Errungenschaft des Menschen und jeder Fortschritt, selbst in materieller Ordnung, erfolgt nur um den Preis gebrachter Opfer und geübter Tugenden, so daß die Menschheit zugleich Alles besitzt, was der Reichthum ihr an Glanz und wahrer Macht bieten und Alles was ihr die Armuth an opferwilligem Verdienst geben kann. Die Armuth erheischt nothwendig Liebe, wie sie Arbeit nothwendig macht; sie bietet dem Menschen das Mittel, die edelste der Tugenden zu üben; sie macht ihn groß, indem sie ihn durch seinen freien Willen an der ersten Eigenschaft Gottes, an der göttlichen Güte, theilnehmen läßt.

Gott hat also in den wunderbaren Geheimnissen seiner Vorsehung das Mittel gefunden, die Menschheit zugleich reich und arm zu machen. Die Menschheit ist arm, wahrhaft und unvermeidlich arm in der großen Masse, sie ist reich in denen, welchen das Princip des Eigenthums den Besitz der Erdengüter in Fülle sichert. Aber diesen Reichthum besitzen die Reichen nicht für sich selbst; frei von der nothgedrungenen Armuth bleiben sie dem vielleicht härter zu befolgenden Gesetze der freiwilligen Armuth unterworfen. Durch die strengen Pflichten, welche den Reichen von der christlichen Moral aufer-

legt werden, treten dieſe in die allgemeine Lage des peinlichen und armen Lebens ein. Die Geſellſchaft zieht aus ihrem Eigenthum eben ſo großen Nutzen, als ſie ſelbſt daraus ziehen. Dank dem Aufſchwunge, welchen die Arbeit aus dem Eigenthumsrecht gewinnt, und Dank der Leichtigkeit, welche ſie zur Anhäufung und Erhaltung des von der Arbeit geſchaffenen Reichthums bietet, kann das bewegliche und unbewegliche Kapital, mit welchem ſich die ganze Geſellſchaft nährt, ſeine Kräfte vermehren und auf einen Punkt ſammeln; die Fruchtbarkeit der Arbeit und folglich die Unterhaltsquellen Aller wachſen miteinander zu gleicher Zeit.

Das Eigenthum iſt für die große Menge noch in einer andern Weiſe von Vortheil, durch den großen Glanz nämlich, welchen es auf die ganze Geſellſchaft verbreitet. Der ſinnenſchmeichelnde und ſelbſtſüchtige Luxus dient nur den Genüſſen Einzelner und hat Erniedrigung und Verderbniß Aller im Gefolge. Dagegen erhebt der chriſtliche Gebrauch des Reichthums durch die Pracht des öffentlichen Lebens und namentlich durch den Glanz, welchen er den Ceremonien des Gottesdienſtes verleiht, den Geiſt der großen Menge, während er ſie zu gleicher Zeit in Mitte der Traurigkeit und der Einförmigkeit ihrer Exiſtenz tröſtet. Der Reichthum geſtattet dem Reichen, unbehindert und unbekümmert um die Zukunft ſeinen Geiſt zu entfalten, ſeinen Geſchmack zu läutern, ſeinem ganzen Leben eine Auszeichnung zu geben, was dem Mann des Volkes, der unter das Joch ſeiner Arbeit ſich beugen muß, nimmer geſtattet iſt. Durch die Liebe nun und namentlich durch das Patronat wird alle dieſe Ueberlegenheit des Reichen auch Gemeingut des Armen. Der Reiche, welcher von ſeinem Reichthum einen chriſtlichen Gebrauch machen will, ſchuldet dem Armen nicht blos einen Theil ſeiner Güter, er ſchuldet ihm auch ſeine Zeit, und gewiſſer Maſſen ſein ganzes Sein, mag er ſich nun direct durch die eigentlichen Werke der Nächſtenliebe dem Armen widmen, oder mit einer aufrichtigen Selbſtverläugnung in den großen ſocialen Functionen im Prieſterthum, im Lehrſtande und in der Regierung ſich Allen

zur Verfügung ſtellen. Dieſe vom Chriſtenthume dem Eigenthümer zugewieſene Aufgabe iſt der Grund, warum das Eigenthum eingeführt wurde, und hiedurch allein läßt es ſich rechtfertigen. Gott hat im menſchlichen Leben Alles dazu geordnet, uns durch Entſagung zur Vollkommenheit zu führen. Das Eigenthum, das nur der Entſagung bei Arbeit und Mühe ſeine Entſtehung verdankt und die Ungleichheit der Lebenslagen mit ſich bringt, iſt für Alle eine Gelegenheit und ein Mittel der Entſagung; und dadurch fügt es ſich in die allgemeine Harmonie der chriſtlich-ſocialen Ordnung ein.

Weit entfernt, eine Quelle des Haſſes und der Trennung zu ſein, wie in den vom Materialismus beherrſchten Geſellſchaften, iſt das Eigenthum in den chriſtlichen Geſellſchaften ein Mittel zur Annäherung und Vereinigung Aller; ſtatt das ſociale Band zu zerreißen, kräftigt es dasſelbe mehr und mehr. Was wäre eine Geſellſchaft, in welcher Jeder unter einem Alles zu gleicher Fläche einebnenden Regiment in ſich Alles finden würde, was zu ſeiner Exiſtenz hinreicht, ohne jemals eine Wohlthat erweiſen oder empfangen zu müſſen? Verdiente dieſes Durcheinander von menſchlichen Weſen, in deren Mitte die Selbſtſucht ihre unumſchränkte Macht entfalten würde, den Namen einer Geſellſchaft? Die ſociale Ungleichheit iſt nicht, wie ein bekannter Sophiſt unſerer Tage behauptet, ein einfacher Zufall, welchen der Fortſchritt der in der Menſchheit wohnenden Gerechtigkeit zu verſcheuchen ſucht; ſie entſpricht jenem hierarchiſchen Organiſationsprincip, das ſich auf allen Stufen der Schöpfung offenbart und im Zuſammenhange mit dem Princip der Freiheit und des Opferverdienſtes in der Menſchheit auftritt. Wenn man aber näher forſcht, ſo wird man ſehen, daß hinter dieſer Ungleichheit, welche alle Menſchen durch das Band gegenſeitigen Beiſtandes einigt, die vollſtändigſte Gleichheit verborgen liegt, ſo daß das Geſetz der Gerechtigkeit in keiner Weiſe durch das Geſetz der Liebe aufgehoben iſt. Wenn dem Reichen ein vollerer Genuß der Lebensgaben zugefallen, ſind dann nicht auch ſeine Verbindlichkeiten viel ſtrenger? Sind die Beſchwerlichkeiten

des Lebens, die damit verbundene Sorge und Beängstigung nicht viel schmerzvoller für den Reichen, eben weil er jene vollständigere Bildung besitzt, die seinen Vorzug ausmacht? Und wenn der Arme ob seiner niedrigen Stellung in dieser Welt zu leiden hat, liegt nicht gerade in der Bitterkeit seiner Lage, wenn er sie mit christlichem Sinne hinzunehmen versteht, eine Tugend, welche die Seelen reinigt, die Gefühle erhebt, den Muth stärkt, und ihn oft mit mehr Standhaftigkeit und Würde, als es der Reiche thut, das Leben begreifen und ertragen lehrt? Hat überdieß der Arme hinsichtlich des wahren Endziels des Lebens nicht eine erhabnere Stellung als der Reiche? Hat nicht ein berühmter Lehrer der kathol. Wahrheit gesagt, „daß die Armen die getreuen Ebenbilder der „Armuth Jesu Christi, die Bürger seines Reiches, die Erben „seiner Verheißungen, die Ausspender seiner Gnaden, die „wahren Kinder seiner Kirche, die vorzüglichsten Glieder seines mystischen Leibes seien?" Wenn Bossuet sich so ausdrückt, wenn er „die unermeßliche Würde" rühmt, wenn er sagt, „daß die Reichen keinen Rang in der Kirche haben und „daß die Armen und Nothdürftigen die wahren Bürger derselben seien, daß die Reichen darin nur geduldet sind und „daß eigentlich nur den Armen das Recht zusteht, darin Aufnahme zu finden", so offenbart er uns, was der Arme in der christlichen Gesellschaft ist und zeigt uns, daß, wenn sich in dieser Gesellschaft Jemand beklagen könnte, weil die Gleichheit nicht aufrecht erhalten wird, dieß sicherlich die Armen nicht wären. Es ist wahr, sie sind nur in der geistigen Ordnung groß; wenn euch aber das für geringfügig erscheint, so bekundet ihr damit, daß ihr auf die unsterbliche Bestimmung des Menschen wenig Gewicht leget und damit ist eure Lehre schon gerichtet.

Wenn es gewiß ist, daß das Eigenthum auf dem Recht und der strengen Gerechtigkeit beruht, so ist es auch gewiß, daß es alle seine socialen Folgen nur vermittelst des Princips der Liebe hervorzubringen und sich zu rechtfertigen vermöge. Einzig der für christliche Liebe begeisterte Eigenbesitz ist gerecht

und nutzbringend; der selbstsüchtige Eigenbesitz dagegen ist ungerecht und schädlich, und was vom Eigenbesitz gilt, gilt gleicher Weise auch von allen großen Gesetzen unserer socialen Existenz. Die werkthätige Liebe ist in Wahrheit der letzte Grund, durch welchen sich die Harmonie in der christlichen Gesellschaft erklären läßt; sie ist im socialen Leben das erste Princip der Bewegung und die bestimmende Ursache alles Fortschrittes. Wie könnte es auch anders sein, da die Bestimmung des Menschen darin besteht, sich und die Gesellschaft, in welcher er lebt, dadurch zu vervollkommnen, daß sie sich immer mehr durch Entsagung Gott nähern? Die Entsagung ist nichts Anderes, als ein Act der Liebe, durch welchen der Mensch aus sich heraustritt, um sich mit Gott zu vereinigen, und durch welchen er sich aus Liebe zu Gott für seines Gleichen opfert. In der Einheit des göttlichen Seins leben drei verschiedene Personen, die unter sich durch eine unaussprechliche Liebe verbunden sind. Die Menschheit ist durch die Vielheit der in der Einheit der menschlichen Natur miteinander lebenden Individuen ein entfernter und sehr unvollkommener Abglanz der göttlichen Dreieinigkeit. Daher die gemeinsame Solidarität, welche unsere ganze sociale Existenz durchdringt; daher jene Allgemeinheit des Gesetzes der Liebe, dem die ganze sociale Thätigkeit untergeordnet ist.

Ohne aber so weit in den Ursprung der menschlichen Natur zurückzugehen und ohne in diese Tiefen einzudringen: ist es nicht thatsächlich offenbar, daß unsere christlichen Gesellschaften Alles, was sie an Macht und Größe besitzen, der Liebe verdanken. Die ganze Welt erkennt heutzutage, daß es die katholische Kirche ist, durch welche die Sclaverei aufgehoben wurde. Durch welche Macht hat sie doch dieses wunderbare Werk vollbracht, wenn nicht durch die Liebe? Hat nicht die Liebe durch eine unablässige, aber immer weise und gemessene Thätigkeit den Herrn Neigung zu ihren Sclaven eingeflößt und den Sclaven bis zum Herrn erhöht, so zwar, daß sie ihnen ohne Erschütterung und ohne gewaltthätige Umwälzung gleiche Würde und gleiche Rechte verlieh? Hat nicht die

Liebe die Erziehung der vom Joche der Knechtschaft befreiten Völker übernommen? Hat nicht sie alle jene Menschen, welche außerdem vom Individualismus verzehrt worden wären, mit den Banden der Association umschlungen und zusammengehalten? Hat nicht die Liebe der Gleichheit in der Welt den Weg gebahnt, ohne die Hierarchie zu zerstören? Sieht man sie endlich nicht allerwärts hineilen, wo es bei den harten und unaufhörlichen Kämpfen des Lebens einen Schmerz zu lindern, eine Gefahr zu beseitigen, einen Beistand zu leisten gilt? Wer hat im Mittelalter die Wissenschaft gerettet, wenn nicht die Liebe der Mönche? Wer hat die Kreuzfahrer nach den Orient, den Christoph Columbus in die neue Welt getrieben, wenn nicht die Liebe Christi und die Sehnsucht, seinem Gesetz zum Triumph über Völker zu verhelfen, welche es verfolgten oder nicht kannten? Wer schließt uns heutzutage noch die entferntesten Gegenden auf, wenn nicht die Liebe der Missionäre? Man betrachte die Bewegung aller jener befreiten, zur vollen Würde des Menschen gelangten Völker; alle jene Errungenschaften des Geistes und jene Wohlthat der bis in die untersten Schichten hinab verbreiteten Wissenschaft; jene Brüderlichkeit und jene immer engere Lebensgemeinschaft unter allen Völkern; jene ganze Macht des Menschen und jenen fortschreitenden Gang des Menschen zur Einheit; alle jene Wunder unserer modernen Civilisation, deren Glanz uns so sehr blendet, daß wir oft unser Elend und unsere Schwachheit vergessen; woher sind sie gekommen alle diese Vorzüge, wenn nicht aus den Werken der Liebe?

Die Liebe ist also eben so gut, als die Gerechtigkeit; das Gesetz der Welt. Die Gerechtigkeit hält den Menschen in gemessenen Schranken, die Liebe theilt ihm Wärme und Fruchtbarkeit des Lebens mit. Dank dem Aufschwung, welchen die Liebe den Gesellschaften mittheilt, nimmt das menschliche Leben Gestalt an, und entspricht besser dem Ideal der Gerechtigkeit, dessen höchster Ausdruck das göttliche Gesetz ist. Durch das Werk der Liebe wird das Recht geheiligt. Das Recht greift nur thätig ein, um das zu sichern, was die Sitten angenom-

men; es festigt und kräftigt durch seine Vorschriften die Errungenschaften der Liebe. Das ist die Aufgabe des Rechtes; und in der That, es kann nur Kraft haben, wenn es sich auf die Sitten stützt, und es ist nur unter der Bedingung wirksam, daß die Sitten ergänzen, was seine ganz äußerliche Thätigkeit nothwendig Unvollständiges und Unvollkommenes hat. Die Sitten nun, welche nur die äußere Offenbarung der inneren Verfassung der Seele sind, gehorchen nur jener Kraft, welche Macht über die Seelen hat, der Liebe. Also ist es vorzugsweise die Liebe, von der im socialen Leben Alles abhängt. Daraus folgt, daß eine Lehre, welche die Gesetze der Gesellschaft aufstellen wollte, und die Liebe bei Seite setzte, eines der wesentlichen Elemente jeder socialen Wissenschaft unberücksichtigt ließe und dadurch aber auch gründlich falsch und ohnmächtig wäre. Damit die sociale Wissenschaft wahr sei, muß sie allen Kräften Rechnung tragen, durch welche die Menschheit in der Erfüllung ihrer irdischen Zwecke angeregt, geleitet und in Schranken gehalten wird. Die Menschheit schreitet voran begeistert und getragen von der Liebe, geführt und auf der rechten Bahn erhalten von der Gerechtigkeit. Das ist die Harmonie der christlichen Gesellschaft, in welcher Liebe und Gerechtigkeit gemeinsam darauf abzielen, das Reich der wahren Freiheit und vernünftigen Gleichheit zu erweitern und zu befestigen. Weil diese Wahrheiten verkannt wurden und weil man versucht hat, Alles durch die Gerechtigkeit und die einzige Kraft des Rechtes zu vermögen, darum hat sich auch die sociale Wissenschaft in so viele beweinenswerthe Irrthümer verstrickt und fühlt sich die Gesellschaft so tief erschüttert und in Frage gestellt.

Kann man uns aber nicht vorwerfen, daß die Harmonie zwischen Armuth und Reichthum nur ein rein willkürlicher Begriff sei, wodurch wir vergebens versuchen, Dinge mit einander zu verbinden, die in der Wirklichkeit unvereinbar sind? Muß man nicht entweder darauf verzichten, die Armuth zu verherrlichen, oder aber darauf verzichten, den materiellen Fortschritt zur Geltung zu bringen? Hat der materielle Fort-

ſchritt nicht die Abſicht, die Armuth aus unſerm Leben zu verbannen? Und ſtrebt das vom Chriſtenthum aufgeſtellte Geſetz der Entſagung und Liebe nicht darnach, in der Geſellſchaft die Armuth zu verewigen und folglich jeder Entwicklung des Reichthums in ihrem Principe Stillſtand zu gebieten? Alle unſere Unterſuchungen hatten den Zweck, auf dieſe Schwierigkeit zu antworten; das Princip, durch das ſie ihre Löſung findet, kann in wenigen Worten zuſammengefaßt werden. Was das Chriſtenthum vom Menſchen verlangt, iſt die Armuth im Geiſte. Es empfiehlt ihm, er ſolle ſich durch die Entſagung von den materiellen Gütern losſchälen, verbietet ihm aber nicht, ſie zu gebrauchen und zur Erreichung der gerechten Zwecke ſeines irdiſchen Daſeins zu ſuchen. Der Menſch iſt Seele und Leib zugleich; in ſeinem gegenwärtigen Leben, ſogar zu ſeiner ſittlich-geiſtigen Vervollkommnung, hat er des Beiſtandes der materiellen Welt nöthig; der Reichthum iſt für ihn ein Mittel zur Thätigkeit und Vervollkommnung, deſſen er nicht entrathen kann; aber er iſt weiter nichts, als ein Mittel und darf niemals als Zweck des Lebens angeſehen werden. Von ſeinen Lüſten geblendet läßt ſich der Menſch gar leicht verlocken, den Reichthum zum Hauptzweck ſeiner Thätigkeit zu machen. Die chriſtliche Lehre allein hat ihn durch das Gebot, dem Reichthum und den aus ihm hervorgehenden Genüſſen zu entſagen und die Armuth zu lieben, genügend gegen dieſe Verſuchung bewaffnet. Durch den Geiſt der Entſagung über den Reichthum erhoben macht der Menſch davon Gebrauch und verſteht es, dem Mißbrauche aus dem Wege zu gehen. Er gebraucht den Reichthum, als gebrauchte er ihn nicht, und dadurch zieht er alle Vortheile daraus, ohne Unannehmlichkeiten zu befahren.

Je mehr die Geſellſchaft Entſagung übt, deſto beſſer iſt ſie mit ſolchen materiellen Gütern verſehen, die dem Menſchen wahre Kraft, Größe und Wohlfahrt ſichern. Wenn es der menſchlichen Schwachheit gegönnt wäre, das Ideal zu verwirklichen, welches ihm durch die chriſtliche Lehre vorgeſtellt wird, dann würden die gezwungenen Opfer, welche das Elend

den Gesellschaften auflegt, durch die freiwilligen Opfer der Entsagung ersetzt, die Armuth im Geiste würde an Stelle der Dürftigkeit und Entbehrung treten. Man muß zwischen zwei Dingen wählen. Die Menschheit vermag der Alternative, in welche ihn der Rathschluß Gottes versetzt hat, nicht zu entkommen. Das Gesetz des Opfers und der Entsagung ist das Gesetz unseres Lebens; es muß erfüllt werden, sei es nun freiwillig oder gezwungen. Ist es überdieß nicht eine durch die Erfahrung aller Zeiten ausgemachte Sache, daß die Massen auch bei den günstigsten Umständen durch den natürlichen Widerstand, welcher den Aufschwung der Arbeit hemmt, in einer mehr der Armuth als dem Reichthume sich nähernden Lage verbleiben? Wird der materielle Fortschritt so auf das wahre Verständniß und die Schranken des Möglichen zurückgeführt, so kann er den Massen nichts Anderes bieten wollen, als das Nothwendige; und um diesen so bescheidenen Zweck zu erreichen, sind nur zu viele und lange dauernde Anstrengungen von Seite des Menschen in Wissenschaft und Tugendhaftigkeit erforderlich.

Das Princip der Entsagung findet also immer seine Anwendung, selbst im Schooße von Gesellschaften, welche alle Elemente ihrer materiellen Wohlfahrt am besten entfaltet haben. Nur durch den Geist der Entsagung kann der Reichthum werden, sich vergrößern und festen Halt gewinnen, so daß er der großen Masse, aus denen eigentlich die Gesellschaft besteht, jene Stütze der materiellen Güter bietet, welche von der Vorsehung zur Unterlage, bei Erfüllung unserer Bestimmung im gegenwärtigen Leben erhoben worden sind. Dieser Wahrheit zu Liebe haben wir gegenwärtige Arbeit unternommen. Um sie in ihr volles Licht zu stellen, haben wir so viele Beweise gesammelt, haben die einen der Betrachtung der menschlichen Natur entnommen, die andern aus der Vergangenheit der menschlichen Gesellschaften, wie sie uns von der Geschichte geschildert werden, oder aus den unbestrittensten Thatsachen ihrer gegenwärtigen Lage gezogen. Aus diesem Studium des Menschen und der Gesellschaften haben wir die Gesetze der

materiellen Ordnung, ſo wie ſie uns das Chriſtenthum auffaſſen heißt, abgeleitet; wir haben geſehen, daß daſelbſt Alles durch Entſagung zum Zweck der ſittlichen Vervollkommnung des Menſchen geſchieht. Wir brauchen nur noch mit wenigen Worten und ihren Hauptzügen nach jene ganze Bewegung der materiellen Ordnung in den chriſtlichen Geſellſchaften anzudeuten und den großen Einklang hervorzuheben, welcher die Entſagung zum erſten und allgemeinen Geſetz erhebt.

Der Menſch ſchafft den Reichthum durch ſeine Arbeit und die Arbeit iſt eine Plage. Sie iſt die Entſagung in ihrer allgemeinſten Anwendung, da das ganze menſchliche Leben dem Geſetze der Arbeit unterworfen iſt, und ſich nur durch Arbeit nährt und erhält. Durch die Entſagung überwindet der Menſch die Hinderniſſe, welche ihn von der Plage der Arbeit abſpenſtig machen; dieſe Plage iſt außerdem für ihn eine Gelegenheit, ſich zu reinigen und im ſittlichen Leben voranzuſchreiten. Durch den Einfluß der geiſtigen Ordnung angeregt und geſtärkt, triumphirt ſein Wille über die Hinderniſſe, welche von der Natur ſeinen Anſtrengungen entgegengeſetzt werden, und die Macht ſeiner Arbeit wächſt in dem Grade, als ſeine Seele durch die Uebung der Entſagung an Energie gewinnt. Aber es genügt nicht, daß die Arbeit ausgiebig ſei, ſie muß auch geiſtvoll ſein. Dadurch, daß die Entſagung den Menſchen in ſein wahres Verhältniß zu Gott einſetzt, öffnet ſie ſeinen Geiſt der Wahrheit. Aber die Wahrheit wird, wie alles Andere, nur unter Mühen und Plagen errungen. Während der Geiſt der Entſagung dem Menſchen die Kraft verleiht, die Wahrheit zu ſuchen und ſie ſich anzueignen, theilt ſie ihm auch das Verlangen mit, ſie zu verbreiten; durch die Liebe ſichert ſie die Verbreitung des Unterrichts bis hinab in die unterſten Volksklaſſen und gibt der Arbeit auf allen ihren Stufen die zu einem guten Erfolg nothwendige Erkenntniß und Einſicht. Der Menſch wurde frei geſchaffen und er kann Nichts thun, außer durch Freiheit. Die Sclaverei verdunkelt ſeine Fähigkeiten und erſtickt ſeine Energie. Durch den Geiſt der Entſagung, der in ſeinem innerſten Weſen ein Geiſt der Liebe

und der gegenseitigen Achtung unter dem Menschen ist, wurde die Sclaverei beseitigt und die Freiheit gesichert. Jedoch ist es nicht genug, daß die Freiheit in sich selbst mächtig sei; sie muß außerdem im Kapital die Mittel zur Thätigkeit finden. Das Kapital wird nur durch Sparsamkeit gebildet und erhalten, und die Sparsamkeit hat zur Hauptbedingung eine gewisse Herrschaft des Menschen über sich selbst und eine gewisse Mäßigung in den Begierden, welche einzig und allein aus dem Geiste der Entsagung entstehen können. Dank dem Geiste der Entsagung vermehren und erhalten sich die durch die Arbeit geschaffenen Reichthümer in der Gesellschaft und steigert sich die Macht des Menschen über die Natur von Jahrhundert zu Jahrhundert durch die mehr und mehr fruchtbringende Verwendung eines immerfort beträchtlichen Kapitals.

Der sich selbst überlassene und einzeln stehende Mensch vermag nichts weder zu seiner materiellen noch zu seiner moralischen Vervollkommnung; seine Bestimmung ist, in Gesellschaft mit seines Gleichen zu leben und zu arbeiten. Nur dadurch, daß wir unsere Bemühungen mit denen unserer Brüder vereinigen, können wir uns zu Herren der materiellen Welt machen. Die Macht unserer Arbeit steht immer im Verhältniß zu unserer Brauchbarkeit in der Gesellschaft. Die Gesellschaft aber fordert zwei Dinge: die eigene Energie des individuellen Willens, und die Bereitwilligkeit, sich dem Willen eines Andern unterzuordnen, außerdem wäre ein Zusammenarbeiten der Verbündeten bei einem gemeinschaftlichen Werke unmöglich. Durch die Uebung der Entsagung, durch die Nothwendigkeit, uns jeden Augenblick selbst zu besiegen, wächst unsere individuelle Kraft, während unser Wille durch die persönliche Selbstverläugnung gelehrig und geschmeidig wird und sich den Anforderungen der gemeinsamen Thätigkeit leichter unterzieht. Damit die Arbeit fruchtbar sei, muß der Mensch frei sein. Aber die Arbeit hat ihre Gefahren. Unter der Herrschaft der begehrlichen Leidenschaften zieht die Concurrenz, welche mit der Freiheit nur ein und dasselbe ist, Verwicklungen nach sich und gibt zu Manövern Veranlassung, welche auf Beraubung

und Unglück hinauslaufen. Hat aber einmal der Geist der Entsagung die Leidenschaft nach Reichthum ertödtet und den Menschen Mäßigung in den Begierden eingehaucht, dann ist jenen Krisen, durch welche die Gesellschaften so oft verheert werden, in ihrem Princip Einhalt geboten, oder sie sind wenigstens auf Verhältnisse eingeschränkt, in denen sie noch eine Ursache der Verlegenheit, aber nicht eine allgemeine und dauernde Quelle des Elendes sein können. Eben durch diese Mäßigung in den Begierden erleichtert die Entsagung die Arbeitstheilung in der Gesellschaft nach ihrem natürlichen Gleichgewicht. Der christliche Geist, welcher den Menschen Liebe zu einem ruhigen Leben und Einfachheit in den Neigungen mit Erhabenheit der Seele verleiht, bewahrt die Gesellschaft vor der Alles mit sich fortreißenden Gewalt des industriellen Lebens, zu welchem Luxus und Gewinnsucht den Menschen wahnsinnig hintreiben. Ohne der Manufacturarbeit die Arme und Kapitalien zu entziehen, welche bei ihr nützliche Verwendung finden können, weisen die Gewohnheiten des christlichen Lebens mit besonderer Vorliebe die Arbeit auf die Landwirthschaft hin, welche die gesundeste und zweifelsohne einträglichste Industrieart ist.

Um mit Erfolg Reichthum zu schaffen, müssen die Menschen ihre Anstrengungen vereinigen und die verschiedenen Anwendungsarten der Arbeit unter sich vertheilen. Die Theilung der Arbeit ist erste Unterlage ihrer Macht. Daher die Nothwendigkeit des Verkehrs. Je leichter und ausgedehnter der Verkehr ist, desto größer sind die Quellen der Gesellschaft und desto geringer die Mühe, der man sich unterziehen muß, um sich dieselben zu verschaffen. Die Erleichterung des Verkehrs beruht hauptsächlich auf dem Credit und der Credit hat zur wesentlichen Unterlage Sittlichkeit und Rechtschaffenheit, welche einzig und allein durch die Uebung und Entsagung der Gesellschaft gesichert werden können. Um den Verkehr zu erweitern, müssen oft nicht unbedeutende Hindernisse überwunden werden. Abstand und Verschiedenheit der Sitten, Haß, Eifersucht, Krieg trennen die Menschen von einander. Der Geist der Entsagung, welcher ein Geist des Opfers, des Frie-

dens, der Einigkeit und Annäherung zwischen Allen ist, verscheucht die Hindernisse der moralischen Ordnung, während die Hindernisse der physischen Ordnung dem Ungestüme jener Opferwilligkeit weichen müssen, die sich immer dort am liebsten zeigt, wo es gilt, um den Preis großer Mühen ein großes Werk zu vollbringen. Der Geist der Entsagung, welcher die Menschen einander nahe bringt und mit einander vereinigt, strebt eben dadurch auch die Freiheit des Handels zur Geltung zu bringen. Während er aber den ungeordneten Eifer bezähmt, der darauf ausgeht, um jeden Preis und unmittelbar sich die Genüsse des Reichthums zu verschaffen, gibt er den Gesellschaften das Mittel an die Hand, sich vor dem Mißbrauch dieser Freiheit zu verwahren. Mit und in ihm vermögen es die Menschen über sich, zum Besten der allgemeinen Interessen und für die Zukunft der Gesellschaft das Opfer individueller Wohlfahrt und sich eben darbietender Vortheile zu bringen. Die Interessen der Individuen und die Interessen der Gesellschaft finden also in diesem Punkte leicht ihre Ausgleichung. Die Gesellschaften, in denen Mäßigung und erhabene Vorliebe für das christliche Leben herrscht, erreichen einen solchen Entwicklungsgrad, daß sie sich der vollen Verkehrsfreiheit mit fortgesetzter, aber immer gemäßigter Bewegung erfreuen; und die Solidarität aller Völker in der materiellen Ordnung wird von Tag zu Tag enger und fester, ohne daß die einzelnen Gesellschaften der Grundlagen ihres eigenen Lebens und ihrer nationalen Größe dabei verlurstig gehen.

Zur Schöpfung des Reichthums besitzt die Menschheit keine unbegränzte Macht. Eine geheimnißvolle Kraft drängt sie unablässig zur schleunigen Vermehrung ihrer Generation. Aber der Widerstand, welchen die Natur der Dinge der Arbeitserweiterung entgegensetzt, ist so groß, daß nicht selten die Producte hinter der Producentenzahl zurückbleiben. Dieses Widerstreben der Natur gegen die schaffende Thätigkeit des Menschen versetzt das Leben der großen Menge nicht selten in schwierige Verhältnisse. Selbst in den bestgeordneten Gesellschaften, in welchen die niederen Klassen das Nothwendigste

besitzen, können sie sich dasselbe nur um den Preis einer lange andauernden und immer peinlichen Arbeit erwerben. Damit dieses Nothwendige Allen gesichert sei, muß zwischen der Bevölkerung und der Macht der Arbeit, welche ihr den Lebensunterhalt bietet, ein gewisses Gleichgewicht bestehen, und eine gewisse moralische Kraft vorhanden sein, welche dieses Gleichgewicht aufrecht erhält. Diese Kraft muß man in dem Geiste christlicher Entsagung suchen. Während der Geist der christlichen Entsagung, wie wir so eben gesehen haben, die Macht der Arbeit zu entfalten strebt, hält er den Aufschwung der Bevölkerung in gerechten Schranken. Er regelt die Bevölkerungsbewegung, ohne ihre natürliche Ausdehnungskraft zu unterdrücken, und regelt sie nur durch Freiheit. Hier ist eine doppelte Klippe zu vermeiden; man muß sich hüten, durch ein sündhaftes Mißtrauen auf die Vorsehung der Bevölkerung Hindernisse zu setzen, welche von der Natur der Dinge verdammt werden. Denn auf diesem Wege würde man durch ein unseliges Verhängniß zur Entvölkerung, und durch die Entvölkerung zum Verfall und Untergang der Gesellschaft gelangen. Andererseits aber muß die aufsteigende Bewegung der Bevölkerung zur Erweiterungsfähigkeit der Arbeit in das rechte Verhältniß treten, so daß sie die Hilfsquellen, deren Gränzen durch den allgemeinen Stand der Gesellschaft in einem gegebenen Zeitpunkt bestimmt werden, nicht überschreitet. Der Geist der Entsagung sorgt in Verbindung mit den Sitten und Einrichtungen, die er in den katholischen Gesellschaften hervorbringt, für diese doppelte Nothwendigkeit durch die Reinheit der Sitten in allen Ständen. Durch die Keuschheit im ehelosen Stande auf Seite derjenigen, denen ihre Arbeit noch nicht die für eine Familie nöthigen Unterhaltsmittel bietet, durch die Keuschheit in der kirchlichen und klösterlichen Ehelosigkeit regelt und mäßigt der Geist der Entsagung die fortschreitende Populationsbewegung; andererseits hält dieser nämliche Geist der Entsagung die Fruchtbarkeit der Raçen durch die Keuschheit in der Ehe aufrecht und bewahrt die Gesellschaft vor den Gefahren der Unfruchtbarkeit. Unter dem Einflusse des Christenthums steigen

die menſchlichen Generationen von Jahrhundert zu Jahrhundert empor, immer dem Geſetze der Plage unterworfen, welches die Gerechtigkeit Gottes ihnen auferlegt hat, aber immer jenes täglichen Brodes gewiß, das ihnen von ſeiner erbarmungsreichen Vorſehung als Erſatz für ihre Arbeit verſprochen worden. Dank dieſer unaufhörlichen und ſchwierigen Erweiterung ermöglicht die Menſchheit den Fortſchritt unter jener einzigen Bedingung, unter welcher ihr derſelbe geſtattet iſt: unter der Bedingung eines mühſeligen und entſagungsreichen Lebens.

In allen Geſellſchaften, deren Mitglieder dem göttlichen Geſetze treu bleiben, wird die Arbeit mit ſolcher Fruchtbarkeit geſegnet ſein, daß ihre Producte für die Bedürfniſſe der Menſchen ausreichen; jedoch nicht in der Art, als ob man von der Arbeit, auch der mit größtem Nachdruck und beſtem Verſtändniß betriebenen und nach allen Anforderungen ergiebiger Zweckmäßigkeit vertheilten Arbeit, jene unbeſtimmten Hilfsmittel erwarten dürfte, welche Allen alle Annehmlichkeiten des Lebens bieten. Das iſt nicht die Lage des Menſchen. Niemals kann ſich die Menſchheit, im großen Ganzen genommen, ſelbſt um den Preis beharrlichſter Anſtrengung um Vieles über das Nothwendige erheben. Aber dieſes Nothwendige iſt für die Würde und Freiheit des Menſchen und zur Erreichung ſeiner höheren Zwecke zureichend. Damit dieſes Allen zu Theil werde und damit die Geſellſchaft vom Elend frei ſei, genügt es nicht, den Reichthum ſelbſt im ausgedehnten Maaße zu beſitzen. Vernachläſſigung der Geſetze der Gerechtigkeit, Unterdrückung und Ausbeutung der Kleinen durch die Vermöglichen können das Elend im Schooße des Reichthums erzeugen. Der Geiſt der Liebe, der aus dem Geiſte der Entſagung hervorgeht, ſchützt gegen dieſe Gefahr; durch die doppelte Garantie der Geſetze und Gewohnheiten führt er gewiſſenhafte Achtung vor der Freiheit und den Rechten Aller in das Leben ein und ſichert ſo gleichmäßige Vertheilung der Producte. Aber ſelbſt unter der Herrſchaft der Gerechtigkeit und der Gleichheit kann das Elend auf andern Wegen in die Geſellſchaft eindringen.

Die Arbeit kann in einer Weiſe geſchehen, daß ſie den Arbeiter nach ſeiner phyſiſchen und moraliſchen Seite entwürdigt; der Arbeiter kann ſeinen Lohn auf eine Weiſe verwenden, welche von den Principien der Moral und einer weiſen Sparſamkeit verworfen wird. In allen dieſen Fällen liegt die Quelle des Uebels ganz oder wenigſtens hauptſächlich in der moraliſchen Ordnung: ganz, wenn die Laſter des Arbeiters und ſein Mangel an Vorſicht die Urſache ſeiner Entblößung ſind, hauptſächlich, ſelbſt wenn es ſcheint, daß man die Erniedrigung der Arbeiter der phyſiſchen und äußeren Beſchaffenheit der Arbeit zur Laſt legen müſſe. Denn im Grunde ſind dieſe Dinge nur Gelegenheiten, durch welche ſich die Keime des in der Schwachheit des Willens und der Verkehrtheit der Seelen ſitzenden Uebels entfalten. Man gebe der Geſellſchaft geſunde Sitten, mache die Entſagung zum Geſetz, und ſie wird über dieſe Verführung des Fabriklebens triumphiren, wie ſie unter dem Beiſtand der chriſtlichen Tugend über alle Gefahren triumphirte, die ſtets im Gefolge großer Entwicklungen der Civiliſation auftreten.

Nichts deſto weniger iſt es unbeſtreitbar, daß die gegenwärtige Beſchaffenheit der Induſtrie die Verführungen in der Umgebung der Arbeiter und damit auch die Urſachen des Elends vermehre. Um über dieſe eigenthümlichen Schwierigkeiten unſerer Zeit zu ſiegen, bedarf es perſönlicher Thatkraft, durch welche der Menſch ſeinen böſen Leidenſchaften gebietet, und gegenſeitigen Beiſtandes, wodurch ſich Einer auf den Andern ſtützt und unſere Kräfte im Kampf gegen das Böſe auf dieſe Weiſe außerordentlich vermehrt werden. Der Menſch muß ſeinen Gelüſten Herr werden, und das iſt weſentlich das Werk der Entſagung. So lange er aber allein bleibt, iſt er immer ſchwach und wird jeden Augenblick in dem Kriege beſiegt, dem er ſich ausſetzt, namentlich dann, wenn der Geiſt der Geſellſchaft ſo gründlich entſittlicht iſt, daß die Verführung ſo zu ſagen mit der Luft in ihn eindringt, die er einathmet. Es bedarf einer heroiſchen Anſtrengung Aller, um alle dieſe Willen und Herzen, welche durch den Individualismus ſo

jämmerlich erstarrt und so tief zerklüftet sind, in eine und dieselbe Bewegung hineinzuziehen; und auch das ist wesentlich ein Werk der Entsagung mittels der Liebe. Aber die Liebe kann verschiedene Formen annehmen. Sie kann unter denen geübt werden, welche die Last der Handarbeit gemeinschaftlich tragen; dann ruft sie die Arbeiterassociation ins Leben, und wir haben die Wohlthaten bezeichnet, welche durch diese Associationen sich in den katholischen Gesellschaften auf die Volksklassen verbreiteten. Die Liebe kann auch von den Großen, Reichen und Mächtigen an den Kleinen und Armen geübt werden; dann entsteht das Patronat. Wir haben gezeigt, daß die Liebe unter dieser Form eine Hauptkraft, ein natürliches Element jeder socialen Organisation ist, und haben dargethan, welche Macht in der katholischen Kirche liege, um ihr volle Wirksamkeit zu sichern. In jeder auf Freiheit und Gleichheit gegründeten Gesellschaft ist der Liebe selbst auf dem materiellen Gebiete ihre Rolle angewiesen, weil in Folge der Unvollkommenheit und Schwachheit der menschlichen Dinge immer Leid und Hilflosigkeit eintreten werden, denen nur sie allein abzuhelfen vermag. Bei dem gegenwärtigen Stande der Gesellschaft, bei der schrecklichen Verkehrung der Ideen und Sitten, wodurch alle Herzen entnervt und alle Bande zerrissen werden, ist sie die einzige Kraft, von welcher wir noch Rettung hoffen können.

Den Entwurf dieser flüchtigen Skizze über die bestehende Harmonie in den christlichen Gesellschaften haben wir mit der Liebe angefangen, wir müssen ihn auch mit der Liebe schließen. Sie ist in Wahrheit das erste und letzte Wort einer jeden aus dem Christenthum hervorgegangenen socialen Ordnung. Denn durch die Entsagung an der Hand der Liebe in Verbindung mit der Entsagung auf Seite der Arbeit bildet, festigt und entfaltet sich die materielle Ordnung. Dank dieser Entsagung ist der großen Masse das Nothwendige gesichert und die Gesellschaft in den Besitz eines vernünftigen, wahrhaft nützlichen und fruchtbaren, weil immer beschränkten und mäßigen Reichthums gekommen. Ohne die Völker jenen Gefahren auszu-

ſetzen, welche im Gefolge hochgeſchraubter und ſündhafter Wohlfahrt auftreten, bietet ihnen dieſer durch die Entſagung erzeug te Reichthum die nöthige materielle Macht, um alle Größen zu verwirklichen, zu denen ſie von Gott berufen ſind. Indem ſich die Menſchen jeden Augenblick, und zwar in ihrem individuellen Leben durch die Arbeit, in ihrer ſocialen Exiſtenz durch die Liebe, Entſagung auferlegen, erfüllen ſie ihre irdiſche Beſtimmung nach dem Geſetze, das alle mit Freiheit begabten Geſchöpfe regiert: nach dem Geſetze des Opfers. Dieſe Achtung vor dem natürlichen Geſetze der Menſchheit läßt in allen Dingen Kraft, Maaß und Harmonie herrſchen; ſie iſt ſichere Gewähr für die Vervollkommnung der moraliſchen und materiellen Ordnung zugleich, deren fruchtbringende und unzerſtörbare Einheit ſich allenthalben im menſchlichen Leben offenbart.

Niemals offenbarte ſich dieſe Einheit des menſchlichen Lebens und dieſe Zuſammengehörigkeit der moraliſchen und materiellen Ordnung mehr, als in unſern Tagen; noch niemals hatte die Geſellſchaft ein ſo klares Bewußtſein davon. Der Socialismus hat hierüber das letzte und wahrſte Wort der Leidenſchaften geſprochen, welche unſer Zeitalter ſo tief auswühlen. Sowohl auf moraliſchen als materiellem Gebiete droht uns gleichmäßig Verderben. Nur dadurch, daß wir das Uebel mit der Wurzel ausrotten und die moraliſche Ordnung unſerer Geſellſchaften auf den ewigen Principien aller Tugend und Gerechtigkeit wieder aufbauen, werden wir die materielle Ordnung vor den tödtlichen Anfällen des Socialismus bewahren. Die Kirche allein ſteht auf der Höhe dieſer Aufgabe, weil ſie allein in ſeiner vollen Macht den Geiſt beſitzt, welcher die Geſellſchaften beſeelt, trägt und erhöht: den Geiſt der Entſagung. Die Kirche iſt nicht erſt heute in dergleichen Kämpfe verſtrickt. Die großen Kämpfe, welche die Geſellſchaft ſeit dem Ende des letzten Jahrhunderts beunruhigen, ſind nur eine Fortſetzung und größere Ausdehnung jenes ſtillen oder offen ausgeſprochenen Krieges, den die Leidenſchaften des Heidenthums zu allen Zeiten gegen die Dogmen und die Moral des Chriſtenthums anfachten. Kaum hatte die Kirche durch die

Wiederherſtellung der moraliſchen Ordnung in Europa den Fortſchritt der Völker unſerer Tage auf der materiellen Ordnung möglich gemacht, ſo brachen alsbald die gegenwärtigen Leidenſchaften los und kehrten gegen die Kirche jene materielle Wohlfahrt, welche einzig durch den wohlthuenden Einfluß derſelben der Welt zu Theil geworden. In den letzten Jahren des zwölften Jahrhunderts fachten die Waldenſer und Albigenſer jenen ſocialen Krieg an, durch welchen der Geiſt des Heidenthums ſich bemühte, die moderne Welt aus dem Schooße des Chriſtenthums wieder zurückzuerobern. Im ſechszehnten Jahrhundert nahm dieſer Krieg durch die Reformation größere und furchtbarere Ausdehnung an. Unter dem Vorwande, das Chriſtenthum zu reinigen, richtete die Reformation ihre Anfälle gerade gegen das Weſen des Chriſtenthums, gegen das Princip der Entſagung. Durch die freie Forſchung verwarf ſie die Entſagung auf dem Gebiete der Ideen, wie ſie derſelben auf dem Gebiete der Sitten entgegentrat, und die den Chriſten von der Kirche auferlegte Abtödtung hochmüthig von ſich wies. Die Philoſophie des achtzehnten Jahrhunderts übernahm und ſetzte das Werk der Reformation mit regem Eifer fort; ſie bekämpfte das Chriſtenthum offen in ſeinem Princip: dreiſt behauptete ſie Alles, was vom Chriſtenthum negirt wird, und brachte Alles aufs Neue zur Geltung, was vom Chriſtenthum verdammt wird. Die Fortſchrittslehre, der zu Folge ſich der Menſch durch die freie Entwicklung aller ſeiner Triebe zu aller Größe und aller Glückſeligkeit erſchwingen muß, iſt ein kurzer Ausdruck der Anſtrengungen dieſes ruchloſen Jahrhunderts, um die Lehre vom Stolze und Genuſſe in Gegenſatz zur Lehre von der Entſagung zu begründen. Von da zum Dogma der Wiederberechtigung des Fleiſches und zur Verherrlichung aller Leidenſchaften iſt nur ein Schritt. Und dieſen Schritt hat der Socialismus damit gemacht, daß er die radicale Umgeſtaltung der Geſellſchaft auf dem Principe der abſoluten Souveränetät des Menſchen und ſeines Rechtes auf Genuß forderte.

Dieß unſer modernes Heidenthum; es iſt logiſcher, als das alte Heidenthum, weil der Irrthum gegenüber der von der katholiſchen Kirche aufgeſtellten und gründlichſt erörterten Wahrheit genöthigt iſt, ſich gleichermaſſen auf ſeine oberſten Principien zu fußen und ſeine äußerſten Conſequenzen zu verfolgen; weil der Irrthum Angeſichts der wahren, vom katholiſchen Princip erzeugten ſocialen Ordnung gehalten iſt, auch eine ſeiner Lehre entſprechende ſociale Ordnung zu Tage zu fördern, wenn er anders nicht der Ohnmacht geziehen werden will. Während das katholiſche Princip die Geſellſchaften mittels der Entſagung zu aller Wohlfahrt und aller Größe führt, ſtürzt ſie das moderne wie das alte Heidenthum durch die Zügelloſigkeit aller Gelüſte der Zerſetzung und dem Verderben in die Arme. Wir konnten uns davon überzeugen, je mehr wir im Laufe gegenwärtiger Abhandlung die Bedingungen des Lebens und Fortſchrittes der Geſellſchaften bezüglich der materiellen Ordnung im Einzelnen einer genauen Prüfung unterzogen. Bei jedem Schritt, den wir machten, haben wir die Geſchichte gefragt; da in dergleichen Materien die Thatſachen allein entſcheidende Beweiſe liefern, ſo haben wir ſelbſt auf die Gefahr hin, der Weitläufigkeit beſchuldigt zu werden, ohne Unterlaß darauf verwieſen. An die Beweiſe aus der Vergangenheit haben wir die Erfahrung der Gegenwart angereiht; in beiden Fällen aber haben wir uns öfters auf das Zeugniß von indifferenten und gegneriſchen, als auf das von uns gleichgeſinnten Männern berufen; und dieſe Zeugniſſe waren, die ſtricteſte Unpartheiligkeit vorausgeſetzt, durch den Werth der berichteten Thatſachen nicht minder, als durch das Anſehen derjenigen, welchen ſie entlehnt wurden, von entſcheidendſtem Gewicht.

Dieſe Beweiſe waren nicht nothwendig, um unſern Glauben zu beſtärken, aber ſie dienten dazu, unſere Hoffnung zu befeſtigen. Wir fühlen weder Schrecken noch Muthloſigkeit gegenüber der Zügelloſigkeit aller Leidenſchaften und gegenüber dem wüthendſten Krieg, welchen ſie gegen die Kirche und ihre Lehre führen. Gingen denn nicht vor allen großen Offenbar-

ungen der katholischen Macht gewissermassen als Vorbereitungswerkzeuge jene großen Ausbrüche des Irrthums und des Bösen einher? In Mitte der Wirren stählt sich die christliche Tugend, weil der Christ hier besser fühlt, daß alle seine Kraft im Opfer liege, und daß man, um die Welt zu erobern, damit anfangen müsse, der Welt und sich selbst zu entsagen. Die katholische Herrlichkeit zu Zeiten des hl. Ludwig folgte den Verirrungen, welche dem Ende des zwölften Jahrhunderts so traurige Berühmtheit verschafften, auf dem Fuße nach und diese Herrlichkeit war die Frucht der heroischen Entsagung, zu denen ein heiliger Dominikus und ein heiliger Franz von Assisi in Mitte der Ohnmacht und Sittenverderbniß, wovon sie Zeugen waren, sich emporschwangen. Wenn die Bewegung der Reformation vor der Kirche stille steht, die Kirche selbst aber auf dem Concil von Trient reformirt und umgestaltet ist, sich auf die Lehre ihres Episcopates und ihrer Universitäten stützt und bei ihren Kämpfen von den Söhnen des heiligen Ignatius unterstützt wird, deren Sendung wie die Sendung des heiligen Dominikus und des heiligen Franziskus der Ketzerei die schwersten Schläge versetzt; da schließt sich das siebenzehnte Jrhrhundert auf, das uns durch die Großthaten des katholischen Frankreichs ob der Irrthümer und Verbrechen zu Zeiten der Reformation vollen Trost gewährt. Seit dem sechzehnten Jahrhundert hat der Irrthum viele Fortschritte gemacht, er hat nach einander alle Schleier gelüftet und alle Rücksicht bei Seite gesetzt; mit immer wachsender Kühnheit an Boden gewinnend läßt er mit einer ebenfalls stets zunehmenden Evidenz die unberechenbare Zerstörungsmacht entdecken, welche in seinen Principien liegt; aber eben weil er sich uns in seinen äußersten Ausschreitungen zeigt, hoffen wir einen nächsten und um so gewisseren Sieg der Wahrheit. Es gibt auf Seite der Wahrheit nicht minder als auf Seite des Irrthums Anzeichen, welche uns zu dieser Hoffnung berechtigen.

Alle Geister sind voll der Erwartung. Es ist unmöglich, das unaufhörlich wachsende Gefühl für menschliche Freiheit und Würde in den Massen zu betrachten, zu betrachten die von Seite

der öffentlichen Meinung der Arbeit erwieſene Ehre; den Eifer, mit welchem man ſich auf Seite der Katholiken allen Werken der Liebe unterzieht, und zugleich die Achtung, welche der Selbſtverläugnung der Liebe ſogar von Seite jener gezollt wird, die ſie in ihren Lehren verwerfen und weſentlich entſtellen; es iſt unmöglich, die große Ausdehnungs- und Concentrationsbewegung zu betrachten, welche im Schooße der Menſchheit vor ſich geht; zu ſehen, wie die Völker ſich einander nähern, ſich durchdringen, die ſo verſchiedenen Gaben der Natur und der menſchlichen Raçen, welche die Vorſehung auf den verſchiedenen Punkten des Erdkreiſes vertheilt hat, zum Gemeingut Aller machen, und dadurch die Vervollkommnung der Verſchiedenheit in der Einheit verwirklichen, welche das Geſetz der Menſchheit iſt und das Hauptmoment aller Civiliſation bildet; es iſt unmöglich, vor einem ſolchen Schauſpiele zu ſtehen, ohne von jenem tiefen Vorgefühl ergriffen zu werden, wodurch ſich das Nahen großer Ereigniſſe ankündet.

Gibt es unter dieſen Thatſachen nicht auch Symptone, die uns ahnen laſſen, welcher Natur die ſich vorbereitende Neugeſtaltung ſein werde? Wird das, was uns die Vorſehung in Ausſicht ſtellt, wenn wir uns durch unſere edlen und ausdauernden Anſtrengungen desſelben würdig machen, nicht in einer Regelung und Feſtigung der jüngſten Eroberungen der Freiheit beſtehen, indem ſie durch die Freiheit ſelbſt Ordnung, Stetigkeit, Zuſammenhalt und Hierarchie in Mitte der Beweglichkeit und Verwirrung wieder herſtellt, welche im Gefolge der Befreiungsbewegung unſeres Jahrhunderts auftraten? Irregeleitet durch den Philoſophismus haben unſere Geſellſchaften es verſucht, abſeits der Einflüſſe der Kirche Freiheiten zu gründen, die ſie nur der Kirche verdankten, und die ſie nie ohne die Kirche erobert hätten. Dadurch, daß der Philoſophismus alle Empörung und alle Begierlichkeit aufſtachelt, hat er die Freiheit zu einem gefährlichen Individualismus herabgewürdigt; damit hat er die Freiheit corrumpirt und das Werk der Befreiung, welches der katholiſche Geiſt in der gegenwärtigen Welt vollbrachte, in Feſſeln gelegt. In Folge dieſes ver-

nichtenden Einfluſſes des Philoſophismus wurde die Freiheit, ſtatt eine Quelle der Wohlfahrt und moraliſchen Hebung zu ſein, oft nur eine Quelle der Erniedrigung und des Elendes. Wenn man auch nicht über die Urſachen des Uebels im Reinen iſt, iſt man doch im Allgemeinen über ſein Vorhandenſein gleicher Anſicht. Das Heilmittel gegen dieſes Uebel liegt in einer aufrichtigen Rückkehr zu den Gebräuchen der chriſtlichen Geſellſchaften. Die Geſellſchaften unſerer Zeit müſſen ihre Größe, ihre Wohlfahrt, ihre Würde in der Freiheit der Arbeit finden. Die Kirche hat ſie auf dieſe Bahn geſtellt und auf derſelben bis zum heutigen Tage geleitet und erhalten; um ohne Gefahr auf dieſer Bahn einherzuwandeln, müſſen ſie in allen Stücken ihrem Geiſte treu bleiben. Während die Kirche zu jeglicher Freiheit den Anſtoß gab, bewahrte ſie die Geſellſchaft vermittelſt des Patronates und der Aſſociation vor den Gefahren des Individualismus. Nur dadurch, daß wir dieſe Einrichtungen entwickeln und mit den gegenwärtigen Anforderungen unſeres ſocialen Lebens in Einklang bringen, werden wir uns die Wohlthaten der Freiheit in ihrer ganzen Ausdehnung ſichern.

Dieſe Ausſöhnung der vollſtändigen Freiheit der Arbeit und der Arbeiter mit den Principien der Solidarität und Hierarchie, die ein unumgänglich nothwendiges Erforderniß jeder wahren Geſellſchaft bilden, iſt die große Aufgabe der Zeit. Der Individualismus ſtrebt heutzutage darnach, die Menſchen zu iſoliren, wie die Barbarei in den erſten Jahrhunderten des Mittelalters die Völker iſolirte. Damals mußte man die Völker den Völkern näher bringen, heutzutage muß der Menſch dem Menſchen nahe gebracht werden. Bei den zügelloſen Eiferſüchteleien und der unauslöſchlichen Habſucht, die aus der Empörung gegen das chriſtliche Geſetz als traurige Frucht in der Welt emporwucherten, gleicht dieſes Werk an Schwierigkeiten den härteſten Werken des Mittelalters. Es genügt jedoch, daß es ſchwierig iſt, um behaupten zu können, der katholiſche Geiſt werde ſich muthig daran verſuchen. Seht ihr nicht bereits, wie ſich die chriſtliche Entſagung gleichſam inſtinktmäßig daran

macht, und wie die Liebe in allen Werken, welche die Menschen einander nahebringen und alle Klassen versöhnen, eine Nahrung für jenes glühende Verlangen nach Opfer sucht, welches den Christen foltert und durch welches die Kirche in allen Zeiten zu allem Fortschritt den Anstoß gegeben.

Es liegt in der Natur der Dinge, daß die Entwicklung der Liebe mit dem Fortschritt der Freiheit gleichen Schritt gehe. Der Geist der Entsagung erzeugt durch die Liebe die Freiheit und es müssen beide miteinander groß werden, wenn nicht die Freiheit, weil ihr das erhaltende Aroma fehlt, entarten und endlich zu Grunde gehen soll. Die Freiheit verleiht der Ausdehnungskraft der Gesellschaften Wachsthum und vermehrt damit ihr Leben; wenn sich aber nicht auch die Kraft der Zusammengehörigkeit und Einheit in gleichem Verhältnisse steigert, dann wird allenthalben Verwirrung herrschen und die individuellen Kräfte werden aus Mangel gehöriger Gruppirung und Leitung die Auflösung des socialen Körpers zur Folge haben. Die Entsagung ist eben so gut das mäßigende wie das bewegende Princip der Freiheit. Da sie ihrem innersten Wesen nach ein Act der Freiheit ist, so kann sie der Freiheit Zaum und Zügel anlegen, ohne sie zu zerstören. Wo sie fehlt, da ist man genöthigt, zur Einschränkung mittelst der staatlichen Autorität seine Zuflucht zu nehmen; die öffentliche Macht muß dann ihre Thätigkeit in dem Maaße vermehren und centralisiren, als die Freiheit der individuellen Willen großgewachsen ist. Bei diesem Punkte kamen die rationalistischen Gesellschaften an, welche das Princip der Entsagung verwerfen; die straffe Centralisation in Verwaltungssachen gehört zu den Formen der Sclaverei, welche aus dem modernen Naturalismus unvermeidlich hervorgeht, und man muß jenen Schriftstellern, welche die ganze sociale Ordnung auf das alleinige Ansehen des Menschen gründen wollen, die Gerechtigkeit widerfahren lassen, daß sie streng consequent sind, wenn sie das Centralisationssystem zum Hauptartikel ihres politischen Glaubensbekenntnisses erheben.

Der Geiſt der Entſagung iſt eigentlich die Kraft, deren Aufgabe es iſt, die menſchliche Freiheit in ihrer Reife nicht minder, als in den erſten Jahren ihrer Entwicklung zu regeln. Die Entſagung wird durch einen Act freien Gehorſams geübt und iſt eben ſo gut ein Erzeugniß der Ueberlegung als der Begeiſterung. Es gibt in unſerm Jahrhundert eine erkünſtelte Ernſthaftigkeit, hinter der aber in der Wirklichkeit eine große Geiſtesleere und eine bewunderungswerthe Unzulänglichkeit des Willens verborgen liegt. In Mitte aller unſerer vernünftelnden und kaufmänniſchen Berechnungen leben wir viel in den äußeren Dingen und ſehr wenig in uns ſelbſt. Und gleichwohl wäre es Angeſichts der Schwierigkeiten, die ſich um unſere ſociale Exiſtenz lagern, mehr als jemals nöthig, daß wir zu uns ſelbſt zurückkehren, nachdenken, mit einem Wort uns ſammeln, und aus den innerlichen Eingebungen, welche der in ſtiller Einſamkeit geſammelten Seele nie von der Wahrheit verſagt wird, die Kraft ſchöpfen, unſere Sitten umzugeſtalten und die Weichlichkeit und den ertödtenden Stolz zu beſiegen. Die Geiſtesſammlung, welche von Vielen als eine Kloſtertugend betrachtet wird, iſt eine unerläßliche Tugend des ſocialen Lebens. Iſt aber das erſte Erforderniß zur Geiſtesſammlung nicht die Entſagung? Nur in der geſammelten Seele lebt Thatkraft, jene ruhige und ſichere Thatkraft, welche zur Erfüllung großer Werke fähig iſt. Ohne Concentration gibt es keine Ausdehnungskraft; — das iſt das Geſetz jeder Kraft auf phyſiſchem wie auf moraliſchem Gebiete. Die in den äußeren Dingen zerſtreuten Seelen ſind zu langwierigen Anſtrengungen ebenſo unfähig, als zu erhabenen Anſchauungen und großen Plänen. Je mehr ſich nun aber der Menſch auf ſeine eigene Kraft verläßt, deſto mehr verliert er ſich nach Außen in jene materielle Welt, über welche er durch die Ueberlegenheit ſeiner Vernunft gebietet. Und zieht er ſich in ſein Inneres zurück, ſo fühlt er ſein Nichts; da ſieht er ſich vor dem Angeſichte Gottes; und wenn die Uebung der Entſagung ihn noch nicht daran gewöhnt hat, ſeinen Stolz vor der unumſchränkten Hoheit ſeines Schöpfers zu beugen, dann wird

er ſich ſelbſt als ſeinen größten Feind fliehen und vor der Geiſtesſammlung wie vor der blutigſten Folter Abſcheu haben. Von da ab iſt Alles in ihm ſchwach, geringfügig, ungewiß und veränderlich, wie die Dinge, denen er ſein Leben preisgibt. Die Künſte, die Wiſſenſchaften, die Regierung, ſelbſt die materiellen Intereſſen, Nichts hat mehr Größe, Feſtigkeit, Dauer; Alles iſt mittelmäßig, gebrechlich, flüchtig.

Alſo nur dann, wenn die Kirche, welche allein und wahrhaft die Tugend der Entſagung beſitzt, wieder ihre Herrſchaft über die Seelen gewonnen hat, wird die Geſellſchaft durch die Willenskraft des Einzelnen wieder in den Beſitz ihrer erſten Lebensbedingung und ihres erſten Machtelementes gelangen. Und Dank dem Antriebe der Kirche wird ſich auch dieſe Macht der individuellen Willen durch die Uebung der Liebe und den gegenſeitigen Beiſtand darauf verlegen, die Beziehungen des ſocialen Lebens nach ihrem natürlichen Gleichgewichte wieder herzuſtellen. Die Kirche verſtand es, im Mittelalter der Geſellſchaft zugleich eine Macht der Sammlung und der Ausdehnung mitzutheilen, deren Gepräge alle Werke dieſer Zeit an ſich tragen; man laſſe ſie frei und gewähre ihr durch die volle Ertheilung der bürgerlichen Rechte jene dem Menſchen in ſeinem irdiſchen Leben jederzeit nothwendige Stütze der äußeren Dinge, und ſie wird auch in unſern Tagen durch die Macht der nämlichen Principien und bei den Anforderungen des modernen Lebens, das heißt, bei den Anforderungen der Freiheit, Werke vollbringen, die nicht weniger wunderbar ſind, als jene zu den Zeiten Gregors VII. und Innocenz III.

Nur durch eine freimüthige und rückhaltsloſe Annahme des Geſetzes der Liebe und Arbeit auf allen Stufen der Geſellſchaft wird unter uns jener hierarchiſche Einfluß und jene Macht gemeinſchaftlicher Thätigkeit wiederhergeſtellt, ohne die wir weder Frieden noch dauernde Wohlfahrt hoffen können. Das Geſetz der Arbeit iſt das providentielle Geſetz des menſchlichen Geſchlechtes; die Großen und Reichen ſind desſelben eben ſo wenig überhoben, als die Kleinen und Armen. Alle müſſen an der mühevollen Arbeit Antheil nehmen; nur ſind

nicht Alle berufen, ſich dieſer Mühe unter den nämlichen Bedingungen zu unterziehen. Der großen Maſſe gehört die Arbeit der Hände, den höheren Klaſſen die Arbeit der Liebe. Die von dem Reichen in ihrer ganzen Ausdehnung gegen den Armen geübte Liebe heißt Patronat. Es iſt aber nicht genug, daß das Patronat die Großen und Mächtigen den Kleinen und Schwachen nahebringe; auch die Schwachen müſſen durch Aſſociation ihre Kräfte vereinigen, ſo daß durch die Gemeinſchaft der Schwachen unter ſich, das heißt durch Aſſociation, und durch die Gemeinſchaft der Kleinen mit den Großen, das heißt durch das Patronat, Alle wahrhaft vereinigt ſind und ſich einander unterſtützen, um auf gemeinſame Koſten die Laſt des Lebens zu tragen.

Iſt es nicht ſonnenklar, daß das auf Liebe gegründete Patronat und ebenſo die Aſſociation, die großen Kräfte der Freiheit ſind und weſentlich in ihrem Dienſte arbeiten? Die Liebe geht aus der Freiheit hervor und kann nur durch Freiheit wirken. Dies von den höheren Ständen frei dargebotene und von den niederen Klaſſen frei angenommene Patronat, die durch freien Beitritt aller ſich im Leben Naheſtehender, weil mit gleicher Arbeit und gleicher Mühe Belaſteter gebildete und von ihrem freien Willen organiſirte Aſſociation, — das iſt jenes Patronat und jene Aſſociation, wie ſie aus der Liebe entſtehen und der Freiheit chriſtlicher Geſellſchaften entſprechen. Nichts gleicht hier der Sclaverei des gezwungenen Patronats bei jenen Geſellſchaften, bei welchen die Mächtigen ihre Kraft zur Ausbeute der Schwachen mißbrauchen; nichts gleicht hier der communiſtiſchen Aſſociation des Socialismus, der man nur beitreten kann, wenn man zuvor ſeiner Freiheit und Perſönlichkeit entſagt hat. Das Patronat und die Aſſociation im Sinne der von uns ſo eben aufgeſtellten Definition ſind einfach die den natürlichen Grundlagen des ſocialen Lebens entſprechend organiſirte und für ihr eigenes Beſte ſelbſtthätige Freiheit.

Aber die Freiheit braucht bei der Schöpfung dieſes Werkes ein Centrum und einen Stützpunkt; und dieſes Centrum

und dieſer Stützpunkt müſſen ſo beſchaffen ſein, daß die Freiheit, wenn ſie in ihnen die ihr unumgänglich nothwendige Kraft und Regel ſucht, nichts von dem verliert, was ihren eigenen Charakter ausmacht; daß ſie bei aller Hingabe an eine Leitung ganz und gar ihr ſelbſtthätiges Entſchließen und Handeln wahrt. Es gibt auf der Welt nur eine Macht, in der ſich alle dieſe Vortheile der Freiheit und hierarchiſchen Organiſation vereinigt finden, — die Kirche. In ihr waltet die erhabenſte und ehrfurchtgebietendſte Autorität, weil die Autorität Gottes ſelbſt. Aber dieſe Autorität wendet ſich an die Ueberzeugung jener, denen ſie Geſetze vorſchreibt, und zieht ihre ganze Stärke aus der Freiheit derſelben. Noch mehr; dieſe Autorität, welche in der Freiheit ihren Stützpunkt hat, iſt in der ſtärkſten und bewunderungswürdigſten Hierarchie, die es jemals auf der Welt gegeben, concentrirt. Die Kirche iſt ganz und gar auf Entſagung und zum Zweck der Entſagung gegründet. Gebot und Gehorſam, Dogma und Sittenlehre, Alles hat zum Princip und zur Regel die Selbſtverläugnung. Sehet die religiöſen Orden, in deren Schooße der katholiſche Geiſt ſeine höchſte Macht entfaltet; ihre ganze Organiſation beruht auf einem Gelübde, das heißt auf einem Act der freieſten und ungezwungenſten Entſagung, deren der Menſch fähig iſt. Die katholiſche Kirche iſt die organiſirte Entſagung; alſo iſt die katholiſche Kirche wahrhaft die Herrſchaft der Freiheit durch Freiheit; denn es iſt unmöglich, die Freiheit ohne die Entſagung zu begreifen; wie es unmöglich iſt, die Entſagung anders, als durch die Freiheit aufzufaſſen. Die Entſagung iſt der eigenthümliche und charakteriſtiſche Act der Freiheit; durch dieſen Act verfügt die Freiheit über ſich ſelbſt in höchſter Unabhängigkeit und kann ſich durch ihre Opfer zur Höhe des erhabenſten Heldenthums emporſchwingen.

Wenn der katholiſche Geiſt in der bürgerlichen Geſellſchaft thätig iſt, verpflanzt er dorthin naturnothwendig die Verfahrungsweiſe der Kirche, in deren Schooß er ſeine Eingebungen ſchöpft. Er wendet ſich an die moraliſche Kraft und an die freie Zuſtimmung der Willen. Durch die Entſagung

und Liebe verſöhnt er die Achtung vor der Autorität und die Anhänglichkeit an die Tradition mit der vollberechtigten Liebe für Unabhängigkeit und Fortſchritt, führt, ohne die Gleichheit zu ſchmälern, die Hierarchie ein und begründet Ruhe, Ordnung und Frieden, wo vordem der Geiſt des Stolzes und der Genußſucht Unbeſtändigkeit, Unruhe, Empörung und Krieg um ſich verbreitete.

Iſt aber dieſe auf dem Boden der Freiheit und Liebe erwachſene Größe und Wohlfahrt der chriſtlichen Geſellſchaft nicht am Ende gar nur ein glänzendes Phantom, um die Menſchen, welche in Mitte des Realismus unſerer Tage den Cult für das Ideale noch bewahrt haben, zu täuſchen? Kann man vernünftiger Weiſe hoffen, das chriſtliche Geſetz werde von den Maſſen jemals ſo vollſtändig erfüllt werden, daß es im Leben der Völker jene wunderbaren Früchte der Ordnung nnd des Fortſchrittes hervorzubringen vermag? — Glauben wollen, als könnte die Geſellſchaft ſelbſt durch die vollkommenſte Lehre zur Vollkommenheit gebracht werden, das wäre Unwiſſenheit und arger Wahnſinn. Die Menſchheit wird immer und in allen Stücken hinter der Vollkommenheit weit zurückbleiben. Wenn ſie aber vermöge ihrer Schwachheit die Vollkommenheit nicht erreichen kann, ſo kann und muß ſie doch darnach ſtreben. Man gebe der Kirche vertrauensvoll die Freiheit; die Staatsgewalt möge einmal darauf verzichten, den Werken derſelben Hinderniſſe in den Weg zu legen; man anerkenne ſie als den Ausgangspunkt und Hord aller unſerer modernen Freiheit; man erweiſe ihr die Ehre, die der erhabenſten und rechtmäßigſten und nothwendigſten Macht dieſer Welt gebührt; man höre auf, ihr jene Rechte und jene Unabhängigkeit ſtreitig zu machen, von denen ſie ſtets nur zum Beſten der Menſchen Gebrauch machte: und wir ſind überzeugt, daß ſie nur ein halbes Jahrhundert brauchen würde, um die ſeit einem Jahrhundert durch die falſche Philoſophie in unſern Geſellſchaften angerichteten Verheerungen wieder ungeſchehen zu machen und die geſetzmäßigen Eroberungen der Freiheit zu befeſtigen. Die unerwarteten Fortſchritte, die ſcheinbar unmöglichen Umgeſtalt-

ungen, welche die Kirche in der Vergangenheit zu Stande brachte, geben lautes Zeugniß dafür, was ſie in der Zukunft vermag.

Wie dem auch ſei, es iſt immer von Vortheil, über jene Größe nachzudenken, zu welcher uns die Uebung der Wahrheit erheben würde, wenn unſere Schwäche nicht ſtets Hinderniſſe entgegenſetzte. Dieſer Anblick rüttelt die Menſchen aus ihrer Unthätigkeit auf; er erweckt in ihnen jenes brennende Verlangen nach dem Guten, ein Verlangen, ohne welches niemals große Dinge vollbracht werden können. O möchten wir uns losreißen aus den tödtlichen Umarmungen des ſtarren Materialismus unſerer Zeit; möchten wir, ohne uns dem eitlen Trug hirnverbrannter Träumer hinzugeben, dankbar ſein gegen jenen Zug nach dem Idealen, der unſeren Willen Schwungkraft verleiht und uns aus der niedrigen und herzbeengenden Sorge um das materielle Leben befreit, um uns das Verlangen nach der erhabenen und ernſten Wirklichkeit des moraliſchen Lebens bleibend einzuflößen! Iſt es überdieß in dieſer Zeit der Verderbniß, Unordnung und Trägheit nicht geſtattet, in der Betrachtung der in der Zukunft möglichen Größe einen Troſt gegen die Traurigkeit und Demüthigung der Gegenwart zu ſuchen?

Uns Chriſten iſt unſer Verhalten bei dieſem Werke ſocialer Wiedergeburt genau vorgezeichnet. Es iſt ein ſchwieriges Werk, das alle Tugenden großer Epochen des Chriſtenthums erheiſcht. Kämpfen wir gegen die Weichlichkeit und Unſicherheit des Jahrhunderts mit der Feſtigkeit unſerer Ueberzeugung und der Thatkraft unſerer Entſagung. Seien wir Chriſten und nur Chriſten; laſſen wir uns nicht einnehmen von dem trügeriſchen Erfolg des Augenblicks und von der perſönlichen Größe. Stoſſen wir von uns die Verlockungen des Glückes und der Ehrſucht; vollbringen wir das Werk Gottes und nicht unſer Werk; erinnern wir uns, daß die Größe des Chriſten ſich ganz nach der Größe ſeiner Opfer geſtaltet: ſo werden wir gegen dieſen Alles mit ſich fortreißenden Strom der Begierlichkeit und Niedrigkeit kämpfen und der Geſellſchaft jene

Kraft des geiſtigen Lebens wiedergeben, ohne welche Alles ſchwach und nervlos wird und jämmerlich zu Grunde geht. Laſſen wir uns weder durch den Widerſtand, der ſich unſern Anſtrengungen in den Weg legt, noch durch die anſcheinend geringfügigen Werke, die unſere Hingabe fordern, abſchrecken. In den Werken der Liebe iſt Nichts geringfügig; die Demüthigſten ſind die Größten. Das Glas Waſſer, im Namen Chriſti gereicht, iſt in der Ewigkeit gezählt, und auch gezählt auf der Erde von der Gerechtigkeit Gottes in jener Wage, mit welcher er die Schickſale der Völker wägt. Erinnern wir uns, daß unſere Väter in der Regel durch die geringfügigſten Entſagungen und Werke der Liebe das Gebäude unſerer Freiheit gegründet, vergrößert und befeſtigt haben.

Die Menſchen unſerer Tage haben alle ihre Anſtrengungen in der materiellen Ordnung concentrirt; ſie glaubten ſich durch den Fortſchritt des Reichthums alle Fortſchritte zu ſichern und ſich zu unumſchränkten Herrn ihres Schickſals zu machen. Wir aber wiſſen durch unſern Glauben und durch die Erfahrung der Jahrhunderte, daß der einzige Fortſchritt, welcher den Völkern wahre Größe und dauerhafte Wohlfahrt verleiht, der Fortſchritt im ſittlichen Leben iſt. Weil unſere Zeit die ſinnlichen Dinge den geiſtigen Dingen vorgezogen hat, darum fühlt ſie ſich von einem ſo tiefen und ſchmerzlichen Weh hin und her geworfen. Es iſt Zeit, den Frieden, die Ordnung und Wohlfahrt da zu ſuchen, wo ſie von Gott niedergelegt wurden: bei der Selbſtentſagung und bei der Verachtung der falſchen Genüſſe des äußeren Lebens. Durch dieſes Opfer unſer ſelbſt, durch die Mäßigung, durch die Liebe gegen den Nächſten, welche allenthalben in der Nähe der Entſagung aufblühen, findet die Geſellſchaft jene feſte Dauer und Regelmäßigkeit in dem gemeinſchaftlichen Verkehr, jene allgemeine und ſtändige Uebung des gegenſeitigen Beiſtandes wieder, gegen welche der Stolz und die Sucht nach Genüſſen ſo tödtliche Angriffe wagten. Nur dadurch wird dem Verderben geſteuert, das ſich im Gefolge des revolutionären Heidenthums ſeit einem Jahrhundert über ganz Europa hingelagert. Im Schooße

der alſo erneuten und vom Uebel des Individualismus, dieſes größten Hemmniſſes bei Verbeſſerung des Looſes der Maſſen, geheilten Geſellſchaft werden wir alle Früchte jener Arbeitsmacht erblühen ſehen, welche ſich im Laufe von achtzehn Jahrhunderten ſo wunderbar entwickelt hat. Der durch die Liebe zur Armuth und zum Nächſten gelaüterte Reichthum wird fortan keine Gefahr, ſondern nur mehr eine Kraft und Wohlthat ſein; er wird dazu dienen, das Leben zu erheben und die Seelen zu befreien, und das iſt der einzige erlaubte Zweck, welchen der Menſch beim Suchen nach materiellen Gütern im Auge haben kann, — der einzige Zweck, der des Menſchen würdig iſt.

Anmerkung A.

(Seite 149 des II. Bandes.)

Lehre der Theologen über das unverzinsliche Darlehen.

(Siehe Pruners Lehre vom Recht und von der Gerechtigkeit Bd. 1.)

Nach der Lehre der katholischen Theologen wird das Darlehen (mutuum) geschlossen durch Uebergabe verbrauchbarer Sachen (res fungibiles) zum Eigenthum gegen die Verpflichtung, seiner Zeit Sachen derselben Qualität und Quantität (nicht die individuelle gegebene Sache) zurückzugeben.

Da der Gegenstand des Darlehens eine Sache ist, deren naturgemäßer Gebrauch zugleich ihr Verbrauchsrecht, Dispositionsbefugniß über die Totalität der Sache, also Eigenthumsrecht erfordert, so wird der Empfänger des Darlehens (mutuarius) immer Eigenthümer der dargeliehenen Sache, und trägt daher auch allein Gefahr und Verlust derselben. Der Verleiher (mutuans) kann erst, nachdem seine Schuldbarkeit erwiesen ist, angezogen werden, da nicht zu seinem Vortheil der Vertrag geschlossen wird; — er darf keine Sache verleihen, aus deren Gebrauch dem Darlehensempfänger Schaden entstehen könnte, wenigstens nicht, ohne auf die Gefahr aufmerksam gemacht zu haben.

Das Darlehen ist entweder ein verzinsliches oder ein unverzinsliches. Grundsatz ist: In Kraft des Darlehensvertrages als solchen kann der Empfänger nie verpflichtet werden, mehr zu geben, als er empfangen hat. Dieß folgt aus dem Wesen dieses Vertrages. Die dargeliehene Sache ist der Art, daß das Gebrauchsrecht derselben, welches mit dem Verbrauchsrechte zusammenfällt, und die Sache selbst nicht als zwei verschiedene Rechtsobjecte unterschieden werden können. Forderung also für den gestatteten Gebrauch der Sache wäre Verkauf einer nicht existirenden Sache.

Ungerechter Gewinn ist demnach jede dem Empfänger in Kraft des Vertrages auferlegte, wie nur immer nach zeitlichem

Werthe ſchätzbare Leiſtung; alſo auch die auferlegte Pflicht, das ganze Quantum zu einer Zeit zu erſtatten, in welcher der Preis der geliehenen Waaren höher ſein wird, als zur Zeit des Darlehens, was nur dann ſtipulirt werden darf, wenn der Darleiher ſelbſt ſeine Sache bis zu jener Zeit aufbewahren würde. Iſt es gleich ungewiß, ob der Preis bis zur Heimzahlung ſteigen oder fallen werde, ſo iſt beiderſeits gleiche Gefahr und der Vertrag auf Erſtattung des numeriſchen Quantums, wie es hingeliehen worden, auch wenn die Sache um die Zeit der Rückgabe mehr werth ſein ſollte, enthält nichts Ungerechtes.

Darf der Darleiher nicht mehr fordern, als er gegeben, ſo iſt er aber auch berechtigt, zu verlangen, daß er nicht weniger zurückerhalte. Daraus folgt:

a) Der Empfänger kann verpflichtet werden zum Erſatze alles Schadens, welcher dem Darleiher begegnet in Folge der Entbehrung ſeiner Sache, ſo wie alles Gewinnes, welchen er gemacht, wenn er das Darlehen nicht gegeben hätte (damnum emergens und lucrum cessans, bezeichnet mit dem einen Worte „Intereſſe“). Dieſer Erſatz muß aber im Vertrage gleich ſelbſt bedungen werden, das damnum emergens und lucrum cessans muß ferner gewiß und nur durch das Darlehen beurſacht ſein.

b) Mehr als die aufgezählte Sache gibt auch derjenige, welcher etwas hinleiht mit ganz beſonderer Gefahr, es nicht mehr, oder nicht mehr ganz, oder nur mit vielen Mühen und Koſten zurückerhalten zu können. Da offenbar die gewiſſe Hoffnung, eine beſtimmte Sache zu erhalten, höheren Werth hat, als eine zweifelhafte Ausſicht, und der ſichere Beſitz mehr werth iſt, als ein koſtſpielig erſt zu erringender Beſitz, ſo darf der Darleiher in dieſem Falle auch verhältnißmäßigen Erſatz fordern dafür, daß er zu Gunſten des Empfängers ſeine Sache in eine ſolche Lage verſetzt. Vorausgeſetzt muß aber werden, daß der Empfänger nicht ein Armer iſt, von dem man nichts fordern kann, ohne durch derartiges Darleihen ſeine Lage noch

hilfloſer zu machen, und daß er eine hinlängliche Verſicherung des Darlehens nicht geben kann und will.

Mit Unrecht dehnt man obiges Argument auf alle Darlehen aus, und ſagt, der wirkliche Beſitz ſei beſſer, als die bloße Hoffnung, etwas zu erhalten. Denn das Darlehen an ſich macht die Sache nicht unſicherer, als ſie vorher war. Im Gegentheile verliert der Darleiher alle Gefahr der Sache, welcher ſie bei ihm hätte ausgeſetzt werden können, und übernimmt ſie der Empfänger, der durch keinen Unfall von Rückerſtattung des Darlehens befreit wird. Selbſt für den Fall der Noth wird dem Darleiher die Sache nicht unſicher, da er ſich freie Rückforderung vorbehalten kann. Würde der Empfänger nach geſchehener Aufkündung mit Zurückerſtattung zögern, ſo würde er allen durch die Zögerung entſtandenen Schaden erſetzen müſſen.

Das gewöhnliche Darlehen im Verkehre iſt das Gelddarlehen. Zinſen dafür ſind allgemein üblich, als erlaubt angeſehen, geſetzlich anerkannt. Das iſt Thatſache. Worin finden die Geldzinſen ihre Rechtfertigung?

In neuerer Zeit hat ſich vielfache Anerkennung erworben die Anſicht, das Gelddarlehen könne zum Gegenſtande eines Vertrages gemacht werden, der ſeiner Natur nach erlaubten Zinſenbezug begründe; das Geld ſei nicht nothwendig für eine Sache zu halten, bei welcher Verbrauchs- und Gebrauchsrecht nicht ſich unterſcheiden laſſen.

Der berühmte und ungemein fruchtbare Schriftſteller Abbate Maſtrofini hat dieſe Anſicht mit Klarheit und ſtrenger Logik vertheidigt in ſeiner Abhandlung „vom Wucher“, welche die Approbation von ſechs römiſchen Theologen, Conſularen des Index und des hl. Offiziums erhielt.

Seine Argumentation iſt der Hauptſache nach in Folgendem enthalten:

„Gegenwärtig repräſentirt das Geld alle Rechte auf äußere „Dinge, die in beſtimmtem Werthe geſchätzt ſind. Eine Geldſumme „iſt immer Ausdruck des Werthes ſolcher Güter, dargeſtellt in „edlem Metalle von beſtimmter Qualität und Form, ſo daß „beide gegenſeitig ſubſtituirt werden können. Wer Geld ſucht,

„dem iſt nicht an der Münze gelegen, ſondern an dem dadurch „bezeichneten Werthe, welcher ſich immer gleich bleibt, wenn „er auch durch verſchiedene Münzſorten ausgedrückt wird. Und „wer Geld gibt, der gibt einen Theil ſeines Vermögens, der „ſo viel werth iſt, als das gezählte Geld ausdrückt. Das Geld „wird naturgemäß in der Weiſe gebraucht, daß dem in Mün„zen ausgedrückten Werthe Sachen ſubſtituirt werden, in wel„chen derſelbe Werth ſich wieder findet. Der Sachenwerth iſt „aber nicht unter allen Verhältniſſen ſich gleich: Er iſt einer „Mehrung und Minderung beſtändig unterworfen. Es kann „daher durch derartige Subſtitution, noch mehr wenn die ſub„ſtituirten Sachen wieder in Geld und dieſes dann wieder in „Sachen umgeſetzt werden u. ſ. w., Gewinn und Verluſt erzeugt „werden; von einem Verbrauche des gegebenen Werthes kann „aber nicht die Rede ſein. Bei dem heutigen Handelsverkehr „kann man Geld kaum anders gebrauchen, als mit Gewinn „für den einen oder für beide Contrahenten, ohne daß es hiezu „einer beſondern perſönlichen Regſamkeit bedürfte, ſo daß jetzt „wenigſtens das Geld nicht mehr als unfruchtbare Sache „betrachtet werden kann. Es läßt ſich je nach ſeiner Ertrags„fähigkeit ein Werth des Kapitals beſtimmen. Als Gegen„ſtand des Gelddarlehens kann daher angegeben werden ein „Gebrauchsrecht, welches der Darleiher dem Entlehner einräumt „auf einen dem Werthe nach in Geld ausgedrückten Theil ſei„nes Vermögens. Solches Gebrauchsrecht iſt ſchätzbar, um „ſo mehr, als es zu Gewinn und Vermögensmehrung ſeiner „Natur nach geeignet iſt; daher iſt es auch verkäuflich und „eines Erſatzes fähig. Ohne Ungerechtigkeit kann auch außer „den Fällen eines damnum emergens, lucrum cessans, peri„culum sortis ein Lohn für das gemachte Darlehen gefordert „werden. Die Reſultate des Gebrauches, ob günſtig oder un„günſtig, bleiben natürlich nur dem, der den Gebrauch ſich „erkauft und ihn gemacht hat.

„Der zum Gebrauche gegebene Vermögenstheil muß in „beſtimmter Zeit zurückgegeben werden, wenn er noch exiſtirt. „Ein Eigenthum darauf iſt nicht übertragen. Weil aber nicht

„die Münze das zum Gebrauch Gegebene, sondern nur der „Ausdruck desselben ist, bleibt dem Darleher sein Forderungs„recht so lange, als der Entlehner etwas besitzt, worin der ge„liehene Werth sich wieder findet.

„Während mithin Darlehen im eigentlichen Sinne das „Recht verleiht, eine res primo usu consumptibilis ganz zu „verbrauchen, so daß sie nach dem Verbrauche weder in Natur „noch in einer ihr substituirten Sache mehr existirt, und dieß „Recht nur mit Eigenthumsübertragung bestehen kann, — „kann durch das Gelddarlehen ein Recht auf etwas gegeben „werden, was nicht seiner Natur nach res primo usu consumpti„bilis ist. Nicht mit eigentlichem Darlehen darf das Gelddar„lehen auf gleiche Linie gestellt werden, sondern je nachdem „obiges Gebrauchsrecht unentgeltlich oder gegen Zins gegeben „wird, kann es eine Art Leih- oder Miethvertrag sein."

Die Vertheidiger dieser Ansicht suchen darzuthun, obgleich alle Wucherverbote zumeist gegen Gelddarlehen gerichtet sind, so stehe dieselbe doch nicht mit ihnen im Widerspruche. Vor Allem sei ja gewiß, werde auch das Geld nicht gehalten für eine res non primo usu consumptibilis, so sei damit doch nicht jeder aus dem Darlehen desselben gemachte Gewinn für erlaubt erklärt. Immer bleibt es Wucher nach natürlichem Rechte und allen Gesetzgebungen:

a) jenen Armen auf Zinsen zu leihen, welchen jeder andere Gebrauch unmöglich ist, als das Geld in consumptible, zum Unterhalte unumgänglich nothwendige Sachen umzusetzen; oder deren Lage durch verzinsliches Darlehen noch hilfloser würde.

b) Wucher ist es, einen Lohn für den gestellten Gebrauch zu fordern, der offenbar höher ist, als die Schätzung, deren jenes Gebrauchsrecht fähig ist, und welche jetzt überall gesetzlich ausgesprochen ist, gleichviel ob dieser Mehrbetrag in Geld oder Sachen oder schätzbaren Dienstleistungen gefordert wird.

c) Wucher ist es, Zinsen zu fordern, noch ehe ein Gebrauch möglich war, im Augenblicke des Darlehens schon, außer es wäre nur einfache Vorausbezahlung stipulirt, die nicht zu einer Mehrbezahlung wird.

d) Wucher iſt es, durch Betrug und Liſt ſich einen Gewinn verſchaffen, z. B. indem man mehr ſich verſchreiben läßt, als man gegeben, — Proviſionen —; durch Verträge, welche ihrer Form nach vom Darlehen verſchieden ſind, verſteckter Weiſe erſchlichene Zeichen; z. B. wenn einer einem Handwerksmanne auf ſeine Arbeit leiht, dieſe Arbeit aber bei der Rückzahlung in allzu geringen Anſchlag bringt.

e) Wucher iſt endlich Forderung eines Zinſes vom Zinſe ſelbſt.

Die Frage erübrigt noch, wie der wahre und rechtmäßige Werth des Gebrauchsrechtes eines Kapitals ſich bemeſſen laſſe. Die Antwort iſt: dem Staatsoberhaupte kommt es zu, der Habſucht und der Bedrückung Schranken zu ſetzen und zu beſtimmen, wie viel Zinſen nach den beſtehenden Verhältniſſen und der allgemeinen Möglichkeit, aus dem Kapital Nutzen zu ziehen, gefordert werden dürfen.

Allein gegenwärtig iſt das Geld in Beſtimmung ſeines Werthes einer Waare gleich. Je mehr Kapitalien zu Markt gebracht werden, und je geringer die Nachfrage darnach iſt, deſto weniger Werth haben ſie, und umgekehrt, und es iſt kaum mehr möglich, eine fixe Werthangabe auch nur für einigermaſſen längere Zeitdauer feſtzuſetzen, — ebenſo wenig, als für alle Orte und alle Geſchäfte der Werth irgend einer andern Waare fixirt werden könnte. Unaufhaltſam werden die Regierungen dahin getrieben, die Zinsbeſchränkungen fallen zu laſſen.

Nicht die Geſetze können den Zinsfuß machen, ſondern er bildet ſich auf dem Geldmarkte von ſelbſt. Die Geſetzgeber haben kein Mittel, die Herrſchaft des Kapitals aufzuhalten, und die Zinsbeſchränkungen haben nur die Folge, daß die bezüglichen Geſetze umgangen werden durch den verruchteſten verdeckten Wucher, wofür die Sittengeſchichte unſerer Zeit Belege in erſchütternder Größe und Zahl aufzuweiſen hat.

Soll alſo der Aufhebung der Wuchergeſetze das Wort geſprochen werden? Mit nichten; es iſt nur geſagt, die Regierungen werden mit der ſocialen Lage der Zeit bald unmög-

lich mehr den Begriff „Wucher“, geſchweige denn Wuchergeſetze vereinbaren können. Dieß iſt unläugbare Thatſache, aber ein unverkennbares Anzeichen der gewaltigen Kämpfe, welche in der Societät ſich vorbereiten, und die um ſo unheilvollere Frucht zu Tage fördern, je mehr man ſich beeilt, in den ſocialen Fragen den allein ſegenvollen Boden des Chriſtenthums zu verlaſſen.

Anmerkung B.

(Seite 342 und 396 des II. Bandes.)

Die Monographie über die Bauern und Seifenſieder in der Niederprovence, welche von einem gewiſſen Focillon im dritten Bande der Arbeiter in beiden Welten veröffentlicht wurde, bietet uns Einzelnheiten vom höchſten Intereſſe, ſowohl um den unermeßlichen Einfluß zu conſtatiren, welchen die religiöſe Ueberzeugung des Arbeiters auf ſeinen Wohlſtand ausübt, als auch, um die wohlthätige Wirkung der ununterbrochenen Beſchäftigung und des Patronats auf die Lage der Arbeiterklaſſen in klares Licht zu ſtellen. Mit Rückſicht auf dieſe zwei Punkte wollen wir hier einen Auszug aus jener Monographie folgen laſſen, der für unſern Zweck von höchſt ſchätzenswerthem Belang iſt.

„Die Bevölkerung, zu welcher die Familie zählt, iſt vom Glauben und Geiſte des Chriſtenthums noch tief durchdrungen. Das Wort des Prieſters wird mit achtungsvoller Unterwürfigkeit angehört; die Beobachtung der kirchlichen Gebote macht einen Theil der Sitten aus und die Ceremonien des Gottesdienſtes werden von allen Bewohnern eifrig beſucht. Der häufige Verkehr, welcher in Folge der induſtriellen Arbeit mit der Stadt nothwendig wird, ſcheint dieſen religiöſen Sitten keinen Eintrag zu thun. Die Arbeiter dieſes Landſtriches, welche in Marſeille arbeiten, bewahren dort ihren nationalen Geiſt, und ſtehen in den Fabriken nur mit den Genueſen und Piemonteſen, die dem Katholicismus gleiche Treue bewahrten,

in näherer Beziehung. Im Uebrigen ſind alle Gedanken dieſer ländlichen Seifenſieder dem Geburtsorte zugewendet, wo die Familie deren Lohn erwartet, um das ländliche Grundſtück, auf dem ſie ihre alten Tage zubringen wollen, zu vergrößern und zu verbeſſern. Faſt durchgängig durch das Band einer mehr oder weniger entfernten Verwandtſchaft mit einander verbunden, halten ſie treu an den Ueberlieferungen, in denen ſie in ihrer Kindheit erzogen wurden. Endlich wacht über dem ganzen Theile dieſer in den Seifenfabriken beſchäftigten Bevölkerung mit fruchtbarem Anſehen das Patronat der Fabrikherren. Kein ſtörriger oder nachtheiligen Einfluß auf ſeine Kameraden übender Arbeiter wird vom Untermeiſter geduldet, der dem Patron für den unter den Fabrikarbeitern herrſchenden Geiſt verantwortlich iſt; die Häupter dieſes Induſtriezweiges ſuchen vor Allem mit denen, welche ſie zur Arbeit einſtellen, ſtändige Beziehungen anzuknüpfen und zu dieſem Zwecke ſind ſie beſonders darauf bedacht, in ihren Fabriken ausſchließlich friedliebende und wackere Arbeiter zu haben und laſſen ſich bei jeder ſich darbietenden Gelegenheit angelegen ſein, ihr Loos zu verbeſſern. Die Untermeiſter, größtentheils Landsleute, und ſelbſt zum Theil Verwandte dieſer von ihnen geleiteten provençaliſchen Bauern, knüpfen durch ihre Vermittlung das Band des Patronats nur noch feſter.

„So bürgen zwei höhere Einflüſſe für die guten Sitten dieſer Bevölkerung: auf dem Dorfe der Pfarrer, der ſtets mit großem Anſehen bekleidet iſt, ſo oft er die von Allen befolgten religiöſen und ſittlichen Grundſätze erklärt; in der Fabrik der Patron, der von der nämlichen religiöſen und unter der Marſeiller Bürgerſchaft treu bewahrten Ueberzeugung beſeelt in der bleibenden Beziehung mit den Arbeitern die Mittel ſucht, die ſociale Stellung und gewerbliche Sicherheit ſich zu erhalten, welche ihm von ſeinen Vätern übererbt worden.

„Die in der genannten Monographie geſchilderte Familie ſchöpft aus dieſem doppelten Einfluſſe nicht weniger Nutzen, als andere. Ohne einen beſonders augenfälligen, religiöſen Eifer an den Tag zu legen, iſt der Arbeiter tief chriſtlich. Kein

Angriff des Scepticismus ist noch bis zu seinem Geist gedrungen, und sein kindlicher Glaube hat eine tiefe Ehrerbietung gegen die höheren Klassen der Gesellschaft, eine ehrenvolle Unterwürfigkeit unter die Autorität des Patronats und unter jede andere eben so gesetzliche Gewalt, eine lebhafte Liebe zur Pflichterfüllung, eine wahre Hingabe an die Arbeit zur Folge, welche nach den tief eingewurzelten Ideen dieser Bevölkerung das erste Gesetz des Lebens, die Quelle des Wohlstandes und der Unabhängigkeit und der Hort guter Sitten ist.

„Die beiden Gatten besitzen im hohen Grade den Geist der Vorsorge; aber die Liebe zum Sparen schließt bei ihnen die Gefühle des Edelmuthes und sittlichen Zartgefühls nicht aus. Die strengen und milden Sitten, welche in der Familie herrschend sind, zeigen keine Spur von Geiz oder eigennütziger Sparsamkeit; Ausgaben, dazu nothwendig, um den Kindern den Elementarunterricht und ein ergiebiges Gewerbe lernen zu lassen, oder um für heirathsfähige Töchter die Mitgift zu bestreiten, werden ohne Zureden und Klagen gemacht. Ausgaben auf gottesdienstliche Zwecke betrachtet man als eben so dringend, wie diejenigen, welche den materiellen Bedürfnissen jeden Tages genügen. Mit einem Wort, das Sparen wird hier als ein Mittel betrachtet, den Rang zu bewahren, welchen man zu erreichen verstand, und sich ein unabhängiges und achtunggebietendes Alter zu verschaffen. Aber die erhabenen Gefühle, welche der religiöse Glaube und die Liebe zur Familie einflößte, geben diesem Streben die rechte und sittigende Richtung. Um der Familie das Eingreifen von Gesetzesmännern zu ersparen, vertheilen die betagten Verwandten gewöhnlich noch zu Lebzeiten ihr Vermögen, das sie sich gesammelt haben, und behalten sich blos eine lebenslängliche Pension von Seite jedes Erben vor. Aus diesem Gebrauch, der anderswo die kindliche Liebe unter den abscheulichsten Berechnungen erstickt und manchmal zu den empörendsten Verbrechen Veranlassung gibt, entsteht für sie nicht die geringste Unziemlichkeit.

„Die Fruchtbarkeit der Familienmutter war für den Arbeiter keine Urſache des Grams und der Entmuthigung. Stolz auf ſeine acht Kinder betrachtet er es als den Ruhm ſeines Lebens, ſie für Rechtſchaffenheit und Arbeitſamkeit zu erziehen und dabei das geringe Vermögen zu erwerben, an dem jedes ſeinen Antheil haben ſoll. Eine überaus innige Werthſchätzung verbindet ihn auf das zärtlichſte mit ſeiner Frau, die er vom Glück begünſtigt wieder findet, wenn er ſich auf das Land zurückzieht. Er rechnet es ihr zum vollgültigen Verdienſt an, daß ſie die Familie leiten und ihre Angelegenheiten zu verwalten verſtand, während er durch die Arbeiten der Fabrik vom häuslichen Heerde fern gehalten wurde. Unter dieſem Dache, woſelbſt der Hausvater ſo ſelten weilt, iſt er mit aller Achtung umgeben, auf die er ein Recht hat. Das väterliche Anſehen, mit Herz und Verſtand geübt, hat in dieſem Lande einen ſehr großen Umfang bewahrt. Die Kinder wiſſen noch nichts von einem unverjährbaren Rechte auf den ſie treffenden Antheil am väterlichen Erbe; oft bedenkt das Familienhaupt im Augenblicke der Theilung eines der Kinder mit einem größeren Antheil, worüber ihm das Geſetz freies Verfügungsrecht zuerkennt; kein Theil fühlt ſich verletzt und die öffentliche Meinung ſieht in dieſer Maaßregel nur eine Berechnung der väterlichen Fürſorge.

„Die Achtung gegen die ſocialen Gewalten fließt bei dem Arbeiter aus ſeiner innigen Hingabe an ſeinen Patron, deſſen Familie und Intereſſen für ihn mit dem einzigen Worte „fabrica“ ausgedrückt werden.

„Um die ganze Kraft dieſes Herzensbandes zu begreifen, muß man den Werth des glücklichen Einflußes kennen, welchen das Haupt der Fabrik auf das Loos des Arbeiters ausgeübt hat. Seit dem eilften Jahre lebte letzterer unter den Augen dieſer Familie, die ihr Patronat bereits über ſeinen Vater und Onkel ausdehnte; die beſcheidenen Titel, auf die er ſich berufen kann, um auf öffentliche Achtung einen Anſpruch machen zu können, leben im Gedächtniſſe des Patrons und gehören zu den Ueberlieferungen der Fabrik. Andern

Theils hat dieſes Patronat von nahezu vierzig Jahren ihm eine große Fertigkeit in die Hände gegeben, hat ihm deren Ausübung treulich geſichert, und mit der Zeit ſeinen Lohn und ſeine Einnahme edelmüthig verbeſſert. Mit einem Worte, das Wohlwollen des Patrons hat dazu beigetragen, den Wohlſtand des Arbeiters zu ſchaffen, wie die beſcheidene und arbeitſame Hingabe des Arbeiters dazu beigetragen hat, das Glück des Patrons zu gründen.

„Die einfache und gerade Seele des Arbeiters blieb außerdem den politiſchen Aufwieglungen, den aufbrauſenden Leidenſchaften, welche der Geiſt ſocialer Widerſetzlichkeit in andern Theilen der Provinz entfaltet hat, völlig fremd. Er betet noch für den Herrn von P.... und für die Wohlfahrt ſeines Herrn mit eben ſo wohlwollender Achtung, als ob die Gleichheitslehren niemals an dieſen altehrwürdigen Benennungen gerüttelt hätten.

„Das Weib iſt von den nämlichen Gefühlen durchdrungen; heiterer und lebhafter als der Arbeiter, trotz der langwierigen Ermüdung der Mutterſchaft, hat ſie nicht weniger religiöſen Glauben und nicht weniger Anmuth in ihren ſocialen Beziehungen, als er. Sie beſiehlt ohne Mühe und Streit ihren großen und kleinen Kindern. Mit vieler Aufmerkſamkeit behandelt, gefällt ſie ſich in den Arbeiten ihres Haushaltes und in der Leitung der verſchiedenen landwirthſchaftlichen Arbeiten, welche die Wohlfahrt der Familie ſichern.

„Die Regelmäßigkeit der Sitten hat ſich in P... trotz der durch Induſtriearbeit nothwendigen Abweſenheit vieler Familienhaupter erhalten; die Mädchen führen ein beſcheidenes Betragen, wodurch aber eine gewiſſe Auswahl in ihrer Kleidung nicht ausgeſchloſſen iſt. Die jungen Leute verehelichen ſich im Allgemeinen zwiſchen dem fünf und zwanzigſten und dreißigſten Jahr und die Gemeinde zählt kaum einige Eheloſe. Diejenigen, welche in den Seifenſiedereien von Marſeille arbeiten, holen ſich ihre Frauen in der Regel vom Lande; die Familie gibt nur mit Mühe zu einer andern Verbindung ihre Einwilligung, und die Intereſſen des zukünftigen Haushaltes

ſind ſelbſt ſchon dazu angethan, eine andere Verbindung zu verhindern.

„So erhalten ſich in dieſer Gemeinde ſchätzenswerthe Sitten, wodurch ihre Bevölkerung ſehr ſchleunig zu einem wahren Wohlſtand gebracht wurde. . . . .

„Der Unterricht iſt gegenwärtig auf dem Lande hinlänglich verbreitet; Mädchen und Knaben beſuchen eine für jedes Geſchlecht geſonderte Schule. Die Jugend lernt ſo die von der ältern Generation trotz der Beziehungen mit Marſeille wenig gekannte franzöſiſche Sprache. Der Arbeiter kann nothdürftig leſen und ſchreiben; er ſpricht ſchlecht franzöſiſch und drückt ſich gewöhnlich in provençaliſcher Mundart aus; die Frau iſt noch weniger unterrichtet; die Mädchen ſprechen ſehr rein franzöſiſch, die ältern ſchreiben mit Leichtigkeit. Der Unterricht der Knaben iſt etwas vollſtändiger. Die religiöſe Erziehung iſt ſehr entwickelt und gibt allen Bewohnern ein unterſcheidendes Gepräge, das ſich mehr noch in ihrem Umgang, als in ihrem einfachen, rein ländlichen Aeußern offenbart.

„Die Familie nimmt durch ihre ſittlichen Eigenſchaften und durch ihr Feſthalten am Hergebrachten eine überaus ehrenvolle Stellung ein. Der Arbeiter hat ein muſterhaftes Betragen beobachtet; gewandt und voll Eifer bei ſeiner Arbeit hat er ſeit ſieben und zwanzig Jahren bei ſeinem Patron eine hervorragende Stellung unter dem Namen eines Barkenführers eingenommen, was einem Unteraufſeher gleichkommt. Sein Fleiß und ſeine Wachſamkeit machten ihn nothwendig zum eigentlichen Hort und Schutzgeiſt der Fabrik, und die Wichtigkeit ſeiner langen Dienſte, das Zutrauen, welches er zu verdienen wußte, ſichern ihm mit den Jahren hohen Lohn und große Achtung.

„Das Weib voll Eifer bei der Arbeit und ganz mit der Sorge um ihre Familie beſchäftigt, errang ſich im Dorfe eine Achtung gleich der des Mannes in der Fabrik; die achtunggebietende Anzahl dieſer acht in glücklicher Strenge auferzogenen Kinder hat dieſem Hauſe in der öffentlichen Meinung einen Rang angewieſen, wofür ihnen der Arbeiter faſt dankbar iſt. „Ja,

„ſagt er mit bewegter Stimme und faſt mit Thränen in den „Augen, ja es ſind brave Kinder!“ Ihrer materiellen Wohlfahrt nach zählt dieſe Familie zu den wohlhabenden Bauern der Gemeinde und Jedermann zollt einem ſo wohl verdienten Erfolge freudigen Beifall. . . . .“

In dieſer Familie, bei welcher die Arbeit mit Kraft und Ausdauer betrieben wird, herrſchen nüchterne Gewohnheiten und es gehen die Anſprüche in der Regel über das Maaß des Nothwendigen nicht hinaus. „Durch den Aufenthalt ihres Hauptes in der Stadt nothwendig getrennt lebt die Familie in dieſer zweifachen Lage äußerſt einfach. Im Dorfe hält die Frau mit den bei ihr zurückgebliebenen Kindern drei Mahlzeiten: 1. Des Morgens um acht Uhr ein Dejeuner, beſtehend in einer Taſſe Kaffee mit Milch und in am Feuer geröſteten, dann ſtückweiſe in den Kaffee getauchtem Brode; 2. zu Mittag ein Diner, an Fleiſchtagen aus verſchiedenartig zubereiteten Eierſpeiſen, aus Wurſtwerk, im Augenblick der angeſtrengteſten Arbeiten aus Fleiſch ſelbſt, an Faſttagen aus Käſe, Hülſenfrüchten, Fiſchen, Obſt und Salat beſtehend; 3. um ſieben Uhr Abends ein Souper, beſtehend aus einer Suppe und einer Platte Hülſenfrüchte. In Marſeille hält der Arbeiter gleichfalls drei Mahlzeiten in der nämlichen Zeit und unter denſelben Namen. Jedes Dejeuner kommt ihn auf ungefähr 55, das Souper auf 60 Cent.; das Diner, welches um zwei Uhr ſtattfindet, nimmt er in der ortsüblichen Weiſe zu ſich, das heißt, er verbindet ſich mit fünf Fabrikarbeitern, um die Koſten dafür gemeinſam zu beſtreiten und mit einander gemeinſchaftlich zu eſſen; jeder gibt 1 Fr. und 50 Cent. wöchentlich; man kauft Lebensmittel und der unter den ſechs Arbeitern am wenigſten beſchäftigte bereitet am Feuer der Fabrik das Diner. An den Sonn- und Feſttagen verſorgt ſich der Arbeiter ſelbſt. Die Faſttage werden gewiſſenhaft gehalten.

„Die Familie hält faſt niemals außerordentliche Mahlzeiten; nur an den Sonn- und Feſttagen ißt man Schlachtfleiſch; manchmal ſind an dieſen Tagen der Schwiegerſohn und die verheirathete Tochter zu Gaſt geladen. Hochzeiten ſind die

einzige Gelegenheit, bei welcher das Mahl den Charakter merklicher Fülle annimmt....

„Die Familie des Arbeiters bewohnt das Haus, welches dessen Vater innegehabt. Es ist ein kleiner steinerner Bau, mit Ziegeln bedeckt und an der Ecke eines engen, aber gesunden Sträßchens gerade im Mittelpunkte des Dorfes gelegen.“ In dieser niedrigen Wohnung trägt alles das Gepräge der Ordnung, Reinlichkeit und Anständigkeit; Alles ist bescheiden, Alles verräth Sparsamkeit und Anhänglichkeit an die alten Gebräuche der Ahnen. „Die Möbel sind sehr alt, aber sorgfältig gehalten, die Betten wenig bequem. Das Mobiliar weist die größte Einfachheit auf. Das Hausgeräthe ist alt, aber sorgfältig erhalten.... Die Kleidung des Arbeiters, in Marseille ganz fertig gekauft, trägt das Gepräge der Arbeiterklasse der Stadt an sich, ist aber von der bescheidensten Beschaffenheit. Die Frau ist ganz ländlich, reinlich, aber äußerst einfach gekleidet. Die älteste Tochter trägt sich etwas ausgesuchter, aber ohne Koketterie; sie hat das einfachste Gewand der Arbeiterinnen von Marseille; die dritte Tochter hat die Kleidung der Dorfmädchen beibehalten, beobachtet aber eine sorgfältige Haltung. Die kleineren Kinder sind einfach, aber sehr reinlich gekleidet.

Bei den Unterhaltungen und Festen offenbaren sich die sittlichen Anlagen der Völker vielleicht besser, als bei etwas Anderm. Auch hierein legen die Familie und die Gemeinde, welche Focillon zum Gegenstand seines Studiums gemacht hat, eine große Ueberlegenheit vor Andern an den Tag:

„Die einfachen und strengen Sitten der Familie gestatten nur solche Unterhaltungen, welche naturnothwendig aus den Beziehungen mit den zahlreichen Verwandten und achtbaren Nachbaren entstehen. Nach dem Abendessen, mit dem die Tagesarbeit schließt, kommen drei oder vier Frauen des Dorfes zur Abendunterhaltung in der Familie zusammen. Manchmal arbeitet man daselbst an einer größeren Arbeit, z. B. an einer Strickarbeit; vor Allem aber unterhält man sich über landwirthschaftliche Arbeiten, die Ernte, den Verkauf eines gewissen

Grundstückes, oder mit religiösen Pilgerfahrten und frommen Legenden. Am Feste des hl. Petrus, dem Hauptfeste des Landes, wird der Gottesdienst mit großer Pracht begangen; es finden öffentliche Spiele auf dem großen Platze vor dem Schlosse statt, und die ganze Dorfjugend versammelt sich am Abend bis gegen eilf Uhr oder Mitternacht zu einem Ball, den die jungen Leute damit veranstalten, daß sie unter sich Beiträge leisten. Auch die großen Kirchenfeste werden von der Bevölkerung mit freudigem Herzen gefeiert.

„Die Männer versammeln sich gemeiniglich am Abend in Gesellschaften, deren bescheidene Ausgaben (für Mobiliar, Miethe, Beheizung, Beleuchtung, Spiele) gemeinschaftlich bestritten werden und wo man um die mäßigsten Einsätze Karten spielt. Die jungen Leute verlegen sich mit Eifer auf die Einübung des Choralgesanges, der von einem in einem benachbarten Dorfe wohnenden Lehrer geleitet wird; sie bilden zu diesem Zwecke eine förmliche Gesellschaft, welche bei der Feier religiöser Ceremonien wesentliche Dienste leistet. Die Unterhaltungen in Schenken kennt man in P .... fast gar nicht; am Sonntage nach der Vesper werden auf dem großen Platze Kegelspiele u. dgl. veranstaltet.

„Der Arbeiter lebt in Marseille außerordentlich regelmäßig; er verläßt die Fabrik höchstens, um einige Landsleute am Abend zu besuchen. Seine ganze Zerstreuung besteht darin, alle zwei Monate seine Familie zu besuchen. Einer dieser Besuche fällt immer mit dem Feste des heiligen Petrus zusammen; der ältere Sohn kommt ebenfalls nach P .... zu diesem Feste.

„Der religiöse Glaube heiligt unter dieser Bevölkerung gewisse Pilgerfahrten nach benachbarten Orten, welche durch fromme Erinnerungen berühmt sind. Sainte Baume, wo der Sage nach die heilige Magdalena starb, ist der berühmteste Wallfahrtsort der ganzen Provence und nur sechszehn Kilometer von P.... entlegen. Die Frauen des Dorfes vereinigen sich von Zeit zu Zeit in kleinen Schaaren, um diesen heiligen Ort zu besuchen und dort eine Messe zu hören. Die Familienmutter hat sich seit fünf und zwanzig Jahren zwei-

mal zu Fuß mit dreien ihrer Kinder dorthin begeben; dieſe Reiſen werden gerne am Pfingſtfeſte oder am Feſte der heiligen Magdalena unternommen.“

Beſonders zu beachten iſt die Nachhaltigkeit in Arbeit und Sparſamkeit, durch welche ſich das Familienhaupt eine gleiche Stellung zu erringen wußte, wie ſie ſein Vater im Augenblicke inne hatte, als er ſein Vermögen gleichmäßig unter ſeine vier Kinder vertheilte. „Treu den örtlichen Sitten, deren Kraft namentlich noch durch ſittliche Eigenſchaften einer ſehr erhabenen Ordnung geſteigert wurde, wußte der Arbeiter ſeine Familie zu jener Wohlfahrt zu erheben, welcher ſein Vater vor zwanzig Jahren ſich erfreute. Zwei ſeiner Brüder, welche Landwirthe blieben, waren in Folge analoger Eigenſchaften ſo glücklich, eine nahezu wohlhabende Stellung ſich zu erringen; aber es iſt eine Ausnahme, daß dieſes Reſultat von mehreren Söhnen einer Familie ermöglicht wurde; ſie verdanken ihren ſtrengen und arbeitſamen Sitten eine Kraft der Ausdehnung, welche den meiſten andern fremd bleibt. Was den Arbeiter ſelbſt betrifft, ſo war ſein Erfolg nur möglich durch Induſtriearbeit in Vereinigung mit dem wirkſamen Patronate, — ein Verhältniß, das wir oben näher angedeutet haben, und das aus der Fortdauer der Beziehungen mit dem Induſtriechef unſtreitig hervorging. Von dieſem Vertrauen in dieſes Patronat beſeelt und einer Zufluchtſtätte für ſeine alten Tage gewiß, hat der Arbeiter keinen Anſchluß an den in Marſeille ſo ſehr entwickelten Geſellſchaften für gegenſeitige Unterſtützung geſucht, deren Organiſation ſehr bemerkenswerthe Züge darbietet.“

Anmerkung C.

(Seite 368 des II. Bandes.)

In der Monographie über die Zimmerleute in Paris (Arbeiter in beiden Welten Nr. 1) ſchildert Leplay die „Geſellſchaft“ der Zimmerleute folgender Weiſe:

„Gesellenbund heißen die Verbindungen, in welche die Arbeiter eines gleichartigen Handwerks zum Zwecke gegenseitiger Hilfeleistung, sowie zur handwerksmäßigen und sittlichen Bildung zusammen treten."

„Der Verein der Zimmerleute will geschickte und erprobte Arbeiter heranbilden. Dabei beabsichtiget er die Ausübung eines moralischen, und zwar nicht unbedeutenden Einflusses, der die Mitglieder gerade in jener Lebensperiode zu einem geregelten Wandel anspornt, in welcher die Leidenschaften das unstäte Herumziehen von Stadt zu Stadt noch gefährlicher machen würden. Hingegen sichert ihnen der Verein, wenn sie auf der Wanderung sind, überall brüderlichen Schutz und Hilfe in Noth und Krankheit.

„Diese glücklichen Erfolge werden durch eine altererbte Organisation erreicht, die zwar auffallend gegen die modernen Bräuche absticht, die aber in der Ehrfurcht vor den althergebrachten Gewohnheiten und in den täglich sich zeigenden Vortheilen für ihre Beobachter die beste Bürgschaft des Fortbestandes hat. Die Stadt Lyon ist der Hauptort des Bundes der Zimmerleute. Hier befinden sich die geheiligten Urkunden dieser Corporation und die Archive, die leider vor einigen Jahren theilweise der Raub einer Feuersbrunst wurden. Die Zusammenkünfte finden bei einer Wirthin statt, welche von den Gesellen selbst gewählt wird und unter dem Namen „Mutter" gewissermassen die Gesellschaft repräsentirt. Die Genossen ehren sie, wie Kinder ihre Mutter. Ihr zur Seite steht ein Geschäftsführer (commis,) der die Angelegenheiten des Vereins besorgt. An beide reiht sich der Einsteller (rouleu) an, dessen eigentliche Aufgabe darin besteht, die neuen Ankömmlinge aufzunehmen und ihnen Arbeit zu verschaffen. Der Einsteller sowohl als der Geschäftsführer müssen Vereinsgenossen sein.

„Der Verein der berufsmäßigen Genossen hat an der Hand hundertjähriger Ueberlieferungen eine Lehrwanderschaft, tour de France genannt, eingerichtet. Zu diesem Zwecke hat er nach dem Muster des im Hauptorte befindlichen, eine Anzahl von Herbergen gegründet, an deren Spitze eben so viele

Mütter ſtehen. Die Städte, die den Genoſſen dieſen Vortheil bieten, heißen Zunft- oder Bundesſtädte, und bilden zuſammen die Runde um Frankreich (tour de France). Es ſind das gegenwärtig, wenn man von Lyon ausgeht, Nimes, Toulouſe, Agen, Bordeaux, Rochefort, Nantes, Angers, Tours, Blois, Orleans, Paris, Auxerre und Dijon. Die andern Städte, die an dieſer „Runde um Frankreich“ liegen, heißen Baſtardſtädte (villes bâtardes); ſie zählen nicht Genoſſen genug, um eine Mutter zu unterhalten.

„Die Mutter wird von den Genoſſen nach der herkömmlichen Weiſe gewählt. Sie muß immer eine verheirathete Frau ſein. Der Wittwenſtand wäre ein Hinderniß ihrer Wahl, beraubt aber die Mutter ihres Amtes nicht, wenn er nachher eintritt. Was ſie vor Allem haben muß, ſind Ehrbarkeit und guter Wandel. Commiſſäre, die von der Generalverſammlung abgeordnet werden, nehmen ihre Inſtallation vor. Sie laſſen eine notarielle Urkunde fertigen, die der Mutter das Haus zuſichert, in dem die Geſellſchaft ihre Herberge aufſchlägt. Auch ſchließen ſie mit ihr den Vertrag, der ihre Obliegenheiten beſtimmt. Nach der Aufnahme, die mit feſtlicher Feier geſchieht, müſſen ihr überall, wo ſie erſcheint, die gebührenden Ehren erwieſen werden. Ihre Gegenwart iſt bei jeder Feier unerläßlich. Sie hat den erſten Platz beim Leichenbegängniſſe eines Genoſſen. Beim Feſte des Schutzheiligen der Zimmerleute nimmt ſie den Ehrenplatz ein.

Der Geſchäftsführer (commis) iſt ein von der Geſellſchaft bezahlter Genoſſe, weil er all ſeine Zeit für ſie verwenden muß. Er iſt gewiſſermaſſen das Haupt der Geſellſchaft, und kennt ihre Geheimniſſe und Ueberlieferungen. Oft reichen aber ſeine Kenntniſſe nicht aus, und dann wendet man ſich an einen ehemaligen Genoſſen, der einen guten Ruf in der Geſellſchaft hinterlaſſen hat. Man erkundigt ſich bei ihm nach den Ueberlieferungen der Geſellſchaft, um ſich in allen Stücken und unter allen Umſtänden genau daran zu halten.

Der Einſteller iſt ein Genoſſe, der eine Woche lang ſeine Zeit dem Vereine widmet. Dieſe Pflicht übernimmt Jeder,

wie ihn nach der Liste die Reihe trifft. Er nimmt die neuen Ankömmlinge auf und läßt sie, wenn sie eingeschrieben sind, einstellen, d. h. er sorgt dafür, daß sie Werkherren treffen, die Arbeiter brauchen. In Paris hat der Einsteller nicht einmal diese Obliegenheit, weil sie zu schwer sein würde. Er weist sie einfach an die verschiedenen Vereinsvorstände der Bauplätze. Auch die Verbindlichkeiten solcher Mitglieder, die fort kommen, muß er bereinigen. Diese Förmlichkeit besteht darin, daß er nachforscht, ob der Arbeiter keine Schulden hinterläßt, oder selbst irgendwo Geld einzutreiben hat. Ist dieses in Ordnung, so stellt er ihm ein Zeugniß hierüber aus, mit dem sich der Arbeiter in den Wanderstädten, in die er nach und nach kommt, ausweisen kann.

„Die Vereinsgenossen haben am Hauptsitze ihres Aufenthaltes monatliche Versammlungen. Der Zweck davon ist, sich über die Interessen des Vereines zu besprechen und seiner Zeit die Rechnungen in Ordnung zu bringen. Kein Mitglied schuldet einen fixen Beitrag. Am Feste Sct. Joseph, Peter und Paul und Allerheiligen macht man der Versammlung die Summe des zu Leistenden bekannt, und jedes Mitglied zahlt dann seinen treffenden Theil. Zu Paris beläuft sich der Beitrag eines Mitgliedes monatlich auf drei oder vier Francs, was für fünfhundert Wandergenossen eine jährliche Auslage von ein und zwanzig tausend Francs ausmacht. Mit dieser Auslage wurden die Kosten der Zusammenkunft, des Handwerkspatrociniums, der Unterstützungen an kranke, verwundete oder ohne ihre Schuld verschuldete Mitglieder, die Kosten für Aufnahme der Neuangekommenen und für Miethe des Lokales, das die Mutter als Eigenthum oder auf Anordnung der Genossenschaft inne hat, bestritten.“

In der von den Webern gebildeten Genossenschaft, die unter dem Namen Société des ferrandiniers bekannt ist, findet sich eine Einrichtung, die bei der Genossenschaft der Zimmerleute nicht verwirklicht ist, die aber, wenn sie allgemein würde, den Arbeiterklassen große Vortheile brächte. Sie ist in der siebenten Monographie der Arbeiter in beiden Welten folgen-

der Massen beschrieben: „Jede Stadt, in der eine auch noch so geringe Weberei beliebiger Stoffe besteht, hat den Rang einer Zunftstadt (ville du devoir), und die Ferrandinweber können sich dorthin begeben, ohne eine systematische Ordnung einzuhalten und ohne die Wanderschaft von einer zur andern in einer bestimmten Zeit durchmachen zu müssen. Das Arbeitnehmen geschieht meistens in Folge von Bekanntmachungen der Auskunftskanzleien, die an jedem Vororte der Genossenschaft bestehen. Diese Kanzleien unterhalten in einem gewissen Umkreise Communication unter einander und haben den Zweck, die verfügbaren Arbeiter, je nach Bedürfniß, in den verschiedenen Fabrikstädten zu vertheilen. So bringen sie den Industriellen wahre Vortheile, indem sie den Mangel an Arbeitern und die hieraus entspringende Lohnerhöhung verhindern. Anderseits bewahren die so erhaltenen Nachrichten die Arbeiter vor Arbeitslosigkeit und machen es ihnen möglich, ohne Zeitverlust sich dorthin zu wenden, wo Arbeit gesucht ist."

„Der Zimmerlehrling, der das Handwerk erlernen will, wird von einigen Gesellen, die er gerade auf einem Bauplatze trifft, angenommen und durch ihre Vermittlung bald als Aspirant zugelassen. Von nun an arbeitet er unter ihrer Leitung und vervollkommnet sich durch ihre Rathschläge, während er Abends eine Abhandlung vom Linearzeichnen und vom Holzbehauen studirt. Diese Abhandlung wird in den Schulen gelehrt, die von geschickten Werkgesellen gehalten werden. Die Arbeiter, die sich ihnen anschließen, zahlen eine geringe Erkenntlichkeit und bestreiten Licht, Papier, Lineal und Stift. Man kann in Paris und Umgegend sechs solche Schulen (écoles de trait) namhaft machen, die gewöhnlich um Allerheiligen anfangen und gegen Ende März aufhören. Sie werden von 6—10 Uhr Abends gehalten. Diese Erziehung zum Handwerke geschieht während der Dauer des Wanderrundganges um Frankreich. Durch sie lernen die Handwerksburschen alle Methoden kennen und kommen mit den besten Meistern in Berührung. Der Aspirant erhält in einer feierlichen Prüfung den Titel Geselle (compagnon). Die Aufnahme geschieht am Sct. Josephs-

feste und, jedoch in geringerer Zahl, am Feste Peter und Paul und Allerheiligen. Als Candidaten werden nur solche Aspiranten angenommen, die vom Militärdienst frei sind, keine Schulden haben, fleißig arbeiten und sich ordentlich betragen. Zu den angegebenen Festzeiten macht der Candidat in den unteren Sälen, wo alle Versammlungen der Genossenschaft abgehalten werden, ein Examen von ein oder zwei Stunden vor sachverständigen Genossen. Die Fähigsten, (ungefähr die Hälfte) erhalten ihren Titel und treten sogleich in den speziell zur Aufnahme bestimmten Saal über, wo sie der Geschäftsführer (commis) im Beisein eines alten Genossen in die Geheimnisse der Genossenschaft einweiht.

„Der Titel Geselle (Genosse) ist in den Augen des Arbeiters ein ehrenvolles Zeugniß für sein vergangenes Leben und verpflichtet ihn strenge für die Zukunft. Der Verein legt ihm die Verbindlichkeit auf, seine Schulden pünktlich zu bezahlen. Sobald bei der Mutter Klagen einlaufen, zieht der Geschäftsführer Erkundigungen ein und unterstützt einen Gesellen, der unglücklich gewesen ist, oder bringt denjenigen, der sich schlecht aufführt, eine Rüge zuwege. Bessert er sich nicht, so kann als letztes Mittel Ausstoßung aus dem Bunde und Streichung aus dessen Liste angewendet werden. Wer Diebstahl begeht, wird als infam cassirt. Während der ganzen Dauer der Wanderschaft um Frankreich, muß sich der Geselle strenge über die Zeit verantworten. Zum Wechsel von einer Stadt in eine andere hat er eine bestimmte Zahl von Tagen. Kann er sie nicht einhalten, so muß er den Geschäftsführer der nächsten Stadt davon in Kenntniß setzen und sagen, wo und warum er sich aufhielt. Außer diesen Pflichten, die sein äußeres Leben angehen, ist der Geselle verpflichtet, die Statuten der Genossenschaft zu halten, über gewisse Punkte ein unverbrüchliches Stillschweigen zu beobachten, dem Vereine einen bestimmten Theil seiner Zeit zu widmen, seinen Genossen in jeder Lage brüderliche Hilfe zu leisten und überall die Ehre der Corporation aufrecht zu erhalten."

Die Pflicht der Verschwiegenheit und die Pflicht, überall die Ehre der Corporation aufrecht zu halten, sind die gefährlichsten Seiten der Genossenschaft. Die Verschwiegenheit kann die verwerflichsten politischen Machinationen begünstigen. Unter dem Vorwande, die Ehre der Genossenschaft aufrecht zu halten, verwickeln sich die Genossen mit den Arbeitern anderer Zünfte in Reibereien, die manchmal blutig ausfallen, und das entehrt die Genossenschaft. Diese nachtheiligen Seiten jener sonst so nützlichen Vereine haben ihren Grund in den Verhältnissen, unter denen sie sich entwickelt haben. Entstanden ohne gesetzlichen Staatsschutz, außerhalb oder über der Zunft stehend, haben sie das Geheimniß, welches über ihrem Ursprunge lag, damit aber auch die wilde Eifersucht einer Zeit bewahrt, die in ihren Sitten mehr Kraft, jedoch auch mehr Rohheit bewährte. Würden diese Associationen unter dem Einflusse der katholischen Kirche, welche diese argen Mißbräuche in ihnen jederzeit energisch bekämpfte, sich reorganisiren, so würden sie dahin gebracht werden, sich immer in den Schranken der Ordnung zu bewegen und alle Geheimthuerei aufzugeben. Nur unter diesen Bedingungen können sie in der Jetztzeit die öffentliche Meinung und die Staatsgewalt für sich gewinnen.

Wie die alten Corporationen, bringen auch die Gesellenbünde (conpagnonnage) mit ihren Pflichten die Feste in Verbindung, das Fest des Patrons, die Beerdigungsfeier des Gesellen und das Geleite der Genossen, die eine Zunftstadt verlassen. Diese genannten Feierlichkeiten sind die Hauptursachen der festlichen Zusammenkünfte der Genossenschaftsmitglieder. Die Feier des St. Joseph-Festes bietet Eigenthümlichkeiten, die man erwähnen muß, weil sie gewisse moralische und religiöse Bestrebungen, gewisse würdevolle Gebräuche von Ehrfurcht gegen Beschützer einer höheren Ordnung beurkunden, Gebräuche, die man sehr vortheilhaft zu einer Reorganisation der Genossenschaft benützen könnte.

„Am 19. März, dem Tage des hl. Joseph, kommen die den Genossenschaften angehörenden Zimmerleute zwischen zehn

und eilf Uhr bei der Mutter zusammen. Jeder muß im Festkleide erscheinen. Blouse und Mütze sind ausgeschlossen. Ein Genosse, der das vorgeschriebene Costüme nicht hat, ist vom Erscheinen dispensirt. Um eilf Uhr begibt man sich in Gesammtheit nach der St. Lorenzkirche, um der Mittagsmesse beizuwohnen. An der Spitze geht die Mutter im großen Feststaate, geleitet von einem Altgesellen, der ihr den Arm reicht. Das Meisterwerk wird unter großem Gepränge umgeben von einem Ehrengeleite mitgetragen. Es ist dieses das Modell einer Zimmermannsarbeit, in dem alle Schwierigkeiten des Holzzimmerers enthalten und überwunden sind. Es ist, wie alle Werke dieser Art, von den geschicktesten Genossen verfertigt, um zu zeigen, wie weit es die Zunft hierin gebracht hat. Das Ehrengeleite wird von den Genossen gebildet, die mit ihren Zunftemblemen geschmückt in zwei parallelen Reihen einhergehen. Eine Regimentsmusik geht vor dem Zuge einher und spielt nach dem Eintritte in die Kirche während der Messe.

„In der Kirche nimmt die Mutter Platz im Chore. Das Meisterwerk wird vor dem Hochaltar aufgestellt. Der Pfarrer selbst hält einen feierlichen Gottesdienst, worauf eine Predigt folgt, in der auch das Lob der Zimmermanns-Corporation vorkommt. Nach der Kirche trägt man geweihtes Brod zum Bürgermeister, zu den Adjuncten, zum Polizeikommissär, zum Pfarrer der Pfarrei, zu einigen Lieferanten und endlich zu zwei reichen Holzhändlern, die zum großen Vortheile der Genossenschaft sich bei den Obrigkeiten und bei einflußreichen Persönlichkeiten als Gönner verwenden. Diese zwei Holzhändler werden ein oder zwei Tage nach dem gemeinsamen Genossenmahle des Patrociniums mit einem eigenen Mahle beehrt."

Nach dieser Cäremonie kommen die Genossen zu einem Mahle zusammen, bei welchem die Mutter, umgeben von den Zunftältesten, den Vorsitz führt. Nach dem Mahle legt die Mutter in wohlvorbereitetem Vortrage Rechenschaft ab vom Stande der Genossenschaft während des ablaufenden Jahres. Zuletzt müssen wir eines von den alten Gebräuchen, die wir so eben anführten, sehr abstechenden Zuges moderner Sitte

Erwähnung thun, daß nemlich der Tag mit einem Balle im Wintergarten ſchließt.

Wie die alten Zünfte, hat der Geſellenbund ſeine Ehrenzeichen, auf welche die Geſellen ſehr eiferſüchtig ſind, manchmal übertrieben eiferſüchtig. Doch tragen dieſelben zur Aufrechthaltung eines gewiſſen Corpsgeiſtes und einer gewiſſen äußeren Würde bei, die für die moraliſche Würde des Lebens nicht gleichgiltig iſt.

Die von den Vereinszimmerleuten getragenen Abzeichen ſind, je nach den Feierlichkeiten, verſchieden. Am Feſte trägt man ſie alle. Sie beſtehen in einem langen ſpaniſchen Rohre mit eiſerner Spitze und Knopf von Ebenholz, mit den Lettern der Genoſſenſchaft V. G. T. U.; in zwei Ohrenringen, woran auf einer Seite ein kleines Zimmermannsbeil, auf der anderen ein kleines Winkelmaaß nebſt Cirkel hängt; endlich in Bändern oder „Farben," welche die Zimmerleute oben am Hute tragen. An den Bändern ſind mit Gold die vier Lettern des Vereines, der Name des Geſellen mit den ſymboliſchen Bildern des Winkelmaaßes und Beiles und gewöhnlich einige auf das Leiden unſers Herrn bezügliche Zeichnungen angebracht. Dieſe Bänder kann man nur zu Saint-Maximin, in der Nähe von Saint-Beaume (Var) kaufen. Ein alter Vereinsgenoſſe (gegenwärtig ein Zimmermann) iſt dort anſäſſig, um ſie für die verſchiedenen Vereine der Genoſſenſchaft und nur für ſie zu liefern. Saint-Beaume oder die heilige Grotte, von der Ueberlieferung als der Ort bezeichnet, wo die heilige Maria Magdalena zurückgezogen ſtarb, iſt der heilige Ort aller Zunft-Vereine. Zweihundert Zunftgenoſſen wallfahrten jährlich nach herkömmlicher Weiſe zur Grotte und zur nahen Einſiedelei. Sie nehmen ihre Bänder mit, um damit die Statue der heil. Magdalena zu berühren. Der Wächter des Heiligthums drückt gegen Erlag von fünfzehn Centimes auf ihre Wanderbücher und auf die Bilder, die ſie kaufen, das Siegel zum Zeugniß ihrer Wallfahrt an die heilige Stätte."

Anmerkung D.

(Seite 375 des II. Bandes.)

Von der Organisation des Vereines zu gegenseitiger Unterstützung in Marseille und in mehreren Gemeinden des Departement der Rhone-Mündungen. Von Charles de Ribbe, Advokat am Gerichtshofe zu Aix. (Auszug aus der XXI. Monographie in Arbeiter der beiden Welten.)

Zu den Thatsachen, die am beßten geeignet sind, die Sitten des Volkes in der Provence zu charakterisiren, und am deutlichsten zeigen, was die Regierungen von der Entwicklung des Familiengeistes unter den Arbeiterklassen hoffen dürften, gehört die gegenwärtige Organisation der Vorsorge- und Hilfsgesellschaften in Marseille. Hier bietet die Erfahrung kostbare Lehren. Man glaubt nicht, mit welch sicherem Schritte die individuelle Initiative des Volkes der praktischen Lösung der socialen Probleme zuvorkommt, und mit welch heiliger Scheu sie die wesentlichen Principien der Ordnung und der hierarchischen Autorität festhält, wenn sie vom christlichen Glauben sich leiten läßt und sich auf das traditionelle Gefühl der Solidarität aller Glieder einer industriellen Familie oder Gemeinde stützt. Mit Recht darf man auf die Organisation der Unterstützungsgesellschaften in Marseille jenen Ausspruch anwenden, den Portalis von dem ehemaligen Bestande der Communitäten der Provence gethan: „Die Menschen verstehen sich trefflich auf ihre Interessen. Sie täuschen sich manchmal, aber nicht immer. Man darf in denjenigen Dingen, mit denen sie sich fortwährend befassen, viel auf sie vertrauen, vorzüglich wenn diese Dinge von ihrem freien Entschlusse abhängen..."

Die Geschichte der gegenseitigen Hilfsvereine in der Stadt Marseille zerfällt in drei verschiedene Epochen: von 1808—1821, von 1821—1842 und von 1842—1858.

Die constituirende Versammlung vernichtete mit einem Federstriche die ehemaligen Corporationen, ohne sich um neue Mittel und Wege, wie man sich gegenseitig helfen möge, zu kümmern. Dadurch hatte sie die arbeitende Klasse allen Wechselfällen von Krankheit und allen Unfällen solcher Erwerbsarten preisgegeben, die ihrer Natur nach gefährlich sind. Das Werk der Wiederherstellung des Zerstörten begann damit, daß sich 1804 in Marseille ein Verein, Wohlthätigkeitsverein genannt, bildete. Im Jahre 1808 legte er seine erste feste Grundlage, und veröffentlichte die Statuten für Versicherungsgesellschaften, und verlegte sich seitdem mit allem Fleiße auf Verbreitung derselben, Gewinnung von Anhängern, Sicherung ihres Bestandes, sowie auf gute Verwaltung derselben. Nicht alle ursprünglichen Statuten konnten beibehalten werden. Je nach der besonderen Gewohnheit, nach dem Charakter der Arbeiter und nach der Eigenthümlichkeit des Geschäftes wurden bestimmte Modificationen nothwendig und allmälig angenommen.

Im Jahre 1821 wollte der Wohlthätigkeitsverein, durch das öffentliche Vertrauen in seinem Wirken ermuthigt, diesem ein neues Element des Aufschwunges geben. Er errichtete in seiner Mitte einen „großen Rath" (grand conseil), eine Art Kanzlei (office), wo die dreißig Genossenschaften, die ihrem Rufe willig entgegenkamen, über ihre Pflichten sich Belehrung erholen konnten und über ihre Thätigkeit summarische Rechenschaft ablegen mußten. Dieser Zustand dauerte bis 1841. In den Jahren 1823 und 1834 mußte die Staatsgewalt mehrmals vermittelnd eintreten, nicht um da ihren Einfluß geltend zu machen, wo er nutzlos gewesen wäre, sondern im Gegentheile, um die Befürchtungen der rechtschaffenen und fleißigen Arbeiter zu beschwichtigen, die bei der allgemein herrschenden Unordnung zu den Begünstigern die Anarchie gerechnet zu werden besorgten und Auflösung des Vereines fürchteten.

Ungeachtet eines thätigen und hingebenden Patronates kam doch eine Zeit des Stillstandes in den Fortschritt der Unterstützungsgenossenschaften. Den Grund hievon schrieb man dem Umstande zu, daß der große Rath, dessen Administratoren

von der Wohlthätigkeitsgesellschaft ernannt wurden, sich nicht ganz frei bewegen konnte. Die Arbeiter von Marseille, welche die Grundsätze einer unabhängigen Administration, wie sie vor 1789 in der Provence galten, geerbt haben, hielten eifersüchtig darauf, ihre eigenen Angelegenheiten selbst zu verwalten. Es erschien ihnen als eine Last und als ein Zwang, wenn sie sich an Männer wenden mußten, die durch Bildung, Rang und Geburt hoch über ihnen stehen. Sie glaubten sich in ihrer Existenz bedroht, so oft es sich um ein Gesetz, ein Dekret und auch nur um einen einfachen Beschluß behufs ihrer Aufbesserung handelte. Der Wohlthätigkeitsverein hielt es in richtiger Einsicht für angemessen, die Sorge und Verantwortlichkeit einer Verwaltung, deren Zukunft jetzt gesichert war, den Händen der zunächst Betheiligten zu überlassen. Bereits im Jahre 1841 traf man Maaßregeln, die den Uebergang zum neuen Regime vorbereiteten. Im Jahre 1843 wurde eine Commission mit dem Geschäfte der endgiltigen Organisation betraut. Sie arbeitete zuerst das Reglement des großen Rathes aus, um es mit dem Centralreglement der Genossenschaften, die sich der Jurisdiction des letzteren unterstellten, besser in Einklang zu bringen. So kam nach den Principien, die der moralischen, wie der physischen Ordnung zu Grunde liegen, bei entsprechender Mannichfaltigkeit die nothwendige Einheit zur Geltung.

Das ist der Ursprung der nur zu wenig bekannten Verfassung der Versicherungs- und Hilfsvereine von Marseille, eine Verfassung, die durch das Gesetz vom 15. Juli 1850 und durch das organische Dekret vom 26. März 1852 keine Aenderung erlitt. Man weiß, daß kraft dieses Dekretes in den Ministerien des Innern, des Ackerbaues und des Handels eine höhere analoge Commission gebildet wurde. Sie besteht aus zehn Mitgliedern, die der Kaiser ernennt, und hat die Aufgabe, die Vereine gegenseitiger Hilfeleistung zu ermuthigen, zu überwachen, und besonders Verdiente für Ehrenmünzen und Auszeichnungen ꝛc. in Vorschlag zu bringen. Wodurch unterscheidet sich nun der große Rath in Marseille, ungeachtet der

ſcheinbaren Aehnlichkeit der Functionen und Rechte, weſentlich von der höheren Commiſſion zu Paris? Es thut der Mühe werth, dieſes etwas ausführlich zu ſagen.

Der große Rath iſt vor Allem eine repräſentative Körperſchaft. In ihm hat die Arbeiterklaſſe, man darf ſagen, wahre General- oder Provinzialſtände. Er beſteht in Wirklichkeit aus je zwei Mitgliedern des Verwaltungsrathes jeder Genoſſenſchaft, die unter verſchiedenen Mandaten und Titeln in ihn eintreten: der Eine iſt der jährliche Präſident, der Andere der abtretende Präſident oder Syndikus. Regelmäßige Aufgabe des Letzteren iſt es, die Verwaltungsthätigkeit im Intereſſe der Aſſociirten zu überwachen, und dieſe vor dem großen Rathe zu vertheidigen. So wird er, gegebenen Falls, der natürliche Gegner des Präſidenten: „Es iſt intereſſant, ſich zu erinnern, daß es bei den Gemeinderäthen der Provence in gewiſſer Beziehung eben ſo war. So blieben die Bürgermeiſter von Aix, nach Ablauf ihrer Amtsperiode, Mitglieder des Stadtrathes, und man zog ſie oft unter ſchwierigen Verhälniſſen in allgemeinen Angelegenheiten zu Rathe. Die Mitglieder des großen Rathes der Hilfsvereine nicht bloß zu Marſeille, ſondern auch in den umliegenden Landgemeinden, bezeugen durch ihre Pünktlichkeit, wie ernſt ſie es mit ihren Obliegenheiten nehmen. Manche ſcheuen eine bedeutende Reiſe nicht, um nur den Sitzungen regelmäßig beizuwohnen.

Als Repräſentativkörper umfaßt der große Rath ſehr verſchiedene Befugniſſe. Sein erſter Zweck beſteht darin, einen ſolchen Wechſelverkehr unter den Genoſſenſchaften herzuſtellen, daß ſie alle jene Verbeſſerungen benützen können, welche die Erfahrung mit ſich bringt.

Er hat die Pflicht, ſie einzuführen, ihre Statuten zu erklären, und kraft ausdrücklichen Wortlautes derſelben hat er auch das Recht, die Rechnungen zu beglaubigen. Im Falle ein Verein ſich auflöst, tritt derſelbe ins Mittel, um zu unterſuchen, ob die Auflöſung nicht in der Abſicht ſimulirt iſt, die Dürftigſten und Aermſten zu berauben. Er iſt ſogar vom Präfecten mit der Befugniß aufgeſtellt, die Angelegenheiten

anderer Genossenschaften zu bereinigen, die, obgleich sie nicht unter seiner Jurisdiction stehen, ihn mit der Vollmacht betrauen, die in der Kassa befindlichen Fonds unter ihre Mitglieder zu vertheilen.

Der große Rath ist auch ein Gerichtshof zur Versöhnung und schiedsrichterlichen Entscheidung, vor welchen ohne Berufung und kostenfrei alle bedeutenden Streitigkeiten gebracht werden können, die zwischen den Vereinsmitgliedern und der Administration, oder unter den Administratoren selbst entstanden sind.

Vor ihm gibt es keine Instructionen, kein Hin- und Herberichten und Einleitungsverfahren. Das Gesuch wird an den Präsidenten gerichtet, der dafür sorgt, daß die Parteien zum ersten Verhöre geladen werden. Diese erscheinen mit ihren Zeugen. Bleibt eine ohne rechtmäßige Entschuldigung aus, so verfällt sie in eine Strafe von 3 Frcs. Die Verhandlungen sind öffentlich und contradictorisch. Der Gerichtshof fällt sodann seinen Urtheilsspruch. Nichts ist summarischer, nichts wird eher acceptirt. Nichts kann sich diesem Ausspruche entziehen, der als Fundamentalgesetz im 12. Artikel des Generalstatuts steht und dessen Giltigkeit durch eine Entscheidung des Gerichtshofes von Marseille vom 16. Februar 1849 bestätigt ist.

Man begreift, daß bei einer solchen Organisation keine Willkür Platz greifen kann. Willkür wäre möglich, wenn die eigenen Gerichtskanzleien der Genossenschaft in ihrer eigenen Sache Parteien und Richter wären; wenn sie unumschränkte Macht hätten, die Mitglieder auszuschließen, denselben und deren Familien die zuständige Hilfe zu verweigern, die Fonds zu verschleudern, Ränke zu schmieden u. s. w. Der große Rath ist gerade dazu eingesetzt, um alle Rechte gleich abzuwägen. Er hat vom 1. Jänner 1822 bis 30. September 1857 über 525 Fälle entschieden Hier folgt übersichtlich, in wie viel Fällen für die Mitglieder als Kläger, und in wie vielen für die Verwaltungsräthe der die verschiedenen Genossenschaften repräsentirenden Präsidenten als Beklagte entschieden wurde.

Klagesachen.	Für die Administration.	Für das Mitglied.	Zusammen.
Vereinbart, modificirt . .	55	56	111
Durch Vermittlung des großen Rathes	10	11	21
Cassirt	—	55	55
Bestätigt und zurückgewiesen .	199	—	199
Ertheilte Bescheide . . .	—	139	139
Zusammen . . .	264	261	525

Von 525 Verbescheidungen sind 261 den Klägern günstig und bei 264 Fällen gewannen die Administratoren. Ebenso ist festgestellt, daß das Verhältniß der Kläger jährlich höchstens 1 : 324 ist. Es wird sich schwerlich ein besserer Beweis für die Trefflichkeit einer Institution beibringen lassen.

Man darf sich deßhalb nicht wundern, wenn die Versicherungsvereine von Tag zu Tag beträchtlich an Ausdehnung gewonnen haben und noch gewinnen. Am 23. Dez. 1831 hatten sich ihrer dreißig dem Wohlthätigkeitsvereine angeschlossen; 1842 belief sich diese Ziffer auf acht und vierzig; im Jahre 1857 hatte sie sich in Folge der freien Wirksamkeit, die der große Rath genoß, verdreifacht, und man zählte in Marseille und dessen Umgebung, oder im Departement der Rhone-Mündungen, 147 Vereine, die sich der nemlichen Jurisdiction unterstellten. 13,000 Arbeiter, unter 40,000, die aus eigenem Antriebe und ohne Aufmunterung von Seite der Staatsgewalt beigetreten waren, bewiesen sonnenklar, daß solche Institutionen in den Sitten und Gebräuchen der Stadt Marseille sozusagen festgewurzelt sind. Die Zahl der unterstützten Personen darf man auf 50,000 anschlagen, da die meisten Vereinssatzungen die Hilfe durch Beischaffung von Arzt und Medicin auch auf Frauen, Kinder und Greise ausdehnten. Von allen Anziehungsmitteln wurde dieses für das mächtigste erkannt. So bewog das Gefühl kindlicher Liebe oder eine eben geschlossene Ehe junge und kräftige Mitglieder von selbst zum Eintritt in den Unterstützungsverein.

Der Monatsbeitrag der Mitglieder besteht in 1 Fr. 75 C. Einige Vereine steigerten ihn auf 2 Fr., um das für Unfälle angelegte Kapital zu vergrößern, und sie fuhren wohl dabei. Fast alle sehen in der Ueberwachung, welcher die Verwaltung dieser Gelder unterstellt ist, und in der Gutheißung der Acten von Seite einer höheren Behörde, die ihr volles Vertrauen besitzt, weil sie ihrer freien Wahl ihr Dasein verdankt, die Gewähr eines dauerhaften und festen Bestandes. Die Thatsachen berechtigen zu der Behauptung, daß im Allgemeinen jene Vereine, bei welchen diese Ueberwachung durch die Nachlässigkeit der Verwalter unterlassen wird, alsbald finanzielle Krisen zu befahren haben. Der große Rath bemüht sich immer, den in Noth gerathenen Associationen, die ohne Schuld sind, beizuspringen, und machte mehrmals aus eigenem Antriebe Vorschüsse, um ihre Wiederherstellung oder ihre Reorganisation zu erzielen. Uebrigens konnte man während der Jahre 1835, 1837, 1849, 1854 und 1855 deutlich sehen, wie selten diese Fälle sind. Trotz des Hereinbrechens der Cholera halfen die Hilfsvereine allen Forderungen der Lage ab. Keiner ging zu Grunde und keiner ließ sich von der Furcht übermannen. Die Arbeiter beeilten sich um die Wette, jene zu besuchen, und bei ihnen zu wachen, die sie mit gutem Rechte ihre Väter nennen konnten.

Es drängt sich naturgemäß die Frage auf, ob wir da nicht das Muster und den Typus der alten Corporationen haben ohne deren Mißstände und ohne die fiscalischen Maaßregeln, die ihren Ruin herbeiführten. Doch lassen sich solche Elemente der Ordnung und der Disciplin und ein so vollkommener Geist der freien Unterwerfung unter die Autorität nicht an einem Tage schaffen. Die Utilitätsmoral ist unvermögend, so etwas zu erklären. Offenbar wäre dieser Bau längst zerfallen und hätte sich nur mit Hilfe der Staatsgewalt erhalten, wäre er nicht durch die Einheit der Religion und die Gemeinsamkeit des Glaubens fest gegründet geblieben, ungeachtet der gewaltsamen politischen Erschütterungen und der Macht der zerstörenden Principien, die nur zu häufig im Schooße

der abendländiſchen Völker um ſich greifen. — „Schon im ſechzehnten Jahrhunderte, ſagt der Geſchichtsſchreiber des großen Rathes, vergeudeten die meiſten Verbrüderungen der Arbeiter-Aſſociationen, die ſich in der Abſicht, nothleidende Brüder zu unterſtützen, gebildet hatten, ihre meiſten Einnahmen mit Zunftgelagen und Aufwand aller Art. . . Gerade ſo geht es auch heutzutage in jenen Vereinen, wo man ſich von der religiöſen Grundlage lostrennt, die ſie allein erhalten kann.“ — „Die Vereine zu gegenſeitiger Hilfe, ſagte im Jahre 1849 die Handelskammer von Marſeille, ſind durchaus chriſtliche Inſtitutionen, und die meiſten ſtehen unter dem Schutze eines Heiligen. . . .“ Schon die feierliche Errichtung einer ſolchen Societät iſt für die Arbeiterbevölkerung der abgelegenſten Gemeinde ein wahrer Feſttag, deſſen bloße Erinnerung die Familien immer wieder in freudige Stimmung verſetzt. Die Mitglieder in ihrer ſchönen Tracht, mit Muſik an der Spitze und mit fliegender Fahne, begeben ſich zum Eingange des Dorfes und begrüßen die Delegirten des großen Rathes. Der Zug bewegt ſich in die Kirche, wo der Pfarrer den Segen des Himmels auf das beginnende Werk herabfleht. Hierauf geht es zum Orte, wo die Sitzungen ſtattfinden. Da werden die herkömmlichen Formalitäten vollzogen. Schon iſt es vollends dunkel geworden, und die Arbeiter der Gemeinde haben ſich noch immer nicht von ihren Brüdern aus Marſeille trennen können, die ſie bis zur Grenze des Bezirks begleitet haben und die noch einen Weg von mehreren Meilen machen müſſen. Die Erfahrung hat unwiderleglich dargethan, welch ein nützlicher und anſpornender Einfluß von den Aſſociationen auf die Arbeiter der Dörfer ausgeübt wird. Die Begeiſterung für den Glauben und chriſtliche Liebe rief gleiche Hilfsvereine, aus Landbebauern beſtehend, ins Leben, worin ſich die Familien, im Falle das Haupt einer ſolchen erkrankt, in Beſtellung der Felder behilflich ſind. Ich muß noch anführen, daß der große Rath am 26. Februar 1837 aus eigenem Entſchluſſe den heil. Vincenz von Paul zu ſeinem Patron erwählt hat, daß ſeine dreihundert Mitglieder ihr Lieblingsfeſt jährlich in der Kirche

Saint-Canat zu Marseille feiern und daß ihnen bei der allgemeinen Prozessionen ein Ehrenplatz eingeraümt ist, wobei sie Schilde mit dem Stadtwappen tragen.

Neben diese Thatsachen wollen wir zum Schlusse andere setzen, die es uns ermöglichen, ihre sociale Tragweite zu ermessen. Während der Krisis des Jahres 1848 und der folgenden waren mehrere Mitglieder der Hilfsvereine gezwungen, bei den Nationalwerkstätten Arbeit zu suchen. Und hier brachten sie all ihren Einfluß und all ihr moralisches Ansehen zur Geltung, um viele Arbeiter von den Ideen des Umstuzes abwendig zu machen. Die Anwesenheit eines Vereinsmitgliedes bei einem Aufruhre hätte unfehlbar seine Ausstoßung aus dem Vereine zur Folge gehabt.

Man hüte sich, eine solche Drohung für einen Eingriff in die Freiheit des Mitgliedes zu halten. Eine Genossenschaft, deren Grund wesentlich die Liebe ist; die vor Allem darnach trachtet, ihren Zweck zu erfüllen, und die sich von jeder Einwirkung politischer Wechselfälle fern halten will, um im Stande zu sein, allen ihren Mitgliedern getreu helfen zu können, darf wohl allen ihren Mitgliedern unter Androhung, alle Gemeinschaft mit ihnen abzubrechen, einen Schritt untersagen, der den ganzen Verein compromittiren könnte. Da jedes Mitglied beim Eintritte in den Verein hievon verständigt wird, so hat es auch von vorne herein sich dem Urtheile unterzogen, das es in einem solchen Falle treffen würde.

Uebrigens hat die Wirklichkeit sattsam gezeigt, wie strenge die Mitglieder es mit den Pflichten nehmen, die ihnen dadurch auferlegt wurden. Von fünftausend Mitgliedern, die zu Marseille in Folge der Dezembereignisse von 1850 eingezogen wurden, waren nur drei Mitglieder der Vereine zur gegenseitigen Unterstützung, und von diesen durften zwei nach einem Monate zu ihrem häuslichen Herde zurückkehren.

Anmerkung E.

(Zu Seite 430 des II. Bandes.)

Das Patronat über die Spitzenklöpplerinnen in den Sevennen zum Unterſchiede von den Stickerinnen in den Vogeſen, welche eines ſolchen entbehren. Von Michel. (Auszug aus der XX. Monographie der Arbeiter in beiden Welten.)

Die Spitzeninduſtrie im Departement der Haute-Loire bietet zahlreiche Vergleiche mit den Sickereien in den Vogeſen. Wie letztere wird auch erſtere von Frauen und Mädchen im Innern der häuslichen Wohnungen betrieben.

Sie erheiſcht nur Arbeitswerkzeuge von ſehr untergeordnetem Werthe und äußerſt unbedeutende Kapitalsvorſchüſſe.

Sie iſt verbreitet in den Dörfern und zerſtreuten Wohnhäuſern einer bergigen und armen Gegend.

Endlich iſt ſie bezüglich der Preisbeſtimmung der Handarbeit, der Verkaufsweiſe der Producte, der Stellung der Arbeiterinnen zu den Unternehmern und Kaufleuten ganz ähnlichen Bedingungen unterworfen.

Und dennoch weist dieſe Induſtrie bei faſt gleichen Bedingungen nicht ſo bedauerliche Vorkommniſſe auf, wie ſie bei der Stickerei in den Vogeſen nicht in Abrede geſtellt werden können.

Die Sitten erhalten ſich in den Familien in der Regel rein, das Betragen der Arbeiterinnen iſt ehrbar und züchtig. Man kann ihnen nicht jene Sucht nach Luxus, Putz, Geſellſchaft, Vergnügen zum Vorwurf machen, welche den Stickerinnen der Vogeſen ſo häufig den Weg zu ſchlechter Aufführung bahnen.

Außerdem erfreut ſich dieſe Induſtrie ſeit langer Zeit eines glücklichen Fortganges, ungeachtet der zeitweiligen Revolutionen, welche die politiſche und induſtrielle Welt erſchüttern.

In Velay besteht sie seit dem Ende des vierzehnten Jahrhunderts. — Von 1620—1630 verpflanzte sie P. Regis, der seitdem unter die Zahl der Heiligen versetzt wurde, in die Berge der Sevennen und der Haute-Loire in so viele Orte, als er auf seinen Missionsreisen besuchte. Er erwies sich als der besondere Protector der Spitzenklöpplerinnen, und trug mächtig dazu bei, das Verbot des Parlaments von Toulouse zu mildern, das unter strenger Strafe den Gebrauch der Spitze bei den Kleidern der Frauen untersagte und damit dieser von dem Missionär geförderten Industrie den Todesstoß drohte.

Im Jahre 1793 ruinirt hob sich die Spitzenfabrication 1800 aufs Neue und nahm auf den Ausstellungen von 1801 und 1806 einen ehrenvollen Platz ein. Im Jahre 1816 durch die Verträge, welche damals Frankreich aufgezwungen wurden, vielfach gehemmt, indem die französischen Spitzen nicht außer Landes durften, während die Einfuhr fremder Spitzen fast frei blieb, hatte sie noch viel von der Concurrenz der Tüllstickerei zu leiden, welche einige Jahre später erfunden wurde. Ungeachtet dieser Hindernisse und Wechselfälle gewann sie namentlich seit dem Jahre 1830 an Festigkeit und Ausdehnung. Die Ausstellungen von 1839 und 1844 beweisen diesen Fortschritt und Erfolg.

Wenn durch die Revolution von 1848 diese Industrie einen Augenblick vernichtet scheint, nimmt sie bald wieder einen raschen und neuen Aufschwung durch die Betriebsänderung, welche sie ihren Arbeiten zu geben wußte. An Stelle der theuren Leinenspitzen, die keinen Käufer mehr fanden, fertigte sie bald wollene, bald gemischte Spitzen, lebhafte Muster von Wolle oder Seide, und alle Arten von reichen und großausgeführten Mustern. Dank dieser schleunigen und geschickten Umgestaltung gewann sie neuen Aufschwung und erfreut sich heute eines Wohlstandes, wie nie bisher. Der Preis für die Handarbeit erhöhte sich in dem Verhältnisse, als die Arbeit zart war. Der Taglohn einer Arbeiterin, der vor 1848 durchschnittlich nicht über 40—50 Cent. betrug, stieg im Jahre 1852. auf 3—4 Fr. und belaüft sich heutzutage auf 1 Fr. bis 1 Fr. 50 C.

Die Producte dieſer ſo umgeſtalteten Induſtrie nahmen auf der Weltausſtellung von 1855 eine ehrenvolle Stellung ein. Dieſer auffallend günſtige Erfolg wurde zum Theil durch Bemühungen eines erlauchten Fabricanten zu Puy, Namens Theodor Falcon, ermöglicht, dem das Muſeum der Stadt Puy eine koſtbare Gallerie verdankt, die ausſchließlich für Spitzenfabricate beſtimmt iſt. Dieſe Spitzengallerie iſt nirgends beſſer am Platz, als in einer Stadt, welche der wichtigſte Mittelpunkt dieſes Induſtriezweiges nicht blos in Frankreich, ſondern auch im Ausland iſt. Man bekommt eine Idee von dieſer Wichtigkeit, wenn man weiß, daß auf eine Bevölkerung von 300,000 Einwohnern des Departement der Haute-Loire mehr als 60,000 Spitzenklöpplerinnen fallen, jene der angrenzenden Departements ungezählt, deren Producte in Puy ihren Mittelpunkt haben.

Dieſe Bevölkerung ſcheint ſich übrigens, was Wohnung und Lebensweiſe anbelangt, in der nämlichen Lage zu befinden, wie jene der Vogeſen. Sie iſt ſehr zerſtreut. Die meiſten Gemeinden beſtehen aus höchſtens 50—80, manche auch aus 130 Familien und ſind 7, 8, 9 bis zu 12 Kilometer vom Hauptorte entfernt.

Man ſieht, die Geſtalt beider Ländergebiete iſt ſich ſo ziemlich ähnlich. Dieſe Aehnlichkeit zeigt ſich auch in der Lebensweiſe der Bewohner, im Betrieb der Induſtrie, in den Beziehungen, zu welchen dieſe Induſtrie Anlaß gibt. Woher kommt nun doch der Unterſchied, welcher zwiſchen dieſen beiden Induſtriezweigen obwaltet? Warum hat der Wohlſtand des einen den Prüfungen widerſtanden, die über ihn hereingebrochen, und warum entwickelt er ſich mit jedem Tage mehr? Was bewahrt die Spitzenklöpplerinnen der Haute-Loire vor Sittenloſigkeit und ſchlechtem Betragen, denen unter den Stickerinnen der Vogeſen ſo viele zum Opfer fallen?

Die erſte und Haupturſache liegt meines Erachtens in einer Inſtitution, auf die ich im Folgenden näher eingehen will; ihr wohlthätiges Wirken könnte ohne große Schwierigkeit auch auf die Stickereiinduſtrie der Vogeſen ausgedehnt wer-

den. Um diese Ansicht oder vielmehr diese Hoffnung zu rechtfertigen, muß ich auf den Ursprung dieser Institution zurückgehen und sie auf der Bahn ihrer Entwicklung Schritt für Schritt verfolgen.

Im Jahre 1665 weihte sich ein Mädchen von Puy auf den Rath und unter der Leitung ihres Beichtvaters des Seminardirectors Abbé Tronson, dem Unterrichte der Kranken, Dienstboten und armen Mädchen ihrer Vaterstadt. Sie besuchte dieselben entweder in ihren Wohnungen oder in den Spitälern, oder versammelte diejenigen, welchen dies möglich war, an bestimmten Orten. Noch andere fromme Mädchen verbanden sich mit ihr zu gleichem guten Zwecke. So bildeten sie, ohne jedoch Anfangs ein Gelübde abzulegen, eine religiöse Congregation unter dem Namen Demoiselles de l'instruction, — Frauen vom Unterricht —. Diese Congregation beschäftigte sich vorzugsweise mit den Spitzenklöpplerinnen, deren Zahl in der Stadt Puy überaus groß war.

Diese Industrie wurde damals in folgender Weise betrieben. Die Arbeiterinnen auf dem Lande hatten die Gewohnheit, den Winter in Puy zuzubringen, um sich ausschließlich mit Fabrication von Spitzen zu beschäftigen und um ihre Producte leichter verwerthen zu können. Sie vereinigten sich und arbeiteten in großen Häusern der oberen Stadt, die ihnen gegen sehr wohlfeilen Miethzins überlassen wurden.

Mademoiselle Martel verschaffte sich Zutritt zu ihren Arbeitslocalen und überredete sie, einer Regel zu folgen, die ihnen ohne irgend welchen Zeitverlust die Gelegenheit bieten würde, sich zu unterrichten, ihre Arbeit zu heiligen und sogar durch Beimischung einer gewissen Erholung zu fördern. „Sie lehrte ihnen, sagt Abbé Tronson in dem Leben der Mademoiselle Martel, lesen, fromme Lieder singen, unterwies sie in den Lehren und Gebeten der Kirche und hielt ihnen Vorlesungen, die ihren Fassungskräften angemessen waren und von ihr erklärt wurden.“ Jede Gruppe von Arbeiterinnen wurde in ihrer Abwesenheit von einer eigens hiezu bezeichneten Ar-

beiterin geleitet und besaß eine Schule für die jüngeren Mädchen des Quartiers.

Mademoiselle Martel beschäftigte sich nicht blos mit dem Unterricht der Arbeiterinnen; ihre thätige Sorgfalt erstreckte sich auch auf die materielle Wohlfahrt und die industriellen Interessen derselben. Um ihnen Zeit zu ersparen, nahm sie es sogar über sich, sie mit dem Nöthigen zu versehen, über die Zubereitung der Speisen zu wachen, und selbst ihre Spitzen zu verkaufen.

Es scheint, daß dies der heiklichste und schwierigste Punkt des ganzen Unternehmens mit diesen unglücklichen Arbeiterinnen war, weil diese bereits viel von der Ausbeutung der auf ihre Producte speculirenden Zwischenhändler zu erdulden hatten. Auch Mademoiselle Martel, die sich auf dieses Geschäft sehr gut verstand, „denn sie verkaufte, sagt ihr Geschichtschreiber, immer besser und schneller, als die andern," machte sich nur mit einer gewissen Bangigkeit daran. Jedesmal, so oft sie auf den Spitzenmarkt ging, setzte ihr Geschichtschreiber bei, unterließ sie es nicht, sich dem P. Regis zu empfehlen, der kurz vorher im Rufe der Heiligkeit gestorben war und in seinem Leben ebenfalls dieses gute Werk übte.

Inzwischen entfaltete sich die kleine Congregation mit reißender Schnelligkeit. Die Zahl der Frauen wurde bald groß genug, daß sich mehrere von ihnen in die benachbarten Dörfer begaben und dort Versammlungen zum Zwecke des Unterrichts halten konnten.

Als sie aber durch diese Ausflüge zu sehr in Anspruch genommen wurden, dachten sie daran, zu demüthigen Lehrerinnen ihre Zuflucht zu nehmen, welche von ihnen unterrichtet, unter Aufsicht der Pfarrer sich in Städten und Dörfern, die keine Schule hatten, niederlassen sollten. Das Volk bezeichnete diese Helferinnen mit dem Namen „fromme Schwestern"-béates-, der ihnen bis zum heutigen Tage geblieben ist.

Die frommen Schwestern gehören nicht zur Congregation der Frauen; sie bilden eine besondere Genossenschaft unter dem Gehorsam und unter Leitung der Oberin der

Frauen; es steht ihnen immer frei, zurückzutreten, obschon es sehr selten vorkommt, daß sie von dieser Freiheit Gebrauch machen.

Die Frauen wie die frommen Schwestern haben ihr Mutterhaus in Puy. Das Noviziat der Schwestern dauert zwei Jahre, während welcher Zeit sie auf eigene Kosten und oft von der Arbeit ihrer Hände leben müssen, was ihren Studien schadet. Oft kommt ihnen das Haus mit Vorschüssen zu Hilfe, die später nach und nach vermittelst mannigfacher Entbehrungen, außerordentlicher Arbeiten und Ersparungen wieder ersetzt werden.

Nach überstandenem Noviziat werden die frommen Schwestern ausschließlich zum öftesten allein, manchmal zwei zugleich, in die Städte und Dörfer versetzt. Der Geist der Congregation und die Verbindung mit den Frauen werden durch die den Schwestern zur Pflicht gemachte allmonatliche Geistessammlung von einem Tage und durch eine solche alljährliche von acht Tagen in einem ihrem Wohnort zunächst gelegenen Hause erhalten.

Die Bedingungen, um eine Schwester zu bekommen, sind folgende:

1. eine Wohnung von wenigstens zwei Zimmern, die mit keinem Durchgang und keinem andern Servitut belastet ist;

2. für diese Wohnung ein äußerst bescheidenes Mobiliar, unter diesem eine Uhr, um die Stunden der Arbeit zu regeln, eine Glocke, um das Zeichen zum Kommen und Gehen zu geben, ein paar Tücher und zwei vergoldete Leuchter mit Kerzen, um den Traueraltar im Zimmer der Sterbenden aufzurichten;

3. ungefähr zwei Hektoliter Korn zum Lebensunterhalt, Holzvorrath für die Schwestern und die Zusammenkünfte. In einigen Orten fügen die Bewohner zu dieser äußerst geringen Besoldung noch eine Gilt von ein Pfund Butter oder einigen Eiern für jede Familie hinzu;

4. Verpflichtung eines jeden die Schule besuchenden Zöglings zur Anschaffung der erforderlichen Bücher, und, falls er zahlungsfähig ist, Erlag eines monatlichen Schulgeldes von

50 Centimes. Da es viele zahlungsunfähige Zöglinge gibt und die arme Schweſter ſich in Betreff der Zahlung ſelbſt ſehr nachſichtig zeigt, ſo belaüft ſich dieſes Schulgeld für die meiſten aus ihnen durchſchnittlich im Jahre nicht auf 30 Frcs. Mit dieſem beſcheidenen Sold und der Arbeit ihrer Hände müſſen ſie das ganze Jahr hindurch für ihre Nahrung und ihren Unterhalt, für ihre Reiſekoſten zu den monatlichen und jährlichen Geiſtesübungen und endlich für Zahlung der Schuld ſorgen, welche mehrere aus ihnen zur Beſtreitung der Auslagen während des Noviziats zu machen hatten.

Demnach iſt es leicht begreiflich, welch große Mäßigkeit in ihrem Haushalt herrſcht und welche Entbehrungen ſie ſich auferlegen, — Entbehrungen, die niemals unterbrochen werden, denn es iſt ihnen verboten, jemals eine Einladung, ſei es nun zum Pfarrer oder zu den Bewohnern, anzunehmen.

Das ſind die Koſten, welche ſie den Gemeinden verurſachen; und welches ſind nun die Dienſte, welche ſie ihnen leiſten?

Im Sommer um 7 Uhr, im Winter um 8 Uhr begeben ſich die Mädchen beim Zeichen der Glocke in das Haus der Schweſter, das man noch fortwährend Aſſemblée heißt, wie in den erſten Zeiten der Gründung. Die älteren bringen alle ihre Klöppelkiſſen (carreaux) mit und beſchäftigen ſich ausſchließlich mit Arbeit; die jüngern bringen mit ihrem Klöppelkiſſen auch ein Buch mit und wechſeln mit Spitzenklöppeln und Lernen ab. Sie leſen ihre Aufgaben ſchaarenweiſe aus Büchern und Handſchriften, die man kurzweg Papiere nennt.

Während die Hände arbeiten, wechſelt Geſang, Lectüre und Abbeten des Roſenkranzes mit Stillſchweigen in gemeſſener Ordnung.

Um 10 Uhr laütet eine Arbeiterin mit der Glocke, um die Familienmütter aufmerkſam zu machen, daß es Zeit iſt, das Mittagsmahl herzurichten; um ein halb zwölf Uhr erinnert ſie ein zweites Laüten, das Mittagsmahl auf die Felder zu tragen, wo die Väter arbeiten.

Um zwölf Uhr gehen die Mädchen nach Hauſe, um zu eſſen und auszuruhen.

Um ein Uhr kommen sie wieder zur Assemblée, und die Uebungen, Lectionen und Arbeiten werden bis zu einbrechender Nacht fortgesetzt. Dann ziehen sich die Mädchen zurück.

Nach ein- oder zweistündiger Ruhe läutet die Schwester von Neuem. Das ist das Zeichen für die Familienmütter und Arbeiterinnen. Sie begeben sich zur Assemblée, wo sie sich um einen Leuchterstuhl gruppiren, auf den eine Lampe gestellt ist, deren schwaches Licht mittelst einiger mit Wasser gefüllter Glaskugeln vermehrt wird. Während der Arbeit betet man den Rosenkranz, oder singt fromme Lieder, oder hört eine von der Schwester gehaltene Lesung, oder beobachtet Stillschweigen. Um eilf Uhr schließt das gemeinschaftlich verrichtete Abendgebet den Tag.

Bei diesen Versammlungen haben Ammen, schwangere Frauen, Mädchen, die irgend ein Aergerniß geben, keinen Zutritt. Aus letzterer Ursache ausgeschlossen zu sein, gilt für eine große Schande; aber dergleichen Beispiele sind, wie Dunglas bemerkt, der vermöge seiner Stellung gut unterrichtet ist, sehr selten.

An Sonn- und Festtagen versammelt die Schwester die Mädchen, führt sie in die Pfarrkirche und von da wieder ins Dorf zurück. Nach dem Essen ruft sie dieselben von Neuem zusammen, läßt sie Rechenschaft ablegen über den in der Kirche genossenen Unterricht, ertheilt ihnen einige Rathschläge und begleitet sie dann bis zum Abend auf ihren Spaziergängen. Ist das Wetter sehr ungünstig und unterbricht der Schnee alle Verbindung, dann versammeln sich die Bewohner im Hause der Schwester, und bringen die Stunden des Gottesdienstes mit Gebet oder einigen Uebungen der Frömmigkeit unter Leitung der Schwester zu.

Man sieht, das Haus der Schwester ist nicht blos eine Schule, sie ist auch eine Werkstätte, sie ist sogar ein Ersatz für die Pfarrkirche.

Endlich ist es ein Haus der Liebe; denn die Schwester besucht die Armen und Kranken, wacht darüber, daß diese letzteren anständig gepflegt werden, bereitet sie zum Empfang der

Sterbſacramente vor, ſteht ihnen im Todeskampfe bei und ſchließt ihnen die Augen. Vor der Ankunft des Prieſters eilt ſie in das Haus, richtet den Altar her, auf welchem die heilige Wegzehrung niedergelegt wird, zündet die oben erwähnten Kerzen an, und bedeckt die Wände mit weißen Tüchern, die ſie für dieſe Ceremonie bereit hält; nur das Wachen beim Kranken iſt ihr unterſagt, um ihre Kräfte für die Tagesarbeit zu ſchonen. Aber ſie beſtimmt abwechſelnd zur Nachtwache zwei Mädchen, wenn die kranke Perſon eine Frau iſt, und zwei verheirathete Frauen, wenn ſie ein Mann iſt.

Wenn man nicht die Wunder chriſtlicher Liebe und der daraus hervorgehenden Hingabe kennen würde, müßte man zweifeln, ob es Angeſichts einer ſolchen Exiſtenz, die im gegenwärtigen Leben nur die Ausſicht auf einen Tod in einem Spital hat, viele ſolcher Töchter geben könne, die ſich entſchließen, dieſen ſchmerzlichen Weg zu betreten und auf ihm bis zum Ende zu verharren. Und dennoch iſt dem alſo; und dennoch ertragen die Schweſtern eine ſolche Lage nicht blos mit Geduld, ſondern lieben ſie, klammern ſich an dieſelbe an und weigern ſich, ſie jemals zu verlaſſen.

Dunglas, der ehemalige Vorſtand der Academie in der Haute-Loire, drückt ſich folgender Maſſen aus: „Trotz dieſer läſtigen Verhältniſſe gibt es viele unter dieſen heiligmäßigen Töchtern, ſelbſt unter denen, die Beſtallungsbriefe erlangt haben, und ihrer ſind ſehr viele, welche beſſere Poſten, die man ihnen mit Genehmigung der Generaloberin antrug, Poſten, die ihnen ein Einkommen von 400, 500 und ſelbſt 600 Francs mit dem Rechte eines Ruhegehaltes ſicherten, geradezu ausſchlugen. Andere haben zuerſt angenommen, aber im Augenblicke der Trennung brach ihnen das Herz. Wie wollen Sie, ſagte eine zu mir, daß ich den Muth haben ſoll, meine Kinder zu verlaſſen; weile ich doch in ihrer Mitte ſchon ſeit dreißig Jahren!“

Dieſe ſo nützliche und ſo beſcheidene Körperſchaft wächſt und entwickelt ſich im Verhältniſſe zu den Wohlthaten, welche

ſie ausſpendet, und im Verhältniß zu dem Verlangen, das die Ortsbewohner nach ihren Dienſten an den Tag legen.

Im Jahre 1853 belief ſich die Zahl der frommen Schweſtern unter Leitung der Frauen vom Unterricht bereits auf mehr als 1,100, von denen 756 in der Haute-Loire angeſtellt waren. Die andern waren in den Departements von Cantal, Puy-de-Dome, der Loire, Rhone, Saone-Loire und in anderen entfernteren Departements, z. B. der Charante-Inferieure zerſtreut. Ihre Zahl iſt ſeitdem noch gewachſen.

Aber die Congregation der Frauen vom Unterricht iſt nicht die einzige, welche ſich der frommen Schweſtern bedienen. Andere religiöſe Frauenorden, wie die vom dritten Orden des hl. Dominicus, von der Kreuzerhöhung, vom Berg-Carmel haben nach dieſem Mittel gegriffen, von deſſen Nutzen Zeit und Erfahrung Zeugniß gegeben. Sie waren ſorgfältig bemüht, ſich Helferinnen der nämlichen Art zu verſchaffen und ließen ihnen den Namen, welchen Sprache und Dankbarkeit des Volkes ihnen beigelegt hatte. Es gibt alſo außer den Frauen vom Unterricht eine ſehr beträchtliche Zahl von Schweſtern, welche die nemliche Regel befolgen und gleiche Dienſte leiſten.

Dieſe Dienſte ſind verſchiedener Art; wir wollen uns hier nur an jene halten, welche die Spitzeninduſtrie zum Gegenſtande haben und deren ununterbrochene Fortdauer dadurch, daß ſie die Arbeiterinnen vor den Gefahren der Stickereien in den Vogeſen bewahrte, mächtig zu den Verbeſſerungen beigetragen habe, durch welche der glückliche Beſtand der Spitzeninduſtrie in der Haute-Loire gegründet und in Blüthe erhalten wurde.

So iſt, wie wir geſehen haben, die Schweſter nicht blos Lehrerin der Mädchen, ſie iſt auch Meiſterin in Erlernung der Klöppelkunſt, aber eine ſolche Meiſterin, die ihre Lehrmädchen nach vollbrachter Lehrzeit nicht verläßt. Die Schülerin beſucht auch als Arbeiterin noch fortwährend das Haus der Schweſter. Sie kommt dahin nicht blos zum Zweck der Arbeit, ſondern auch zum Zweck ihrer Vervollkommnung, zur

Erlernung der Aenderungen, welche durch die Bedürfnisse der Mode in dieser ganz weiblichen Arbeit häufig eintreten müssen. Sie findet in der Schwester eine schätzbare Helferin für alle Beziehungen, welche sie mit Unternehmern und Kaufleuten nothwendig anknüpfen muß.

Dieses Eingreifen der Schwester wird sowohl von Seite der Arbeiterin, als von Seite des Fabrikanten mit gleicher Bereitwilligkeit angenommen; — von Seite der Arbeiterin, weil sie ihre Interessen vertreten, ihre Sittlichkeit geschützt sieht, von Seite des Fabrikanten, weil die Schwester über die gute Ausführung der Arbeit wacht und für Genauigkeit und Rechtschaffenheit der Arbeiterin Bürge ist. Damit sind aber auch die meisten Schwierigkeiten, Klagen und Zeitverluste, welche in dem Handel der Stickereien so viele Verlegenheiten und so großen Schaden bringen, bei der Spitzenfabrication glücklich umgangen.

Noch mehr, die Schwestern leiten in Puy eine besondere Schule zur Erlernung des Spitzenklöppelns, deren Gründung und Einrichtung ebenfalls nützliche Wege für die Hebung der Stickereien bieten könnten. Zu diesem Zwecke glauben wir hier einige Einzelnheiten über dieses Etablissement hervorheben zu sollen.

Im Jahre 1854 haben die Frauen von der Barmherzigkeit mit Genehmigung und Hilfe des Präfecten Chevremont für die armen Kinder der Stadt Puy eine Spitzenklöppelschule gegründet.

Hundert Mädchen sind dort kostenfrei versammelt, um das Spitzenklöppeln zu lernen und eine sittliche und religiöse Erziehung zu genießen. Diese Schule wird von drei Schwestern, gewandten Arbeiterinnen, unter Leitung einer Frau von der Barmherzigkeit und unter Aufsicht zweier Präsidenten aus verständigen Spitzenfabrikanten versehen.

Im Jahre 1856, also blos zwei Jahre nach der Errichtung der Schule, erreichte das Ergebniß der Arbeit dieser Kinder die Summe von nahezu 10,000 Fr., welche unter die Väter zur Unterstützung ihrer Familien vertheilt wurden.

Ueberdieß erhielten sie zwei Medaillen bei der Weltausstellung.

Diese für den guten Stand der Localindustrie und für die Hilfe der armen Familie so günstigen Resultate kosten der Stadt nur einen jährlichen Zuschuß von 900 Fr., wozu noch einige freiwillige Gaben kommen. Es ist zu bedauern, daß die Geringfügigkeit dieser Hilfsmittel auf die Entwicklung dieser Lehrlingsschule hemmend einwirkt und ihre Zukunft ungewiß macht.

Ich entnehme diese Angaben einem Berichte Falcon's am Ende des Jahres 1856, welcher der Nützlichkeit dieser Stiftung folgendes Lob spendet:

„Durch glückliche Berechnung erzielen die Frauen von der Barmherzigkeit ein vollständig neues und befriedigendes Resultat: ihre Zöglinge erlernen nicht blos eine gute Verfertigungsart der Spitzen, sondern erlangen zugleich in diesem schätzbaren Hause eine sittliche und religiöse Erziehung, welche man in der Regel nur den Kindern der wohlhabenden Arbeiterklasse zuwendet. Diese Frauen haben mit einem Wort ein wahres Unterrichtshaus geschaffen, das mehr, als die übrigen, denen, die es besuchen, pecuniären Vortheil bietet. Dieser Vortheil belaüft sich Alles in Allem auf ungefähr zweihundert Francs wöchentlich, auf 9 bis 10,000 Fr. jährlich, und wird unter die Familien der Kinder je nach der Arbeit dieser letzteren vertheilt."

Falcon war von dem günstigen Einflusse derartiger Schulen auf den glücklichen Fortgang der Spitzenindustrie so sehr überzeugt, daß er die Errichtung derselben an Orden, welche sich heutzutage dieser Wohlthat erfreuen, nach besten Kräften begünstigte.

Er war mit sich im Klaren, daß das Eingreifen der an die Spitze dieser Arbeiten gesetzten Schwester in Verbindnng mit dem Unterricht das wirksamste Mittel werden müßte, den so häufigen Schwierigkeiten vorzubeugen, welche zwischen den Arbeiterinnen und Patronen bei Ab-

nahme der Producte und bei Regelung der Handarbeitspreise entstehen.

Die Zeit hat diese Hoffnungen verwirklicht. Robert Faure, der Chef eines sehr ansehnlichen und geachteten Hauses der Spitzenfabrication in Puy, versicherte uns jüngster Tage, daß die Dazwischenkunft der Schwestern, der Oberinnen der Convente, die heutzutage an allen diesen Orten sich sehr vermehrt haben, die Beziehungen zwischen Fabrikanten und Arbeiterinnen ungemein erleichtere und den ersteren die beträchtlichsten Aufträge in kurzer Zeit ermögliche. Darum wenden sich auch die Fabrikanten direct an die Schwestern. Diese nehmen Kenntniß von der Arbeit, bestimmen darnach den Preis der Herstellung und wachen über die Ausführung derselben.

Dieser schätzenswerthen Thätigkeit der Schwestern ist es auch zu danken, wie Robert Faure unumwunden behauptet, daß sich die Spitzenindustrie so vollständig und schnell umgestalten und in ihrer neuen Richtung einen so hohen Grad von Wohlfahrt, deren sie sich gegenwärtig erfreut, erreichen konnte.

Es ist in der That sehr merkwürdig, daß eine so beträchtliche und so weit verbreitete Industrie in weniger als drei Jahren ihr altes Verfahren vollständig aufgeben, ganz verschiedene Producte schaffen und von Anfang an mit den angesehensten Fabriken Frankreichs und Belgiens rivalisiren konnte. Dies allein genügt, um die ausgezeichneten Grundlagen ihrer Organisation und die nicht weniger ausgezeichneten Eigenschaften ihrer Arbeiterinnen klar an den Tag zu legen. Was sie vor Andern auszeichnet, ist nach Falcon und Robert Faure nicht blos ihre Sittsamkeit, ihre gute Aufführung, ihr Eifer und ihre Ausdauer bei der Arbeit, sondern auch eine wunderbare Gelenkigkeit der Finger, eine Schnelligkeit in der Ausführung ohne Gleichen und eben darum eine bemerkenswerthe Geschicklichkeit, den wechselnden Anforderungen der Mode zu genügen, indem sie schleunigst alle Arten der verschiedensten und schwierigsten Spitzen herstellen.

Und das Alles, ihre ganze Erziehung ist vollständig ein Werk der Assemblée und der Schwestern. Die Schwester unterrichtet und erzieht sie zu guten Arbeiterinnen.

Die Schwester wacht über ihr Betragen und ihre gute Aufführung.

Die Schwester nimmt ihr Interesse in die Hand und beseitigt alle gefährlichen oder sträflichen Beziehungen mit den Fabrikanten.

Sind das nicht gerade die drei Uebel, welche bei der Stickereiindustrie in den Vogesen aller Welt in die Augen fallen und den Untergang dieser Industrie bedrohen?

Unwissenheit und schlechtes Betragen der Arbeiterinnen,

Mißbrauch von Seite der Fabricanten,

und beständiger Streit wegen des Preises der Handarbeit und der Bedingungen der Ausführung!

Die Einführung der Schwestern oder eines andern Ordens mit der nämlichen Regel in den Vogesen müßte das beste Heilmittel gegen die Uebel sein, deren Beschreibung ein so trauriges Gemälde vor unsern Augen entworfen hat.

Inhaltsverzeichniß.

Viertes Buch.

Von den Grenzen, welche die göttliche Vorsehung der Productivkraft der menschlichen Arbeit gesetzt hat.

I. Kapitel.

Seite

Die Gütererzeugung erhebt sich nur langsam zum Gleichgewicht mit dem Bedürfnisse der großen Menge und die Producte vermehren sich nicht immer im Verhältnisse zur Zahl der Producenten.

Die Beschränkung der gütererzeugenden Thätigkeit des Menschen durch den Widerstand der äußeren Natur ist eine allgemein bestehende Thatsache im Bereich des materiellen Lebens. Gründe dieser Beschränkung 3

Die Lehren, durch welche man zu behaupten versucht, daß durch eine größere Dichtheit der Bevölkerung die Production in entsprechendem Maaße erleichtert werde, sind eine nothwendige Folge jeder Philosophie, welche die unbegrenzte Entwicklung der Genüsse als Ziel der Menschheit setzt 12

Die Streitfrage, welche sich über diese beiden Sätze unter den Staatswirthschaftslehrern entspannen, ergibt als unbestreitbare Wahrheit den Satz, der mit den Errungenschaften der Wissenschaft und mit der göttlichen Offenbarung im Einklang steht, daß die Menschheit fortwährend, aber immer unter Beschwerden, zunehmen könne 18

II. Kapitel.

Numerisches Wachsthum der Menschheit, ohne daß die an Arbeit an Macht verliert.

Das steige Wachsthum der Bevölkerung ist ein Zeichen und zugleich eine Quelle von Fortschritt und Kraft 20

Seite

Damit ſich eine Geſellſchaft im normalen Zuſtande von Kraft und Wohlfahrt befinde, muß die Zahl der Menſchen und die Kraft der Arbeit nach einem und demſelben Verhältniſſe wachſen . 23

In Geſellſchaften, welche dem Einfluſſe des Chriſtenthums treu geblieben ſind, wird dieſes Reſultat erzielt, aber auf dem Wege, daß die Menſchen immer dem Geſetze des peinlichen Lebens unterworfen bleiben, und in der Weiſe, daß dieſe Schwierigkeit die Quelle der größten von der Menſchheit vollbrachten Fortſchritte wird . 24

Mittel, durch welche dieſes Reſultat erzielt wurde 28

Die chriſtlichen Geſellſchaften finden in ihrer moraliſchen Kraft das Mittel, über die Kriſen, in welche ein vorübergehender Bevölkerungsüberſchuß ſie verwickeln könnte, zu triumphiren . . 31

III. Kapitel.

Ohnmacht des Senſualismus, den Geſellſchaften eine regelmäßige und dauernde Zunahme der Bevölkerung zu ſichern.

Der Senſualismus des Alterthums wie der Jetztzeit treibt die Geſellſchaft durch Vernichtung der Bevölkerung dem Verfalle entgegen 32

Beweiſe hiefür aus den Lehren des Platon und Ariſtoteles. — Beweinenswerthe Verirrungen beider in dieſer Frage . . . 33

Die Malthus'ſche Schule hat es in dieſer Frage auf eine ſchmachvolle Erneuerung aller Schändlichkeiten des Heidenthums abgeſehen . 37

Sociale Conſequenzen des Malthuſianiſchen Materialismus . . 45

Theorien, welche die Löſung dieſer Frage in den Geſetzen der phyſiſchen Ordnung ſuchen 50

Fouriers vorgeſchlagene Löſung, in welcher Ruchloſigkeit das Wort führt, iſt eine ſtrenge Folgerung der ſenſualiſtiſchen Lehre . 52

Von den Gründen, welche befürchten laſſen, daß die modernen Geſellſchaften, wenn ſie in der Entfernung vom Chriſtenthume und in der Hingabe an die Leidenſchaft nach Reichthum beharren, gleich den heidniſchen Geſellſchaften durch Entvölkerung zu Grunde gehen 55

In den heidniſchen Geſellſchaften hat der Triumph des Stolzes und der Sinnlichkeit die Vernichtung der Bevölkerung und damit den gänzlichen Ruin dieſer Geſellſchaften herbeigeführt . . . 67

IV. Kapitel.

Die Lehren und Einrichtungen der kathol. Kirche fördern das Gleichgewicht und den naturgemäßen Fortſchritt der Bevölkerung.

Durch die Keuſchheit in allen Lebenslagen löst die katholiſche Kirche das Bevölkerungsproblem, ſo zwar, daß ſie einerſeits die Aus-

Seite

schreitungen eines untergeordneten Bevölkerungszuwachses, anderseits aber auch die Gefahr der Entvölkerung vermied . . 77

Während die Kirche den Gesellschaften ein stetiges Trachten nach Bevölkerungszuwachs einimpft, entwickelt sie in denselben ohne Aufhören alle Kräfte der Arbeit 78

In Gesellschaften, welche dem göttlichen Gesetze treu anhängen, vermag das Wachsthum der Bevölkerung keine Ursache des Elendes zu sein 80

In den katholischen Gesellschaften des Mittelalters hielten Bevölkerung und Arbeitsmacht gleichen Schritt, so daß aller Wahrscheinlichkeit nach die Bevölkerung in jener Zeit beträchtlicher war, als gegenwärtig, und daß die Lage des Volkes hinsichtlich des zum Leben Nothwendigen wenigstens ebenso gut war, als dies heutzutage in den wohlhabendsten Gegenden der Fall ist . . 80

Der Fortgang der Bevölkerung und des Volksreichthums gerieth in Stillstand, als die katholische Kirche in ihrem Einflusse auf die moderne Gesellschaft geschmälert wurde 86

Wie gab die Kirche dem durch die Laster des Heidenthums entvölkerten Europa das stetige Wachsthum der Bevölkerung? . . . 87

Wie sucht die Kirche durch ihren Unterricht und ihre Einrichtungen einer ungeordneten Ausdehnung der Bevölkerung vorzubeugen? 92

Während der Materialismus das Bevölkerungsproblem durch Unfruchtbarkeit und gesetzlichen Zwang zu lösen sucht, löst es die katholische Kirche durch Fruchtbarkeit und Freiheit . . . 94

Fünftes Buch.

Vertheilung der Arbeitsfrüchte.

I. Kapitel.

Vertheilung des Reichthums im Allgemeinen.

Der Einfluß der menschlichen Freiheit gibt bei der Vertheilung der Reichthümer den Ausschlag 101

In den christlichen Gesellschaften geschieht diese Vertheilung unter der Herrschaft der Principien der Freiheit und des Eigenthums, welche durch das Princip der Liebe gemildert und ergänzt werden 102

Es gibt verschiedene Klassen von Personen, unter welche sich der Reichthum vertheilt 106

Rechtfertigung unseres Verfahrens durch Erklärung der Gesetze, welche bei der Vertheilung der Reichthümer zur Geltung kommen. — Grundregeln dieser Vertheilung 108

Unterschied zwischen der Haupt- und Nebenvertheilung . . . 116

II. Kapitel.

Die Grundrente.

Seite

Nähere Bestimmung der Rente. — Nothwendige Festhaltung des Unterschiedes zwischen den verschiedenen Kategorien von Immobilien, von welchen eine Rente bezogen wird 118

Rente, aus einem Besitzthum, welches durch Landwirthschaft ausgebeutet wird 119

Rente, welche sich aus der Ausbeute von Urproducten ergibt . . 127

Rente aus einem Besitzthum, das der Manufactur und dem Handel zur Ausbeute dient 128

Rente aus Immobilien, die zu Wohnungen verwendet werden . . 129

Ursachen, welche in diesen verschiedenen Fällen bei der Bestimmung der Rentenansätze mitwirken 129

III. Kapitel.

Verhältniß des Arbeitslohnes zum Kapitalszins.

Bei Behandlung der Löhne und Zinsen kann man die Rente unberücksichtigt lassen 130

Der Lohnsatz und Zinsfuß stehen miteinander in inniger Beziehung, so daß der eine sich gegenüber dem andern immer in einer bestimmten Proportion befindet, obgleich jeder seine eigenen Gesetze hat 131

Unterschied zwischen verhältnißmäßigem und wahrem Lohne . . 132

VI. Kapitel.

Vom Arbeitslohne.

Charakteristik des Lohnes 133

Von den Ursachen, welche den gewöhnlichen Lohnsatz eines Landes bestimmen 133

Von den Ursachen, aus welchen die vorübergehenden Lohnschwankungen entspringen 137

Von dem Unterschiede im Lohnansatze unter den einzelnen Professionen und sogar unter den Individuen einer und der nämlichen Profession 139

In welchem Verhältnisse stehen die Löhne zum Preis der Lebensmittel? 141

Vom Einfluß der Arbeiterassociation auf die Löhne 143

Vom Einfluß des Geistes der Liebe auf die Löhne 144

V. Kapitel.

Vom Kapitalseinkommen.

Seite

Der Zins hängt einzig von Angebot und Nachfrage der Kapitalien ab. Man muß den regelmäßigen Zinsanſatz von den vorübergehenden Schwankungen desſelben unterſcheiden . . . 145
Wie läßt ſich der Miethanſatz fixer Kapitalien beſtimmen? . . 147
Von der Erlaubtheit des verzinslichen Darlehens 148

VI. Kapitel.

Gewinn des Unternehmers.

Aus welchen Elementen beſteht der Gewinn des Unternehmers? . 150
Von den Urſachen, welche auf den Anſatz dieſes Gewinnes beſtimmend einfließen 151

VII. Kapitel.

Nebenvertheilung des Gütervermögens, — die Steuern.

Worin beſteht die Nebenvertheilung? 152
Von den nothwendig zu machenden Vorbehalten bezüglich der Anwendung des Werthgeſetzes auf die Beſtimmung des Einkommens bei den mit Arbeiten der geiſtigen Ordnung ſich befaſſenden Klaſſen 153
Charakteriſtik der Steuer 153
Grundſätze, welche bei jedem Steuerſyſtem in Anwendung kommen müſſen 155
Dieſe Grundſätze ſind nichts anderes, als eine Anwendung der Regeln der chriſtlichen Gerechtigkeit, und werden nur in Geſellſchaften geachtet, welche vom Geiſte des Chriſtenthums durchdrungen ſind 159

Sechſtes Buch.

Wohlſtand und Elend.

I. Kapitel.

Ungleichheit in der Beſchaffenheit und den Merkmalen des Elends.

Ungleichheit der Lebenslage und Armuth ſind ſtetige Thatſachen in den menſchlichen Geſellſchaften 163
Das Elend iſt von Armuth verſchieden, und die Menſchheit iſt nicht verurtheilt, ſich demſelben zu unterziehen; nur die Armuth iſt ihr zur Strafe für die Sünde ihres Stammvaters auferlegt . . 164

Seite

Thatsachen für die Behauptung, daß Armuth der allgemeine Zustand der Menschheit ist 165
Charakteristik des Elendes 166
Das Elend hat seinen Ursprung in der geistigen Ordnung und man muß in den Thatsachen dieser Ordnung die Ursachen dafür suchen 168

II. Kapitel.

Das Elend ist in gegenwärtiger Zeit eine Thatsache.

Das Elend breitet sich in dem Maaße aus, als die Principien und Sitten des Industrialismus an Einfluß gewinnen . . . 172
Ungeachtet des seit einem Jahrhundert gemachten Fortschritts in Verbesserung der materiellen Lage behauptet das Elend immer noch einen sehr beträchtlichen Platz 173
Beweise hiefür aus der materiellen Lage der Industriebevölkerung in Frankreich 174
Beweise aus der moralischen Lage dieser Bevölkerung . . . 185
Die Folgen des Industriesystems auf die Lage der großen Menge muß man besonders in England studiren 193
Zeugnisse, welche im Allgemeinen das Factum des Elendes in England darthun 195
Obgleich in England zum Unterschied von Frankreich das Elend in der landwirthschaftlichen wie in der Manufacturindustrie gleich ist, so lohnt es doch der Mühe, beide getrennt von einander zu untersuchen 198
Zeugnisse für die sittliche und materielle Versunkenheit der industriellen Bevölkerung Englands 198
Zeugnisse für die sittliche Verkommenheit und materielle Noth der landwirthschaftlichen Arbeiter in England 207
Der Contrast zwischen dem Reichthum der höheren Stände und der Noth der niederen Klassen erschwert das Elend in England um ein Beträchtliches 212
Das Industriesystem legt allen Klassen in England die Last einer rast- und zügellosen Arbeit auf 214
Der Stolz des Reichthums verursacht in England zwischen dem Armen und Reichen eine Kluft, daß es scheint, als gäbe es zwei fremde und sich befehdende Nationen im englischen Volke . . 216
Eine vorzügliche Ursache des Elends in England besteht darin, daß der protestantische Clerus in England keinen Einfluß auf die Arbeiterklassen ausübt 219
Schreckliche Vernachlässigung der Kinder in England 221
Ohnmacht des protestantischen Englands zur Abhülfe dieser Uebel . 223

III. Kapitel.

Von den Urſachen des Elends im Allgemeinen.

Seite

Allgemeine Ueberſicht der Urſachen des Elends. — Claſſification dieſer Urſachen 225

Individuelle und ſociale Thätigkeit muß zuſammenarbeiten, um dem Elende abzuhelfen 226

Der katholiſche Geiſt bietet das Mittel gegen die allen Geſellſchaften gemeinſamen, ſo wie unſerer Zeit beſonders eigenen Urſachen des Elendes 228

IV. Kapitel.

Von den Urſachen des Elends, welche aus dem allgemeinen Zuſtande der Geſellſchaft hervorgehen.

Allgemeine Ueberſicht dieſer Urſachen 228

Von den Urſachen des Elends, welche mit der allgemeinen Unterlage und der Arbeitsmacht in der Geſellſchaft zuſammenhängen . 229

Muß man Uebervölkerung als eine Urſache des Elendes unſerer Zeit anſehen? 231

Von der übermäßigen Arbeitsdauer 232

Von den Induſtrie- und Handelskriſen und dem Uebermaaß der Concurrenz 243

Vom Zuſtand der Trennung, Theilnamsloſigkeit und Abſperrung der Einen in Anſehung der Andern, der Herren und Arbeiter und von der Ausbeutung der letzteren durch die erſteren . . 247

Das Geſetz iſt ohnmächtig, gegen dieſe verſchiedenen Urſachen des Elendes zu kämpfen; ſie können nur durch eine Umkehr der Sitten bekämpft werden 252

V. Kapitel.

Von den Urſachen des Elends, die aus der Beſchaffenheit der Induſtrie hervorgehen.

Man muß hier Induſtriearbeit und Landwirthſchaft unterſcheiden . 253

Unterſchied zwiſchen der alten häuslichen Induſtrie und der modernen Großinduſtrie, zwiſchen der Fabrik und Manufactur . . 254

Vom Umſchwung im Induſtrieverfahren 256

Von der Anhäufung der Bevölkerung in den großen Induſtriemittelpunkten 257

Von der Concentration der Arbeiter in großen Werkſtätten . . 265

Von der Arbeitstheilung 270

Von der Verwendung weiblicher Perſonen in Fabriken . . . 274

Von der Verwendung der Kinder bei den Arbeiten der Großinduſtrie 278

Seite

Sittlicher und materieller Vorzug der Landwirthschaft vor der Industrie. — Aber auch die Landwirthschaft hat nichts desto weniger ihre Ursachen des Elends 290

Das Elend der landwirthschaftlichen Bevölkerung kann vor Allem, wie dies in England der Fall ist, aus der maaßlosen Zusammenlegung der Grundstücke und Besitzungen entstehen, wodurch die Landwirthschaft nothwendig in die Lage kommt, fabrikmäßig betrieben zu werden 293

Auch maaßlos übertriebene Theilung der Grundstücke und Besitzungen kann eine Quelle des Elends sein 298

VI. Kapitel.

Von den Ursachen des Elends, die in der persönlichen Beschaffenheit der Arbeiter wurzeln.

Allgemeine Uebersicht dieser Ursachen 303

Die mit der Person des Arbeiters zusammenhängenden Ursachen des Elendes sind von allen die wirksamsten 304

Thatsachen für die Wahrheit dieser Behauptung 305

Thatsachen, welche darthun, daß bei fleißigen und ordentlichen Landbevölkerungen sich selten das Elend findet 311

Der Hang nach Wohlleben erzeugt Sorglosigkeit um die Zukunft, was eine Hauptursache des Elends ist 316

Von den Folgen des Luxus auf die Lage der Arbeiterklassen . . 321

Ohnmacht der öffentlichen Gewalten bei Bekämpfung der Sorglosigkeit und des Luxus; man kann ihnen nur durch religiöse Ueberzeugung abhelfen 323

Ohnmacht des von der Religion getrennten Unterrichts 326

Thatsachen, welche die Macht der religiösen Ueberzeugung und christlichen Sitte in Sicherung der Wohlfahrt des Volkes beweisen . 329

VII. Kapitel.

Von den zufälligen Ursachen des Elends.

Von den verschiedenen Merkmalen, welche die Ursachen haben können 343

Von den Unfällen, deren Wirkung sich in der ganzen Bevölkerung fühlbar macht 344

Von den Unfällen, welche nur Einzelne treffen 345

VIII. Kapitel.

Von der Association als dem Mittel für die Arbeiterklassen, ihr Loos durch ihre eigene Kraft zu verbessern.

Macht der Association, um die sittliche und materielle Lage der Arbeiterklassen zu heben 348

Seite

Der revolutionäre Geist bemüht sich vergeblich, durch die Macht des Individualismus das zu Stande zu bringen, was das Christenthum durch die Macht der Liebe und Association bewerkstelligt hat 349

Von den Bedingungen, die erforderlich sind, damit der Arbeiter sich der Association anschließe und sie ihm nütze 350

Wie sich die Arbeiterassociation in der christlichen Gesellschaft des Mittelalters unter dem Einflusse der Kirche organisirt und unter den vortheilhaftesten Bedingungen das Princip gegenseitigen Beistandes verwirklicht hat? 354

Wie könnte man in unsern Tagen die Arbeiterassociationen wiederherstellen und das Princip gegenseitiger Hülfe in ihnen zur Ausführung bringen? 364

Welchen Erfolg haben die Vereine zu gegenseitiger Versicherung gehabt? 365

Von der Gesellenzunft und den Vortheilen, welche gegenwärtig aus ihr gewonnen werden könnten 371

An Stelle gegenseitiger Versicherung muß man gegenseitige Unterstützung setzen 371

Das Patronat der höheren Klassen muß der Arbeiterassociation zur Ergänzung dienen 377

Wie kann der Staat nützlich eingreifen? 378

Wie erfüllen die freien Innungen der Künste und Gewerke, welche in Rom von Pius IX. errichtet wurden, die Bedingungen der Arbeiterassociation, wie man sie heutzutage auffaßt? . . . 379

Die Arbeiterassociation könnte durch die katholische Liebe, wenn sie der sie heutzutage nur zu sehr hemmenden Fesseln entledigt wäre, leicht wieder hergestellt werden 381

IX. Kapitel.

Vom Patronate über die Arbeiterklassen.

Die Nothwendigkeit des Patronats ergibt sich aus den wesentlichen Unterlagen des socialen Lebens 384

Von den verschiedenen Formen, welche das Patronat zu verschiedenen Zeitaltern der Gesellschaften annimmt 388

Das Patronat liegt im Geiste der christlichen Gesellschaften und seine Entwickelung schreitet in diesen Gesellschaften zugleich mit der Freiheit voran 393

Das Patronat läßt überall nach, wo der christliche Geist von seiner Macht verliert 396

Von den Hindernissen, welche sich heutzutage der Wiederherstellung des Patronats entgegenstellen 397

Das Werk des Patronats kann heutzutage nur auf das Princip der Freiheit sich fußen 401

Inhaltsverzeichniß.

Viertes Buch.

Von den Grenzen, welche die göttliche Vorsehung der Productivkraft der menschlichen Arbeit gesetzt hat.

I. Kapitel.

Seite

Die Gütererzeugung erhebt sich nur langsam zum Gleichgewicht mit dem Bedürfnisse der großen Menge und die Producte vermehren sich nicht immer im Verhältnisse zur Zahl der Producenten.

Die Beschränkung der gütererzeugenden Thätigkeit des Menschen durch den Widerstand der äußeren Natur ist eine allgemein bestehende Thatsache im Bereich des materiellen Lebens. Gründe dieser Beschränkung 3

Die Lehren, durch welche man zu behaupten versucht, daß durch eine größere Dichtheit der Bevölkerung die Production in entsprechendem Maaße erleichtert werde, sind eine nothwendige Folge jeder Philosophie, welche die unbegrenzte Entwicklung der Genüsse als Ziel der Menschheit setzt 12

Die Streitfrage, welche sich über diese beiden Sätze unter den Staatswirthschaftslehrern entsponnen, ergibt als unbestreitbare Wahrheit den Satz, der mit den Errungenschaften der Wissenschaft und mit der göttlichen Offenbarung im Einklang steht, daß die Menschheit fortwährend, aber immer unter Beschwerden, zunehmen könne 18

II. Kapitel.

Numerisches Wachsthum der Menschheit, ohne daß die an Arbeit an Macht verliert.

Das steige Wachsthum der Bevölkerung ist ein Zeichen und zugleich eine Quelle von Fortschritt und Kraft 20

Seite

Damit ſich eine Geſellſchaft im normalen Zuſtande von Kraft und Wohlfahrt befinde, muß die Zahl der Menſchen und die Kraft der Arbeit nach einem und demſelben Verhältniſſe wachſen . 23

In Geſellſchaften, welche dem Einfluſſe des Chriſtenthums treu geblieben ſind, wird dieſes Reſultat erzielt, aber auf dem Wege, daß die Menſchen immer dem Geſetze des peinlichen Lebens unterworfen bleiben, und in der Weiſe, daß dieſe Schwierigkeit die Quelle der größten von der Menſchheit vollbrachten Fortſchritte wird . 24

Mittel, durch welche dieſes Reſultat erzielt wurde 28

Die chriſtlichen Geſellſchaften finden in ihrer moraliſchen Kraft das Mittel, über die Kriſen, in welche ein vorübergehender Bevölkerungsüberſchuß ſie verwickeln könnte, zu triumphiren . . 31

III. Kapitel.

Ohnmacht des Senſualismus, den Geſellſchaften eine regelmäßige und dauernde Zunahme der Bevölkerung zu ſichern.

Der Senſualismus des Alterthums wie der Jetztzeit treibt die Geſellſchaft durch Vernichtung der Bevölkerung dem Verfalle entgegen 32

Beweiſe hiefür aus den Lehren des Platon und Ariſtoteles. — Beweinenswerthe Verirrungen beider in dieſer Frage . . . 33

Die Malthus'ſche Schule hat es in dieſer Frage auf eine ſchmachvolle Erneuerung aller Schändlichkeiten des Heidenthums abgeſehen . 37

Sociale Conſequenzen des Malthuſianiſchen Materialismus . . 45

Theorien, welche die Löſung dieſer Frage in den Geſetzen der phyſiſchen Ordnung ſuchen 50

Fouriers vorgeſchlagene Löſung, in welcher Ruchloſigkeit das Wort führt, iſt eine ſtrenge Folgerung der ſenſualiſtiſchen Lehre . 52

Von den Gründen, welche befürchten laſſen, daß die modernen Geſellſchaften, wenn ſie in der Entfernung vom Chriſtenthume und in der Hingabe an die Leidenſchaft nach Reichthum beharren, gleich den heidniſchen Geſellſchaften durch Entvölkerung zu Grunde gehen 55

In den heidniſchen Geſellſchaften hat der Triumph des Stolzes und der Sinnlichkeit die Vernichtung der Bevölkerung und damit den gänzlichen Ruin dieſer Geſellſchaften herbeigeführt . . . 67

IV. Kapitel.

Die Lehren und Einrichtungen der kathol. Kirche fördern das Gleichgewicht und den naturgemäßen Fortſchritt der Bevölkerung.

Durch die Keuſchheit in allen Lebenslagen löst die katholiſche Kirche das Bevölkerungsproblem, ſo zwar, daß ſie einerſeits die Aus-

Seite

schreitungen eines untergeordneten Bevölkerungszuwachses, anderseits aber auch die Gefahr der Entvölkerung vermied . . 77
Während die Kirche den Gesellschaften ein stetiges Trachten nach Bevölkerungszuwachs einimpft, entwickelt sie in denselben ohne Aufhören alle Kräfte der Arbeit 78
In Gesellschaften, welche dem göttlichen Gesetze treu anhängen, vermag das Wachsthum der Bevölkerung keine Ursache des Elendes zu sein 80
In den katholischen Gesellschaften des Mittelalters hielten Bevölkerung und Arbeitsmacht gleichen Schritt, so daß aller Wahrscheinlichkeit nach die Bevölkerung in jener Zeit beträchtlicher war, als gegenwärtig, und daß die Lage des Volkes hinsichtlich des zum Leben Nothwendigen wenigstens ebenso gut war, als dies heutzutage in den wohlhabendsten Gegenden der Fall ist . . 80
Der Fortgang der Bevölkerung und des Volksreichthums gerieth in Stillstand, als die katholische Kirche in ihrem Einflusse auf die moderne Gesellschaft geschmälert wurde 86
Wie gab die Kirche dem durch die Laster des Heidenthums entvölkerten Europa das stetige Wachsthum der Bevölkerung? . . . 87
Wie sucht die Kirche durch ihren Unterricht und ihre Einrichtungen einer ungeordneten Ausdehnung der Bevölkerung vorzubeugen? 92
Während der Materialismus das Bevölkerungsproblem durch Unfruchtbarkeit und gesetzlichen Zwang zu lösen sucht, löst es die katholische Kirche durch Fruchtbarkeit und Freiheit . . . 94

Fünftes Buch.

Vertheilung der Arbeitsfrüchte.

I. Kapitel.

Vertheilung des Reichthums im Allgemeinen.

Der Einfluß der menschlichen Freiheit gibt bei der Vertheilung der Reichthümer den Ausschlag 101
In den christlichen Gesellschaften geschieht diese Vertheilung unter der Herrschaft der Principien der Freiheit und des Eigenthums, welche durch das Princip der Liebe gemildert und ergänzt werden 102
Es gibt verschiedene Klassen von Personen, unter welche sich der Reichthum vertheilt 106
Rechtfertigung unseres Verfahrens durch Erklärung der Gesetze, welche bei der Vertheilung der Reichthümer zur Geltung kommen. — Grundregeln dieser Vertheilung 108
Unterschied zwischen der Haupt- und Nebenvertheilung . . . 116

Seite

Bei dieſem Werk des Wiederaufbauens muß die Freiheit einen Stützpunkt haben, der ſich nur in der katholiſchen Kirche finden kann 566

Die Chriſten dürfen ſich durch die entgegenſtehenden Schwierigkeiten nicht von dieſem Werke abſchrecken laſſen; mit welcher Geſinnung ſie es angreifen müſſen 569

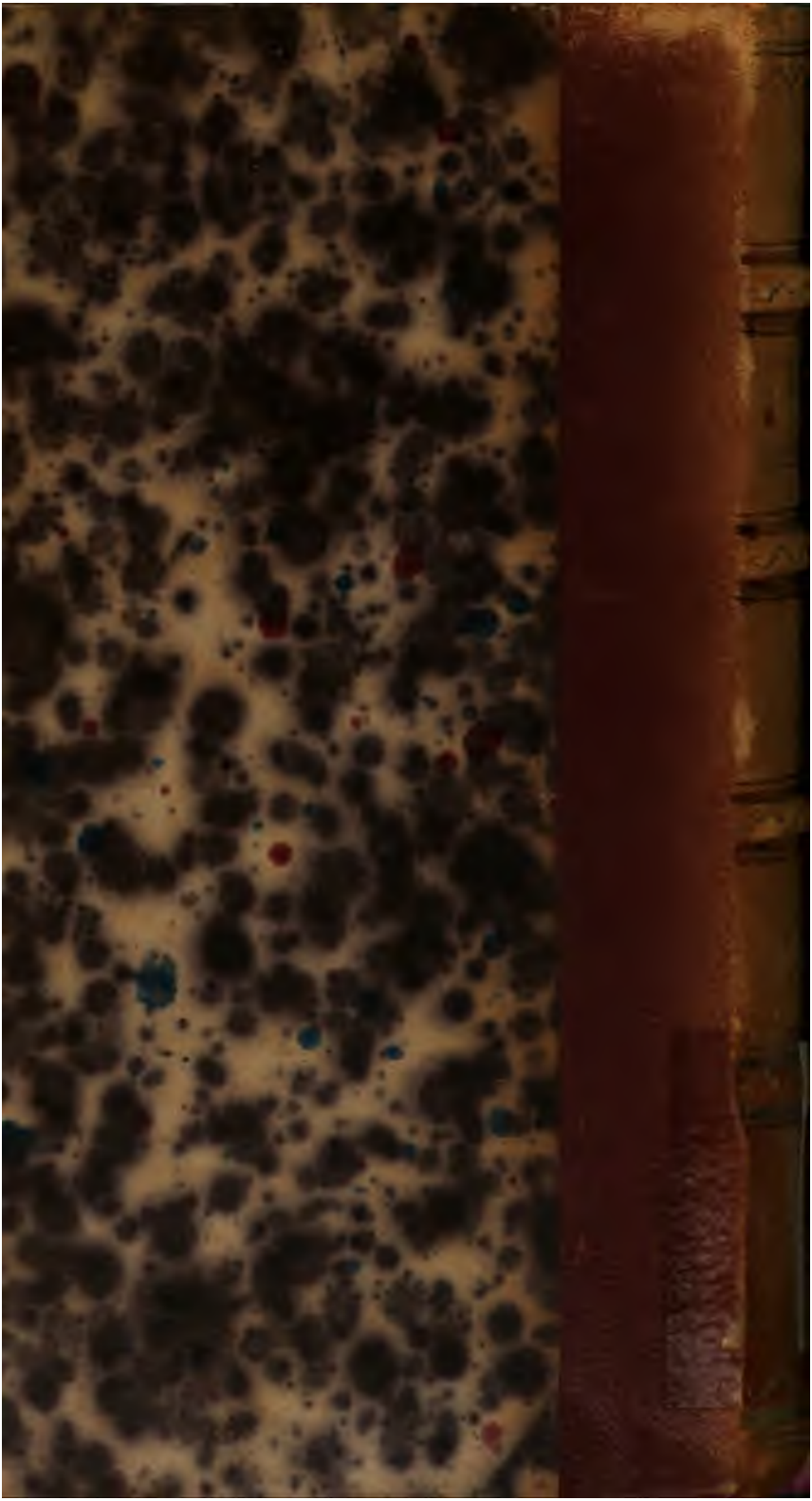
Anhang.

Anmerkung A (zu Seite 149 des II. Bandes). — Lehre der katholiſchen Theologen über das verzinsliche Darlehen . . . 575

Anmerkung B (zu Seite 432 und 396 des II. Bandes). — Einfluß der Religion und des Patronats auf die Lage der Arbeiter 581

Anmerkung C (zu Seite 368 des II. Bandes). — Die Geſellenzunft 590

Anmerkung D (zu Seite 375 des II. Bandes). — Organiſation des Vereines zu gegenſeitiger Unterſtützung in Marſeille und in mehreren Gemeinden des Departements der Rhone-Mündung 599

Anmerkung E (zu Seite 430 des II. Bandes). — Das in den Sevennen für die Spitzenklöpplerinnen errichtete Patronat zum Unterſchied von den Stickerinnen in den Vogeſen, die ein ſolches nicht beſitzen 608

U. C. BERKELEY LIBRARIES
C041124844